

3 1 61 04455 6220







Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/lafrancegograp02jous>





# LA FRANCE

## GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE

## AVIS AU LECTEUR

---

Cette édition contient, à la fin de ce volume, deux fascicules supplémentaires consacrés à l'Alsace et à la Lorraine libérées.

On n'y trouvera aucun renseignement sur l'état actuel des régions dévastées du Nord et de l'Est. La description qui en est faite correspond à leur état en 1914.

Pour tous renseignements sur la guerre et les modifications qu'elle a amenées dans les départements envahis du Nord et de l'Est, consulter notre ouvrage « La France héroïque et ses Alliés ».

LES ÉDITEURS

P. JOUSSET

# LA FRANCE

## GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE

TOME SECOND



19 Planches hors texte. — 29 Cartes  
et Plans en noir et en couleurs.  
1071 Reproductions photographiques.

193979  
3.2.25-

PARIS. — LIBRAIRIE LAROUSSE

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Allemagne contemporaine illustrée. In-4°, 588 gravures,  
22 cartes et plans en noir et en couleurs. (*Collection in-4° Larousse.*)  
Broché, 18 francs; relié, 23 francs.

L'Espagne et le Portugal illustrés. In-4°, 772 gravures,  
19 planches, 21 cartes et plans en noir et en couleurs. (*Collection in-4°  
Larousse.*) Broché, 22 francs; relié, 28 francs.

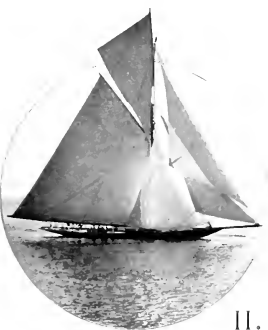
L'Italie illustrée. In-4°, 784 gravures, 12 planches, 23 cartes et plans  
en noir et en couleurs. (*Collection in-4° Larousse.*) Broché, 22 francs;  
relié, 28 francs.





CND

ARRIVÉE A MARSEILLE : LE PHARE, LA JOLIETTE, LA CATHÉDRALE.



# LA FRANCE

## LITTORAL de la MÉDITERRANÉE

### II. Du Rhône à la frontière italienne.

#### AU LARGE DE MARSEILLE

Le grand territoire de plages incertaines et de plaines basses parsemées d'étangs qui s'étale entre le golfe d'Arles-mortes et celui de Fos, d'Arles à la mer, est une création du *Rhône*. De ses deux bras, saignées de multiples dérivations, il encadre ce vaste domaine. Mais son œuvre créatrice est inachevée. L'homme s'en est emparé trop tôt pour en jouir. Au lieu de diriger la boue du fleuve, de le laisser étendre ses eaux de mer comme antécédents, au croire ainsi l'épaisseur du sol en formation, l'ennemi et le rendit propre à la culture, par la dilution des sels en excès dont l'ont saturé les rions offensifs de la mer, on a traité le *Rhône* en ennemi ; son cours principal a été repêché à l'est, emprisonné entre des digues. Le fleuve ligoté se venge : pour un delta plantureux qui devait être aussi prodigieux que celui du Nil, nous avons une *Charente*, en partie dévorée par les efflorescences salines et, malgré ses *marais* entourés de champs en culture, de vastes espaces désolés, des landes de bruyères constellées de mares croupissantes. Et les 7 millions de mètres cubes de limon que le *grand Rhône* entraîne annuellement s'en vont ainsi à la mer tout à fait inutiles, nous seulement à encombrer le débouché du fleuve. De part et d'autre les laines s'élevaient, des *berges*, îlots émergeant, se soulevant, allongent en mer le museau du fleuve et, de plus en

plus, barrent ses approches à la navigation. Déjà même le golfe de Fos attendait par cet apport incessant de matériaux de comblement : des sondages récents ont relevé 10 mètres de fond où on en trouvait 20, il y a moins d'un siècle : les trois cinquièmes de la baie sont menacés par le glissement sous-marin des limons rhodaniens. Si l'on n'arrive à repêcher le *grand Rhône* à l'ouest, de façon à colmater la grande envette centrale du Vauvès et repaquer les brèches faites par la mer aux rivages, le comblement inutile et désastreux du golfe de Fos paraît inévitable pour un avenir plus ou moins éloigné : l'étang de Berre, le canal d'Arles à Port-de-Bouc seront alors sans issue.

On espérait, par des travaux d'endiguement, donner au courant du *Rhône* une force assez grande, créer une chasse assez puissante pour balayer au large les matières solides en suspension dans ses eaux. Après avoir fléchi sous cette poussée inattendue, le seuil sous-marin qui barre l'entrée du fleuve s'est relevé ; la barre, un moment rompue, s'est reconstituée et ferme impitoyablement le passage aux navires. Alors fut pratiquée, sur le flanc gauche du Rhône, en amont, la saignée du *canal Saint-Louis* qui permet de tourner l'obstacle en pénétrant latéralement dans le fleuve par le golfe de Fos. Ce chenal d'écoules, un canal de Suez en miniature, se développe en droite ligne, sur près de 4 kilomètres. Un port intérieur le lie au fleuve ; un autre, prolongé entre deux digues, plonge à l'intérieur même de la baie de Fos.





CL. NO.

MARSEILLE : L'ENFER DU VIEUX PORT.

bateaux de cabotage; jamais les navires de commerce ne visitent cet admirable golfe, où n'y a-y point de port digne de ce nom. L'étang de *Berre* communique avec la mer par l'étroite et peu profonde lagune de *Carnade*; *Martigues*, à la Venise provençale, on compte en France une demi-douzaine de Venises, commande le débouché intérieur du lac; *Port-de-Bouc* l'autre extrémité; Une île partage la coulée des eaux lacustres au passage de *Martigues*; mais un chenal, creusé à 6 mètres de profondeur, théoriquement du moins, ouvre la voie aux bâtiments jusqu'au mole de *Ferrières*, à l'intérieur du lac. Une prolonge du canal d'*Ayres* à *Port-de-Bouc* traverse jusqu'à *Martigues* le couloir stagnant de *Carnade*, en faisant la rive septentrionale sur une longueur de 5 400 mètres. Son point d'attache, *Port-de-Bouc*, prend pour en même temps sur *Ayres* par le canal et sur le golfe de *Fos* par une rupture naturelle des falaises côtières. Il suffisait d'approfondir cette passe, de creuser à 10 mètres le port de *Bouc*, en donnant le même fond au chenal de *Martigues*, pour vivifier cette immense rade intérieure de *Berre*, que la nature a si magnifiquement préparée, mais dont notre incurie fait un étang désert et à peu près inutile.

Entre le cap Couronne et le cap Croisette, l'arène mouvante du golfe de Marseille se développe dans une encreinte de haut relief que dessinent, sur le bleu du ciel et de la mer, la chaîne côtière de l'*Estaque*, les monts de l'*Estaque*, avec le *Pérou du Ra* (710 mètres), *Nolus-Déan-des-Anges* (525 mètres), la chaîne de la *Sainte-Bonne*, celle de *Saint-Cyr* (646 mètres), le mont de *Carpiagne* et le promontoire de *Marsilleveque* (434 mètres). À l'intérieur de ce vaste amphithéâtre, constituée par des roches crétaées ou jurassiques, une masse tertiaire plus tendre, accrue par les dépôts du Jura et de l'*Huveaune*, a préparé, au cœur du bassin maritime, l'acalampe intérieure qui fut le berron de *Marseille*. Là convergent toutes les avenues du golfe. D'un écueil de rocher, le sanctuaire de *Notre-Dame-de-la-Garde* surgit de la dépression du vieux port, sur l'horizon de la mer. Là se noue l'épave qui protège, au delà de la pointe et des îlots d'*Endoume*, l'archipel de *Pomègues* et *Régnon* en retour du château d'*IF*, détache sur le front. Ce brise-lames, dressé par la nature contre les flots du large, de fond les approches de *Marseille* et en trace la route aux navires venus de l'Orient. Par lui le golfe se trouve partagé en deux conques distinctes : l'une au nord, la rade de *Marseille* proprement dite; l'autre au sud, la baie d'*Endoume*.

Au nord, la côte s'affirme dès le cap *Couronne* et surtout avec les falaises touffues du cap *Meyran* (153 mètres). Avec la chaîne de l'*Estaque*, redressée en falaise, la ligne du rivage est nettement définie. De petits ports échangent la côte : *Carné*, *Gromé*, *Nolan*, *Vesse*, *Figarielle*, escale de l'*Estaque*, Passé l'anse de la Madrague, une longue digue égène les bassins de la *Joliette*.

Au sud du Pharo s'ouvrent l'anse des *Catibaux* et le mouillage d'*Endoume*, et, au delà du *Rouais Blanc*, la belle plage du *Prado* ou de *Montredon*, dans l'embrasure du débouché de l'*Huveaune*. L'archipel d'îlots et d'écueils hérissé les approches du cap *Croisette*, dans un cercle de rochers traîtres. L'archipel compte en tout une quinzaine de rochers, à peu près inhabités, nus et déserts, domaine des oiseaux de mer qui viennent y cacher leurs nids et s'y réfugier pendant les tempêtes. Des fragments romains ont été retrouvés dans l'île *Maire*.

À 10 kilomètres environ du cap *Croisette*, le phare du *Planier* s'élève d'un îlot bas et plat. Ses trois éclairs blancs, striés d'un éclat rouge, percent la nuit la plus noire. Par temps clair, sous l'éclatant soleil de Provence, *Planier* est le premier anneau de cette chaîne tendue par vingt écueils échelonnés jusqu'à Marseille, sur le moulement des eaux. *Planier* ne souffre pas de



CL. NO.

MARTIGUES : LE CANAL SAINT-SÉBASTIEN.





CL. C. B.

LE PORT DE CASSIS.

abbé Barthélémy en 1755, reprises en 1781 par M. Marin, et remaniées par M. l'abbé Maglione Giraud, ont ramené au jour ce qui subsiste des principaux monuments de la ville antique : acropole, agora, place publique, théâtre, thermes, magasins. Les grandes jarres exhumées n'ont pas moins de 1 m. 25 de diamètre ; pour les médailles, fragments d'ouvrages d'art, assises taillées, débris de toute sorte, on ne les compte plus. Malheureusement ce ne sont là que des débris ; il ne reste des monuments que des substructions. Sur la plage d'Iserte et ensablée, l'ancienne colonne phocéenne n'est plus qu'un souvenir.

Avec les baies de la *Monthe*, de *Randol*, de *Saint-Nazaire*, la côte se découpe de plus en plus jusqu'à l'archipel des *Embarz*, détaché en avant-garde sur le front du cap *Sicé*.

*Randol* est une redoute de La Grotte ; un fortin perche sur son cornet flanqué d'une île rappelle le bec de l'Ange et l'île Verte. Mais *Randol* souffre du voisinage de Toulon : l'exportation des vins de la côte et de la plantineuse contrée du Bausset ne fournit qu'un maigre aliment à son commerce, *Saint-Nazaire*, aussi heu-

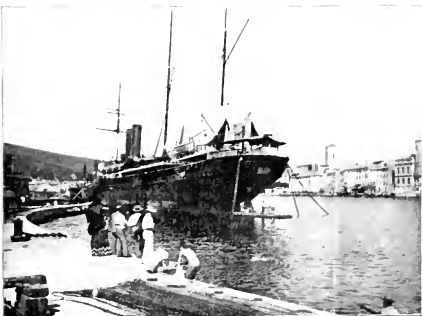
sement situé que *Randol*, sur une baie complètement abritée du large par la saillie du cap *Sicé* et de l'archipel des *Embarz*, n'a pu davantage échapper à l'encapement du voisinage, surtout depuis que le chemin de fer de Marseille à Toulon draine toute l'activité qui faisait vivre ces petits ports. Par bonheur, la mer est poissonneuse et les pêcheurs ne sont pas rares.

La rade du *Bausset*, si complètement abritée par l'archipel des *Embarz*, comptait parmi les plus sûrs mouillages offerts à la flotte romaine le long des côtes de Provence. C'était l'*Embarz portus*, grève d'un abord facile, avec quelques hangars pour les marchandises, des habitations peut-être, mais en petit nombre ; car les côtes antiques, pour échapper aux surprises de la mer, se groupaient d'ordinaire sur quelque éminence voisine, dans une ceinture de remparts.

La péninsule de *Sic-Fours* semble une véritable place naturelle pointée sur le large par l'éperon du cap *Sicé*. Un chemin pavé de dalles par les Romains conduit au sommet. Mais, avant les légionnaires, les Grecs s'y étaient construits des fortins. L'épave d'un navire, probablement le nom de *Sic-Fours* ; on devint dire *Sic-Fours*. Le moyen âge releva sur cette hauteur une tour de znet, d'où un faucon, pendant la nuit, la lueur d'un feu de *palis*, pendant le jour, annonçaient la présence au large de navires suspects et prévenaient les attaques des pirates. On se remuait en toute hâte ; les Maires du Fraxinet, entre autres, débarqués sur la plage du Bausset, y furent un jour durement reçus et aussitôt repelés à la mer.

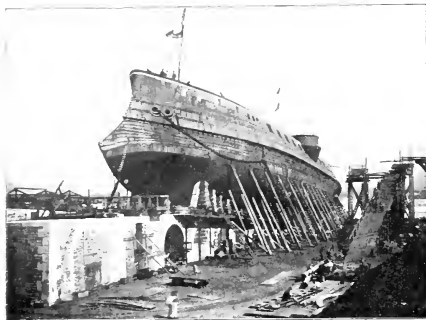
Il ne reste rien de l'ancienne citadelle grecque, romaine, provençale, sur le morne de *Sic-Fours* ; mais le génie militaire a construit, sur cette admirable position stratégique, un fort dont les feux balayent le tour de la presqu'île, du Bausset à Toulon. Dans la crypte de la vieille église de *Sic-Fours*, on retrouvait l'exemplaire parfait de ce que furent les sanctuaires chrétiens de la primitive Eglise : double souterrain rayonnant d'une abside ou le siège de l'évêque, un hanc circulaire, la cuve baptismale, les parois des conforts, tout est taillé dans le roc vif. Une église romane, puis une gothique ont successivement enveloppé cette vénérable catacombe.

Tous le cortège de dîots qui forme l'archipel des *Embarz*, le *grand Rascaron* porte un phare dont les feux croisent ceux du Planier et éclairent l'entrée de la rade de Toulon. A la pointe du cap dentelé en saut, cap *Sicé*, par lequel la presqu'île de *Sic-Fours* plonge à pic sur la mer, s'élève, au-dessus du vert sombre d'une épaisse futaie de pins, le sanctuaire Notre-Dame-de-la-Garde ou de la *Bonne-Mère*, providence des marins.



CL. C. B.

LA GROTTE.



Phot. de M. Giletta.

LANCEMENT DU « MARSEILLAIS ».



Phot. de M. Giletta.

LE CUIRASSÉ « VALMY ».

## TOULON — HYÈRES

## TOULON

Du cap *Siré* au cap *Bianc*, promontoire occidental de la chaîne des Maures, la côte multiplie comme à plaisir les saillies rocheuses, les écueils, les déchirures et les retraites adroites : aucun cadre ne fut mieux préparé pour l'établissement et la défense de notre premier port de guerre. Deux rades, une grande et une petite, appuyées sur le bastion avancé du *Cépét*, que le mince pédoncule des *Solhettes* rattache à la péninsule de Six-Fours, conduisent au port proprement dit et à la rade de **Toulon**. Il y a 13 kilomètres du cap *Siré* à la pointe de *Carqueiranne*, et de celle-ci au cap *Cépét*, l'ouverture de la grande rade dépasse 5 kilomètres. Cette pointe rougeâtre de *Carqueiranne* soutient, à plus de 60 mètres au-dessus du flot, une plate-forme que domine le gros rocher vert sombre de la Colle-Noire (302 mètres). A la suite s'enquièlent, d'est en ouest, plusieurs abris : baie de la *Garonne*, au fond d'herbes et de sable lumineux; petite anse *Méjan*,

dessinée par la pointe abrupte, mais peu saillante de Saint-Marguerite, et le cap *Bianc*; rade des *Vénettes* en bordure du Montillon, entre le cap *Bianc* et la petite péninsule encaignée à la Grosse Tour qui commande la petite Rade. Cette digue s'approche à 500 mètres d'une jetée opposée, celle de la *Vieille*, sondée au front de Saint-Mandrier, dans la presqu'île de *Cépét*. Malgré l'étréitesse du passage, on voudrait, pour diminuer les risques de le voir forcé par une attaque résolue, le défendre au moyen d'une double digue d'avant-garde le tendue entre le cap *Cépét* et le cap *Bianc*, en arrière d'un bas-relief. Si ce projet se réalisait, la petite Rade de Toulon pourrait être considérée comme inabordable.

Une fois débarrassée de la digue à double front qui la commande au nord-est, on entre dans la petite Rade à gauche, l'est ouement du *Levée*; sur l'autre flanc du promontoire de Toulon, la grande baie peu profonde (15 mètres de profondeur; en certains endroits, elle coupe un chenal de 6 à 7 mètres de profondeur; entre, dans la partie est, la petite Rade proprement dite, qui de ses bords en creux s'élève à 10 mètres de fond, jusqu'à moins de 200 mètres du bord; c'est là l'arsenal d'amarrage des grands navires.

Le port est au fond et comprend

quatre darses : la darse Vieille à l'est, la darse Neuve, la darse de Castignone, celle de Missessy à l'ouest; enfin, dans le coin oriental de la rade, le port marchand ou port de la Rade. La darse Vieille couvre une superficie de 35 000 mètres carrés, accostée par plus de 500 mètres de quais. Une passe de 50 mètres en ouvre l'entrée : elle s'appelle la *Chaîne Vieille*, parce qu'on la barrait autrefois d'une chaîne. Outre le port de Rade, qui lui appartient en propre, la marine marchande occupe encore les deux tiers de la darse Vieille et peut mouiller en bordure, à l'extérieur. Les trois autres bassins d'armement exclusivement à la marine de guerre, l'*Arsenal* les étirent de ses immenses constructions. Là se pressent, autour des bassins de carénage et des cales couvertes affectées à la construction des plus gros vaisseaux, les forges avec leur marteau-pilon colossal et les engins compliqués qu'exigent l'équipement et l'armement d'un navire de guerre. *Castignone* détient la grosse chaudronnerie, l'atelier de torpilles, la fonderie, la grande boulangerie de la marine qui, avec ses vingt fours, peut fournir quotidiennement 600 000 rations. De beaux bassins de radoub, le parc aux ancres, l'artillerie de marine, le colombier militaire sont groupés autour du bassin de *Missessy*,

de création récente, qu'une passe ouvre sur la petite rade et le canal des Substances dans la darse de Castignone. Trois bassins de radoub dans la darse Neuve, l'arsenal hors les murs, du *Mourillon*, avec des forges, une scierie à vapeur, cinq cales couvertes, de grandes fosses pour la macération du bois de construction : tel est en aperçu l'outillage de notre grand port de guerre. Mais il faut pénétrer dans cette renuante cité de l'arsenal qui anime des milliers d'ouvriers : les statues de Mars et de Bellone en défendent la porte monumentale. Vous verrez, en passant, la salle d'armes, étincelante de trophées, le Musée naval, ses galères en miniature, ses engins modèles, les réductions du *Suffren*, du *Duquesne*, des noms glorieux qui sonnent la victoire.

Toulon est le nœud de la marine. Partout, dans les rues, le long des quais, la vareuse du matelot, la casquette de l'officier, se mêlent à une foule vivante, expansive, toute méditerranéenne, qui ferait dans Toulon une autre Cannebière, si la place ne manquait. Depuis l'élargissement de l'enceinte par Napoléon III, une ville neuve, régulièrement découpée de belles rues, avec de grands et riches immeubles, s'est bâtie à côté de la vieille cité toulonnaise. Au boulevard



Phot. de M. Giletta.

EN TORPILLEUR.









LE CAP BRUN, SUR LA GRANDE RADE DE TOULON.

Phot. de M. Galletti

de Strasbourg, trait d'union des deux villes, s'attachent, au centre, la place de la Liberté, ornée de palmiers, l'avenue Vauban, et, dans le rayonnement de la place de Strasbourg, le jardin botanique, le jardin de la ville et son Musée-Bibliothèque. A l'autre flanc, l'avenue Colbert et le théâtre monumental; enfin, au seuil de l'Arse, la place d'Armes, encadrée d'admirables platanes. Dans le labyrinthe de la vieille ville, les places Victor-Hugo, Puget, Raspail, Louis-Blanc, Gambetta mettent un pont d'air et de lumière; toutes les rues, presque toutes, la rue Hoche, celle d'Alger, bordées de beaux magasins, convergent, ainsi que le cours La Fayette, vers le port, car là est la vie, surtout au quai de l'Intrépide où les cafés bruyants, la foule des promeneurs et des partants, les marins qui rejoignent leur bord, les touristes qui s'embarquent, les camelots qui crient, les bacheliers empressés, et les bateaux qui sillonnent, prennent, sous la lumière crue du Midi, une intensité de vie extraordinaire. De monuments, il n'en est guère, à part l'Hôtel de ville appuyé sur les cariatides de Puget, et l'ancienne cathédrale Sainte-Marie-Majeure, vénérable édifice du XI<sup>e</sup> siècle, tant de fois romanesque, rebâti, déformé, que le premier édifice est depuis longtemps méconnaissable.



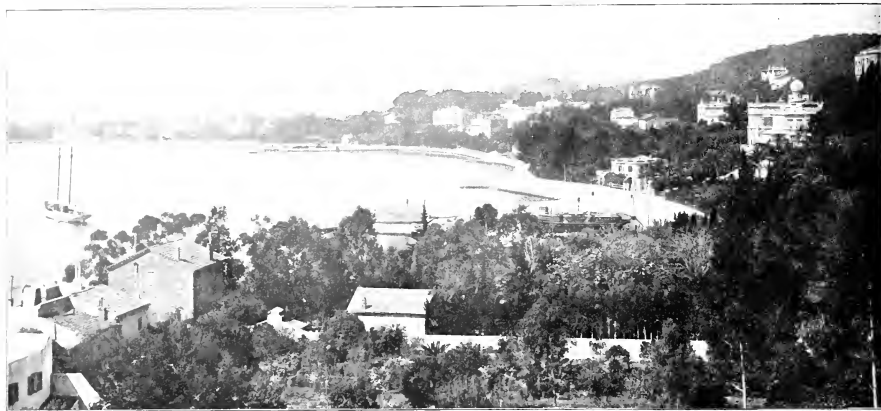
Phot. de M. Bogalet

TOULON : CARIATIDES DE PUGET.

vence et leurs incursions continuelles soumettent la ville à de terribles épreuves. Les vicomtes de Marseille, les seigneurs-abbés de Saint-Victor aidèrent la petite cité à repaître ses malheureux; Charles d'Anjou, les comtes de Provence, la reine Jeanne surtout lui accordèrent des franchises. Saint Louis visita Toulon avant de s'embarquer pour la première croisade et fit élever plusieurs tours pour sa défense. Mais la menace des Maures tenait son regard immergé sur l'horizon pour signaler les navires suspects et prévenir l'arrivée des pirates. Toulon était predestinée pour la guerre. Louis XII accrut ses défenses et commença la Grosse Tour, que termina François I<sup>er</sup>. Henri IV lui donna une nouvelle enceinte bastionnée, appuyée de deux forts détachés: Saint-Antoine et Sainte-Catherine, la munir de bonne artillerie, et jeta les assises des deux mâles du port. Richelieu voulut faire de Toulon le Brest de la Méditerranée. Le vrai créateur de notre grand port militaire fut Louis XIV, aidé de Colbert et de Vauban. Extension de l'enceinte bastionnée, erection de nombreuses batteries et de deux forts, dont l'un, celui de l'Eclaireur, devait être considéré par Bonaparte comme la clef de la place; enfin organisation de l'Arse; tout se fit comme par enchantement. Toulon put se croire intangible; de la Vivonne et Duquesne couraient sus aux Hollandais (1672) et se promenaient en vainqueurs dans la Méditerranée; Tourville y remporta triomphant (1693), après la défaite de la flotte anglo-hollandaise dans la baie de Lépante. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, la place fut vaillamment défendue par la flotte anglaise et les armées du duc de Savoie, Victor-Amédée, et du prince Eugène qui l'assiégèrent; le patriotisme des habitants, la vigueur du comte de Grignan, gouverneur de Provence, et l'héroïsme de commandement de Lévêque Rouin de Chalucet firent fuir l'ennemi à se retirer (1707).

A l'exemple de Marseille, de Lyon et des grandes villes du Midi, Toulon se souleva contre la tyrannie sanglante de la Convention (14 juillet 1793). On sait ce qu'il advint de Lyon. Le général Carteaux, après la prise de Marseille, fut dirigé sur Toulon. Toutes les familles provençales, entraînées dans le mouvement contre-révolutionnaire, y avaient cherché un refuge. Sous la terreur de la répression inexorable dont on les menaçait, les Toulonnais crurent trouver leur salut en prêtant l'oreille aux promesses fallacieuses de l'amiral anglais Hood qui engageait dans ces parages, en même temps qu'une escadre espagnole aux ordres de l'amiral Langara, l'amiral Truguet, commandant de la défense,

Toulon compte 145 582 habitants. Ce n'était, au temps des Romains et des Grecs, des Phéniciens peut-être, qu'une escale comme surtout pour l'abondance dans ses eaux d'un certain coquillage, le *nautilus*, dont la secretion particulière servait à la production de la pourpre, cette teinture rare et précieuse dont se paraient les chefs de peuples et les chefs d'armée. Aussi les Romains appelaient-ils Toulon: *Telo-Nautilus*, parce que la pourpre était la couleur de Mars, dieu de la guerre. Cependant, sans être recherché des anciens navigateurs qui n'avaient guère besoin des bassins profonds nécessaires aux installations de la marine moderne, mais accoutumés de préférence aux grèves de sable, commodées pour l'atterrissage de leurs petits navires, Toulon dut être, au début de notre ère, une cité déjà constituée, puisqu'il en fut une de bon heure (fin du III<sup>e</sup> siècle, un siège épiscopal. Un V<sup>e</sup> siècle au milieu duquel, les actes des Conciles nous ont conservé les noms de ses évêques. Les invasions barbares, mais surtout l'établissement des Maures en Pro-



Phot. de M. Bougaull.

## TOULON : CAMARIS, LA CÔTE.

« Vivat le roi et les forts de Toulon aux allies » 28 août 1793. Peu après, Goltz, parvenu à son quartier général à Ollioules et préludant aux opérations du siège, il pensait à enlever la place d'assaut. Or, parmi les représentants qui suivaient les généraux à la guerre, manœuvres du cochon ou espions à l'occasion, entre Frédon, Barras, Gasparrin, se trouvait un Corse, Saliceti, comme *Bonaparte*, alors simple capitaine d'artillerie, se rendait d'Avignon à Nice pour rallier sa compagnie et passait par Toulon, son compatriote le retint. Le 2 septembre, pour remplacer le commandant d'artillerie Bonaparte, qui venait d'être assez gravement blessé. Elevé sur place au grade de chef de bataillon, *Bonaparte* devint l'âme du siège. Il voulait enlever le fort avancé de l'Eguillette ; du coup la ville tomberait, car les Anglais, pris entre deux feux, devraient, sous peine d'être flambés, évacuer immédiatement le port. Deux batteries sont établies sur les hauteurs de la Seyne. On attaque le 22 septembre ; peine perdue. L'ennemi voltigeait ; devant Bonaparte, il fortifie sa position, élève une redoute à la place occupée depuis par le fort Caïre ou fort Napoléon. Les Anglais l'appelaient fort *Mulgrave*, ou, plus fièrement, le croyant imprenable, le *petit Gibraltar*.

Un coup de main ne pouvait suffire contre Toulon ; il fallait entreprendre un siège en règle. Alors l'artillerie est convoquée de toutes parts ; le général La Pérouse, collègue de Carteaux, qui, sans le prévenir, avait dirigé contre le Faron et le cap Brun deux affûts infructueux, est envoyé à Lyon pour amener des renforts. *Dupet*, qui venait de prendre cette ville,

est investi du commandement en chef à la place de Carteaux, mais presque aussitôt le cède à *Dugommier*. 16 novembre, *Bonaparte*, de son côté se multiplie, réorganise l'artillerie, s'impose par son zèle, sa fougue raisonnée, sa clairvoyance qui déroute les prévisions des chefs eux-mêmes et des commissaires. Le voilà devenu l'homme indispensable. Un conseil de guerre se réunit le 23 novembre ; l'attaque est résolue comme l'avait demandé le commandant de l'artillerie. Des hauteurs voisines de la Seyne, se battent l'ennemi le fort *Mulgrave*. La plus exposée d'entre elles, la plus terrible aussi, celle de la Convention, est emportée d'un coup furieux par une sortie du général anglais *O'Hara*. Mais voici *Dugommier*, *Bonaparte*, les généraux *Garnier* et *Mourad* ; la batterie est reprise, l'Anglais prisonnier 20 novembre.

Cependant le *petit Gibraltar* tient toujours. Enfin, après un nouveau conseil de guerre 11 décembre, la canonnade recommence contre le fort *Mulgrave*, et dans la nuit du 16 au 17, le capitaine *Muiron*, à la tête d'un bataillon de chasseurs, enlève la redoute d'assaut, avec le vaillant concours de *Dugommier* et de *Bonaparte*. En même temps le général *La Pérouse* escalade le Faron par le Pas de la Masque et y plante une batterie. Il ne restait aux Anglais qu'à dégarnir, s'ils ne voulaient être anéantis. Le 17, l'amiral anglais, sans prévenir son collègue espagnol commanda la retraite, non sans mettre le feu à l'arsenal, aux chaudières et aux vaisseaux ancrés dans le port ; vingt mille réfugiés, accourus sur les quais, supplient qu'on les arrache à une mort certaine ; pas une chaloupe anglaise ne vient à leur secours. Il fallut que l'amiral Langara, ému de tant d'infortune, prit l'initiative de sauver autant de malheureux qu'il put, ce que voyant, l'amiral Hood, cédant aux imprecations de ses propres victimes, essaya, mais trop tard, d'en sauver quelques-unes, aux lucres sinistres de l'incendie qui devorait nos vaisseaux. Sur cinquante-six navires à l'ancre, dix-huit durent leur salut aux forçats, qui purent circonscrire l'incendie.

La vengeance de la Convention fut cruelle : « Les fusillades sont à l'ordre du jour », écrivait *Fréron* le 26 décembre. « On décide que Toulon serait rasé et que son emplacement s'appellerait *Port-de-la-Montagne* ; 10.000 ouvriers mécontents furent requis pour cette démolition. Mais le monstrueux décret ne put être exécuté. C'est à Toulon que *Bonaparte*, en 1798, organisa son expédition d'Égypte ; de là que partit en 1830 l'expédition d'Alger. Louis Philippe accrut les fortifications de la place, spécialement du côté du Faron ; Napoléon III élargit le périmètre de l'enceinte et des forts ; enfin de récents travaux ont couvert les hauteurs, berrées les saillies littorales de batteries, de redoutes, de forts plongeants.

Un véritable boulevard de feu enveloppe la double rade et les approches de la place, sur environ 56 kilomètres. Dans le rayonement de la presqu'île du cap Cepet : fort *Saint-Etienne* et batterie annexe, batterie haute du *Lazaret*, batteries de la *Poste*, du *Crois-Saint-Georges*, de la *Carraque*,



Phot. de M. Bougaull.

fort de la Croix-des-Signes et batterie annexes. L'atterrissement de *Cépet*, du Gros-Bû de Peyrias. À la rive opposée, le fort de la Grande-Rade, le fort de la Colle-Noire, qui donne à l'entrée du golfe de Gênes, et l'atterrissement de Carqueiranne; forts *Sainte-Marqueline*, *du Cap*, *Rouge*, avec batteries hautes et basses, fort *Leval*, à l'est du Mouillon et l'arrière de la *Croupe-Lemalon*; sur la pointe de la *Pointe-Aux* et batterie annexes, sur la hauteur, batterie de *La Roche*, en avant du fort; fort *Mouillon*, aujourd'hui sans valeur. Le pied de la montagne est, en arrière, la montagne-citadelle du *Fort*, dont les tourelles et sur la ville; redoute du fort *Féron*, relié par la batterie de la *Pointe-Aux* et de la *Croix-Féron*, placée au-dessus, à 533 mètres d'altitude et borde d'escarpements à pic de plus de 100 mètres; batteries du *P. Sainte-Marqueline* et de la *tour Beaumont*, caserne retranchée du Laron; à l'est, le retranchement du *Pas-Grillet*, la *Pointe-Haute*, le fort *Saint-Antoine*; enfin, au sud et par 80 mètres d'altitude, le fort d'Arènes et le fort *Sainte-Catherine*, à 500 mètres seulement de l'ennemi.

Afin d'échapper à la longue portée des grosses pièces de marine et éloigner l'attaque, on a couvert de feux tous les monts voisins: fort du *Coudon*, 702 mètres, avec l'ouvrage du *B. de Poulle* et deux batteries annexes; au nord-ouest, les ouvrages du *Mont-Carnie*, sur



Photo de M. Martini.

CHIRASSÉ, RUSSIE, À TOULON.

## HYÈRES

La presqu'île de *Cépet*, qui garde les approches de la grande rade de Toulon, et la presqu'île de *Gros*, recouverte sur le golfe de ce nom, sont séparées par la nature granitique de leurs roches et par leur faison récente à la terre. Entre ces deux massifs opposés, la grande Rade toulonnaise et le golfe de Gênes ne forment qu'une même nappe, accidentée seulement en son milieu par la proximité de *Carqueiranne*.

Avant que n'ait été liée à la rive l'ancienne île de *Gros*, aucun obstacle ne séparait ce golfe de la rade d'Hyères, et par là celle-ci se trouvait le complément naturel de la rade de Toulon. Un isthme a surgi entre les deux par le lent travail de la mer, qui, à force d'émousser les promontoires saillants, en a démantelé les assises, arraché les blocs, brisé les pierres



Photo de M. Gellier.

HYÈRES : VUE PRISE DU CHEMIN DE L'HERMITAGE.

un étroit plateau situé à 795 mètres d'altitude. À 6 kilomètres ouest-nord-ouest du mont Carnie et 9 kilomètres de Toulon, les ouvrages du *Gros-Cerveau* commandent les gorges d'Olhonne, la voie ferrée de Marseille-Toulon et tient leurs feux à ceux de la presqu'île du cap Sicie qui défend le fort des *Saint-François*, à l'implacable position stratégique qui tient sous ses canons la baie de Sanary, les caps Sicie et Cépet, la grande rade de Toulon et la Seine.

Toulon est une ville de guerre; les voyageurs ne font qu'y passer. À fort peu-être, car c'est le point de départ de belles excursions vers : *Tamaris* et la plage des *Sabbats*; la *Seigne* et ses puissantes installations métallurgiques; la vallée de *Déplou* et son vieux pont; la source de la *Fons*; *Olhonne* et ses gorges pittoresques; *Évian* et son vieux château perché sur un pilon volcanique; les gorges de *Sainte-Anne*, décapées comme une ruine colossale; le ravin sauvage du *Desteau*; la jolie vallée du *Buisse*; le hédycère de *Saint-François*; Vers l'est : esplanade du bois de *Sainte-Marqueline*, *Carqueiranne* et sa plage, vestiges gallo-romains de *Pompéi*; *Hyères* au milieu d'un jardin embaumé; le *Féron* et le *Coudon*, soulevés au-dessus de la ville, et, tout là-bas, en remontant la vallée fleuve que rati de l'île *Gépeau*, les ruines romantiques de la vieille *Chartreuse de Montreux* (XII<sup>e</sup> siècle), au milieu de sources vives et dans le remuement des grands blocs; enfin, les dolomies de *V. L. de*, aux formes titanesques, qui couvrent près de 30 hectares. Voilà ce que l'on devrait voir dans le rayonnement de *T. Alban*.

et rouli les miettes en longues de l'es de sables. Ainsi la presqu'île de *Cépet*, par la plage des *Sabbats*, et sa source, la presqu'île de *Gros*, par une double traînée sablonneuse, ont été tirées de leur isolement.

Pour *Gros*, la soudure est bien d'être complète et ne se fera jamais si l'on maintient en communication avec la mer, par un quai de sortie, l'estang intérieur des *Pequeres* et les salines à demi noyées qui l'accompa-



Photo de M. Gellier.

HYÈRES : RUE PARADIS.

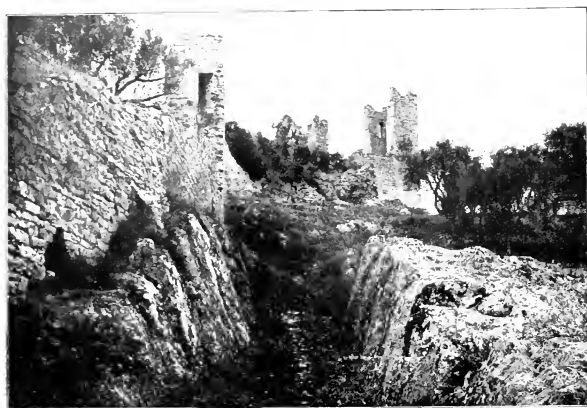


Photo M. G. L.

HYÈRES. — RUINES DU VIEUX CHÂTEAU.

quasi effondré de hauteur, des deux flèches sablonneuses qui l'enlèvent. L'une, à l'ouest, très basse, n'a pas, en certains points, plus de 20 mètres de large; l'autre, à l'est, se profile, plus ferme, au pic du surcroisement de l'ancienne île, la largeur moyenne de l'édifice est de 200 mètres; maintes banquettes y sont venues faire goudaillage; les sautoirs de pillages qui s'attachent à cette langue de sable l'ont fait nommer *terre d'Égypte* de rapine. Quelques vallées de l'après-guerre de *Gènes* offrent des sites ravissants; sa longue dérive ne sure 7 kilomètres sur 1 de large en moyenne.

L'après-guerre de *Hyères*, épaves du massif des Maures flottant sur les eaux, les pieux piles de *Gènes* et de *Capri*, les hauts rebords de *Cannes* et de *Monaco*, il y a une étroite parenté de fortune et de fortune. C'est poétique, *Fenouillet* 203 mètres, point culminant des *Maures*, et dont au-dessus des pics, avant que ne fussent comblés les ruisseaux de la séparation par les alluvions du *Gapeau*, le torrent, descendant de la Sainte-Bonne, de bon fruit à l'est, au sud d'un étroit

défilé, par la plaine basse et pierreuse d'une sorte de *Crau* intérieure, dont le nom subsiste pour témoigner de l'état précédent. Toutes les eaux dévalées du Coudon, du Fenouillet, de Carqueiranne se donnaient rendez-vous dans cette coupe naturelle qui se perd au-dessous du village de la Garde, dans le bassin de la grande rade de Toulon; l'*Eygoutier*, qui draine cette dépression, devait être un ancien bras du Gapeau; il sourd presque au rebord du torrent, à son débouché des montagnes, et prolonge sa direction première. Pour le *Gapeau*, à force de rouler sables et cailloux, il s'est lui-même barré la route du sud et a pris la direction de l'est, que nous lui voyons suivre aujourd'hui. Ses alluvions s'étalent maintenant aux bords de la rade d'Hyères; elles y ont développé une place circulaire, dite *plage du Centaure*, entre les cuvettes de Vieux-Salins, de Salins-Neuf et en bordure de l'étang des Pesquiers, sur le front marécageux on vient se perdre le ruisseau du Roubaud.

À 1 kilomètre de la mer, la ville d'Hyères groupe les toiles brunes de son vieux quartier et les toits clairs de la ville nouvelle aux flancs du tertre où se greffent les remparts de son château démantelé. Un mur de séparation divisait l'ancienne

ville en deux groupes fortifiés. L'union se fit plus tard; la grande avenue Alphonse-Denis, ouverte sur les deux villes, les a réunies. À droite, au seuil du logis de l'ancien maire Denis, aujourd'hui Musée ouvert sur les délices de l'ancien Jardin public la place de la Rade conduit à l'esplanade plantée de la place de la République, où parade l'effigie de Charles d'Anjou, non loin de l'église *Saint-Louis*, vénérable église du XII<sup>e</sup> siècle, entièrement réparée au cours du siècle dernier; chapelle du XV<sup>e</sup> siècle, vitraux de Marichal. La place *Massillon* groupe, au cœur du quartier commerçant, le marché, la poissonnerie, dont les colonnes de fonte voisinent avec l'Hôtel de ville, logé dans une ancienne chapelle des Templiers, de curieuse architecture romane. On montre, rue Babaton, l'humble demeure où naquit l'un des plus illustres enfants d'Hyères, le dom et patétique *Massillon*.

Puis ce sont des rues tortueuses et montantes vers l'esplanade Saint-Paul, ouverte au grand soleil. Un escalier conduit, sous l'arcade d'une poterne qui flanque sa poivrière en encorbellement, à l'église *Saint-Paul*, église irrégulière dont les parties les plus anciennes viennent du XII<sup>e</sup> siècle. Enfin, troisième étape, l'on grimpe par des rues en escalier, des échelles de pavés pointus, entre des pignons d'un autre âge jusqu'à *Chastel d'Hyères* citadelle éventrée qu'encercent les vignobles et les jardins d'une propriété privée. *Saint-Louis* s'y reposa, au retour de la croisade d'Égypte (juillet 1234); Charles d'Anjou en fut l'hôte; plus tard, le roi René, dont la bonté survit dans le souvenir des habitants. En ce nid d'aigle, d'où la vue plane sur l'admirable panorama de la mer bleue et des îles, François I<sup>er</sup> décida la construction d'une forteresse à Porquerolles, contre les Barbaresques, et créa le *Marquisat des Îles d'or*. Il n'eût tenu qu'à lui de voir



LE COURANT DU RUISSEAU DU GAPEAU.

Photo M. G. L.



Pl. de M. Gabet.

PLAGE DE CARQUETRANNE.



Phot. de M. Gabet.

HYÈRES : AVENUE VICTORIA.

schevaliers de Rhodes, ces pionniers de la chrétienté, transportés à leur quartier général et pourchassés, contre les pirates qui infestent la Méditerranée, la lutte qu'ils menaient glorieusement depuis six siècles contre l'Islam, aux avant-postes de l'Orient. Fut-ce invincibilité, dédain, peut-être, appréhensions obscures ? On laissa les chevaliers s'installer à Malte et la côte de Provence continua d'être festée par les corsaires d'Afrique.

Henri IV commença la démolition du château d'Hyères; Louis XIV cheva. La ville conserva, au nord, des remparts des XII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, flanqués d'une dizaine de tours presque intactes. La séduction l'exerce le climat d'Hyères, l'incroyable fécondité de son terroir, l'éclat de la lumière, le pittoresque des sites qui l'enveloppent y attirent une nombreuse clientèle : des palais-hôtels, des villas, surgissent de tous côtés pour les recevoir. Deux quartiers neufs prolongent l'avenue Alphonse-Denis : vers l'ouest, par l'avenue des Sables d'or; au nord-est, le long et sinueux boulevard d'Orient. Ne quittez pas Hyères sans aller visiter ses jardins, où s'épanouissent l'envie, entre les haies de rosiers du Bengale, la flore et les végétaux des tropiques; le cocotier du Brésil, le goyavier des Antilles mûrissent leurs fruits à côté de l'olive, de la figue, du raisin. L'orange couvrait 100 hectares de ses 200 000 puds, avant que ses gelées hivernales de 1734-1735-1737 n'en eussent consommé la ruine. C'est qu'en effet, malgré la constante douceur de son climat, et pour bien abriter qu'elle soit, la campagne d'Hyères échappe pas complètement aux subites incursions du mistral et la canicule du Gapeau. Le palmier a remplacé l'orange et il panouit ici avec une vigueur incroyable; le boulevard hyérois des Palmiers fait penser aux fau-  
ces poissées de Bonifaghera. A côté du palmier, l'eucalyptus, aux res-  
sementeurs qui purifient l'air des lacunes exhales par les lacunes cerâines, monte en fusée rapide entre les tamaris, les grenadiers, les myrtilles et le cactus aux raquettes pointues. 21 340 habitants.

La campagne d'Hyères est l'Éden du maraîcher; les platebandes de légumes le disputent aux champs de fleurs et de plantes aromatiques. Les pépinières d'Hyères, un jardin d'acclimatation sont jadis célèbres; on goûtera moins s'abords de la plage, encore mal saine, et les grandes étendues d'ouissantes de Vieux-Salins et de Sables-Neufs, qui produisent en moyenne 10 000 tonnes de sel. La rade d'Hyères, complètement étirée de celle de Toulon, sert aux services de la flotte, pour laquelle elle a été aménagée les approches de Vieux-Salins. De la presqu'île de Sables d'or, au cap Benot, est,

entre la côte du Var et le cercle des îles d'Hyères, s'étend une magnifique vasque liquide ayant la forme d'une ellipse dont le grand axe mesure près de 18 kilomètres. C'est un mouillage très sûr, en partie abrité du nord, contre les vents de terre, par les contreforts de la chaîne des Maures, et par les îles, au sud, contre les rafales du large; les fonds vaseux d'herbes offrent partout une excellente tenue pour une épaisseur de 10 à 30 mètres d'eau. De bons abris, en eau profonde et tranquille, s'incrustent entre les découpures de la côte orientale et les îlots riverains. Les pointes de la galère, de la Tripe et du cap Blanc hérissent l'extrême saillie méridionale des Maures, avec le cap Benot, dont le haut sémaphore annonce l'entrée du grand bassin d'Hyères.

Au sud, la chaîne d. la rade est faite par les fragments symétriques des îles d'Hyères. Ici s'échelonnent, reliées par l'intermédiaire du Grand-Ribaud à la presqu'île de Giens, les grandes îles de Porquerolles, la principale; Port-Cros, la plus haute, et son satellite, l'île de Bogueros; enfin, l'île du Levant, la plus allongée.

Ce sont les Strophades des anciens. Du moins, Pliny, qui commandait la flotte de Misène et connaissait son métier, les désigne ainsi. Il y en a trois, dit-il : la première ou *Prole* (726074) Porquerolles; la seconde ou *Mese* (7267), c'est à dire au milieu Port-Cros; enfin, la troisième, qui est celle du Levant, *Hyarum*, ou inférieure (526), sous : Mais, d'autre part, les îles de Marseille, *Uvacum*, *Pharum*, *Phabi*, *Ponagum*, *Ratouneum*, *U*, sont aussi désignées par les géographes et les historiens anciens sous le nom de Strophades. Sans doute faut-il entendre par là les petites Strophades, tandis qu'aux îles d'Hyères appartient essentiellement ce nom, *Strophades*, en effet, vont deux rangées. Ainsi, les Grecs désignent d'après leur apparence, les Cyclades, parce qu'elles étaient disposées en cercle, *Cyclades*; les Sporades,



Phot. de M. Gabet.

MANOEUVRE DE DÉBARQUEMENT.



CL. C. B.

PRESQU'ÎLE DE GIENS ET SALINS D'HYÈRES.

comme un poussin, s'élève, s'élève. De même nous voyons : le *Micron*, de petites îles, le *Palmar*, de nombreuses îles. Ces rochers, ces rochers, qui raillent de près les défenses de la côte provençale, complètent toutes, aux yeux des anciens, pour des *Starchades*, mais plusieurs groupes et, en premier lieu, celui des *îles d'Hyères*, relevant de ce nom.

Les îles d'Hyères forment une chaîne de 31 kilomètres ; mais elle n'est pas infranchissable. Des passes ouvrent entre les îles et les caps. Facès de la rade intérieure : *petite Passe*, ou passe de l'ouest, entre l'île du Grand-Ribaud et le petit Langoustier, avant-garde de Porquerolles ; en arrière des détroits balisés de la Jumentade ; *grande Passe*, ou passe du sud, entre Porquerolles et les îles du sud de Bagnan et Port-Cros, près de 9 kilomètres de large ; *passage de Bagnan*, entre cette île et Port-Cros, qui débouche sur une excellente rade abritée ; *passage de Grollet*, entre Port-Cros et l'île du Levant ; enfin grande *passage de l'Est*, qui étale une magnifique anse d'eau, véritable bras de mer, entre Port-Cros et le cap Bénat.

Les navires trouvent, en cas d'alerte, un refuge à l'extrémité de la presqu'île de Giens, dans la rade du *Pradon*, entre le promontoire de la Tour-Fondue et le cap de l'Estérel, et, sur le revers, dans l'émicycle intérieur qui protège la pointe de la *Badine*. La rade de *Port-Cros* constitue encore un excellent abri, le meilleur peut-être qui soit, de Toulon à Saint-Tropez, car l'île s'incline au nord et tourne ses escarpements du côté du large. L'en est de même pour ses voisines insulaires. *Porquerolles* culmine à 116 mètres d'altitude ; longueur : 7 kilomètres 1/2 sur plus de 2 kilomètres de largeur. *Boquay* ne monte qu'à 51 mètres ; elle a moins de 2 kilomètres du nord au sud. *Port-Cros*, très massive, longue de 4 kilomètres 1/2, large de 2 kilomètres, érige sa dorsale meridionale à 207 mètres au-dessus du flot ; elle projette au sud en brise-lames l'îlot de la *Galmière*, l'île du *Levant* (altitude 129 mètres), longue de 8 kilomètres, large de 1200 mètres, en moyenne, et se hérise de pointes : Maupertuis, le Tifan, l'Arête, au sud ; au nord, cap de *Calerausse*, pointe et escarpement d'*Arès* ancien pénitencier.

Pour une superficie totale de 2600 hectares, dont 1254 à *Porquerolles*, l'archipel n'a pas un millier d'habitants. Comment ces îles à peu près désertes ont-elles mérité d'être appelées « les îles d'or » ? L'appellation est récente, de la Renaissance tout au plus. Peut-être les champs d'orangers qui peuplaient la côte d'Hyères évoquèrent-ils à l'imagination des poètes les fameux jardins d'Amide aux fruits d'or des îles Fortunées ? Ces îles sont boisées de pins et de chênes. A *Porquerolles*, la plus visitée, les porcs sauvages ou sangliers sont remplacés par des lapins. Il faut suivre le rebord intérieur de l'île avec les sentiers qui longent le rivage, par Alcistre, jusqu'au belvédère du cap des Mèdes, pénétrer sous le couvert des pins d'Alp, au milieu des lauriers et des cistes sauvages, agreste maquis qu'endimanche la lavande et l'arborescent, et qu'égayent les bouquets de bruyères roses et les ajoncs piqués de gouttes d'or. Dans cette solitude, des moines de Lérins vécurent plusieurs siècles.

*Port-Cros*, propriété particulière, cultive les primeurs : artichauts, pommes de terre, salades, grâce à des sources nombreuses et abondantes qui ne tarissent pas.

L'île du *Levant*, propriété de l'État, n'a d'autres habitants que les gardiens du phare et du sémaphore ; elle est riche en minéraux : grenats, tourmalines, etc.



CL. C. B.

P. CROS (à gauche) et P. CROS (à droite) d'Hyères.

## LES MAURES ET L'ESIEREL

## LES MAURES

La chaîne et la côte des **Maures** s'étendant, du cap de l'Hyères, d'égation du Capcan, à celle de l'Argens, l'enceinte par les affluents de l'Argens. Au sud, la mer; au nord, la vallée de l'Argens et l'Alp, son affluent, complétée par le cours opposé du Riu de l'Alp, tributaire du

Ce sont comme autant de gradins montant vers la ligne de faite qui constitue la dorsale des **Maures**, au-dessus de l'Argens, au front des terrasses de soutènement des grandes Alpes, les pré-Alpes calcaires.

Au premier plan, les **Coste d'Hyères** constituent le premier degré du relief, en partie seulement (cote 26). Le second degré s'engrandit au littoral, entre le cap Bénat et le cap de Saint-Tropez, sur une longueur de 40 kilomètres, avec les hauteurs du **Dou de Bormes** (352 mètres), des **Prédels** (324 mètres), de **Pomer** (399 mètres), et de **Palles**



PÊCHIEURS SUR LA GRIEVE.

Phot. de M. Gallet.



Phot. de M. Gallet.

UN LUCALYPTUS.

peau, qui forment une circonvallation continue, nouée au pied de Notre-Dame-des-Anges, sommet culminant du massif (779 mètres). C'est un domaine absolument distinct par la nature des roches primitives qui le composent et par son relief qui émerge des terrasses calcaires moulées au flanc des grandes Alpes de Provence. L'île initiale du Var, comme les géologues appellent le massif des **Maures**, prend à l'est une grande masse de roches **cristallines** : gneiss, gneiss, de filons granitiques, monachistes entrecroisés de conglomérats, comprenant des grenats, de la stannite... Sur cette assise posée, à l'ouest, une traînée de phyllades sédimentaires, dont la surface se profile de la Sauvette au cap Bénat et partage, au sud, le Gros en deux par ses mégalas, de sorte que les deux tiers de cette île, avec celle du Levant tout entière, se rattachent à la formation cristalline et le reste de l'île, au sud, aux phyllades. Il y a donc adhésion complète de formation entre les îles d'Hyères et le massif des **Maures**. Si l'on admet, avec M. G. Fauré, qu'à l'époque de l'Éocène, alors que surgissait la chaîne des Pyrénées, une puissante masse de roches cristallines, en partie effondrée, existait entre la Provence, la Sardaigne, la Corse et les Maures avec leurs tellures insulaires en seraient les débris visibles. Il y a donc adhésion entre pour une part considérable dans la **spéculation des Maures**, l'espace qu'il occupe à l'est, des abords de Grimaud à la vallée de l'Argens, forme une zone de 20 kilomètres sur 3; c'est là que se manifestent des filons porphyriques, des basaltes calcaires aux environs de Saint-Tropez et de Gassin, des serpentines près de Cavalaire, dans la vallée de la Verne et la région de la Garde-Freinet; enfin, un affaissement de terrain boudier traverse la crête, du Plan de la Tour à la vallée de Collobrier. De nombreux filons métallifères, notamment à travers les schistes du massif; les gisements de grenats aux environs de Collobrier, de l'Écluse et de l'Écluse de plomb et de zinc en plusieurs gîtes exploités. Si le massif des **Maures** avait été troublé et comme tordu, à l'époque éocène, par les grands mouvements orogéniques, il comprimerait l'ossature de la région provençale, le relief engendré par ses assises primitives, également disposées offrant un développement peu compliqué. Mais, dans l'effort de la compression venue du sud, quatre longues rides s'élèvent, séparées par trois dépressions, se sont superposées, et, comme une vague pousse l'autre, chevauchant d'est en est le massif tout entier.

325 mètres). À la ride soulevée entre le rivage et la crête, l'alignement appartient; le **Coste d'Hyères** (342 mètres), au sud-est de Pierrefeu, l'**Albide** (369 mètres), le **Boucaut** (340 mètres), la **Verne** (629 mètres), la **Pertuis** (440 mètres). Enfin la dorsale de faite se révèle par la montagne de **Notre-Dame-des-Anges** (779 mètres), le **par de la Sauvette** d'altitude égale, la **Valpette** (667 mètres) et les **Boches-Blanches** (638 mètres); à l'ouest et au sud du **Freinet** (548 mètres), qui donne la **Garde-Freinet**, la **Calte-Dur** à l'est (538 mètres), le **Pey-Gros** (528 mètres) au sud du col de Gratteloup, le **Saint-Martin** (521 mètres); enfin les crêtes de **Rapier** (374 mètres), qui plongent en gradins sur le cours inférieur



C. C. B.

LES ÎLES D'HYÈRES, VUES DE GIENS.











CHÂTEAU DE GRIMAUD.

Photo M. Gaudin.

étaient légion ; en peu de temps Mahomet vit une armée autour de lui. C'était désormais le jour de l'insurrection. On connaît sa fortune extraordinaire, après la fuite à Médine. Il n'eut ni se défendre ni pour les s'efforcer les Chrétiens, la doctrine se donna à lui, qu'il n'aurait pu le faire, par moi-même, et l'Arabe et le Syrien au Testament ; leurs deux, et sa pensée, pouvait être la capitale de la nouvelle religion. N'ayant pu le faire l'obstacle, il n'avait pas de l'âme contre lui. Ses disciples n'appréhendaient autre chose sa doctrine. Ils se répandirent en déluge sur tout ; bientôt l'Asie fut à eux ; leurs khadifs résidaient à Bagdad et ils rayonnaient sur l'Empire et sur le Nil. L'Afrique conquise, quand il mourut des *Omeyyades* s'enfuit pour s'échapper au massacre de sa fille, la vie était ouverte ; il passa du Maroc en Espagne, et fonda l'Alcalá de Cordoue.

Ensuite sous l'empire du Calife, l'empire des Arabes, les sarrasins franchissant les Pyrénées, pénétrant et traversant le Midi, et troublant à leur approche ; le sarrasin même de la Gaule du Midi vint à son tour de battre. Alors Charles Martel, au moment d'arriver, et depuis les sarrasins d'Abd-el-Rahman, et poursuivit les sarrasins l'épée dans les reins, leur reprend Narbonne et les autres villes de la côte languedocienne ; ils avaient razzies et assaillies jusqu'à Rodez. L'Europe respire, mais l'islam ne se tenait point pour battu ; il vint à la Méditerranée en fait d'espérer de gagner le sud de l'Europe par l'Espagne et les Pyrénées ; les sarrasins revinrent par la route de mer, en prenant leur élan de la côte d'Afrique. Des escadilles de corsaires sillonnèrent l'Europe et le sud de la Méditerranée, fondant et l'improvisant sur les villages du littoral,

les incendiant, traquant en sel et en tout ce qui n'avait pas été passé au fil du glaive. Ces incursions sauvages rendaient l'écote intenable ; partout des vigies surveillaient l'horizon pour donner le signal d'alarme. Alors les pirates s'efforçaient à demeurer près de l'Alcalá de leur convoitise. L'un de ces brigands, poussé par la houle dans le golfe de Saint-Florent, considéra ce pays montagneux, couvert d'épaisses forêts, d'où l'on pouvait fondre sur tous les points du territoire, sans craindre la tempête ni les coups.

Les sarrasins devinrent au littoral, la Garde Freinet, cœur du Massif, leur citadelle ; on lui attribuait la robustesse du hebreu *fortissimus*, dont les grands fuyons couraient le voisinage. Isolée de tous côtes par des gorges profondes, de sombres taillis, des maquis épineux, la retraite des fuyants et d'usage inaccessible. Bientôt d'autres forts isolés, des tours de guet se dressèrent sur les falaises qui commandent le pays. Du haut de ces *forts*, les pirates veillaient, signalaient à la principale forteresse. Les occasions favorables de pillages leur venaient. L'invincible armée de la malheureuse Provence parvint à accomplir son retour ; villes, villages, monastères, et possédés, chacun fut ravagé à son tour. Cela dura pendant un siècle. Tant de maux, et surtout le danger toujours présent de l'invasion campée sur le sol, émut les plus indifférents, car les sarrasins, maîtres de l'Algérie, de la Catalogne, de la Sicile, de la Corse, de la Sardaigne, des Baléares, des Baléares, semblaient près de réaliser le rêve de tous les fuyants, faire de la Méditerranée un lac musulman. L'incursion de l'été précéda le combat aux par *saint Marguill*, abbé de Cluny, que secondait un précurseur de Pierre l'Ermite, Robon, ou *Robon*, depuis honoré par l'Eglise comme un saint. Sous les ordres de Guillaume I<sup>er</sup>, comte de Provence, il déploya,



Ruines de Saint-Marguill.



Ruines de Saint-Marguill.

RUINES DE L'ÉGLISE DE SAINT-MARGUILL, ABBAYE DE CLUNY, DE TRÉVIES.



oune et la meilleure ouvrière de sa fortune, de l'Alps, se tint four-  
nue, dans la querelle du proconsul et du Préfet, en prenant parti pour  
le dernier. César ne le lui pardonna pas. Il fit, à l'attaque de la mer, se-  
lus rapproches de l'Italie pour le ravitaillement des troupes. Rien ne  
pouvait mieux à la reddition de la ville, malgré la situation de l'arsenal,  
à point précis ou la voie Anthonim, et à la mer, point d'Italie en tout,  
littoral pour pénétrer dans l'indépendance, au nom, par la vallée

de l'Argens, le massif des  
hautes et attendre, en  
suivant la dépression de  
Arles, les grandes villes du  
hône, Arles, Orange, Ni-  
mes, Les Oxybiens, pou-  
lade ligure qui occupait  
à côté, virent venir une  
ant-garde de vétérans  
de la 10<sup>e</sup> légion, qui s'as-  
sura de la position et la  
nouvelle colonie prit l'o-  
m du fondateur et celui  
es premiers arrivants.  
Forum Julia, Decumanu-  
um; de Forum Juli, l'u-  
age a fait Fréjus, puis  
Fréjus. On bâtit sur le  
ersant méridional d'une  
minence effleurée par l'  
égren, torrent de l'Es-  
chel, qui mêle ses alluvions  
craies aux eaux blanches  
de l'Argens; une lagune  
s'étendait au front des ter-  
rains de transport amassés  
ar les deux rivières.

Le port de César paraît  
avoir été qu'une anse  
naturelle ouverte dans la  
inuosité du rivage, à l'est  
de la ville; son fondateur  
aurait avant d'avoir pu  
amener et de le défendre  
entre les limons envahis-  
sants de l'Argens, poissés

le l'ouest à la rive de l'est. L'œuvre fut accomplie par Agrippa, ministre  
favori d'Auguste. Rome gardait ses rivages de la mer Adriatique et de  
à mer Tyrrhénienne par deux forteresses permanentes dont le centre de l'avi-  
aillement était, pour l'une, Ravennat pour l'autre, Misène. Fréjus devait  
e point d'appui et l'arsenal d'une troisième flotte chargée de surveiller les  
otes de la Provence et de la Narbonnaise, de convoier les troupes, les  
vires et les approvisionnements de guerre. Le nouvel Arsenal, dédié à  
Auguste, prit le nom de *Navalis Augusti*. Colonne d'Antonin, parce que  
à 8<sup>e</sup> légion (*Octavia*) était venue renforcer la première colonne.

Le soldat romain ne devait jamais rester oisif; c'était une règle capi-  
tale de la discipline des légions. À l'est Rome dut elle à cet utile co-  
ours, plus encore qu'à celui des mercuriennes ou des vagues, la meilleure  
des grandes édifices qu'elle devait pour assurer ses conquêtes et donner à  
ses fils éloignés l'illusion de la mère patrie. Temples, théâtre, amphithéâtre,  
forum, remparts sur-

tout: rien ne fut ou-  
blié à Fréjus. L'en-  
ceinte pouvait avoir  
1500 mètres de déve-  
loppement, avec des  
murs épais de 3 mè-  
tres, hauts de 8, que  
flankaient des tours  
à deux étages, de 12 à  
15 mètres. La grande  
voie *Aurélienne* tra-  
versait la ville en son  
entier; entrée par la  
porte Romaine à l'est,  
elle en sortait à l'o-  
uest par la porte des  
Gaules. La place ou-  
vrait sur les terrai-  
ns de l'Argens par la  
porte *Argentina*, et sur  
le port par la porte  
d'Orée (non la porte  
dorée; n'était-ce pas  
l'orée, la sortie de la  
ville sur le rivage  
lora)? Aux angles  
avancés des remparts,  
et du côté du large,  
deux tours d'avant-  
garde, l'une à l'ouest,



CÔTE DE L'ESTRÉE.

l'Argens, malgré tout, restait le maître; il a comblé les bassins, éré entre  
la ville et la mer une plaine de 2 kilomètres on lui fit l'eau d'un petit  
canal entre des champs cultivés. L'ancienne lagune, isolée, transformée  
en marécage, s'est enfin comblée, et les trains de Marseille à Gênes roulent  
sur l'écluse solidifiée qui fut le port de Fréjus, arsenal d'Auguste.

Il reste des anciennes constructions romaines des masses impé-  
santes, plutôt que belles; rien ne rappelle ici le magnifique amphithéâtre  
d'Arles, les richesses de Nîmes et l'arc triomphal d'Orange. Nous  
avons plus de Fréjus que les squelettes de ces édifices, épais  
conglomérat de petits matériaux qui, ce semble, les rendait indé-  
structibles: parements, frises, statues ont à peu près disparu, si tant  
est qu'il en fut, car Fréjus était une place de guerre, un arsenal plutôt

qu'une ville de com-  
merce ou de plaisir.

Au pied de la  
butte Saint-Antoine  
(l'une des deux  
acropoles flanquée  
de trois tours, s'en-  
racine la jette du  
port, à l'extrémité  
de laquelle un sou-  
lèvement circun-  
laire porte une py-  
ramide hexagonale,  
sorte d'amar haut de  
10 m 50 en de balise  
propre à diriger les  
navires dans l'avant-  
port, mais non le  
phare lui-même, bien  
qu'on ait qualifié de  
lanterne ce singulier  
édifice. Le phare,  
d'une bien autre im-  
portance, jaillissait à l'origine  
de la jette, du côté de  
la citadelle. Comme



FRÉJUS. PORT ANTIQUE.



PORTE DE LA CITADELLE.





CÔTE DE L'ESTEREL : ROCHERS DU CRAYAN

CH. L.

la même végétation de pins, de chênes et de châtaigniers a succédé à tous les reliefs de la montagne.

L'Esterel remplace l'ordonnement harmonieux des pentes par des arêtes aiguës, des lignes heurtées, des promontoires de porphyre, puis, sous l'éclatant soleil du sud, semblent flamboyer dans le ciel bleu comme de la gaze enrobée d'un feu. Le heurt des formes, cette vivacité des couleurs éclatent aux yeux avec une intensité extraordinaire du haut du mont *Vauquois* 616 mètres, point culminant du système. De ce sommet de chapiteau, l'on domine un monde de contrastes violents. Le bleu profond de la mer, où tranche vivement le porphyre d'un rouge saillant, l'immensité neigeuse des Alpes, les forêts toujours vertes et croisées de profonds ravins, les escarpements latéocènes et les flèches clancées de la montagne, le croissant harmonieux du golfe de la Napoule, tout cela, baigné d'une lumière ardente, forme un tableau surprenant de variété et qui donne et charme à la fois. (A. BERTHELOT, *Année de l'Club Alpin Français*, 1886, tome XII).

L'Esterel se soulève entre la dépression de l'Argens et celle de la Staque, la plaine de Tréjus et celle de La Ciotat ou de la Napoule ; au nord, l'Endre, affluent de l'anneau de l'Argens, le sépare des massifs calcaires qui forment le sous-bassement des Alpes ; au midi, la mer, grande contre les coudes de porphyre, la taluse des escarpements saillants et résistants comme une forteresse d'un roc ossifié, les arêtes de flamme défilées et sautées, les escarpements pour sur lesquels la lame d'écume, inlassable, depuis des centaines de siècles, sans avoir pu les entamer, d'une façon appréciable, est essentiellement une côte fixe que celle de l'Algar. Le relief, les dentelures et les anfractuosités du rivage, les fonds et les caernes rocheuses dans lesquelles la mer s'enfonce, ont, à peine, varié et sont aujourd'hui ce qu'ils étaient à l'époque même des temps histo-

riques et même, on peut le dire, aux premiers jours de notre époque géologique contemporaine. (LA VIGIER).

Tout est en est, l'axe du massif mesure 15 kilomètres et, du nord au sud, 20 kilomètres; la superficie totale équivalant à 30 000 hectares environ. D'origine éruptive pour la plupart, les roches de l'Esterel offrent plusieurs variétés de porphyres, feldspathiques et impoquées de globules de quartz alternant avec des intrusions gréseuses, les schistes *coups* se montrent non loin des Adrets; on exploite à Auriasque un gîte de houille; à Buzon, des schistes latéocènes qui offrent des empreintes végétales, mais sur toutes choses, le fameux porphyre au ton blématique d'où se détachent des cristaux blancs de feldspath, que les Romains traient des carrières de la côte, entre Agay et Saint-Raphaël.

Le relief du massif s'accuse à l'est dans le rayonnement du mont *Vauquois* 616 mètres, avec les sommets des *Croixes* 590 mètres, du *Marsat* 532 mètres, du *Pélet* 534 mètres, triangle montagneux encaissé à l'est par le cours torrentiel de l'Argenter et drainé à l'ouest par un éventail de ruisseaux qui réunit le *Gironoullet*, affluent de la petite rivière d'Azay, la *Cabre*, au-dessus du val Perthus. Les eaux du massif occidental vont au *Requon*, affluent de l'Argens, par le ravin de la Mourre, au pied de hauteurs qui n'atteignent pas 300 mètres, et directement à la mer avec la *Louze* de Valesure et la *Gironne* de Saint-Raphaël.

L'intérieur de ce pays montagneux et sauvage, bérissé de points, coupé de ravins, enveloppé d'impenetrables forêts mêlées à d'épaisses forêts de chênes et de pins, doit offrir aux populations primitives et, depuis, aux pillards ou corsaires de la région, d'innombrables retraites. D'anciens postes fortifiés s'y rencontrent, entre autres celui d'Auriasque, perché à 288 mètres au-dessus de la route actuelle de Tréjus à Cannes qui contourne le massif par le nord, en remontant la vallée de la Mourre, pour se replier à l'est, au dévalé



EQUISETUM LONGISTYLIUM.

BASILICUM LONGISTYLIUM.



ROCHERS DE LA NAPOULE.

CL. C. B.

de l'Azertier. Un autre oppidum dominant le haut rayon de la Gabre. Les Romains en tenaient l'issue par le poste de *Roussillon*, point de convergence de plusieurs filets torrentiels, chemins naturels de la montagne ouverts sur la vallée d'Agay. Ce poste naturel protégeait contre les surprises d'en haut la grande voie Aurélienne. Mais celle-ci, au lieu de pénétrer le massif, comme elle le fait plus loin pour les Maures, suivait prudemment la côte, où s'échelonnaient les stations, à portée des carrières de porphyre. Le pays, en effet, n'était pas sûr; ces montagnes âpres et désertes ins-

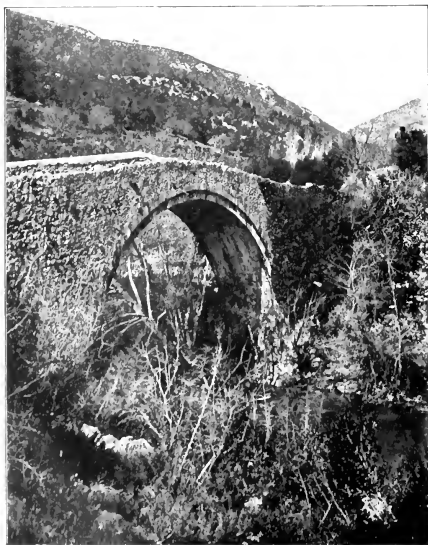
piraient la terreur. Trop de haills insuffisaient ces précautions, il n'y a pas si longtemps encore. Saussure, qui parcourut l'Estérel en 1787, exprime à la fois la peur que lui causait sa flore insoupçonnée et l'inquiétude dont il ne pouvait se défendre en ce pays sauvage. « Le chemin, dit-il, entièrement à découvert, est dominé par des pointes saillantes sur lesquelles les voleurs plaient des sentinelles. Ils forment avancer les voyageurs ou, embusqués dans les bois, ils fondent sur eux et les dépouillent, tandis que les sentinelles veillent à ce que la nuit chassée ne vienne pas les surprendre. Dans ce cas, un coup de sifflet ou un autre signal convenu les avertit et ils se retirent dans la forêt. Il est absolument impossible de les y prendre; non seulement c'est un haillais très épais, mais le fond de ce haillais est rempli de gros blocs de porphyre durs à la main, et comme si, au lieu de vouloir de connaître l'intérieur du lieu comme les voleurs le font, on ne peut y pénétrer qu'avec une lenteur et une difficulté extrêmes. La forêt est profonde, jusqu'à la mer, et tout cet espace monte et se relève des forêts, exécuté de gabiers de Toulon, préparé de tous les brigands du pays. »

Que dirait aujourd'hui le savant genevois? Le massif, sillonné de routes, est partout d'une pénétration facile. Ce grand chemin de ronde qui l'enveloppe avec la route nationale de Fréjus à Toulon commença d'assainir le pays : le poste de l'Estérel, créé pour cet effet, laisse maintenant aux gendarmes d'heureux loisirs, et la fameuse auberge des *Adrets*, de sombre mémoire, n'est plus qu'une jolie halte à l'ombre de gros ormes feuillus (312 mètres d'altitude).

La côte de l'Estérel est une merveille; le **cap Roux**, son incomparable joyau. « Moins élevé que le mont Vinaigre, puisqu'il n'at-

teint qu'à 433 mètres, ce promontoire, aperçu avant tout autre par les navires cinglant du large, cet étincelant *cap Roux*, ainsi nommé du voile d'or fauve que le soleil au déclin jette sur ses épaules de porphyre, s'élance des îlots, monte et, par-dessus les côtes de Provence, plane d'un vol sans rival. Aux premiers plans, de tous côtés, des aiguilles porphyroïdes jaillissent, et ces îlots rougeâtres, ces écueils rasant la mer, qui, à plus de 1200 pieds sous le regard, font écho à une vague sans cesse agitée, que sont-ils eux-mêmes, sinon les sommets de montagnes plus hautes que l'Estérel, dont les racines sauglantes plongent aux profondeurs de la Méditerranée? » (Stéphane LUGER.) Des cavernes se creusent aux flancs du cap et dans les soulèvements volcaniques du voisinage : l'une d'entre elles, la *Sainte-Bonne*, garde le souvenir de saint Honoré.

Du haut du cap Roux, le regard se promène, des montagnes de Nice à celles de Toulon. Rien n'arrête la vue : à l'ouest, entre le brisé-lames de la *Tour du Dromont* et le promontoire d'Agay (170 mètres), que prolongent les îles des Vieilles, s'ouvre une profonde écharcure, l'une des mieux abritées de Provence, où trouveraient un



CL. C. B.

VUE DU CAP ROUX, LA VALLÉE DE LA SIAGNE.





BAIE DE THEOULE, AU VOISINAGE DE CANNES.

Fig. 2 de M. G. Lhu.

refuge les plus gros navires, par 25 mètres de fond. Au bout de la baie, en, comme de grands oiseaux de mer, chassés par le tempête, les tartanes vont se relâcher et attendent l'apaisement du flot, si dangereux en ces parages hérissés de pontons et d'échoués. *Agay* se repose, à l'embouchure de son ruisseau, dans une petite clairière créée par ses apports et dominée par des escarpements de 300 mètres qui la défendent des rafales ; c'est la porte du ravin où le torrent du *Malinet* roule et saute en grondant au milieu des blocs, entre des parcs aux luzarnes silico-pelles d'un palissant à l'aventure des pins échevelés. Ici la *Boadère*, le long de la route enguirlandée aux sinuosités du rivage, ce ne sont que villas, plages et caps pittoresques ; à la pointe d'un bastion proéminent, deux écueils formidables semblables à deux monstres accroupis, Lion de terre et Lion de Mer, ouvrent la baie de *Saint-Raphaël*. De plus en plus la route s'anime, devient une longue avenue plantée de palmiers, le boulevard Félix-Martin, un nom qui, avec celui d'Alphonse Karr, rappelle les enthousiastes auxquels ce port com de terre doit en partie sa fortune. Il n'y a pas d'hyperbole, dit-on, pour Saint-Raphaël : « C'est Rome au fond du golfe de Naples, » excepté quand se déclame le mistral. La nouvelle ville, d'ailleurs, est un damier de rues et de maisons nettes, rangées autour du port. Quand le ton-

ilès de l'ours, groupe ses maisons et son vieux château à l'ombre des escarpements només au bastion avancé des pontes de l'Aiguille et de la Galère. Quand, au sortir des tranchées, des viaducs, des tunnels ouverts à travers les parois déchirées de l'*Estérel*, la voie débouche tout d'un coup au-dessus des ruines du petit château de la Napoule, dans une baie remplie de lumière et rayonnante de fleurs, c'est pour les yeux une féerie à nulle autre pareille. « La campagne apparaît comme une immense serre en plein épanouissement. Sur les coteaux, des groupes de pins parasols ; dans la plaine, de longs alignements de cyprès ; le long des ruisseaux, de véritables bois de lauriers roses serrés comme des osiers ; partout des champs d'orangeiers et de citronniers et, de distance en distance, les plantes en arborescentes de la zone tropicale : palmiers, caïus, aloès, propéant dans le ciel leurs tiges élégantes. Ce n'est plus la Provence, c'est mieux que l'Italie ; on se croirait en Orient. » LEXEMAN.

Une voie continue, enlignée sans interruption à la double corniche des *Maures* et de l'*Estérel*, des palmiers d'Ilyères à ceux de Cannes et de Nice à Menton, se développe à travers les sites les plus magnifiques ; la limbaugerie des coteaux et l'enchantement d'une végétation prodigieuse dans un bain d'air limpide, sur l'horizon bleu de la mer et du ciel ; conçoit-on une route comparable au monde ?

Un point aura vu, au cours Jean Bart, le monument commémoratif élevé au souvenir de Bonaparte, la nouvelle église byzantine de Notre-Dame-des-Victoires et, dans l'ancienne cité, bâtie à la rive de la Garonne provençale, sa vieille église du XII<sup>e</sup> siècle, flanquée d'une tour plus ancienne, il gagnera *Valescure*. *Vallée*, c'est, village qui guérit, à laquelle son heureuse situation et ses environs pittoresques valent une colonie de convalescents, de ne le pas et d'hiverants.

Trois points suffiraient à faire de la côte orientale de l'*Estérel* l'une des plus belles corniches du monde ; le cap de Saint-Barthélemy au cap Roux, le saut de la pointe de l'Esquillon, et Thion es superlatif, au point de l'Aiguille, la Galère, sur le l'Aiguille, s'élève au-dessus d'excavations creusées à sa base ; le mer s'y enroule avec fracas. On pénètre au large, dans la grotte de Cardanne. L'endroit est un bannier qui s'étend tout le long. Les points de pénétration dans l'intérieur du massif sont, de part et d'autre du cap Roux : *Agay* et le *Toucas*, admirablement situé au pied du pic d'Aurèle, sur deux petites anses azurées, ouvertes dans le porphyre. *Théoule*, en face de Cannes et des



Frost. de M. G. Lhu.

CANNES : BATEAUX A LA RIVE.



Phot. de M. Giletta.

CANNES, VUE PRISE DU MONT CHATEAU.

## CANNES ET NICE

## CANNES ET SES ENVIRONS

Entre l'apex du littoral de Cannes et celui d'Hyères, qui encadrent l'isthme de la presqu'île primitif de l'Estérel et celui des Maures, se trouve le cap Sicié, du cap Sinière. À l'est, la presqu'île d'Antibes; à l'ouest, le cap d'Azur, forment un double bassin à l'abri des vents du large, et, avec les îles d'Hyères, la baie avec les îles de Lérins, les îles de la partie plus se dessinent au retrait de chaque l'écluse, au centre d'un promontoire central; d'un côté, le cap d'Azur, l'autre côté, le cap d'Hyères, ou de la Napoule, aux ailes du cap d'Hyères, et, entre part, le cap de Beaus et celui d'Hyères, sur

les deux flancs du cap Sicié, St Cannes occupait le fond oriental de golfe, tout comme Hyères, à l'autre bout, l'enfoncement occidental de sa rade, l'analogie s'accroissant par ce fait que l'ancienne cité de Pomponne, encastrée au revers de la presqu'île de Giens, répoit d'une façon évidente à l'ancienne cité grecque d'Antibes, exilée au promontoire de ce nom. Antibes regarde Nice, à l'abri du cap d'Azur; Pomponne regarde Toulon, au débord du cap Sicié. Ainsi, aux deux extrémités des Maures et de l'Estérel, Toulon, métropole de guerre, Nice, fleur de la côte d'Azur, se correspondent et regardent comme les deux pôles essentiels de la vie du littoral.

Il n'est pas jusqu'à la distribution des cours d'eau qui ne complètent cette harmonieuse ordonnance; au Gapeau de la rade d'Hyères correspond la Siagne du golfe de Cannes. Entre eux, et dans l'entassement des Maures et de l'Estérel, la longue découpeure de l'Argens, entre les chemins de l'intérieur, Gapeau, Siagne, par leurs albuviens, achèvent de combler d'anciennes lagunes littorales et, de concert avec le flot, déploient au fond du golfe les reçoit une plage de sable, au contour gracieux.

Il est probable que la Siagne confluaient autrefois dans un fond profond ouvert entre les croupes orientales de l'Estérel et les terrasses calcaires de Cassis, contreforts des grands Alpes; la pointe de l'Estérel et le cap de la Croix, cette forme le double muisoir avancé de cette baie intérieure. Du jour où, par la malice et l'avarice des hommes, le déboisement des hauteurs livra carrière à ses emportements, la Siagne, devenue torrentiellement envahit ses rives, charria, broya les débris de la montagne, combla les fonds et, d'une grève à l'autre, poussa, comme le Gapeau, comme l'Argens et le Rhône, son embouchure au pied même du promontoire le plus proche qui en occupait l'entrée. Sur une longueur de 3 kilomètres, la Siagne serpente au milieu de ses propres alluvions. En de là s'est formé le golfe de l'Estérel ne sera bientôt plus qu'un souvenir; l'ancienne lagune s'est comblée. Mais cette plaine basse, dite *plaine de Lard* qui s'étend de la Napoule à la première inflexion de la Croix-des-Gardes, aux avant-postes de Cannes, est une création peu ancienne de la rive elle-même.



Phot. de M. Giletta.



Photo de M. Goltz.

ANNES DE L'ÉPIQUE ET LE MONT ORLÉANS.

La voie Aurélienne tournait par le nord, cette plaine basse, submergée à la moindre crue, et passait au pied du monticule d'Albi, ancien poste des Ligures Oxybates, d'où le consul Quintus Opimus repartit, à la demande de Marseille, l'an 155 avant J.-C., la campagne qui devait éloigner ces peuples de la côte et achever de les vaincre vers la Gaule. Marseille y eut la domination du littoral, à l'apex de l'ancien temple païen qui commença l'émigration d'Albi, sanctuaire consacré à *sans Océan*, populaire en Provence, attirant pèlerins. Un même échange substituait le culte de saint Pierre à celui de Mercure, au sommet de la montagne qui donne la Napoule et son vieux château. Les Romains possédaient seul de l'Estérel, dominant le confluent de la Siagne, des magasins d'approvisionnement dont les substitutions importantes ont été révélées par les fouilles exécutées lors de la construction du chemin de fer. D'autres ruines antiques se montrent au bord de la mer; peut-être y avait-il là un quai d'embarquement pour le ravitaillement des places de la côte. Frejns en particulier.

**Cannes.** L'*Epitaphia* des anciens, fut à l'origine un bourgade des *Ligures phœniens*, groupes aux flancs du mont Orlièvre, ou s'attache encore à cette côte. Un camp retranché servait de refuge à la tribu voisine, sur la hauteur que couronne la petite ville de Mougins. Par la défaite des indigènes Oxybates, *Epitaphia* maritime passa au pouvoir de Marseille, prit la livrée de ses monnaies, et se qualifia *Marsellina*; on y a retrouvé des achènes à l'effigie des monnaies marseillaises, ou savons d'ailleurs, par de nombreux documents épigraphiques, et d'autres témoignages avouables, que cette côte favorisait les plus célèbres; Sorrente, Baies, etc., exercent les privilèges du nom et de la fortune au rivage vif attirent aujourd'hui; de somptueuses villas peuplaient le littoral. Tout fut ravagé par l'invasion barbare; après les Goths, les Lombards. Les Sarrasins ne laissèrent que des ruines, et *Cannes*, réduite à une plus pauvre agglomération de pêcheurs, vécut durant une longue suite de siècles, jusqu'à ce que le roi d'Angleterre, le duc de Brougham, vint au bord de cette mer sous les rochers, où se baignait, à la tombée du jour, un relief verdoyant. La retraite qu'il rêvait, il y installa pour trois semaines, s'en vint fructifier, et c'est là qu'il dort son dernier sommeil, encore que négligé après lui et de peccé par la spéculation, la villa Brougham. L'œuvre est la mémoire de Lord Brougham, l'archevêque *Cannes*, reconnaissante. Ici, et c'est une statue, œuvre magistrale de Paul Lenoir, s'élève d'une corbeille florissante, qu'on dit, un groupe de palmiers.

**Cannes**, en effet, doit sa renommée à Lord Brougham et aux hôtes nombreux qui ont pour exemple attiré; on y vient au, on l'a

des quatre coins du monde, savourer la joie de vivre. L'humide bourgade de pêcheurs s'est transformée en grande ville, ou, plutôt, en un immense port habité. La population ordinaire, estimée à près de 30 000 habitants, s'accroît fort durant l'hiver. Sans cesse, en 1787, y comptait trois rues; elles seraient légion aujourd'hui, si les exigences de l'habitation ne les avaient allongées comme à plaisir dans l'attraction du rivage.

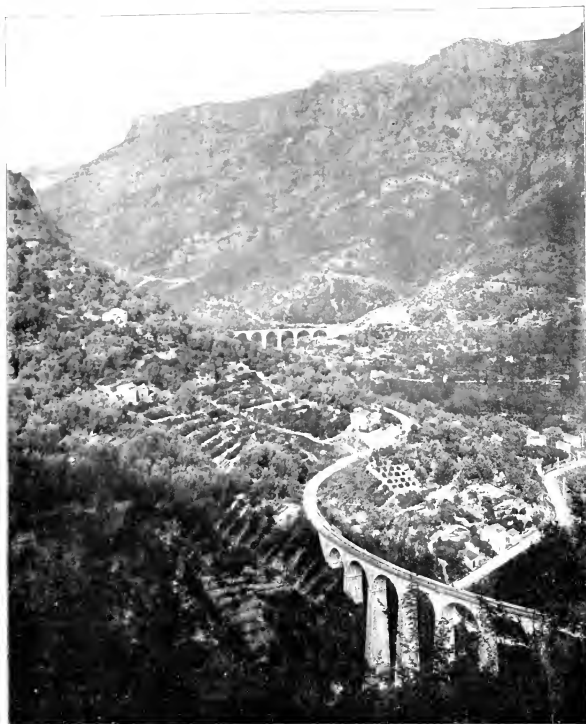
De la Basse, qui regarde vers la Napoule, au cap de la Croisette, orienté vers le golfe Juan, se déroule à fleur de rive une incomparable avenue de palmiers qui engainade sur la vague bleue de la Méditerranée d'innombrables demeures, dans des berceaux de verdure, les unes belles, les autres splendides, échos de tous les styles, flous de tous les caprices. Ainsi s'ordonne l'un à l'autre par le moral intermédiaire de la vieille ville, le *boulevard du Midi* et la *promenade de la Croisette*, qui mesure à elle seule plus de 2300 mètres, sont le rendez-vous de l'aristocratie des deux mondes.

Ben humble, à côté, paraît la cité moyenâgeuse dont les pignons, étagés au-dessus du port, s'accrochent aux flancs du *mont Orlièvre*. De là surgit la double silhouette d'une vieille église et d'un donjon féodal, *Notre-Dame-d'Espérance*, dont le reliquaire vénérable



Photo de M. Goltz.

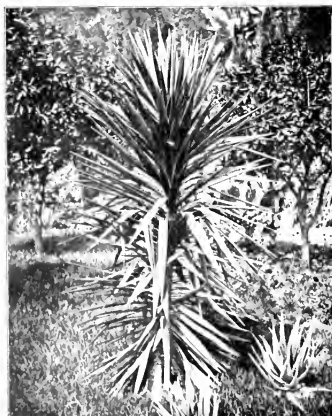
CANNES — BOULEVARD DE LA CROISSETTE.



que le soleil, dont il faut se garder, chauffe l'air à 32° centigrades, tandis que la fraîcheur de la mer atténue les chaleurs de la canicule, qui ne sont jamais excessives. Dans les six mois que dure la saison, le ciel est absolument pur pendant quatre-vingt-douze jours, à peu près il pleut environ trente-six jours, mais ces averses de Cannes fournissent une quantité d'eau considérable : 527 millimètres de moyenne, et le soleil presque aussitôt paraît radieux, après de courts déluges.

Il est heureux que l'on ne vienne à Cannes pour voir des monuments; l'hôtel de ville ne surprendra-t-il guère. Si, par contre, vous aimez le parade des maisons à perte de vue, la rue d'Antibes, complément de la rue Centrale et de la rue de Fréjus, ce défilé sans fin de magasins, d'hôtels, de villas, de chalets, de bazars, a de quoi satisfaire votre regard. La rue d'Antibes, artère principale de Cannes, se profile, suivant la courbe de la promenade, entre la promenade de la Croisette et la voie ferrée, qui circonvent la ville au nord.

Mais Cannes peut-il être circonvent par les Alpes de la Liberté et la place des Palmiers, la Croisette et les squares menés dans la ville proprement dite la jouissent de leur verdure et de leurs massifs, Cannes s'étend à l'infini dans la plaine, sur des collines ondulées qui lui forment une limitable ceinture. A tous les reliefs, on les repère du sol, de droite, de gauche, à haut jusqu'à Grasse et, de la Napoule au golfe Juan, c'est partout un enchaînement de la nature. Il faut voir aux environs : le Cannet, dont les bois d'orange plantés jadis par les moines de Lérins ont gravement pâti des fureurs de la phylloxéra (il fut la tombe de Rachel et de Berceau de Sardou) ; — Mougins, l'antenne de l'ethnographie retrouvée avec les bédouins héritiers des Ligures oxybiens ; la tour de Castellharas, l'un des plus beaux belvédères de Provence, sur le dougou de Saint-Honorat ; — Vallauris, le valon d'or ou des lauriers et ses ateliers de faïence d'art ; — vers l'ouest, le plateau de la Croix-des-Galets, semé de lentiques et de huières que le genêt brûlé des grappes d'oreillons à maritime se groupe en bouquet ; de l'éveil de l'amorce des surmonts à croix, Cannes se décore avec son double golfe, un château, ses îles et la rade azurée. Vers la Siagne : Antibes, décor romantique du cadre d'une fraîche Adèle ; — Saint-Césaire, ses jetées, son enceinte féodale, ses dolmens voisins, des grottes sauvages percées de grottes et la claire fontaine de Four, qui jaillit du rocher à l'on 5 mètres au-dessus du Siagne ; non loin, le barrage que les Romains avaient construit pour capter l'eau de la petite rivière et la conduire à Fréjus par le souterrain de Roquefaut ; — Grasse, dont les champs et les jardins montent en es-



Yucca filifera



1888 M. G. 1888

PINS DE L'ÎLE SAINTE-MARGUERITE.



Et jusqu'à la ville adossée à ses contreforts, où cernent les Alpes fontaines : les Alpes du Sud, cette vive école au pied du VI<sup>e</sup> siècle fantastique de tout un régime parfois lointain, au fond desquels le torrent du Loup grondait sans cesse dans une cascade de 10 kilomètres, cascade de *La Vierge*, au pied de laquelle, nappes d'écoulement, s'écoulaient les eaux du Loup. Plus loin, est Vence, la ville si haute, si rose, si violette ; Cagnes, etc.

Grasse mérite qu'on l'aie, non pour le Cours, l'impublie, ou pour le surplut de colonne le buste de Bonaparte, encore moins le bon val du *Jardin* et l'avenue *Tour*. La ville a voulu se faire pour attirer l'étranger. Mais les rues étroites, les escaliers, les vieilles des sculptures sous-voies, les carrefours ou plonges dans l'ombre et l'éclat du soleil. Provençal, ces contrastes, cette vive évocation d'un pays feront rêver l'artiste.

Industrieuse par tradition, Grasse, avec ses chemins en pente, ses terrasses, ses champs de roses et ses oliveraies, tient à la fois

à la Provence et à l'Espagne. On d'autres seraient la pomme de terre, et la rose ; l'ichthyologie remplace par elle les petits pois, les tapis de canons, de réséda, de jaspées, tubéreuses, drapent sa campagne, et soit de moi, l'air devient irrespirable à force de sentir bon, de sentir, les pitres apportent de la monnaie le thym et la lavande sauvage, fenouil, la menthe et le romarin. Si il neige des pétards, il pleut des ombres ; alors aussi l'ambiance va comme en son œuvre. Stephen Lind a vu le monde entier est tributaire de Grasse : ses essences parfumées, l'huile fine de sa solvabilité, ses fruits cristallins sont éternellement relier les des continents, est la *France*, sous le ciel de Provence, il y a la petite ville cette fortune ; le fait mouvoir ses nombreuses usines, émette ses fontaines, arrose et féconde ses fleurs et ses vergers. 19.504 hab.

À cette altitude, pourtant 325 mètres, on ne s'écoupe pas, bien que l'air soit, aux surprises du hiver, il ne s'écoupe, comme à Cannes d'ailleurs, mais, dans la serre chaude, on se sent au fond de la mer, sur les dunes et d'écoupe, la vaste amphithéâtre qui la protège entre les après-moisures du nord, les maïs, presque aussi tôt fondus, ne sont pas pour mieux faire sentir par le soleil la douceur de cette altitude d'été. Entre les extrêmes de la température hivernale et celles de l'été, l'écoupe et de 12° seulement et la moyenne de l'été. La mer, plus lente à se refroidir, tempère les déchaînements de l'été et, plus lente à se chauffer, les réchauffe de l'été, baignant, *Cannes*, ne s'écoupe pas au refroidissement que nous,



VUE GÉNÉRALE DE GRASSE.

PHOTO M. G. G.

dans tous le pays à température élevée, le coucher du soleil, tout ce phénomène est moins sensible qu'ailleurs. Le vent brûlant

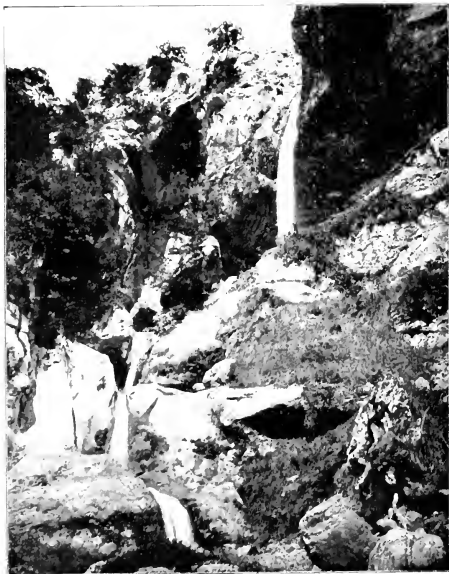
d'Afrique se brise sur les coteaux du large. Quant au mistral, il ne banchit guère l'écran de l'Estérel.

## ILES DE LÉRINS

Les îles de Lérins, rochers de la couronne de Cannes, sont les plateaux émergeant d'un archipel en partie sous-marin, qui parsème les approches du golfe de Naples.

Elles sont deux principales : *Sainte-Marguerite* et *Saint-Honorat*, la seule et la plus.

Les ancêtres qui peuplèrent l'île de Lérins, ne furent pas les mêmes, les mêmes, sorte de demi-dieu, appelé en rendant un culte ; *Leont* et la petite *Leont*, St. Honorat raconte que ces îles étaient très peuplées. Pliny parle d'une ville importante dont que l'île de Lérins, rapportent en outre, de son temps, le vague souvenir. Quand les Romains, suivaient, ils trouvaient l'archipel très peuplé et en pleine culture. Les pièces archéologiques exposées dans l'atrium de l'église, au



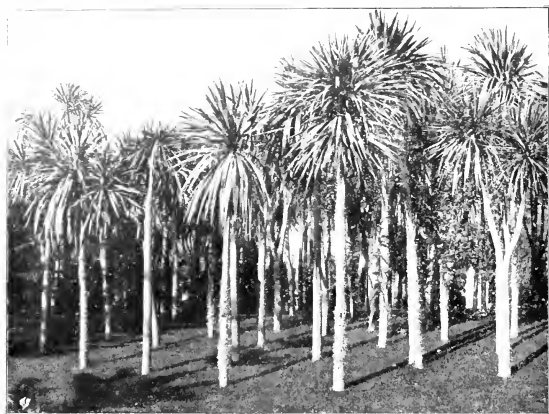
CASCADÉ DU LOUP.

PHOTO M. G. G.









AU CAP D'ANTIBES.

Photo de M. Gilette.

*Succisa Maritima*, à cause du fort qui la défendait et du peu de distance qui la sépare du cap de la Croisette (100 mètres), recut toujours les premiers coups. Remanié et complété par Vauban, le fort, campé fièrement sur un promontoir abrupt, devint prison d'État. Une pièce carrée, voûtée comme une cave, entre des murs épais, et à l'air par une fenêtre unique, alors surélevée, serait le cachot de l'émigmatique personnage qui, sous le nom de Masque de Fer, y fut emprisonné par ordre de Louis XIV. Des kalydes, en 1814; de vagues Kroumirs, en 1871, y furent aussi retenus comme otages. Enfin, l'ex-marchand Bazaine, interné dans le fort depuis le 26 décembre 1873, réussit à s'en évader, pendant la nuit du 9 au 10 août 1874.

Une vingtaine de kilomètres s'étendent entre la pointe de l'*Aiguille*, extrême saillie de l'Estérel, et le cap d'*Antibes*. Vers le centre, le cap de la *Croisette*, pointé sur les îles de Lérins, sépare l'intervalle en

d'un vert manteau les collines littorales et la péninsule de la *Garoupe*, qui arrête, à l'est, l'expansion du golfe Juan. Dans sa plus grande ouverture, l'entrée du golfe présente une ampleur de 7 kilomètres; il est d'un accès commode et, en certains points, les plus gros bâtiments trouveraient, pour mouiller, des fonds de 13 à 18 mètres. Ces avantages ont inspiré la pensée d'en faire une grande rade militaire, en fortifiant les sommets du littoral et les îles de Lérins à l'avant-garde. Aucune suite n'a été donnée jusqu'ici à cet utile projet.

## NICE ET SES APPROCHES

La presqu'île à laquelle s'adosse le golfe Juan présente sur son flanc une série de retraits qu'accusent les saillies du *cap Gros*, de la *pointe Bacon*, le *rocher d'Antibes* et le monticule où repose le *fort Carré*. C'est un monde nouveau dont l'horizon se développe jusqu'à la double projection du mont Doron et du cap Ferrat, entre lesquels s'ouvre la rade de Villefranche, à l'orient de Nice. Au centre de ce mouvant hémicycle, le delta déritique du Var dessine comme une double coupe dans le bras de mer.

Nice, à l'est, *Antibes*, à l'ouest, se regardent. Les origines de celles-ci sont grecques et remontent, pour le moins, au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Sur la foi de Strabon, Nice est regardée comme fille de Marseille et *Antibes* serait, ainsi que toutes les cités illoènes de la côte, une colonie massaliote. Il n'y a pas d'apparence que cette opinion puisse être acceptée sans réserve, s'il est vrai, d'après Hérodote, le plus rapproché des événements et le plus consciencieux des historiens anciens, que les Phocéens, résolus à s'expatrier, ayant qu'il en masse la côte d'Asie, se dirigèrent sur divers points de la côte ligurienne, les uns vers Marseille, d'autres vers l'île Cymros la Corse, ou ils s'établirent à la pointe nord, non loin de Galvi. La côte lieure est proche; par beau temps, elle se voit tout à l'air. On suppose, avec raison, que les Grecs ne manqueraient pas d'y venir et que la lutte engagée avec succès contre les premiers occupants du sol donna son nom à la colonie qu'ils fondèrent sur ce rivage : *Nixx*, victoire, *Nice*.

*Antibes* n'est que la contre-partie de Nice (13 998 habitants). L'inscription gravée sur un galet trouvé sur son territoire par M. Mouzins de Rochefort, en 1806, prouve à l'évidence l'existence d'une cité grecque en cet endroit, vers la fin du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Par la conquête romaine, *Antibes* devint un *municipe*. Il est probable que les matériaux de ses édifices furent utiles pour la construction

de ses remparts, car il reste peu de chose de la cité romaine. Nous savons toutefois qu'elle possédait un théâtre; ce n'était plus qu'une ruine en 1671; elle fut rasée. *Antibes* fut tant de fois bouleversée, démolie et reconstruite avec les matériaux primitifs (pierres de grand appareil, substructions d'architecture dans les caves particulières...), qu'il faut l'expérience de l'archéologue pour reconnaître le peu qui reste enclavé dans les constructions du moyen âge et de nos jours. Cette ville, avant l'annexion du comté de Nice, était l'avant-poste de la France du côté de l'Italie, en face du Var. Aussi Henri IV, Richelieu, Vauban l'avaient-ils fortifiée; son encinte bastionnée, le fort Carré qui la protège, ne sont plus qu'un joli décor,



Photo de M. Gilette.

JARDINS DE LA VILLA LILLENHOE, AU CAP D'ANTIBES.

ferants couvrent



GORGES DE PATUIS.

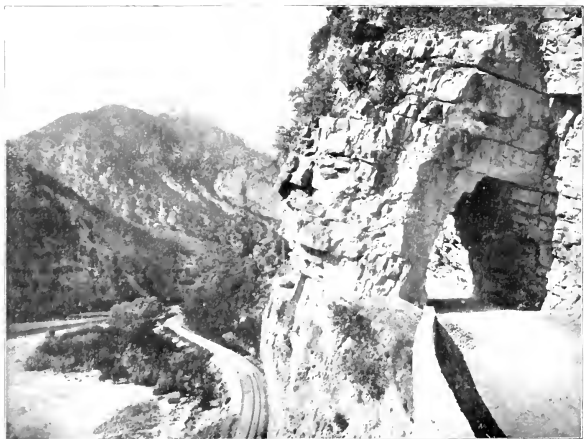
F. J. de M. G. de M.  
GORGES DE CIANS.

dore par le soleil de Provence, d'un nu d'air vivifiant, le port d'*Antibes*, amoindré, n'est pas sans vie. C'était, au temps de la domination romaine, un port de guerre et de ravitaillement, qu'une route, montait par le rebord occidental de la conque du Var, rejoignant à *Genève*, halte d'une grande voie de communication, la *via Augusta*, entre *Genève* au-dessus de Nice, Antibes sur la rive, et Fréjus au revers de l'Estrol. La *via Augusta* fut abandonnée lorsqu'une nouvelle route, la *via Aurelia*, s'ouvrit de plus près à la côte. Les fragments retrouvés d'une poste plus ancienne que la voie romaine donnent à penser qu'elle même fut l'itinéraire de la fameuse *via Helvetia*, route d'Helvétie, dont partaient les voies historiques, l'une lie suivait de haut les collines littorales, d'Espagne en Italie, redout entre eux les *oppida* ligures juchés à tous les reliefs, entre Grasse et Monaco. *Genève* fut l'un de ces camps retranchés ; des murs encore apparents, enveloppaient ce plateau d'une enceinte dont les *ros blois* ont résisté à l'épave d'une longue suite de siècles et de dévastations. Les Romains font de *Genève* une place de guerre, sur la grande route d'Italie en Gaule, deux aqueducs, dont on a relevé le tracé, de vastes Thermes en partie mis à jour, l'épaisse carapace de l'Amphithéâtre, où pouvaient s'asseoir 1000 ou 5000 spectateurs, des médailles, des mosaïques, des inscriptions en très grand nombre donnent l'idée de son importance autrefois. *Genève*, ancienne capitale de la région, n'est plus rien ; *Antibes*, peu de chose ; *Nice* a survécu et triomphé. Entre celle-ci et son émule d'en face, le delta du Var s'étend l'obscure scène de ses combats incertains, de ses crises terribles et d'une *renaissance* gousse, source d'illots et de fondrières que Sténon exhaussait de son temps à plus de 1200 mètres. Il n'y a pas bien longtemps, la fange du fleuve mélangée à la pierre, pouvait être maîtrisée par des digues et la communication régulière et directe entre ses deux rives, le long du littoral.

C'est un fougueux torrent que le Var, et un torrent qui, à la moindre crue, roule de l'eau comme un grand fleuve. Dans son bassin supérieur, il ne coule pas, il fond tête baissée, d'un bassin à l'autre, par ses couloirs d'étroits défilés. De sa source à la mer, il tombe de 1809 mètres ; on imagine le parcours de 412 kilomètres ; on imagine la pente, la chute, pour mieux dire, N. à 1 kilomètre au nord d'Estéron, d'une fontaine abondante qui sourd d'un amas calcaire, entre des crêtes qui montent à 2621 mètres avec le *Garret*, 2740 mètres avec les *Grandes Tours*, abimées, peut-être par de petits lacs souterrains l'éboulis à des niveaux supérieurs, d'autres descendent par

grand réseau du lac d'*Allos*, bien que celui-ci, étale au revers des monts, se déverse au moyen du Chalonin dans le Varbon et la Durance ; le Var capte, à 3 kilomètres de sa source, le tribut d'une fontaine abondante, coule par le torrent de *Sauqueville* ; il prend le *Bourbon* à Entraunes et descend de 5 Saint-Martin d'Entraunes ; pour une douzaine de kilomètres qu'il vient de parcourir, il est tombé de 700 mètres. Déjà huit la région alpestre de belles forêts, de petits champs en terrasses étagées, des prairies, des jardins tout pressés sur la Provence.

A tant d'années, le Var entame les escarpements calcaires ; de bassins en défilés, c'est une succession de sites sauvages ou gracieux, désolés ou fertiles, attachés à ses rives. Voici la *cluse* en défilé de *Dubus* : La rivière coule dans un abîme si étroit que les parois semblent se toucher ; du fond du gouffre surgissent, de crête à



GORGES DE VAR.

GORGES DE VAR.







Phot. de M. Gilletta.

NICE : PROMENADE DES ANGLAIS.

de l'été. Sur son promontoire rocheux, au-dessus du débouché de la Tour du Fau, *Beaubeau* offre un paysage d'une rare fraîcheur. Au pied de cette crête montagneuse, *Rognabellière*, avec ses maisons blanches mal défendues contre les emportements de la Vésuvie, relève le rôle de la vie pastorale. Dans le vallon du *Sportford*, ouvert sur la Vésuvie, à 2 kilomètres en amont de *Rognabellière*, les Romains — où naïvement ils pas? tiraient par des sources minérales alcalines salubres de Berthémont. — *Cours de la Vésuvie*, 18 kilomètres.

**Saint-Martin-Vésuvie** appartient franchement à la montagne ; par tout une verdure superbe, l'eau ruisselante ou fluit à travers champs par de nombreux canaux ; le blé, le froment, les pommes de terre, le foin de Turquie, les haricots viennent à plaisir. Plus d'oliviers, mais des châtaigniers supérieurs et, dans le voisinage, de grands massifs forestiers : pommiers, pommiers, cerisiers mûrissent leurs fruits à 1000 et 1300 mètres d'altitude. De cette résidence chaumière, les excursions s'offrent à tout venant : vallée du *Baron*, avec ses champs de blé, au milieu de champs de rye détreuilé ; la *Valle*, les sapins et de mélèzes au milieu de collines argentes et pines saillant en bruissement les bords de gazon ; puis la vacherie, les troupeaux et leurs sonnettes, les prairies piquées de mille fleurs blanches — dans dressent les arêtes grappes de clochettes violettes, penchées. Au sud, gentiane au calice bleu intense ; dans les rochers, des saxifrage sèches, le myosotis, les *Crinopsis*, tout cela mettant

au front du *Barbon* naissant une jolie couronne. Le vallon secondaire de *Solèze* conduit au *lac Noir*, dont les eaux, d'un bleu intense, dorment silencieusement dans une coupée de blocs entassés. Par le vallon de Notre-Dame-des-Fenêtres, on accède à l'antique sanctuaire de ce mont, sur la frontière des hauts pâturages, des champs de neige et des crêtes maîtresses qui, comme le *Gélas* 3133 mètres, placent souverainement sur les plaines de Piémont et de Lombardie, et portent le regard sur la légion des grands sommets, du mont Rose à l'Estérel, des champs de neige étincelants à la nappe miroitante de la Méditerranée.

**Nice** et *Cannes* sont deux sœurs également favorisées de la nature, avec des traits et des tempéraments divers : l'une exubérante, de facile accueil ; l'autre moins en dehors, plus réservée, d'abord plus froide. Tout le monde vient à *Nice* ; n'habite pas *Cannes* qui veut, du moins sans ennui. Ses hôtes aristocratiques, retirés derrière les grands murs de leurs parcs et de leurs villas, ne se livrent qu'à bon escient : *Nice* est plus avenante, plus vive, plus franche d'allure, moins gourmée ; ce n'est peut-être pas sa moindre séduction. Même ciel d'ailleurs sur les deux cités reines de la côte, même atmosphère limpide, même tiédeur de l'air, même soleil radieux que les nuages voilent à regret. Mais *Cannes*, entièrement abritée sous l'écran ininterrompu de hautes collines calcaires, tandis que les Alpes neigeuses, réservoirs de froid, déploient bien loin sur



JARDIN AVEC CACTUS.



Phot. de M. Gilletta.

COQUELUX JARDINS ET CASINO.



Phot. de M. Gilletta.

AGAVES EN FLEUR.



PORT DE NICE, VU DES PENES DU MONT BORON.

Phot. de M. Guetta

L'horizon leur magnifique décor, retient mieux la chaleur, ayant moins à redouter que *Nice* les brises fraîches qui s'engouffrent par les intervalles des monts, Ici, en effet, la mer est proche; elle plane à peu de distance, sur des crêtes de 3000 mètres, génératrices d'orages et de courants, dans les couches supérieures de l'atmosphère. Enfin la mer de *Cannes* et sa plage de sable fin se montrent plus douces aux pieds des baigneurs que la nappe de galets et de cailloux en pente rapide, étalée au ras de la promenade nicoise des Anglais. *Cannes*, aussi, loin, est-elle autre chose qu'une agglomération sans cesse grandissante de villas fleuries, une sorte de cité luxueusement à l'est, propre aux amoureux du repos? *Nice*, grande ville de 135 230 habitants, caracanéral du monde au temps du carnaval, alors toute à l'entraînement du plaisir, ne peut échapper au trouble, au bruit, au tumulte qu'entraîne un va-et-vient pareil; à côté d'elle, sa voisine semble dormir.

Le climat de *Nice*, encore que traverse d'assez fréquentes alertes, est pourtant délicieux: la température moyenne de l'hiver dépasse 9°, celle du printemps 13°, 1 et 22°, l'automne 17°; moyenne de l'année, 15°, 5; écart de l'hiver à l'été, 13°, 2. Si le thermomètre, en hiver, fonde du jour au lendemain de zéro, quelques heures de soleil ont bientôt fait de le ranimer: neige rare, pluies abondantes mais courtes, avec une moyenne de soixante-sept jours par an; vents d'est fréquents; vent du sud-ouest ou *Libeccio*, chaud et humide, venu d'Afrique, assez rare vingt et un jours par an; vent du nord ou *Gregana*, encore plus exceptionnel; un vent violent et sec du nord-ouest, deux ou trois fois par an; vent d'est violent, février et novembre calmes; telles sont les caractéristiques du climat de *Nice*. L'abondance de l'eau dans l'air, la brise marine chargée de principes salins sont des reconstructions énergiques. *Nice* possède encore des vallons abrités à l'air mou et un peu salin. Le florin donne l'idée du climat: son épanouissement est magnifique, s'il est au Jardin public. J'ai vu d'Afrique, myrtes arborescents, néréides de caroubiers et de poivriers à grappes rouges, sont dans les jardins des riches villas ou des somptueux hôtels font vivre et prospérer les palmiers d'Afrique, les bambous et d'Inde, les cactus d'Australie, les araucarias géants, les forêts arborescentes, les agaves extraordinaires mêlés à une profusion de camélias. La rose surtout fleurit à *Nice*; elle se prête aux plus modestes, comme la violette de Venise, dont les échantillons se parent tous les jours au marché. Myrtes, figuiers, amandiers, violettes de Bellini, de Saint-Martin-du-Var ajoutent aux richesses du terrain.

Il y a proprement deux villes dans *Nice*: celle des étrangers ou l'

leur usage et celle des Niciens. L'illustre Paillon, dont les grèves, quand elles ne sont pas sous un flot débordé, font la joie des blanchisseuses, distingue les deux cités sœurs: l'une attachée au rocher du château, sur l'anse des Ponchettes; l'autre épanchée à l'ouest, sur l'aire d'anciens faubourgs: les *Bonnettes*, la *Cent-de-Marche*, *Bondion*, *Riquier*, *Moutbaron*, vaste enceinte que débordent de ja les groupes habités de *Saint-Philippe*, *Saint-Etienne*, *Carabac*, *Saint-Roch*, échelonnées en circonvallation sur les gradins qui montent à *Chapel*. Des voies tirées au cordeau entre de beaux immeubles, des boulevards bien plantés composent la nouvelle ville. Une longue rue échelonne, à l'arrivée, ses magasins bien pourvus, ses hôtels, ses bazars, ses cafés somptueux entre une double rangée de platanes, de la gare à la place Masséna, les deux pôles du mouvement urbain. Chemin faisant se dressent l'église néogothique de *Notre-Dame* et le palais de marbre du Crédit Lyonnais; sur les deux ailes de l'avenue, le boulevard Dubouché et celui de Victor-Hugo, de part et d'autre, partagent la ville en deux portions inégales, dans l'espace compris entre la voie ferrée et le lit du Paillon. Comme la rue de Rivoli, la grande artère nicoise de la gare débouche par une série d'arcades sur la place Masséna; ici le *Casino municipal* réunit, dans son triple pavillon, les sélections les plus variées, jardin d'hiver, salles de concert et de lecture, théâtre, cercle et tavernes, restaurants et cafés; par-dessus tout cosmopolite qu'accompagnent, d'un côté, le *Jardin public* aux plantureux massifs, de l'autre le square où s'élève la statue du duc de Rivoli, un enfant de *Nice*, dont le bronze, fondé par Carrier-Belleuse, donne une belle impression de vie. A l'extrémité du Jardin public, dont les fontaines exotiques recouvrent le lit dissimulé du Paillon, s'élève le monument commémoratif de la



Phot. de M. Guetta

FEMME DE LA CAMPAGNE DE NICE.







Phot. de M. J. Galletta

L'ESCADRE FRANÇAISE EN RADE DE VILLEFRANCHE.

Le nouveau quartier qu'il anime se relie, par la place Juvénat (de Carnot) et la rue Cassini, à la place Garibaldi qui côtoie le Paillon, dans le voisinage du Muséum d'histoire naturelle.

La nature, complétant l'œuvre des hommes, a ouvert à côté du port de *Lampara*, entre les escarpements du mont Boron et la péninsule de *Saint-Jean*, la magnifique baïe de **Villefranche** : on dirait un bras de mer creusé artificiellement entre des falaises abruptes qui le protègent de toutes parts. Sa grande nappe d'eau tranquille, d'accès commode par tous les temps, inaccessible aux tourmentes et gardée par le recul contre les courants littoraux, avec des fonds de 20 mètres devant la ville, offre un admirable mouillage aux plus gros navires et à nos vaisseaux de guerre qui viennent s'y reposer, dans l'intervalle de leurs exercices. Le Piémont y entretenait jadis une flottille; mais les anciennes constructions, qui avaient été élevées dans ce but, ont depuis longtemps perdu leur intérêt. La rade d'ailleurs manque de l'outillage nécessaire à un port de commerce. *Villefranche*, suspendue à flanc de montagne, comme au temps où il fallait se garer des corsaires, est trop peu attachée à la rive et trop voisine de *Nice* pour capareuser, pour attirer à elle mieux que de petits caboteurs faisant des opérations de transit tout à fait locales, 4.700 habitants.

Des deux grands îlots naturels, projetés sur les flancs de la rade de *Villefranche*, l'un, celui de *Saint-Jean*, qui pointe au cap *Ferrat*, s'avance de 4 kilomètres en mer; l'autre, borné par le mont *Boron*, prolongement du mont *Alban*, du *Voyaquier* et du mont *Gros*, offre une saillie moindre sur le flot, 2 kilomètres s'il s'agit plus; il s'incline vers le port de *Lampara* et le haut de *Nice*, la défense de la place a mis cette position à profit en édifiant, à 183 mètres d'altitude, sur le mont *Boron*, les batteries s'échelonnent et celles de *Gaufierat* au front de la péninsule *Saint-Jean*; en retrait, le fort de *Mont-Alban*, dont les flancs passent au-dessus de *Nice*, se reliait à ceux des ouvrages du nord et du nord-est, et battait au large la Méditerranée.

*Nice* est le pivot de la défense française du sud-est, appuyée sur les Alpes. À 10 kilomètres nord-est, le fort de la *Tête-de-Chèvre* fait front contre l'Italie, du haut d'un escarpement de 575 mètres; dressé en face et au-dessus de Monaco, il balaye la route et la voie ferrée de la Basse-Gorniche et le large jusqu'au cap *Ferrat*. Le fort de la *Revue*, la batterie des *Fradleras* et celle de la *Bevère* commandent, en arrière, la route de la Haute-Gorniche et croisent leurs feux avec les forts du *Mont-Chaume de Taurlette* et du *Mont-Chaume d'Aspremont*, perchés, celui-ci à 852 mètres d'altitude, l'autre à 783 mètres sur l'écluse séparative des vallées du Paillon et du Var. L'ouvrage de *Cabanars* et, plus bas, la batterie de *Saint-Jean-de-la-Rivière*, complètent leur action sur le Var.

Enfin, les avenues éloignées de la place, à la coupe des dômes montagneux, sont gardées par le fort du *Barbanet*, à 23 kilomètres nord-est de *Nice*, 2 kilomètres sud-sud-ouest le confluent de la *Bevère* et du *Merlançon*, de plus de 500 mètres; les défenses de l'*Authon*, à 15 kilomètres au nord de *Sospel* et 4 kilomètres l'est seulement de la frontière italienne, avec les ouvrages de *Millefontes* et de la *Fara*, perchés à 2080 mètres d'altitude, sur la crête séparative de la *Bevère* et de la *Gondolasse*. Vers l'est, l'ouvrage de *Piccartet*, sur un éperon montagneux qui commande le confluent du Var et de la *Tinée*, avec la redoute de *Branco-Novo*, en arrière d'*Enteouas*, sur le Var, et de *Cabanars*, au bout du *Verdon*, points de rayonnement sur la ligne de communication entre la défense provençale et celle du *Genève*, par *Tourmoux* et *Briançon*.

Les *serenos* de *Nice* offrent aux promeneurs de charmants bords de promenade. Sans parler de la *Saône piémontaise*, dans la haute vallée de la *Vénubie*, Villefranche, sa rade et la côte *Saint-Jean*, Bonifacio attaché à la rive, dans un cadre antique; *Cannes*, ses villas, ses musées, romaines et ligures; l'*Observatoire* du *Mont Gros*, l'abbaye de *Saint-Paul*, vieille de douze siècles, dans un site admirable sur la vallée du Paillon;



Phot. de M. Galletta

DANS LA CAMPAGNE DE NICE.



BOULEVARD DE NICE

Photo de M. G. G. G.

Tout cela, avec les ruines et la grotte de *Châteauneuf*; la grotte de *Saint-Jean*, ses cascades et son cours souterrain; la cascade de *Théodora*, son site de *Verdun*; le *Vier* et sa haute vallée pittoresque; les ruines de *Flabourg*, *Catanz*; *Vence*, ancienne capitale ligurienne, citée romaine, avec une partie de sa vieille enceinte, sa cathédrale élevée à la place d'un temple de Mars; les *grottes du Loup*, etc.

## DE NICE A LA ROYA

### LA CORNICHE

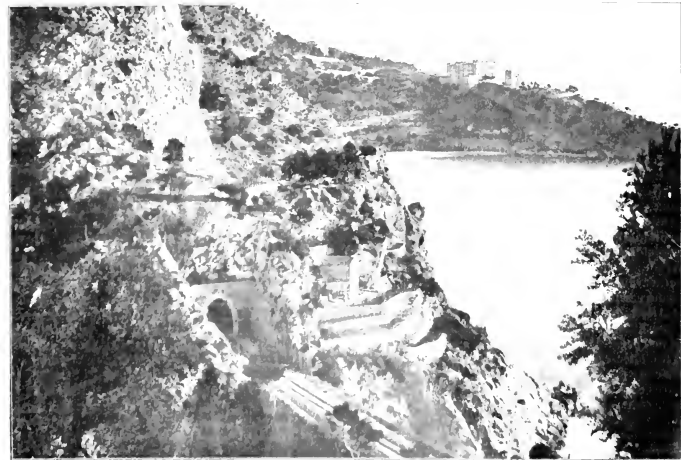
L'enchantement de Nice poursuit à l'est. Sous la poussée des glaciers des Alpes, les falaises calcaires qui leur servent de contreforts se sont inclinées vers la mer; la côte, dressée en escalier contre les rayons directs du soleil, prend de plus en plus un aspect africain,

brisé par l'Estérel, émetté par les arêtes des hauts sommets, le mistral n'arrive plus qu'à bout de souffle. D'ailleurs, les courants froids du nord, qui rayonnent des champs de neige, tombent de trop haut pour atteindre la base des monts; ils passent par-dessus la côte, et l'on voit la rade s'abattre et soulever les vagues à plusieurs centaines de mètres au large. Aussi, dans cette serre chaude menagée par la nature, la végétation des tropiques s'épanouit-elle à plaisir. Des Toulons, le palmier, l'agave, les arbustes épineux se mêlent à la flore indigène; mais ce ne sont là que des manifestations isolées. Il faut Hyères, Cannes et Cavalaire, Saint-Tropez, Cannes et Nice pour que la végétation exotique s'affirme avec vigueur, jusqu'à transformer la physionomie du pays. Menton en est la fleur. Le *citronnier*, cette sensitive qui souffre de quelques degrés au-dessus de zéro, et meurt tout de suite au delà, prospère ici comme nulle part ailleurs; le même arbre porte en tout temps des fleurs et des fruits à divers degrés de maturité; ni la Sicile ni les Baléares ne lui offrent des conditions climatiques plus favorables. La récolte se fait du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre, et cela vaut au Mentonnais

de nombreux millions par an. Cette côte est le triomphe de l'olivier. Au lieu des chétifs arbrustes étagés aux premières collines de Provence, il prend ici des proportions magnifiques. De Beaulieu à Menton, les troncs noueux, dont un bon nombre prît racine avant les Croisades, et quelques-uns peut-être virent passer le légionnaire romain, semblent indestructibles; leurs fantastiques rameaux, gros comme des arbres, engendrent une étrange futaie qui fait songer à la forêt enchantée du Tasse. On voit de ces colosses dont le tronc mesure plus de 12 mètres de circonférence, tandis que les branches maîtresses montent à 20 mètres de hauteur. Un nouveau vent, l'*encalputis*, mêle ses feuilles d'un vert bleuâtre à la frondaison argentine de l'olivier; déconcerté seulement à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle par le botaniste La Billardière attaché à la croisière d'exploration envoyée à la recherche de la Perouse, acclimaté en Europe et en Afrique vers 1860, cet arbre prospère aujourd'hui sur le littoral algérien et se voit sur toute la côte provençale. Il jaillit

plus qu'il ne pousse, et en peu d'années prend des proportions gigantesques; ses propriétés thérapeutiques, la dureté de son bois, sa faculté d'absorption le rendent précieux comme desséchant et désinfectant, surtout dans les bas-fonds alluvionnaires, encore mal colonisés, qui accompagnent presque toujours l'embouchure des torrents, précipités de trop court et de trop haut, par les montagnes littorales. A peine est-il besoin de dire que l'admirable douceur et la fixité de la température font de tout ce pays le paradis des fleurs.

De Nice on plonge du *cap Ferrat*, son avant-garde au soleil levant, le ruban littoral se déploie autour d'une double conque azurée; la première jusqu'au *cap Martin*; la seconde, de ce point au *cap d'Antipolis*, promontoire de Bordighera. Dans chaque embrasure, un belvédère avancé festonne la côte; entre le cap Ferrat et le cap Martin, le cap d'*Agia*, projeté sur l'horizon de



LE CAP FERRAT

Photo de M. G. G. G.



LA CÔTE AUX ESCALIERS D'EZE.



EZE ENTRE LES PINES. Photo de M. Guérin.

Beaulieu et d'Eze, du côté de l'ouest, Monaco, la Turbie, Calabrequebrune, du côté de l'est. Dans l'intervalle du *cap Meo* à celui d'*Ampeglio*, la pointe de la *Mortel* dessine à son tour une double baie, dont le fond est occupé, d'un côté, par Menton, à l'embouchure du *Careï*; de l'autre, par Vintimille, que deux torrents, la *Roia* et la *Nervo*, séparent du promontoire de Bordighiera. La France finit à un peu plus de 2 kilomètres par delà Menton, au pont Saint-Louis.

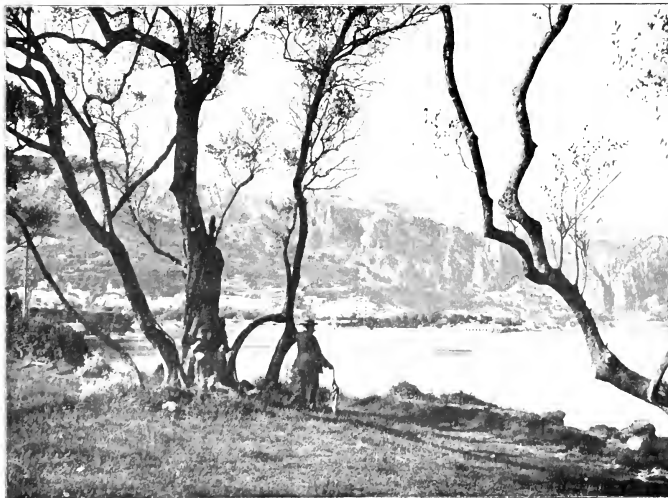
Deux routes desservent le littoral, l'une attachée aux sinuosités du rivage avec la voie ferrée, l'autre moulée aux crêtes et comme suspendue au-dessus des abîmes; c'est la route de la *Carniola*. Napoléon l'eût fait construire vers 1806; elle suit, excepté entre Nice et la Turbie, le tracé de l'ancienne voie Aurélienne, grand chemin d'Italie en Gaule, et rallie sous Roquebrune la voie littorale dirigée vers Bordighiera, Savone et Gènes.

Eze, la Turbie, Roquebrune, bien qu'ouvertes sur la mer, planent sur des sommets qu'elles relèvent naturellement à la *Carniola*, les deux dernières surtout; car Eze, hissée dans son nid d'ange, ne se rattache proprement à rien. La pyramide isolée à laquelle ses maisons s'accrochent, autour d'une étrange ruine, domine la mer de plus de 600 pieds; l'atteindre de ce côté par le sentier qui monte au caprice des courbes, au hasard du vide, peut passer pour une véritable escalade. Les filles de la montagne y descendent pourtant, la cruche sur l'épaule, pour porter leur lait au marché; un faux pas les précipiterait, mais elles savent leur sentier par cœur. A mesure qu'on monte, la pente se redresse. Les moutons-sauvageons, les bûissons rabougris ont disparu; le mont devient muraille, muraille rougeâtre, crêlée, striée, atupée, dont là-haut, bien haut, la ligne de faïences en surplomb ne semble qu'un prodigement géométrique. On arrive enfin on pénètre par une sorte de chemin de ronde; voici la porte qu'on franchit. Les Maures, après Gènes. A des pentes fatigantes, à des murettes massives, la route, grossièrement aplatie, tient bon de pavement; c'est encore la roche qui, de ses assises naturelles, forme les prodigieux degrés montant à la citadelle; c'est elle

tenants qui porte des soulèvements aux maisons, et ces maisons, reliées entre elles par d'obscurs couloirs ou par des roches entrecroisées, ne font qu'un agglomérat unique, digne contournement du monde. » (Stéphane LAGARRA.)

La Turbie groupe les ruines pittoresques du château des Escarlis, un svelte campanile et le tour-bout de son vieux tambour coupé de niches et scellé d'arcs-boutants, au pied de la tour ou *Trophée d'Auguste*. Elle lui doit son nom. La langue grecque domine sur le littoral l'appellat *Trojan Sebastien*, d'où Torpea, Torleia, *Turbie*, l'esplanade de la petite place, où se chauffent les vieillards et jouent les bambins, commande un dome vertigineux au fond duquel rayonne la terre de Monte-Carlo et se détache Monaco sur son rocher, semblable à un pont d'enfant.

Au-dessus de la route de la Corniche, Roquebrune se suspend à la montagne; une rampe d'accès y monte par des pentes un peu rudes jusqu'aux portes en ogive qui ouvrent la cité; des arches massives protègent contre les flèches du soleil le labyrinthe des rues où parfois le macadam est remplacé par des escaliers. En haut,



LA CÔTE DE BEAULIEU VUE A TRAVERS LES OLIVIERES.

Photo de M. Guérin.



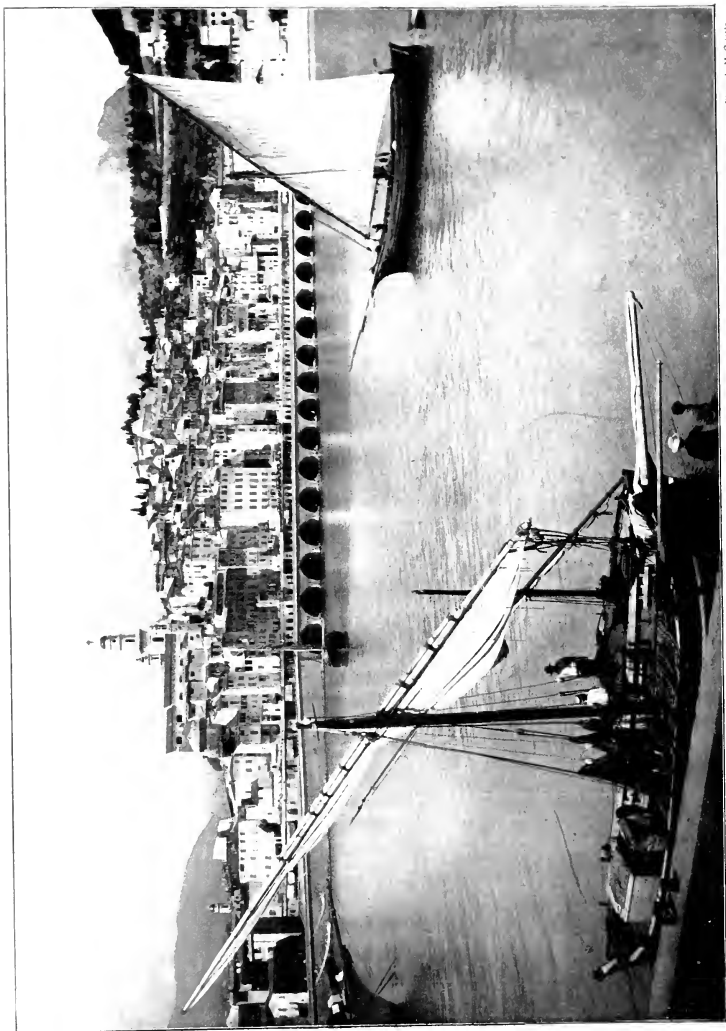
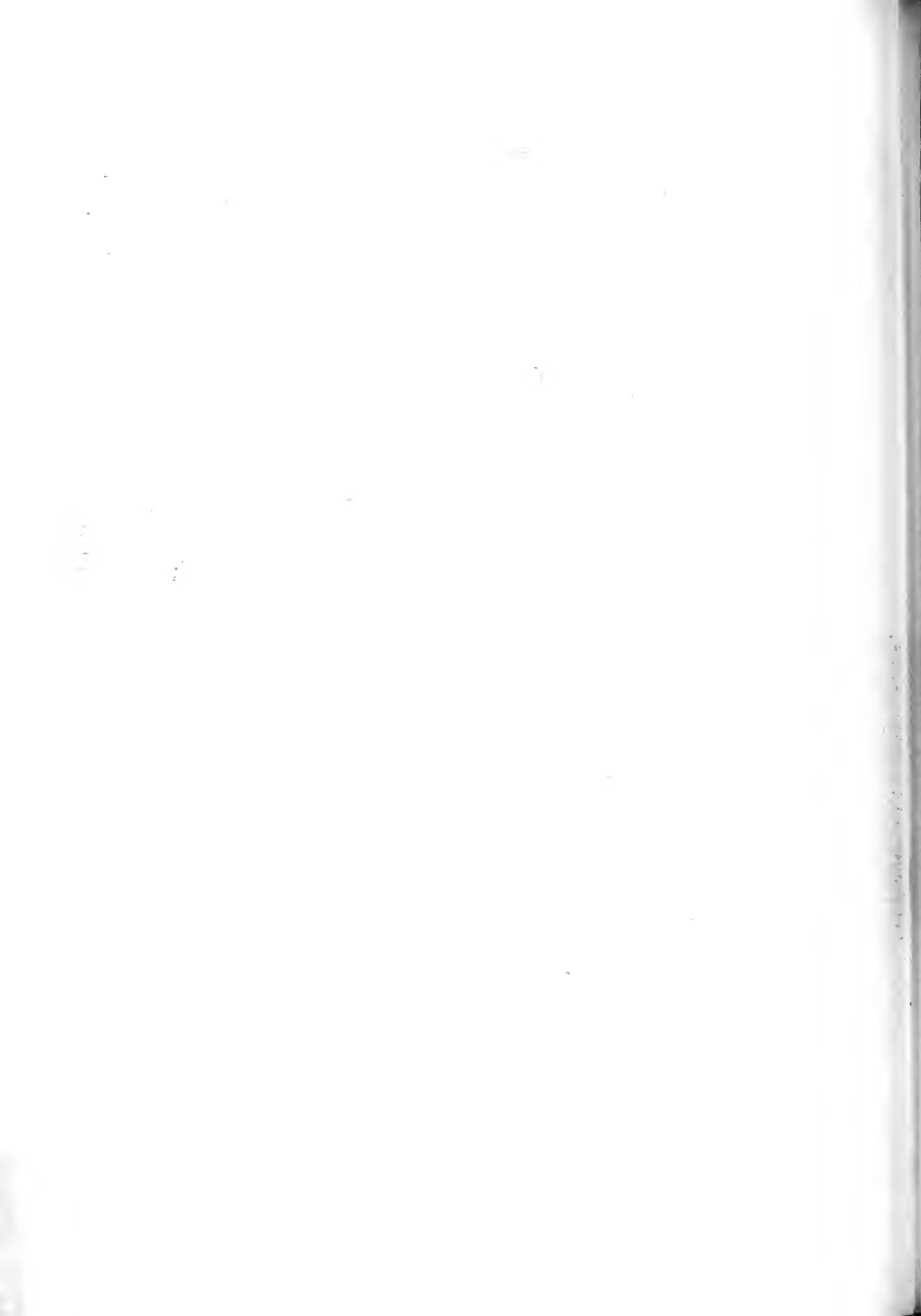


Photo de M. Gorta

MENTON : VUE PRISE DE LA JETÉE.



Les environs de Menton offrent des buts de promenade exquis, soit par *Cimades*, en suivant la rive jusqu'aux bois de pins maritimes, d'oliviers séculaires, de torboulins et de genévriers en fontres qui font au cap Martin une si luxuriante parure; soit vers *Gourm*, camp retranché de rues grimpantes, de voûtes et d'arcades, niché, comme Èze, contre le Sarrasin, sur une pyramide encadrée de ravins; — à *Sainte-Agnès*, au *Gourg dell'Onis*, dont le torrent, sans eau pendant onze mois et demi de l'année, se précipite en cascade à l'issue de quelque forte pluie, pour se reposer un peu plus loin, dans un petit bassin vert; à *Castillon*, escarpement de roches incrustées dans la pierre; — au *val de Menton*, merveilleuse Tempe de jardins et de fruits, dont les terrasses, comme en un printemps perpétuel, produisent l'or du citron et de l'orange parmi les oliviers et les figuiers; — à *Castello*, ancien repaire bastionné de tourelles, de pontes et de



Photo. M. Grolla.

ENVIRONS DE MENTON : GOURM.

## PRINCIPAUTÉ DE MONACO

État souverain, l'un des plus petits qui soient, la principauté de Monaco forme une enclave de 2 kilomètres, de long sur 1 à mètres à 1 kilomètre de large en territoire français. Dans la rade que dessine avec la terre ce rocher large de 200 mètres fait le l'empire-pierre, les Phéniciens aborderont avant les Grecs et l'assèvent le nom de leur dieu *Meliorth*, en témoignage de leur passage. *Meliorth* était le dieu fort et sans rival, le *Manoos*, au dire de l'arabe *Yaqut*, soit à l'italien, le maître, dont le culte exclusif n'est associé à aucun autre. Or *Meliorth*, c'est *Beacale*, de là le port d'*Beacale Manoos*, d'où l'on a fait, en gardant l'esprit, non : *Monacos*, Monaco. D'autre part *gorg* veut dire aussi maître. Par ce singulier rapprochement, deux rochers ont pris place dans les armoiries du prince de Monaco, à la place de l'ancien dieu phénicien.

À 60 mètres au dessus du littoral, le bastion naturel de Monaco pouvait jadis défer toutes les attaques; aucun rocher ne fut plus disputé. Quand tomba l'épée italienne de Charles VIII, les Sarrasins s'en emparèrent. Après l'empereur germanique Frédéric IV, qui le céda aux Génois en 1412, des maîtres divers s'y agrippèrent et en firent un nid de pirates. Les *Grimaldi*, enfin, dont les premiers avaient si rudement lutté contre les Sarrasins pour l'affranchissement de la côte provençale, s'emparèrent à Monaco; ils y firent encore, malgré les invasions, les traités spoliateurs, les révolutions qui ont traversé leur histoire.

À Jean II, prince de Monaco, son frère *Louis* se substituait par un crime. Louis, comme d'habitude assés à tous les prosélytes de l'aristocratie bannie par les révoltes, la puissante république équipée une flotte, montée par 1.000 hommes, qui vint mouiller en rade de Monaco; l'énergique défense de Monaco repoussa, qu'on se le rappelle, du duc de Savoie et de 1.000 hommes de bonnes troupes françaises envoyées par Louis XIII ont eu la fin raison de l'attaque; les Génois se retirèrent.

*Auguste Grimaldi*, ex-ecopie de trasse, frère et l'héritier de Louis, ayant mis sa principauté sous la suzeraineté de l'empereur Charles Quint, les rois d'Espagne furent maîtres de Monaco durant près d'un siècle. Mais, en 1617, le prince régnant, *Raimond II*, voulant changer de maître, fit appel à Richelieu, mit de force par surprise la garnison espagnole et des soldats français dans l'enceinte. La révolution annexa toute la principauté de Monaco; Roquebrune et Menton. 15 février 1793; les traités de 1815 le confirmèrent aux Malgouren-Grimaldi, sous la garantie du Piémont. *Raimond II* entra dans sa capitale, mais n'y resta guère. Au prince *Florestin I*



Photo. M. Grolla.

MENTON : LES ROCHERS-ROUGES.

fossés; — enfin et surtout par l'écote de l'air marin, toute constellée de villas, vers le point-fort de Saint-Louis et les fameux *Rochers-Rouges*. Dans les guerres des *Bonaparte* furent trouvés par M. Rivière, en 1872, et par M. Bonelli, les squelettes complets d'autobouche contemporains du mammoth, du grand ours, du renne, de l'ours et autres carnassiers de grande taille dont les redoutables maxillaires ont été recueillis à côté des points de fleches, des hameçons, des silex taillés, qui furent l'unique défense de nos lointains ancêtres.

Au d'en bas, le pont *Saint-Louis* est en saillant corbeille au large de 22 mètres d'ouverture, jettée sur un précipice de 200 pieds, est faite à la taille du rénovateur de la Corniche, Napoléon I<sup>er</sup> 1806.







PLA 48 N. 1010A

LE ROCHER DE MONACO VU ENTRE LES OLIVIERS.



tière naturelle des deux pays, et c'est nous importer extrêmement. A ces yeux, même des Romains, « même dans les comptoirs, après achetés ».

Monaco, à Marseille, appartient au littoral des romains.

Nous n'avons plus que le squelette de la *Voie Aurélienne*. C'est l'expédition célèbre de l'empereur Paul-Émile au sein d'A. Boyer, qui ont encastrés dans les murs des fragments de colonnes de frises, des moulures et qu'on trouve dans la station colosse de l'Auguste, permet d'imaginer ce qui fut l'immense mur de la voie des romains. Les murs ont été brisés, mais les fragments de frises, des moulures et qu'on trouve dans la station colosse de l'Auguste, permet d'imaginer ce qui fut l'immense mur de la voie des romains. Les murs ont été brisés, mais les fragments de frises, des moulures et qu'on trouve dans la station colosse de l'Auguste, permet d'imaginer ce qui fut l'immense mur de la voie des romains.



Photo de M. Gidetto.

LA CONDOMINE, ENTRE MONACO ET LE MONT CARLO.

Tel qu'il nous est parvenu, et bien que délaissé, inconnu, les pierres ont vu passer les traces de l'histoire, ou, plutôt, le peuple dont il personnifie le génie, entre autres. Car la tradition, qui nous le représente franchissant les Alpes, dans la région des nuages, au-dessus de forêts profondes, n'est pas un mythe sans raison : les fragments de la voie primitive relient et la route des routes de Provence et de Ligurie ne peuvent être que les fragments de la *Voie Breno-venne*, dont portent les auteurs anciens, qui font l'union de l'ouest et des montagnes phéniciennes. Peut-être même ce chemin, un peu problématique bien que vraisemblable, ne fut-il qu'une ancienne piste tracée par les *Leones*, qui, de temps immémorial, occupent tous les promontoires de l'écote, à l'est du Rhône.

**Voie Aurélienne** — Les Romains neurent qu'à suivre, et nous faisons comme eux, puisque notre route de la *Genoa* nous conduit à l'union comme une *Voie Aurélienne*. Il fallut aux Romains conquérir la route de la *Genoa* au sein du portier qui leur permit de porter les légions rapidement d'un point à l'autre, et d'un assure le rivage méditerranéen. Le chemin *Genoa* fut, en construisant la route littorale de Provence, lui l'usage son nom : la *Voie Aurélienne*.

Ouvrière d'abord de Rome à Nice, prolongée jusqu'à Gênes, puis jusqu'aux Alpes, elle atteignait enfin le Rhône. Par *Voie Aurélienne*, mention, la *Voie Aurélienne*, elle traversait l'extrême sous-lèvement des Alpes par le mont *Carlo*, grand *Carlo*, car Nice, isolée phénicienne, et l'édifice de Marseille, avant l'ère, à l'exemple de la métropole, capotée ses vestiges. Les bases pour que l'histoire d'un monument, le *Carlo*, fut une porte monumentale, la route *Genoa* grand de *Genoa*, assés de la *Voie Aurélienne*, fut d'abord par *Genoa* sur la Napoule, peut-être *Aurélien* *Genoa*, l'édifice d'approvisionnement pour l'armée, car l'édifice, ou *Genoa*, désignée par l'édifice, nous ramène sous le nom de *Genoa* reste incertain, bien que de restes très anciens pour l'édifice de *Genoa* et la Napoule, se rendent en chemin, le long de la falaise de l'édifice, plus loin à l'ouest, en route droite, la route arrive à l'édifice, au sud de *Genoa*, achevée par *Genoa*, pour le ravaillement des légions et de la *Voie Aurélienne*.

La *Voie Aurélienne* s'enfonçait alors dans le pays, tournait les *Montes* par la courbe de

l'Argens, passait au *Mont*, à l'édifice d'une voie secondaire descendait sur Toulon, dans le sillon de la route actuelle, traversait l'édifice à l'édifice *Genoa*, et, par *Genoa* *Genoa* et *Genoa*, débouchant à l'édifice *Genoa*, ou elle se séparait en deux bras, dont l'un, dirige sur Marseille, tournait l'édifice de l'édifice, et, par le travers de la *Genoa*, entraient dans l'édifice, ou la maitrise, et une se retrouvait.

Les embranchements secondaires griffes sur la *Voie Aurélienne* ouvraient ses communications à l'inférieur du pays, par exemple la route de l'édifice par *Genoa* vers *Genoa*, l'édifice, de l'autre côté du *Genoa*, à la rencontre de la grande route de la *Genoa*.

Plusieurs voies romaines traversaient les Alpes dans la direction du Rhône. Au centre, celle du *mont Breno*, qui rayonnait sur *Genoa* par la *Genoa*, par le col de la *Genoa* et la *Genoa* sur l'édifice, par la *Genoa* sur *Genoa*. Au nord, les deux routes du *Petit* et du *Grand-Saint-Beno*, l'une par la courbe de l'édifice, l'autre suivant, depuis Martigny, la descente du Rhône, le lac Lemman, toutes les deux unies, pour aboutir à *Genoa*, ou débouchant la route du *Genoa* *Genoa* puis *Genoa* l'édifice.

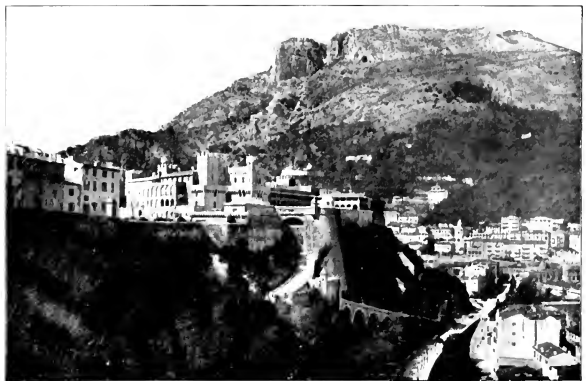


Photo de M. Gidetto.

LE PALAIS DE PRINCE A MONACO.

Le pont de la route de  
Nîmes à Orange  
est à 10 km d'Alais.

De la route d'Alais  
à la route de Nîmes, on  
traverse le Massif de  
l'Alais, qui est une  
montagne de granit.  
On y trouve des  
cavernes, des grottes,  
des dolmens, des  
menhirs, etc. On y  
trouve aussi des  
vestiges de la civilisation  
gauloise, romaine,  
médiévale, etc.

Autour d'Alais, on  
trouve des grottes  
et des dolmens.  
On y trouve aussi  
des vestiges de la  
civilisation gauloise,  
romaine, médiévale,  
etc.



Photo de M. G. G. G.

RUINES DE CIMIEZ, PRÈS DE NICE.

L'ouest, reliant les anciens établissements phéniciens, figures ibériques. Ou les phéniciens, graves tirant, à mode antique, les barques sur le rivage ou cinglerent les galères massaliotes passaient à leur tour les transports de flotte romaine ; mais les transports de coert, les uns suivait la route de terre, les autres peu éloignés, arrivaient jusqu'au grand carrefour du Rhône, chemin ouvert à cœur même de la route, sur le frons des Alpes (1).

## DÉPARTEMENTS DE LA CÔTE PROVENÇALE

### Alpes-Maritimes.

Superficie : 374 900 hectares. Cadastre, 373 800. Service géographique de l'armée. Population : 336 236 habitants. Chef-lieu : Nice. Sous-préfectures : Grasse, Puget-Théniers. — 27 cantons ; 159 communes ; 13<sup>e</sup> corps d'armée. Marseilles. Cour d'appel et Académie d'Aix. Préfète de Nice, suffragant d'Aix.

Adossé à des massifs qui atteignent et dépassent 3 000 mètres, le département des Alpes-Maritimes baigne assez brusquement des montagnes à la mer, principalement à l'est de Nice, où les derniers escarpements de la grande chaîne érigent au-dessus de la Méditerranée ce prestigieux balcon de la Corniche, du col de Tende et de la compagnie de la Roix au sud de la bayette, où passe le col de Larche. On les a d'opposé de la Sierra, le mont Chapier (3 046 mètres), le Géral, le Mercantour, la pointe de l'Argenterie, le mont Mounier (2 648 mètres) et, en retrait du cheminement de la grande crête, le

Taillades (3 031 mètres), l'Enchastrage (2 955 mètres) découpent si le liden du ciel leur frappe et décliné ou poudré à frimas. Des flancs de l'Enchastrage, les eaux torrentielles ruissellent au sud vers la Tine dont la source avoisine celle du Var : tous les deux, le fleuve et rivière puisent au versant des crêtes que domine le mont Pel (3 053 mètres), château d'eau nourricier du Bachelard, qui dérive l'ouest-nord-ouest vers l'Alpe, et du Verdon, vers la Durancie. Le mont Chaur d'Aspremont, sur le sillon du Magnan, le Falcion et longue échine enracinée au mont Gros, qui pointe vers la mer au mont Alban et le mont Baron, soulèvent autour de Nice une véritable muraille de défense. A l'autre flanc de la Corniche surplombante, les torrents de Garbie et du Carci arrosent le jardin de Menton. La Bona de Vintimille n'est pas française.

Le front maritime du département et son chef-lieu, Nice, ont été décrits avec la côte.

**Personnages historiques.** — P. Melius Perlinar, né en Ligur l'an 129, fils d'un afrancien, que ses talents militaires, sous Marc-Aurèle furent consul puis empereur (1<sup>er</sup> janvier 193) : prince honnête, il fut assassiné le 28 mars de même année. Caligula Séguane, la Jeanne II chétive nicoise, qui défendit héroïquement sa ville natale, en 1543 ; l'oralrien Jean-Pierre Paps (1733-1823), né à Puget-Théniers, qui écrivit l'histoire de la Provence. Carle Vanloo, né à Nice (1705-1765), élève et collaborateur de son frère Jean-Baptiste, peintre célèbre à Aix ; André Masdoni, duc de Rivoli, prince d'Essling, maréchal de France, né à Levens, près de Nice (1758-1817) : après avoir combattu brillamment en Italie (Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli), tour à tour disgracié puis remis à la tête des troupes, il emporta Zurich, tint dans Gênes jusqu'à la dernière extrémité, ce qui favorisa la victoire de Marengo, mais envoya contre les Anglais en Portugal, ne put briser les lignes de Wellington à Torres-Vedras et du



Photo de M. G. G. G.

JARDIN DE MONTE-CARLO.

(1) Voyez la Provence maritime, par Ch. LEBLANC (Paris, Plon).















# MARSEILLE









Phot. de M. Maurice.

LA NOUVELLE CATHÉDRALE DE MARSEILLE.

Entre le cap Jannet de Notre-Dame de la Garde et l'archipel des îles de Pomègues et Ratonneau sondé par une forte digne, en arrière de l'écluse qui porte la sentinelle détachée du château d'If, la nappe d'eau s'amoindrit; là tout escale, au port du *Froid*, les navires suspiroient. Et la mer se peuple de petites voiles blanches qui inclinent comme des voiles de monnaies aux approches de la terre. De gros transatlantiques rayent d'une traîne d'argent la nappe mouvante d'un bleu doux et profond. Comme une toile de ferrie qui bout à coup s'étale, voit le port, ses longues jetées, son feuillu de rochers, ses docks, ses entassements de marchandises apportées de tous les points du monde, les engins d'acier aux formidables manivelles qui déchargent les soutes encombrées; les locomotives de long des quais interminables, dans la mêlée des sillons aigus et des rampes menagements qui font rugir les rochers d'alentour, l'agitation bruyante, le va-et-vient d'une foule vive de mouvement et de vie, et, sur le tout, les domes de la *Majesté* qui, du haut de son esplanade, trône éternelle au rayonnement soliel.

L'édification des nouveaux bassins de la *Joliette* a été peignée de ce côté l'axe de la vie marseillaise. Jusqu'au milieu du dernier siècle, la ville tout entière était en ligne vers son vieux port intérieur. Bâties d'un flot sec et dur, les falaises d'approche se roulaient en gros blocs, arides, de pieu tempête. Contre la mer, qui se soulevait à la vogue, l'édifice, et ce l'édifice date d'un demi-siècle. On a creusé la rive extérieure, pénétré les collines maritimes, comblées des vagues, pour le mouvement de l'eau. Des mille sondes ont creusé la terre en l'attente de compas, mètre, et, par là, le port, par une série de rampes, a gagné le fond marin, et, à la fin, il a gagné une profondeur de 3000 mètres, et, par là, il a gagné le flot. Puis le dock, le bassin de la *Joliette*, ceux du *Fort et de la Joliette*, ceux du *Fort et de la Joliette*, infondés à la compagnie des docks, le bassin de la *Gare Maritime*, le *Bassin National*, le *Bassin de la Pêche*, avec pro-

longation éventuelle des jetées protectrices jusqu'au cap Janet. Les docks possèdent plusieurs formes pour la réparation des navires, 23000 mètres carrés de hangars, 42000 de magasins, un entrepôt pouvant contenir 60000 tonnes, des réservoirs spéciaux pour l'huile, le pétrole, l'alcool; des presses pour les balles de coton, le tabac; des moulins à piler le sucre, et, pour la manutention des marchandises, plus de 200 éleveurs, des grues, des locomotives, etc. Dans leur ensemble les bassins offrent une superficie totale qui dépasse 134 hectares; la longueur des quais utilisables est de 13 167 mètres, et, si l'on ajoute à ces chiffres ceux des passes des avant-ports, des bassins de réparation, l'on arrive à près de 19000 mètres. Vous comprendrez après cela que *Marseille*, notre premier port

de commerce, ait pu fournir, en 1892, à lui seul, 73 millions de droits de douane, pour un mouvement atteignant presque 10 millions de tonneaux.

Bien que l'application du récent régime douanier ait porté un coup sensible à ce magnifique essor tarifié du 11 janvier 1892, les projets d'agrandissement ne laissent pas d'aller leur train. Peut-être la place des Catalans disparaîtrait-elle, au sud du Pharo, pour faire place à de nouveaux bassins; enfin, un immense brise-lames tiré contre le large, sur plusieurs kilomètres, formerait au front du bassin un avant-port en eau profonde, où pourraient mouiller les plus gros mastodontes de la marine moderne.

Plusieurs grandes Compagnies ont leur point d'attache à Marseille: *Messageries maritimes*; *Compagnie générale Transatlantique*; *Compagnie Marseille de Navigation*, *Fraissinet et Co*; *Transports Maritimes à vapeur*; *Navigation marseillaise*; *Compagnie française de Navigation*, *Capr, Fabre et Co*; *Compagnie Papet*; *Compagnie française de l'Afrique occidentale*; *Compagnie générale de Navigation*.

La cathédrale, d'origine récente, comme le bassin de la *Joliette*, qu'elle domine, est une merveilleuse création des architectes Espérandieu et Vaudoyer, com-



M. G. L.

LA NOUVELLE CATHÉDRALE.



Phot. de M. TROUVÉ.

## L'UN DES BASSINS DU PORT DE LA JOLIEITE.

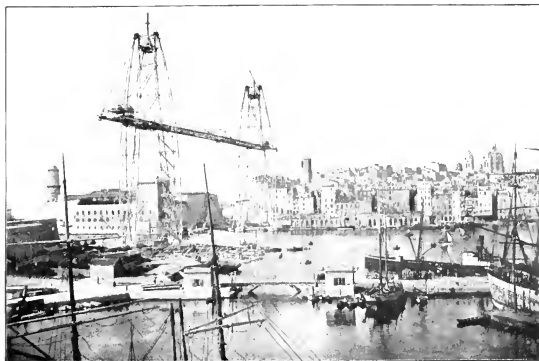
menée en 1838, livrée au culte en 1893, et loin d'être terminée pour la décoration intérieure. Dans une croix latine s'inscrit une basilique byzantine, avec de nombreux détails empruntés à l'architecture romane ; cette grande coupole qui jaillit du transept, entre plusieurs autres grottes aux croisillons, offre aux Orientaux qui débarquent comme une reminiscence de leur pays. Deux coupes encore surmontent les tours de la façade, encadrant un grand arc triomphal. L'intérieur est grandiose : les grès verts de Florence y alternent avec la pierre blanche de Caissunne ; le marbre de Carrare, le granite rose de Corse rivalisent de richesse avec les admirables mosaïques qui revêtent la grande nef et le chœur. À côté de cette resplendissante jeunesse, l'ancienne *Majar* paraît bien humble, à demi ensevelie, avec ses nefs du xii<sup>e</sup> siècle, dans le terre-plein voisin ; elle renferme pourtant une merveille, au regard des artistes, la chapelle Saint-Lazare, l'une des premières œuvres de la Renaissance, due à Francesco Laurana.

À l'autre pôle de *Marseille*, sur un rocher aride, *Notre-Dame de la Garde* s'élève comme une vigne intelluaine. L'architecte de la cathédrale, Espérandieu, a remplacé l'ancienne chapelle du xiii<sup>e</sup> siècle par un style édifice byzantin varié de motifs romans et Renaissance d'une grande richesse : sur une crypte de marbre pavée de mosaïque, la nef supérieure, flanquée de trois chapelles et couronnée d'une coupole, mêle les blanches revêtements de Carrare au rouge éclatant des broches africaines ; les colonnes du transept sont en marbre vert des Alpes. Enfin, au sommet du clocher, on a hissé, à près de 200 mètres d'altitude, une colossale statue de 9 mètres de la Vierge, sur l'horizon de la mer et des îles.

L'entrée du *Vieux Port* devait être telle, au temps où *Protais* s'y glissait avec ses compagnons. D'un côté le fort *Saint-Jean* (Grasse-Tilly, ancien château des chevaliers de Malte) ; de l'autre, le fort *Saint-Nicolas* ou d'Entrecasteaux, bâti au xvi<sup>e</sup> siècle sur les plans de Vauban, couronné deux écueils. Au moyen âge (fin du xiv<sup>e</sup> siècle), lorsqu'il fallait craindre les alertes perpétuelles des écumeurs africains, une chaîne barrait le passage. Dès l'aube, la vieille église citadelle de *Saint-Victor*, plusieurs fois ruinée par les Sarrasins et rebâtie au xiii<sup>e</sup> siècle, sur l'emplacement de l'ancienne abbaye de Saint-Gassien (410), ses deux

donjons en gros blocs, ses murailles crénelées, ses fenêtres étroites, son porche pratiqué dans une tour carrée, évoquent de manière saisissante une époque troublée.

Le *Vieux Port*, avec ses annexes, le bassin de carénage et le canal de la Bonane, présente une surface liquide de 28 hectares 34 et plus de 2500 mètres de quais utilisables. Le tirant d'eau, de 6 mètres en moyenne, peut atteindre 7 mètres et même un peu plus. Le port est maintenant investi de tous côtés : de nouveaux quartiers remplacent l'ancien marécage. Sur la rive septentrionale, puis la seule habitée, s'élève l'*Hôtel de ville*, construction du xvi<sup>e</sup> siècle, assez ordinaire. La pie du *Vieux Port*, ce sont ses légères embarcations à la fine entaille, qui vont, viennent au milieu de petits bateaux ragueurs, de grands voiliers, de navires chargés de grains, et cet enchevêtrement de mâtures, des proues, des cordages surplombant la rive, au débouché de la *Corniche*, l'entre-croisement des chars, des voitures, des tramways ; aux terrasses des cafés, le fourmillement des gens d'affaires, des marins, des flâneurs,



A. G. B.

## VIEUX PORT ET PONT TRANSBORDEUR.

l'exubérance du goût pour les cris, les gestes, cette vie débordante des orgues d'abord et amusent l'étranger.

La *Casa Commune* ne fut toujours pour *Marseille* la porte de la mer, l'avenue de la Patrie, le sésame la *Bourse* 1852-1860, dont la façade offre, au-dessus d'un avant-corps de grandes arcades, une corniche continue dont l'attique porte les statues de l'Océan



MARSEILLE : LA BOURSE.

et de la Méditerranée soutenant les armes de *Marseille*. En retrait, le génie de la Navigation et celui de l'Industrie et du Commerce, sur deux grands piédestaux; dans des niches, les statues des fameux voyageurs Pythéas et Euthymène. Tout *Marseille* revit en ce décor. N'est-ce pas à la Bourse que siège la *Chambre de commerce*, organe essentiel de la cité marchande, assemblée agissante encore plus qu'arbitrale? Cette chambre, fondée le 5 août 1599, envoyait dans le Levant des consuls chargés de défendre ses intérêts, correspondant directement, telle une puissance, avec l'ambassadeur de France à Constantinople, créait la Compagnie d'Afrique, aimée de la Compagnie des Indes, armait en guerre contre les pirates barbaresques.

Les grandes avenues de la nouvelle ville rayonnent, de la Bourse et de la Cathédrale; l'une qui se profile sous divers noms, rue de Noailles, allée de Meilhaud, boulevard de la Madeleine, jusqu'au palais de Longchamp; l'autre qui coupe à angle droit cette grande artère vitale par le boulevard de Paris, le cours Belzunce, la rue de Rome, de la gare d'Arène au Prado. Un raccourci, la rue de la République, coupe la vieille ville, entre la place de la Joliette et l'issue de la Cathédrale. A l'exception de ceux dont il vient d'être parlé, les anciens monuments dignes d'intérêt sont rares à *Marseille*. Sa peinture monumentale est récente : l'Hôtel des postes et télé-

graphes (1889-1891), bâti par l'architecte Huot; l'Hôtel-Dieu (du XII<sup>e</sup> siècle, rebâti de 1863 à 1865; un Arc de triomphe (1825-1833), avec des bas-reliefs de David d'Angers et de Ramey. Le palais des Arts, dit palais de Longchamp, rivalise de beauté avec la cathédrale; l'architecte fut le même, Espérandieu (1862), après Bartholdi, dont le dessin primitif avait été approuvé par la municipalité en 1859. Le

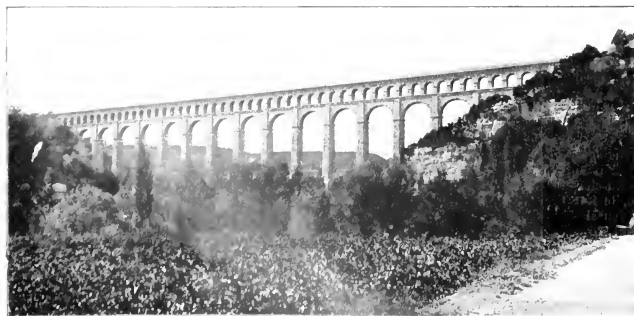


L'HÔTEL DE VILLE.

regard est séduit par l'harmonieux déploiement de cet hémicycle autour d'un château d'eau central d'où les eaux de la Durance bondissent en larges nappes, entraînant, dans un amphithéâtre de verdure, tout un cortège de génies, de nymphes, de tritons. Une double colonnade à jour soude les deux ailes au maître pavillon par-dessus le fracas des eaux : à gauche est le *Musée des Beaux-Arts*, où la plupart des maîtres des différentes écoles (peinture, sculpture) sont représentés; à droite, le *Muséum d'histoire naturelle*. Non content d'élever aux arts ce magnifique palais, *Marseille* en assure l'enseignement par l'École des Beaux-Arts (dessin, sculpture, architecture); la *Bibliothèque* annexe; un *Cabinet des Médailles*, où sont groupées les plus belles productions de l'art grec en Provence; enfin, pour l'éducation des savants, le musée archéologique du palais Borely.

Dans cette région, entre le Vieux Port et l'avenue du Prado, la *Préfecture* (1861-1867), l'une des plus grandes et des plus belles de France; le *Palais de justice* (1858-1862), dû, comme le monument précédent, à l'architecte Martin (sculptures de Guillaume, Travaux, Gilbert); et le *Phare*, construction sans intérêt, dont tout le charme vient de sa situation admirable au-dessus de la ville et des ports.

Les grandes voies modernes, rues de Paradis, de Saint-Ferréol, de Rome, de Noailles, cours Belzunce, rue de la République, arrosent la Camm-bière; de beaux magasins, des bazars, des cafés, des squares, des promenades ombragées de grands platanes qui abritent de leur épais feuillage les éventaires fleuris; des fontaines jaillissantes, des statues, des monuments commémoratifs; rien ne manque à la *Marseille* d'aujourd'hui. Parmi les monuments : celui des *Enfants des Bouches-du-Rhône* morts pour la patrie; la colonne de l'Immaculée-Conception, érigée en 1858; l'Arc de triomphe de la place d'Aix; la statue de Belzunce, près de la Major; les bustes de Pierre Puget, Espérandieu, Lamar-tine, la statue de Berryer. Grâce au canal qui puise à la Durance les eaux fraîches et bienfaisantes dont *Marseille* fut si longtemps dépourvue, six cents fontaines jaillissent à tous les carrefours. Au lieu qu'il fallait autrefois se contenter du



VOIE DE LA RÉPUBLIQUE, À MARSEILLE.



le canal de la Durance, le canal de la Durance apporte à Marseille 8000 à 9000 litres d'eau par seconde, même au plus fort de l'été. Les environs, autrefois arides, sont fertilisés par l'irrigation; il n'est pas jusqu'au Vieux Port, dont l'infection séculaire ne se soit atténuée sous ce lavage abondant.

Le canal, maintes fois projeté, commencé même en 1771, repris en 1818 et en 1834, fut enfin exécuté, de 1837 à 1848, par M. de Montricher. Il puise à la Durance, en amont du port de Portais, sur la rive gauche, à 187<sup>m</sup>.25 d'altitude. On sait combien les eaux de cette rivière sont chargées de limon 2 mètres cubes de dépôt pour 1000 mètres cubes de liquides : deux grands bassins d'épuration, sans parler de trois autres plus petits, le réservoir de Saint-Christophe, et, plus bas, celui du Réaltort, emmagasinent successivement les eaux du canal, qui s'y décaient en déposant leurs troubles. Chemin faisant, le canal franchit la gorge de l'Arc par le célèbre aqueduc de *Roquefaveur*, enfin débouche en territoire de Marseille, après un parcours de 84300 mètres.

Il s'étoile alors en cinq directions principales. La branche mère, se développant au flanc méridional des hauteurs de l'Étoile, gagne la mer, après Mazargues, 5 kilomètres sud-ouest de Notre-Dame de la Garde, 2 kilomètres 1/2 nord-est du cap Croisette, à la Madrague-de-Montredon. L'ouvrage a coûté près de 60 millions, mais elle arrose 3000 hectares de terre, donne en chutes une force motrice de 2500 chevaux à plus de cent usines, met la vie et la fraîcheur là où n'étaient que sécheresse et stérilité, assainit l'air et, par

surcroît, assure un revenu annuel qui dépasse largement le million. Grâce au canal de la Durance, Marseille s'est transformé : les promenades se succèdent comme par enchantement, cours Pierre-Puget, parc du Pharo, longue et magnifique avenue du Prado, parc Borély (acheté par la ville en 1862 : La Réserve, la Corniche, la jetée de la Joliette sont délicieuses aussi, le soir, pour humer la brise fraîche du large).

Marseille vit de son port et des industries qu'il alimente. D'abord la métallurgie. Dans ses hauts fourneaux, l'usine *Saint-Louis* transforme pour canons, projectiles, blindages, etc., les minerais de fer, de chrome, de manganèse que lui envoient l'Algérie, l'Espagne, l'Italie. Trois usines travaillent l'étain pour l'industrie des capsules métalliques; d'autres dégagent la matière précieuse du plomb argentifère espagnol et emploient le complément du minéral en tuyaux, céreuse, plomb de chasse, etc. Le cuivre australien ou américain est oxydé par une dizaine de fonderies.



Phot. de M. Galletta.

MAIRIE : QUAI DU VIEUX PORT.

Enfin, les machines à vapeur, dragues, phares, machines-outils, docks et engins de toute sorte : gouvernails, treuils, pompes, etc., employés par la marine marchande et la marine de guerre, sortent de trois grands établissements : les *Forges et chantiers de la Méditerranée*, les ateliers de la *Société Frossinet*, ceux de *Stoffer, Durban et Cie*. A l'industrie de la navigation se rattache celle de la corderie, la fabrication des toiles à voiles, câbles, etc. Pour l'entretien de ses usines, l'alimentation de ses navires, Marseille absorbe la production houillère de la région, en partie celle du Gard, Bessèges, Alais, et tire le reste d'Angleterre. L'industrie alimentaire tire les céréales principalement de Russie (près du double de toutes les importations réunies), des Indes anglaises, de

Turquie, d'Algérie, de Tunisie, des Etats-Unis. Les céréales importées alimentent une centaine de minoteries sur le Jarry, l'Hyvonne et le canal de la Durance, de nombreuses fabriques de pâtes... L'orge de Russie, de Roumanie, de Turquie, de Tunisie est utilisée pour la fabrication de bières absorbées sur place ou exportées aux colonies.

Tous les produits en olives de la côte provençale et languedocienne, des Alpes-Maritimes aux Pyrénées-Orientales, convergent vers Marseille, qui en utilise l'huile et dirige le surplus sur l'intérieur de la France et les colonies. Des papes soumises à un nouveau traitement, l'on fait une huile excellente pour la savonnerie; les tourteaux, enrichis par le sulfure de carbone, vont à l'agriculture. *Groines de lin, sisanes, arachides, coprahs, pépins* à réduire en huile : cela fait vivre plus de cinquante maisons, s'exporte et surtout est utilisé par la savonnerie. Dès la plus haute antiquité, Savone fabriquait du sa-



Phot. de M. Galletta.

L'ARC DE TRIOMPHE.











VUE DE SARTÈNE.

Phot. de M. Guittet.

C'est à la population de Sartène est accueillante et hospitalière, le vignoble des coteaux exposés, les fruits de ses jardins savoureux, le gibier de ses maquis parmi les meilleurs qui soient.

### COURS D'EAU

**Versant oriental.** — Il n'y a de vrais cours d'eau en Corse que le *Golo* et le *Tavignano*, à l'est; le *Taravo* et le *Gravona*, à l'ouest. Ce sont des *fonti*; les autres, des torrents ou torrentiels intermittents; des *fonticelli*. Sans la poussée d'une pluie d'orage, tous ruissellent terriblement; la canicule les apaise en les mettant à sec. Alors ils gagnent péniblement la mer. S'ils y arrivent, épuisés en flaque, dormantes, en amont de la laisse marine qui les retient au rivage, ou bien, comme sur la côte orientale, engluisés dans leurs propres alluvions, au sein d'une plaine à la pente insensée.

Le *Golo* se forme au rebord de la coupe à rondelle entre les escarpements du Ginto, de la Punta Orta, 2323 mètres, et de la Punta Artica, en vue du golfe de Porto, dont il n'est séparé que par 17 kilomètres et d'un ruisseau, tandis que la rive orientale de l'île, où il se perd, est éloignée de 55 kilomètres. Son *cours* total, avec les détours, est de 72 kilomètres. Harnois le bassin du *Niolo*, le plus grand de la Corse, s'étend au sud de Calacanis, dans le défilé sauvage de la *Scala di Santa-Regina*, aux parois surplombantes de granité sombre, de perspectives enflammées, de serpentine verte, qu'on escalade à un escalier gigantesque de 80 degrés faités dans la muraille verticale, à 200 pieds au-dessus de l'abîme, où l'on sent seule issue de cet infernal creux. Le *Golo* s'en échappe au pont du bûble, serpente en un bassin chargé, poudré d'argile, compressant au-dessous le Pont de la Ferraia, les deux pentes de deux torrents: le *Tavignano* et le *Taravo*, s'en gorgent outre de nouvelles sources, puis en des fontaines majestueuses, jusqu'à un point d'arrêt, à 7 ou 8 kilomètres du défilé des montagnes, au pied des pentes de la *Scala di Santa-Regina*, dans la vaste cuvette d'altitude qui comme le *Golone* sur le *Niolo* a conservé une plaine ronde, propre. Presque tous les *Archi* sont bergers, de tout *brando*, à l'égard du bétail et à l'aspect rude, comme les bergers de la nature qui l'ont enveloppé ont fait du berger *gandun* un héros, un poète même, grand imitateur de *Beowulf*, qui respire une noble énergie. Chaque année, en se-

tembre, les troupeaux émigrent de la montagne vers la plaine du littoral de l'est. Ce sont les femmes qui travaillent le sol, aidées par des laborieux luquois. On vante le *bonco* du *Niolo*, mets corse par excellence, qui ne rappelle en rien notre fromage. C'est une sorte de crème faite de lait de chèvre cuit, ayant la consistance de la gelée et d'un goût des plus appétissants pour le palais corse. Par le col du *Vergio*, trouée sauvage ouverte à 1461 mètres d'altitude, que la neige encombre six mois de l'année, on passerait, en descendant les pentes rapides de la *fontaine d'Alto*, à travers les colonnades de ses *lancioni* géants, dans la coulée d'Evisa et la coupe du golfe de Porto.

Au nord du *Golo*: le *Berone*, torrent des gorges sauvages de Lancone (23 kilomètres), qui se déverse dans le vaste étang littoral de *Biguglia* long de 10 kilomètres étroit, peu profond, séparé de la mer par un *talo* à peine épais parfois de 250 mètres; entre le *Golo* et le *Tavignano*, le *Fiume alto*, sont des *funicelli*. Emissaire du beau cirque de Piedicroce, le *Fiume alto* serpente dans la vallée où jaillissent les sources bienfaisantes d'*Orezza*, qu'ombragent des châtaigniers à la puissante ramure. Cette région a pris le nom de *Castagniccia* (*Châtaignerie*). C'est un pays admirable; le châtaignier y atteint des proportions inconnues ailleurs et forme, sur



Phot. de M. Guittet.

BERGER CORSE.



Phot. de M. Guittet.

CORSEIENS GIANTS PRIS DE TRAIT.

les hauteurs, des réduits défensifs où se réfugient les derniers champions de l'indépendance corse, autour de *Paoli*. Le héros repose à *Monasglia*, dans le sol même de la chaudière où il naquit. La châtaigne est l'une des principales ressources alimentaires de la Corse: des deux régions qui en fournissent le plus, l'une regarde les gorges de Sagone et d'Ajaccio, Evisa, Bocognano, Zicavo; l'autre couvre, au sud du *Golo*, plus de la moitié des 35000 hectares que représentent les châtaigneraies de l'île. Les arbres de Gervone rivalisent avec ceux d'*Orezza* et de la Gasmea, au sein de la plaine basse et insalubre que le *Tavignano* encombre de ses terrains de transport.

Presque aussi long que le *Golo*, le *Tavignano* (72 kilomètres) n'est séparé de lui, dans la région de ses sources, que par le passage de la Punta Artica, dont la belle forêt de *Vabbone* tapisse les revers. Il s'épanche du lac de *Vino*, vase humide et poissonneuse (truites), enfoncée à 1750 mètres d'altitude, dans un paysage sévère encadré de grands



FIG. 1. — M. G. G. (1911)

LITTORAL ET LE PONT DE TAVIGNANO. ROUTE D'ATACCIO.

ins. Le torrent plonge par des gorges splendides, prend, sous le roc abrupt de *Carle*, la *Restoua*, dévalée des lacs enchaînés au lac du *monte Rotondo* : dans un val à peu près désert, il recueille le *Vecchio*, débouché du col de *Vizzavona*, gagne la plaine bévruse du littoral, où il frôle les ruines de l'antique cité grecque d'*Aleria*, et se perd dans la mer, entre l'étang de *Dona* et l'étang du *Sale*, premier large de plus de 3 kilomètres, long de 4000 mètres, autrefois lagune vive et rade ouverte, au temps de la domination romaine.

Il semble que la *Corse* soit composée de deux morceaux, de nature granitique et porphyrique, agités sur une diagonale tirée de l'île Rousse à la Solenzara de la côte orientale. De ce côté, à l'appui des terrains primitifs injectés de serpentines, des terrasses secondaires, parsemées de lambeaux d'arbres et bordées d'alluvions récentes, offrent à l'érosion torrentielle une prise facile qui explique l'effacement des saillies, la désagrégation en pentes, le comblement des indurations et l'uniformité des rivages. Chaque année, les deltas du *Gêbo* et du *Tavignano*, ces ouvriers infatigables de démolition, gagnent sur la mer; des îlots sablonneux, enroulés à leur front par l'action du flot contraire, emprisonnent en arrière, au milieu des terrains de transport, ces nappes d'eau sans issue qui exhalent, aux premiers rayons du soleil hivernal, des miasmes délétères et les brèves, produits de la décomposition des plantes et des organismes marins. L'antique *Aleria* n'est plus qu'une ombre, bien que la plaine, nourrie d'un limon bienfaisant, ondule au loin sous les champs de céréales et que les bres fruitières pousées avec une vigueur et une beauté exceptionnelles, se gibier à poil et à plume foisonnent dans cette région et en particulier sur

l'étang voisin du *Dona*. Mais, l'ébène vainc, chacun lui devant la hêvre qui reprend, jusqu'en octobre, possession de son domaine. Les villages s'accrochent en balcon aux derniers ressauts de la montagne. C'est que le mauvais air ne s'élève pas au-dessus d'une altitude bien déterminée, dont la ligne sinuée, épousant les contours du relief et des vallées, dessine comme un plan hypsométrique sur la décadence du relief. Bien que la plaine orientale soit particulièrement épuisée, elle n'est pas la seule. Partout où les torrents débouchent en mer, leur faible débit d'été ne leur permettant pas de trancher la barre enroulée contre leur issue par le reflux des eaux marines, il se forme par l'arrêt de leur écoulement une véritable cuvette d'eau stagnante qui croule et infeste les alentours. La côte occidentale paye aussi un tribut, du moins par intervalles, à la *maluria*; la côte méridionale n'en est pas non plus indemne; sentes, la falaise de Bonifacio et la péninsule du cap Corse n'ont pas à redouter ses atteintes. Des travaux de drainage, l'ouverture des barres marines, apporteraient une grande amélioration aux conditions climatiques du littoral et surtout de la plaine orientale. Les Etrusques de la côte adverse étaient passés maîtres en cet art de l'assainissement des terres.

Mais pourquoi aussi ne pas planter l'*Arbutus*, cet arbre merveilleux grâce auquel les stations de la ligne Pise-Rome, à travers la Maremma, sont aujourd'hui délivrées du cancheur de la fièvre?

La plaine orientale de l'île poursuit, du Tavignano à la Solenzara, dans cet intervalle débouché des montagnes : le *Fiume Gêbo* et le *Tavignano*, le *Fiume Orbo*, c'est le torrent aveugle, méconçu; il s'abreuve au flanc oriental du *Remo*, d'où coule en sens opposé le *Punelli*, frère du *Gravona*, dans le golfe d'Ajaccio. A la sortie du



FIG. 2. — M. G. G. (1911)

VILLAGE FEMME D'ATACCIO.





rive corse pointent en avant-garde. Les Monts, les monts de porphyre, éternellement battus des éléments, pèsent sur le littoral corse. On dit que le *Lion de R. Capria* se dresse, à l'ouest, à l'extrémité de la crête d'un cône de granite tout érodé, à 1 060 m. de 20 kilomètres, devant la Via Ca Maria, tout au sud, à l'ouest de R. Capria.

**Versant occidental.** — L'orientation de la côte occidentale ne doit pas être attribuée seulement au colmatage produit par le régime torrentiel des rivières corses, mais d'abord à une oscillation de l'axe insulaire qui, en surelevant le sol, éloignait l'ancien rivage en bordure des montagnes et offrait ainsi une plate-forme favorable au dépôt des matériaux de transport : les bancs de coquilles rencontrés à des altitudes supérieures au niveau de la mer actuelle confirment cette hypothèse. De là, entre les deux côtes longitudinales de l'île, une opposition flagrante : à l'est, une plaine rectiligne s'abaissant par degrés sous les flots ; à l'ouest, des falaises, des promontoires, des caps, des coteaux qui plongent en découpant à l'infini des gorges, des sous-gorges, des anfrues, des retraites tranquilles sous la projection médiate du haut relief. On ne peut que citer les golfes de : *Vallée*, le réservoir du Tavani et du Lavaggio ; *Agaccio*, où se déversent le Prunelli et le Lavaggio ; *Sagone*, qui porte le torrent de ce nom, et le Liamone ; le golfe de *Porto*, séparé par la *pointe alla Sapi* du sous-golfe de *Gros Uta* ; *Elbu*, que la *pointe Rossa* diss-

impeigne l'équivalent contre les pinates génoises ou piénoises, étage ses rivières, hautes comme des tours, prêtes à se déchaîner au siège, sur un littoral de pierres, de porches, de ponts et d'îles sombres peints de surprises et d'embûches. 47 06 habitants.

Le *Porto* a 41 kilomètres et le *Gros Uta* 32 kilomètres, fils du mont *Raposo* 2 345 mètres, se donnent la main par un de leurs



Photo de M. Goutier.

VUE GÉNÉRALE D'AJACCIA.

longue de *Galeria* ; le torrent du *Lungo*, l'écluse de *Porto*, entre le golfe de *Santa*, avec le *Picarella*, la *Marina de Prunelli* et l'Osirion ; la baie de *Saint-Elie* et ses torrents nourriers, entre autres *Saint-Alon*.

*Bazzanè*, *Tavani*, *Vallée* des deux d'un même torrent, émissaire de l'incendie ; d'une faille profondément ravagée, il gaine le charmant bassin de *Tadino*, entre ses rives, et se perd à l'issue des collines, dans l'une des dentelles du golfe de *Valino* qui lui vaut son troisième nom. *Gros*, de 160 266 mètres, issu du mont *Grosso*, le *Tavani* court au déval des épaisses falaises de *Saint-Pierre de Verde*, devant les sources thermales de *Grotte*, et enfile en passant plusieurs

bras inférieurs, avant d'atteindre le golfe d'Agaccio. Par ses premiers filets nourriciers, le *Grotte* puise au sein de *Vizzanova*, bouillonne en coulant sous la verte ramure des hêtres et des châtaigniers, laisse sur un torrent latéral *Bacchano*, où Napoléon fut pris par les bandes de Paoli ; *Bacchano*, pays de la famille légendaire des Bonelli qui, sous le nom de *Bellacosa*, firent le maquis de pierre en 168, durant près de cent ans. L'aqueduc emprunte 1 000 litres par seconde au *Grotte*, pour Agaccio. La rivière passe devant les bords thermominaux de *Calbancet*, arrose et bécote la plaine basse du *Capo d'Uro*, et, après avoir hé parlie avec le Prunelli, atteint le golfe au nord d'Agaccio. La coulée du *Grotte* ouvre passage à la voie ferrée qui coupe l'île obliquement par Corte, l'Agaccio à Bastia. Un tunnel de 4 kilomètres franchit le seuil de séparation des eaux, c'est alors, au dessus de la gorge profonde du *Vechio*, la fraîche vision de *Vizzanova*, ville d'été idéale, dans le cercle d'une sylve admirable de grands hêtres au clair feuillage.

Le grand golfe de Sagone est le réservoir commun du *Sagone*



Photo de M. Goutier.

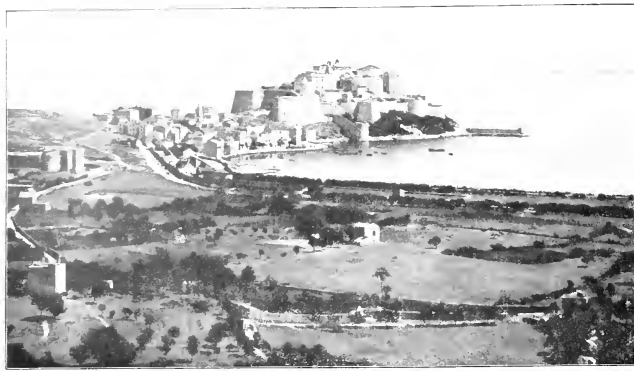
FORÊT DE VIZZANOVA.



Photo de M. Goutier.

VIÉUX MOULIN CORSE.

de la Vie l'ut

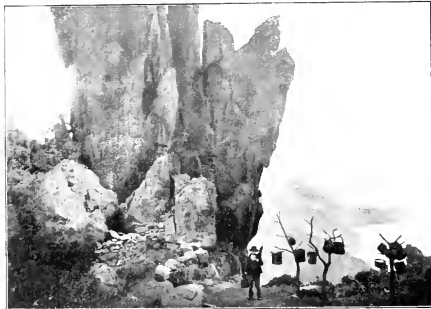


Phot. de M. Guffart.

## VUE GÉNÉRALE DE CALVI.

21 kilomètres, on le touche de la vue de ce nom, et du *Lisone*, l'un des hautes cimes, précède, par ses sources, du Tavignano. A peine né, le *Lisone* (10 h. l'heure) bondit par la belle cascade de *Piccolanda*, entraîne en passant le torrent des bords de *Giorgio*, où le ruisseau, et s'écoule, au sortir des montagnes, dans les alluvions littorales qui le conduisent à l'anse de L'Isola, l'une des d'écoups du golfe de Sargon.

À l'écart de la vallée alpestre du Nido, d'où l'on débouche sur le versant occidental des monts, par la belle cascade de Vergio, les bords du ruisseau du pied d'Esca, le plus bel village de Corse, ont en outre des émanations balsamiques de la forêt d'Albino, d'écoups sur le golfe de Porto, l'un des plus beaux horizons



Phot. de M. Ducard Harlé.

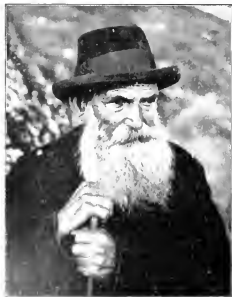
## BERGIERES DANS LES CALANCHES DE PIANA.

de mer, c'est peut-être de chose que le torrent de *Porto* (22 kilomètres), d'où le pied vient se fondre celui d'Albino; mais sa vallée est pittoresque par sa courbe et l'une des plus actives de l'île. Par la des-

cent, du côté de l'est; vers l'est, Bastia. Sur les deux flancs de son arête longitudinale, des contreforts écourtés séparent au-  
tant de vallées différentes d'aspect, mais également riches et parfumées

où les vignobles et la flore africaine s'épanouissent à plaisir. Une route suit les contours de la côte : Monza, Centuri, Luri à l'écart, San Martino de Lota en sont les florissantes étapes.

**Bastia** (20 412 habitants) est une ville moderne, un port très actif, de hautes maisons bien alignées, des rues pavées d'une sorte de marbre jaspé que la moindre pluie transforme en brillante mosaïque, cela fait un contraste saisissant avec la vieille cité, défilée de ruelles étroites, de passages voûtés, entre d'antiques demeures où niche une population dense à l'extrême. Les environs sont un immense vergier où mûrissent les fruits de Provence et d'Italie. Des relations étroites unissent *Bastia* et la côte italienne voisine, d'où lui viennent, bon an mal an, vingt mille travailleurs luquois. A l'encontre d'*Ajaccio*, ville d'administration et d'hivernage, *Bastia* est la métropole marchande de l'île. La plupart des villes corses sont en voie de transformation; depuis que la campagne est sûre, peu à peu les habitants se risquent hors des enceintes fortifiées, abandon-



Phot. de M. Guffart.

## UN PÊCHEUR DES BELLAGOSIA.

nées à la ruine, pour s'approcher d'Emporion et forment des cités, des *monies* amoncelés qui absorbent le trafic et le mouvement. Ainsi de *Sarène*, *Bombina*, *C. la prima*, également, dont les vieilles maisons habitables sont devenues, pour la plupart, à peu près désertes. La crainte des pirates, les alertes perpétuelles de la guerre civile poussaient autrefois les populations dans les places fortes; pas de fermes ni d'habitations isolées trop exposées à d'incessantes déprédations, mais seulement de gros villages aux maisons rébarbatives, prêtes pour la défense. Avec la paix, tout cela changea: on sort des villes; peu à peu les villages descendent dans les vallées. Mais la Corse porte encore les stigmates d'un long état de guerre qui vient à peine de finir.

Aucun *passé* ne fut plus mouvementé que le sien. L'antique *Cyros* fut grecque, du moins les Grecs y fondèrent des comptoirs sur plusieurs points de la côte. Il n'y a pas d'apparence, si l'île eut une population primitive autochtone, que les Grecs se soient hasardés loin du rivage, pour la contraindre dans les replis de ses épaisses forêts. Herodote raconte que des Phocéens fuyant devant Harpage, lieutenant de Cyrus, auraient débarqué sur la côte de *Cyros*, ou ils fondèrent, au VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, la cité d'Alalie, depuis *Aleria*. Cette proie tenta les Carthaginois.

Rome, pour les déloger d'une position qui menaçait la côte italienne, entreprit la conquête de l'île. Marius y fonda une colonie, *Murina*, en 93 avant Jésus-Christ, puis Sylla érigeait en cité romaine l'*Aleria* hellénique et y établissait ses légions. Pluviale la prospérité de la Corse; elle comptait, à son dire, trente-trois cités. Ce fut, après la mort de César, un sujet de querelle entre Octave et Pompée. Sous l'Empire, la Corse et la Sardaigne ne formèrent d'abord qu'une province: Comode ayant donné à la première un gouverneur particulier, *præses*, elle ne fut que mieux rangée. Beaucoup d'Italiens, des Romains fuyant devant les Barbares y cherchèrent asile. Mais l'envie y abonda avec ses *Vandalas*, non sans éprouver une résistance dont il se vengea, en faisant des martyrs: sainte Julienne. La Corse n'eut plus que de nom à l'Empire, qui sombra par la proclamation du chef des *Hevales*, *Odoacre*, roi d'Italie 476.

En vain Belsaire fit reprendre l'île pour le compte de l'Empire d'Orient, héritier de celui d'Occident 534; aux *Hevales* succédèrent les *Goths*, et, après un retour éphémère à l'Empire 552, vint venir des *Sarrazins*. Il n'y eut pas de pirates de mer; tout le littoral fut ravagé. Pour mettre un terme à ces incursions sauvages (806-809-810), Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne, à qui appartenait la tutelle de l'Océan, confia la Corse à un comte *Bonifacio*, marquis de Toscane, avec mission de la défendre. En légant sa charge à ses héritiers, le comte le *prince* constituait au profit de sa famille une vaine desuervanceté que confirma l'investiture d'Otton II, chef du Saint-Empire romain 961 (capit. 97). Il ne faut pas s'arrêter aux querelles de l'île, la Corse se morcelait, comme le reste de l'Europe, en principautés féodales n'ayant d'autre supériorité que la suzeraineté fort vaine d'un pape étranger.

Cet état anarchique provoqua l'intervention dans l'île de deux puissantes républiques voisines: *Pise* et *Gènes*. Elles y portèrent d'abord



Phot. de M. Guittari.

CITADELLE DE BASTIA.



Phot. de M. Guittari.

PONT GÉNOIS SUR LA ROUTE DE SAINT-LUCIE-DE-TALLANO.



Phot. de M. Deleury (Havas).

SUR LA ROUTE DE PANNA.

des partisans et c'est par là qu'elles vinrent aux prises. A défaut de pirates, que les mercenaires génois valaient bien, on se battit entre Gorses, pour s'entretenir la main. Les chroniques sont tellement confuses, asservies à des vues locales, contradictoires, pleines d'inexactitudes et de légendes, qu'il est fort difficile d'en dégager des faits certains. On s'arrête sur les noms de quelques hommes énergiques qui prirent en main la cause de l'indépendance corse et, pour la plupart, payèrent leur dévouement de la vie: *Sambucuccio*, *Giulio* (malgré ses attaches de famille), *Sampiero*, *Pandi*, le dernier et le plus illustre.

Un des nobles romains que les incursions sarrazines avaient appelés en Corse,

*Vigo Cabanni*, serait la souche des fameux comtes de *Cinarro*, les *Cunichesi*, qui, lors des services rendus, menaçaient d'asservir l'île entière. Peuple et héros s'unirent contre eux et chargèrent *Sambucuccio d'Alanda* de sauvegarder l'indépendance corse (1067). L'un de la Corse fit rentrer les Gènes dans leur fief, et du territoire affranchi constitua une confédération, la *Terre de Cinarro*, qui comprenait le pays situé entre *Aleria*, *Calvi*, *Brando*; il la dota d'une sage organisation. On nommait *Caporali* les champions de l'indépendance; ils semblaient avoir été investis d'un pouvoir analogue à celui des anciens tribuns.

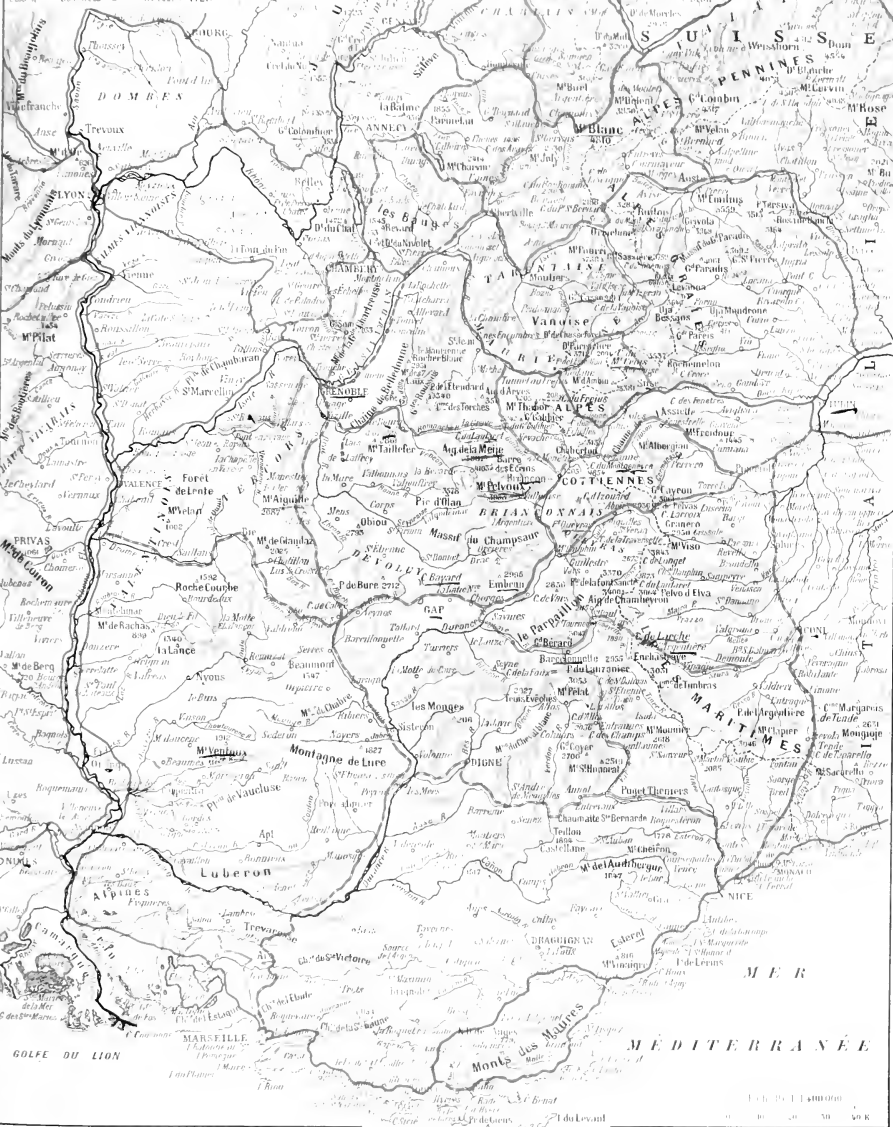
La mort de *Sambucuccio* livra l'île aux prétentions renaissantes des comtes de *Cinarro*. Sollicité par les Gorses, le pape leur envoya *Gualtiero*, marquis de *Messe*, qui eut bientôt fait d'expulser les *Gianchesi* 1012. L'île y gagna peu. Mais Grégoire VII, en vertu d'une donation qui aurait été faite précédemment au Saint-Siège, plaça la Corse sous la protection de l'évêque de *Pise*, et ce fut la paix pendant trois quarts de siècle. Mais l'ère finit de *Pise* en achevée et l'assassinement des évêques de *Corse* cette suzeraineté, par le pape révoqua. Il suscita la compétition de *Gènes*. Le pape essaya de concilier deux adversaires. Mais *Pisero Gènes* voulaient la Corse. À l'exclusion l'une de l'autre, *Gènes* envoya *Bonifacio* 1191, puis *Galvi*. Pour lui échapper, la *Terre de Cinarro* s'était donnée aux *Malaspina*. *Pise*, impuissante, détacha contre



## LES ALPES

## GRANDES VOIES DE COMMUNICATION

Chemins de fer ———  
 Routes nationales ———  
 Routes départementales ———  
 Routes communales ———  
 Canaux ———  
 Cables ———  
 Col N. Sommet à. Altitude 1923







LE MONT BLANC ET LE MONT MAJEL.

Photo de M. J. AMESBURY.

## LES ALPES. — LE RHÔNE

### LES ALPES

#### ALPES OCCIDENTALES

Les Alpes occidentales franco-italiennes, de nature primitive, loin de présenter une masse compacte et continue comme les Pyrénées, se sectionnent en massifs traversés de nombreux passages. On les distingue en trois groupes : *Alpes Cottiques*, au centre, du nom de Cottius, qui présidait, à Susa, la fédération des tribus monnaïques ; *Alpes Graies* et *Alpes Maritimes*, sur les deux ailes, les premières au nord, arrabouées contre la masse du mont Blanc, sur horizon du lac Léman ; les secondes au sud, dirigées vers la Méditerranée, qu'elles surplombent de leurs contreforts au-dessus de Genève et de Menton, jusqu'au débouché de la R. Va.

**Sommets et passages.** — Si l'on restreint le nom d'*Alpes occidentales* aux massifs qui enveloppent le bassin supérieur du Po, du col de Tende et le mont Blanc, il est facile d'en dégager l'aspect général. Au centre, un faîte triangulaire, dont la pointe est le mont *Thabor* (3 225 mètres), se dresse du côté de la France ; ses deux bases sont appuyées, au sud, par le mont *Vivier* (au nord, par le *Levanant*).

Du mont *Vivier*, de l'autre côté le *Po* ; la *Levanant* partage les eaux entre l'Adriatique d'une part, l'*Adriatique* de l'autre. En arrière de l'*Oron* et l'*Po*, *Torin* nous ensemble les forêts divergentes des *Alpes occidentales*, et la *Boire Ripaire*, qui coule en précipitant en cet endroit, une l'arrière centrale de ce vaste éventail de torrents.

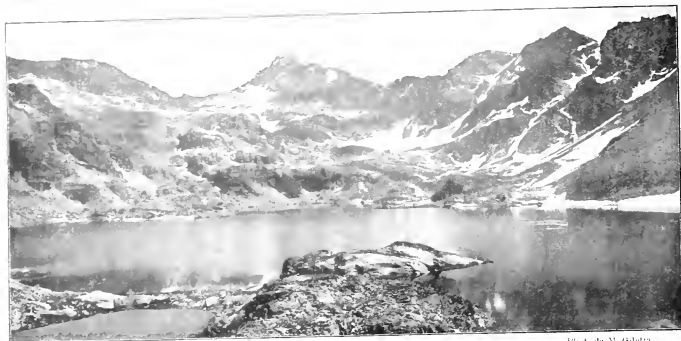
Il y a sans doute que les côtes du *lac Léman* n'ont point l'aspect d'une figure géométrique. Sur l'escarpement méridional, le cône du *Thabor* et le grand cône raviné du *Citadelon* (3 414 mètres) forment, à Viso jusqu'à Thabor, de magnifiques belvédères au-dessus des allées de la *Boire* et de la *Durance*. L'escarpement septentrional élève

un double croissant adossé au promontoire intermédiaire du *mont Courty* d'une part, le *grand Vallon* (2 965 mètres), le *mont Aubin* (3 375 mètres), que flanquent plusieurs sommets couronnés de neiges, la pointe de *Bard* ; d'autre part, le *Grand Patey* et le contrefort de la *Richemont* (3 536 mètres), l'*Uppa*, le *de Beaus* (3 591 mètres), la crête de la *Cimarrilla* (3 698 mètres), la pointe de *Bonneval* (3 434 mètres), la crête longue et dentelée de la *Levanant* (3 696 mètres) qui s'élève à pic dans un épouvantable précipice de 900 mètres.

(1) L'escarpement en double croissant.



Photo de M. J. AMESBURY.



Phot. de M. Giletta.

ALPES MARITIMES. — VAL DE BARON. — Les lacs de haute altitude.

Il y a une opposition absolue entre les deux versants italien et français. Ici, en effet, on est entouré de contreforts et de plateaux dont les versants se dirigent vers le fond au fossé du Rhône; l'autre, brusquement arrêté sur la plaine comme au temps où, à la place des Alpes, on eût vu des lacs, est une plaine, la mer émergeait au pied des montagnes, les lacs, de loin, en les faisant inaccessibles. Entre la Lévanna et la Bo hemelon, le massif compact et encaissé de glaciers ne s'abaisse nulle part au-dessous de 3 000 mètres. Certains passages comme le col d'Amé et le col d'Estache sont couverts de neiges perpétuelles. Mais, de chaque côté de ces trouces quelque peu châtimentées, la route du mont Cenis et le chemin de fer du Cenis ouvrent une communication directe de la vallée de l'Aire celle de la Durance, de France en Italie.

Du col de Ten, au mont Viso, les Alpes Maritimes décrivent un vaste arc entendant les sommets s'élevant vers le mont Clapier 3 045 mètres, d'où un contrefort descend sur Nice entre la Roya et le Var, les cimes du Gibet 3 135 mètres et le contrefort intérieur de la pointe d'Archeval 3 295 mètres; l'Embrunaise, mont des Alpes de Provence, d'où la double rampe mène au sud entre le Var et son affluent la Tinée, entre le Var et le Verdon, mont Moure, mont Pellet, de nombreux passages entaillent ces massifs; outre le col de Tignes, de la Roya au Tessin, affluent de la Stura, et de Vintimille à Cune; le col de Fenestrel, entre le Clapier et la pointe d'Archeval; le col de la Vigne, au Tessin et de Nice à Cune; le Colibano, de la Tinée à la Stura; le col d'Alban, de l'Embrunaise, au de la Molle; le col de la Stura, entre l'Embrunaise et le Chambeyron de Barcelonnette; le col de la Vigne, au Verdon, sur la Stura.

Il faut se garder de prendre un col pour un défilé. Comme Louis XIV pressa 100 000 hommes et les passages des Alpes, « Louis imagine,

dit l'illustre général, parce que cela s'appelle col, que ce n'est qu'un trou à boucher par où il faut passer. La plupart des cols sont des entre-deux de montagnes qui ne laissent pas d'être fort larges et ouverts. La peine est d'y monter et d'en descendre. » Aucun col ne justifie mieux cette observation que celui de l'Argentière. C'est le plus accessible de toutes les Alpes moins un défilé de montagnes qu'un bief de partage des eaux d'où s'écarterent la Stura vers l'est, l'Ubayette affluent de l'Ubaye et de la Durance, vers l'ouest. Entre les deux cours d'eau, un ruisseau dévalé du talus septentrional s'étend sur l'un et l'autre versant.

François I<sup>er</sup> passa par l'Argentière avant de gagner la bataille de Marignan (1515). L'armée, partie de Grenoble, avait remonté le Drac, passé par le col Bivard, au-dessus de Gap, dans la vallée de la Durance, par celui de Vars dans la vallée de l'Ubaye, à Barcelonnette, enfin par le col de l'Argentière descendu la Stura vers Cuni. « L'ingénieur Navarre ouvrait la marche, pour ancrer et au besoin créer la route. A cet effet, il disposait d'un corps de 3 000 pionniers. Derrière eux marchait l'avant-garde, avec le comte de Bourbon et le maréchal Trivulce. L'avant-garde se composait de troupes légères à pied et à cheval. L'infanterie était armée d'arbalestes et d'arquebuses. Elle comprenait un corps de 4 000 Dauphinois, petits hommes maigres, surs alpins, et un autre de 6 000 Gascons, petits hommes maigres de teint, les meilleurs marcheurs de l'Europe. »

Après l'avant-garde, le corps de bataille. C'était d'abord, marchant au son des tambours et des fifres, 8 000 fantassins français, vieilles bandes de Picardie; puis, leurs enseignes noires claquant au vent, 22 000 lansquenets allemands, armés de hallebardes et de piques, habillés de culottes bouffantes, ombragées de panaches multicolores. On appelait ces auxiliaires étrangers, les *bandes noires*, cause de leurs drapeaux. Venaient ensuite 25 000 lances garnies de genouillière d'ordonnance, représentant 10 000 cavaliers avec leurs écuylons et les pages, puis le roi avec son état-major de princes et de chevaliers; hommes et chevaux étincelaient au soleil sous leurs armures dorées.

L'artillerie légère suivait avec 300 pièces à dos de mule. Quant à l'artillerie attelée, elle formait avec les charrettes de munitions et les accessoires un train immense. Sur les chemins rocaux des montagnes, ce train ne se déplaçait qu'avec une certaine lenteur; il comprenait 72 caissons de bronze; certains attelés

comptaient 23 chevaux. L'armée formait un effectif total de 70 000 hommes, 25 000 chevaux ou mulets. » J. PERRAUD.

La pyramide du Viso (3 843 mètres) se dresse, en territoire italien, sur une double crête, au sud, débouchant de l'Ubaye et du Guil, tous les deux affluents de la Durance, le col du Loup et celui d'Agnello, qui ouvrent, dans la vallée de Vrauta, sur l'ancienne place frontière de châteaun-dauphin et Saluces; au nord, col de la Cote et le col Saint-Martin d'Albans, qui tous les deux conduisent du Guil dans les vallées valdais de la Pellice et de la Germanasca.

Pour faciliter la communication de ses Etats avec le Dauphiné français, le marquis de Saluces, Louis II, fit creuser à base même du Viso un chemin muletière dit depuis de la *Tourrette*, par cette gallerie de 74 mètres, entièrement taillée à pic dans une roche granitique si dure, on évitait les neiges amoncelées au-dessus, à 3 000 mètres, dans l'éclat



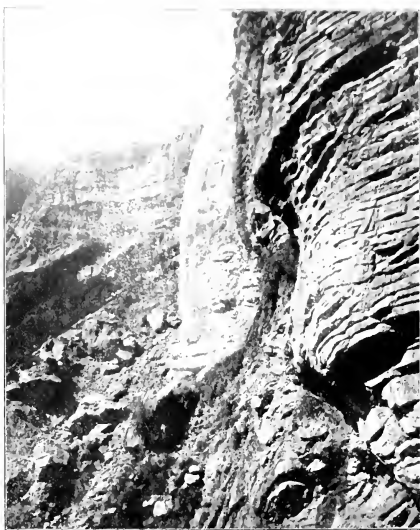
LE PAYSAN DE LA MONTAGNE.





Photo de M. A. J. J.

ALPES COTTIENNES : CASCADE DE L'ONCOUVRE.



C. G. R.

ALPES MARITIMES : CASCADE DE L'ÉGLIERE.

ture ou col de la Traversette. Quand les ducs de Savoie se firent impariés du marquisat de Saluces, ils obstruèrent les accès du pays pour n'avoir pas la peine de le défendre. Le marquisat de Saluces occupait la vallée supérieure du Po et celle de la Vaut, c'est-à-dire la haute Maira et quelques places sur la Stura. Il séparait le haut comté et le comté de Nice appartenant lors aux ducs de Savoie. Pour se garder de leur puissant voisin, les marquis de Saluces, dès le XII<sup>e</sup> siècle, s'étaient reconnus vassaux des dauphins du Viennois, puis des ducs de France, quand le Dauphiné devint français.

Le col ou plutôt le plateau du **Genèvre** ouvre le flanc gauche du saillant central des **Alpes Cottiennes**. Par le plateau du mont Genève, une route fautive du mont Brian ou, sur l'*Durance*, à Gênes, sur la *Dora*. Pres du flanc français, un obélisque de marbre rappelle que Napoléon I<sup>er</sup> fit construire cette route à la place de l'ancienne, encre par ses échoués. L'altitude du passage, prise à obélisque, est de 1849 mètres.

*Annibal* aurait ramené sur ce plateau avec ses Numides d'Afrique, ses chevaux, ses éléphants, au milieu de la neige. On s'est dit à la fin du siècle; l'hiver alpin, comment il a fait. Les directions les plus contraires ont été imaginées pour expliquer la marche.

*Annibal* à travers les *Alpes*; ceux des historiens qui en parlent ne s'en rendent pas les difficultés de la route; en outre l'ont pu comme suspectes certains écrits de l'époque, par exemple l'histoire de la route présente au moyen du voyageur. Le témoignage de cet écrivain est faible à côté de ceux du géographe Strabon et de Ptolémée, le grand historien d'*Annibal*. Deux faits sont certains: *Annibal*, parti de Romans au début octobre 218, arrivait à Turin vers la fin

du même mois. Il paraît dès lors vraisemblable qu'au sortir de Romans il dut remonter la rive droite de l'Isère, passer cette rivière à Genoble, longer le *Druac*, puis la *Romanche*, où l'armée laïtit pèrir dans le défilé de Seclienne, et gagner la haute région de Bourgas d'Osans. Il franchit ensuite le col du Lantaret, descendit la Guisane

jusqu'à son confluent avec la Durance (sous Briançon), remonta les gorges de cette rivière et, après deux jours de repos au plateau du *Genèvre*, pénétra, au travers des éboulis qui barraient la passe de Susse, jusqu'à la plaine de Turin. De 10 000 hommes qu'elle comptait à l'entrée des Alpes, l'armée carthaginoise était réduite à 20 000 fantassins et 6000 chevaux. En cinq mois et demi, *Annibal*, parti de Carthage, avait franchi les Pyrénées, le Rhône, les Alpes, fait 1500 kilomètres à travers des nations barbares ou hostiles, et il avait vingt-six ans, le même âge que Bonaparte au début de la campagne d'Italie.

À *Cézanne*, la route du mont *Genèvre* s'élève un embranchement sur *Fontvieille* par le col de *Sestrières*, s'élève à *Dale* la voie ferrée du *Tignes* et, au delà de la forteresse d'*Alais*, rejoint à *Suse* la route du mont *Cenis*; plus bas, elle poursuit par la vallée de la *Dora* vers Turin.

Née en France, à peine assés pour qu'on le dise, la petite *Dora* (Dora), barrant à gauche le village de Mont Genève, entre en Italie et, au bout d'un kilomètre, trouve, à la sortie d'une passe, le petit village de *Chianale*. 1700 mètres; jusqu'à *Suse* elle décrit un grand arc de cercle, long d'environ 33 kilomètres. À *Cézanne* (2350 mètres), elle joint la *Eppe* ou *Rebo*, plus longue et plus ardue qu'elle, pour puis passer pour le vrai déversoir de la vallée. Les deux cours d'eau, mais sous le nom de *Dora*



Photo de M. G. G.

BERGER DES ALPES FRANCO-ITALIENNES.





VAL DE L'ISÈRE

VALLEI DE L'ISÈRE ET COL DE TOUT-SAINTE-BERNARD

aurait détruits, comme ailleurs, pour faire du profit les troupeaux nombreux et donnent du lait qui fait d'excellents fromages. Les truites abondent dans le lac, 2 kilomètres de long, 1 kilomètre le large, 30 mètres de profondeur, 1913 mètres d'altitude. L'eau, par exemple, y reste gelée six mois de l'année; mais, quand tenait le printemps, le lapis vert des prairies et les plis des rochers se parent le mille fleurettes; des buissons de rhododendrons tapissent les pentes d'une mousse rose.

Le chemin de fer du **Fréjus** complète, à 25 kilomètres de distance, la route du mont Genis. Un col se dessine au-dessus de la galerie creusée pour la voie ferrée à travers le massif; mais ce passage aérien du *Fréjus*, à 2511 mètres d'altitude, n'est qu'un mauvais sentier, praticable seulement pour les piétons et à peine libre de neiges, de juillet en septembre. Le tunnel s'ouvre entre *Modane*, versant français, et *Bardonnèche*, versant italien, mais non pas d'un point à l'autre. Les deux stations extérieures sont éloignées de 9 kilomètres : *Modane* à 657 mètres d'altitude, celle de la gare ou 1052 mètres, celle du village ; *Bardonnèche* à 1258 mètres, altitude de la commune.

Le tunnel pénètre sous le col à 1 682,96 d'altitude, du côté de *Modane*, et en sort à 1 291<sup>m</sup>,32, du côté opposé : point culminant intérieur est à 1 294<sup>m</sup>,39. Une largeur de 8 mètres au plus a permis d'établir deux voies, entre deux trottoirs latéraux, sous une voûte de 6 mètres de hauteur. Le souterrain est une ligne droite; sa longueur effective de 12 243 mètres, nous a menagé pour l'entrée et la sortie du train une courbe de raccourci qui laisse la ventilation les portions extrêmes du tunnel, équivalent à 597<sup>m</sup>,40 de longueur. On tient compte des 200 mètres environ ajoutés

par les deux courbes de raccourci, on arrive à 13140 mètres au moins d'excavation totale. L'entreprise fut d'abord jugée impossible; les adversaires allaient à la chaîne interdire, le manque d'air respirable, les sources imprévues qui arrêtaient le travail.

Commencé en 1857, activé en 1861, le tunnel fut inauguré le 17 septembre 1871. On avait creusé de *Modane* et de *Bardonnèche* deux véritables villages de chantiers, de fourneaux, de cours d'eau, creusés des canaux pour actionner les machines portatives et assurer la ventilation. L'accès du tunnel nécessita des travaux prodigieux. Du côté de l'Italie, la voie descend la vallée de la Doire en suivant l'escalapement des montagnes; elle laisse *Suso* un peu au nord et rejoint à *Bardonnèche* 140 mètres d'altitude. Le chemin de fer de Turin. Pour un parcours de 40 kilomètres, de la sortie du tunnel à cette station, la locomotive franchit 26 tunnels d'une longueur de 8 kilomètres : 19 grands viaducs, traverses fer de *Combas* ou, au sud de la *Tagliata* ; 6 gares : *Bardonnèche*, *Beaulard*, *Dulys*, *Salbertrand*, *Chamouni*, *Moana*. On passe une fois le tunnel de *Melezel*, deux fois le torrent de *Bardonnèche*, quatre fois la *Doire*, et la pente des pentes est, à *Bardonnèche*, de 829 mètres, soit 0<sup>m</sup>,3203 par mètre. La distance totale de *Bardonnèche* à *Turin* étant de 87 kilomètres, altitude finale, 230 mètres, celle de *Modane* à *Chambery* de 98 kilomètres (altitude finale, 269 mètres), il faut au train moins de temps et de chemin pour descendre plus bas en Italie que du côté de la France. La diversité des deux versants ne pouvait se démontrer d'une façon plus manifeste.

Dans les **Alpes Grées**, de la *Levanua* au massif du mont Blanc, plusieurs lèches élevées entaillent la ligne des grands sommets : le col de la *Gibet*, à la source de l'Isère, entre la *Coma del Carro*, la pointe de *Bard*, 3506 mètres, et l'arête de la *Grande-Sassaz*; le col du *Mont*, digne de *Saint-Louis-Larentaise*, Isère, sur *Valgrisenche*, au pied du *Bard*, 3586 mètres; le *Petit-Saint-Bernard*, 2 457 mètres, entre le *Bard* italien et le *Lancérollette* fran-



LE PETIT SAINT-BERNARD

LES FORCES DE L'ISÈRE, GARRIENS DU COL DE FRÉJUS ET DU MONT GENIS.



ces rivières, commande l'éventail de tous les torrents dévalés des crêtes franco-italiennes : Alpes Grées, Alpes Cottinnes, Alpes Maritimes, dont l'ensemble, luté à l'édifice glaciaire du mont Blanc, compose le grand hémicycle des *Alpes Occidentales*.

Nos routes alpestres ont repris la suite des anciennes **voies romaines**, héritières elles-mêmes d'anciens chemins indigènes qui, par le couloir des torrents, baient, d'un versant à l'autre, les populations de la haute montagne.

Pour unir les diverses parties de leur empire à sa capitale, les Romains avaient créé au travers des Alpes, jusqu'aux bords du Rhin et du Danube, des routes furent pour eux un moyen de gouvernement. Par là passaient, après les armées, les caravanes et marchands, les exploiters de mines, les agents du fisc; maison y rencontrait surtout des soldats, des fonctionnaires, des courriers impériaux. Solidement établie sur un triple emménagement s'avancant par ardes lignes droites, entre deux trottoirs de meuraux, à intervalles réguliers, des bornes milliaires, le mille romain fait 1 181 m. 50. Des relais de poste *mutatio* fournissaient aux voyageurs, d'ailleurs dorés à recevoir les services de la poste impériale, les chevaux nécessaires. Ces relais se succédaient, de 10 à 12 milles les uns des autres. Des gîtes ou *stationes*, espacés de 30 à 40 milles, étaient ordinairement pourvus de vivres et de personnel. A ces étapes se vitailaient les légions, on pouvait, en course rapide, fournir six jours ou relais par jour, soit environ une centaine de kilomètres. Soucieux avant tout d'abréger les distances, les ingénieurs romains escaladaient les pentes en ligne droite, recherchant de préférence, principalement dans la traversée des montagnes, le versant exposé au soleil et suivant presque toujours la même rive des cours d'eau, pour éviter la multiplication des ponts. Rencontraient-ils un obstacle, ils le jetaient par le travers d'un gouffre, rarement ils essayaient de le vaincre directement par une percée du roc, mais le tournaient par des escalades qui avaient au moins cet avantage technique de rendre les lé-

gions en trait de maîtresses des hauteurs. Les grandes voies romaines des Alpes furent celles du *Brenovius*, de la *Mahaja* et du *Sapaudia*, du *Sapaudia*, du *S. Bernardin*, du *Grand et du Petit-Saint-Bernard*, du mont *Génèvre* et de la *Reveria*, suivant le littoral.

Ces trois itinéraires appartenant aux *Alpes occidentales* et sont remarquables par leur tracé.

D'abord les Romains n'osent pas traverser l'épaisseur du massif alpestre gaulois. Ils le tournent au nord par la vallée d'Aoste et le *Grand-Saint-Bernard*, au sud par la *voie Aurélienne* qui, longeant d'abord la Méditerranée à flanc de montagne, comptait par la traversée de l'Égaron jusqu'à Aix et Arles sur le Rhône, où se ralliait la voie domitienne sondée aux Pyrénées. Cependant les passages des *Alpes antérieures* demeuraient au pouvoir des peuplades gauloises, à cheval sur les deux versants des montagnes. Après qu'Auguste eut défilé les Salasses et ouvert la voie du *Grand-Saint-Bernard*, en assurant la montée de la Doire Baltea par la fondation d'Aoste, il ouvrit des négociations avec *Calpurnius*, qui commandait à *Suse* les approches du mont *Génèvre* et du mont *Cenis*, par

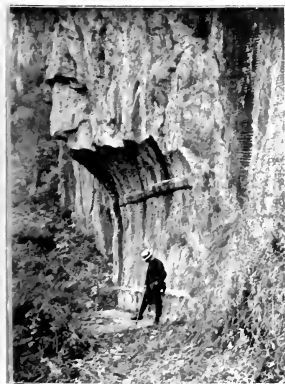
le sillon de la Doire Ripaire, le prit à la solde de l'Empire et en fit le gardien officiel de ces passages. Une voie romaine régulière prit la place du chemin de fortune suivi jusque-là par les montagnards gaulois. Au dévalé du mont *Génèvre*, la voie se dédoublait en aval de *Brenovium*, descendant la vallée de la *Durance* par *Rama* en face de *Galliste*, *Embrun*, *Gap*, d'où un tronçon conduisait, par le col de *Col de la Durance* et la *Durance*, pendant que la ligne principale poursuivait par *Sisteron*, *Apt*, *Cavaillon*, enfin atteignant le fleuve provençal à *Tarascon* et se baignait, au dessous d'Arles, à la double voie du littoral.

De *Brenovium*, un second embranchement remontait vers le nord



LE TAVARIN ET LE COMBAYON.

(C. R.)



Dr. C. M. Bouché.

PORTE ROMAINE DANS LA  
VALLÉE DE LA ROMANCI.



(C. R.)

VOIES ROMAINES. COLONNADÉ DE BIEZ.









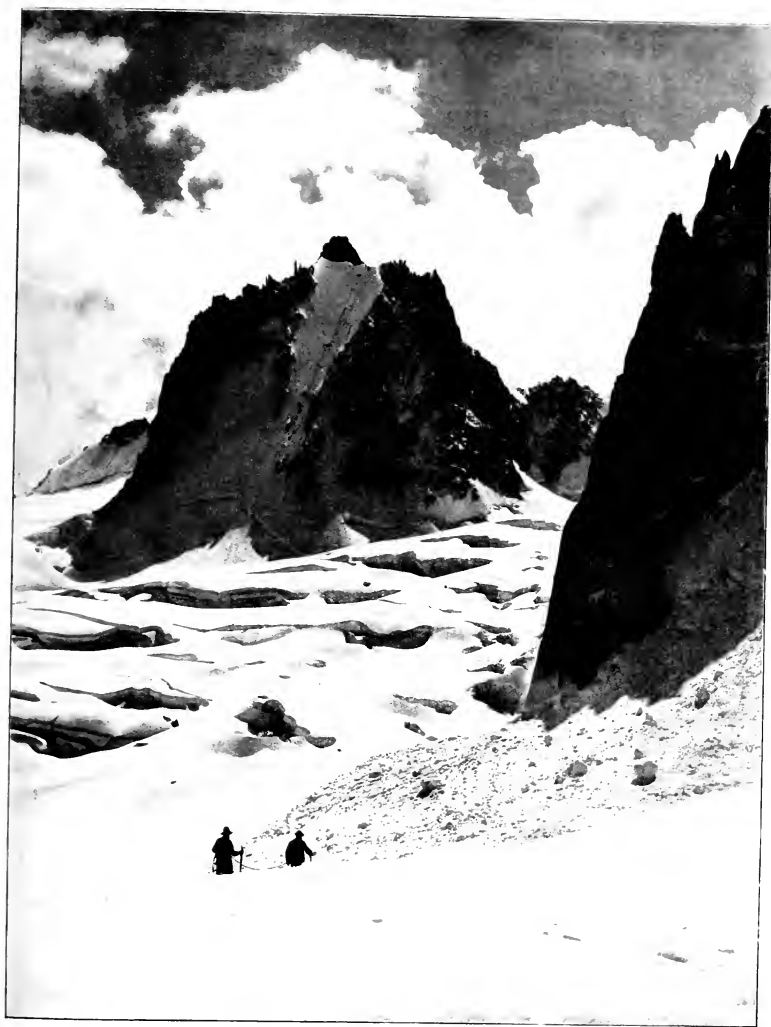


Photo de M. Vailley.

LA TOUR-ROSEL, DANS LE MASSIF DU MONT-BLANC







un jour. Il comprit qu'il lui fallait enfin se décider à regagner la vallée s'il le voulait mourir sur ces champs de neige, inutilement, sans laisser même le renom de la victoire. Il descendit. Lorsqu'il arriva chez lui, il alla enfermer dans la grange, se coucha sur le foin et dormit vingt-cinq heures sans se réveiller.

Balmat garda pour lui le secret de son succès. Il lui importait de le fur-

**Les Touristes.** Le *mont Blanc* n'en laissait pas d'effrayer encore : les faits exigés qui furent faits des premières explorations n'étaient pas pour calmer les craintes. Peu à peu cependant l'attrait de l'inconnu, les succès de nombreuses tentatives, l'enfermement tardif de la mode familiarisant les esprits avec l'idée du *mont Blanc*, Chamonix recut les visiteurs de plus en plus nombreux, quelques uns illustres, des



FIG. 10. M. Balmat.

LE ROCHER DES GRANDS-MÉLÈS ET LA VALLÉE DE CHAMONIX.

destaler, non par un rival, mais par un lion. C'est pourquoi il s'en ouvrit à M. Michel Paccard, et celui-ci consentit à l'accompagner. Le 7 août, ils s'en allèrent chacun séparément, pour ne pas exposer l'altération. Le 10 août, au moment de la cime, on franchit toutes les étapes jusqu'au pied des *rochers noirs*, que l'on atteignit de front : une rafale épouvantable balaya l'air. Le docteur, à bout de souffle, n'avance plus, il se traîne, obligé de s'arrêter à chaque pas. Balmat, impatient d'arriver, s'avance malgré le vent qui pousse, atteint enfin la cime, crete étroite et longue que rien ne domine au ciel. Cependant il lui faut un témoin. Paccard, remis tant bien que mal sur ses jambes, avance avec son compagnon. Les voilà tous les deux, à six heures du soir, au sommet du *mont Blanc*, 8 août 1786. De *Chamonix*, quelques heures de marche ; tout le village en un instant fut dehors ; tout on les vit, une immense acclamation retentit. Une demi-heure après, s'élèvent deux vainqueurs du *mont Blanc*, redescendent. Paccard, presque aveugle, attaché à Balmat ; un admirable élève de l'homme favori de leur âge ; à onze heures, ils entraînent sauts et sauts à Chamonix.

Le 1<sup>er</sup> août de l'année suivante, *Sauvage* entreprit à son tour l'ascension du *mont Blanc* sous la conduite de Balmat. On passa de la cime aux *Grands-Mélès* ; la lente fut dressée au Grand-Pléden pour y passer la nuit. L'indomani, escalade du rempart des *Rochers-Rouges*, dans un laps de temps formelle mal adhérent. Ce pas franchi, *Sauvage* ne peut ni plus s'arrêter sans arrêt tous les quinze pas ; il s'essouffle, reprend haleine, arrive au pied avec peine, colore la cime qui, depuis vingt-cinq ans, pose une ombre obsession sur sa vie. Balmat n'eût pas cette joie qu'il revint ; sans doute, il se débarrassa d'un passant par le col du *Grand*, de Chamonix à Courmayeur (1787), mais n'eût pas le *mont Blanc*. Il est pourtant de ceux qui, par leur esprit initiative, ont le plus contribué à sa conquête.

Avant, des poètes, des romanciers, *Goethe* (1779), *Chateaubriand* (1806), *Victor Hugo* (1824), *Alexandre Dumas* (1832), *Georges Sand* (1834), *Thérèse Gauthier* (1868). On leur fit un livre de leurs récits. *Victor Hugo* n'avait que vingt-trois ans, poète comme déjà et homme ; il vint de Paris à Chamonix en l'honneur, son ami Nodder en emboîte, tous les deux avec leur famille. Le poète descend la vallée de Servoz, le sursaut-écoupe, le *mont Blanc* s'avance sa tige de glace et son manteau de neige, qu'il fasse tremper jusque dans la verdure de Chamonix, glacier des Bossons.

Qu'on se figure d'immenses prismes de glace, blancs, verts, azules, selon le rayon de soleil qui les frappe, alternant une foule d'altitudes vagues, ceux qui inclinent, ceux qui débordent et détachent leurs cornes éblouissantes sur un fond de sombres rochers. On dirait une ville d'obélisques d'éclipses, de colonnes et de pyramides, une cité de temples et de sépultures, et je ne me donne pas que les premiers habitants de cette contrée aient songé en un jour de leurs suraiguës voltiger entre les fleuves du glacier.

Alexandre Dumas est un confiant, cela ne vint pas chez lui la sincère émotion ni le son de l'exacte vérité ; il eût pu pour ainsi dire sans la dache de ses lettres et prenait des notes pendant qu'ils retournent pour lui les détails poignants du diu que qu'ils avaient vécu.

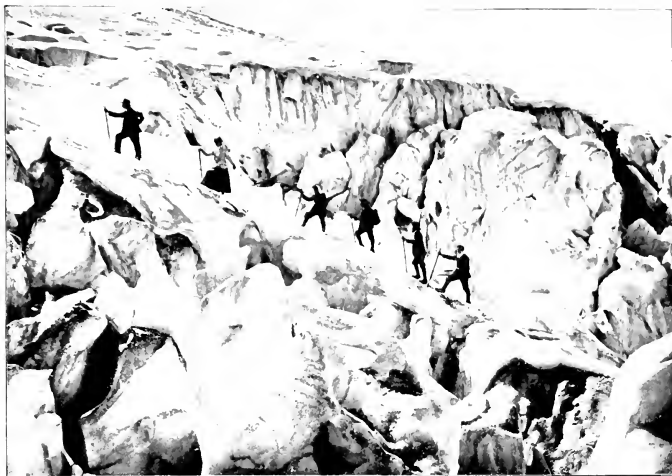
Après le haut de la vallée, dit Th. Gauthier, le *mont Blanc* se découvrait soudain à nos regards si splendidement inconnu, si en dehors des formes et des couleurs terrestres, qu'il nous semblait qu'on avait des ailes nous à deux battants les portes du royaume. C'est de la neige éternelle que frappait le soleil et rendait toutes les comparaisons de la *symphonie en blanc noir*. C'était le blanc et le blanc, le blanc absolu, le blanc de l'homme qui illumina le Christ sur le Golgotha. Les nuages superbes, du même ton que la neige, et qu'on ne distinguait qu'à leur ombre, montaient et descendaient le long de la montagne, comme les anges sur l'échelle de Jacob, à travers des ruisseaux de glace, et, dépassant le sommet sublime qu'ils prolongeaient dans le ciel, se couchaient, avec l'envergure de leurs ailes immenses, prendre l'essor pour l'infini.

1. Récit de M. Ch. Balmat, d'après une lettre que lui donna Balmat, quelques heures après, à l'été, le 26 janvier 1820, à M. de La Roche-Beaucourt. Le Poète et le Romancier ont l'obligance de communiquer. Le *Mont Blanc*.



et ne lui laissera qu'un fatiguit à vaincre, bien compensé par la suite du succès d'une telle ascension. Les guides, rompus à l'exercice des muscles par des excursions journalières, généralement d'une santé robuste et par l'effort continu, souffrent peu au point des conditions atmosphériques particulières aux grandes altitudes. Ils le font de leur ordinaire qui, peine à monter de La Vallée, ouge à bouter sans aucune réparation, ne peut redescendre sans se remettre. Il n'y a donc pas d'impossibles, faites à la dure dans les montagnes à travers monts, que accomplissent l'ascension du Mont Blanc sans ressentir aucun malaise, comme il arrivait jadis à M. Durier et à un de ses amis, M. Lemoult, en partis par un temps si chaud pour excursionner autour de Chamonix, s'égarant dans les bois des Bossons et, de là vers Pontave aux Grands-Mulets, puis au Pic Vert, finalement au col du Grand Collet, où ils purent sans y penser, de l'étape en étape et sans l'avoir voulu, transporter comme par enchantement au sommet du Mont Blanc.

Le temps n'est plus où l'on  
[avançait au hasard dans l'in-  
fini du lac des neiges, les  
pistes sont tracées; des gué-  
rilles pratiques : ceux qui ont  
en est qui comptent trente  
mètres montait au mont *Blanc*,  
les hommes savent deviner le vu-  
elle prend, reconnaître et pro-  
impie; on avance presque à  
dèle, de l'endurance et un co-  
sion, on se sent à l'aise, on  
exploit leurs lignes. A moins  
un trop de dommage; et de  
si l'on prend une carte d'Eti-  
en pointe de compas sur la *vi-  
lanc*, en traçant une circon-  
le diamètre est de 320 kilo-  
ce terre; ce que l'œil  
eut embrasser, du som-  
et. D'après ce calcul,  
rayon visuel porterait  
20 kilomètres. Mais ce  
est, dans l'immense  
sérique. En fait, par un  
et lumineux et une at-  
sphère limpide. L'œil  
perçoit guère, au delà  
200 kilomètres, que les  
raies masses noyées  
un l'opale uniforme de  
horizon. Vers l'est, le  
gard porte sur la masse  
des Alpes, du Viso à  
corder, immédiatement  
au-dessous du fleuve, se  
ressent le ciel; au sud, on  
et cretes qui lui font  
rte. Au lever, comme  
à coucher du soleil, le  
mont *Blanc* projette sur  
le Tarentaise ou sur les  
contagnes du Piémont un  
se d'ombre immense,  
rode de pourpre vive,  
et le fond rose de ce  
magnificence de ce  
de des nuages, égale que  
de des aurores boréales  
des régions polaires.  
Un véritable alpiniste  
et avoir vu le lever ou



Phot. de M. Tarriz.

## SIRACS DE LA JONCTION, AU GLACIER DES BOSSONS.

Je couler du soleil au *mont Blanc*. Beaucoup de touristes en rêvent. Mais combien n'arrivent même pas à la crête ou simplement s'arrêtent aux Grands-Mulets! Après avoir pris l'air du glacier, éprouvé le petit frisson que procure la vue des crêtes et des grandes solitudes enneigées, l'on descend à Chamouxy. Peut-être même les Grands-Mulets servaient-il un jour à des cures d'altitude, comme une sorte de village-dépôt polaire. Là, de loin, des fils de points noirs comme une traîne de boumms reculent. La dorsale neigeuse du *mont Blanc* qui en vient de tous les côtés : de Saint-Gervais, de Chamouxy, de Courmayeur; les neiges montent, les autres descendent. Les cabanes-fuges marquent les étapes vers le bon ou le mauvais temps. Le haut, deux Observatoires se découvrent fiévreusement sur le ciel; on y demeure; peut-être, après des congrès scientifiques, y retournerons-nous un Village spatial, une ville. Le jour l'on est en haut, on est en bas, on est partout, même en train d'y aller. A quand les skis de la funicularité, Lascars, le chemin de fer? On parle de peover le *mont Blanc*. Ça en fait du mystère qui envole-bip-bip la tête pontifiée.

Voies d'accès = (1)

[illegible]

Phot. de M. Jauraz.

## L'HYPER-AMMONIAC : LE CASINO.









du rayonnement solaire; la formation des glaciers, leur évolution, comparable à celle d'un organisme animal, ont surtout exercé la sagacité de Tyndall.

En août 1875, M. *Jules Vallot* résolut enfin le problème du rayonnement solaire; la vapeur d'eau répandue dans l'air absorbe en degrés une quantité variable de calorique, suivant l'état hygromé-

trique de l'atmosphère; en redescendant à Chamoury, Trois jours l'air du glacier avait vu son teneur : 28.31 juillet 1887. Le tableau de l'Observatoire à cette altitude ne pouvait plus passer par la tête; cette prise, chamoury, M. Vallot choisit pour l'été d'un rocher plat, les Bosses, au bord d'une grande plaine de neige. On ne pouvait songer à entamer le sol; le mortier eût



Photo de M. Lottin

L'OBSERVATOIRE JANSSEN AU DIBEL.



Cl. Wehler

L'EAU ACQUÉ DE L'OBSERVATOIRE JANSSEN.

trique de l'atmosphère; de là vient que l'air humide des régions inférieures, échauffé par l'absorption des rayons solaires, est plus tempéré que l'air sec des grandes altitudes.

Il y a deux Observatoires au mont Blanc; l'un, celui de M. *Vallot*, pour l'étude des phénomènes météorologiques; l'autre, celui de M. *Janssen*, pour les observations astronomiques. Au-dessus de l'énorme matelas d'air et de vapeur d'eau qui en amoindrisent la portée dans les régions inférieures et l'effacent les indications des instruments enregistreurs, les phénomènes atmosphériques prennent, dans les hautes altitudes, une intensité qui permet d'en mieux saisir l'origine et d'en étudier les lois. Lorsque M. *Vallot* eut fait transporter sur le rocher des Bosses les instruments scientifiques dont il comptait se servir, il voulut, en compagnie d'hommes res-

gés en bloc aux mains des travailleurs. Tous les éléments de la construction, préparés à l'avance et laborieusement transportés à pied d'œuvre, furent ajoints sur des pontons dans le prolongement desquelles des morceaux de fer entassés assurèrent l'adhésion; doubles portes, doubles fenêtres, des plaques de lentre incombustible, faisant à l'intérieur une carapace imperméable. Le toit, plus tard, fut prolongé des deux côtés jusqu'au sol, et cela donna à l'ensemble l'air d'une carapace arc boudée contre le vent et capable de résister aux plus violents efforts. Des instruments vases occupent la partie de la construction réservée à l'Observatoire proprement dit; le reste sert d'habitation, et l'on est tout surpris de trouver au-dessus des nuages, dans le désert des altitudes glacées, un tel souci du confort et de la douceur de vivre.

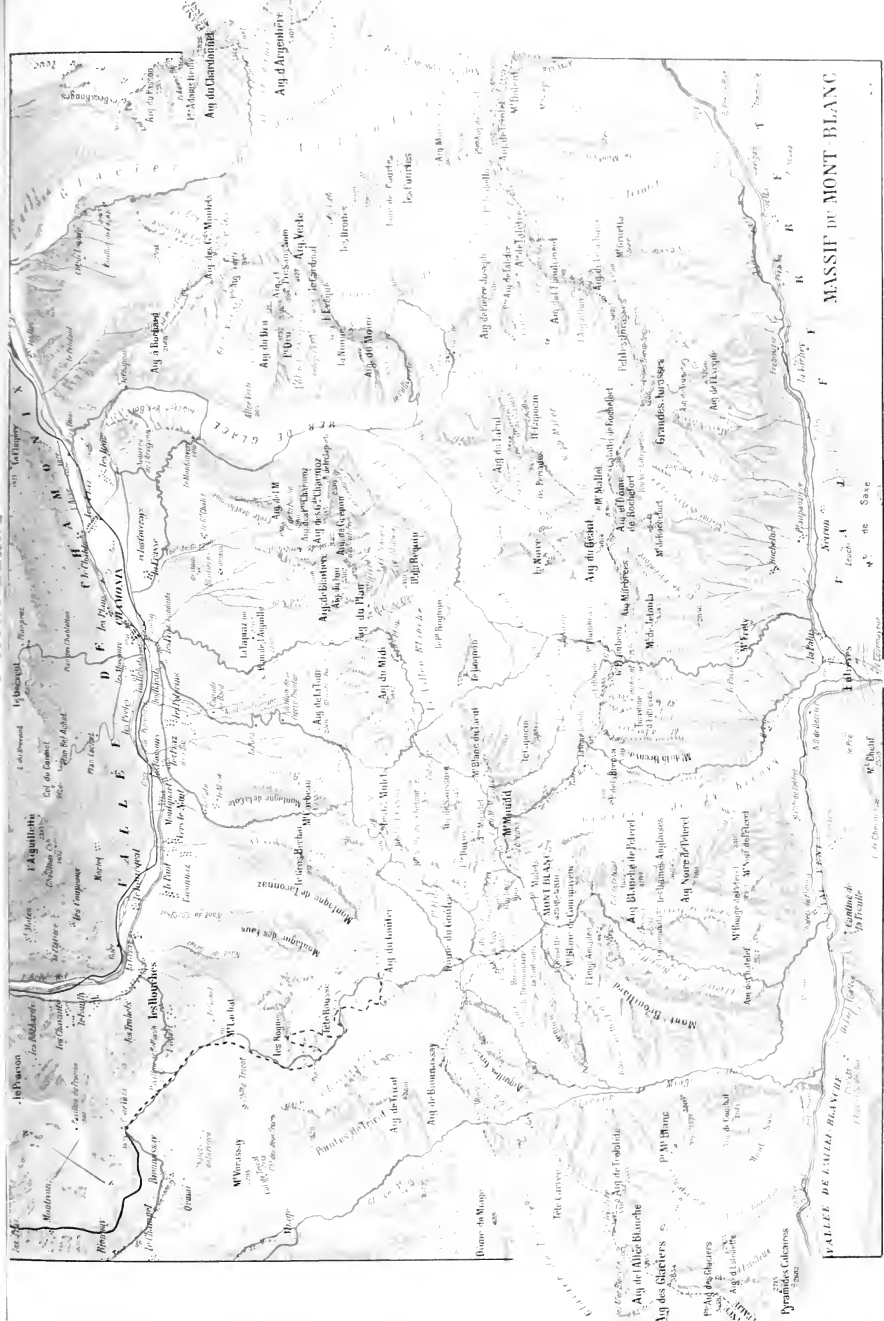
us, prouver, contrairement à l'opinion reçue, qu'il était possible de vivre à cette altitude et d'y faire œuvre utile. Une tente fut dressée sur le rocher même, solidement armée et munie intérieurement de toile goudronnée, sous un feutre épais. Le mugissement du vent déchainé, comme sur une mer en furie, troubla la première nuit des hôtes du mont Blanc. Avec le jour, le soleil battit; seul le craquement des avalanches troubla le grand silence de l'atmosphère limpide; puis tout se trouble, orage gronde avec la nuit. Il y avait dans l'air une électricité extraordinaire. « Je constate, dit M. *Vallot*, des phénomènes électriques d'une intensité effrayante, le la tente, de l'air, des instruments, de moi-même, un frissonnement strident causé par des milliers d'étincelles. Mes cheveux se dressent; il semble qu'on me les tire chacun séparément, et sur tout le corps on sent des fincilles; nous sommes littéralement baignés dans l'aurore. » Le lendemain il faisait froid; la tente se ve-



Photo de M. Lottin

M. JANSSEN DESCENDANT EN TRAINAU DU SOMMET DU MONT BLANC.









CHUTE DE LA MER DE GLACE, AU CHÂPEAU.

DUPARE ET VALLAT

lais suisses, dont la limite se relève au col de Balme, sur le versant nord du Massif.

On considérerait le *mont Blanc* comme un culot de *prograde* qui, encore à l'état plastique, serait venu au jour sous l'action de poussées latérales, en s'épanouissant comme une gerbe serrée en son milieu. Mais MM. Dupare et Vallat ont démontré que la *prograde* offrait des plissements très aigus entre lesquels sont encasés des schistes cristallins, l'ensemble constituant des failles verticales où l'érosion a creusé des couloirs et sculpté des aiguilles. Ces schistes représenteraient les restes de l'émergence sommitaire qui reconstruirait autrefois le Massif et dont le lambeau de calcaire jurassique perché sur la plus haute des Aiguilles Rouges serait encore un témoin. (M. Li Rotx.)

Le massif du *mont Blanc* n'est en fait que la survivance d'un édifice compact antérieur qui s'effrite et tombe en ruine. Chaque jour en accentue la dégradation; nous le voyons sombrer, pour ainsi dire, sous l'action séculaire des agents atmosphériques. La solide membrane des crêtes se disjoint davantage, les couloirs et les dômes s'écroulent en obélisques, en pyramides, en aiguilles, dont les troncs écaillés se crevassent et s'ébranlent, qui n'ont entendu les craquements sinistres qui rompent tout à coup le silence des hautes solitudes? C'est l'avalanche: des rochers massifs, des blocs de cristal écaillés de leur toit glacé, une mitraille de pierres et de graviers se précipitent, avec un roulement de tonnerre, dans un nuage poudreux qui ébranle comme une décharge d'artillerie.

**Agents de destruction.** — Ce sont les éléments acharnés à la ruine de la montagne: la foudre qui brise, le vent qui ébranle et balaye, le soleil qui cuit, l'eau sous toutes ses formes: pluie, pluie, glace et torrents, constitue le principal agent destructeur. En effet, l'eau, s'insinuant dans les fissures de la roche, se gonfle par le gel, carde les parois qui la retiennent, celles-ci se fendent en plaques ou en cubes qui, sous l'action érudite de la chaleur, se détachent et tombent.

Aux explosions destructives causées par le gel s'ajoute le puissant travail d'érosion accompli par les **glaciers**: ils sapent par la base les crêtes et mènent par la cime, cet énorme rabot de glace, monté aux parois rocheuses qui l'enclavent, les usent, les polit, les strie par l'action des cailloux et des graviers qu'il entraîne. Quand, par suite d'un affaissement de la masse glaciaire, dû à la pauvreté de l'alimentation, les roches riveraines apparaissent au jour, elles témoignent, même après la disparition du fleuve de glace, qu'il passait jadis en cet endroit, comme les arnières creusées dans les dalles et les entailles ouvertes dans les murs par les essieux des roues exécutés les chars antiques qui roulaient autrefois par les rues de Pompéi.

Les débris tombés des sommets s'amassent en talus le long du glacier et descendent avec lui: ce sont des *moraines latérales*, que deux glaciers se rencontrent, les deux *moraines*, soulevées sur les rives confluantes, se redressent en une *moraine médiane*; au point où la pierre à Beranger, à la rencontre des glaciers de l'est et du sud, lorsque, en vertu de sa progression, le glacier atteint l'extrême point de fusion au sein de sa vallée intérieure, les débris qu'il charrie s'écoulent pour former sur le lit de son escarpement un sentier de débris: c'est la *moraine frontale*. La succession de plusieurs moraines dans l'encastrement vide d'un glacier permet de mesurer son recul, en remontant par étapes le chemin qu'il suivait, à la descente. Enfin, sous la masse glacée, les graviers, les cailloux et les blocs ronds forment une *moraine proglacière* dont les débris viennent au jour, à mesure que diminue ou se retire l'épaisseur glaciaire; les débris ainsi entraînés souvent font



Photo de M. Li Rotx.

L'HIVER: AIGUILLE VERTE.



Ch. Wehrli.

SOURCE GLACIÈRE.

l'on reconnaît son plein caractère, du moins la nature même des moraines, qui sont, à la fois, lisses et sinueuses. Parfois aussi, des débris de cailloux ronds et subies de cannelures parallèles au milieu, l'un ou l'autre de ces débris témoignent non sans intérêt de la lente progression glaciaire. Enfin les cailloux sont bosselés, arrondis à une lustration puissante



CL. N.

MOULIN SUR LA ROUTE D'ARGENTÈRE.

dans ce milieu humide qui produit la fusion, en arrivant à notre plus grand mélange inconstant, une boue glaciaire, comme le lac de la Vallée du Rhin.

Au milieu sur le front des glaciers, les débris morainiques forment souvent barrage en travers des vallées et retiennent les eaux. Tantôt la poussée torrentielle a rompu cette digue d'arrêt, tantôt la digue a été assez puissante pour se maintenir et emprisonner derrière elle une nappe lacustre. Les lacs morainiques sont fort nombreux. Il en est qui s'élèvent bien loin des masses glaciaires, restées depuis des siècles à l'ombre des monts. Ainsi les lacs alpins du versant italien : lacs *Majore*, de *Corno*, de *Garde*, véritables mers intérieures; au pied des Pyrénées, le lac de *Lourdes*, sont des lacs d'origine morainique. Dans toutes les régions où les glaciers ont régné, les glaciers, la fusion a l'assé des constellations de petits lacs sans moraine apparente, auxquels s'ajoute une simple oxydation d'alluvion; ainsi les lacs *Bleus*, au-dessus de la vallée de Chamonix, qui, à une altitude de plus de 2 000 mètres, ne dégèlent presque pas.

A des points de repère ainsi multipliés qui facilitent leur itinéraire, il est facile de retrouver avec certitude la route des glaciers, par où et de même leur état actuel. Pour son tour au lac *Bleu*, l'observateur qui le parcourt voit, au-dessus de la vallée de Chamonix, de Montpoux, du val Vén, du val Ferret furent comblés par des mers de glace, dont les glaciers actuels ne sont que les débris actuels. Le mont de glacier de l'ouest du lac de la Vallée de Chamonix, de la Seine, de l'Arve, de l'Isère, de la Savoie, de la France. Les glaciers ont disparu, en les érodant; ainsi le col de *Bell*, actuellement à la hauteur de

2204 mètres au-dessus de la mer, était au niveau des deux cimes qui le dominent : la Croix de Fer (2330 mètres) et les Grands, qui dépassent 2680 mètres. » (Ch. MARTIN).

Dans la vallée même de Chamonix, cinq moraines successives marquent par échelons le retrait des glaces vers le mont Blanc. Au revers du Massif, dans le val Vén, l'on retrouverait de même



Phot. de M. Tournier.

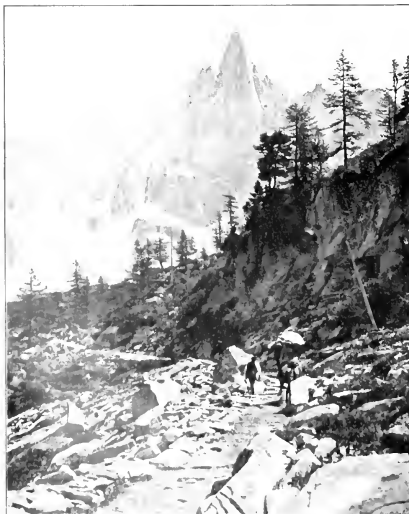
TABLE NATURELLE SUR LE GLACIER DU TALÈFRE.

les traces visibles du retrait glaciaire. Les coulées du Miage, du Brouillard et du Fresnay ne formaient qu'une seule nappe glaciaire : trois niveaux successifs, nettement marqués, amenèrent leur séparation. Comme les glaciers du nord s'étendaient jusque dans la plaine du Rhône, ceux du midi s'étendaient par la vallée d'Aoste jusqu'à la plaine du Pô.

Malgré des observations répétées et minutieuses, on n'a pu fixer encore la loi de recul et de progression des glaciers; car, s'ils se retirent, ils avancent aussi, quand ils sont suralimentés; le mouve-

ment est alternatif, bien que plus accentué en arrière. Les raisons profondes de ces changements nous échappent en partie : le glacier a sa vie intérieure, une circulation d'air et d'eau que l'on devine, sans en connaître les règles. Rares sont les observateurs qui, tombés dans une crevasse, ont pu en remonter, ou garder assez de sang-froid pour observer, comme Viollet-le-Duc, ce qui s'y passe, en attendant qu'on vienne les secourir.

Le glacier est un organisme en voie de perpétuelle transformation; il se meut, il agit par ses propres moyens et d'après des règles spéciales à son tempérament. Son rôle est double : bien-faisant d'abord, puisqu'il retient en blocs solides le surplus des précipitations hivernales, pour en départir avec mesure et, en temps voulu, les eaux de fusion, sève vitale de la plante et des animaux. Mais aussi, comme toute action produit l'inverse, le glacier en marche vers la plaine érode ses bords, rabote le fond sur lequel il glisse; son lit s'élargit et s'enfoncé et c'est le corps de la montagne qui en pâtit. En l'usant, d'ailleurs, le glacier s'amolirait lui-même par l'aléasement continu de son niveau qui, en l'éloignant du point de congélation nécessaire à son



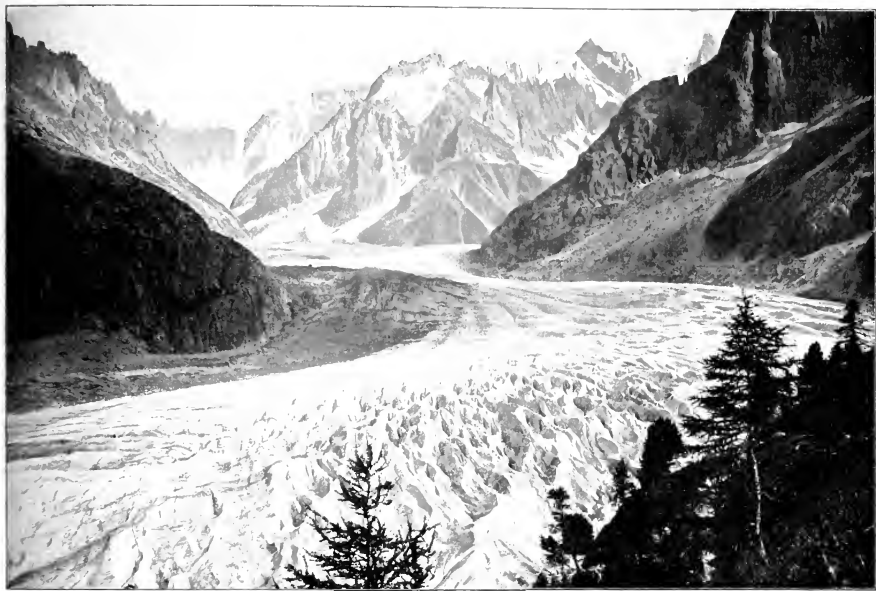
CL. N.

ROUTE DE NANTAVIERS ET AIGUILLE DU PRE.



entretien, le rapproche de l'atmosphère émodiente des régions inférieures. Cet affaissement général dégage le modèle de ses rives; alors les crêtes émergent, les arêtes s'allongent, les pointes se dressent, les dômes s'arrondissent : c'est la montagne qui paraît, avec ses contours et ses aspects variés, comme une belle statue jaillit du bloc informe sous le ciseau d'un sculpteur de génie.

Le centre offre un large champ d'expansion aux glaciers, entre des crêtes allongées jusqu'à la vallée de l'Arve. Le promontoire aigu de l'*Aiguille du Tacet*, rattachée par le pénétrable des *Picardes* et du mont *Mallet* 3988 mètres, au nord de l'*Aiguille de Roche-ort* et du *Géant*, pointe vers le nord au coin de l'chemin, entre deux grands fleuves de glace : le *glacier du Géant*, à l'ouest, accueilli de celui de



CUB

LA MER DE GLACE VUE DU MONTANVERS.

**Sommets et glaciers.** — Dans la confusion apparente des sommets qui composent le massif du *mont Blanc*, le regard, accablé par la cime maîtresse, cherche en vain l'arête qui attache ensemble les diverses parties de ce gigantesque organisme. On devine ce lien, plus qu'on ne le voit, sous l'épais manteau de frimas qui voile ses attaches. Une longue suite de crêtes se lie en croissant, d'une part, au *mont Maudit*, contrefort du *mont Blanc*; de l'autre, à l'*Aiguille du Triollet*, partenaire du *mont Dolent*. Les sommets en relief sur cette ligne sont, à partir du *mont Maudit* 4465 mètres, la *Tour-Ronde* 3792 mètres, le *Grand-Fleuchaud* 3551 mètres, les *Aiguilles Morhères* 3541 mètres, l'*Aiguille du Géant* (4014 mètres), l'*Aiguille de Roche-ort* 4003 mètres, les *Grands-Jarasses* 4206 mètres, et les *Petits-Jarasses* 3682 mètres, l'*Aiguille de Leschaux* 3780 mètres, l'*Aiguille de l'Ecluse* 3609 mètres et celle du *Taléfre* 3739 mètres, enfin l'*Aiguille du Triollet* 3876 mètres et le *mont Dolent* 3830 mètres.

La convexité de l'arc, tournée vers l'Italie, dresse au-dessus de la vallée de la Doire d'abrupts escarpements qui étendent plusieurs contreforts nécessairement décourus : monts de la *Brenva*, de *Jétabe*, de *Roche-ort*, de l'*Écrève*, mont *Grothet*, montagnes *Ronges*, mont *Grépillon*, dans les intervalles des contreforts se logent quelques amas glaciaires : ceux d'*Entrée*, de *Toule*, de *Roche-ort*, de *Planpennière*, de *Frebozue*. Entre les deux arêtes principales de cette portion du versant italien, les deux glaciers du *Taclet* et de *Bar* s'attachent aux flancs de l'*Aiguille du Taclet*; à l'ouest, le grand fleuve glacé de la *Brenva* mène ses névés à la dépression orientale du *mont Blanc* et du *mont Maudit*.

Du côté français, la convexité du grand croissant montagneux

la *Vallée-Blanche* le glacier de *Leschaux*, à l'est, gonflé par l'apport du *Taléfre*. Un chevauchement continu d'arêtes enveloppe cette grande arête glacière : sur la rive gauche, à partir du *mont Maudit*, le *mont Blanc* du *Taclet* 4249 mètres, l'*Aiguille du Moli* 3842 mètres, celle du *Plan* 3673 mètres, celle de *Blottière*, l'*Aiguille de Grignon* 3482 mètres, celles des *Grands* et *Petits-Charnas* 3413 mètres et 2867 mètres, l'*Aiguille de Tachapart* 2530 mètres, dont la base plonge sur la coulée glacière. À droite, se dressent en falaises les crêtes étoilées autour de l'*Aiguille Verte* 4127 mètres; au sud, les *Dentelles*, les *Caucles*, et, au nord-ouest, l'*Écrève* et le *Mour*, qui enveloppent le cône de *Taléfre*, d'où émerge, au centre, l'îlot du *Jardin*; au nord-ouest et au nord enfin, l'*Aiguille du Tac* 3732 mètres et celle des *Grands-Maudets* 3298 mètres, qui projette vers le glacier des *Bes* l'*Aiguille à Roche-ort* 2668 mètres, en face du linéux *Montanvers*. Là s'ouvre l'estuaire de la *mer de Glace*, que forment les trois grands contants glaciaires du *Géant*, de *Leschaux* et de *Taléfre*. À son débouché en vue de la plaine, le gigantesque fjord de glace prend le nom de *glacier des Bois*. Cette immense coulée, la plus importante du Massif, mesure, dans sa plus grande longueur, 14 kilomètres environ, de la *Tour-Ronde* à l'*Écrève*, qui s'ouvre au front du glacier des Bois.

Sur les flancs du déversoir central s'épanchent deux grandes coulées. L'une, à l'ouest, entraîne par les glaciers de *Tacnoz* et des *Bossons* les neiges et les avalanches du cirque formé par le *mont Maudit*, le *mont Blanc*, le *Dent* et l'*Aiguille du Gôtre*. L'autre, coulée latérale, aussi longue que le fleuve de *Leschaux* et la *mer de Glace* réunis, glisse, du *mont Dolent* jusqu'à peu de distance du





LE MONT POURRI AU DE LA FORÊT DE BELLERIVE.

Thurib. M. Pourri.

nement donné son nom à l'une des cimes voisines. Mais *Bernard*, l'admirateur enthousiaste de la première heure, l'entraîneur infatigable de la course au *mont Blanc*, bien que la joie d'y atteindre ait à fait lui ait été refusée, ne méritait il pas que l'on consacrait sa mémoire par un signe visible, autant du moins que le rogne savant le *Berlin*, *Pitelner*, qui, sur la route du *mont Blanc* déjà fréquentée, vint s'établir aux Grands-Mulets et eut la coupe de canon et grand effort de musique une promenade qu'il prenait pour un exploit.

Le col du *Muli*, entre l'aiguille de ce nom et le *mont Blanc* du vent; celui de la *Tour-Ronde*, entre les glaciers de la Brenva et du géant, sont des pistes peu recommandables aux touristes non aguerris. Encore que moins élevé, le col du *Mage* 3376 mètres, flanqué de couloirs de glace, eut plus d'un drame. M. John Kirkbeck, en juillet 1891, fit de ce haut une épouvantable glissade critique de 538 mètres. Ses compagnons le croyaient en apoplexie; par miracle on put enfin le trouver, moulu, écorché vif par horrible frottement, mais sans aucun membre cassé.

Le passage de Chamonix à Comblanchien, et réciproquement, par le travers du Massif n'est qu'un jeu d'enfant. Pratiquement, les cols ont des trompe-l'œil : la limpidité de l'atmosphère, la crânerie des formes, l'écrasement des masses, tout est fait, dans cetamas compliqué de roches et de glace, pour déconcerter les mieux avisés.

Du *mont Tendu* 3496 mètres à la cime d'*Oray* 3274 mètres, anéantis le repère dressés à chaque extrémité, sur les parties défilées du massif, la distance absolue est de 34 kilomètres; la dorsale des crêtes soulève entre ces deux points ne mesure pas moins de 50 kilomètres. On juge par là du reste, le *mont Blanc*, comme l'amplitude gigantesque du cirque de Gavarnie, dans les Pyrénées, échappe à la toise du regard humain.

## GRANDES ALPES DE SAVOIE ET DE DAUPHINÉ

### MASSIF DE LA VANOISE

Dans l'encadrement de l'*Ussie* et de l'*Aire*, qui confluent en aval de Chamousset, et dont les sources puisent, à 8 kilomètres seulement l'une de l'autre, au cœur des

Alpes Grises, le relief de la *Vanoise* développe le croissant de ses champs de glace; au nord, l'*Aiguille du Muli* et le *mont Pourri*, en avant garde sur l'*Ussie* au sud, le glacier de *Gelrouze*; au centre, la *Vanoise* proprement dite. Sur un développement d'environ 50 kilomètres, la chaîne se maintient à plus de 3000 mètres, pour atteindre, avec la cime des Grands-Coulons, près de 3900 mètres.

Le *mont Pourri* ou *Thuria*, presque droite et allongée qu'un isthme déchaîné, traversé par le col du *Palet*, rattache au groupe de la *Vanoise*, franchement sur l'*Aiguille du Muli*, au-dessus des vallées de *Persy* et de *Tignes*, qui dessinent profondément ses contours. L'altitude de ces vallées latérales étant en moyenne de 1500 mètres, le *mont Pourri*, dont la hauteur absolue est de 3788 mètres, surplombe ainsi le voisinage par un relief de 2388 mètres. De là vient sa fierté; au lieu d'être encaissé dans les masses environnantes, il se dresse isolé et ne perd presque rien de sa taille. Sur *Tignes* et *Persy*, et sans l'ombrage des arêtes entées de spélées, se voient les masses glaciaires de la *Saie* et de la *Garnier*, de la *Platée* et de la *Sèche*. L'*Ussie* s'enroule, de *Tignes* à *Bourg-Saint-Maurice*, au pied de ce peron gigantesque dont le cône terminal,



LE MONT DE LUDRÉE, A PRALOGNAN.

LE MONT DE LUDRÉE, A PRALOGNAN.





Photo de M. Théron.

MASSIF DE LA VANOISE : LA GRANDE-MOTTE ET LE LAC DE FIGÈRE.

odane et à Lonselbourg, qui commande la route du *Mont-Cenis*, abouché de ces deux voies importantes, *Prébois*, dans son cadre de prairies, de forêts, de torrents et de glaciers, semble promis à un bel avenir. Le *col de la Vanoise*, 2527 mètres, réserve aux alpinistes la surprise d'un passage qui rappelle celui du Grand-Saint-Bernard; de grands poteaux en jalonnent les neiges d'hiver; les harnois y fréquentent. Une pente assez douce, où s'ègrènent cinq à six nappes lacustres, les *lacs des Avelles*, dont la plus grande peut voir 15-20 mètres de circonférence, descend au hameau d'*Entre-deux-Eaux*, groupe de cabanes où les bergers de Thermignon et de la aurienne font estiver leurs moutons à la laine blanche et soyeuse. Un frère du *Doron* de Pralognan, le *Doron d'Entre-deux-Eaux*, l'écoule versant de la Vanoise; mais dans un sens opposé, puisqu'il descend à l'Ayr.

Tandis que le mont Blanc, de nature cristalline, ne montre sur ses flancs que de faibles lambeaux sédimentaires, le massif de la *Vanoise*, au contraire, a conservé d'anciennes assises appartenant à cette formation; redressées par plis et plus ou moins profondément érodées, elles ne laissent voir que rarement la roche de base. Cette composition ariée du massif lui donne une grande originalité de formes et de couleurs; ici, les *amandes* de nature schisteuse, peu résistante, recouvertes de pâturages; là, les *grosses* et les *schistes cristallins*, plus solides, aiguës en pyramides, comme dans la magnifique *reconvallation* du mont *Thur*; ailleurs, les *parois verticales* en *sables* assises de *grès*; des *calcaires* déchaînés et troués, les *vallées des Allues* et de *Saint-Martin*; *Belleville* ne présentent presque partout que des *calcaires* sombres, surmontés de *grès blancs*. « Des amoncellements de *grès* donnent à tout le pays, principalement aux environs de *Brides* et de *Salins*, un aspect singulier; ces *amas*, blancs comme neige, ont parfois plusieurs centaines de mètres de profondeur. » (Ferd. Cayron, *Annuaire du Club Alpin*.)

Avec le *gypse*, le *sulfate de chaux*, le *zinc* et se rencontre à l'état natif ou, encore, *soûlé* au *cuivre*, au *plomb*, à l'*argent*, toutes les richesses minérales; le *plâtre*, le *marbre*, les *numerais* divers, l'*anthracite*, offrent à une fructueuse exploitation.

Il faut, pour comprendre la *Vanoise*, faire l'ascension du *mont Jorêt*, belvédère dressé sur le promontoire que dessinent à leur confluent l'*Isère* et le *Doron*. Les *schistes* lustrés du *trias* qui composent la montagne s'y développent en *dômes* d'accès facile, sous un tapis ininterrompu de pâturages. Peut-être pour cette raison, les *Centrons*, primitifs habitants de la contrée, eurent-ils cette montagne en vénération; elle nourrissait leurs troupeaux et leurs familles; c'était un *Dieu* bienfaisant. Dupré sans doute, *Jorêt*, de là serait venu le *mont Jorêt*. Du mont Blanc à la *Parre* des *Ferms*, en passant par les champs de glace de la *Vanoise*, le regard embrasse du haut de ce belvédère un merveilleux horizon.

Entre l'*Ayr* et la *Romanche*, sur le front bastionné du *Thabor*, que les *Alpes Gothiques* projettent dans l'intervalle de deux grandes masses granitiques; la *Vanoise*, au nord, le *Pelvoux*, les *Ecrins* et la *Meije*, au sud, des vagues montagneuses, détachées de la traverse du *Gothier*, se succèdent avec les *Aiguilles d'Arves*, les *Grandes-Rousses*, la double crête des monts d'*Allevard* et le massif de *Belles-dame* jusqu'à la douve profonde du *Grandvauban*, ou coule l'*Isère*.



Photo de M. Godeaux.

GRANDES-ROUSSES : GLACIER DU SAINT-SORIN.





LA CHAÎNE DE BELLEDONNE AU DE GRIGNOL.

PH. G. M. RICHARD

## MASSIF D'ALLEVARD

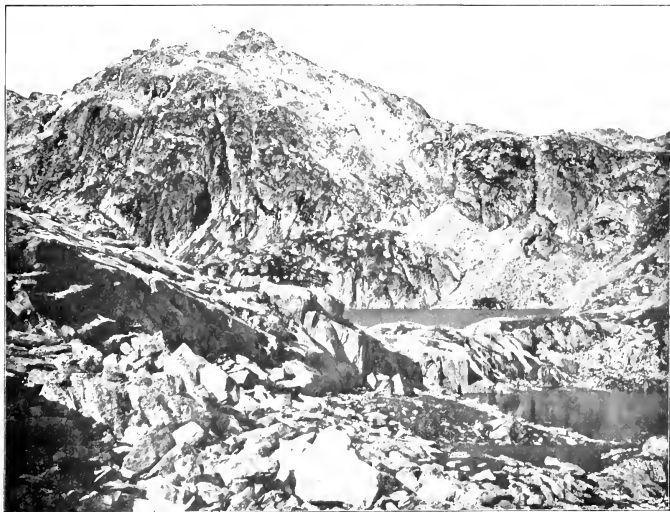
La vallée du *Génoisval*, que sillonne l'Isère, se développe, de dôme à Grenoble, entre les escarpements calcaires de la Grande-Chartreuse, à l'ouest, et une longue arête dentelée de roches primitives tendue, de Chamousset, sur l'Aix, au col de la Jache (montagnes d'Allevard) et de ce col aux défilés de la Romanche (le pic et crête de *Belledonne*, au-dessus d'Inage-les-Bains), la vallée de l'Eau-Dolée, tributaire de la Romanche, limite à l'est le relief de Belledonne; celle du torrent des *Vallées*, affluent de l'Aix, trahit à base orientale des monts d'Allevard; entre les deux massifs, le col de la *Cuche* ouvre une brèche de séparation, au rebord du plateau des *Sept-Laux*, sept lacs.

L'orographie du massif d'Allevard est assez complexe, M. H. Ferrière, qui en a fait une étude complète, y voit deux principales rêtes en forme d'I, courant du sud au nord, parallèlement l'une à l'autre. Au milieu s'étend la haute vallée du *Breda* ou de la *Terrière*; au point de jonction, le plateau des *Sept-Laux* offre, à 2200 mètres d'altitude, le spectacle d'une randieuse et majestueuse défilation; enfin, l'arête orientale, de beaucoup supérieure en élévation et en importance, envoie à son tour, à l'est et à l'ouest, divers chaînons secondaires qui forment les curieuses vallées de la Combe-Madame, de Valère, du télezzin, du Veyron, du Bèns et du Jondron.

L'arête occidentale, au sud, arrounant le fond de la vallée de la Ferrière, le massif rituel de la *Belle-Etoile* (2732 mètres), et la pointe de la *Dent du Pont* (2624 mètres), commandent le plateau des *Sept-Laux*; ceux-ci forment les lacs Blanc, lac Gaborin, lac Carré, lac Noir, capes par le Breda pour l'Isère, les autres Jodan, la Corne, la Sagne dérivent par l'Eau-Dolée vers la Romanche, les ramifications s'étendent au nord de l'Etoile, un long chaînon de pâturages et de rochers se dégage au nord, à 1600 et 2000 mètres d'altitude jusqu'à la *Taillet*; est ce chaînon très riche en minéraux qui alimente les

lameuses mines de fer d'Allevard. Les replis secondaires de *Branne-Farne* et du *Rellan* le prolongent dans la boucle que dessine le lac de la *Brède*, au moment de couler dans l'Isère.

2° L'arête orientale, qui épanche ses eaux, d'un côté sur la Maurienne, de l'autre sur le Grésivaudan, échelonne ses massifs, du plateau des *Sept-Laux* au colde inférieur de l'Aix sur l'Isère, dans la direction d'Vigneulle; massif des *Sept-Laux*, pointe des *Castas* (2725 mètres), *Pyramide inaccessible*, crête d'Argentières, sur le flanc de la Combe-Madame; massif de *Valère*, *Aiguille Equid* (2893 mètres), *Grande-Vallée*; massif du *Glegin*, qui porte sur un court chaînon la pointe du *Puy-Gris* (2911 mètres), sorte de feuillet de gneiss aux parois nord et sud à peu près perpendiculaires et dont la pointe, semblable à une canne, surgit dans les ans au-dessus d'un glacier; c'est le sommet culminant de toutes les montagnes d'Allevard. A la ligne de faite du *Glegin* s'attachent le glacier de ce nom, la pointe de *Comberousse*, celles du *Grand-Glacier*, du *Haut-Pont* et des *Pattes*. L'arête poursuit vers le nord; massif du *Grand-*



G. B.

LES SEPT-LAUX, LE LAC CARRÉ ET LE LAC NOIR.



MASSIF DU TAILLEUR. LE LAC CLARIE.

*Château de Frêne* 2811 mètres, dont le flanc nord-est est tapissé par un glacier ; chalet d'Allevard, Cultures et prairies parsemées de ha-mieux, forêts de hêtres et de pins encadrant de jolis vallons frais, des clairières vertes, enfin de grands piturages comme Chamrousse, précurseurs des moraines rondes, des cirques glaciaires, des schistes cristallins ébréchés et arides, solitudes sauvages comme celle de la Pra, d'où surgissent les trois pics de *Belledonne* ; tel est le spectacle varié que présente le massif.

Leur dégage son horizon sur la coulée d'Allevard. Cultures et prairies parsemées de ha-mieux, forêts de hêtres et de pins encadrant de jolis vallons frais, des clairières vertes, enfin de grands piturages comme Chamrousse, précurseurs des moraines rondes, des cirques glaciaires, des schistes cristallins ébréchés et arides, solitudes sauvages comme celle de la Pra, d'où surgissent les trois pics de *Belledonne* ; tel est le spectacle varié que présente le massif.



GLACIERS DU GLEYZIN, VUS D'ALLEVARD.

Dans une agreste ceinture de prairies de châtaigneraies, où le *Breda* roule ses eaux fraîches à l'issue d'une gorge profonde, **Allevard** offre à ses hôtes le charme d'une villégiature champêtre, tout à fait reconnue de ses eaux sulfureuses et le plaisir, sans trop de risques, des courses en montagne. Dès le *x<sup>e</sup>* siècle, les moines de Chiny pénétrèrent dans ces retraites éloignées, alors infestées de bêtes féroces. Au *xiv<sup>e</sup>* siècle, *Allevard*, fief de l'évêque de Maurienne, devint le siège d'un seigneurie qui comprit, durant le moyen âge, une place fortifiée. L'industrie métallurgique lui donna un vil-  
*essor*, au début du *xv<sup>e</sup>* siècle. C'est dans l'étroite gorge du *Bout du Molle*, sur la rive gauche du *Breda* (1 kilomètre du bourg), que les bords tourmentés réduisent le minerai de fer extrait en partie des mines de la Taille.

### MASSIF DE BELLEDONNE

Etève, la Ramache, l'Eau-d'Orle circonscrivent le massif de *Belledonne*. Au revers du pas de la Goche, l'effacement des *Sep-*

la montée à la Croix-de-Belledonne (2913 mètres) est l'excursion classique d'Uriage. Le chalet-hôtel de l'*Oursière*, sa cascade, sont encore un joli but d'excursion. Entre forêts et sommets chauves, le chalet hôtel de Roche-Béranger anime la solitude des pâturages : partout des lacs, des cascades bruyantes, de larges horizons pour les grimpeurs.

M. H. Ferrand, accompagné de son père et des guides Pierre Gini et Remy Xavier d'Allemont, escalada, le 4 septembre 1876, le plus haut des trois pics de *Belledonne* : le panorama du pic de la Croix-de-Belledonne leur paraissait l'échecement brisé par les cimes voisines : Grande-Lance de *Dominé* (2833 mètres), *Grand-Dominé* (2833 mètres), *Grand-Lance d'Allemont* (2834 mètres), mais surtout au nord-est par une noire pyramide, aiguille abrupte, entourée d'effraux précipices et qui, semblable à la flèche bardée d'un clocher, s'élevait dans les airs au-dessus de tout le reste. De nombreuses tentatives avaient été faites par les chasseurs de chamois pour dompter la cime rebelle ; mais l'inclinaison de l'aiguille est excessive, les anfractuosités qui valent ses flancs, pleins de neige, recouvrent la roche d'un

perpète verglas et, comme l'ascension se fait par le nord-est, où la glace abrite du soleil le fond presque pas, il en résulte que les conditions d'approche ne sont praticables que pour un temps très limité de la saison la plus chaude. A d'out de septembre, quand M. Ferrand se trouva au pied de l'*aiguille* noire de *Belledonne*, le petit lac, deversoir de ses eaux glaciaires, était encore en partie gelé ; après les dernières touffes de gazon, les échalas, la roche nue, les nœuds les arêtes surplombantes, cheminée presque verticale, corniches ébréchées qu'il faut enjamber sur un vide de 600 mètres, roches tremblantes, par-dessus contre laquelle on se hisse avec un câble s'il ne casse pas, arête pierreuse ou l'on grappe à quatre pattes : telles furent les étapes de cette tourmente escalade. « Tout est mouvant sur cette cime battue par les orages : quatre hommes peuvent à peine tenir ; de partout le vent souffle avec violence. Mais quel horizon ! Mont Blanc, les Grandes-Rousses, la Meije, le Ecrins, le Pelvaux : de toutes parts surgit l'étrénelant bataillon des cimes, de aiguilles et des grands massifs alpestre



Pic de M. d'Orléans





Fig. de M. VALLÉE.

PIC SANS-NOM, AU DU PIC COOLIDGE.

## MASSIF DE L'OISANS

Le massif de la *Vanoise*, que circonscrivent l'*Isère* et l'*Aire*, trouve sa contre-partie dans le cirque glaciaire de l'*Oisans*, qu'enveloppent la *Romanche* et le *Doire*. Mais, au lieu que la *Vanoise*, attachée de près à la crête principale des Alpes franco-italiennes, dont la distance à peine la courte dépression de Hérault, semble, de notre côté, le prolongement du grand Paradis, le massif de l'*Oisans* s'éloigne assez de ses deux plus puissants voisins, le *Thaba* et le *Vua*, géants de la crête séparative, pour former un monde à part; la *Durance* et son premier affluent, la *Guisane*, lui creusent à l'est un fossé complémentaire du double sillon ouvert au nord et au sud par la *Romanche* et le *Doire*. La massive, titulesse profile sur un horizon sans bornes, la prodigieuse masse de ses remparts inaccessibles et de ses tours cuirassées de glace. On dirait, sur le flanc de la *Vanoise*, un autre mont Blanc, bien que l'élévation générale des plateaux qui l'encaissent ne permette pas d'abord d'en saisir les proportions exceptionnelles.

Chamonix en effet n'est qu'à 1 041 mètres d'altitude, le mont Blanc, qui atteint 4 800 mètres, le domine immédiatement de 3 759 mètres, tandis que la *Grèce*, Chamonix de l'*Oisans* sur la *Romanche*, n'étant éloignée du faite de la *Meije* voisine que de la différence de 1 526 mètres à 3 087 mètres, c'est-à-dire de 2 061 mètres, se trouve à 1 318 mètres plus rapprochée que son émie savoisienne de la haute cime qui la domine. De même pour la *Bérarde*, centre de ralliement du massif dauphinois sur le *Vanoise*, qui en creuse l'artère centrale d'écoulement. La *Bérarde* cote 1 738 mètres d'altitude; la crête culminante des *Ecrins* barre son horizon, à 4 103 mètres, ce qui réduit à 2 365 mètres la différence d'un niveau à l'autre, moins que celle de la *Grave* à la pointe de la *Meije*. Pour s'élever de Chamonix au mont Blanc, on monte 1 415 mètres de plus que de la

*Bérarde* au sommet des *Ecrins*; l'opposition accentue le relief et grandit l'admiration. Les *Ecrins* dépassent 4 000 mètres; on s'en doublerait à peine; ils n'écraient pas comme le mont Blanc.

Ce sauvage entassement de l'*Oisans* est resté longtemps méconnu. Une de Beaumont, dont la présence fut admirable, en avant de l'indéfini et signalé le caractère étrange. « Les montagnes de l'*Oisans*, dit-il, ne présentent, il faut en convenir, que des beautés géologiques. Le voyageur ordinaire n'y trouve que de belles horreurs. Il y cherchera vainement ces paysages à la fois gracieux et grandioses qui l'attirent à si juste titre à Grindelwald et à Chamonix. Le fond des vallées est trop élevé pour que la végétation puisse embellir de son luxe les bords de leurs flancs glorieux. Quelques maigres pâturages y cèdent bientôt la place à la neige ou à la roche nue;

quelques trembles, quelques bouleaux clairsemés ombragent presque seuls le vallon de la *Bérarde*. La combe de Malaval et les vallons de Beauvoisin et d'Entraignes sont entièrement nus. Les neiges et les glaciers de ces montagnes sont leur seule décoration, et il faut se donner quelque peine pour y attendre, des points d'où on ait une vue suffisante pour les louer. Mais toutes sans doute que le mont Blanc et le Jura, les montagnes de l'*Oisans* paraissent encore bien moins hautes qu'elles ne le sont, à cause de l'élévation absolue des vallées. Il faut essayer d'y monter pour bien se persuader qu'elles sont hautes, et, même alors, l'on a quelque peine à se rendre au témoignage des amibes.

Une de Beaumont, qui compare l'ensemble à un fleur, mise chose dont la corolle est ouverte et figure par des conches de glaciers qui, sur presque toute la circonférence du groupe, s'appuyant sur les masses granitiques du fond, pour s'enfoncer sous les pentes voisines. Le bonnet de la *Bea de*, couvert de neige, se perd dans l'air, ne que le centre de ce calice ou plutôt de ce cratère immense, dont les bords, découpés en masses



Fig. de M. VALLÉE.



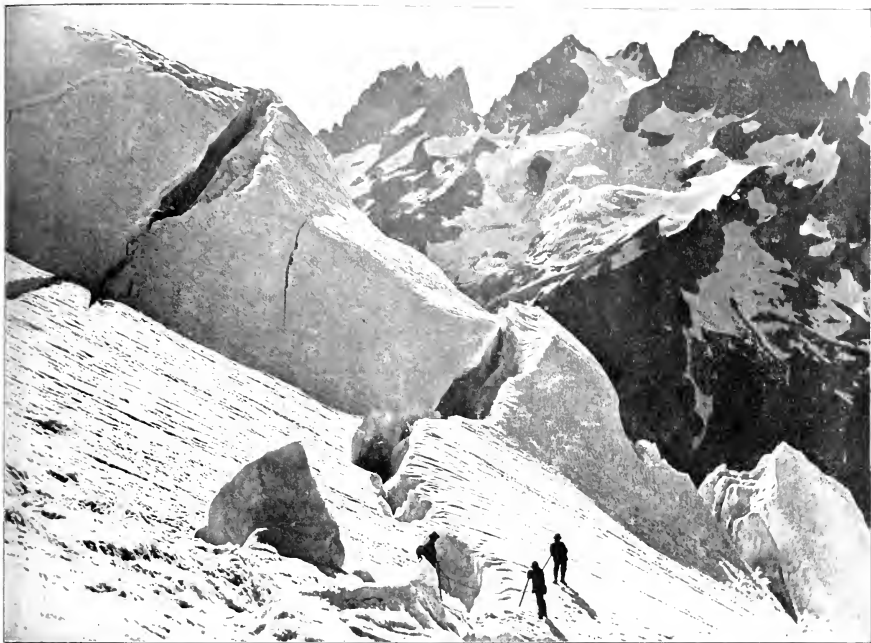


Fig. 3. de M. Oudou.

LE GLACIER DE LA PIVRE DES AGNEAUX ET LA GRANDE-BUINE.

avaient examiné la montagne du côté des Etançons s'accordant à penser qu'elle serait vaincue, le soir où on avait atteint le glacier du Doigt. « L'heure trop avancée décida les grimpeurs à remettre à fin de leur promesse. Une corde d'une dizaine de mètres se fêla dans le rocher pendant la descente facile.

Après quelques jours d'attente, causée par le mauvais temps, voici nos alpinistes revenus au Châtellet et à 2 heures du matin ils emportent 100 mètres de corde. « A 4 h. 20, aux premières lueurs de l'aube le 16 août, nous nous remettons en marche; nous nous reposons 30 minutes après avoir traversé sans difficulté le glacier des Etançons; à 9 h. 15, nous atteignons la pyramide de M. Dubouzel, où nous nous arrêtons pour déjeuner. A 9 h. 25, nous reprenons l'ascension. La corde nous permet de grimper plus facilement le passage que nous avions trouvé si d'incertain. Le rocher de la moulinette nous offre pourtant d'assez sérieux difficultés.

« Nous avançons avec une lenteur désespérante; il fallut multiplier les précautions, car la poutre était très courbe et glissante. A chaque instant nous nous voyions forcés de reculer sur nos pas, après nous être engagés dans un coin où l'on ne se pouvait plus sortir; notre moral commençait à s'altérer. L'après-midi, sensible de détail les difficultés que nous avions rencontrées et la route que nous suivions pour esquiver cette moulinette de 150 mètres, je constatai seulement que, sans nous arrêter, une seule minute de repos, nous employâmes 2 h. 40 pour atteindre au sommet et pour atteindre le glacier du Doigt. Nous ne laissâmes d'abord ce glacier à notre droite, afin d'être à l'abri de la chute terminale à l'ouest. Ici cette route nous aperçûmes de quelques maisons de la Grèce. Pour gagner, après le 4.25, nous devions aller rétrograder de quelques pas et nous l'avons fait. Arrivé au bivouac, où nous nous arrêtons 40 minutes pour déjeuner, Baptiste Rodier, le guide de la Béralde, avertit que nous étions en retard. La principale cause de notre retard fut le ne continué pas à grimper, il

dut attendre notre retour au point où nous l'abandonnâmes, à une altitude de 3620 mètres.

« Vers 13, nous nous remettons en route tous trois : Gaspard, son fils et moi. Le glacier que nous allons traverser n'est nullement crevassé et présente une pente uniforme dans toute son étendue. Cette inclinaison, assez forte il est vrai, 40 environ, n'offrant pas un obstacle sérieux. Nous dûmes néanmoins tailler des marches pendant toute la traversée (45 minutes) avec un soin tout particulier.



Photo de J. J. J.

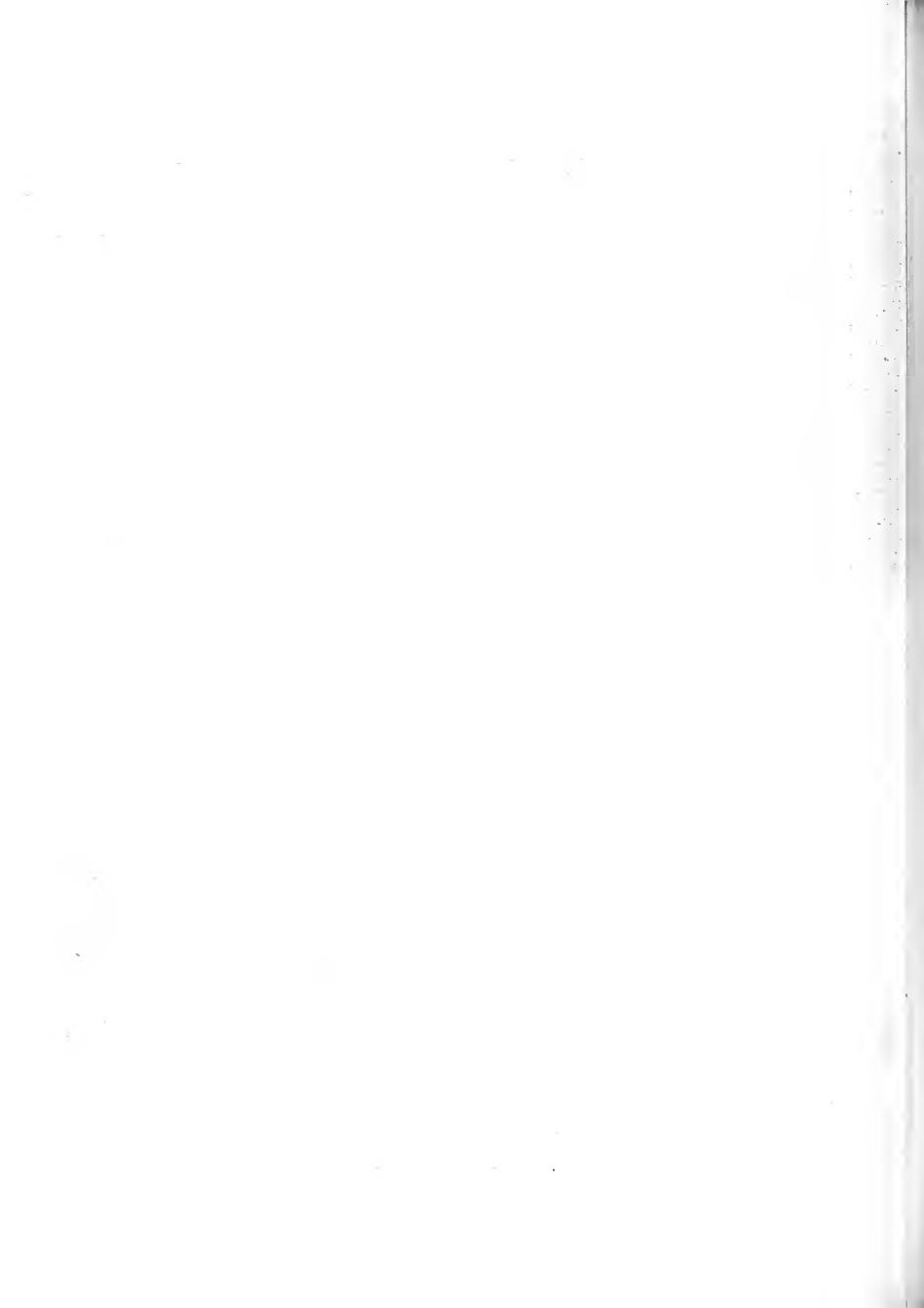
RUE DE LA MONTAGNE.





C. C. B.

LA MIGE ET LE VILLAGE DE LA GRAVE.





Dessiné par M. J. B. B. B.

LA MERGE ET LE GLACIER DES ÉLANÇONS, VUS DE LA TÊTE DE LA MAYE.

arrivés à 15 ou 20 mètres seulement au-dessus de la Pierre humide. M. Duhamel, nous nous trouvâmes arrêtés sur une corniche sans avoir y trouver le moindre passage, et nous dûmes nous résoudre à demeurer jusqu'au lendemain matin sur cet étroit polier de rocher. Un bloc, convenablement équilibré par le père Gaspard, nous servit de parapet, et, pelotonnés sur nous-mêmes pour mieux résister au froid, nous nous préparâmes à une longue et terrible nuit.

« De peur de nous voir enlevés par le vent, nous resserrâmes la corde à laquelle nous étions attachés tous les quatre. Nous en passâmes une nouvelle autour de nos reins à l'aide d'un nouet coulant, de manière à nous enlacer. L'extrémité de cette corde fut scellée et moyennant nos piolets dans les rochers à quelques mètres plus haut. Ainsi suspendus dans un étroit espace où nous ne pouvions ni nous asseoir ni rester debout, nous attendîmes le jour. Incapables de nous mouvoir, tant la place que nous occupions était limitée, nous eûmes à supporter un froid intense; la neige et la grêle qui ne tardèrent pas à tomber par rafales causèrent à nos membres engourdis de vives douleurs.

« Vers 10 heures, un phénomène assez curieux se produisit sur nos vêtements: la neige, en tombant, fondait à la chaleur de notre corps, puis la température extérieure se transformait en glace; aussi nous était-il impossible de remuer les bras, cette glace s'incrustait tellement dans nos habits que nous essayâmes en vain de nous en débarrasser avec nos couteaux. Rien n'eut lieu, aucun de nous ne songea à fermer l'œil durant toute la nuit, Gaspard ne me lâcha pas une minute; nous restâmes enlacés à trois le corps ou à genoux, tant que dura cette tempête. La sollicité de la corde qui nous retenait était lointaine, et nous savions qu'au-dessous de nous se trouvait un vide profond de 500 ou 600 mètres. Du reste, aucun murmure ne sortit de nos lèvres; de temps à autre une voix demandait l'heure; à cette question personne ne pouvait répondre, ni l'un de nous prêtait ses compagnons de le tenir avec la corde pendant qu'il changerait de position, parce qu'il souffrait trop d'une crampe dans les jambes, rien ne pouvait nous aider à

supporter le vent et le froid. Nos provisions étaient de plus longtemps achevées; notre dernière goutte d'eau-de-vie avait été équitablement partagée au commencement de la nuit, Gaspard fils voulut fumer, mais il se vit dans l'impossibilité de bourrer sa pipe, car ses mains lui refusaient tout service; mon thermomètre à minima, que j'avais fixé au commencement de la nuit un peu au-dessus de nous, me donna le matin une température de 11° au-dessous de zéro.

« Vers 2 heures, le temps devint moins aileux, le vent se calma, et, après avoir attendu les premières heures du jour, Gaspard voulut, vers 4 heures du matin, continuer la descente. Ce premier effort fut très pénible; nous nous vîmes tous à peu près incapables de nous mouvoir et Gaspard nous donna l'ordre de nous accroupir de non-



Dessiné par M. J. B. B.

LES ÉLANÇONS. COURS DU RHOÏNE.



LE MONT PERVOUX, ET LE GLACIER BLANC.

L'ÉVÉNEMENT

avec, sur le caducée, en leurs serpillons l'un contre l'autre. Nous nous égayons un peu pour échapper de l'ennui de la circulation dans ce sentier étroit et étroit. Nous comptons sur le lever du soleil ; mais il n'y a rien de sûr.

A 10 heures, le brouillard est tombé et le vent soufflait en tourbillons. Nous descendons à tout prix. Mais les rochers sont si nombreux que nous sommes obligés de nous arrêter à tout moment. Nous sommes obligés de nous arrêter à tout moment. Nous sommes obligés de nous arrêter à tout moment.

Le brouillard est tombé à tout prix. Toutefois, près des rochers, la vue est encore bonne. Nous descendons à tout prix. Nous descendons à tout prix. Nous descendons à tout prix. Nous descendons à tout prix. Nous descendons à tout prix.



LE MONT PERVOUX.

L'ÉVÉNEMENT

« Ce repas terminé, nous regagnâmes la Berarde, par une pluie battante; il était midi lorsque nous eûmes le bonheur d'y rentrer. » (E. BOLEAU de CASTELNAU, *Annuaire du Club Alpin français*, ann. 1877.)

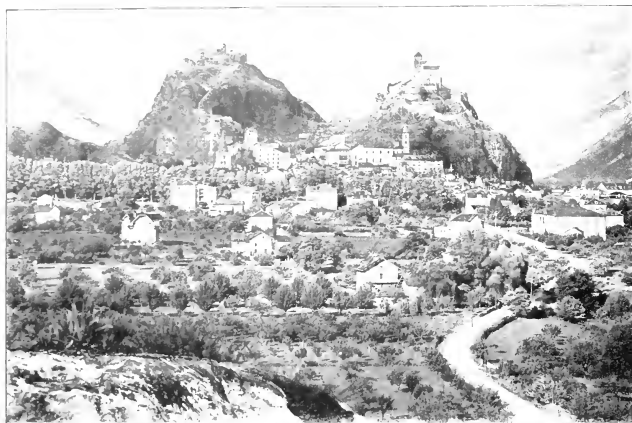
Si l'on remonte le cours du Vénéon qui draine en éventail toutes les eaux du grand cirque intérieur de l'Oisans, la rive du torrent conduit, de l'Oasis de Bourg-d'Arud (commune de Venosc) à Clapiet de Saint-Christophe, encombré de gros blocs dévalés, au Plan d'Iac, dont les eaux épuisées autrefois par la rupture d'un ancien barrage, viennent d'être recueillies à nouveau pour en utiliser la force motrice au moyen d'un canal de dérivation.

Si l'on remonte le cours du Vénéon qui draine en éventail toutes les eaux du grand cirque intérieur de l'Oisans, la rive du torrent conduit, de l'Oasis de Bourg-d'Arud (commune de Venosc) à Clapiet de Saint-Christophe, encombré de gros blocs dévalés, au Plan d'Iac, dont les eaux épuisées autrefois par la rupture d'un ancien barrage, viennent d'être recueillies à nouveau pour en utiliser la force motrice au moyen d'un canal de dérivation.

En rapide couloir de glace conduit au col des Ecrins, l'une des brèches les plus intéressantes de la chaîne. En haut, sur le glacier de l'Eau, la piste du col des Ecrins rejoint celle des caravanes parties du revers de la vallée du G. le torrent de Saint-Pierre, le refuge de la vallée, le pré de Mme Carle et le pied glacé de la Grande-Sagne. Jusqu'au sommet des Ecrins, une abrupte paroi de glace, inclinée à 60° au moins, reste à franchir. M. Coolidge dut y tailler près de 500 pas; la moindre neige fraîche, une brise, même légère, pouvait rendre cette escalade impraticable et mortelle. M. Whymper y grimpa en 1864. « Si quelqu'un, » écrit-il dans ses *Escalades*, « n'est pas venu là, » pour être venu là, j'aurais pu le faire en toute humilité. » Ce n'est que trop vrai. « Et si mon censurier ajoutait : » diriez-vous ne fût-il pas plus aucune autre ascension à laquelle vous n'essayeriez de descendre ? »







SION EN VALAIS : HAUTE VALLÉE DU RHÔNE.

Cl. Photo-globe

très irrégulière, allongée sur plus de 400 kilomètres. Le Rhône alors continuait d'être que le filet de fusion échappé à la tête du glacier et il se précipitait à peu de distance de sa source. Car le Rhône, profondément échancre entre la chaîne de l'Estaque, voisine de l'arche de Marseille, et la montagne de Gêve, livrait carrière à une voie intérieure, qui ne fut autre chose que l'embonchure du fond primitif encaissé entre les murailles des Gêves et le pied des Alpes. Dans ce goulfe profond, le Rhône et la Durance se joignent, et s'ajoutent leurs eaux chargées d'alluvions. Peu à peu les alluvions émergent au-dessus des eaux : chaîne des Alpes, table d'Arles, plateau d'Arles, etc., comme autant de points d'attente pour les collecteurs à la sédimentation. Ils élargissent leur base ; les intakes se succèdent de tous les débris arrachés à la montagne glaciaire, et ceux roches, sable et limon ; le flot recule devant l'invasion ébouillante. Bientôt la Durance, emprisonnée dans ses propres bras, se transporte, se soude au Rhône, et le fleuve, autrefois bas-fond du Rhône, s'élève, s'empâte sur la mer à son tour.

De sa source à Lyon, le Rhône fournit trois étapes : 1<sup>re</sup> descente du Valais, en territoire suisse ; 2<sup>e</sup> traversée du lac de Genève ; 3<sup>e</sup> percée du Jura, de la frontière française à Lyon.

## LE RHÔNE SUISSE

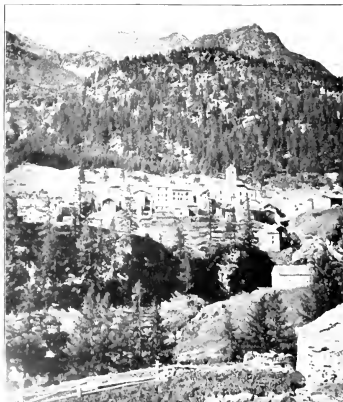
Le développement total du Rhône étant de 812 kilomètres, la Suisse en possède 212, dont 72 pour le lac de Genève. Des 978 km kilomètres carré qui composent son bassin d'écoulement, la Confédération en garde 715.

1<sup>re</sup> Descente du Valais. — Il ne reste qu'un lambeau de l'ancien glacier du Rhône 22 kil. carr. sa, mais il est superbe. De la partie supérieure, longue de 8 kilomètres environ, un ruisseau précipite la masse glaciaire en cascade de blocs échevelés, d'aiguilles aux couleurs irisées qui s'enlèvent et tombent dans une sorte de conque étoilée de crasses froissées d'argout ; le glacier s'incline entre le Baumstoch 200 mètres et les Hinters Gletscher 320 mètres, jusque dans le profond bas-fond de Gletsch, à la jonction des routes de la Furka et d'Grimsel. C'est par un

belle voûte azurée que le Rhône se dégage du glacier. Le Mutbach, qui l rejoint, un peu plus bas sur la gauche du Gletschboden, pourrait passer pour une seconde source du fleuve. Presque au sillon, le Rhône absorbe un petit courant d'eau chaude dont le débit est de 15 litres, à 175,9, p. seconde. Ce phénomène d'une eau chaude jaillissant au front d'un glacier imposait à l'admiration : les gens y virent source même du fleuve. L'appellent *Kaltwasser*. Dans le haut Valais, Rhône est le *Baden* d'une forme gréco-romaine *Rhodanus*. C'est encaissée mise à nu par le retrait des glaces pre le nom de *Gletschboden*. n'y a guère plus d'un siècle, il était encore couverte par le glacier celui-ci, on se retirait à la fin de quelques mil



AU DÉBUT DE LA VALLÉE DU RHÔNE.



Cl. Webb

VILLAGE DE SION.





Cl. Wehrli.

CLAVIENS, SUR LES BORDS DU LÉMAN.

Le lac Léman, d'où l'Alpe s'élève, l'ancien lac de l'Hadie du Nord. Des forêts couvraient le delta, les Romains le gardaient avec soin. Dans la nuit, à son tour, les soldats de l'empire de la légion l'Hadie, avec leur chef *Hadie*, l'ont emporté au début de l'empire.

Le lac primitif, d'ailleurs, a peu de distance de la porte du Valais : les alluvions du Rhône l'ont fait reculer. Par là, dans, on l'on s'acharrait sur le lac, la butte de la Saut-Trappe, qui fut une île, sont maintenant emprisonnées dans les terres. Le Rhône, gagnant de proche en proche pour le col, une plaine alluvionnaire de 2 à 3 kilomètres de large. Le lac, soit son effort s'acharrait, jusqu'à ce qu'il soit encore chaque année sur son front un volume prodigieux de limon.

**Régime des eaux.** — La longue et profonde vallée du Rhône supprime même à peu près 100 kilomètres, entre le massif du Saint-Gothard et la dépression du Léman. Dans ce long intervalle, le fleuve, encore couvert de *Gile*, s'écoule, l'onde de 200 mètres en cascades et en rapids, sur une longueur d'à peine 4 kilomètres. La soudanité et la surabondance des précipitations torrentielles sur des pentes très raides le font un perles de véritables avalanches liquides sur la vallée. Ajoutez à cela les crues, l'onde s'écoule droit sur le courant principal, projetant, par les traverses, des débris de matériaux qui entravent l'écoulement du flot principal. Le fond du lac sur les bas fonds des anciens bassins morainiques. Le régime du Rhône a été entravé. Deux systèmes

de coercition sont en présence. Dans le Valais, on emploie des arrière-bords insubmersibles contre-hauts par des épis ou éperons perpendiculaires intérieurs, à 20 mètres les uns des autres. Sur la rive vaudoise, le système généralement adopté emploie deux digues parallèles, l'une submersible, chargée de soutenir le choc des eaux, l'autre insubmersible, formant un arrière-bord solide, par des traverses établies de distance en distance, sur la crête intérieure. Entre les épis ou les traverses, l'eau dépose ses troubles, et le courant central, forcé par la contrainte imposée à sa course, balaye sa conque d'écoulement et rompt les barrages accumulés sur sa route, au débouché des vallées latérales.

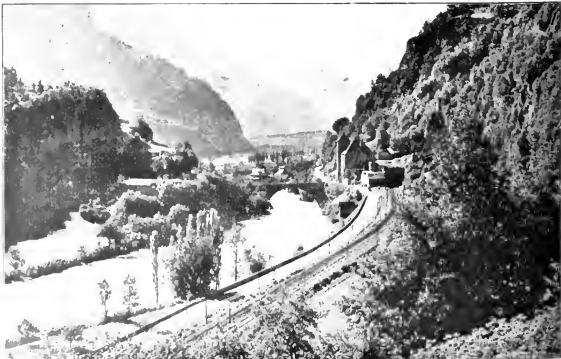
Outre les affluents superficiels du Rhône, il est d'autres causes de trouble constituées par d'innombrables sources filtrant du calcaire. Elles arrivent invisibles, par le fond, et se fondent dans le courant. Contre l'invasion sournoise des eaux souterraines, on a creusé des *cunettes de drainage* qui les recueillent et facilitent ainsi le dessèchement des cuvettes marécageuses.

En réalité, le Rhône qui, de Gletsch à Moré, est tombé, en courant, de 1753 mètres à 760, n'accomplit plus un travail d'érosion bien marqué ; il a déblayé le remplissage de calcaire schisteux qui tapissait sa conque su-

perieure, il tend désormais à encombrer sa vallée de matériaux où il s'englobe, malgré les travaux d'endiguement, exécutés pour accélérer la vitesse du courant. La profondeur des alluvions enfassées dans le creux du Valais, à travers les âges, varie suivant la résistance des fonds. Elle paraît atteindre en amont de Saint-Maurice une épaisseur de 200 mètres. C'est à cette profondeur que se trouvait l'assise rocheuse sur laquelle s'épanchait le Rhône primitif, avant qu'il n'eût comblé ce défilé par les érosions de sa vallée. Le Léman n'est qu'un prolongement du fleuve, dont le delta s'allonge sous les eaux. L'ingénieur Hornlimann a suivi la sonde un sillon sous-lacustre, sorte de chenal plus ou moins sinistre, d'une largeur moyenne de 8 à 200 mètres et long de 9 kilomètres, par lequel le fleuve descend dans les profondeurs, en descendant de droite et de gauche une double digue latérale de limons. Il en est de même pour le lit dans le lac de Constance.

### LAC LÉMAN

Le lac Léman ou de Genève, lac à demi français, n'est qu'un épanouissement du Rhône. Sa grande nappe bleue se développe en forme de croissant dont la corne orientale amorce le fleuve, tandis que la corne occidentale forme son estuaire, à l'abri du seuil sous-lacustre de Promenthoux-Yvoire. C'est ici le *Petit lac* ou lac de



Cl. Wehrli.

LE RHÔNE, A SAINT MAURICE, A L'AVANT DU SIMPLON.

LE RHÔNE, A SAINT MAURICE, A L'AVANT DU SIMPLON.



YVERDON, MONTRÉAL, AUX BORDS DU LEMAN.

G. Wagnon

Genève proprement dit, par opposition au *Grand lac* ou lac Léman, comme le désignaient spécialement les anciens. La longueur totale du croissant liquide, à vol d'oiseau, entre Genève et Villeneuve, est de 63 kil. 400; d'après les dernières évaluations; celle de l'axe dirigé suivant la courbe littorale, 72 kil. 300. De l'entrée à la sortie du *Rhône*, la rive du nord mesure 95 kilomètres; celle du sud 72 kilomètres; ensemble : 167 kilomètres pour la ligne des côtes. La plus grande largeur du lac, entre Morges et Amphion, est de 13 kil. 800; la superficie totale, de 582 kil. carr. 34; le volume, 88920 millions de mètres cubes; la profondeur moyenne, 153 mètres, exactement 152<sup>m</sup>.7; la plus grande, 309<sup>m</sup>.7.

Pour chacun des deux lacs, on relève les caractéristiques suivantes : *Grand lac* : superficie, 503 kilomètres carrés; profondeur moyenne, 172 mètres; *Petit lac* : superficie, 79 kilomètres carrés; profondeur moyenne, 41 mètres. Ensemble : superficie, 582 kilomètres carrés; profondeur moyenne, 153 mètres.

Le niveau ordinaire de la nappe lacustre est à 375 mètres d'altitude au-dessus de la Méditerranée. Bordé de talus assez raides, il semble que le fond devrait présenter l'aspect d'une gorge entre deux montagnes et rappeler, par exemple, le sillon du Valais, que le *Rhône* a successivement comblé. Pour être moins visible, le travail du *Rhône* ne laisse pas de se poursuivre. Bien que le volume des matériaux transportés varie d'une année à l'autre, suivant l'état hygro-métrique et la fusion des masses glaciaires, on peut évaluer à 300000 mètres cubes au moins l'apport solide versé annuellement par le fleuve dans le creux du lac. Il faut bien que celui-ci se comble peu à peu et que les aspérités disparaissent.

D'autres cours d'eau ajoutés aux rives contribuent avec le *Rhône* à l'alimentation, mais aussi au colmatage du Léman : la *Tennière*, la *Vevre*, la *Prémontthour*, au nord; la *Morge* de Saint-Gingolph, le *Redon* au sud, mais surtout la *Dronce* savoyarde dont le delta

propre assez avant un promontoire de débris. Il n'y a pas d'îles naturelles assez importantes pour offrir des assises au comblement intérieur au lac. Roche aux Mouttes, non loin de Clarens; Quelques îlots : *Peltz*, près de Villeneuve; *Roche à Salomon*, près de Clarens; la *Harpe* à l'île ne font pas en tout la superficie d'un hectare. Le territoire insulaire du lac peut donc passer pour insignifiant. Quant aux récifs rocheux de la pointe d'Yvonnet et de Vénoge, ce sont des blocs erratiques baignés par les anciens glaciers.

On a relevé, dans le *Petit lac*, une série de fosses secondaires, à : Yvon 70 mètres, Tongues 70 mètres, Coppet 66 mètres, Chevran 71 mètres, Bellevue 50 mètres, séparées par des barres peu saillantes. Celle de *Prémontthour*, au pont le plus élevé, présente une profondeur de 66 mètres; le banc sablonneux de *Trévins* marque, à l'approche de Genève, la frontière du lac et du Rhône. Si le courant ne balayant vigoureusement ce contour de sortie, depuis longtemps le fond, exhaussé d'ailleurs par un mouvement du sol très lent, mais pourtant appréciable, se serait obstrué, démembré en plusieurs bassins et finalement comblé.

Sous le croisement de leurs grandes voiles latines, les bateaux du lac *Léman* ont une grâce sans pareille : ils sont faits pour le cadre; mais, s'ils se promènent, c'est en travaillant. La valeur marchande du poisson pris dans le lac dépasse annuellement un million. Aucun lac n'a été mieux étudié que le Léman : sa *fauve*, sa *faune* sont connues. Des cygnes royaux sauvages, des mouettes, des hirondelles de mer sont ses hôtes ordinaires; ajoutez des canards, des grèbes, des plongeurs, plus d'une vingtaine de palmipèdes de passage. Le lac nourrit vingt et une espèces de poissons : la perche, la truite, l'ombre chevalier, sans compter un peuple de petits crustacés, transparents comme le cristal, qui constituent la laine de plume lac, et les êtres qui pullulent dans les grandes profondeurs.



LE LAC LÉMAN.



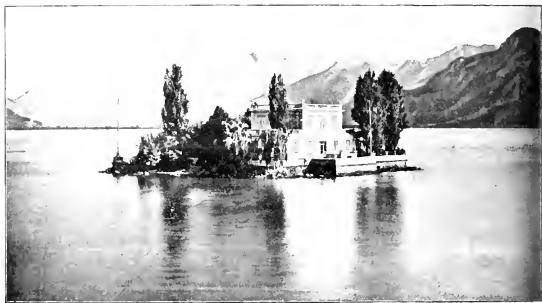
CHABLAIN ET LA DENT DE MIDI.

**Rives du lac.** — Si le *Léman* n'était le vaste miroir des Alpes, l'aspect de cette vaste masse liquide sans arrêt paraîtrait assez monotone. C'est par la vie et la lumière qu'il retient l'œil. Et dans le miroir de ses eaux se fondent les aspects de ses rives, pour composer un tableau d'une solennelle harmonie. Elles sont à la fois majestueuses et douces, riantes et sévères. Au sud, la forte Savoie monte à travers de hautes et dardantes pentes, boisées, jusqu'aux verts pâturages ou, l'été venu, tout est roses, dans l'air pur et la solitude des hauts, les sommets des troupeaux ; au nord, vers l'horizon, le mont *Blanc* dardé sa tête et les cimes innombrables. Au nord du lac, les collines ondulent, plantureuses et amoureuses, et l'œil s'élève au milieu des vallées, des crêtes et des chalets, villes et hameaux, au pied des clochers qui s'élèvent au-dessus des vergers et des champs, le son de la cloche se perdant peu à peu à l'autre.

Le lac, vers *Morges*, *Vevey*, *Cluses*, *Montreux* s'engourfandant, se perd dans la nuit, aux yeux que les poètes et les romans

ont célébrés à l'envi pour la richesse de leur terroir et l'abondance de leurs fruits. Déjà, au temps des Romains, l'on recherchait cette côte ensoleillée, tournée vers le sud et abritée des vents froids par l'épave ébranlé du Cap au Moine, de la Dent de Jaman, des Rochers de Naye (2045 mètres), avant-coureurs des grands massifs du Valais. A leurs pieds, le pittoresque château de *Chillon* plonge les épaisses murailles de ses souterrains greffés sur le roc, en pleine eau vive. Plus d'un prisonnier traîna, dans cette tombe anticipée, une existence misérable : *Bonivard*, prieur de Saint-Victor, y demeura longtemps attaché.

L'rive suisse finit de l'autre côté du Rhône et du Rouvet, à *Saint-Gingolph*, curieux ensemble de deux villages, l'un valaisan, l'autre savoyard et français, étagés aux flancs du ravin de la *Morge*, dans une jolie situation. Entre la Suisse et la Savoie, maintenant la France, le traité de Lausanne (30 octobre 1864) fait loi et fixe la frontière dans l'axe central du lac. On désigne particu-



CL. WEISS

L'ÎLE DE CLAVENS ET LA DENT DE MIDI.

lièrement sous le nom de *Mont-Blanc* la partie profonde qui s'étale entre *Vevey* et *Meillerie*; la *Grande-Croix* est la cuvette qui s'enfonce entre

le delta de la Dranse et la pointe d'*Yvoire*. **Évian-les-Bains** doit à son excellente organisation l'Institut hydrothérapique, mais surtout aux charmes de ses environs et à l'enclavement du lac, l'afflux croissant de ses hôtes d'été. Une petite ville ancienne s'étage dans une couronne d'arènes, d'hôtels, et de villas, aux premiers plans des montagnes du Chablais, que domine la *Dent d'Oche*. Ce fut la capitale du pays de *Goyet*, avec une citadelle dont cinq tours subsistent encore (3270 habitants).

**Thonon**, ancienne métropole du Chablais, tient à la rive du lac par un funiculaire qui relie la ville du commerce et celle des bains au hameau marin de *Rives* (232 habitants). C'est de *Thonon* qu'en 1594 saint François de Sales entreprit l'évangélisation du Chablais. *Thonon* appartenait à la Savoie depuis le *x<sup>e</sup>* siècle : Humbert aux Blanches Mains, premier comte savoyard, le recut de Conrad le Salique; la ville fut comprise, en 1792, dans le département du Mont-Blanc, puis dans celui du Léman; rendue à la Savoie en 1814, et enfin recueillie avec celle-ci, après la campagne d'Italie.



A. GUYOT









GENÈVE. — LE PONT DU MONT-BLANC ET LE LAKE ROUSSAUX.

G. FROST

nade Saint-Antoine, Observatoire, promenade du Lac, Monument national de la réunion à la Confédération helvétique, rebât du mont Blanc; sur la rive droite, Saint-Gervais, promenade Saint Jean, les boulevards, les Croquettes, le parc de *Mont-Repos*, sur un gracieux terre-plein que laissent les eaux bleues du lac.

Le Rhône et son lac sont la vie de *Genève*, mais on n'a encore tiré du fleuve qu'une partie de l'effort utile qu'il pourrait donner à l'industrie. Par l'altitude des étiages du Rhône, entre sa source et la sortie du lac de Genève, on jugera de la force lussée sans emploi; *Gletsch*, au pied du glacier d'origine, est à 1 753 mètres; Morel, 760; Brigne, 673; L'orche, 623; Son, 491; Saint-Maurice, 411; le Léman, 374.

*Genève* développe de plus en plus ses établissements hydrauliques. Sur le bras droit du fleuve, que coupe en deux la grande île du Rhône, un système d'écluses règle l'écoulement des eaux, de façon à entretenir la chute nécessaire aux turbines de l'établissement hydroélectrique de la Confédération, attaché à la rive gauche d'aval. Libre de ses impuretés, déposées dans le grand réservoir du lac, le Rhône a la limpidité du cristal de roche; conduites, sous le barrage, une course d'émouvement.

A 2 kilomètres en aval du pont du Mont-Blanc, le Rhône limpide reçoit un affluent,

l'Arve, au flot limoneux et gâté, chargé de boues et de débris. C'en est fait de la pureté du fleuve, à moins de 2 kil. 12 de sa sortie du lac de Genève. Il manque à l'Arve un grand réservoir pour déposer

ses troubles. Issu du col de *Balm*, il entraîne les russellements des grands glaciers qui composent le colossal iceberg du *mont Blanc*; torrents du Tour, d'Argentière, de la mer de Glace, eaux de fusion des Pélerins, des Bossons, de Tacconaz. De la région du col de *Balm*, on il naît, à 2 200 mètres d'altitude, le torrent tombe à 3 372 mètres, pour un cours de 102 kilomètres, au point où il rejoint le Rhône. Sous le coup d'une débâcle, la puissance de l'Arve est irrésistible. Si son débit ordinaire est de 160 mètres cubes par seconde, avec un minimum de 35 mètres cubes, il atteint en crue 700 mètres cubes, et, par débordements exceptionnels, dépasse 1 000 mètres, tandis que le Rhône donne à sa sortie du lac une moyenne de 250 mètres cubes par seconde, son écoulement étant réglé artificiellement. La combinaison des maxima pour les deux cours d'eau ne se présente qu'exceptionnellement. Alors le flot barreau de l'Arve roule dans le Rhône limpide; on l'a vu, en 1888, soulever le niveau du fleuve de 2 065 sous les turbines de la Confédération, l'Arve peut même, en reboulant le Rhône, pousser ses déjections torrentielles jusque dans le Léman. Ce fait très rare, parce



GORGES DE LA DUNAZ.

50



SINT — LE PER A CHEVAL.

C. G. B.

Qu'il saisisse l'eau du lac des Lasses, s'est pourtant produit plusieurs fois. Les grandes crues de l'Arve ont un double effet sur le



*Rhône* : non seulement elles entraînent le cours du fleuve par le remoulement de ses eaux, mais elles épuisent son activité au déblaiement des matériaux jetés par l'inondation à travers son lit, comme une digue sans cesse relevée, qu'il faut rompre toujours. Ce sont les alluvions de l'Arve qui ont comblé l'ancien marécage, étendu à la jonction des deux cours d'eau, sur lequel est construit le faubourg genevois de *Plainpalais palus*, marécage.

Les affluents de l'Arve sont : à gauche, le *Bonmont*, issu du col du Bonhomme et alimenté par les glaces du Miage, de Trélatete, de Bonmassay ; la *Sallanche*, le *Forma*, le *Beauge*, la *Borae*, qui entame les chaînes calcaires et précipite ses eaux dans le défilé d'Entremont ; à droite, la *Dosaz*, émissaire du Buet, qui s'effondre dans une entaille étroite à travers la roche cristalline de Pormenaz ; le *Giffre*, dans une cassure perpendiculaire à la dépression de l'Arve ; *Giffre-Haut*, venu du Buet ; *Giffre-Bas*, émissaire du lac de Vozeable et des nombreuses cascades du *Per à Chevral* qui ruissellent d'une gigantesque muraille couronnée d'alpages ou de blancs névés ; enfin, la *Ménoze*.

Pour un bassin de 1980 kilomètres carrés que draine l'Arve, la Suisse en possède seulement 80 ; de

nombreux méandres conduisent le torrent dans la plaine de Plainpalais, à la « jonction du Rhône ». Désormais le fleuve serpente dans un lit de molasses flanqué de hautes falaises ; des villages, des fermes isolées, quelques groupes de maisons défilent sur l'escarpement, entrecroisés de jardins, de vignobles et de quelques bois. Sous l'efflux des eaux troubles de l'Arve, des atterrissements déchirent ça et là le cours du Rhône ; des berge s'allongent, où prospèrent quelques établissements industriels. Plusieurs cours d'eau viennent au fleuve, avant qu'il ne quitte le territoire de Genève (18 kilomètres de rive droite ; 21 kilomètres de rive gauche, depuis la sortie du lac).

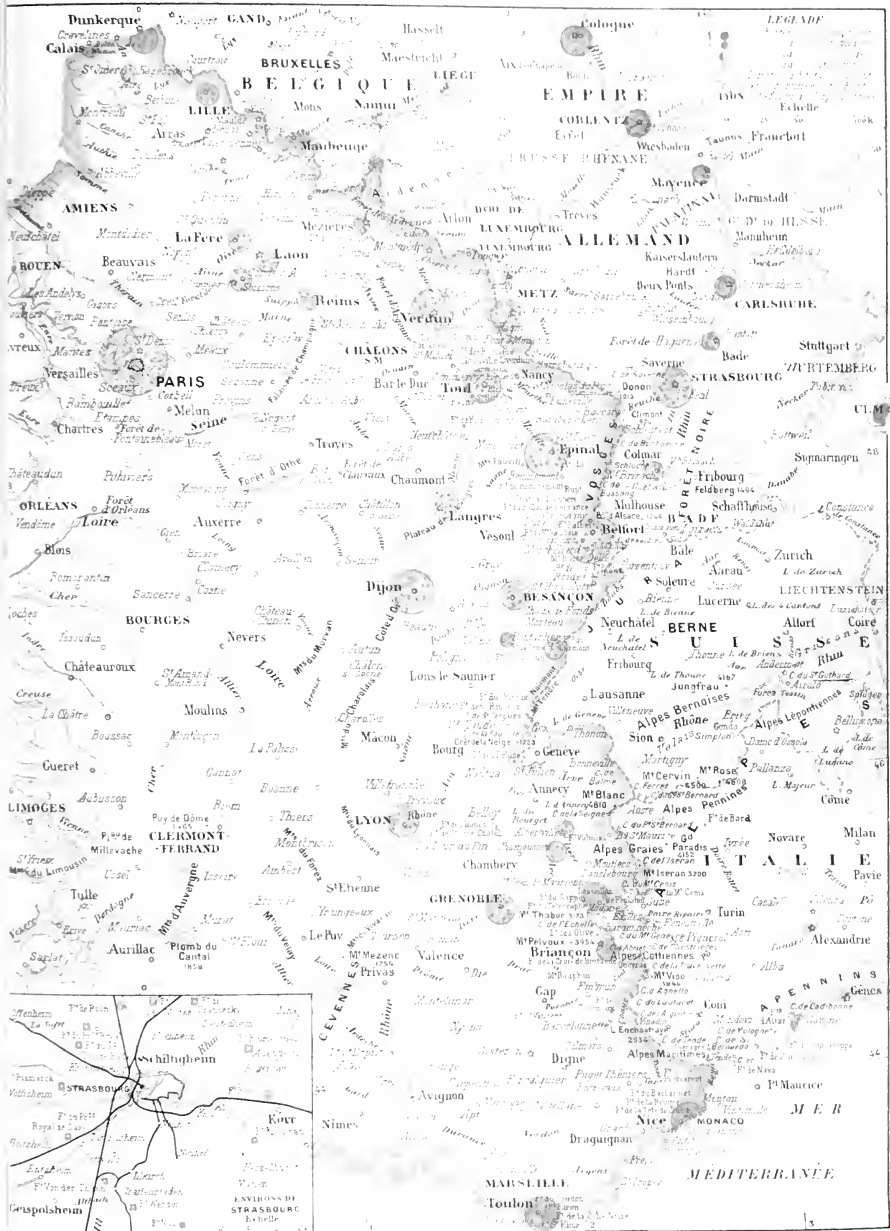
## LE RHÔNE FRANÇAIS

### DE LA FRONTIÈRE SUISSE A LYON

Le Rhône entre en France, d'abord par sa rive droite (département de l'Ain), au-dessous du confluent du *Donjon* ; plus bas, par sa rive gauche (département de Haute-Savoie), en aval de l'Arve, avec une largeur moyenne de 350 mètres, et par 230 mètres d'altitude. Son lit s'encaisse entre des falaises, dont quelques-unes atteignent 80 mètres de haut ; il semble que le fleuve veuille prendre son élan pour entamer, au delà du bassin de Collonges, l'épaisse digue du Jura qui lui barre la route de l'ouest. Alors, il se contracte, rassemble ses forces, disjunt par un terrible effort la tenaille serrée du *Grand Crêt* jurassien et du *Vanne* savoisien ; il se creuse un couloir profond, s'insinue dans les fissures du sol : la Perte du Rhône comme et mugit, pour repartir, apaisé, à la rencontre de la Valserine. Voilà le premier pas franchi. La poussée de la Valserine jette le fleuve dans une faille longitudinale, qu'il suit, aux flancs du *Grand Col de l'Arve*, de *Bellegarde* au bassin de *Culoz*.

Alors le Rhône torrentiel se réveille, cherche sa voie, incline vers l'ouest sous le promontoire de l'Épine, longe une arête riveraine du lac du Bourget, dans le prolongement du massif de la Grande Chartreuse. Ici, un nouveau barrage ferme la route de l'ouest ; le Rhône l'entaille, de *Yenné* à la *Balmie*, par le défilé de *Pierre-Châtel* du bassin d'Arbod à la plaine de l'Ain, il décompte un bastion triangulaire au sommet duquel débouche le Gaiers. Maître désormais de sa route, le Rhône se promène à travers les mailles d'un verdoir au fil de l'hippe, se ramasse, enfin entre dans Lyon, où il rencontre la Saône.

## FRONTIERE DU NORD-EST





Ainsi, du *fort de l'Écluse*, qui ouvre l'entree des défilés du Rhône, au *pont du Saillat*, qui lui donne carrière sur la plaine de l'Ain, deux ruptures principales : La *Perte*, entre l'Écluse et Bellegarde; la gorge de *Pierres-Vives*, entre Yenne et la Balme, conduisent le fleuve, d'une cluse du Jura dans l'autre, avec arrêt intermédiaire dans le bassin du Culoz, jusqu'à l'épanouissement de la plaine lyonnaise. Le Jura est vaincu.

**La perte du Rhône.** — De Colonges à Bellegarde, c'est une cluse *chaudron*, clôture. Le fleuve y précipite son cours entre des rives abruptes, formées l'abord de roches solides, puis de conglomérats beaucoup moins résistants de marnes tendres et de marnes. Son lit est étroit, profond, à pente rapide mais assez régulière et obstrué çà et là par des écueils adventifs. Ce sont des roches ébranlées des vagues et que le torrent a vite fait d'user et de rompre. Mais d'autres se remplaçant sur les mêmes points ou ailleurs : le fleuve mine ses rives qui s'écroulent sous ses vagues.

Le fort de l'Écluse n'est qu'une étape de ce long corridor : de temps immémorial, ce passage fut gâté ; les ducs de Savoie y avaient une intaille. Le 3 janvier 1853, un terrible glissement de 500 000 mètres cubes, détaché de la base du *Grand Crêt*, s'écroula par la base l'un des deux forts de l'Écluse, en surplomb sur le fleuve. Le Rhône, noyé, coula.

Dans cette cluse, tout paraît à l'état d'équilibre instable. La vallée n'est qu'un ravin escarpé, sauvage et à peu près inhabité. Les villages sont tout en haut des versants, aux points où les pentes s'arrondissent pour former des plateaux ondules, à la hauteur de 50 à 200 mètres au-dessus du fleuve. Les cultures descendent çà et là jusqu'au bord de l'eau, mais, presque partout, ce ne sont que des débris. On y accède par d'assez mauvais sentiers dont quelques-uns sont seulement à peu près parallèles au fleuve. Un sentier accessible aux chars de montagne met en communication les deux rives. C'est le chemin de Vanzy, rive droite, au village d'Éloise, rive gauche, par Grésin. Ce chemin traverse le Rhône par un petit pont de bois jeté sur un singulier étranglement. Le fleuve est creusé là un double lit, des deux côtes et au-dessous d'un gros rocher de molasse en forme de pyramide renversée. Le plus large de ces deux bras, celui de gauche, a 5 ou 6 mètres de largeur, et ce n'est qu'à droite en 3 ou 4. La profondeur est considérable et le courant de surface très peu sensible. A quelques centaines de mètres au-dessous, il y a un fort rapide.

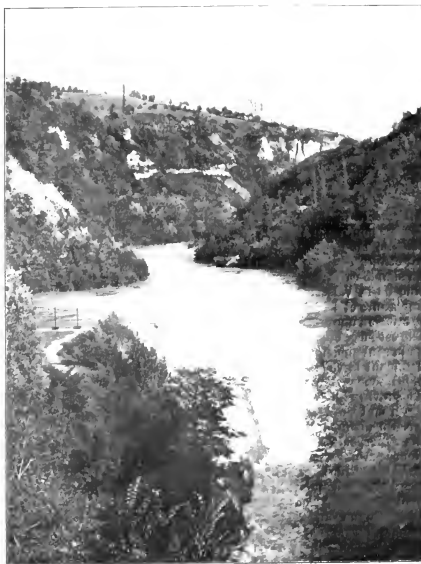
Du pont de Grésin à la *Perte*, les rives sont peu accessibles, mais cependant visibles partout, et, avec plus ou moins de difficultés, abordables. A la *Perte* même, il y a de bons sentiers sur les deux rives. « La *Perte du Rhône* se produit au pont de l'Écluse; peu au-dessous des basses eaux, le fleuve disparaît sur une longueur de 500 pas. Le pont, en pierre, a une arche de 12 mètres de portée. Les eaux du fleuve sont grises; elles s'accroissent en ligne droite par un droit canal, avec des bords et des jets d'eau. A partir d'une petite initialle en fer à cheval, à 250 mètres en amont du pont, c'est comme une cascade horizontale. La chute en fer à cheval est produite par une digue oblique au courant. Elle ne barre pas entièrement le lit du Rhône. Entre son saillant et la rive gauche du fleuve, on a laissé au courant un libre passage d'une trentaine de mètres. En tout temps le Rhône passe par ce pertuis un rapide impétueux, mais

sans attendre le niveau du barrage. En été seulement, pendant les grandes eaux, il passe par-dessus en lames plus ou moins épaisses,



Phot. de M. Haedler.

LE GHIÈRE ET LE PIC DU JANNEVERGE, VUS DE SIXT.

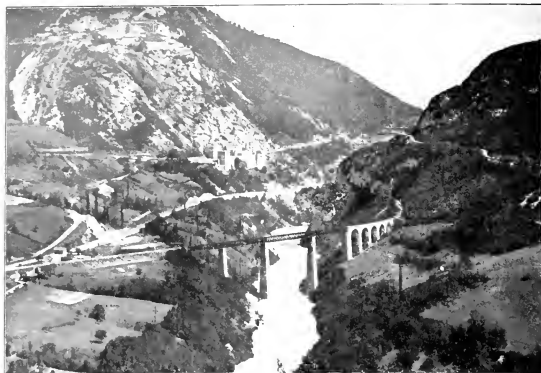


LA PERTE DU RHÔNE, EN AMONT DE BELLEGARDE.

et y former une zone oblique au contact principal, le discléon leur vient en

[illegible]

« Le Rhône, au pont de Lurey, n'a pas grande apparence, mais il ne se perd pas : on le voit. C'est en *de* tout ce qu'on y constate et ce en rapport avec une déception. Il faudrait être prévenu que ce qu'on a de remarquable, c'est précisément ce rapetissement et cette espèce d'évanouissement du fleuve. En amont du barrage c'est un courant superbe, 500 mètres cubes par seconde en eaux moyennes de cette masse s'écroute dans un gouffre avec un bruit et des

[illegible][illegible]

LE FORT DE L'ÉCLUSE.

41. 9. 25.

qu'un intervalle. Sur une longueur d'une quarantaine de mètres, dont le pont marque à peu près le milieu, on ne voit plus le canal inférieur que par quelques interstices entre les blocs arrondis et polis qui sont formés des trous sombres, comme d'étroits orifices de puits. Il y a *perte totale* pendant au moins quatre mois de l'année. Au-dessous, à une trentaine de mètres en aval du pont, le fleuve reparaît dans une sorte de bassin encaissé et à parois surplombantes, où ses eaux roulement en bouillons comme d'une source. De la chute initiale à la renaissance du fleuve, la différence de niveau est, à l'étiage, de 12

13 mètres. » (GAL BOURDON, *Bulletin de la Société de géographie*, 1<sup>er</sup> trimestre 1894, p. 89.)

En 1871, deux Américains ayant acquis la concession d'écouler des eaux du Rhône, construisent une digue de dérivation en amont de la porte du tunnel, de 8 à 9 mètres large sur 6 mètres de haut sous clef de voûte, creusée sur le massif calcaire qui sépare le Rhône de la Valserine, et traîne une partie des eaux d'Illeuve (40 mètres cubes environ) dans le lit de la rivière. La chute obtenue, étant de 11 mètres, développait une force de 8 000 chevaux. L'usine s'éleva sur le promontoire, au pied duquel se réunissent le Rhône et la Valserine. Le site est impressionnant. Sous les roches cyclopéennes qui surplombent, le Rhône large à peine de 10 mètres presque sans courant, mais d'une profondeur incroyablement le flot bruyant et rapide en courant contre la rive opposée, qu'elle frappe avec violence.

Les turbines de l'usine distribuent aux fabriques de *Bellegarde* l'électricité et la font motrice : scieries, filature papeteries, minoteries, fabriques de courroies, de charbon de calcium, vivent du *Rhône*. *Bellegarde*, chef de la route.



J. J. GUNL, A. H. LEE, G. ARDLE

61, 62, 15

yon à Genève par Culoz, est situé sur la rive gauche de la *Valserine*, la soussée violente de la rivière torrentielle précipite le fleuve, du nord au sud ; on le dirait son affluent.

Mais là ne se borne pas l'effort du Rhône. Pendant 8 kilomètres encore, l'enfouissement de son lit s'accroît, pour diminuer ensuite. A Bellegarde même, l'altitude absolue des sords supérieurs du Rhône est de 440 mètres; à Malpertuis, 450. Le village de Beaumont qui, sur la rive gauche, domine le Rhône de trois mètres, est à la cote de 492 mètres, l'est-à-dire à 220 mètres au moins au-dessus du courant. L'escarpement s'élève en deux paliers dont le second fut en pente; de là, sur les rives, une suite de paysages d'étrange caractère.

Bien qu'il suive docilement, du nord au sud, la base de la longue tige que soulèvent le *Côti du Na* et le *Grand-Culou*, entre Bellegarde et Culoz, le Rhône ne laisse pas d'exercer quelques opérations de roches sur sa route ; partout se révèle l'effort patient et tenace.

Au pas de *Malpertuis*, au de la *branche d'Arbol*, le fleuve se resserrait entre deux rives, éloignées au plus de 200 mètres l'une de l'autre ; les rochers en enroulement incluent, sur une même vert entrain, des branches d'arbres grincés sous les ruines. Le Rhône disparaît presque complètement sous le tron sombre où il est contraint de s'enfoncer; il pousse des cris furieux grossis par les échos prisonniers dans les cavités souterraines; la *Planchette d'Arbol* bâton mince sur un gros rocher au-dessus du fleuve, il n'en levait quand la France était en guerre avec la Savoie, à être remplacée par un talier en fer. Un peu plus bas, le château de *Genève* suspend ses tours à 200 pieds au-dessus du fleuve, à Ardoin du Mazet. La scellée le fil de *Montour*, frère du Malpertuis. Au-dessus de



GORGES DE TILLY

G. J. B.



G. J. B.

CASSERNE DE LA CROIX



G. J. B.

LE RHÔNE A PIERRE-CHATEL.

Pierrefort, le château du Pays marquée l'origine officielle de la navigation. Un dépôt de gravier, où s'entassent quelques osiers, témoigne du changement qui s'opère dans l'allure du cours d'eau ; sa vitesse n'est plus aussi grande; le courant devient flou et porte, d'une rive à l'autre, entre Pyramont et Seyssel, des baux chargés d'aspic, dont les atténuations relâchent la montagne voisine. Mais c'est plus bas, seulement, au delà de *Seyssel* et après le confluent du *Fier*, que les rives s'élèvent et la vallée se largit. Seuls, peuple les deux rives du Rhône en deux communes distinctes ; long temps disputées entre la France et la Savoie, séparées par une frontière que marquaient la pile jetée au milieu du fleuve, réunies en 1794 au département de l'Ain, séparées encore en 1845, l'annexion de la Savoie les a ralliées une dernière fois à la France. Mais l'une, sur la rive droite, appartient au département de l'Ain; l'autre, sur la rive gauche, à celui de la Haute-Savoie.

Au-delà de *Culoz*, la voie ferrée de Lyon à Genève croise la ligne internationale Paris-Turin par le tunnel du mont Fréjus; mont Genis, rivi le Rhône multiplie ses courbes dans la

montagne des Alpes, et le Rhône, à l'instar d'un millionnaire, se divise et se multiplie au long du tunnel. Sa seule et seule particularité, c'est d'être un fleuve à double courant. Les Alpes les hautes, au pied de la *Chablais*, d'une sur, à 800 mètres de la cote de la montagne de Vercors, ont à plat de la cote, entre le Rhône et la *Chablais*, un canal assez large, et la traînée de ses ruisseaux, sous un tapis de pierres tremblantes.

Une véritable *carrière* emplit autrefois le couloir de montagnes







de la commune de Saint-Bernard, Tignes, à 1.835 mètres d'altitude, au point le plus élevé de la chaîne du Mont-Blanc. La montagne est entièrement couverte de neige et de glace, et les rochers sont François

dont les roches calcaires ont été profondément dissoutes et crevassées par l'action dissolvante des eaux atmosphériques.

Le **Parmelan** n'est pas une montagne quelconque. Haut de 1.835 mètres à son point culminant, il soulève, au-dessus des bois feuillus, des sapins, des talus gazonnés, un quadrilatère de roches crénelées, flanqué aux angles de tours arrondies, d'une pro-



Photo de M. Bran

LAC DU BOUGET.



de Sales. Le bout du lac affleure à la plaine marécageuse d'où monte, en vedette, près de l'Eau-Morte, la tour du Vivier au siècle.

Du côté d'Annecy, au delà du pont, le relief du ciel orange répand sur l'eau très calme, une éclaircissante contrée d'or à l'horizon. Barant cette nappe, au-dessous, la perspective de l'océan, avec ses coupes, avec ses

digènes, hardies, profondes, sont rayées, à 1.300 mètres en contre-bas, par les filets du Pier, du Méléze et de la Filloze. Vue de la plaine d'Annecy, la montagne paraît inexpugnable. C'est un enlèvement de roches pelées, arides, démantelées, semblables aux flots pétrifiés d'une mer en furie. « C'est le point, comme des mûts de vais-



Photo de M. Bran.

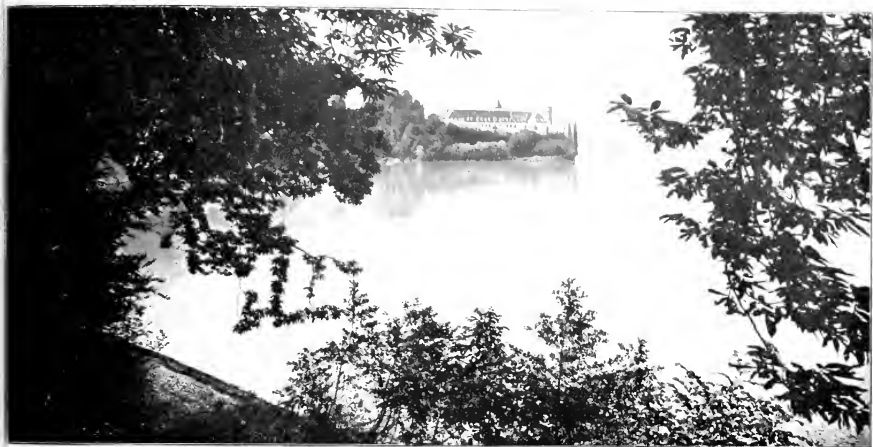
GORGES DU SILLON.

seaux engoutis, des squelettes de pins dépouillés de leurs feuilles, et de leur écorce blanchis par les années ou frappés par la foudre. » (C. DUSANT.) La quelle cause sont dus les *lignes* du Parmelan? La déforestation d'abord qui, en livrant la roche aux ardeurs du soleil, à l'éclatement du gel, à la morsure du vent, à l'acidité des précipitations atmosphériques, a commencé le démantèlement de la montagne. Au surplus, géologues et physiciens s'expriment en explications plus ou moins plausibles.

Cette Arabe Pétrée qu'est la mer des *lignes* offre tour à tour au regard l'édifiant spectacle de l'aridité et de la ruine; partout de crevasses frustes, des arêtes tranchantes, des puits sans fond où les neiges d'hiver se moulent en épaisses croûtes de glace. Il n'est pas jusqu'aux roches décharnées qui, reluisant aux rayons du

soleil, ne donnent l'illusion des champs de neige et des séries de la Mer de glace. Dans ce sol bouleversé, les pluies les plus fortes disparaissent comme par enchantement : pas d'eau, les pâtures qui fréquentent, avec leurs chèvres et leurs vaches, parmi les îlots de verdure semés comme des oasis dans cette désolation, n'ont pour abreuver leurs bêtes et étancher leur soif que la neige

**Les Bauges.** Entre les dépressions des lacs d'Annecy et du Bourget, d'Albertville sur l'Arly à Chambéry, sur le front de la vallée de l'Isère, en amont du Grandvaux, le relief des *Bauges*, une petite Savoie dans la grande, élève ses abrupts remparts qui tombent seulement quelques cols d'accès : passages de Leschaux, de Cusy, du Frêne et de Tignes. De belles routes s'unissent à travers des



Phot. L. M. Godelle.

LE LAC DU BOURGET ET L'ABBAYE DE HAUTECOMBE.

engagée dans les fonds a l'air du soleil : on la fait fondre, et l'eau, recueillie dans des ronces de sapins creusés, paraît un nectar. Une sorte de mirage se produit par l'échauffement des grandes vagues de rocher ; la réverbération du soleil d'août sur ces dalles miroitantes est intense ; le vent souffle là-haut comme haleine d'un four à chaux, et lors fondent les réserves de hiver et partout où, entre les replis arides ou au fond des cirques, se trouve un peu de détritus végétal, une floraison s'épanouit : la campanule, les crucifères jaunes, la senteur bleue se montrent dans les fentes de rocher ou sur un tendre gazon de fleurs vives couleurs ; des genévriers, des orchis odoriférants enlèvent le sol de quelques rigues abîmées, tandis que les rhododendrons suspendent leur corolle comme un campanule, comme un vélum de pompe sur l'arc d'un amphithéâtre, dans les parois du roc s'ouvrent parfois des cavernes mystérieuses comme celle du Haut-Aviernois : une tranchée de 30 mètres sur 10 mètres sous roche, d'une vingtaine de mètres, des pins en arpent les bords. Le sentier suspendu aux parois presque verticales de la tranchée aboutit à un parvis de glace, l'un grand arc complait ouvre la porte ; des colonnettes de glace, dont quelques-unes gisent écroulées sur le sol, ont l'air de soutenir la voûte de cette crypte dont la crotte reçoit à ciel ouvert l'illumination du soleil. Si l'aride désert du *Paraclet* recèle d'étranges merveilles, les sont par malheur d'un accès peu facile.



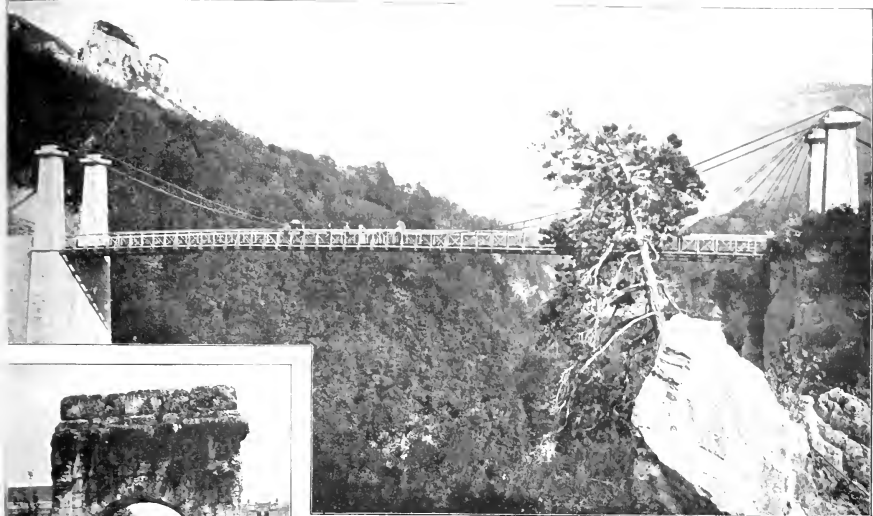
Phot. L. M. Godelle.

BORDS DU LAC DU BOURGET.

détails pittoresques faciles à défendre ; ce serait, en cas d'invasion, la position stratégique la plus importante de la Savoie, car elle commande Albertville, Montmélian, le débouché du Petit-Saint-Bernard, par l'Isère, et celui du Mont-Genis, par l'Arc, Chambéry, Aix, Annecy, l'Écluse et les approches du Rhône, de Guboz à Genève. Cette citadelle naturelle, approvisionnée de tout ce qui est nécessaire à l'entretien d'une armée, pourrait leur indifférence. Les *Bauges*, en effet, bien que dominées assez haut les régions pluriennes qui les entourent, sont riches en bois et en pâturages ; des herbages, des pins couvrent les sommets ; dans les vallées croissent des myrtes éphémères, d'où l'on tire une excellente huile ;

enfin l'industrie pastorale excelle dans la fabrication du beurre et du fromage. Tout n'est pas uniforme dans cet entassement de roches massives et crétacées. L'altitude moyenne étant proche de 1000 mètres, le point le plus élevé, la *Dent du Pélar*, atteint 2260 mètres ; le plus bas est au pont de *Bauges*, issue du pays par la vallée du *Chéron* sur la rive gauche de Rumilly et le cours du Fier. Le *Château* élève ses maisons sur un promontoire escarpé qui enveloppe le *Chéron* ; c'est le cœur du pays ; on ravonne de là sur la forêt et sur l'ancienne abbaye de *Bellevaux*, les grottes du *Pré-Bourget* et des *Bauges*, le site pittoresque du pont de l'Alme. Tandis que la partie orientale du plateau forme l'arrage au-dessus de l'Isère *Haut-Bauges*, la partie nord-occidentale s'épanouit par





C. L. DOM L. G. 1904

PONT DE L'ARMI, AUX ENVIRONS D'AX-LES-BAINS.



ARG. ROMAIN, A AIX-LES-BAINS.

Le *Tier* est le déversoir du lac d'Aiguebelette; c'est par là qu'il s'épanche dans le Guiers. Le lac attend sa plus grande profondeur, 71 mètres, en face de Saint-Alban-des-Monts; sa superficie est de 5 kilomètres car-

rés, les eaux par le ravin du Grand Goulet. Mais la voie romaine, à la lèvre du défilé qu'elle s'était accommodée, tombait à pic au-dessus de la plaine, en sorte qu'il fallut pratiquer dans les falaises rocheuses une sorte d'escalier, une *échelle*, d'où les barbeaux descendaient péniblement à dos d'homme jusqu'en bas.

En 1607, le duc Charles Emmanuel II, pour faciliter les relations commerciales entre la France et la Savoie, dont le poste des *Echelles* était frontière, fit repaver et élargir à grands frais l'ancienne voie romaine, devenue un simple passage muletier. Par là se trouvaient assurées les communications de Vienne à Chambéry. Mais on dut, pour insinuer une route dans ces défilés, faire sauter à la mine 130 000 mètres cubes de rochers et bâtir 6 000 mètres cubes de maçonnerie, en construisant un mur de soutènement qui arc-boute

la route contre la falaise et l'incline peu à peu vers la plaine. L'ancienne mesure de déchargement de la voie romaine sert à présent de fosse pour le confinement des eaux, sans préjudice du grand goulet par où tombent en torrents les précipitations sauvages de la montagne.

Le *Guiers* est formé par l'union de deux torrents : le *Guiers-Clé* et le *Guiers-Mort*, aussi vif que l'autre, qui prennent naissance au cœur du massif de la Grande-Croix. Le *Guiers-Vif*, issu au vers du Grand-Son, sous le plateau du Lapeyre, est le profondément le massif, de *Saint-Pierre*. Le *Guiers-Mort* est un village de la Grotte; en cours, sinueux et rapide, se dévoile par un mur de sapins mâlés de rosée, son église le *Guiers-Mort* ouvre, par de grins, les vagues, le chemin de *Saint-Alban* au *Grand-Goulet*. Les deux *Guiers*, mais sous la voûte des *Echelles*, franchissent l'antichanal du mont Tournier, par les gorges de l'Anelle, pressent au fond-de-beauvoisin et se jettent, en aval de *Saint-Gaux*, dans le *thône*. — Cours : 55 à 58 kilomètres, par le *Guiers-Mort*.

Les *Echelles* furent une station romaine, de *La Croix* de la grande route militaire de Milan à Vienne, sur le *Rhône*. Un sentier de rochers bruts se part la vallée du *Guiers-Clé* de celle de *La Croix* qui aboutit à Chambéry : les Romains l'entouraient au cisson, et l'on voit, aux parois de la route actuelle, les entailles qu'ils avaient ratifiées dans la roche. Et comme cette gorge, lit naturel d'un torrent, se trouvait, à certaines époques de l'année, envahie par des eaux, un mur fit élevé, pour protéger le passage en détournant



Photo de M. Roux.

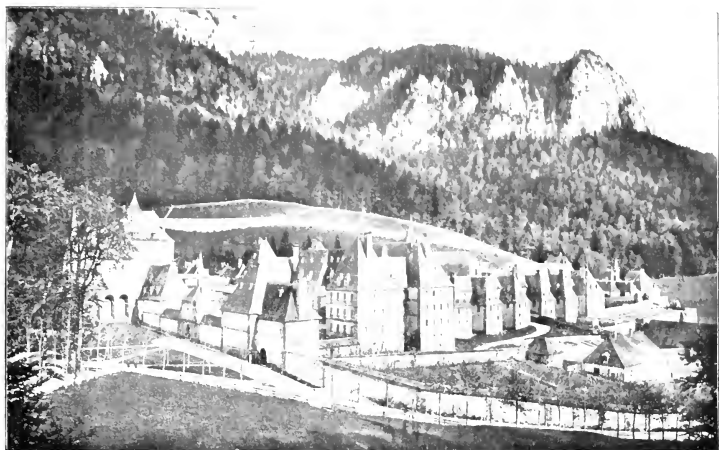
AIX : ESCALIER DE L'HÔTEL DE VILLE.



**Granier** et de la *Dent de Croiles* qui, soutenue par les assises les coteaux de Bellecombe, soulève à l'est, au regard du massif de Bellecombe, un empart continu où culminent le mont **Granier** 1938 mètres, le sommet de **Alpette** 1841 mètres ; au revers du col de Saule, le *Petit* ou *Dent de Croiles* 2066 mètres ; au delà du col des *Aïes*, le *Roc de l'Aiguille* 1787 mètres, enfin la crête du *mont* **Guard** ou du *Saint-Guard* 1339 mètres, dont le fort commande les approches de Grenoble ; la **chaîne de Chamechaude**, avec le signal de ce nom 1087 mètres, point culminant du massif ; la montagne du *Sage* 1239 mètres, sommet d'un triangle

lequel se creuse profondément le sillon de l'Arve, et duquel le mont *Chaux*, dont les premiers escarpements portent les forts Babot et de l'astide, juchés à pie au-dessus de l'Isère et des quais de Grenoble ; la **chaîne du Grand-Som**, separe de la précédente par le col de *la* 1332 mètres, et de celle du Granier par le col du *Petit* 1466 mètres et le col du *Gacheron* 1080 mètres, chaîne amorcée au-dessus de la plaine de Chambéry par le mont de *Joya* 1578 mètres, et qui monte, au delà de la lacune de la *Cochette* 1148 mètres, vers la montagne de *Corail* 1461 mètres, les cotes des *Epaves* 961-1812 mètres, jusqu'au *Grand-Som* 2033 mètres, la troisième du massif, lebel de la *Grande* hauteuse, au delà duquel estompe, au sud, le *Charvonnais-Som* 1779 mètres, où l'Arve se jette au *Casque de Nera* 1305 mètres, dont les escarpements tombent au sud-ouest sur la nappe de l'Isère ; la

**haîne de la Grande-ure**, séparée de la chaîne du Grand-Som par plusieurs dépressions, entre lesquelles le don où s'élève le mas-tère de la Grande-Chartreuse ; ce chaînon morcé au mont *Ole* 967 mètres, monte au signal de la *Cochette* 623 mètres, s'ouvre au passage du Guers-Vil, où se la crête de l'*Ancel* 1365 mètres que ape le Guers-Mort et alme à la *Grande-Sure* 924 mètres, pour finir la rive droite de l'Isère par la bonquerète des *Rochers de Challes* 776 mètres. Cette haîne forme, sur la rive de Saint-Laurent-le-Pont et des *Is* le les, l'empart occidental de tout le massif, abstraction faite d'une petite éte d'avant-garde, elle du Riaz ou du Riaz,



Vue générale de la Grande-Chartreuse.

Deux routes partent de Lenthion, du côté de l'est, par le *Passé* du Guers-Mort et celle du Guers-Vil. Une troisième traverse l'Arve, du sud au nord, entre Grenoble et Chambéry. A l'extrémité d'une nature saine, vigoureuse et merveilleusement belle, le massif de la *Chartreuse* point l'inférieur des paysages variés dont il est comme le fondement ; d'un côté les grandes Alpes delphinico-savoisiennes aux glaciers étincelants, de l'autre, la région plaineuse et donc des lacs du Bourget et d'Annecy. C'est encore au centre de cohésion de la vie végétale, un trait d'union entre les *Podpès* *chaux*, qui relie, par la visible continuité de la vie, ces tronçons de montagne aujourd'hui séparés.

**La Grande-Chartreuse.** — Dans l'enveloppe du *Guers*, dont les deux bras recourbés puisent aux sources fraîches des



Le Guers-Mort.

LES RIVIERES : LE GUERS-MORT, CÔTÉ DU GRAND SOM.



Le Guers-Vil.

LE GUERS, EN TOUT.





quels qu'ils étaient reçus  
l'autement, accompa-  
gnant l'entrée large et  
ussire, le ne parvint pas  
ignait à l'intérieur, mais  
se parvint à le tinterment de  
èche appelant les reliqu-  
ux à la prière. De cette  
grande se dégageait une  
puanteur possible; une  
ce s'y révélait : il n'y a  
pas rien que le vide; le  
de reste, les hôtes sont  
pris. Le grand chœur, ou  
essant d'un pas à peine  
ceptible les Châtreaux  
lunes se rendant à ma-  
tes, ne s'éveille plus qu'à  
dile des touristes, sous la  
coulée d'un guide pau-  
tre glissant des bana-  
les mal apprises. Dans la  
s'écoule l'hygiène, quel-  
un d'illustres hôtes, vint-  
eux tableaux représen-  
tant, le long des murs, la  
vie de saint Bruno, d'après  
l'œuvre de Lessnau au mu-  
se du Louvre; ils n'y sont  
pas. Les portraits des gé-  
aux de l'Ordre, depuis sa  
fation, noble et impres-  
sionnante lignée s'il en  
est, accompagnent les Cha-  
teaux en exil. La salle des  
Châtreaux n'a plus ni plans ni  
tels que la *Bibliothèque*  
constitue rationnellement,  
rés la dispersion des  
anciens manuscrits.  
La Révolution, les dor-  
tes volumes sont parti-  
sibles, ou les Châtreaux  
sient le meilleur de leur vie.  
heures et demi du matin, à  
euros, à 10 heures, à 11 heu-  
à midi et quart, à 2 heures  
à quarts, à 6 heures, à  
heures trois quarts, jusqu'à  
eurs du matin, pour le chant  
des offices, l'Église est inutile-  
ment le reste. Ceux qui les ont  
s se rappellent les grandes  
sées blanches inclinées dans  
cinq-à-dix stalles du  
eur, à la leur incertaine des  
tentes éclairant les gros an-  
conaires pour le chant des  
s; par intervalles, la lu-  
rière, déjà faible, se voilait,  
s'abaissait dans les ténèbres; des  
craves montaient, sonores  
brantes : le spectacle était  
si, impressionnant.  
Le réfectoire est désert; les  
Châtreaux n'y viennent en-fer-  
sant, même leur pègre est  
sont, chaque religieux a son  
se communiquant avec le  
sant : un promenoir, un petit  
lin, un atelier avec tour et  
il pour se donner quelque  
prière; au premier, on l'en-  
de par un étroit escalier,  
pédant pouvant servir au res-  
le, le cabinet de travail, com-  
ant une table, une chaise



SAINT-PIERRE-PITSLIBO MONA



1.  $\text{C}_6\text{H}_6 + 3\text{H}_2 \rightarrow \text{C}_6\text{H}_{12}$  (Cyclohexane)

quelques heures, la chambre à coucher avec lit, pailleuse, convertibles, deux douches de lune, un petit oratoire dans le mur; telle est la *cellule* d'un charitable. Avant 11 heures le matin, à 5 heures l'après-midi, chacun reçoit son repas par un guichet. C'est le régime du prisonnier volontaire. Jamais le *Chartré* ne parle, ni le règlement ne l'appelle, que le dimanche et à certains jours de fête. Il porte un costume à laquelle, tout de laine blanche, vêtements de dessous, tunique et capuchon; ses aliments sont simples: pain, légumes, lait, fromage, fruits jamais de viande; les ustensiles dont il se sert, d'un modèle primitif: cuiller, fourchette, assiette, le tout en bois grossier, avec un pot d'étoilé à deux anses, un verre bien de verre. On ne quitte la cellule que pour aller à l'église, et une fois par semaine en promenade: le silence est de rigueur tous les jours, en dehors de cette promenade et du *colloque* autorisé pour le dimanche et certaines fêtes, à moins que le Supérieur ne donne une permission spéciale. C'est partout la paix profonde, le silence, le recroisement en harmonie avec celui de la nature. Mais la *Chartreuse* sans les *Chartreux* n'est plus qu'un coquille sans âme, une maison solitaire sans grand intérêt. Des religieux qui l'aimaient, les restes que les morts; ils reposent dans l'enclos abandonné du cimetière, gardiens du sol pour leurs frères exilés, témoins d'une grande chose tombée, sous l'égide de la croix, symbole d'immuable espérance.

Le massif de la grande Chartreuse ne dépassant guère, sans quelques pics claustraux, l'altitude de la végétation arborescente, un manteau de forêts épineuses continue à envelopper le montage. Forêts de *Millettia*, de *Gnaphalium*, de *Carduus*, de *Poa*, de la *Grande-Chartreuse*. Partout les bois, la grande tufade aux arbres plusieurs fois centenaires, face aux *Chartreux*, la sylve doit s'être sûrement enveloppé, par leur traite, d'un manteau impénétrable. C'est la forêt sacrée, la forêt des chartreux, aux arbres, aux arbustes, végétaux, qui les omes, les bois, aux, les brins, les pins s'éclatent à l'envi des cimes, dans un oasis de fraîcheur où ruissellent les sources cristallines et murmurent les cascades.





LYON. — TOUR DE PHILIPPE LE VALOIS ET ANCIEN FORT DE LA BASTIE.

Lyon.

Sous la haute silhouette du *Pilat*, qui barre l'horizon de l'ouest, *Givors* transparaît dans l'atmosphère embrumée par ses innombrables usines. La débouchée le *Gier*, 11 kilomètres, cette vallée, que la nature avait faite riante, n'est plus qu'un couloir industriel, enlaidi par les déjections du labeur humain. Forges, fonderies, aciéries, hauts fourneaux, verreries se succèdent le long d'un petit canal de 24 kilomètres environ, où traînent les bords gais et pleins de minerais, de houille et de produits manufacturés.

Au détour du *Pilat*, tout d'un coup *Vienne* se découvre. Cette ville 24710 habitants fut, avant Lyon, avant Paris, alors simple station de pêcheurs, la métropole du puissant Etat des *Allobroges* et, après que ce peuple fut assujéti, une capitale de province romaine. Alliée fidèle de Rome, *Vienne* en eut plus d'un bonfait : outre les immunités attachées au titre de « colonie romaine », des palais, des temples, un forum, des routes. En bon dire et la rattachait à la capitale de l'empire ; c'était, en effet, du Tibre au Rhône, le point terminus de la grande voie qui, par Milan, la vallée d'Aoste, le Petit-Saint-Bernard, Chambléry, les Echelles, travaillait de part en part la masse des Alpes.

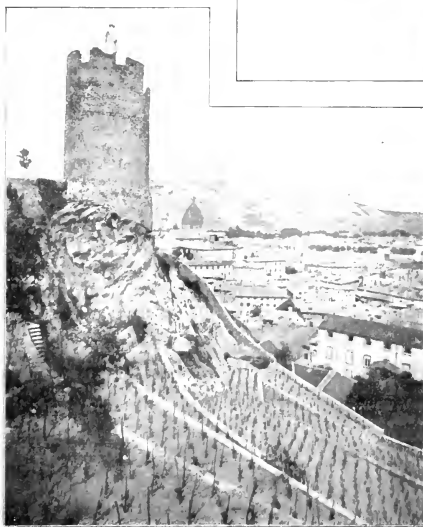
Tous les malheurs sont venus fondre sur *Vienne* et sur ses monuments : après la dévastation des Barbares, celles de la guerre civile. Les édifices religieux : *Saint-Maurice*, l'un des plus beaux du Midi à l'époque ogivale, furent incendiés, mis à sac, comme tant d'autres dans la vallée du Rhône, les vitraux brisés, les cloches fondues, le trésor pillé ou détruit par les bandes fanatiques des *Adrets*.

Déjà Martial vantait les produits du vignoble viennois, *Côte-Rôtie* était ses vignes aux versants ensoleillés du *Pilat*, d'*Ampuis* à *Coudrefort*. La rive droite offre le spectacle d'une grande fertilité : l'orange des abricots, le carmin des cerises, le vermillon des plates bandes de fraises, la neige des pêchers et des pruniers en fleurs, avivent un paysage de primeurs, de petits pois, de haricots verts. C'est, tout le long du fleuve, un verger d'une merveilleuse opulence.



Dess. de M. P. Peyron.

CHATEAU DE ST-ROMAIN, SUR LE RHÔNE.



Lyon.

TOUR DE ST-ROMAIN, SUR LE RHÔNE.

Plus loin, au pied des escarpements du *Pilat*, dressé de toute sa hauteur au-dessus du Rhône, défilent les hameaux, les villages, où se recroisent autrefois les meilleurs bateliers du fleuve. Avant qu'une déforestation acharnée n'eût dépossédé les *Gervennes* et les Alpes, le débit des affluents du Rhône et celui du fleuve lui-même, plus abondant, moins précipité, le vivait à la navigation, ou du moins au flottage, des cours d'eau, aujourd'hui impraticables. L'*Ouvèze* et l'*Arétiche* avaient leurs corporations de bateliers ; la Cume de Nîmes faisait bonnet de vingt-cinq places, au premier rang des gaudiis de son amphithéâtre, au Collège splendissime des bateliers du Rhône. Lorsque, en dehors des voies romaines, les cours d'eau, ces chemins qui naissent, constituaient le seul moyen de transport pour les voyageurs et le commerce, le

rôle de batelier fut de **porter** l'ordre. La dénudation du terrain et, par suite, le caractère torrentiel des cours d'eau portèrent un coup fatal à son industrie. La navigation à vapeur et les chemins de fer surtout l'ont rendue plus précaire encore. Les bateliers se recrutent au pied du Pilat, dans le *Ronnet*, abréviation de Royaume, mot par lequel on désignait, aux <sup>x</sup><sup>e</sup> et <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles, la rive droite sou-

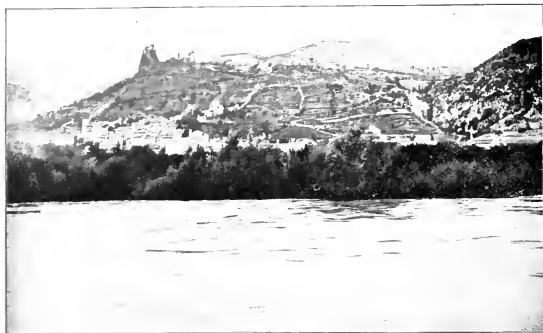


Photo. de M. Vieubert.

## LE RHÔNE À ROCHEMAURE.

mise aux rois de France, par opposition à la rive dauphinoise et provençale sur laquelle pesait, au moyen âge, la suzeraineté du Saint-Empire romain germanique. Dans le langage imagé des bateliers, cette distinction persiste : *piège à l'Éau*, c'est barre à gauche (en descendant le courant) ; *piège au Vent*, barre à droite. Ils étaient, ces « vieux loup » du Rhône, d'une hardiesse et d'une sûreté incroyables pour franchir les rapides et échapper aux remous sournous.

Au dessous de *Condrieu*, la vallée du Rhône se développe harmonieusement parmi les saulaies, les grands rideaux de peupliers que le Pilat couronne de forêts. *Servières*, le château du *Pré-de-Rous-sillon*, *Saint-Rambert-d'Albon* défilent sur le fleuve. *Andance* rive droite (regarde *Andanette* rive gauche) et le donjon carré de Saint-Bonin, reste d'une importante forteresse d'où sont sortis les *dauphins* du Viennois. La *Cance*, rivière d'Annonay, débouche en aval d'Andance et au-dessus de Saint-Vallier, où conflue la *Galagne*. Le château de *Saint-Vallier*, ancien domaine des comtes de Valentinois les tours et les remparts de *Sierres*, face au donjon d'*Arros*, fièrement campé sur l'autre rive, gardaient ici le passage du fleuve au commencement des défilés, d'un côté pour le roi de France, de l'autre pour les dauphins du Viennois. A droite encore, les ruines pittoresques du château d'*Yverand*, Saint-Jean-de-Muzols, en face les célèbres rochers de l'Ermitage. **Tournon** et *Tin* complètent l'investissement des deux rives. Tournon 4720 habitants, avec ses tours, son rocher creusé de remparts, deux ponts suspendus enjambant d'une rive à l'autre au-dessus du Rhône qui commence à s'émousser et à grondier, puis à s'élancer, plus impétueux qu'auparavant, dans la série de défilés et de rapides qui vont le conduire au delà de Bourges, jusqu'à Pont-Saint-Esprit.

*Deuxième étape.* — Des habitations, enloupées dans un repaire, la *Roche de Gao*, qu'il est aisé de reconnaître à une roche rocheuse, gardaient le fleuve et le troussaient les passants. Comme saint Louis allait s'embarquer à Vigne-sur-Seine, il fit faire deux métaux, culotta la forteresse, « pour ce que, dit Jean de Bouteville, l'un des chastes, estoit creiz de desolables peuliers et marais ».

Deux places ouvrent la rive gauche du Rhône sur l'horizon des Alpes : celles de *Valcour* et de *Mont-Croix*, c'est le plateau de *Chaux-baran*, au nord, le *mont de la Croix*, au sud. L'une, l'avant-garde projetée sur le front du Vercors mont d'Aud, à 1793 mètres et du *Devoudy* Roche-rouge, 1525 mètres, culmine sur la grande chaîne. Entre les deux, châteaux voisins, l'un au pied de la bord de *Sauv* (1592 mètres) s'élève le *Mont-Louis*. Le territoire de *Valence*, où l'*Évre* et la *Drôme* se font leur alliance, le Rhône présente une aire de développement unidirectionnelle. Au sud, le *mont de Montélimar*, circonvenue par la bord de *Sauv* et le *mont de la Croix*, dans le bassin du *Donjon* et du *Labon* remous, etc. L'abbaye de *Puy-Saint-Martin* au sud presque uni, durant 24 kilomètres.

A cette double éclaircie, les Cévennes opposent, sur la rive droite, des escarpements qui plongent ; de *Tournon* à *Bourg-Saint-Andéol*, les reliefs se hérissent. En vue de *Valence*, deux donjons ébréchés, les *Cornes de Crussol*, placent sur la vallée, au sommet d'un village fortifié dont les débris roulent au versant qui regarde le Rhône ; au delà de *Pont-Saint-Péray* (vins renommés), la tour *Maudite d'Yons*. Puis

ce sont les vieilles maisons de *Charnes*, à l'assaut d'un manoir démantelé ; la *Volte* (la *Volte*), son beffroi, sa vieille église, ses maisons, le château qui fut domaine des *Soubise* et des *Ventadour*, groupés dans un retrait de la masse granitique dominatrice du fleuve. Désormais le Rhône creuse sa route dans la roche crétacée, moins dure que le granité. Il recueille, à gauche, la *Drôme*, torrent des Alpes calcaires ; à droite, l'*Ouvèze* cévenole, sous les terrasses et les jardins du *Pontin*, où fument des fonderies. Le fleuve, toujours vif, mais avec moins de turbulence, se promène entre les haies de peupliers, dans une vallée largement ouverte.

Presque aussitôt son humeur le reprend ; la pousse du *Coran* volcanique accélère son allure : un appareil guerrier s'attache à la rive. Voici *Cruas*, son abbaye, l'église, une merveille romano-byzantine ; le donjon, le bourg, antrefois défendu par une triple enceinte flanquée de tours carrées ; **Rochemaure**, site archaïque, ville de basalte, aux rues en échelle, bordées de logis surplombants,



Photo. de M. Vieubert.

## TOUR SUR LE RHÔNE, EN VUE DE BOURG-SAINT-ANDÉOL.

dont l'enceinte fortifiée se suspend à l'imperieuse silhouette du donjon, planté à 200 mètres de haut sur un noyau dyke basaltique. *Tail*, la blanche, à côté de Rochemaure, la noire, s'enlève des vapeurs et de la poussière de ses usines à chaux hydraulique. *Tail* regarde Montélimar ; et la rive droite se redresse encore. **Viviers** commandait ici le passage du fleuve vers le Mézenc et le Massif Central, par la coulée de l'*Ardièche* ; pendant des siècles, entourée de solides murailles, la cité épiscopale entretenait une petite armée, battit nonnais, tint tête au roi de France. Son pont suspendu relie la ville à Châteauneuf, chef du couloir où *Robinet* de *Dunserre*, dans lequel le Rhône s'engouffre, entre des falaises rougeâtres percées de nombreuses grottes. Ce passage tourmenté, l'effroi des marins, se défendait de lui-même : le vieux fort de *Dunserre* gardait la sortie. *Bourg-Saint-Andéol* en occupait l'approche.

Dans l'écartement des montagnes, au pied des Cévennes, à la racine des Alpes, le Rhône prend le large, découpe des grèves fauves, des archipels d'îlots, qu'il submerge ou déplace, au gré de sa fantaisie. Au dévalé de l'*Ardièche*, le fleuve se divise, en glissant sous les arches du *Pont-Saint-Esprit*. Un étroit s'encre, au-dessous du *Lez*, curieux en passant : les gigantesques citadelles de *Montdragon* et de *Montmar* gardaient cette dernière issue. Voici la plaine, *Osmeg*, à quelque distance du fleuve ; au loin, Châteauneuf, *Arignon*, le fameux rocher des *Dons*, les remparts, le palais des papes, formidable entassement du moyen âge féodal et religieux, qui se détache sur le ciel clair, tandis qu'à l'orient le *Ventour* surgit brusquement comme une acropole projetée, des Alpes, sur la rive où venait autrefois battre la Méditerranée.

Le *Pont Saint-Esprit* fut un ouvrage extraordinaire pour le temps

où il fut construit; une sorte de vénération l'entourait et il a résisté sans faillir à tous les déclenchements du Rhône. On ne peut pas l'architecte; c'est un chef-d'œuvre anonyme; du moins, la marque des maîtres ouvriers qui s'employèrent à sa construction subsiste sur les blocs qui le composent, avec leur date d'un temps déjà

et la mer se perdent dans l'azur sans fin. Qui n'a pas essayé un coup de mistral au sommet du Ventoux ne peut imaginer sa puissance. Les nuages alpins se déchirant en lambeaux qui sifflent en courant dans l'air avec une rapidité effrayante; les rochers tremblent, les pierres arrachées, les cailloux roulent en nuittade, tourbillonnent,



Phot. de M. Vachoux

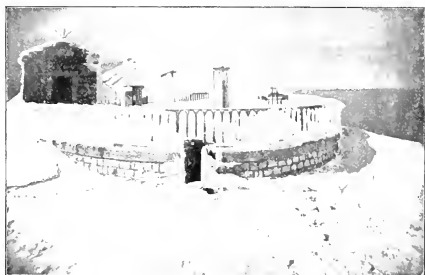
PONT SAINT-ESPRIT, SUR LE RHÔNE.

bien loin de nous. Les grands ordres monastiques qui couvraient l'Europe de tant d'institutions utiles : lieux de retraite, bibliothèques, hôtelleries ouvertes à tous, écoles de métiers et de travail agricole, trouveront dans les *Frères pontifes* faiseurs de ponts, des auxiliaires précieux. Se dévouer au service des pauvres et des malades, assister les voyageurs, pourvoir à leur sécurité, les conduire, leur faciliter les mauvais pas, c'était faire œuvre pieuse. De cette pensée naquit l'institution des *Frères pontifes*.

Le passage des rivières, en effet, présentait plus d'un risque, souvent moins de la part des eaux tourmentées que des rivaux toujours en éveil contre les passants. Les sires de Cavillon, de l'Isle et de Noves avaient fait bien mauvaise réputation à certain passage de la Durance : on l'appelait pour cela le *Moutas*. Un pieux personnage nommé *Sibert*, ayant élevé tout près un oratoire à la Vierge, réunît quelques compagnons, établit une maison de secours et, avec l'argent recueilli par ses œuvres, construisit un pont de pierre sur la rivière; une sécurité relative s'établit : *Romans* remplaça le *Moutas* et les mauvais, de nouvelles routes s'étant enroulées dans la pieuse confrérie, d'autres ponts furent construits sur la Durance et bientôt dans la vallée du Rhône.

Aux *Frères pontifes* appartiennent les deux ponts de Montélimar, le vieux pont de *Romans*, sur l'Isère; celui de Saint-Nicolas de Campagnon, sur le Gardon, dans une gorge sauvage, entre Nîmes et Uzès, et surtout le *Pont Saint-Esprit*. On osa lixoter le Rhône, d'une rive à l'autre. Deux alignements de 800 mètres enjambant les bras, les îles et les grèves du fleuve opposent au courant un saillant aigu. A chaque extrémité, deux bastilles crénelées et deux tours centrales défendaient l'ouvrage. Dans l'une d'elles, on érigea un autel en l'honneur de saint Nicolas, patron des marins.

Troisième étape. — Le Pont Saint-Esprit ouvre glorieusement la plaine de Provence; l'atmosphère, purifiée par le souffle puissant du mistral, prend une transparence admirable. C'en est fait du nord; plus de brumes, mais le ciel clair, l'exhilarante lumière; aux pentes, sous la domination du Ventoux, l'olivier, ami du soleil, pique ses bouquets d'argent, tandis qu'au sud la terre apla-



Phot. de M. Balthazart

TERRASSE DE L'OBSERVATOIRE DE VENTOUX, EN RIVIER.



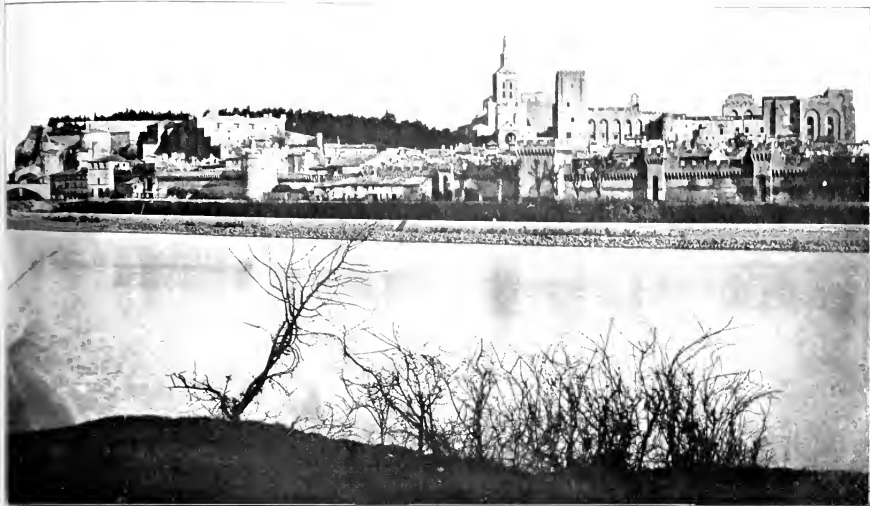
M. Balthazart

AVIGNON. — PONT SAINT-BÉNÉZET.

hachent les feuilles, démantèlent les arbres; des détonations sonores grondent dans un mugissement universel. Parfois la tempête dure ou sent furibales; mais après le mistral, quelle transparence de l'atmosphère, quelle lumière, quel air délicieux!

Le Ventoux (montagne du vent) surgit comme un géant, tout d'une pièce, au-dessus de la plaine. Dans les Alpes ou les Pyrénées, enclavé d'une épaisse guirlande de massifs qui conduisent le regard par degrés jusqu'aux sommets couronnés de glaces, le Ventoux (1912 mètres) émergeant à peine; mais son isolement sur une base élevée de quelques mètres seulement au-dessus de la mer le grandit, degage ses contours, en fait, pour la fierté et l'harmonie des lignes, le rival heureux du Cambron. Une petite chapelle couronne le sommet, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle; on y vient chaque année en pèlerinage; les laëts de la route qui s'enroulent au flanc de la montagne ne font pas moins de 22 kilomètres. Il pleut abondamment sur le Ventoux, mais les pluies, même diluviennes, s'évanouissent comme par enchantement





AVIGNON. — LE RHÔNE, LA TERRASSE DES DOMS ET LE CHATEAU DES PAPES.

Philippe le Bel, en vue de la Chartreuse et du fort Saint-André, était là le port de Villeneuve. Mais une digue de 1 800 mètres, adossée à la pointe de la Barthelasse, a débouqué la plus grande artère des eaux du Rhône dans le bras d'Avignon. Lorsque le Rhône, allé par les torrents covenés et alpestres, éboulant ses eaux berçées sur la plaine de Provence, l'assant, après chaque crue, de rudes flaqueurs marécageuses entre les mailles compliquées des

maux vifs et des fosses crouissantes, le *Bocher des Doms* mergant formait, sur l'immense lacune, comme une acroïde naturelle à laquelle s'attachèrent les *Carvres* indigènes, en haut, sur la plate-forme, le fuge; en bas, sur la berge, les nattes des premiers bateliers. Il n'est pas douteux que, six siècles avant notre ère, les Phocéens et les Grecs aient trafiqué avec les occupants du rocher des Doms; ils apportaient leurs produits de leur industrie : métaux, les étoffes en échange des produits agricoles de la vallée. Peu à peu, la fréquentation pacifique des Helènes s'affirma de telle sorte qu'Avignon put passer pour être une colonie de Marseille. Il est probable qu'au début la ville fut entourée d'une enceinte et qu'elle s'étendit autour du noyau primitif des *doms*. C'est contre l'enceinte illo-romaine que vint se heurter Clovis, pour en déloger les Burgondes; Charles Martel, contre les Sarrasins. La dernière enceinte, celle des papes, émergeait sur le champ d'inondation du fleuve; elle a survécu.

Sur la même rive du Rhône, mais plus au nord et un peu à l'écart du fleuve, Orange (11 087 habitants) a conservé de beaux monuments romains. Un théâtre étage ses gradins dans le roc vif d'une colline; les blocs superposés donnent à sa façade l'aspect d'un véritable rempart; la scène s'adosse à un grand mur sans ornement. C'est massif, puissant, d'une banalité architecturale qui convenait aux spectacles grossiers et sanglants de l'amphithéâtre. Un aqueduc robuste qui captait les eaux de

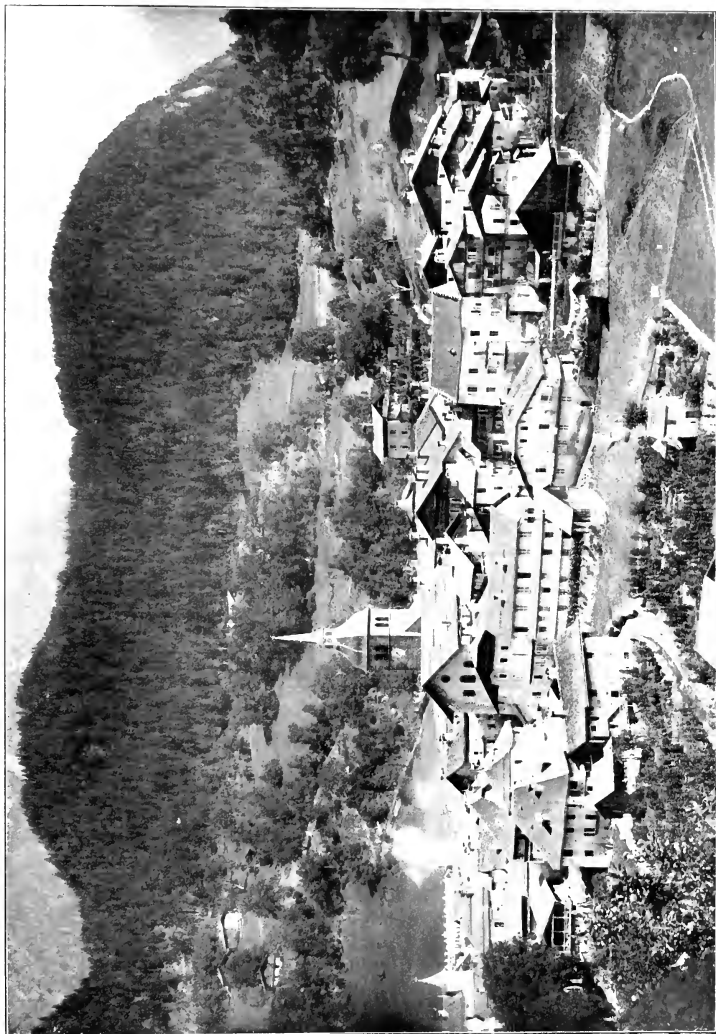
la fontaine du Grosseau, par une canalisation d'environ 30 kilomètres, n'a laissé que des traces à travers la campagne, sans cesse remaniée par la culture. Mais l'arc de triomphe d'Orange ne le cède en rien aux grands monuments de ce genre dont Rome s'enorgueillit. Haut de 22 mètres, large de 21 sur 8 de profondeur, il comprend trois arades dont l'une, celle du milieu, la plus haute, était destinée au passage des chars et des cavaliers. De longues colonnes corinthiennes, les bas-reliefs du fronton, les rosaces des voûtes, les garlands de fleurs et de fruits enroulés aux arades, les trophées d'armes, les sculptures à profusion, la force et la simplicité romaines en font le type achevé de cette fastueuse architecture qui fut chère aux Romains, parce qu'elle témoignait de leur puissance et de leur richesse. La masse entière, mais surtout la face septentrionale, a tenu bon pendant vingt siècles. À la vérité, les détails ont souffert; il n'y a plus d'inscription de dédicatoire; les lettres, en bronze doré ont été arrachées.



ARC DE TRIOMPHE D'ORANGE.







BEAUFORT-LE-DORON - SAVOIE.



A **Moutiers** (2500 habitants) commence la Basse-Tarentaise. Le coude aigu de l'Isère circonscrit le territoire de Moutiers dans un bassin triangulaire où conflue le *Doron*, émissaire des vastes dépôts glaciaires de la Vanoise, *Silins-le-Bain*, au confluent du torrent de Saint-Martin-de-Belleville, eaux thermales salines chlorurées sodiques; *Bréthes-le-Bain*, au confluent du torrent des Allues, dans une jolie vallée meadrée de vergers, de vignes et de bois; eaux thermales sulfatées sodiques, alcalines; *Biel*, dans sa vallée supérieure, et *Pralognan*, jalonnent le cours du tronçon de la Vanoise.

**Pralognan**, dans un cadre de prairies alpêtres, au pied du *Grand* et du *Petit Tarchet*, dont les escarpements épaulent d'immenses champs de glace, ouvre le passage du col de la *Vanoise*, au centre du massif, vers *Entre-deux-Eaux*, dans la zone supérieure de l'Aire; du bien, en remontant vers la source du *Doron*, la descente par le col de *Charrière*, à Modane, tête de ligne.

tunnel ouvert sous le mont Fréjus, *Pralognan* est le centre de pèlerinage des touristes qui veulent explorer la Vanoise.

De Moutiers, l'Isère se hâte, non sans quelques arrets, vers le bassin d'Albertville; au *Pis de Barmen*, au delà du *Pis de la Rochecroix*, elle s'arrête et bondit pour s'épanouir bientôt en plusieurs bras dans une ample vallée de plusieurs centaines de mètres, où

se trouvent ouverts sous le mont Fréjus, *Pralognan* est le centre de pèlerinage des touristes qui veulent explorer la Vanoise. De Moutiers, l'Isère se hâte, non sans quelques arrets, vers le bassin d'Albertville; au *Pis de Barmen*, au delà du *Pis de la Rochecroix*, elle s'arrête et bondit pour s'épanouir bientôt en plusieurs bras dans une ample vallée de plusieurs centaines de mètres, où

se trouvent ouverts sous le mont Fréjus, *Pralognan* est le centre de pèlerinage des touristes qui veulent explorer la Vanoise. De Moutiers, l'Isère se hâte, non sans quelques arrets, vers le bassin d'Albertville; au *Pis de Barmen*, au delà du *Pis de la Rochecroix*, elle s'arrête et bondit pour s'épanouir bientôt en plusieurs bras dans une ample vallée de plusieurs centaines de mètres, où



VALLÉE SUPÉRIEURE DE L'ISÈRE : BASSIN DE TIGNES.

(G. G. B.)

entre des digues qui laissent à son cours ordinaire une largeur à peine suffisante, se déchaine parfois en véritables trombes, lorsque les débâcles de la Vanoise gonflent ses eaux. *Montalban*, gardien de la route de Chambéry, fut une forteresse de la Savoie contre la France, François I<sup>er</sup> l'embla en 1523, Henri IV en 1600, non sans courir le risque d'être tué; Catinat la prenait à son tour en 1694,

après trente-trois jours de tranchée; enfin la place fut détruite au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce triangle de vallées qu'elle domine fut manifestement un grand lac dont les eaux s'insinuaient par la dépression du Bourget jusqu'au filon; le *Flévie* perdait dans cet immense réservoir; depuis le comblement de la vallée du Graisivaudan, l'Isère poursuit entre le relief de la Grande-Chartreuse et le relief d'Allevard-Belledonne. Le massif de la Chartreuse, trop escarpé de ce côté, n'envoie à l'Isère que de faibles torrents; des glaciers d'Allevard vient le charmant *Bédet* de Belledonne et de ses lacs, descendent le *Damonin* et le *Saunet* qui enveloppe de haut leur le pare *Flévie* source saumâtre, source ferrugineuse carbonatée, d'alimentation d'eau douce.

Entre l'Isère, touche *Grimaud*, com du Dauphiné, nord rayonnant de communications sur Lyon, Valence, Gap, Briançon, Chambéry. Dans ce bassin, l'Isère et le *De* se donnent rendez-vous. Avant que le comblé de Lesdiguières n'ait corrigé son cours inférieur, le *Dac* serait franchement entre deux pinces; ramenées en



(G. G. B.)

TIGNES : GORGES DE L'ISÈRE.

un seul lit, les eaux du terrible Dragon se versent, au présent, d'un trait, à l'aval, 120 m. aval de la ville, et apportent au lit l'écoulement de deux ou quatre à cinq mètres. Nœud de ruisseaux, au pied de la montagne, sans modifier son aspect, à l'aval, le *Foron* du bon des montagnards, l'un des plus pittoresques, *Foron* de Saint-Gervais. A droite, la *Vente* de la Grande-Chartreuse, ainsi que la *Vente* de *Vercors*, long, situé à 1200 mètres de l'Isère, au pied d'un cône granodiosé, ruisseau de cascades.

La propriété des monts de *Lois*, par le *Bec de l'Éclillon*, à 2 kilomètres seulement des remparts de la Grande-Chartreuse, contourne le lit de l'Isère et recouvre une dernière fois son cours : de là jusqu'à *Roynans*, en vue du Rhône, il se développe au sud-ouest, dans l'une des plus belles vallées de la France. Les localités s'éloignent de la rivière : à droite, *Morens* et sa vieille tour, entre les deux bras de la *Moire*, non loin de *Vernon*, ancien *oppidum* gallo-romain, longtemps disputé entre la Savoie et le Dauphiné, cédé par celui-ci à la France, en 1353 (foies, sources, papeteries) ; sur la rive, *Bress*, au-dessus du confluent de cette rivière et du *Réaumont*, ville industrielle, avec des usines qui datent du XVI<sup>e</sup> siècle et des papeteries du XIX<sup>e</sup> siècle, la *Fine* est l'émissaire du lac de *Paladru*, belle nappe liquide altérée entre les deux cordes opposées du Rhône et de l'Isère, dans une vasque de rochers boisés. Longueur : 5 kil. 12 ; largeur : de 500 à 1000 mètres ; profondeur maxima : 35 mètres ; moyenne : près de 25 mètres ; profondeur minima : 12 kilomètres ; superficie : 300 hectares 100 ares.

De longs ruisseaux descendent à l'Isère, du plateau de *Chambaran*, où sommeille quelquelac : le *Guano*, par Saint-Marcellin, à 3 kilomètres de l'Isère ; restes de rempart et d'un château du XII<sup>e</sup> siècle ; à 5 kilomètres, ruines gallo-romaines du château de *Bourrai*, où se trouvent les bandes de chaque flanc du *Chambaran* ; à 11 kilomètres, à l'Isère, le lac de *Paladru*, au pied de la *Montagne de Saint-*



PONT DE FILMET, SUR L'ARLY.

*Antoine*, fondée en 1070, d'abord hospice, puis chef d'Ordre des religieux Antonins, souvent visitée et enrichie par les souverains, pillée au XVI<sup>e</sup> siècle par les Calvinistes, enfin vendue par la Révolution comme bien national, après la dispersion des Antonins rattachés aux chevaliers de Malte. A Saint-Gervais (rive gauche), la vallée de l'Isère s'étend sous la pression des monts calcaires du *Roynans*, projection du *Vercors* et, comme lui, de même nature que la Grande-Chartreuse.

**Pont-en-Royans** s'élève à l'écart de l'Isère, sur la *Bourne*, un peu en amont du confluent de la *Vernaison* avec cette rivière. Un gouffre au fond duquel le torrent roule ses eaux claires sépare les rochers où s'accrochent, sur des éboulis pittoresques, les vieilles maisons de l'ancienne capitale du *Royans*. La *Bourne* n'a pas 35 kilomètres de développement : c'est malgré tout l'une de nos rivières les plus abondantes ; elle draine un territoire tout fissuré où les eaux accourent de toutes parts en filets souterrains. Le *Bourne* jaillit d'un cirque où il s'effondre en cascade magnifique : là s'ouvre une grotte mystérieuse où, sous un étrangement

de 5 mètres, le torrent bouillonne à grand fracas. La *Vernaison* tributaire de la *Bourne*, bondit écumante avec un bruit formidable dans les luminaires défilés des *Grands* et *Petits-Galets* ; elle conflue, d'une fente étroite, entre deux hautes parois de rochers presque perpendiculaires. La petite vallée d'*Echeris*, qu'elle creuse au bas de grands escarpements rocheux, se trouve close en aval par les *Petits-Galets*, en amont par les *Grands-Galets*. Ceux-ci s'ouvrent au-dessous du hameau des *Baraques*, au point où la *Vernaison*, après s'être frayé un sillon sur le plateau du *Vercors*, s'en échappe pour



CASCADE DE CHAMBERY, LA SENSÉE



Photo. de M. Rouvier.

ÉMISSIONS DE L'ISÈRE, À TILLY.



CL NO  
PONT-EN-ROYANS, SUR LA ROURE.



CL NO  
GORGES DE LA BOURNE :  
PONT DE LA GOULE-NOIRE.

tomber dans la vallée d'Echevis. La route qui remonte les gorges, à partir de *Pont-en-Royans*, suit la rive droite du torrent ; c'est l'une des merveilles du Dauphiné. Peu à peu les immenses gradins, couverts de terre et d'arbustes, qui forment les parois des Goulets deviennent plus abrupts et se rapprochent. C'est alors une succession de gorges, de linnés, de courbes, de rebroussements, par lesquels la route s'accroche

dante qu'elle, s'y déverse à l'entrée des gorges.

*Romans*, rive droite de l'Isère, au confluent de la *Savoie*, avait été cédée à France, par Humbert II, au xiv<sup>e</sup> siècle ; elle l'emportait par son industrie papetière sur Vienne et Valence. La peste, les guerres de religion l'empêchèrent d'être un grand centre. L'Assemblée de 1789, le 21 juillet, préliminaire des États généraux de 1789. La réunion des



EL NO  
LE LAC DE PALADRU, L'UN DES RESERVOIRS  
NOUVEAUX DE L'ISÈRE.

aux parois vertigineuses au-dessus de l'abîme, au fond duquel la *Vernaison* dégringole en cascades et roule à grand fracas.

Entre la *Vernaison* et la *Lyonne*, dont la rive droite porte le chatelet de canton de Saint-Jean-en-Royans, la grande forêt de *Lez* offre aux promeneurs l'attrait de ses falaises calcaires tronçonnées de grottes et d'avernes *scabres*, comme les causses, dans l'ordre de la flore, les états à essences variées, de clairières et de grands pâturages. La route de *Combe-Laval* conduit aux sources du *Chollet*, singulier cours d'eau, profondément probable du *Brachio* par la sous-terre, jusqu'à jallit, dans la même direction, d'une fissure étroite, dans un amphithéâtre de magnifiques escarpements. La *Rouge*, qui est commun des eaux du Royannais, présente elle-même dans sa traversée du *Vercors* calcaire des beautés de premier ordre. Au-dessus du pont de la *Goule-Noire*, une fontaine vauchusienne, souvent pluvieuse,

dante qu'elle, s'y déverse à l'entrée des gorges.

Bien qu'abondante encore, l'Isère, assez peu large, mais profonde rivière, laissant sur sa rive le canal d'irrigation tiré de la *Bourne* au profit de la campagne de Valence, atteint enfin le *Rhône* à 500 kilomètres au-dessus de cette ville. Pour un cours de 290 kilomètres, l'Isère est dite flottable sur 63 kilomètres, à partir d'Vignes-Flanche, et navigable sur 150 kilomètres, en deux sections, dans la dernière 42 kilomètres, de la Bourne au Rhône, offre un tirant d'eau moyen de 1<sup>m</sup>50, à quelques exceptions près.





Phot. de M. Gagnon.

LA ROMANCHE DANS LA VALLEE D'ARSINES; AU FOND, LE PIC DES AGNEAUX.

## LA ROMANCHE

Trois glaciers unis en un seul bloc se montent à la vaste dépression enclose par la Roche Morte (3790 mètres), la Roche d'Alvan (3534 mètres), la Roche Faurio (3716 mètres) et le Pic de Neige (3615 mètres) ; leurs fragments délaissés s'avachent vers le même centre, sous des amas de moraines, et, du plus avancé d'entre eux, le glacier de la *Platte des Avenoz*, une goutte ruisselle par un petit torrent dans le lac de l'*Etalade*, c'est le bécot de la **Romanche**.

Elle s'y bécote du lac, déjà bondissant à travers les gros blocs, prend au passage le torrent du *Chât des Carafes* et, au delà du lac *Peyge*, rallie, sous le chalet de l'Alpe, son bras oriental, la *Grande-Arpe*, issue du col d'Arsines (2368 mètres), ou puis, d'autre part, un torrent de la Gausse, affluent de la Durance. Du glacier de l'Homme, du revers de la Mepe, affluent des eaux torrentielles, la *Grote*, capitale touristique de ces hautes vallées, étage ses maisons en escalier à 100 mètres au dessus de la *Romanche*, dans un site alpestre comparable à celui de Zermatt et de Chamouni ; la *Mepe* hauteaine, entre les champs de glace du Tabuchet et du Bateau, barre l'horizon du sud. Presque aussitôt, après le torrent cascade de la Mepe et le *col de la Pasche*, le village des *Férou* qui habite ses maisons sur des opérateurs de rocher, à l'entrée de la combe de *Mitral*, mauvaise vallée à coup sûr, en elle et sinistre, enroule par la *Romanche* entre les escarpements du Plaban de Paris et le glacier du Mont-de-Lans qui n'a pas moins de 8 kilomètres de long sur 3 de large, et s'enclume en pente douce vers le torrent. Du *Plaban de Paris*, on



RUE DES GRANDES-GOUTTES.

avant que la défense n'ait été reportée au débouché du tunnel de Modane-Bardonnèche. Arriens signale le torrent d'Arvass, qui tombe de la Vanoise par une cascade de 80 mètres. *Modane-gare*, dont la longue rue borde d'hôtels, de cafés, de bureaux dominiens, gagne au sud vers Fournieux, prolonge *Modane-ville*, ancien bourg sur la rive gauche de l'Arc. Sur un éperon rocheux, le fort du *Replaton* et, plus haut encore, le *Sappey*, communiquant avec des batteries par des câbles aériens jetés sur la vallée, défendent le débouché du tunnel creusé sous le Fréjus. Par son aspect international, *Modane* française, sur les autres localités de la vallée : Saint-Michel et Saint-Jean-de-Maurienne, où vient l'Arvant, *Saint-Michel-de-Maurienne*, au débouché de la verdoyante vallée de Valmeinier, qui commande le fort du *Talbarapha*, ouvre la route fréquentée du Galibier, par le torrent de Vallouire, vers le carrefour du Lantaret, d'où s'éloignent, à l'est, la route de Briançon par la Gausse ; à l'ouest, celle de Pont-d'Oisans-Grenoble par la Romanche.

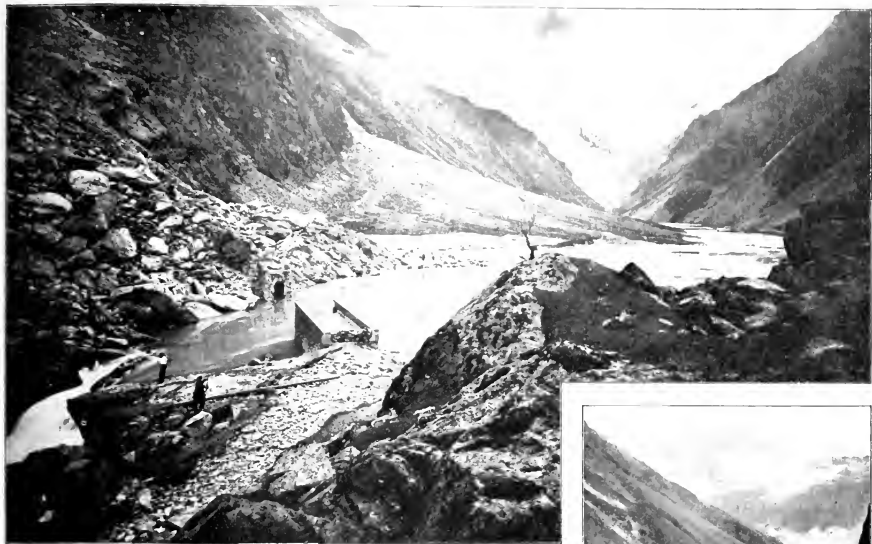
**Saint-Jean-de-Maurienne** (3327 habitants) fut capitale de la *Maurienne* et conserve son évêché, avec une cathédrale décorée par la libéralité des Chartreux ; un cloître aux arcades d'adobe, d'intéressantes collections y retiennent l'archéologue. La *Chambre* est bâti à 150 mètres au-dessus de la rive droite de l'Arc. Le dernier village, qui hôte la rivière, avant d'atteindre l'Isère, est *Arpelle* (rive gauche), petit centre industriel qu'anime une fonderie, une usine de produits chimiques, de riches mines de fer, sous la creche qui porte les batteries complémentaires du fort de Montgibert. Cours de l'Arc : environ, 150 kilomètres.





gorge, brisant, emportant tout dans son cours rapide. Les terres, la végétation, les habitations, des villages entiers, rasés et entraînés. S'échappée comme ferait un faucheur d'une prairie immense, la Saône et la plaine de Grenoble, *Le Drac*, arrêté dans sa course par le terrible débordement, rejeta vers la ville et le rempart d'écrou, à une hauteur désordonnée. C'était la nuit; *Grenoble*, dévasté et

surpris, fut torpillé, saisi par les Dauphinois et d'écrou *Le Drac*, le pont de la Saône, les ponts aux cathédrales, mais devint, par ses débris, le pont général pour Henri IV, et ce fut le château en 1593 qu'il transforma. Le 21 juillet 1788, les débris des mêmes ponts dauphinois, romus, sans distinction de caste, de la Saône, des rives du château, sous la direction de Moutier et



LE FLAN DU VAL.

Phot. de M. GILLON.

d'étrangers, le lendemain étant pour de boire. La population s'entend éperdue; les uns parvinrent à gagner les hauteurs du Rabot, les autres se réfugièrent sur les toits des maisons et des églises, au haut des tours; un grand nombre se pressa à la porte du pont de pierre, afin de fuir par la montagne de Chalemont; mais la porte est fermée, et, la rivière surmontant les parapets du pont, ces malheureux sont engloutis. Le dauphin Guizot VI eut grand-peine à atteindre sa maison forte de Saint-Martin-le-Moux. Il eut treize dans cette catastrophe la colère du ciel et fit vœu de se croiser. Par la rupture du barrage de Livet et l'écoulement des eaux, la plaine de l'Oisans fut exhaussée de sa tombe. Elle reprit sa place au soleil, et, redevenue féconde sous l'action de la chaude lumière et par les rudes labeurs des montagnards, elle se couvrit de nouveau d'habitations, de riches métairies, de jardins, de prairies, d'une végétation vigoureuse et variée. Cependant le sol a gardé des traces de cette longue stagnation des eaux. D'ailleurs la *Romanche* a un pont abîmé tout enroulé sur la plaine d'Oisans. Trop souvent, le torrent, gonflé par les eaux pluviales, surmonte ses digues et, redevenu terrible dominateur, il se réjouit dans la plaine, où il porte partout la désolation. » A. ALBERT, *Essai descriptif de l'Oisans*.

Des gorges de Livet, où se produit l'écroulement de la montagne de Voudene, la *Romanche* gagne Rionproux, Séchillienne, et reprend sa liberté, au confluent du torrent de *Saint-Bartélemy*. Le déversoir d'un petit lac du Taillefer lui arrive en face de Séchillienne; celui de l'un des lacs de *Laffrey*, à l'entrée du bassin de Vailly, *Laffrey*, sur son plateau exposé aux vents, commande le val de la *Romanche*; une plaque d'ardoise, scellée dans le mur du mur, relate les paroles que Napoléon I<sup>er</sup>, à son retour de l'île d'Elbe et sur le bord du lac, adressa, le 7 mars 1815, aux soldats du détachement envoyé à sa rencontre pour l'arrêter.

**Vizille** (*Vigla*), ancienne station romaine de la route de Milan, garde le débouché de la *Romanche*. L'évêque de Grenoble en était

de Rornave, pres- l'indépendant au mouvement qui aboutit à la réunion des *Etats généraux* de 1789. Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, traversa *Vizille*, au milieu de l'enthousiasme général. *Vizille* est une ville industrielle. Après Leschamps, les

Grépi, les Gasmir-Peter ont possédé son château et le parc aux arbres centenaires. La *Romanche* rencontre le *Drac*, après une course tourmentée de 78 kilomètres.

## LE DRAC

Deux torrents, celui d'Orégnès et celui de Champollon qui naissent aux neiges du Sirac (3438 mètres), sur le revers du glacier de la Pyralite et du mont Peloux, forment le *Drac* ou *Dragon*, cours d'eau enlaidi, vrai brigand dont les rapaces s'aggravent de celles qui commettent une erreur de direction aux drosses sur son modèle. Au *Drac-Blanc* ou *Drac de Champollon*, l'onde *Flu* sur une source intermittente, la *fontaine de Lait*, lui apporte l'atmosphère considérable d'une eau blanchâtre qui la qualifie. Le *Drac-Noir* vient d'*Oisans* qui commande la vallée, à 1350 mètres d'altitude, sur des pentes pauvrement cultivées en seigle et orge, au centre de hameaux épars.



LE CHATEAU DE SAINT-VALENTIN.



LES GORGES DU DRAC, SOUS LA MURE.

CLND

Le **Haut-Champsaur** ou vallée du *Drac supérieur*, depuis Saint-Bonnet jusqu'à la source des deux torrents qui lui donnent naissance, a été malheureusement déboisé; le sol du Mûli brûle ses montagnes craquelées par le gel, labourées par les eaux torrentielles; le climat est sec, et l'été vient, cuisant.

A peine formé, le *Drac* verse au canal de Gap 5000 litres d'eau par seconde; plus bas, au canal de Pont-du-Fosse, 1120 litres pour l'arrosage du **Bas-Champsaur**, boue conlée d'alluvions torrentielles dont les dépôts en terrasses, appuyés à l'est sur des calcaires jurassiques, viennent luter à l'ouest contre le massif du Dévoluy. Avec ses cent villages, ses grasses prairies au milieu desquelles la rivière miroite au soleil, cette plantureuse vallée du *Champsaur* n'est pas sans beauté. Par la *Sécrasse*, qui passe, d'une part, aux névés du Surac, de l'autre aux glaciers de la Pilatte et des Bonies, la vallée du **Valgaudemar** Valgaudemar, d'après l'Etat-major. S'épanouit dans le Champsaur, presque en face du monticule, qui, sur la rive opposée du Drac,

la vallée de la *Bonne*, d'Entraignes aux fonds de glace du pic d'Olan. La *Chapelle-en-Valpoutrey* forme un gracieux tableau, entre la vallée de la *Bonne* et celle du **Valsenestre**, riante conlée de verdure et d'eau fraîche, qui déroule un opulent manteau de forêts où les pins sylvestres mêlent leur écorce rugueuse et ardente au gris des hêtres, à l'argent des houx et au vert tendre des sapins. L'éventail des torrents du Valpoutrey, du Valsenestre et la Malsanne forme, sous Entraignes, le *Valbonnais* proprement dit : alors les champs cultivés succèdent aux prairies, jusqu'au point où la *Bonne* se jette au *Drac*, à Ponsonnas.

La *Jonche*, sœur de la *Bonne*, draine la haute plaine lacustre de la Matheysine où le grand lac de **Laffrey** étend, sur 3 kilomètres de long et 800 mètres de large, ses eaux poissonneuses, entre des bords semés de bouquets ombreux. Trois autres lacs appelés *Mort*, *Petichet*, *Pierre-Châtel*, s'échelonnent, les deux derniers et le *Laffrey* vers Le *Mur*, métropole de cette agreste région. Le **Petichet**

présente la forme originale d'un cœur, avec promontoire entre deux golfes, et au centre une sorte d'îlot rocheux que la sécheresse fait émerger. Le village de *Petichet* (chapelle romane, vedette des lacs, à 950 mètres d'altitude, domine un magnifique horizon d'eau, de bois et de prairies, que silhouette, au nord, le moutonnement de la Chartreuse, et commandent, à l'est, le *Tadfer*, plus au sud, l'*Ollon*.

Sous l'afflux de l'*Ébron*, venu du sud à travers les croupes verdoyantes et les rochers du plateau de *Trièves*, entre le *Dévoluy* à l'est et les escarpements du *Vercors* à l'ouest, Grand Veymont, 2339 mètres; mont *Aigüelle*... le *Drac* tourne brusquement au nord, dans le prolongement direct de son tributaire, passe en vue de la *Motte-les-Bains*, recueille la cascade du ruisseau de *Vaulx*, enfin s'élargit avant de pénétrer dans l'ancien lac de Grenoble, plaine fertile où lui arrive l'impétueuse *Romanche*. La *Motte* et son château se greffent à une colline isolée au milieu d'un bassin vert qu'arrose le ruisseau de *Vaulx*. Ses eaux thermales bromochlorures-sodiques, excitantes et toniques, jaillissent aux bords du *Drac*: une pompe les relève à 1500 mètres plus loin, dans l'Établissement des bains, grâce à la force motrice fournie par le ruisseau de *Vaulx*, qui plonge par une cascade magnifique de 130 mètres.



MOTTE-LES-BAINS, LA FRANCE.

Phot. M. Bérard



Phot. de M. Oudoux.

EN VERCORS : LE MONT AIGUILLE.

La *Romanche* accroît le *Drac* d'un tiers : il s'élargit, enveloppe des îles basses, absorbe la *Gresse*, à défaut des sources de Rochefort dérivées sur Grenoble, et se rétrécit sous l'arche de *Pont-de-Clair*, atteint l'Isère en aval de Grenoble, au pied des escarpements de la Grande-Chartreuse. D'un étiage de 40 mètres cubes, le *Drac* passe, en grande crue, à 1800 mètres. Ce torrent est terrible; avant le rejol de ses eaux à 3 kilomètres 1/2, au-dessous de Grenoble, il inonde et fit souvent trembler la ville. On le dit flottable sur 11 kilomètres, mais rien n'y flotte ou à peu près; on l'utilise pour les arrosages. Mais, si des barrages échelonnés resserraient dans ses défilés les eaux sauvages, ce serait un merveilleux producteur de force et de richesse. *Cours* : 123 kilomètres.

#### LA DRÔME

Il n'y a pas 8 kilomètres, de la rive du Buech, affluent de la Durance, aux premières sources de la *Drôme* qui jaillissent à un peu plus de 1000 mètres d'altitude, près du village de la Bâtie-des-Fonds. Sept filets, qui la rejoignent à l'étoilement de Valdrôme, la portent, à travers un défilé de 40 kilomètres, au fond duquel descend le *Moravet*, son premier affluent. A 1 kilomètre 1/2 au-dessus de *Lac-en-Dois*, un barrage de rochers encombre son cours; en 1742, la montagne du *Clap*, s'effondrant, précipita dans la vallée des blocs énormes; l'avalanche, divisée en deux par un contrefort, se répandit jusqu'à la rivière et la coupa d'une double digue, en formant deux lacs de retenue: le grand et le petit lac, d'une superficie de 300 hectares. Les Chartreux de *Darbois* (1788) entreprirent le dessèchement et la mise en valeur des deux cuvettes lacustres; on ne leur en laissa pas le temps; cinq ans après, en 1793, leur abbaye fut vendue comme bien national. Il n'en reste que des ruines informes sous un fouillis de verdure; le logement du prieur sert de ferme. La *Chartreuse de Darbois*, fondée en 1116 par un disciple de saint Bruno, s'élevait dans un vallon agreste



Phot. de M. Oudoux.

EN VERCORS : LA PIERRE PIRCEE.

et reculé, voisin de Saint-Julien-en-Beauchêne, sur la voie naturelle qui passe par le col de la *Croix-Haute*, de la vallée du Buech, affluent de la Durance, au val de l'Ébron, affluent du Drac. Entre Luc et Die, le *Bez* aborde la *Drôme*, *Die*, l'ancienne *Dea Augusta Vesoniorum*, consacrée à la déesse Cybèle, faisait étape sur la route de Vienne à Milan; de là son importance passée; ce fut, au X<sup>e</sup> siècle, la capitale du comté de *Dois* 3798 habitants.

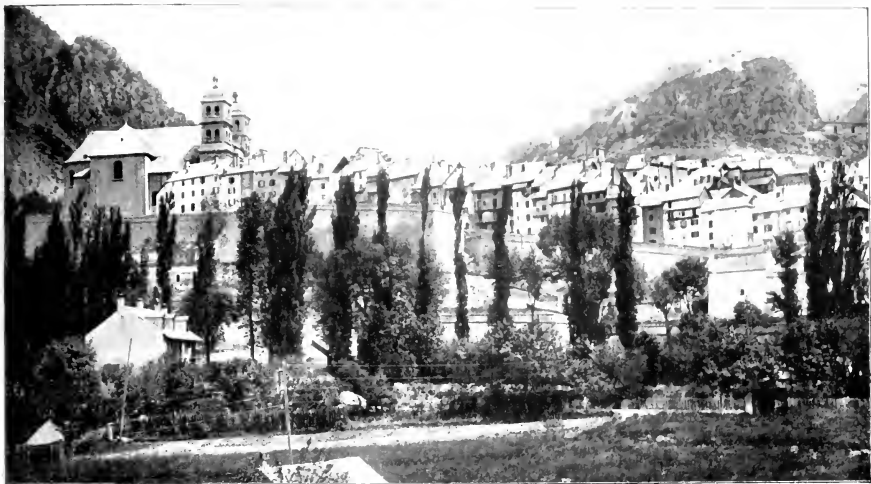
De *Saint-Auban* à *Crest*, la *Drôme* vagne de bassin en défilé, ruisselant au passage la *Sure*, le torrent raviné du pittoresque *Pontaur*, la *Ronne*, rivale du *Bez*; à Saillans, le *Romseze* dans une gorge, la *Gerronne* grottes et amphithéâtre escarpé de *Beaufort*. *Crest* et son donjon commandent une campagne fertile. La *Doire*, tantôt contenue par des digues, tantôt épanchée sur des grèves et des cailloux arides qui feraient douter qu'elle existe, reçoit la *Gienoth*, son dernier affluent, au-dessus de Livron; après quoi, elle se perd dans le *Rhône*. De vastes territoires ont été conquis par des dignes riveraines sur la rivière. De *Crest* à la haute vallée du *Roubion*, la *Forêt de*



Phot. de M. Rivière.

LE MONT AIGUILLE.





BRIANÇON, VUE PRISE DE LA ROUTE DU LAUBARET.

Photo M. Vigne.

qu'au premier plan, le fort du *Rondellet* et la redoute d'*Anjon* battent la vallée de la *Cerveyrette*, de concert avec l'*Infernet*, les batteries du *Gondran* et du *Jéoux*, accumulées dans l'intervalle de ce torrent à la haute *Durance*. Au sud, les débouchés du col muletier des *Ayes* et du col carrossable d'*Isard*, qui permettaient de tourner la forteresse par la vallée du *Guil*, sont défendus par le fort de la *Croix-de-Breloque* et les ouvrages d'avant-garde échelonnés entre la *Cerveyrette* et le double passage; ouvrages de la *Louette*, ligne de la *Grande-Maye*, etc. C'est un hérissement universel de toutes les crêtes.

Mais, au rebours, l'Italie n'a pas moins fortifié sa frontière. La com-

mune de *Montgenèvre* possède, sur le plateau, et déjà en territoire italien, des pâturages qu'elle loue aux bergers provençaux; les pentes du *Chaberton* s'y rattachent, puis qu'elles viennent mourir en face de *Clavières*. Peut-être pourrions-nous, lors de l'annexion de la Savoie, garder cette parcelle de territoire et la *Chaberton* avec elle? Cette montagne, fortifiée de toutes parts, trouée de casernes et d'embranchement de canons, le général d'Italie dans les Alpes, nous donnerait moins de souci pour la défense de *Briançon*, car la distance qui separe les deux forteresses n'est que de 12 kilomètres. L'2.06, le sommet de cette énorme pyramide calcaire de 3 135 mètres a été aplani, creusé par les Italiens, qui, laissant subsister un pan vertical de la muraille rocheuse tournée du côté de la France, y ont ajusté la guéule de pièces à longue portée, logées elles-mêmes, à l'abri de ce rempart naturel, dans des tourelles à coupoles. Ce fort du *Chaberton* commande tout l'horizon, de la *Durance* à la *Doire*; le ravaillement en vivres et munitions se fait par un câble transbordeur amorcé au village de *Gisane* et soutenu par deux postes de relai intermédiaires. Un chemin en lacets, à l'abri de nos

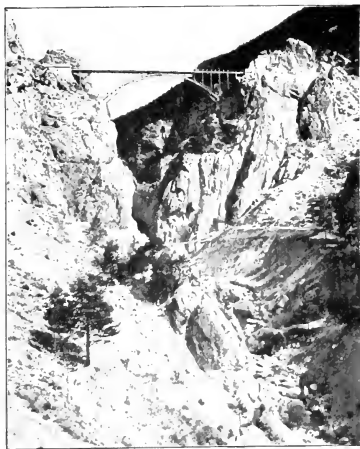
coups, conduit au sommet, par le flanc nord-ouest de la pyramide. Les millions ont été prodigués pour faire de *Chaberton* une position offensive et défensive hors pair; batteries, redoutes, baraquements se hissent aux pointes, se dissimulent dans les creux; la montagne entière semble un colossal affût à plusieurs gradins de canons.

*Deuxième Chap., de Briançon à Embrun.* — La *Guisane*, la *Garonde* et la *Boagse* viennent de droite à la *Durance*; de gauche, la *Cerveyrette* et le *Guil*.

La *Guisane* descend du col de *Loubaret*, que les neiges d'hiver enveloppent d'un épais manteau blanc, mais où le soleil d'été fait éclore une flore sous-égale; il y eut là sans doute un refuge avec un autel *celtique*, dédié, sur la voie romaine de *Oisans*. L'hospice du moyen âge, reconstruit par Napoléon I<sup>er</sup>, est maintenant un hôtel. Par *Monnières*, les Bains (ancien monastère de *Bénédictins*, sources thermales) et le val boisé de *Saint-Chaffrey*, la *Guisane* conflue, sous *Balançon*, presque en face de la *Cerveyrette*.

Les eaux du *Peloux*, du glacier Blanc et du glacier Noir descendent par l'*Obale* et le *G. 12*, dont la réunion, en aval de *Ville-Vallouze*, forme la *Garonde*, de belles forêts où les trénes, les sapins, les mélèzes se pressent, principalement autour de l'*Aufond*, comme en un pare sillon d'eaux vives et semé de clairières vertes, au pied des sombres gradins du *Peloux* soulevés d'un bond dans un enveloppement de glacières, s'élèvent pour faire de cette vallée l'une des plus pittoresques des Alpes Dauphinoises. De toutes parts les ruisseaux ruissellent; *Ville-Vallouze*, métropole rustique de ce petit monde alpestre, regarde vers le nord la *Durance*.

En aval de la *Cerveyrette*, le *Guil* ouvre la sauvage et pittoresque vallée du *Queiras*, dont l'arc se recourbe entre la *Durance* et le mont *Viso*.



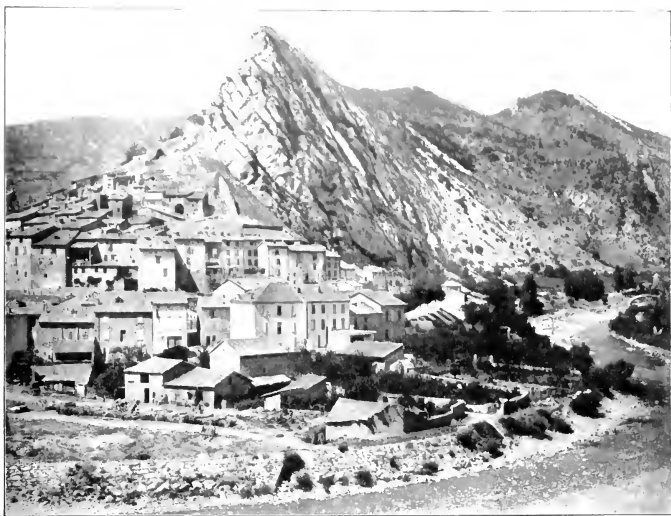
BRIANÇON : LE PONT BALDI.



du Queyras au passage des troupes, les habitants de l'Ubaye surent aussi bien étendre leurs franchises; le comte de Provence, puis le comte Rouze de Savoie en furent suzerains, François I<sup>er</sup> lia l'Ubaye à la France 1543; le traité de Câteau-Cambrésis 1559 la rendit à la Savoie, qui la laissa définitivement à la France au traité d'Utrecht 1713.

En aval de Saint-Paul, dans une fraîche couronne de mélèzes, le pas de la *Ros sole* suspend les strates verticales de ses schistes ardoriens, au-dessus de l'Ubaye, qui glisse par une fissure de 3 mètres. **Tournoux** est proche; plus de huit cents marches taillées dans le roc vif montent aux batteries supérieures du fort; la montagne évitée découvre des embrasures de canons, et cette épaisse cuirasse de guerre se hausse en deux étages, jusqu'à 1720 mètres. C'est une sentinelle postée au débouché du col de *Larche* (de l'Argentine ou de la *Madoleine*) par la vallée de l'Ubaye (batteries de *La Roche-la-Croix*, de *Malinmort*, de la *Tête de Virayasse* 2780 mètres) la plus haut perchée qui soit. Le camp retranché de **Tournoux** peut donner la main à Mont-Dauphin, par le col de Vars; au camp des Fourches et à la Tinée, par le col des tringles Gommunes-Pelouse.

Le col de *Larche*, le plus célèbre et le plus fréquenté de tous, débouche par la dépression de la *Madoleine* sur la vallée de la Stura; au mont Genève au col de Tende, aucun n'est d'aussi plus haut, malgré l'altitude. 1995 mètres, François I<sup>er</sup> y fit passer une armée. **Barcelonnette**, métropole de l'Ubaye 2532 habitants, est



SÈGES ET COLS DE L'UBAYE.

C. C. R.

située dans un large bassin, au milieu de prairies fraîches où tremblent les saules et les peupliers. Les villas qui l'entourent témoignent que de nombreux habitants de l'Ubaye sont allés chercher fortune en Amérique, et ont tenu, dans le temps où l'on y pouvait réussir. *Barcelonnette* est française depuis 1713, après avoir appartenu à Raymond-Berenger IV, comte de Provence, qui lui donna le nom du berceau de sa famille, Barcelone. La tour *Cathédrale*, édifiée au XV<sup>e</sup> siècle sur les bases d'une tour romaine, atteste l'ancienneté de cette tranquille cité, et son importance sur l'une des routes antiques des plus fréquentées. La *Laine* de Gap et la *Buche* viennent de droite à la Durance, la première, du col *Bogard*, la seconde, de celui de la *Croix Haute* qui ouvre les communications vers le nord, avec la vallée du Dui, La Mure et Grenoble.

Quelques kilomètres, de *Sisteron* ou *Verdon*. Entre la clairière du Bueh et l'épanouissement délimité de la *Durance* échappée à la contrainte que lui imposent les *monts de Lure* jusqu'au confluent de la *Bléone*, **Sisteron** groupe sa citadelle, son village. Notre Dame, XII<sup>e</sup> siècle, ses rues montantes sous les arcades, et son manoir, l'écarteraient des maisons et les dépendent contre les ardeurs du soleil provençal. 3375 habitants. C'est le Midi; le rocher montre son pile totem. À droite, descendant à la Durance; le *Jaillon*, la *Lirane*, émissaire d'une source abondante, aux flancs des *monts de Lure*; la *Luz*, issue du promontoire des *monts de Lure*, qui s'allongent en vue de Manosque; de gauche viennent à la Durance; la *Bléone*, l'Uze, le *Verdon*.

Le haut relief qui barre au sud l'horizon de Barcelonnette, par le sommet des *Trois-Roches* 2927 mètres, le mont *Pélat* 3053 mètres et le *Lourance* 2434 mètres, se en bas au-dessous de trois cents d'eau, la *Bléone* et le *Verdon*, affluents de la Durance, le *Var* et son affluent la *Tièrre* opposé au *Rocher* de l'Ubaye, qui de la vallée se élève et descend à la Méditerranée.

La *Bléone* 70 kilomètres, rivière de Digne, porte à l'ordinaire peu d'eau dans un lit trop vaste, l'Uze, fillet rapide, qui se faufile sur de larges grèves, comme la *Bléone*, entre des roches défilées, peut devenir terrible. Au vu affluent de la Durance n'égale l'incomparable grandeur du



ROCHER DE L'UBAYE.





Alpes à dix Etoiles comme ceux de la Malène et vingt Pys de N. ou François-gouffre, écumante sous des blocs rocheux! A chaque tournant, des vagues surplombent en bannes croisées par les remous, avec des pellets verts étincelants. Banne aux-Pigeons, grotte d'E-méraude, etc.; le courant s'y brise en tourbillons dange-reux, difficiles à éviter. Deux d'entre eux furent bien près de nous être fu-nestes. Armand, sous mes yeux, fut res-tourné dans l'eau avec sa barque, qu'il sut cependant tirer conjointement avec lui-même hors du courant furieux.

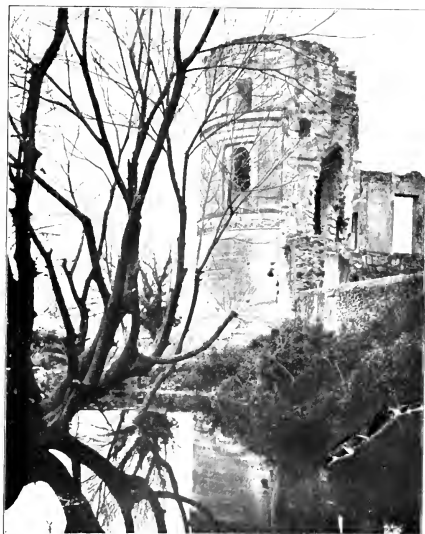
« Le Grand Cañon du Verdon est une incomparable mer-veille, ce que je con-naiss de plus admi-rable en France, beaucoup plus gran-diose et plus extra-ordinaire que les cañons des Causses et de l'Ardèche. Prati-quement inaccessible en l'état actuel, il sera malheureusement ou plutôt heureusement pour la préservation de ses beautés impos-sible à aménager; ou bien les chemins et routes devraient être établis trop haut pour voir, ou bien ils seraient emportés par les crues; il en coûterait des millions pour rendre ce grand Cañon visitable, sans l'abîmer. E.-A. MARTIN, *La Nature*, 17 mars 1906.

Le Verdon naît à une dou-zaine de kilomètres au sud de Barcelonnette et à 4 ou 5 kilo-mètres seulement des sources de la Blone. Il descend au sud, sur le versant du mont Pelat et en loin du lac d'Allos dont le lévésoir souterrain du Chalou-lin lui apporte les eaux, puis de par Colmars, saint-André-des-deuilles, Castellane, Quin-çé, etc., au confluent du Gu-estre, venu de l'est. Le lac d'Allos, à 2 237 mètres d'alti-tude, 500 à 6 kilomètres de lon-g, 600 mètres de large, 42 à 52 mè-tres, dans un cadre de forêts, de montagnes et de pâturages ombrés de fermes et de hameaux, offre le charme d'une fraîche etraite alpestre, sous le ciel si bleu. Colmars, son nom le plus ancien, est sur la colline de Mars, Collis



GORGES DU VERDON.

C. C. B.



LA TOUR D'ALLOS.

Morts, fut occupé par les Ro-mains; les chrétiens édifièrent sur les ruines de son temple une église à saint Pierre, Raymond de Turenne, en 1290, réduisit la petite ville en cendres; au xvi<sup>e</sup> siècle, la France en fit une place de guerre; des remparts, des portes flanquées de tours, des forts appuient la défense sur le Verdon qui roule entre les murs d'enceinte et les pentes escarpées de la Gandelie. Des prairies s'étendent à l'est, vers l'Etréte vallée ou la Laine, boudit en cascade sous une voûte de verdure; au fond, de charmants petits lacs, bédits, à 2 500 mètres, dans des coupes de gazon, au pied du Grand Couer, 2 700 mètres. Nul pays de mon-tagnes ne fut plus d'aspect et n'offre des aspects plus arides que le haut relief du Guex-ras, de 2 700 m., de la Blone et du Verdon. Ainsi s'explique l'histoire des fortifications.

Castellane est un ancien castrum; ses vieilles tours, ses murailles témoignent, Romano-franque, wisigothique, bédit par les Sarasins au iv<sup>e</sup> siècle, de montées par le Verdon, la cité des Sarrasins fut relevée au ix<sup>e</sup> siècle par un certain Valenti-nus, apparenté aux princes de Castille, qui donnait la chasse



Mon. hist.

ARCHES ROMAINES A CAVAILLON.

aux Sarrasins de Provence. Le roc qui groupa la nouvelle ville s'appela Petra Castellana, d'où *Castellane*. Elle repoussa victorieusement les troupes de Charles Quint (1536), et cinquante ans plus tard Chagny l'assiégea, grâce au courage d'une héroïne, Judith Andrau. *Castellane* en fut surnommée la *Vallbelle*. Le roc qui domine la ville a 180 mètres de hauteur ; une chapelle le surmonte. Aux environs, les rochers sont parsemés de *Cadixes* (1 320 habitants).

*Camp du Clap, du Ver, ou à Fenarclaire.* — La *Durance* poursuit encore son travail d'érosion et de comblement ; d'un bassin à l'autre, elle court, elle se démeure dans les défilés qui l'enserment, dort et se réveille dans les clartés des anciens lacs qu'elle a remplis de ses dépôts. Son caractère, essentiellement torrentiel, du

en partie à la dénudation des montagnes, affecte sa pente d'une manière variable : elle descend de 11 mètres par kilomètre entre Briançon et Embrun, de 4 mètres entre Briançon et Sisteron, 3 mètres entre cette ville et Pertuis, en aval du Verdon. Déjà échappée à l'extrémité des monts, elle effleure, en passant de la Bléone au Verdon, les obélisques et les pyramides des *Mis*, squelettes de roches calcaires, parfois siliceuses, dont le noyau, durci par un ciment naturel, a pu résister à l'érosion ; vous diriez, au-dessus de la *Durance*, les hérissés d'un Montserrat en miniature.

Cependant la rivière se donne du large, serpente au milieu des pierrailles, enveloppe des îlots tiscles dont les saules plongent leurs racines dans le courant. Les villes s'éloignent de la *Durance* capricieuse et changeante : à droite, *Mansque* qui s'attache, à 3 kilomètres de la rive, aux flancs du mont d'Or, escaladé par les champs d'oliviers ; à gauche, *Giroules-Bains*, dont les eaux appréciées des Romains, remises en honneur par les Templiers, attirent chaque année une nombreuse clientèle, dans un site agreste peu éloigné du Verdon.

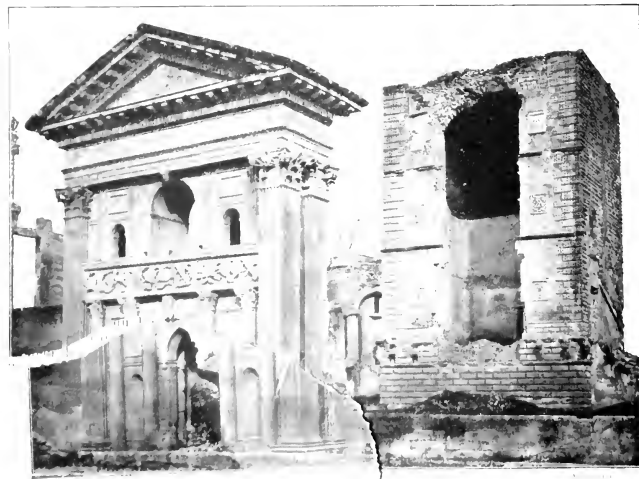
Sous la poussée de ce puissant tributaire, la *Durance* tourne à l'ouest. Au-dessous de *Mirabeau*, d'où tire son origine la famille du puissant orateur de ce nom, voici, à l'écart du lit-ave et de ses ruines

fantaisies, *Pertuis*, sur la *Léze* ; *Calenat*, qui, du penchant d'une colline couronnée par les débris d'un vieux manoir, étend jusqu'à la *Durance* une plaine couverte de mûriers (dans un site admirable, à 6 kilomètres, l'ancienne abbaye cistercienne de Silvacane, fondée au xii<sup>e</sup> siècle par Bertrand des Baux et l'une des mieux conservées qui nous restent de ce temps ; *Orgon*, rive gauche, dont le château, l'un des plus forts de Provence, remplaçant un *oppidum* gaulois ; *Cavaillon* rive droite, son arc de triomphe, son église Saint-Véran, ses jardins. Aux environs : *Garbes* suspend au pied de son château Renaissance, entre deux ravins embrassés d'oliviers, la cascade de ses terrasses, de ses figuiers et de ses maisons aux pentes des monts de Vaucluse. Un ravin sauvage abrite, au cœur de ces mon-

tagne, l'ancienne abbaye de *Sénanque*, sœur de Silvacane, fondée au xii<sup>e</sup> siècle par un évêque de Cavaillon ; du sentier caillouteux qui grimpe à travers les taillis sauvages, la vue découvre le *Calvaire* serpentant à travers des terrains d'ocre rougeâtre.

**Apt** est la cité de cette vallée : Jules César lui donna son nom, *Apta Julia*, et Auguste la favorisa. Tous les barbares y défilèrent. Elle eut des évêques, dès le ii<sup>e</sup> siècle. D'un sol prodigue, *Apt* (6 336 habitants) suit leur parti ; ses fruits, moules et coquilles ; les faïences artistiques, l'exploitation du marbre jaune, les mines d'ocre, une mine de soufre, lui valent une fortune « environs charmants ; ascension du Grand Lubéron ». *Barbezieux*, au pied de sa montagne, lui une île, quand la *Durance* déversant dans le grand golfe du Rhône ses torrents d'eau boueuse et ses montagnes de cailloux ; des remparts, en partie taillés dans le roc, une belle tour du xiv<sup>e</sup> siècle, des vergers, des prairies font un joli décor à la petite cité. La *Durance* coule dans le Rhône, en aval de Noyes (sous Châteauneuf) et de l'ancienne abbaye du *Bouquet*.

La *Durance* distribue la vie aux



LA TOUR

LE GRAND LUBÉRON.



ARLES ANTIQUES D'ARLES (PARTIE GAUCHE).

Mus. hist.

## DELTA DU RHÔNE

Dans l'estuaire où le Rhône et la Durance, autrefois largement épandus, déposaient leurs troubles, des îlots, des écueils, des plateaux émergent au-dessus des eaux vagabondes, des lacs stagnants et des lagunes qui, réunies sous l'atmosphère des eaux, forment une véritable mer intérieure à l'abri des furies salomoniques et de la fureur du delta. L'homme vint, accouru de pauvres bêtes et de quelques oiseaux; aux bougez primitives qui vivaient de chasse et de pêche se substituèrent des établissements plus stables; en un court espace de temps; Arles, suspendue au rocher des Doms; Arles, sur son modest plateau; Cordes, Montmajour, sur leurs solides rochers de tufs coques par les eaux. Des chartes des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles rapportent qu'on ne pouvait aborder à ces îles qu'en bateau. Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle encore, les pèlerins, pour atteindre Montmajour, devaient s'embarquer près d'Arles, traverser les étangs, poursuivre par de longues lèves que compaquaient de distance en distance des ponts de bois pour la défense. Tout cela est bien changé; une bonne route à rouler, les levées de fortune, des prairies et des champs salins de culture ont surgi des étangs. Mais, au XVI<sup>e</sup> siècle, lorsque l'invasion arabe en déchaina sur le Midi de la Narbonnaise et de la Provence ses furies

de pillards et d'incendiaires, dont les exploits dépassaient en férocité stupide tout ce que les populations avaient eu à souffrir des autres barbares, Cordes devint l'entrepôt général des prises faites à Béziers, Nîmes et Arles, par les Sarrasins. Bien que l'altitude de cette plate-forme rocheuse ne dépasse pas 60 mètres, les pirates n'eurent pas de peine à en faire un camp retranché presque inaccessible. Aujourd'hui encore, bien que les eaux qui l'enveloppaient se soient retirées, l'accès de cette citadelle naturelle n'est pratiquement qu'à côté sud. Des restes de remparts sont sondés au roc; une grotte naturelle ouverte à l'inférieur, le *Trois des Fies*, a suscité de terribles légendes.

Le rocher de Montmajour, avant major, mont principal à perdu la colonie de Bénédictins qui en avaient fait un asile des lettres et de l'humanité en pleine barbarie. L'abbaye datait, pour le moins, du temps de Charlemagne; une tradition en rapporte la fondation à saint Gésaire. Les bâtiments claustraux, en reconstruction au moment de la Révolution, ne sont plus qu'une carcasse lamentable ouverte à tous les vents. L'église abbaticale, d'une belle ampleur et romane par le style, repose sur une vaste crypte, tout à fait au-dessous, ouvert en plein roc, un oratoire primitif évoque, par sa triste ornementation, les premiers sanctuaires chrétiens. Le cloître romain, plus ancien que celui de Saint-Paul du Monastère Saint-Rémy, est une traduction simplifiée de celui de Saint-Trophime d'Arles.

À l'origine, Tarascon fut une de 8630 habitants. Beaucaire, sa rivale, sur l'autre rive du Rhône, pont, de sa situation au bord d'un grand fleuve accessible aux navires par la lagune vive, une importance commerciale exceptionnelle. C'était, au moyen âge, le Nîmes-Narbonne de la France; ses foires exercent un attrait universel. Dans ses bazars improvisés, les riches étoffes, les amas damasquinés, les vases précieux, les épices du Levant s'échangeaient contre les laines de Provence et les vins de France, les salaisons de l'Ouest, les peaux et les draps du Nord, l'andane et l'ébène, les oranges et les métaux d'Espagne. C'était, autour de la cité mar-

chande, un va-et-vient incessant d'embarcations. Les navires de faible tonnage y abordèrent par le fleuve ou par le chenal des étangs. *Beaucaire* n'a pas survécu à l'enlèvement de sa lagune, et surtout au progrès des transports par voie ferrée.

**Arles**, porte ouverte du Rhône sur l'inter, fut avant *Beaucaire* l'intermédiaire naturel et nécessaire entre l'orient et l'occident. Son origine se perd dans l'antiquité des temps. Mais elle ne fut que son héritière et Rome même ne la dépassa pas par l'antiquité. On ne peut l'hasarder de châtiments. Les *Phéniciens* y possédèrent, et, avant eux, il est vraisemblable que ce plateau calcaire, si élevé de 20 à 25 mètres au-dessus du niveau des eaux environnantes, avait été refuge aux populations primitives dont les ossements, exhumés des dolmens de Cordes et du Castellet, près de Montmajour, se conservent au Musée de la ville. C'était, quand les Grecs survinrent, une position stratégique bien assise et une cité marchande déjà prospère qu'occupait une population des *Sylons*, les *Scythiques*. Une gracieuse légende fait de Marseille la fille d'Arles. Six siècles avant notre ère, des Grecs d'Ionie, partis de Phocée sous la conduite d'Éumène ou Protis, ayant pris terre dans une crique de la côte voisine, une population d'entre eux vint implorer le roi d'Arles, *Naxos* ou *Nannus*, dont la fille *Gyptis*, seduite par la beauté du jeune chef des Phocéens, le choisit pour époux et fut la fee bienfaitrice de la première colonie marseillaise.

Il faut venir au 7<sup>e</sup> siècle avant J.-C. pour relever un fait précis, digne d'être rapporté par l'histoire. **Marius**, envoyé de Rome pour barrer la route aux Ambro-Tentons, en marche sur l'Italie, établit ses légions sur un promontoire avancé des Alpes, au-dessus de la plaine lagunaire, vers le point où marque par l'antiquité la cité d'*Emmianum*, aujourd'hui *Saint-Gabriel*. De là, le général romain pouvait sans risque voir venir les Barbares, et fendre sur eux au passage, lorsqu'il jugeait le moment favorable. Mais, si la Gorgone, riche alors en pâturages, pouvait subvenir à l'entretien de la cavalerie romaine, le bétail, les armes, les munitions ne pouvaient venir que de Marseille ou de Rome. La nécessité s'imposait donc de maintenir libre, avant tout, le chemin de la mer, or l'embouchure du Rhône était, dit Philastre, obstruée par des boues profondes, comme il arrive pour les fleuves à delta qui débouchent dans une mer sous marée suffisante. Le



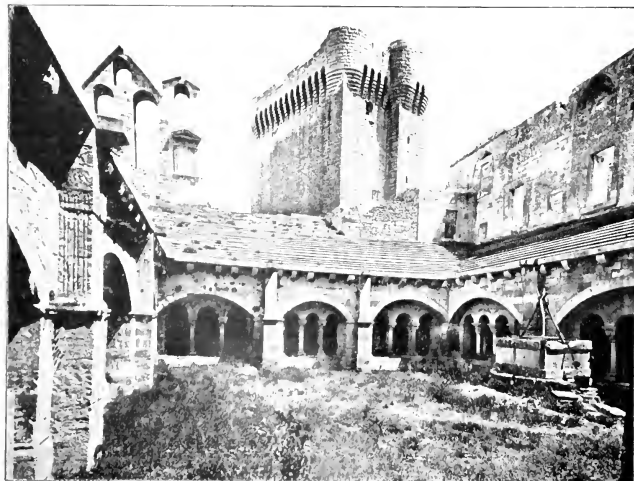
Photo de M. Langes

CRYPTÉE DE MONTMAJOUR.

les lagunes jusqu'au camp des Romains. Les calculs de *Marius* se trouvaient justes : on sait quelle terrible hécatombe de Barbares il fit dans le voisinage d'Aix, à *Pourrières*.

Au seuil du Rhône et de la mer, *Arles* communiquait par la batellerie du fleuve avec l'intérieur de la Gaule ; avec Marseille, l'Italie, la Grèce, l'Orient, par un chenal toujours libre : relée d'ailleurs à toutes les cités et à toutes les îles de la lagune pour les embarcations légères (1 des *utriculaires*, elle devait rapidement une riche et puissante cité. Anonyme dit qu'*Arles* possédait deux ports : l'un sur le Rhône pour les nautes de la Poëve, l'autre au sud, pour les navires et les radeaux propres à la circulation des étangs. Une triple flotte fluviale, maritime et lagunaire, mouillait presque sous ses murs. Aussi, lorsque César dut assiéger Marseille, qui avait embrassé la cause de Pompey, son rival 47 avant J.-C., les chantiers d'*Arles* furent-ils en mesure de lui fournir les navires de combat dont il avait besoin pour bloquer le port marseillais. Les maronniers, le peuple, les gens d'affaires se groupaient autour de la ville officielle, mais principalement sur la rive droite du Rhône en un vaste groupe marchant dont le faubourg actuel de Triquettaillie n'est qu'un diminutif très réduit. *Arles* comptait, au temps de son apogée, 100 000 habitants. Célèbre d'origine, grecque de goût et de mœurs, le conseil romain ne pouvait s'empêcher, sous l'effort. En sa avant Jésus-Christ, César, maître du midi de la Gaule, dirigeait sur *Arles* une colonne de vétérans conduite par son questeur *Claudius Tiberius Nero*, 63 mille hommes de la 6<sup>e</sup> légion occupèrent la ville et ses environs. C'était une véritable prise de possession : le nom même de la ville fut modifié : elle s'appela désormais *Colonia Julia, Paterna, Sextianorum*. L'agora grecque devint le forum ; des arcs de triomphe, des temples, des arènes, des thermes furent élevés ; deux aqueducs amenèrent les eaux claires du puits massif des Alpes et celles de la Durance ; la fontaine de Vaucluse fut aussi mise à contribution.

Du jour où **Constantin le Grand**, lui donnant le pas sur Byzance et sur Rome, fit d'*Arles* sa résidence ordinaire, cette ville fut alors vraiment, durant une certaine période, la capitale du monde civilisé. *Constantin III, Valens, Gallien, Honorius* y résidèrent. La honte de l'empire ayant déclenché les Barbares sur le Rhône, les plus terribles d'entre eux, les Sarrasins, mirent la ville à feu et à sang, firent de l'ampitheatre une forteresse dont Charles Martel les chassa, puis Charlemagne, après un retour offensif de la piraterie 791. Le démembrement de l'empire carolingien rendit à l'ancienne province du Bas-Rhône sa personnalité perdue. On en fit un royaume pour Boson, beau-frère de Charles le Chauve, et *Arles* fut sa capitale. Vers la fin du 9<sup>e</sup> siècle, au début du 10<sup>e</sup>, le royaume d'*Arles*, ajoint à l'Etat de Bourgogne (*Cyrieurgie*), puis *Transju-*



GLADIOLUS DE L'ABBAYE DE MONTMAJOUR.

CHAND

(1) Allèges portées sur des outres gonflées d'air.

rance, compta quinze souverains sur lesquels le saint Empire romain germanique revendiquait un droit de suzeraineté. L'annexion de *Biterrolo*, puis celle de *la jou* firent le **comté de Provence** pour un Etat libre, avec *Arles* pour capitale. Par Charles du Maine, neveu de Reine d'Anjou, qui laissa le **comté de Provence** au roi Louis XI, *Arles* devenait française. Henri IV voulut être proclamé dans cette ville et prit, comme Louis XI, le titre distinctif de **comte de Provence**.

La ville d'*Arles*, résidence de l'empereur romain, des hauts magistrats, des patriciens et des familles opulentes, s'élevait sur la rive gauche du Rhône. Au premier plan, une porte monumentale couronnait, à son entrée dans la ville, la *Via Aurelia*, en regard du beau pont jeté par Constantin, de part et d'autre du faubourg de Trinquetaille, sur chaque bras du fleuve. Le palais impérial, vraie cité dans une autre, dominait le fleuve de sa rotonde terminale et s'ouvrait à l'ouest par un arc de triomphe de grand intérêt, qui subsistait encore sous Louis XIII. Les consuls arlésiens de 1743 le jetèrent bas, pour élargir une rue! Le palais, dit *Troilus* ou *Trullium*, comme celui des empereurs de Byzance, s'étendait du Rhône au Forum, au centre duquel s'élevait une colonne en l'honneur de *Constantin*. L'ossature de briques des pavillons qui composaient le palais disparaissant sous de riches parements. Un concile y réunit 314 de très nombreux évêques. Après les empereurs, les Goths et les rois d'*Arles*, Alphonse d'Aragon, Raymond Béranzer IV l'habitérent. Si l'on n'avait à temps réparé la rotonde qui commande le Rhône, ce vénérable témoin de tant de choses ne serait plus qu'un souvenir.

Le **Forum** demeure à la place qu'il occupait; son nom même a survécu, et les itinéraires n'y manquent guère, bien que le rendez-vous des Arlésiens soit à présent la promenade des *Lacs*, aux magnifiques ombrages. Deux colonnes de granite, soutenant un fragment de fronton corinthien, font l'ornement du *Forum*, à l'une de ses extrémités; mais ce sont les morceaux détachés d'un monument détruit. Des portiques ornés de statues en tournaient la place; on en retrouve la racine sous forme de galeries qui se prolongent, des soubassements de l'Hôtel de ville jusqu'aux caves du Collège. Sous la cour de cet établissement, une arcade avec niches et colonnes cannelées rappelle probablement une ancienne Basilique où se rendait la justice.

Attenant à l'Hôtel de ville voisin, le Palais de justice du moyen âge, dont on a fait une prison, conserve, à côté de sa porte d'entrée, un curieux vestige d'autrefois, le banc de pierre où le juge publiait ses arrêts et sur lequel le vicaire et le gouverneur de Provence juraient par serment de respecter les franchises de la ville.

Dans l'attraction du *Forum* se groupaient les *thermes*, les temples, le théâtre, les *arènes* et, sur la déclivité qui descend au fleuve, le *grand Cirque*, dont la *Spina*,



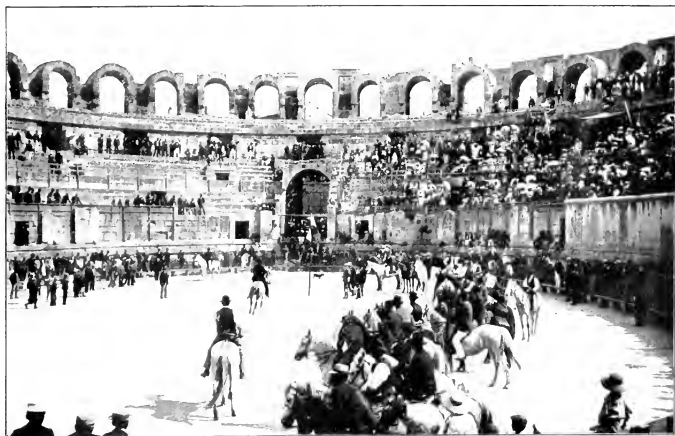
C.C.C.

ARLES : THÉÂTRE ANTIQUE.

oblique d'un seul morceau 13m,50 taillé dans le granite gris de l'Estérel, a été retrouvée, en 1389, dans le limon du Rhône et élevée par Louis XIV 1673) devant l'Hôtel de ville, sur un piédestal nouveau les quatre lions datent de 1828.

La *Major*, basilique de Saint-Trophime, a pris la place d'un temple, pent-être d'une partie du *Prétoire*. Le *théâtre*, tout proche, forme avec les arènes un ensemble monumental de belle apparence.

L'**amphithéâtre**, dans sa robuste simplicité, est vraiment une œuvre romaine. La passion des spectacles sanglants, qui éleva le Colisée, dota d'édifices semblables les grandes colonies du peuple romain. Le Colisée pouvait contenir plus de 100 000 spectateurs, et il était toujours plein; jamais la ferocité antique, son mépris du faible et du captif sans défense, ne trouva cadre pareil pour cette institution de meurtres continus que l'on appelait les *jeux de l'amphi-*



Phot. de M. Loret

JULIEN PROVINCIAUX DANS LES ARÈNES D'ARLES.



Phot. de M. Tourrel.

FANJOURINAIRES ET FARANDOLE, DANS LES ARÈNES D'ARLES.

théâtre. Le *recteur* Titus inaugura le Colisée par une série de fêtes où les milliers de bêtes féroces, 10000 gladiateurs ou esclaves furent mis à mort. Et ce ne fut là qu'un spectacle d'ouverture! L'idée, alors acceptée des hommes répétés les plus sages, de faire manger en masse des êtres humains par des animaux féroces, donna la mesure de la lamentable révolution accomplie par le Christianisme. Aussi pour les gens que répoussaient la vue des souffrances et l'agonie de bêtes semblables, n'y eut-il pas de pines émeues que les chrétiens, on les jeta aux bêtes. Aucune terre n'a pu plus de sang innocent que celle de l'amphithéâtre. Celui d'Arles eut aussi ses martyrs : saint Genès y fut livré aux bêtes par Dioclétien. En 504, les empereurs chrétiens ayant prohibé les jeux sanglants de l'amphithéâtre, les Arènes d'Arles furent à peu près abandonnées. Les Sarrazins en firent une citadelle : quatre tours s'élevèrent aux entrées principales : l'attique, qui couronnait l'édifice, fut jeté bas pour

comblér les portiques du rez-de-chaussée. A la place des Sarrazins expulsés, toute une population de miséreux se logea dans l'amphithéâtre; les arcades closes furent transformées en étables ou en moulins à huile; on trouva les voûtes pour le passage des cheminees; les dalles de marbre du podium et les belles pierres taillées des gradins s'éparpillèrent à tout vent. En 1500, les Arènes, récupérées par la ville en 1809, furent reprises. L'axe, Grand axe, 140 mètres, hors

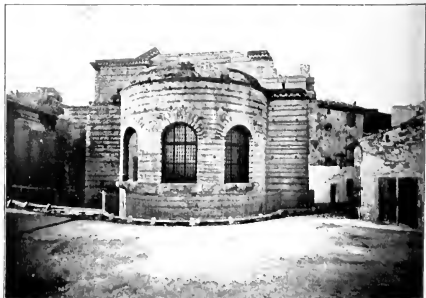
d'œuvre, petit axe 110 mètres; hauteur 17 mètres sous couronnement; 25000 spectateurs pouvaient tenir sur les gradins. L'amphithéâtre a retrouvé de nos jours un regain de vie; on y donne des jeux, mais ce ne sont pas des spectacles d'épouvante. Avant la conquête romaine, les Provençaux, comme ceux d'aujourd'hui, aimaient à faire parade de courage et d'adresse en luttant contre le taureau. La course provençale diffère essentiellement de la tuerie espagnole. On dompte le taureau de Camargue, on le maîtrise par les cornes en lui faisant ployer le jarret, avant sa défaite; mais, à moins de malheur imprévu, le sang ne coule pas. Singulière force de la tradition qui fait revivre au milieu de nous, comme s'ils étaient d'hier, les jeux populaires et les combats de la Grèce antique, première éducatrice de la Provence, car la pénétration des pays du Rhône par l'hellénisme fut profonde et essentiellement pacifique, on dirait aujourd'hui économique et, partant, très durable.

Arles 31010 habitants; est surtout grecque. Son Théâtre reproduit les dispositions ordinaires créées de toutes pièces par les Grecs.

En contre-bas de la scène, l'orchestre (*ὀρχήστρα*, danse), réservé d'abord aux évolutions du chœur autour de la *thyatèle* ou autel de Bacchus, fut mis par les Romains à la disposition de spectateurs choisis. Au lieu que la tragédie grecque se déroulait grave et imposante dans un cadre simple, devant un public d'élite comme celui d'Athènes, venu pour entendre les beaux vers de Sophocle et d'Euripide, la foute romaine, qui voulait surtout repaître ses yeux, exigea des décors somptueux, des costumes brillants, des parades, des défilés de bêtes féroces, d'escadrons et de chars; la féerie remplaçait le théâtre, et Terence s'en plaignait amèrement. Ajoutez les athlètes, les gladiateurs, les bouffons et le cortège ordinaire des courtisanes, le théâtre défiguré n'était plus qu'une succursale de l'amphithéâtre, et les premiers évêques d'Arles le considéraient avec raison comme une école de dépravation. Des néophytes dans leur zèle, animés par un diacre nommé Cyrille, vouèrent le théâtre d'Arles à la destruction. Tout fut renversé, brisé, mis en pièces. Et chacun vint y puiser à sa guise: les marbres furent arrachés, les statues des deux brisées, les bas-reliefs jetés pêle-mêle hors de l'enceinte avec des fragments de corniches, de candélabres, de colonnettes et de vases d'ornement. Depuis qu'on l'a complètement dégagé des décombres et des parasites qui l'obstruaient, le théâtre d'Arles nous est reparu: l'orchestre et plusieurs séries de gra-



ARLES. ALLÉE DES ALA CAMP.



Phot. de M. Tourrel.

ARLES : ANCIEN PALAIS DE CONSTANTIN.

dans se dessinent nettement et de la scène jaillissent deux admirables colonnes, l'une en carrure, l'autre en brèche d'Afrique, survivance de l'ancienne colonnade qui décorait le fond du tableau. Des portiques, des galeries, entouraient le théâtre, et la partie supérieure était couronnée de terrasses où les oiseaux venaient se reposer et prendre le frais. Il ne reste rien de cette décoration extérieure, du fouillis des débris fut exhumée, 1631, en trois morceaux, la belle *Venus d'Arles*, chef-d'œuvre de l'art grec, peut-être une copie de Praxitèle, maintenant au musée du Louvre. La ville d'Arles en fit présent à Louis XIV (1683). Comme sa sœur de Milo, la *Venus d'Arles* était sans bras; elle ne pouvait échapper aux restaurateurs. Girardon, chargé d'en rajuster les morceaux, la dotée de bras et de mains vulgaires, l'une tenant une pomme, l'autre un miroir, dont la déesse paraît quelque peu embarrassée.

Les débris antiques, exhumés du théâtre d'Arles, du Rhône et du sol de la ville, ont été réunis au **Musée lapidaire** ancienne église Sainte-Anne, l'un des plus riches de France en documents gallo-romains. Vous y verrez une belle tête de *Lave*, un autel de *Cybele*, la Bonne Femme, symbole de la fécondité de la terre; un *Mathra* sans tête, trouvé dans le Rhône en 1598, le torse enveloppé d'un serpent, dans les enroulements duquel sont sculptés les signes du zodiaque; *Micher*, c'est le *Sabaz*, prince générateur de la vie; les signes du zodiaque sont l'emblème de l'année réglée par lui; l'immolation du taureau qui lui était offert, signifiait la régénération par le sang du sacrifice, ici et là, des bornes milliaires, des urnes funéraires, des conduites de plomb, qui, par le travers du Rhône, alimentaient d'eau potable le faubourg de Trinquaille. Un tombeau grec voisine avec un phénicien, des sarcophages païens se mêlent aux chrétiens, ceux-ci représentant en bas-relief des scènes de l'Evangile, ceux-là des chasses, des combats, etc.

Ce sont les épreuves des **Alys-camps**, ces Champs-Élysées d'Arles où d'innombrables générations, celtiques, gauloises, grecques, romaines et chrétiennes, eurent trouver le repos dans la tombe. A juger par le peu qui nous reste: bronzes, inscriptions, verres et bijoux, exhumés des tombeaux, l'on imagine quelle devait être l'incomparable richesse de cette nécropole de marbre plus de vingt fois séculaire. Tout a été dispersé, détruit et ce ne sont pas les Barbares du IV<sup>e</sup> siècle qui ont commencé ce



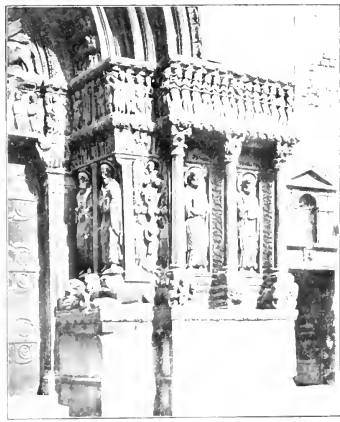
ARLES : GALERIE DU CLOÎTRE DE SAINT-TROPHIME.

CL. N.

fait. Il faut rechercher les dépouilles opimes des *Alys-camps* dans tous les musées d'Europe, et les collections particulières: *Arles* n'en conserve que la plus petite part. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Charles IX fit charger de sarcophages plusieurs bateaux qui sombrèrent en plein Rhône; le prince de Lorraine, le duc de Savoie, Richelieu, les gouverneurs de Provence en possédaient. La construction des ateliers de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée a consommé cette ruine: de nombreux tombeaux ont été brisés en miettes, tant Trophime



DÉTAIL DU CLOÎTRE DE SAINT-TROPHIME.



CL. N.

DÉTAIL DU CLOÎTRE DE SAINT-TROPHIME.





## LE FÉLIBRIGE

## PROVENÇAL

Les *félibres*, dont Mistral fut l'interprète et le héros, ne sont pas un phénomène isolé dans l'histoire de Provence. La sève qui les anime inspirait les *troubadours* d'autan. Seulement, ceux-ci parlaient une langue classique pour une société choisie, au lieu que les *félibres* de nos jours parlent un langage populaire épure que tous peuvent comprendre.

Les *troubadours* firent une partie intégrante de ces petites cours princières qu'avait créées le morcellement féodal ; la les chevaliers-poètes rivalisaient entre eux de verve et d'entrain pour tromper les longueurs et



Phot. de M. Tournier

NOÛL EN PROVENÇAL



MULES PARLÉES POUR LA SAINT-ÉTIENNE

les ennuis de la vie de château. Lorsque la guerre, déclenchée à propos des *Albigensais*, eut ruiné de nombreux manoirs et courbe sous la main du roi de France la féodalité du Midi, groupe autour du comte de Toulouse, les cours princières s'étaient faites plus rares, plus pauvres, les *troubadours* eurent le sort des *Mercens* qui les faisaient vivre. On n'eut plus le cœur ni le loisir de chanter ; vers la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, après deux cents ans de domination, la poésie provençale chantaient sa dernière ballade avec *Giraud Rigquier*, le dernier des *troubadours*.

Cependant la poésie ne pouvait mourir en Provence ; elle se ressaisit, mais d'une manière différente. À la haute société des barons, se substituaient une bourgeoisie de commerce et de métier qui tint à honneur de conserver les traditions de la langue et de la race. Mais cette poésie nouvelle ne ressemblait pas à l'ancienne ; elle se transformait avec le milieu où elle devait vivre ; bientôt le formalisme, la routine glacièrent son inspiration. L'on s'unit pourtant, afin de la défendre, en lui créant un foyer. Quelques lettrés de Toulouse fondèrent, en 1324, la *Jeunesse compaignie des sept troubadours toulousains* ; l'année suivante, leur assemblée devenait une Académie littéraire sous le nom de *Consolador de la gaitz sciensa*, car, pour eux, la poésie fut toujours *la gaitz sciensa* ; le gai savoir. Des concours poétiques — deux fois l'année — distribuaient au mois de mai, chaque année, des récompenses aux poètes, sous forme de fleurs d'or ou d'argent. Mais on voulut trop légiférer sur les mots, regarder sur l'idiome local, désormais fort éloigné de celui des *troubadours*, qui employaient de préférence le dialecte limousin dans leurs ballades. En 1413, l'*Académie de Toulouse*, fidèle à son premier programme, admettait au concours les ouvrages écrits en français ; après un long ouï, elle est revenue, en mai 1490, à la vieille tradition provençale. D'autres sociétés se formèrent à son exemple. Mais en même temps

que le français gagnait de plus en plus, la langue d'oc, qui était la vieille langue littéraire, se voyait supplantée par les patois locaux.

Il n'y eut plus, dès lors, que des manuels fabriqués, quelques isolés, au chacun parlant pour son entourage immédiat : *Tous le bellat de la Bellandière* (1542-1588), le *Maist de la Provence*, *Pierre Gaudin*, de Toulon, auteur d'odes, d'épigrammes et de sonnets gracieux (1579-1619) ; *Nicolas Saboly* (1613-1674), maître de chapelle à Saint-Pierre-d'Avignon, qui composa en même temps la musique et la poésie de ses noels tout enflammés d'un parfum de terroir ; *Voltaire* (1717-1773), humoriste satirique ; *Cyprien Desparquais* (1688-1755), le *Thésauriste* breton ; presque de nos jours, le vaillant poète *Jacques Joffé*, dit *Jesman* (1798-1854), qui s'en allait, novel et bonnet, dicter ses vers et soulevant partout l'enthousiasme populaire. Par ces efforts isolés, le terrain se trouvait préparé pour une renaissance poétique ; on la pressentait, et les poètes locaux comprirent la nécessité d'unir leurs efforts pour en provoquer la floraison. Dans ce but, Claude Achard publiait, en 1823, un recueil des productions poétiques de son temps ; *Le Rouquet* ; deux publications périodiques paraissaient en 1831, l'une exclusivement provençale : *Le Bon Mansu*, par Desmair, l'autre mi-provençale, mi-française : *Le Troubadour* et le *Menestrel*, par Bellot et Louis Morey ; enfin, en 1832, le recueil de poésies : *Le Provençal*, edited par Joseph Roumanille, avec la collaboration d'une trentaine des meilleurs poètes provençaux. Ce fut une révélation ; l'on n'imaginait pas que le parler populaire épure pût avoir tant de sève, de noblesse, d'harmonie. Mais il fallait donner l'essor par une inspiration nouvelle à cette langue de Provence, si riche, si douce et qui n'avait eu trop longtemps que le gauchissement d'une pensée enfantine.

Trois poètes : Joseph Roumanille, Théodore Aubanel, Frédéric Mistral, contribuèrent surtout à ce renouveau ; par eux la langue populaire cessa d'être un simple patois ; la langue parlée devint une langue écrite et littéraire. L'une de ces précurseurs, Joseph Roumanille, était né à Saint-Rémy, d'une humble famille de jardiniers. L'exil le précéda, sans poétique ayant inspiré à l'enfant quelques vers, il les fit à sa mère, mais la pauvre femme ne comprenant guère que la langue populaire, son fils dut traduire le morceau, du français en provençal, et il parut ainsi infiniment plus gracieux et plus beau. Roumanille comprit. Elevé du collège de Tarascon, petit poète, sœur à Nîmes, puis à Avignon, dans le pensionnat d'Alphonse, il rencontra Mistral et Assolant Milhien, deux ans fiers comme lui d'amour pour le bon provençal ; enfin lui-même corrigea son l'inspiration en avignonaise de Fr. Seguin, il composa et publia, comme élève, des opérettes en prose qui le firent connaître.

Son premier livre, *Le Menestrel* (les Papeteries) fut un recueil d'épigrammes et de stances primitives, d'un



PH. GUYOT, M. J. 1901

ARLÉSIENNE D'AUJOURD'HUI.









PONT SUSPENDU SUR LE RHÔNE, DE BEAUCATO, A TARASCON.

## RÈGIME DU RHÔNE

Le Rhône, fils d's Vives, est d'homme peu endurant. Si les rues de ses affluents correspondant à la débâcle des glaces, ce serait un déluge. Par bonheur la Saône et le Doubs qui puisent à des montagnes moyennes, fortement boisées, recourent des pluies hivernales leur principal aliment. Ces deux rivières débordent quand se glacent les sources alpines du fleuve. C'est en automne surtout que les bords évenés, Doix, Erioux, Apleche, Gard, et, sur la rive gauche, les émissaires préalpins, Rhône, Exauges, Ouveze, se précipitent en trombes sous la débâcle des grands orages. Par cette heureuse dispersion des eaux qui le nourrissent, le Rhône échappe à la pauvreté et à l'excès des fleuves tributaires d'un seul relief et d'un même climat.

Pour un cours de 812 kilomètres, mesurés depuis son glacier d'origine, 860 kilomètres en remontant à la source de la Saône, son naturel prolongement, et 1025 kilomètres à la naissance du Doubs, le Rhône reçoit 950 millimètres de pluie, la moyenne de la France étant seulement de 770. Son bassin de 9888550 hectares est tellement arrosé, que le fleuve, si bien réglé qu'il paraîsse, coule toujours rapide et ne souffre pas qu'on l'enlève. La navigation, par suite, y est de nature assez précieuse.

Le *Guide officiel de la navigation* dit le Rhône *flottable*, de la frontière suisse au Parc, sur 33 kilomètres; *navigable* du Parc à la Méditerranée, sur 489 kilomètres. A son tour, la partie navigable se divise en trois sections: la première, du Parc à Lyon, 155 kilomètres; la seconde, de Lyon au delta d'Arles, 287 kilomètres; la troisième, d'Arles à la mer, par le grand Rhône, 48 kilomètres.

Le *Parc à Lyon*, le fleuve offre à l'éclage, quand il se produit, un monillage de 60 centimètres, ne laissant aux bateaux que 0m,50 d'enfoncement. Lorsque les eaux d'été le permettent, les transports à aubes, cadant 1m,50, peuvent conduire les voyageurs à Aix-les-Bains, par le canal de Savères, déversoir du Bourg. Mais la pente du fleuve est d'inclinaison assez forte, le

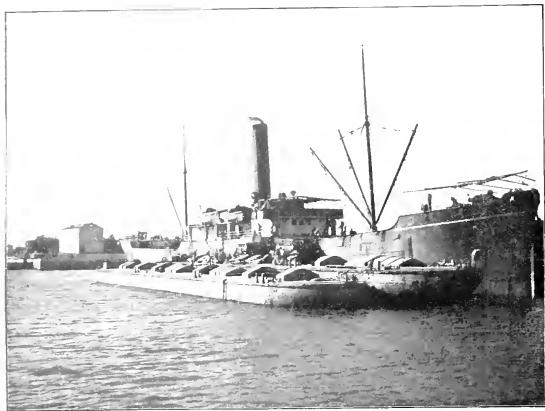
débit variable et le lit semé d'écueils. Tout concourt à entraver une navigation régulière. Le *haut Rhône* pourtant n'est pas la quantité négligeable que l'on paraît croire: quelques écueils sautant, des dragages appropriés et l'aménagement de plusieurs bras secondaires donneraient au fleuve un mouvement de touristes et une circulation commerciale bien plus importante. Entre Bellegarde et Pierris-Châtel, des paysages admirables se succèdent: le *haut Rhône* est le chemin naturel du *Bourg*, l'un de nos plus beaux lacs, et son trafic, même laissé à l'abandon, égale celui de l'Adour, de Bayonne à la mer. C'est le *haut Rhône* qui conduit à pied d'œuvre les énormes blocs de pierre de Villehurs, dont sont construits les quais, les ponts et les monuments de Lyon.

De *Lyon au Delta*, le courant, grossi des eaux de la Saône et du Doubs, s'accélère: il serait chimérique de le vouloir contraindre, en divisant son cours par l'échelonnement d'écluses successives; une



TARASCON: CHATEAU DU ROI RENÉ.

1. Voyez, pour les *embouchures du Rhône*, l'ouvrage cité ci-dessus, avec carte, vol. I, page 371.



A SAINT-LOUIS DU RHÔNE.

Pl. 4. de M. VICTOR.

cette salade balayerait l'obstacle. Le mouillage minimum, dans cette section, est de 1<sup>m</sup>,40, laissant aux bateaux un enfoncement de 0<sup>m</sup>,30.

Des bateaux à aubes, le chemin de halage étant impraticable sur nombre de points, d'un tirant de 1<sup>m</sup>,30, à pleine charge, descendant au gré du courant et remontant vides ou à moitié chargés, tirés à la remorque par des bateaux d'un système particulier nommés *grippois*.

La pente, très forte encore, est de 35 centimètres par kilomètre; le lit n'est comblé de graviers molles capables de former barrage aucun du moindre obstacle de rencontre; le fleuve, toujours courant, d'un débit très inégal, cause de fréquents échouages. Si la Seine, fleuve lent, de débit constant, traversant une région d'altitude moyenne, a pu subir le frein d'écluses nombreuses qui en ont fait une magnifique voie fluviale, on n'a pu que diriger le Rhône, content sa longueur, le régulariser par des digues longitudinales submersibles qui ramènent le flot dans un lit régulier, hors des îles et des bras morts qui l'épuisent; des épis transversaux rattachent les

digues au rivage, à travers les *biens*. Par basses eaux, tout le courant se trouve ainsi ramassé dans le lit majeur, tandis que les crues se donnant libre cours par-dessus les digues, celles-ci se trouvent préservées de rupture. Depuis que sont terminés ces grands travaux (plus de 50 millions y ont été dépensés), le Rhône a pris une allure plus régulière que le Rhin lui-même ou le Danube; les chômages sont devenus rares; la batellerie reprenant confiance; la Compagnie générale de navigation du Rhône a créé une excellente flottille appropriée aux exigences du régime fluvial.

3<sup>e</sup> D'Arles à la mer, le grand Rhône offre un mouillage minimum de 1<sup>m</sup>,60, ce qui laisse aux bateaux un enfoncement de 1<sup>m</sup>,40. Les transports se font par bateaux à voiles ou chalandes, que tirent des remorqueurs à aubes ou à hélice. Le *petit Rhône*, classé comme navigable d'un bout à l'autre, ne donne à l'étiage qu'un mouillage de 0<sup>m</sup>,30; alors la navigation s'arrête. Grâce aux progrès de la culture dans la Camargue, le trafic de ce bras du Rhône tend à s'accroître; les bateaux sont balés, presque toujours vides à la remonte, par des chevaux.

L'altitude du *grand Rhône*, en basses eaux, n'étant que de 1<sup>m</sup>,75 dans Arles, sa pente d'écoulement devient insensible. Pre que partout le mouillage dépasse 2 mètres; à l'approche de la tour Saint-Louis, 4 et 5 mètres. Cette profondeur constante favorise la navigation; mais, sur ces rives sans abri, le mistral, quand il souffle en tempête, peut entraver la marche des gros bateaux, et même les faire sombrer.

Le mouvement est actif sur le Rhône, depuis que le *canal de Saint-Louis* lui ouvre un débouché sur la mer, par la grande rade de Fos. Il est clair que, malgré les progrès du port de Saint-Louis, la carrière ouverte à la navigation par ce canal se trouve limitée, et amont, au port d'Arles, et qu'en aval les bateaux du fleuve ne se risquent guère en mer par la voie du chenal maritime. Un transbordement s'impose donc : nous avons un port de pose, mais le problème de la navigation intérieure du Rhône attend une plus complète solution. Il n'y en a pas d'autre que l'ouverture d'un grand *canal maritime*, reliant directement Marseille à Lyon, à l'aide, mais hors l'puissance du Rhône.

**Canal latéral.** — Sur la nécessité de cette grande voie de communication, il n'y a qu'une voix : le simple exposé des projets que

cette question a soulevés ferait plus d'un volume. Les uns préféreraient la *rive gauche* bien que l'établissement de la voie ferrée depuis les premières études, ait fort compliqué le creusement du canal, sans parler des grandes brèches ouvertes par l'Isère et la Brôme, qui exigeraient des travaux d'au tres coûteux. D'autres tenaient pour la *rive droite*, en donnant pour raison que les difficultés du terrain sont plus apparentes que réelles, les portants des Cévennes contractant à peu de distance du fleuve, étant, comme tels, facilement pénétrables pas de grand affluent à franchir; mais surtout le canal trouverait de ce côté un trait assuré, par les grandes cités industrielles de Rive-de-Gier, Saint-Etienne, Annonay, les mines de Privas, les carrières de Chénérac, les fours à chaux de Tain. Le premier projet, après les essais de *Cordet* et *1808*, *Caveine* en 1822, fut exposé, en 1843 par l'ingénieur *Aristide Dumas*; des observations plus serrées aboutirent à l'ancien projet de 1872 : un canal de 327 kilomètres, doté de 33 mètres culées par seconde à l'étiage. 63 en volume normal, deva s'amorcer sur la rive gauche du Rhône, la hauteur de Condrieu, descendre jusqu'à Mornas, passer en siphon sur la rive droite et gagner Montpellier. Mis à l'enquête (janvier 1874) par le conseil général des Ponts et Chaussées, subordonné (187



Pl. 4. de M. VICTOR.

LA FRANCE.

RÉGION.



Photo de M. Lacour.

LA MARMOTTE.



Photo de

LA TENAISON, AUX BOUCHES, PRIS DE CHAMONIX.

à l'achèvement des grands travaux entrepris pour la régularisation du Rhône, objet d'un projet de loi juin 1876, soumis à la Chambre des députés, qui prenait 30 mètres cubes au Rhône, 30 à l'Isère, reconnu d'utilité publique par la Commission parlementaire chargée de l'approuver (juin 1877, remis à plus tard par la dissolution de cette Chambre, le projet, après tous ces avatars, revint devant le Parlement avec M. de Freycinet et obtint d'être voté décembre 1879. Mais la proposition de M. de Freycinet se faisant l'expression d'une nouvelle combinaison formulée par l'ingénieur Chambrelent, chargé de reviser, en le mettant au point, le projet Dumont, De nouveaux remaniements aboutirent au projet de loi déposé par M. Sadi Carnot, avril 1881 ; on obtint le vote de la Chambre, le jour même de l'expiration de ses pouvoirs, 29 juillet 1881.

Les retouches du Sénat modifièrent encore le fameux plan. Pour un canal et à propos d'un fleuve sous notre main, il nous a fallu près de quatre-vingts ans de discussion, et l'œuvre est loin d'être accomplie ! Elle se résume ainsi : *Donc le canal*, un sur chaque rive. Prise d'eau sur la rive droite, à Romans ; dotation, 25 mètres cubes ; prise d'eau sur la rive gauche, à Romans ; dotation, 12 mètres cubes. En troisième canal puisera au Rhône, rive droite, 12 mètres cubes, près de l'embouchure de la Cote, pour l'irrigation de 33000 hectares de terrains bas. Arrosage, circulation, force motrice : tels doivent être les bienfaits du multiple canal pour les pays riverains.

végétation toute méridionale l'accompagne dans les garrigues : lavande, thym, cistes, romarin et autres arbrisseaux à feuille persistante et parfum aromatique. Aux *chênes-lièges*, *chênes verts* et *pins d'Alep*, qui s'associent avec l'olivier, succèdent, à partir de Montelimar, le châtaignier, le chêne blanc, etc., arbres à feuilles caduques, adaptés au climat plus humide des premières pentes du Dauphiné et de la Savoie ; le *houx* et le *hais*, à feuilles persistantes, rappellent encore le climat chaud du Midi ; mais, sur les landes stériles, la *fougère*, le *genêt*, la *bruyère* ont remplacé les arbrisseaux aromatiques des garrigues méridionales.

2° **Région subalpine.** — Le *châtaignier*, le *chêne*, le *hêtre*, les conifères à feuilles caduques comme le *mélèze*, ou persistantes comme les *pins* et les *sapins*, composent la ceinture forestière des Alpes, mais ici encore l'orientation et la latitude les distribuent à des degrés divers. A 500 mètres, dans les Alpes Maritimes, l'olivier cède la place au *chêne*, puis au *pin*, sur les versants exposés au nord ; il ne disparaît qu'à 800 mètres, sur les versants du sud. De même pour le *chêne* *quercus ilex* : à 900 mètres au nord, 1200 mètres au sud, il recule devant le *hêtre* ; le *hêtre* à son tour, vers 1300 mètres au nord, 1500 mètres au sud, est remplacé par l'épicéa ou le *pin* à crochets. Dans le Dauphiné et la Savoie, le *hêtre* succède

## FLORE ET FAUNE DES ALPES

### FLORE

Des palmiers de Menton, à l'étoile d'argent qui s'épanouit dans la région des glaces, la végétation s'échelonne par degrés, avec les formes variées que lui impose le climat. En peu de temps on passe de l'Afrique au pôle ; dans l'ouest du Jardin de l'Alpe, on voit le massif glaciaire du mont Blanc, 24 pics rochers sur 57 habitent la Lapone et 5 le Spitzberg. On distingue, sous ma latitude, trois régions végétales dans les Alpes : la *région méditerranéenne*, où croissent les arbres et les plantes des pays tempérés ; la *région subalpine* ou forestière ; la *région alpestre* des pâturages, des neiges, des glaciers, des grands sommets.

1° **Région inférieure.** — Chaque espèce de la vie végétale doit à l'orientation vers le nord ou le midi, comme à la nature même du sol, des différences marquées. À l'échelle d'altitude, la Provence, le Dauphiné, la Savoie ne produisent pas les mêmes plantes, ou les produisent différemment. Sur les versants qui regardent la Méditerranée, l'olivier prospère à 600 et 800 mètres d'altitude ; son domaine, dans la vallée du Rhône, s'étend jusqu'à Montelimar. Une

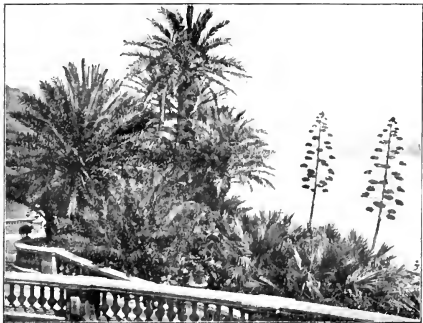


Photo de M. Galletti.

JARDIN DE MONT-CARLO.





d. Bonnier a signalé l'absence de l'épicéa et du mélèze dans la chaîne pyrénéenne; en retour, les *stratiotes* sont nombreux dans la zone alpine. Il y aurait un équilibre entre les deux systèmes montagneux, mais souvent des *Alpes* ou *Pyénées*. Enfin, sur 100 plantes regardées comme caractéristiques des *Alpes*, 36 pour 100 leur étaient communes avec les montagnes septentrionales, principalement dans les régions polaires, en notant cette différence, qu'un certain nombre d'entre elles se trouvent à des niveaux plus bas, en Laponie, par exemple, et cela est en effet très naturel, la latitude compensant les différences d'altitude.

### FAUNE

A mesure que l'on s'élève dans les montagnes, le froid, en s'accroissant, gêne les manifestations de la vie, mais leur donne des formes plus originales, car la nécessité impose aux animaux et aux plantes de s'adapter aux exigences d'un milieu où ils vivent.

**Mammifères.** — Avant que les chasseurs l'aient refoulé dans les restes presque inaccessibles des hauts sommets, le *capra rupicapra* ann, animal de ses ébats le voisinage des premières neiges. Sa souplesse incroyable, son courage, ses ruses, n'ont fait qu'exalter l'ardeur de ses ennemis. Chaque année en voit des légions; mais la frugalité du bernois, une aptitude presque indéfinie de résistance à la fatigue, aux intempéries, ont jusqu'ici empêché que sa race ne disparût. En restant de nombreuses familles dans les montagnes des Alpes, la Vanoise, Briançonnais, les hautes vallées de l'Arc et de la Tignes. La timidité du bernois, toujours chassé, est devenue excessive; le moindre bruit l'effraye. Très retiré, il n'est en été de rares couples d'herbes et d'arbustes; l'hiver, en signifiant les chasseurs, élargit son domaine; il descend en quête de lichens, d'écorces tendres, d'herbes desséchées.

Si le *bonnetin* *capra* Lin. n'était soigneusement défendu

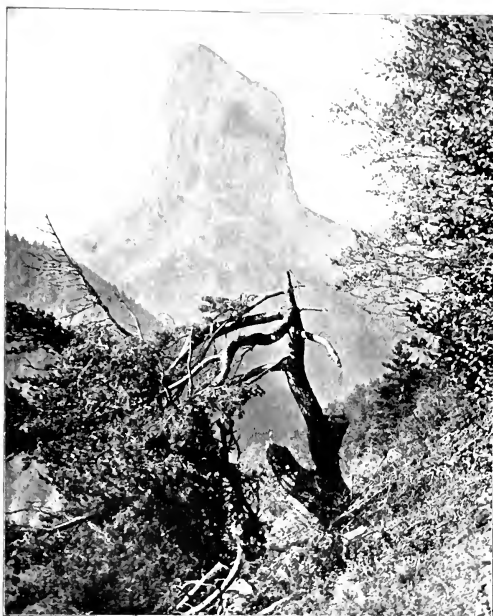


Photo de M. G. Oudart.

AUTOUR DU MONT AIGUILLE, EN VERGORS.

Le *marinol* (*taxibommar* Lin.), est amusant lorsque qui rejoint notre enfance par ses gambades et ses grimaces au bras de quelque jeune Savoyard, exilé des montagnes comme lui, passe sa vie, au

pays du chamoin, non loin des neiges, à brouter le gazon qui végète à l'abri de quelque rocher. Les *marinols* se groupent en familles; tandis qu'ils se reposent, lisent leur fourrure ou gambolent au beau soleil, un vétérinaire de la troupe veille à la santé de la commune. Qu'un chasseur, un oiseau de proie, un canassier s'approche, un petit cri de chair fait; toute la troupe disparaît sous terre. C'est là que, au fond de leurs galeries, les *marinols* passent de longs mois d'hiver, dans une sorte de chambre garnie de fourrages, condamnées à un jeûne prolongé qui, en ralentissant à l'extrême les fonctions vitales, les plonge dans une sorte



Photo de M. R. G. Oudart.

PÂTURAGE EN VERGORS.





PÂTIRAGES DE GRAND-BORNAND.

Phot. de M. J. Hauser.

ur les eaux du lac de Genève, des nuées de *monettes* y voltigent à la surface des eaux, et l'on peut voir, dans quelque anse retirée, la melle du *grêlo* loupé, promenant ses petits sur son dos, au-dessus des eaux tranquilles.

Rarement les reptiles quittent les régions basses; ils ont besoin de chaleur pour vivre. Cependant le *Varad variegatus* se rencontre jusqu'à la limite des neiges; l'*orelet alpinus vulgaris* se trouve au Petit-Saint-Bernard; la *salamandre noire* et le *triton alpestre*, à 2500 mètres et dus abondants dans le lac Robert et le massif de Belledonne. Le *créneau*, capable de supporter de longs jeûnes, résiste bien au froid en se terrant; la *grenouille rousse* mieux encore; ses œufs et larves, grâce à une sécrétion muqueuse préservatrice, peuvent subsister de longs mois sous la neige et même la glace.

**Poissons.** — Dans les torrents, les rivières et les lacs alpestres vit une nombreuse population aquatique, dont les variétés les plus communes sont: le *gardon*, l'*alblette*, le *goujon*, la *tanche*, la *carpe*. Mais la *truite* et le *bruchet* sont les plus beaux poissons des Alpes; ils croissent, dans les lacs, des proportions bien supérieures à la taille de leurs congénères de rivière; la *truite saumonée* *trutta fontinalis* Lin. du lac de Genève peut atteindre plus de 1<sup>m</sup>, 20 et peser jusqu'à 25 ou même 3 kilogrammes, tandis que la *truite commune* ne dépasse guère 0<sup>m</sup>, 50 à 0<sup>m</sup>, 60 de long, et comme poids 7 à 8 kilogrammes. On pêche le *bruchet* dans la Durance, l'Isère, le Rhône, les lacs de la Savoie, de la Suisse et du nord de l'Italie; c'est une terrible bête de proie. Ici pour freres, dans les lacs alpins: *Fonches beater*, le *lavaret* qui abonde dans les lacs Annery, du Bourget, de Genève; par malheur les beaux salmônides reculent quelques fois des crues de grands parasites tels que le ténia.

La *perche* de rivière est fort estimée des gourmets; la *lote*, commune dans le Rhône et le lac du Bourget, a le singulier instinct, avant d'entrer dans les fonds, de remonter au moment du frai, et de sauter sur le gravier de la rive pour y déposer ses œufs. Singulier poisson que *l'ose* *albus vulgaris* Cuv., qui remonte de la Méditerranée par le Rhône jusqu'en Savoie et même Genève, pour y déposer sa progéniture et repê-

cher la mer en automne. Ainsi fait également l'anguille. Le *saumon* qui passe, de l'Océan par la Loire, dans nos rivières de l'ouest, ne se montre pas dans les lacs alpins.

**Insectes et mollusques.** — Une incroyable population d'insectes vivants s'étend à tous les degrés de la montagne: la plupart des tourterelles, capturés et comme égarés par la grandeur des spectacles qui se déroulent sous leurs yeux, n'aperçoivent guère ce petit monde qui s'agit, du plus humble leur d'herbe jusqu'aux neiges et aux cimes les plus inaccessibles. Avec le soleil, chacun s'éveille, quitte sa retraite, s'abat au grand jour. Il y a des insectes carnassiers, qui déciment les espèces nuisibles ou dangereuses, par leur nombre; d'autres qui exposent le sol des impuretés qui gâtent la sève nourricière des plantes. Parmi les carnassiers: les *cicadoboles*, vrais tigres coléoptères, qui saisissent leur proie à la course, jusque dans



A. Weber.

GILLES DANS LA MONTAGNE.



tribus primitives, les **paleolithiques**, qui habitent les abris sous roche du *Saïère* : on a retrouvé à Verrier les débris de leur grossière industrie mêlés aux ossements du renne, du mammouth, du bœuf et d'autres animaux relogés aujourd'hui dans les climats septentrionaux, ou sur les sommets des Alpes. Du siècle, ils faisaient des lances grossières, avec la ramure des rennes, des pointes de bois pour la chasse, des harpons

en bois, et la tombe est recouverte d'un toit fait d'une table de pierre en apparence indestructible. Tels sont les monuments mégalithiques, dolmens, etc.

Ces hommes de la *petite pierre* témoignent d'instincts sociaux plus prononcés, d'une intelligence plus vive que leurs prédécesseurs de la *petite caillasse* : quelques objets de bronze trouvés sous les gros blocs de pierres



PH. G. M. ENRIOT

SAUT, DANS UN CONCOURS DE SKIS.



PH. G. M. ENRIOT

SKIERS AU VILLAGE DE TRÉLICHANT.

arbres pour la pêche. C'étaient essentiellement des chasseurs et des cueilleurs que ces primitifs : la faune sauvage s'était multipliée avec les progrès de la forêt, leur fournissant une riche provende. Mais déjà les mammouths et l'éléphant à bosson l'étaient disparus, on allait s'approcher des Alpes, quand les chasseurs de rennes émigrèrent vers le nord, si la suite de leur gibier-provende. Parle crâne allongé, la face large, les traits du *Saïère*, peut-être frères des Lapons et des Esquimaux d'aujourd'hui, appartiennent à la race dite *hatchécephale* (à crâne allongé), la plus ancienne représentant de l'espèce humaine dans les Alpes.

On dirait l'homme « chasseur », contemporain de *Elephas antiquus*, à l'époque la plus lointaine de la pierre taillée (assez de Carion, dans le Drôme). À côté de ce primitif, les *dolichocéphales* du Saïère, frères des habitants de la Dordogne, étaient presque des civilisés : les dessins animaux et de feuillages, gravés à la pointe sur leurs instruments de coupe et de chasse, denotent une aptitude artistique singulière, pour un âge aussi reculé.

L'âge **néolithique** ou de la pierre nouvelle multiplie sur le pourtour des Alpes, rarement dans la montagne, quelques polés, spécimens d'industrie déjà moins rudimentaire. On distingue, dans les Alpes, deux groupes de lances polies : les longues, épaisses et arrondies, en ruisseaux aux alluvions glaciaires, dans la Savoie et la Suisse; les autres, plus ou moins petites et triangulaires, provenant de cailloux forestiers, qui se trouvent communément dans le Dauphiné méridional, la Provence, le comté de Nice, les arvenses venus, qui savent polir la pierre, viennent de l'est : presbours et agriculteurs, ils labouraient, cultivaient les céréales, fabriquaient une poterie grossière à peine cuite, enfin élevaient des animaux domestiques. La race est caractérisée par la forme ronde de la crâne : ce sont des *racécephales*. Pour eux, la mort fait une nouvelle vie, la tombe du défunt doit rappeler sa maison : il y est enseveli avec les outils de son travail, ses armes, des objets de parure, et, pour le préserver des

domains, reculent de lointaines relations avec l'Orient. Quittant les abris sous roche, ils se construisent des huttes de clayonnage sur pilotis, dans les bas-fonds, ou sur la déclivité des flancs, non loin de la rive. Ces groupements forment des villages bucoliques ou *palafittes*.

Une nouvelle poussée de tribus appartenant au type *dolichocéphale* donne à l'industrie des habitations bucoliques son caractère définitif. Alors les lances, plus nombreuses et plus grandes, faites de roches exotiques, se perfectionnent : on les perce d'un trou, on les entoure de bois de cerf. On tourne des disques d'ornement; des pesons de fusils en bois; la poterie plus fine traduit une recherche décorative; on fabrique des cordes et des étoffes de lin; le premier, le cerisier sont connus; le bœuf, le cheval, le mouton, la chèvre sont domestiqués.

L'âge de bronze appartient, comme celui de la pierre polie, à la race *hatchécephale* (à tête ronde). Nous sommes à l'aurore de l'histoire : déjà les Phéniciens vont chercher l'étain entre eux des Cassidiens, car l'étain entre avec le cuivre, dans l'alliage du bronze. Les armes et les outils forgés par les *racécephales*, ces avant-coureurs des Celtes, ou *Préceltiques*, dont on a la preuve de leur métier d'avoir essayé à l'usage du temps. Dans les débris des cités bucoliques du lac de Genève et du lac d'Annecy, la rive savoyarde du Léman ne comptait pas moins de quinze stations. Bien caractérisées, l'on a retrouvé, à côté des instruments en silex de la pierre polie, des couteaux, des lances, des faucilles, des harpons de bronze, mais toujours assez loin du bord du terrain que des mégasolithes étaient établis aussi, par les habitants et les tribus qui, hors de la portée des pillards, trouvaient cachettes pleines de piquettes et de harpons, de lances, de lances de pique, de marteaux, hachoirs, agrès, pandolesques, témoignent, sur divers points des Alpes, de relations commerciales assez étendues. Le principal de ces foyers, celui de *Bardonnex*, aujourd'hui au musée de Saint-Jean, au village de *Bardonnex*, près d'Annecy, est daté d'émigration, conduit à l'âge de bronze, qui dépasse 2.000 mètres



PH. G. M. ENRIOT

SAINT-VÉRY.

LA PLUS HAUTE COMMUNE DE FRANCE (2.000 mètres).





MER DE NEIGES SUR LA VALLÉE DE CHAMONIX.

C. Wehrli.

omme sur la mer : les précipices sans fond, les crevasses béantes, les écueils semés à chaque pas, tout se voile aux yeux du voyageur. Parfois, grâce à la réfraction de la lumière au travers des gouttelettes tenues en suspension dans l'atmosphère, il se produit sur le fond du décor floconneux une sorte de mirage : des formes fantasmagiques se dessinent et ajoutent à l'effroi de l'isolément. Ces fantômes e l'air ont été vus au Brocken, dans les montagnes du Harz, dans les Alpes Rhétiques, dans les monts Appenzell. Au souffle du vent, sous l'éclair d'un rayon de soleil qui le traverse, le *brouillard* se défile, s'efface, disparaît. Lorsqu'il est invisible en bas, sous son masque nébuleux, on dit que le *mont Blanc* a son « bonnet » ; si le nuage s'étale vers l'est, en eaux longues traînées de vapeurs, on dit qu'il a l'*aine* ; que la poussée de l'air basse la neige et s'élève les crêtes en une agresse molle et brillante, le *mont Blanc* « fume sa pipe ».

**Pluies.** — Le *mont Blanc* n'a pas rival au monde pour l'étude des ondes perturbations atmosphériques. C'est un rendez-vous de nuages : les attire comme le paratonnerre, quelle la foudre. Au contact des nuages émus, la vapeur d'eau chargée dans l'air par le vent se déverse à pleines. Cette grande arête montagneuse, l'épine dorsale de l'Europe, ne dessine les Pyrénées, les Cévennes, les Alpes occidentales, centrales, orientales, dont l'épave se lie aux Carpates et pousse en Asie vers le Caucase, forme le condensateur d'excellence des vapeurs aspirées par la chaleur solaire au-dessus des mers tropicales. Le vent du sud-ouest se pousse contre les Pyrénées, on les laisse une première précipi-

tation, puis sur les Cévennes, où elles se résolvent encore ; enfin sur les Alpes, où elles fondent en abondance, à cause de l'altitude et de la basse température des sommets. Il pleut abondamment, même à l'approche des montagnes : à *Lyon*, la moyenne annuelle des pluies est de 776 millimètres, tandis qu'elle s'abaisse en Champagne à 460 millimètres. Aucune région des Alpes n'est plus arrosée que le *mont Blanc* et la vallée de l'Arve : la pluie atteint là 1200 à

1400 millimètres de hauteur, en année moyenne ; les grands massifs des Alpes Pennines et des Alpes Grées, ceux de Savoie, le Pelvaux ainsi que la portion orientale des Alpes-Maritimes reçoivent encore 1000 à 1200 millimètres. Il est remarquable qu'entre ces deux zones humides des Alpes occidentales, du Thabor au col de Tende, les crêtes alpines reçoivent moins de 1000 millimètres, jusqu'à 800 seulement dans les Alpes Cottiques et 670 dans la partie occidentale de la Briançonne. Sans doute que les puissants lozanges de l'océan, les *Eras*, 4103 mètres, le *Pelvaux*, 3954 mètres, plus élevés que les sommets de la chaîne principale : *Thabor*, 3265 mètres et *Vos*, 3843 mètres, retiennent au passage la plus grande partie de la vapeur d'eau et la condensent au profit de leurs glaciers. Par suite, le versant piémontais correspondant est assez pauvre en eau : 900 à 700, même 600 millimètres en moyenne, dans la haute vallée du Pô. Par là part, la partie de ce versant qui regarde la zone sèche du Sud-est français de la Briançonne reçoit de 800 à 900 millimètres, comme par une sorte de tronc convergente dans la continuité de la chaîne condensatrice.



AQUEDUC DE CHAMONIX EN HIVER.





à 3500 mètres, la pluie est pour ainsi dire inconnue; partout règne la *neige*. Elle pourrait s'annoncer indéfiniment, mais le vent la balaye des sommets; la chaleur du soleil, très âpre sur les hauteurs, en fait fondre une partie; le reste glisse sur les pentes abruptes ou se congèle en névés, aliment des *glaciers*.

On a fort exagéré l'action corrosive des *glaciers* sur le fond solide de leur lit; les récentes observations de M. Babot prouvent que les blocs, entraînés par le fleuve de glace, proviennent surtout de la surface et sont tombés dans les crevasses avec les pierres et les débris divers arrachés à la montagne. Le *glacier* ne creuse pas son lit à la façon d'une charrue; il le polit seulement jusqu'à la roche dure, en charriant avec lui la matière meuble; d'autre part, il émousse les saillies de ses rives et, par ses moraines latérales, sapa la montagne et l'use.

Si, aux pans de roche écroulés par l'effet du gel, de la chaleur, de la pluie, que le *glacier* roule ou rejette en blocs épars bien loin, dans la plaine, l'on ajoute les matériaux de démolition des schistes argilo-calcaires fissurés, détrempés par les eaux sauvages et coulant en masses pâteuses comme des lavas de haute torréfaction; si l'on tient compte aussi des graviers, des limons, des terres pulvérisées charriés par le Rhône et ses torrents, sur les vastes étendues de la Craie et de la Lamançonnet accumulés au loin dans les aléines de la mer, on jugera du gigantesque travail de déblaiement accompli par la nature aux dépens des Alpes et de leur altitude.

**Température.** — Les Alpes occidentales, comprises entre les *collemes* annuelles de 12° 05 et 14°, d'ailleurs éloignées de la mer, éprouvent tous les excès du climat continental, non seulement en latitude, mais aussi en hauteur. Ainsi la chaleur atteignait, à Nice, 37° en juillet 1881; à Grenoble, 36° 8 en juillet 1881; 37° à Gap en juillet 1881; 27° au Ventoux en août 1889. La moyenne des températures *internes* donne : 32° à Nice, 13° à Briançon, 13° à Grenoble. Les températures les plus basses qui aient été observées sont : — 7,4 à Nice (décembre 1879), — 21° à Gap (janvier 1881), — 20° à Grenoble (décembre 1887), — 21° au Ventoux (mars 1889), — 3° à Chamouix en 1891. L'écart entre les extrêmes donne 44° de différence pour Nice, 58° à Gap, 57° à Grenoble, 48° pour le Ventoux, 62° à Barcelonnette, et cela pour une période, relativement courte, d'une dizaine d'années. Les régions du littoral et celles de la haute montagne sont moins éprouvées par les températures extrêmes que les vallées intérieures ou les



CLIMAT DES ALPES : VILLAGE EN HIVER.

Ch. Wehrh.

plaines étendues au pied des hauteurs; là sévissent les *étés* brûlants, les *hivers* glacés. Souvent même, dans une seule journée, le thermomètre peut tomber de 18° à 4° en juin, de 22° à 12° en pleine canicule, de 21° à 8° au début d'octobre; cela s'est vu à Grenoble.

Les observations faites au *mont Blanc*, au *Saint Bernard*, dans la région d'*Annecy* offrent un utile enseignement. Depuis longtemps a été signalée la décroissance des variations barométriques, à mesure

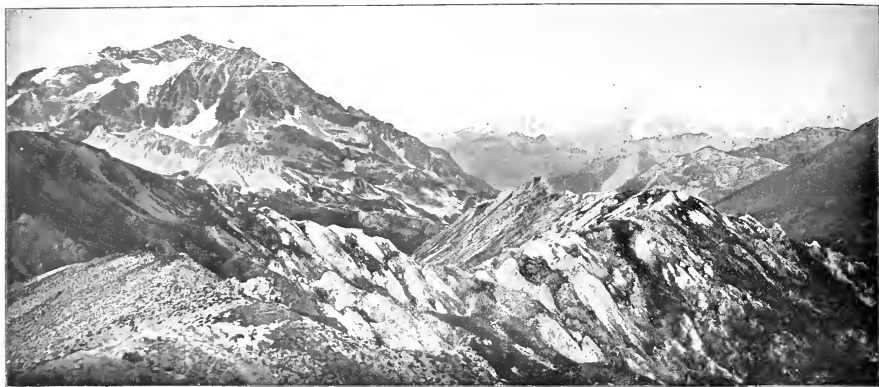
que l'on s'élève vers le dôme du *mont Blanc*; le soleil est plus chaud, la lumière plus vive, dans un air plus sec. Il résulte des observations faites simultanément à Chamouix, aux Grands-Mulets et à l'Observatoire Vallot, sur le rocher des Bosses, du 15 juillet au 15 août de la même année, une température moyenne de : 16° 9, 3° 8, — 6° 4 pour chacune de ces stations (oscillation diurne moyenne : 11° 5, 4° 3, 3° 5; maximum absolu : 30° 1, 13° 3, 5; minimum absolu : 7° 5, 0° 39, — 13°; écart entre les extrêmes : 22° 7, 12° 4, 17°). Ainsi la température est plus stable aux Grands-Mulets et au *mont Blanc* qu'à Chamouix.

*Annecy*, à 548 mètres d'altitude, proche des grandes montagnes et éloigné de la mer, a des *étés* chauds et des *hivers* rigoureux, comme toute région continentale. Mais les variations barométriques y sont moins brusques et moins fréquentes qu'au bord de l'Océan ou de la Méditerranée; les coups de vent sont rares, les orages aussi, grâce à la radiation solaire et aux *étés* plus chauds, certaines cultures, celle de la vigne par exemple, réussissent plus haut et plus loin. Les vignobles s'élèvent à 700 mètres en Haute-



CABANE ALPESISTE, EN HIVER.

Ch. Wehrh.



MONT FOURRI ET MASSIF DU MONT BLANC, VUS DE LA HAUTE TARENTAISE.

Phot. de M. J. Tinalher.

Savoie, à plus de 800 mètres dans la Savoie, située plus au sud. Le mois le plus chaud d'Annecy est juillet : rarement alors le thermomètre descend au-dessous de 12° 5. Et pendant la nuit ; durant le jour, il se maintient entre 27° et 28° ; on l'a vu même atteindre 36° centigrades. La température moyenne de juillet est de 19,07. Si la température de l'été se maintient au-dessus de la moyenne, celle de l'hiver semble, au contraire, en voie d'abaissement. Il y aurait un rapport curieux entre l'allure de l'hiver et le développement ou le retrait des glaciers. Hiver plus sec, été plus chaud ; le glacier,

moins bien alimenté, recule ; hiver de neiges, été pluvieux ; le glacier, mieux pourvu, reprend de l'avance. Tout se tient, tout s'enchaîne dans l'œuvre de la nature : les neiges, le brouillard, la pluie, la neige, la glace, dans la dépendance des vents, de l'altitude, de la température. Au régime des eaux tiennent l'abondance ou la stérilité de la plaine et l'existence de l'homme lui-même. C'est, par le moyen de la montagne, un échange perpétuel entre le sol et l'atmosphère, l'activité sans trêve des éléments les plus divers, dans une harmonieuse et puissante manifestation de vie.

## DÉPARTEMENTS DES ALPES ET DU RHÔNE

### Haute-Savoie.

Superficie : 469 800 hectares. Cadastre : 539 700. Service géographique de l'armée : 235 137 habitants. Chef-lieu :

**Annecy.** Sous-préfectures : **Thonon, Bonneville, Saint-Julien.**

28 cantons, 314 communes. — Cour d'appel et Académie de Chambéry. — Diocèse d'Annecy, sufragant de Chambéry.

**Origines de la Savoie.** — Annecy, Chambéry, Thonon, furent, avec des fortunes diverses, les deux plus anciennes métropoles de la Savoie. Dans ce



peuples, celles du Isère et de l'Arve, à Megève, à Beaufort, vivaient les *Centrons* ; les *Nantuates*, dominant au lac Lemman, poussaient jusque dans le Valais, avec le Rhône naissant ; enfin, au sud, les *Genoiécèles* en Maurienne inférieure, les *Bravonicores*, plus haut dans les montagnes, tenaient la vallée de l'Arve. Ces tribus avaient été précédées dans l'occupation du sol, à une époque reculée, par les *peuples primitifs* de l'âge du fer et du bronze, de la pierre polie et de la pierre éclatée. D'autres, pour se mettre à l'abri des surprises, avaient construit des huttes sur pilotis, dans les eaux des lacs, à peu de distance de la rive. On a ramené au jour les débris de leurs aliments et de leurs habitations, avec les instruments dont ils se servaient pour la pêche, la chasse et la guerre : ces précieux restes sont exposés dans les vitrines des musées de Genève, d'Annecy, de Chambéry.

Pour les *Allobroges*, une querelle avec leurs voisins du sud amena les Romains chez eux. Deux fois la résistance qu'ils opposèrent à l'invasion fut brisée, d'abord par Domitius Enobarbus, et d'une façon définitive, par Fabius Maximus, auquel sa victoire valut le triomphe et le surnom d'*Allobroquique*. Le pays soumis fut organisé en province et prit le nom de *Vienne* : Vienne, sur le Rhône, en était la capitale. Par d'habiles concessions, la politique achevant l'œuvre de la conquête, les Romains parvinrent à se concilier leurs ennemis de la veille. Vienne fut dotée de somptueux monuments, élevée au rang de colonie privilégiée, admise enfin au droit italique, qui la faisait sœur puînée de la grande cité romaine. Des *Allobroges* entrèrent au Sénat, d'autres s'illustrèrent dans les hautes charges de l'empire. Mais, dès le premier jour, Vienne était devenue le front d'attaque de Rome contre la Gaule. La défaite de Vercingétorix livra celle-ci tout entière à César (58-51).

Pour garder sa conquête, Rome dut assurer ses communications au travers des *Alpes*, car, si les montagnards n'osaient trop disputer le passage aux légions, ils l'empêchaient tout au moins, pillant les convois, isolant les détachements pour les mieux prendre à merci. Auguste conserva la route du mont Genève par l'alliance du roi *Coltan*, qui commandait, à Susse, la fédération des tribus gauloises qui occupent le double versant des Alpes. *Coltan*, ami et allié du peuple romain, fit pour lui la police de la route de Genève par la vallée de la *Droie Ripaire*. Son fils, qui remplit le même rôle, étant mort sous Néron, l'Etat des Alpes Cottiennes fut annexé à l'empire et réduit en province.

A l'autre extrémité des Alpes occidentales, la vallée de la *Droie Balfe* était occupée par les tribus bellouques des *Salusses*. Auguste entreprit de



This is a detailed historical map of the French Alps region, specifically the area around the Jura and Savoie departments. The map is oriented with North at the top. Major departments labeled include Doubs, Jura, Saône-et-Loire, Rhône, Savoie, and Ain. Numerous towns and cities are marked with dots and labeled, such as Besançon, Dijon, Lyon, and Annecy. The map also shows the Jura Mountains and the Alpine region. The text is in French, with some German labels visible on the right side, likely indicating the border with the German Empire. The map is a reproduction of a historical document, showing the administrative divisions and geographical features of the region at the time.

voli TURIN  
torinese  
e Montebelluna



GOLFE DU LION  
M E R  
M É D I T E R R A N É E  
Iles d'Hyères  
Porquerolles  
Fort Carré  
1:100,000  
Echelle 1:100,000









Tisère, issue du Petit Saint-Bernard. Le col de *Maurienne* était, dès le V<sup>e</sup> siècle, le « portier des Alpes », et il l'est en user.

**Comtes de Savoie.** — Le premier de la dynastie des comtes de Savoie dont le nom et le rôle sont attestés avec certitude fut *Humbert aux Blanches Mains*, au IX<sup>e</sup> siècle. Son petit-fils *Udon*, en épousant l'unique du marquis de *Suse*, orienta la Savoie vers l'autre versant des Alpes. Cette fructueuse alliance lui valait, en effet, comme dot de sa femme, les fiefs de Turin, Asti, Albugi. Rien ne pouvait mieux combler la haute montagne constituée, ainsi que l'on a tort de l'imaginer, un mur infranchissable. Il y eut toujours, au contraire, entre les hautes vallées alpines des deux versants, comme entre les hautes vallées pyrénéennes (Gavarnie, Broto), bien qu'un degré moindre chez celles-ci, grâce à l'épaisseur de la chaîne, un commerce régulier d'affaires et d'intérêts. L'alliance des princes de Savoie avec ceux du Piémont ne fut qu'une expression de plus de cette réalité traditionnelle. Désormais les comtes de Savoie s'intitulent *marquis en Italie*.

Entre les deux États voisins de Savoie et de Dauphiné, tous les deux issus du démembrant du royaume de Bourgogne, existaient une rivalité d'ambition et un enchevêtrement de territoires qui ne pouvaient manquer de les mettre aux prises. Après le faible Humbert III influé à l'abbaye de Hautecombe, l'événement du comte **Thomas** fut une véritable résurrection de la Savoie. Le prince acheta *Chambery* à son seigneur Berlion, qui garda pourtant le château pour son usage (1212) ; il accorde des franchises et se concilie les populations contre les petits barons féroces. Son alliance est recherchée : Bernier de Provence épouse sa fille Béatrix, et les quatre filles du comte portent des couronnes souveraines ; l'une est impératrice de Byzance ; les trois autres sont reines de France, d'Angleterre, de Naples.

A la dynastie des **Thomas** succède celle des **Amédée**. Chambery recouvre une Cour suprême de justice, signe manifeste de souveraineté et d'indépendance. Entre les plus avisés Savoyards, deux *Amédée*, le **Comte vert** et le **Comte rouge**, continuent d'une façon décisive à la fortune de leur maison. Le premier, *Amédée IV*, obtint de l'empereur Charles IV que les appels en dernier ressort, portés jusqu'alors devant la Cour impériale,



Photo de M. Thodet

MOÛTIERS ET LA VALLÉE DE L'ISÈRE (SAVOIE).

siclé : l'éclat du *Genevois* à son dernier titulaire, la Savoie érigea en duché souverain par l'empereur germanique Sigismond (16 février 1416). L'acquisition du *Montferrat*, de *Saluz*, et le retour au domaine du *Piémont*, précédemment inféodé à la branche cadette d'Achaise, la promulgation des *Statuts de Savoie*, code de loi rouge par les premiers juriconsultes d'alors, ces importants événements donnèrent à la maison de Savoie une éclatante notoriété. En 1430, Amédée VIII crée l'ordre de *Saint Maurice*, auquel s'ajouta celui de *Saint-Lazare*. Comme il se reposait des fatigues du pouvoir dans sa retraite de Ripaille, près de Thonon, le concile de Bâle le désigna pour le souverain Pontificat. Le nouveau pape prit le nom de *Félix V*. Avec Eugène IV d'Avignon et Nicolas V, qui résidait à Rome, cela faisait trois pontifes, au lieu d'un. A la mort d'Eugène IV, *Félix I*, regardant aux sollicitations des princes chrétiens, se démit de sa charge, ne gardant que le titre de cardinal et évêque de *Geneve*, l'est en cette ville qu'il mourut.

Dans cette remarquable évolution de l'Etat de Savoie, **Anney** fut, dès le principe, des destins particuliers. Les évêques-princes de *Geneve*, ayant reçu de l'empereur, au XII<sup>e</sup> siècle, l'investiture de leur ville épiscopale, et, par là, son gouvernement temporel, il fallut bien que les comtes, administrateurs naturels du pays dont *Geneve* était la métropole, cherchassent ailleurs une résidence. Ils choisirent *Annecy*. Leur Etat, dans l'espèce le comté de *Geneve* ou *Genevois*, comprenant, avec *Anney*, *Bully*, *Chamonix*, la *Roche*, etc., la maison de *Geneve* s'élevait en 1391. Le *Genevois* constituait une enclave fâcheuse pour les Etats de Savoie. Aussi le comte Amédée VIII, celui-là même qui fut duc, puis pape, sous le nom de *Félix V*, acheta-t-il le *Genevois* d'Odon de Villars, son dernier héritier, moyennant 45000 francs d'or. Un siècle plus tard (1541), le duc *Charles III, le Bon*, comprondit l'unité savoyarde si péniblement acquise, en donnant comme épousée à son frère *Philippe* le *Genevois*, le *Faucigny* et *Beaufort*. Le prince vint à la cour de France, où François I<sup>er</sup>, pour se l'attacher, lui donna en mariage sa cousine *Charlotte* d'Orléans, et lui inféoda le duché de *Nemours* (1525). Telle fut l'origine de la branche cadette de Savoie, dite de *Genevois*. *Nemours*, Charles Emmanuel II s'en fit très habilement, au XVI<sup>e</sup> siècle, l'unité de la Savoie, en épousant (1607) *Jeanne-Marie* de *Genevois*. *Nemours*, héritier du dernier duc, mourut sans enfants. *Anney*, le *Faucigny*, *Beaufort* furent rattachés à l'Etat de Savoie, après en avoir été séparés durant un siècle et demi.

**Ducs de Savoie.** — Les princes de Savoie excellerent dans l'art de mettre à profit les compétitions de leurs voisins pour en tirer avantage. Embarras parfois dans leurs propres calculs, tantôt avec la France et trop souvent contre elle avec l'Empire germanique et la maison d'Autriche, ils s'engagèrent malheureusement et perdirent plusieurs fois leurs Etats. A force de courage et d'adresse, ils parvinrent à les ressaisir. Mais quand la Savoie, province isolée de ce côté et des Alpes, leur



VALLÉE DE TIGNES (SAVOIE).

ressortissent désormais à la Cour supérieure de *Chambery*. Puis ce fut la guerre avec le *Dauphin* du Viennois, Humbert II, qui se voyait sans héritier, trans-mit (1335) ses Etats au roi de France. En 1354, Amédée, traitant directement avec le roi de France, obtenait le pays de *Geneve* et le *Faucigny*, détachés des Etats dauphinois, en échange de fiefs qu'il possédait au delà du Guis. Le *Comte rouge* Amédée VII fut un batailleur. Son fils, le grand Amédée VIII, fils de Bonne de Berry, régna près d'un demi-

COLLEGE DE LA TARENTAISE.



VALLÉE DE BESSANS ET COURS DE L'ARF. HAUTE-MAIRIE (Savoie).

pour d'une défense trop ardue, ils n'hésitèrent pas à l'abandonner, bien qu'il fut le berceau de leur famille, pour mettre leur fortune et leurs possessions à l'abri, de l'autre côté des montagnes. Le domaine qu'ils s'y étaient procuré de longue main, par le pont s'étendait à toute l'Italie. Les nobles et seigneurs de Chablais louent maintenant à Rome, dans le palais des Papes, et des Papes.

Les premiers ducs eurent peine à maintenir l'intégrité de l'héritage que leur père, *Toussie le Grand*, Louis était un prodigue qui épousa, en 1132, Anne de Lusignan, fille de Jean, roi de Guyenne et de Jérusalem.

La Réforme, produite en Allemagne par Luther, et organisée à Genève par Calvin, troubla profondément la Savoie. L'évêque de Genève, *Pierre de La Brosses*, étant en fin de cette ville en 1541, pour se réfugier dans Annecy, le *Concile de ville* eut à nouveau le dessein de tous ses droits, bannit le culte catholique, les églises, les prêtres, et mit des pasteurs protestants à la place. De concert avec leurs allies de Berne, les *Genevois* prirent l'offensive contre le duc de Savoie, s'emparant du pays de *Faud*, un *Chablais*, et du nord de la Savoie, et surtout imposant exclusivement la religion. La porte orientale du Chablais fut sauvée par les Valaisans qui résistèrent. La perte de ces territoires fut pour la Savoie un coup sensible. Mais de là grande querelle soulevée entre la France et la trop puissante maison d'Autriche, François I<sup>er</sup> et Charles-Quint, jetait la Savoie en de terribles hasards.

Rivalité de la France et de la Savoie. — Si, au lieu de se battre en cherchant à se devenir l'un l'autre, les comtes de Savoie et les Ducs

plus du Viennois eussent pu se mettre d'accord pour une rectification de frontières, associer leurs États et, finalement les fonder ensemble par une alliance de famille, l'ancien royaume de Bourgogne se trouvait ainsi reconstitué, au moins dans ses parties essentielles. C'est là précisément ce que rêvait la maison de Savoie, mais elle le rêvait pour elle-même, et prétendait y arriver par l'annexion successive de ses voisins, en relevant à son profit exclusif les droits, très éloignés et très vagues, de l'empire germanique sur la région bourgogne. Il apparut que ce rêve devenait une chimère, lorsque le dernier des *Dauphins* donna l'investiture de ses États au roi de France, en le substituant à sa place, sur la frontière de Savoie. Contre un vois de cette taille, qui déjà possédait Lyon et la Provence, le *Savoyard* comprit que la lutte allait devenir difficile et résolut, après la première alerte, de transporter sa capitale au-delà des Alpes.

Mais, de ce côté encore, le duc de Savoie se heurta au roi de France, car celui-ci, maître du *Dauphiné*, l'était ainsi du *Briançonnais*, véritable épée dirigée par-dessus les montagnes au couronnement du Piémont. La vallée de la *Doire* (Oulx, Exilles), jusqu'en amont de Susse, celle du *Cluson* par *Fenestrelle* et *Bec-Dauphin*, saillant avec le *Briançonnais* sur la principale, à *Châtillon-Dauphin*, dans la haute vallée de la *Vaita*, sous les escarpements du *Viso*. Entre la double pointe de *Bec-Dauphin* (vallée du *Cluson*) et *Châtillon-Dauphin* (haute *Vaita*), les vallées de la *Germanasca* et de la *Pelluce*, occupées par nos allies les *Vaudois*, et, au seuil même de la plaine, le marquisat de *Sallers*, que tant à notre cause le souci de sa propre défense, prolongeait l'action de la France *briançonnaise* jusque dans la plaine où convergent, dans le rayonnement de Turin, tous les torrents dévalant des Alpes vers le Po.

De son côté, la Savoie débordait, sur ses deux flancs, la projection menaçante du *Briançonnais* : au sud, par le comté de *Nice* et surtout la vallée de *Uriage* et *Bardonnèche*, porte ouverte sur la Provence qu'elle séparait du *Dauphiné* ; au nord, par la masse compacte des territoires saxonniques échelonnés du *Rhône* au bassin du *Pô*, vers *Aoste*, par le *Petit-Saint-Bernard*, vers *Suse*, par le *mont Genis*. Si la France possédait le passage du *mont Genève* et quelques tronçons jusqu'au-delà du *Viso*, le *Savoyard* tenait la clef des principales communications par le col de *Tende*, celui de *Larche* ou l'*Argentière*, le *mont Genis*, le *Petit-Saint-Bernard*. Cela lui permettait le *portier des Alpes*, et il poussait de ce côté du *Rhône*, par la *Bresse*, jusqu'à menacer Lyon. Si le *Dauphiné briançonnais* formait coin dans ses États, il l'étranglait de partout sur ses flancs.

France et Savoie se heurtaient donc en-deçà comme au-delà des Alpes : le moindre incident devait les mettre aux prises. Mais la Savoie, dans cette lutte, ne devait plus jouer qu'un rôle secondaire. L'effort de l'attaque et de la défense va se porter au cœur des Alpes, dans la plaine du Piémont.

C'est d'ailleurs le temps où la France, investie, sur toutes ses frontières par la maison d'Autriche, espagnole et impériale, se redressait, contre elle, pour sauver son existence menacée. François I<sup>er</sup> ouvre la lutte. Après lui, Henri IV avec *Lesdiguières*, Louis XIII et *Richelieu*, Louis XIV avec *Catinat* et *Berwick* la poursuivent, par la politique et par les armes, avec une infatigable énergie.

L'Espagne nous enveloppait : au sud, par les *Pyrénées* et le *Bonassou*, à l'est, par la *Franche-Comté* ; au nord, par l'*Artois*, les *Pays-Bas*. Dans l'intervalle, coulait le Rhin allemand. La Savoie seule interrompait cette ligne d'investissement.

D'autre part, la majeure partie de la Péninsule italienne appartenait à l'Espagne avec le royaume de Naples, les îles de Sicile et de Sardaigne, et elle prétendait au *Milanais* qui l'eût rapprochée des Alpes, aux duchés de *Modène* et aux États de la République de *Vénise*, *Bressane*, *Verone*, qui l'eussent reliée à l'Autriche descendue par les montagnes du Tyrol. Elle voulait encore assurer ses communications à travers les Alpes occidentales, entre ses possessions d'Italie et la *Franche-Comté*, l'*Artois*, les *Pays-Bas* : l'alliance du duc de Savoie lui était nécessaire pour cette raison ; rien ne fut négligé pour l'obtenir. Par ce moyen les troupes espagnoles pourraient, en toute sécurité, traverser les montagnes au col du *mont Genis*, descendre par le long couloir de la *Maunienne* jusqu'au-delà du *Rhône*, où l'on se retrouverait en terre espagnole.



DE LA MONTAGNE DE L'ARF, LA MONTAGNE DE SAVOIE.

C. G. B.





firent construire, dont une belle salle des Fêtes à plafond Renaissance. Depuis l'extinction de la famille duciale, le château d'Annecy fut assez délaissé; une caserne l'occupe aujourd'hui. A ses pieds, le canal du *Trou* forme, à l'entrée du lac, un petit port où viennent s'amarrer des flottilles de batiques et des bateaux à vapeur.

#### Personnages historiques.

— Saint *Antoine de Menthon*, fils de François de Menthon et de Bernadine de Ruinet, ne au château de Menthon, près du lac d'Annecy, vers 980, mort à Novare, en Italie, en 1052; il évangélisa les hautes vallées des Alpes et fonda des refuges au col du mont Joux, *mont de la*, mont le Jupteur, depuis Germond-Saint-Ricard, et au passage de Colonne-Joux. Depuis Petit-Saint-Bernard, lue statue monumentale lui a été élevée. — *Jean de la Roche*, cardinal de Brion, ne au village du Petit-Brogny, près Annecy, 1314, pauvre berger devenu évêque de Viviers, d'Orange, archevêque d'Arles et évêque de Genève, mort à Rome en 1366; il fonda, dans Viviers, un collège, où vingt-quatre bourses gratuites étaient réservées aux étudiants savoyards.

— *Guillaume Farel*, né en 1533 au Petit-Bornand, docteur en Sorbonne, recteur de l'Université de Paris, en 1561, et l'honneur d'introduire l'imprimerie à Genève en 1578, Chambéry en 1581, en chef pourvu; *Robert L'Écuyer*, *Claude Vial* d'Avignon, ne au château d'Annecy, 1512, dernier érudit direct des comtes de genevois; *saint François de Sales*, né à florins 1567, l'apôtre du Chablais, dont les vertus égalaient le savoir.

— *Introduction à la vie dévote*, et le *Traité de l'amour de Dieu*, le plus et au rang des écrivains français les plus dévots; il aimait les lettres et les favorisait; l'Académie formonna pour des monnaies, est son œuvre; il fonda, en 1610, de concert avec sainte Jeanne-Françoise de Chantal, l'ordre de la Visitation.

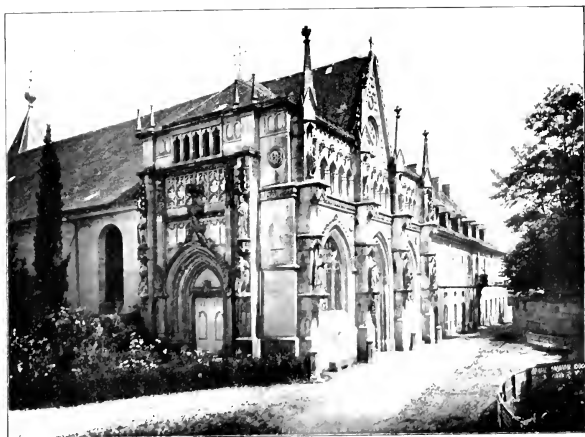
— mort à Lyon, en décembre 1622; *Enchaîne les Chapelles* (1599-1559), chanoine de Genève, secrétaire du duc de Savoie Charles-Émile, comte de Charles-Quint, fondateur du collège d'Annecy, 1490; le président *Lucas*, baron de Perrouges, ami de saint François de Sales, ne en Bresse (1557), alors que cette province appartenait aux ducs de Savoie; il fut président au Présidial d'Annecy, puis au sénat de Chambéry et rédigea le code, fort estimé encore, qui porte son nom, *Code Falcouet*; *Pierre Falcouet*, ne à Saint-Jean-de-Sixt, près de Thônes (1596-1556), l'un des premiers compositeurs de saint Ignace, polyglotte distingué, théologien, poète et au conseil de *François Pierre Fenouillet*, 1722-1622, docteur et écrivain, né à Annecy, mort à Montpelier, chez lequel l'Académie appela Henri IV; le cardinal *Maurice de Tournon*, de Buzillac, pape de l'Antioche, légat du pape Clément XI dans l'Inde et en Chine, 1710; *Hippolyte Simon Gerod*, ne à Annecy en l'année 1718, professeur à l'université de Turin; il prit une grande part à la rédaction du Concordat signé par le pape Pie-VI; le général *de La Roche-Beaucourt*, né à Buzillac, 1712, engagé dans les troupes de la Compagnie des Indes, à 1735; *Hyder Ali*, roi des Mahrattes, le duc de Nemours, Tipu-Sah et plusieurs combats aux Anglais; *Michel-Marie Paschal*, de Saint-Julien, général de division, blessé à Wagram; le chevalier *de Buttel*, originaire de Bonneville, ingénieur distingué; *Jacques Balmat* et le duc *de Passerat*, conquérants du mont Blanc;



VUE DE LA VILLE D'ANNÉCY ET DU LAC DU BOURGET (SAVOIE).

CL. G. B.

*Dominique Lasserre*, dit *Loup*, peintre de talent, fils d'Annecy, mort à Bologne en 1767; le peintre *Philippe Lavalley*, né en 1732 à Savoy, mort en 1804, élève de Boucher, l'érudit historien *Jean Louis Grillet*, né à La Roche (1706); *Gaston Louis Berthollet*, né à Tallières, sur les bords du lac d'Annecy, 1748-1822, chimiste éminent, collaborateur de Fourcroy et de Lavoisier; il accompagna Bonaparte en Égypte; *Joseph-Marie Dessaux*, de Thonon, ne pas confondre avec Dessau, l'entrepreneur de la légion des Allobroges, le Ravard de la Savoie, qui défendit cette province contre les Autrichiens en 1814-1815; *Pierre Louis Dupuis*, d'Evian, qui fit la campagne



ÉGLISE DE HAUTECOMBE.

CL. G. B.









même de la rue de Boigne, la *Famille de La Roche* qui, par sa singulière fortune d'un enfant de Savoie, le général comte de Boigne de son nom patronymique Lebon, qui, par ses services à la France et la Russie, s'éleva dans les troupes à la dignité de duc des Indes, 1777 et offrit ses services au général Bonaparte, qui fut comblé d'honneurs et de biens. Tourné vers la gauche, à

nord, plus haut, on s'aperçoit que la fontaine des Archives, XVIII<sup>e</sup> siècle, est une plus belle rue d'où la vue porte sur tout le bassin de Chambéry.

Sur son axe, l'entrée de la rue de Boigne gravitent : à l'est, l'*Hôtel de ville*, l'église, l'*Hôtel de Saint-François de Sales*, avec son oratoire, l'église gothique, XVIII<sup>e</sup> siècle, merveilleusement prise de



MAISON DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU, AIN CHAMBERY.

une fortune de 45 millions, il l'employa en œuvres de bienfaisance, écoles, hospices, embellissements, et tant pour ses libéralités, du roi de Sardaigne, le titre de comte, de ses concitoyens reconnaissants ce singulier monument, 1838, qui rappelle l'origine de son extraordinaire fortune. A l'autre extrémité de l'avenue, près des premiers degrés du château, le monument des frères de *Moritz* évêque, depuis 1899 le souvenir de ces deux rivaux, l'arlementien bonbons, jusque en des genres différents : *L'opéra*, l'aine, 1733-1822, le maître de Chambéry, ambassadeur du roi de Sardaigne à Saint-Petersbourg, où il écrivit ses ouvrages de politique et de philosophie *Du Pape*, *Scènes de Saint-Petersbourg* ; l'autre, *Xavier*, penseur moins profond, mais écrivain plus habile à exprimer des sentiments délicats. *Voyage autour de son château* ; — le *Leopold de la cite d'Yvoire* ; — le *Prisonnier du Caucase*.

Chambéry fut capitale de la Savoie, 1232 du jour où le comte Thomas I<sup>er</sup> acheta de Berlion ses droits seigneuriaux, moyennant 45000 florins. En acquiesçant un peu plus tard le *château* de Chambéry, Aurélie V. en fit sa résidence officielle. Lorsque Emmanuel-Philibert, après la vive alerte qui avait failli lui enlever ses États, jura pendant 1562 d'habiter la fortune de sa Maison de l'autre côté des Alpes, et fit de Turin sa capitale, *Chambéry*, devenue à la tête de la Savoie, ne fut plus qu'un chétif lieu de passage ; sa renommée à la France en a fait un chétif lieu de département. Mais, au centre de ses terres, au développement de ses hautes vallées, au grand air de son artère vivante, se retrouve l'air d'une ville qui fut chef d'état, durant plus de trois siècles.

Il reste peu de chose de l'ancien château des princes de Savoie : la *Sainte Chapelle*, coin du XV<sup>e</sup> siècle, ornée de stalactites arrivées de la Renaissance, en est la pièce la moins conservée, bien qu'un peu à l'écart de la grand-façon latine classique, l'axe sur l'autre face de la cour intérieure, ajoute le général commandant la subdivision militaire, le général de division général et l'Académie de Savoie. On



Flod. de M. Brier

CASCADE DE JACOB, PRÈS CHAMBERY.



Escalier de l'Hôtel de ville

Escalier de l'Hôtel de ville, Chambéry.

statues qui l'ornementent, et ses trois nefs gothiques, dont les voûtes peintes en trompe-l'œil rappellent celles de la cathédrale de Milan, où cet art, cher aux artistes italiens, a trouvé son plein épanouissement.

De charmants lints de promenade font une couronne à *Chambéry* l'agreste maison des *Chamell*, on vit le souvenir de Mme de Warens, et de Jean-Jacques Rousseau, ailleurs. L'église dressée sur le relief de l'antique Église romaine de saint Concord, archevêque d'Ambrigh, du genre de Boigne, *Chelles*, les *Évêques*, au fond, sous la voûte, note l'architecture, le *Rondel-Musée*, et son pittoresque Vallon ou la *Borra* s'étend en poissures argentes, l'*Église de la Roche*, la *Dent de Novalis*, pour les apprentis alpinistes, le *Fort de Veunier*, le *Genève* et la *Grande-Grange*, Archevêque de Boigne.

**Personnages historiques** — Saint *Hôtel de ville*, l'évêque de Boigne, premier de la Grande-Grange, mort en 1178, saint *Boigne*, puis le cardinal de Boigne, l'ambassadeur d'Espagne, le premier pont d'Avignon sur le Rhône, mort en 1184, *Thomas I<sup>er</sup>*, comte de Savoie, le maréchal de Chambéry, qui fit de Chambéry sa capitale ; *Baron de Chambéry*, neveu de l'ambassadeur, puis le comte d'Ambrigh, le comte Aurélie V. dit le





T. C. de M. R. (1890)

GRIGNOULE, L'ISERE ET LE SAINT-LYNAIRE.

que Claude, dans son discours au Sénat pour l'accession des troubles aux grandes charges de l'Etat, qu'il était de « colonne splendide et puissante. Théâtres, forum, temples, amphithéâtre, rien n'y manquait des organes indispensables à la vie d'une grande cité romaine. Nous n'avons plus malheureusement de tout cela que des restes incomplets délaissés, ou des fragments épars.

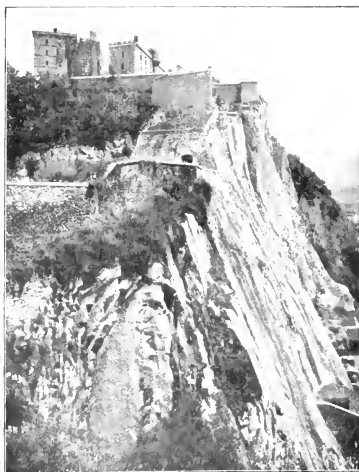
Lorsque l'Empire s'effondra sous l'avalanche barbare des ivres et vicieuses, l'ancienne *Genoua* passa au pouvoir des *Burgondes* Gundobaud, puis des premiers *Franques*, fils de Clotaire, transférant l'installation féodale du front aux, en multipliant les délégations souveraines attachées à la possession de la terre. Dans l'éclatement du pouvoir central, chacun parla en maître, transmitt, par héritage, comme une propriété, les fonctions qu'il n'avait qu'en dépôt; il y eut presque autant d'Etats qu'il y avait de vallées, et dans une région aussi inégalement que le territoire soulevait entre le Rhône et les Alpes, il en surgit de tous côtés : les *Aviois*, le *Dauphiné*, le *Lyonnais*, le *Valdunois*, le *Présent*, pour ne parler que des principaux. Ainsi s'effondra le second royaume de Bourgogne, revivance de la *Lotharinge*, le premier royaume burgonde et le *Le Lyonnais* romain.

Le *Dauphiné* se rattachait plus particulièrement à cette province, bien qu'il en eût pas conservé l'identité, car le *Lyonnais* continuait au *Le Lyonnais*, et c'est pour la sauvegarde des *Helvètes* que leur avant-barre, à Genève, le passage du Rhône. Dans l'intervalle des soulèvements au fleuve, le *Savoie* pour

peu se fit place en concentrant le *Chablais*, le *Genevois*, la *Tarentaise*, la *Maurienne*, sous sa domination. Par elle, le double issue du *Grand* et du *Petit-Saint-Bernard* au nord, celle du mont *Cenis* au centre, défrayaient sur *Avigne* par les sillons de l'Are et de la haute vallée de l'Isère, débouchaient au *Dauphiné*. Mais il gagnait d'autre part, bien qu'un peu faiblement, avec la domination du *Briançonnais*, l'éventail des routes divergentes issues du mont *Cenis*.

De *Tignes*, la capitale dauphinoise, on remontait vers le *Genève*, soit par les défilés de la *Romanche*, qui suivait l'ancienne voie romaine devenue par *Evian*, *Brenet*, et, morcelée en tronçons souvent impraticables, soit plutôt par la grande route du *Duc*, le col *Bavard*, *Gap*, *Embrun*, *Brancion*. Le ne *Savoie* fut pas le *Briançonnais* : il descendait le versant opposé avec la *Doire* par *Orly*, *Exiles*, jusqu'au pas de *Suse*; avec le *Cison* sur lequel le *Dome* nait, s'enfonçait débouché par le col de *Schlenker* vers *Tignes*, le *Presque* à *Beaumont*, dont la vallée longeait le versant de *Perouse*. De la *Montagne*, encore, en passant dans le *hessien* du *Val*, *Quevras* le *Lyonnais* par le col intérieur de *Vers*, en franchissant, au col d'*Agel*, la crête des grandes Alpes, pour atteindre au revers la forteresse de *Châblais*, *Beaumont*, qui continuait, à leur confluent, les deux branches supérieures de la *Voie*. En défilé inégal, le *Dauphiné* envahit *Chablais*, *Dauphiné*, les *Dans* *Chablais* ces trois noms sont ils assez vus dans du *Dauphiné*?

Avant, par le *Briançonnais*, s'élevait sur les deux versants des Alpes, du *Genève* au *Vais*, le *Dauphiné* s'achetait, par un double fronton, au-dessus de la plaine du *Piemont*, jusqu'à l'endroit où les caux resses des *Alpes* soulèvent des *monts* qui surgissent les *Monts* comme les *col* acquis *avec* de force, pour en tirer profit, au *Le Lyonnais*, en ne r de *chablais* l'adèle *adèle*, par *col* *col* *col*, capables de former une *frontière*. Le *Dauphiné* *briançonnais* reprenait pour son complet ancien territoire le *col* d'*Agel*, établi sur les vallées



T. C. de M. R. (1890)

GRIGNOULE, L'ISERE ET LE SAINT-LYNAIRE.



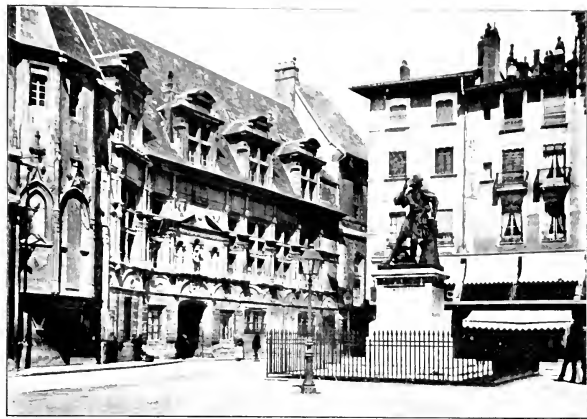
due de Savoie, disparurent les enclaves territoriales qui constituèrent, entre les deux voisins, une cause de perpétuels conflits.

Le *Guiers* devait frontière. Mais comme ce cours d'eau est l'écoulement commun de deux torrents : le *Guierres mort* et le *Guierres vif*, par où devaient à ses deux extrémités les eaux du massif de la Grande-Chartreuse, le traité n'ayant pas spécifié de quel *Guierres* il s'agissait, l'intervalle montagneux demeura sans maître et fut gouverné, jusqu'en 1504 par le Pape, général des Chartreux. Parmi les fils de France qui gouvernèrent le Dauphiné, Louis XI, Dauphin Louis II, montra une sagacité particulière et un zèle qui valurent au pays de nombreuses et utiles réformes : il agissait en maître dans son apanage, sans égard pour les préférences du roi son père, Charles VII, d'éléguer du Dauphiné 1336.

L'acquisition de cette province, si enveloppée qu'elle fut de restrictions, donnait aux rois de France un précieux appoint contre leurs voisins de Savoie. Aussi François I<sup>er</sup>, devenu maître du Milanais par la victoire de Marignan (1515), voulut-il s'en assurer les communications, en occupant la Savoie, presque sans coup ferir. C'est par la Maurienne, couloir de l'Aar, et le mont Cenis, que les *ducs de Savoie* résidaient à Turin, depuis *Emmanuel-Philibert*, laient leurs Etats des deux versants des Alpes : par la délaissant leurs troupes. Lorsque *Henri IV*, pour venger la prise de Saluces et la violation du territoire français, en pleine paix, par l'occupation de Château-Dauphin, sous *Charles Emmanuel*, voulut occuper les Etats cisalpins de ce prince, *Lesdiguières*, le « vieux renard dauphinois », comme l'appela le Savoyard, ne cessa de harceler les troupes et de couper les convois envoyés à la défense de la Savoie, en déjouant à l'improviste sur la vallée de l'Arc, par les cols du Gralibier et du Grandin : Charbonnières, Montcléan, boulevards des communications de la Maurienne et de l'Isère, tombèrent en nos mains, grâce à cette tactique, et, avec eux, le pays entier. François de Bonne, duc des *Diguères* ou de *Lesdiguières*, est l'un des plus nobles fils du Dauphiné; les tours en ruine de son château patrimonial se dressent sur une falaise du Devoluy, au-dessus du Drac qui mugit, en aval du défilé d'Aspres les Corps, débouche des deux hautes vallées du Champ-saur Drac supérieur et du Valgodemer, creusé par la sévère, *Lesdiguières*, devint à Henri IV, enfant des Alpes et familiarisé avec les surprises et les pécunies de la montagne, rendit à ce prince et à son pays d'éminents services.

Lorsque, de la Savoie, la lutte entamée par François I<sup>er</sup> et Henri IV porta son effort de l'autre côté des Alpes pour y atteindre avec les *ducs*, alliés de l'Espagne et de l'Autriche, dans leurs Etats de Piémont, le saillant dauphinois devint le pivot de l'action française. Voir le détail, p. 176. La paix de Turin (1696) avec Victor-Amédée, dont la défection à la ligue d'Autz-bourg annula le traité de Ryswick (1697), puis le traité de Monmouth (1712), bientôt suivis des traités d'Utrecht et de Rastadt avec la coalition contre Louis XIV, à propos de la succession d'Espagne, mirent fin aux opérations de *Colinet* et de *Berwick* sur le double versant des Alpes.

L'Espagne restait au petit-fils de Louis XIV : il n'y avait plus de Pyrénées ; mais on redressait contre nous la masse entière des Alpes. En effet, si par le traité particulier signé le 21 octobre 1712, au château de *Monsalvi*, près de Turin, l'archiduc *Charles VI* nous céda la vallée de Barcelonnette, il repré-



GRENOBLE. PALAIS DE JUSTICE. LA STATUE DE BAYARD.

anciennes franchises, refusa l'enregistrement attendu. Menacés, exilés des magistrats, enclavés dans les rues de Grenoble (journees des Tuilles, Hôtel du gouvernement pille, les membres du Parlement renvoyés à la ville, enfin départ des parlementaires d'Angers), tout ce qui fut de la réunion des trois Etats du Dauphiné à l'Isle (21 juillet 1788 : l'Assemblée de *Romans*, prélude de la réunion des *Etats généraux* du royaume, ouvre la Révolution, Grenoble, la bourgeoisie passée, applaudit, en 1814, Napoléon I<sup>er</sup> à son retour de l'île d'Elbe.

Dans sa couronne de montagnes, Grenoble (77 438 habitants), semble une petite patrie dans une autre et comme la réduction en beauté du pays dauphinois.

Montez à la tour de Cléneux, qui surgit du centre de l'ancienne ville, face à Notre-Dame : devant vous, presque sous la main, en regardant vers le nord, les escarpements du *Robat* plongent de 300 mètres dans les eaux de l'Isère; à 100 mètres plus haut, la *Bostelle*, ancienne citadelle de Grenoble, perche sur un rochers du mont *Bachet* (1 057 mètres), extrême projection de la Grande-Chartreuse vers le sud. De partout les cimes se dressent, avec les forêts qui couronnent les plus rapprochées : le *Saint-Eynard* (1 339 mètres), dont les feux battent le Sappey et le col de Porte (1 352 mètres), par où l'on monte à Saint-Pierre-Chartreuse, et, sur l'autre flanc du *Chamebande*, l'intervalle qui se creuse entre cette croupe montagneuse et la *Dent de Crolles* (2 066 mètres). Au-dessous du Saint-Eynard, à 730 mètres d'altitude, le bat du *Boiret*, avec batterie amovible, commande à plus de 500 mètres au-dessous du cours de l'Isère, le défilé du *Carissivand*. Dans cette vaste dépression, le *Branc-Farine* (1 214 mètres) montre la tête, et, tout à l'aise, dans la direction d'Allevard les-Bains, le *mont Blanc* s'élève sur l'horizon lointain.

Puis ce sont, en suivant du regard le cercle des géants dressés contre le ciel : le *Grand Chénas* (2 564 mètres, au-delà des Sept-Laux), le *Grand Repêché* (2 548 mètres), le *Roche de l'Homme* (2 786 mètres), les trois pics de *Bellavigne* (2 981 mètres), nagueurs encore inviolés, qui se devinent plus qu'on ne les voit : la *Grande Lanée de Dancin* (2 841 mètres), la *Grande Vaulaine* (2 789 mètres), le *Chamoisier* (2 225 mètres), sur le front duquel les forêts du *Môrt*, des *Quatre-Segures*, de *Montaur*,



PROFIL DU PALAIS DE JUSTICE.



d'Allevard et d'Izage, les gorges romantiques du Vercors, les Alpes du Sud, la Romanche ou du Drac, les champs enneigés des grandes-Rousses ou les denses solitudes de l'Isans. Travailleurs alpins, vœux particuliers, artistes et curieux documentaires à la place Grenette une joyeuse animation.

Grenoble, ville de progrès et de mouvement, a retenu du passé quelques monuments de valeur. Cependant, pour une ville aussi notoire, la *chapelle de Notre-Dame* paraît d'assez médiocre aspect. C'est une mosaïque de tous les âges : un clocher du XII<sup>e</sup> siècle surmonte la façade récemment reconstruite. À l'intérieur, quatre nefs d'allure ogivale, deux à droite, une à gauche de l'axe central, dont les ogives retombent sur des massifs piliers, luthés aux angles par des colonnes à chapiteaux corinthiens, cela forme avec les galeries des triflums un bizarre assemblage ; même en pleine période gothique, le Sud-Est ne put jamais se dégager complètement des formes de l'architecture romane. Il faut louer sans réserve la magnificence éblouissante du chœur qui projette jusqu'à la voûte ses festons délicats. Les sièges de l'évêque, œuvre délicate du XV<sup>e</sup> siècle ; des tombeaux malheureusement mutilés, sont encore dignes de remarque. De ce qui reste, à quelque exception près pour de modestes réminiscences de notre Renaissance française, il vaut mieux ne rien dire. Cela ramène inévitablement l'esprit à la boutade connue : « Il n'est pas de pays en France où bien soit plus mal logé que dans le Midi. » Si Grenoble n'est pas le Midi vrai, celui-ci ne tarde guère à paraître.

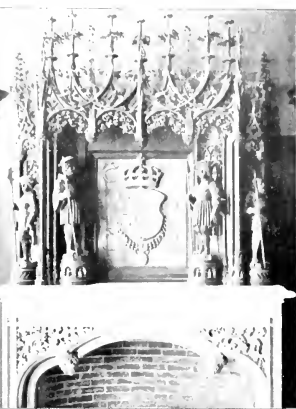


Photo de M. Bata.

CHIMÈNE DE LA COUR DES COMTES.

de son *Palais de justice* ; on n'en peut dire autant de la statue de *Bizart* qui précède l'édifice. Dans un cadre du XV<sup>e</sup> siècle, la Fontaine italienne a brodé de gracieux décors ; c'est la Renaissance française de nos châteaux de Fontaine donnant la main au renouveau de l'art antique. Les constructions du Palais appartiennent à trois époques : la porte d'entrée de la Cour d'appel et son vestibule à croisées d'ogives sont des plus antiques XV<sup>e</sup> siècle. On y saisit la verve satirique des maîtres « magiers » du moyen âge ; elle s'est donné carrière dans la décoration de la porte : des lions dévorants,

Sur la rive droite de l'Isère, la *crypte de Saint-Laurent* est un précieux joyau archéologique, hier du baptistère Saint-Jean, de Portiers, l'un des rares spécimens de cet art décadent, bien qu'encombre plein de sexe romain, qui caractérise les temps mérovingiens. L'échelle de Grenoble rappelle les chapelles primitives qui se virent à Rome, au-dessus de la Catacombe de Saint Calixte ; peut-être, aussi l'insère à l'étranger, un oratoire funéraire ; il est probable qu'il s'élevait alors au niveau du sol, l'exhaussement des terres. L'ensemble est un rectangle épanoui sur les quatre faces occupée d'absides. L'architecture antique a subi une sa ligne rigide dans l'entassement des assises. Les

châssis ont subi de nombreuses transformations pour supporter la retombée des croisées, quand ils se sont élevés de *Blanc*, l'œuvre d'un fort talent propre à l'art byzantin du VI<sup>e</sup> siècle. Les motifs décoratifs sont empruntés à un symbolisme des premiers temps chrétiens : colonnes, fustes, pampres et rinceaux ; leurs contours indécis évoquent l'indubitable d'artistes épris encore des formes antiques, mais incapables de les rendre. Les strophes, traitées par *néphel*, sans relief et sur fond uni, comme à Ravenne, ne rappellent que de fort loin cet incomparable modèle. C'est un art qui s'ennuie, avant de renaitre glorieusement sous l'inspiration des architectes romans du moyen âge. Le fameux casque en bronze daté, trouvé dans les champs de Vercorin, ou Tréves et Bourguignons se livrent bataille en 524, et que possède le Musée de Grenoble, est, avec la crypte de Saint-Laurent, un des plus précieux documents qui nous restent pour l'étude de l'art à l'époque mérovingienne.

*Saint-André*, ancienne chapelle du palais des Dauphins, avec sa tour massive qu'elle a fleché au moyen, le Palais de justice, l'Hôtel de Ville se groupent entre la place Grenette et le bord de l'Isère. Grenoble doit être fier



Photo de M. Bata.

PORTE DE LA COUR DES COMTES.



Photo de M. Bata.

PORTE, SALLE DES DÉLIBÉRATIONS.

Le seul des palais de l'architecture, pour ainsi dire, les images ont été sculptées sur la pierre aux visages de chiens se dissimulant un os, comme les chiens de la déesse Proserpine. La chapelle, le plus fin, le plus délicat, le plus noble et si poétiquement simple sur la façade du Palais, ne s'élève pas en hauteur, c'est une œuvre gracieuse du règne de Louis XII.

Il ne néglige le petit détail pour l'ampleur des lignes et le bon du détail. Sur la façade on trouve un peu fruste qu'enfantant

hier et le Musée-Bibliothèque, construit en 1865 avec une entente parfaite des dispositions propres à ce genre d'édifice. A côté des maîtres français, italiens, flamands, représentés par des œuvres de choix, une salle renferme les portraits des Dauphins qui ont fait honneur à leur pays : belle mosaïque gallo-romaine provenant de Vienne.

La Bibliothèque contient 230 000 volumes, des in-4, des manuscrits précieux, poésies de Charles d'Orléans. On a choisi pour la



Photo. de M. Rivier.

CHATEAU D'ERRIAGE.



CL. XD.

ALLEVERD : PONT SUR LE BRUÉA.

une trépassée et puis, avec surbaisses, le premier étage est tout à fait, de grandes fenêtres monumentales à trois embrasures, en hauteur, au-dessus d'un motif central où, dans trois niches ouvertes au-dessus de la porte, figuraient les statues de Louis XI, de Charles VIII et de la duchesse, la seule qui soit restée à son poste. L'intérieur est petit, renferme de très belles salles : l'ancienne *Chambre de la Cour de Comptes*, décorée par Paul Ince, 1521 d'une double rangée de médaillons avec un dais monumental, enrichi d'une profusion de sculptures, la salle des *Andrieux générales*, avec un plafond décoré de peintures, les médaillons des saux meilleures conceptions de l'art français, la salle de la première Chambre de la Cour, où salle des *Deland*, où se trouvent plusieurs fois remanié, aux portes enguirlandées de fleurs, et au-dessus de petits anges portant une couronne.

L'Hôtel de Ville, au centre résidence de l'administration, n'a rien d'original, il est un peu plus du commun, offre au public d'agréables salons. L'autre côté de la rue Gravelle, la place de la Cour, où se trouvent, au bout de ses murs de maronniers et de la Cour, où se trouvent de monuments importants : l'Université et l'Hôtel de la Cour, en face de la *Pierrière*, à l'est, l'École d'Art.

Musée archéologique l'ancienne chapelle du convent de Sainte-Marcel-en-Bas. Au sud-est de la Préfecture, le *Musée* s'allonge en bordure du *Jardin des Plantes*, non loin des belles avenues en brenses de l'Île-Verte ; une collection minéralogique remarquable et la salle de géologie où sont groupés les animaux alpestres de région delphin-savoyarde, en sont les principales richesses.

Grenoble n'est pas une ancienne capitale figée dans les rêves du passé. L'industrie des ciments, source de beaux profits jusqu'à une époque récente, est un présent du sol dauphinois. L. Vicat ayant reconnu, en 1818, que toute couche calcaire argileuse, suffisamment homogène, de la teneur en argile varie de 22 à 26 pour 100, peut, par simple cuisson, produire des ciments à prise rapide, d'une excellente qualité, ce fut comme la révélation d'une richesse inusitée, dont la nature avait préparé de l'abondance dans la région de Grenoble. La simplicité des moyens exigés par cette industrie lui donna rapidement un affec : l'eau, principe de mouvement, et, à son défaut, les graviers d'antracite de la Ma se trouvant pour ainsi dire sous la main. Mais la concurrence du *pu*, qui est un ciment artificiel, à prise lente, mais de durée, le pi croissant des transports, les droits de douane exorbitants et injustifiés que l'on a dû payer à l'entrée de la Suisse et de l'Italie, sans recourir

de la part de ces puissances ont singulièrement réduit l'industrie des ciments. Dans un pays qui possède les immenses réservoirs glaciaires de l'Orsans, les champs de neige de Bellefontaine, de Rousses, les fontaines inépuisables de la Chartreuse, du Vercors, la houille blanche, énergie l'eau courante transformée électrique, pour s'adapter toutes les formes du labeur humain, devait être une source



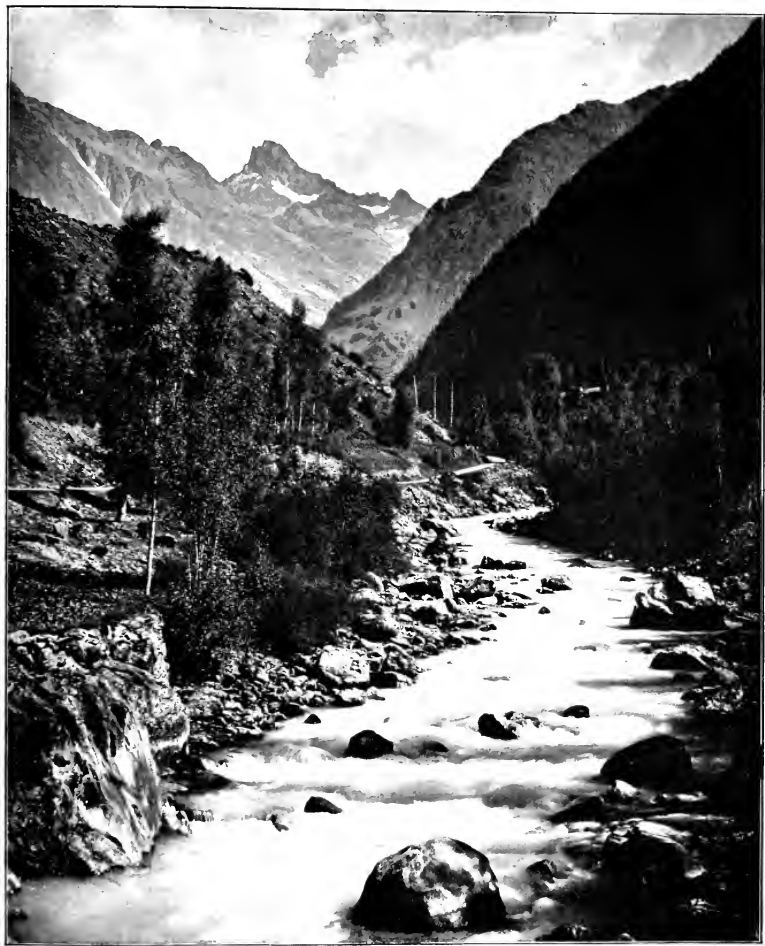
CL. XD.

ÉTABLISSEMENT THERMAL DE LA SOURCE D'EAU-CHAUDE.









Phot. de M. B. 1908

VALLÉE DE LA ROMANCHE.







Hydoux villes dans

**Valence** 28 700 habitants : l'une flamboyant neuve, qui enveloppe de ses avenues Félix-Faure, Victor-Hugo, de ses boulevards ombrés, boulevard Gambetta, Bancel, Maurice-Clère, Alsace, Sadi Carnot (et Vauban) l'ancienne cité, groupée autour de la place de la Liberté, d'où surgit l'Hôtel de Ville, l'ensemble s'incline, à 128 mètres d'altitude, sur la rive gauche du Rhône. De l'Esplanade, où se dresse la statue de Championnet, le regard descend sur le jeune parc Jovet; sur le pont suspendu et le nouveau pont du Rhône, qui, de ses arches massives, enjambe le fleuve, en dos d'âne (216 m. 40), sous la romantique silhouette des ruines de Grissol, projetées,



Photo de M. P. P. P. P.

LE VERGORS : ROUTE DES GRANDS-GOLETS.

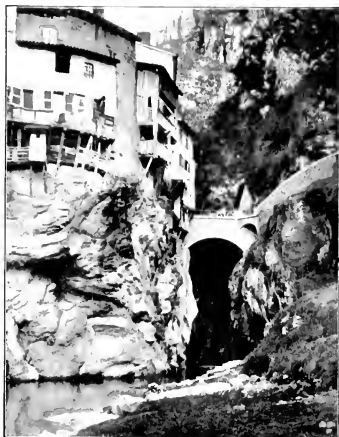


Photo de M. Artois.

LA BOURNE A PONT-EN-ROYANS.

à la pointe des Gervennes, au-dessus de l'horizon du Rhône. Le long des boulevards, agissés à la forme bastionnée des anciens remparts, cheminent les monuments : ceux des enfants de Valence, d'Emile Augier et de Monthlvet, au delà d'une gracieuse fontaine.

L'Hôtel de Ville, de construction récente, est un édifice de belles proportions dont la salle des fêtes et celle du Conseil ont été déco-

teps du christianisme à Valence, la basilique actuelle fut consacrée, en 1035, par le pape Urbain II, lorsqu'il vint prêcher la croisade à Clermont. C'est un majestueux édifice avec porche de quatre grands arcs décroissants, que supportent trente-deux colonnes à chapiteaux richement sculptés; une tour carrée de 57 mètres en hauteur, et trois nefs, de belles proportions, se couronnent d'une abside à chapelles rayonnantes. La

forme est celle d'une croix latine; la longueur, 73 mètres; conduit par le couloir de la maîtresse nef, le regard découvre vers le porche une belle perspective. Un monument de pur style Renaissance, dû à Nicolas Mistral, chanoine de la cathédrale (1546), pour être affecté à la sépulture de sa famille, fait l'ornement de la petite place voisine; des arabesques variées, des soleils, des animaux et la salamandre de François I<sup>er</sup>, qui entrent dans la décoration de ce joli édifice, n'inspirent pas la mélancolie ordinaire à ce genre de constructions; la forme de sa voûte l'a fait appeler le *Président*.

À Valence, le Midi commence; les environs sont charmants, plantureux. Sur la vaste plaine où le Rhône et l'Isère développent l'éclat de leurs eaux, avant de se fonder en un seul cours, la ruine altière du donjon de Grissol se laisse à la rive d'un roc.

Valence est la porte du **Vergors**. De *Saint-Jean-en-Ragons* monte la route de Combe-Laval. Cette immense excavation, taillée comme à l'emport-pièce sur une longueur de 7 kilomètres et une largeur de 3, contourne le plateau mamelonné que la forêt de Lente recouvre de ses vertes clairières et de ses mystérieux



C. C. B.

CHATEAU DE GUIGNAN (BRÔME).

réfractaires à l'odieuse lune droite; de vieux hôtels; celui de *Steyris*, où fut le siège du premier Président valentinois; l'ancienne chapelle de l'abbaye de Saint-Ruf, affectée au temple protestant; la maison des *Têtes*, à façade Renaissance, cour intérieure ornée de médaillons et de figures en haut-relief bâtie en 1530. Sur la place voisine, dite *place des Clercs*, se tient le marché; c'est là qu'on exécutait : l'illustre brigand, Louis Mandrin, y fut romé, puis étranglé, le 26 mai 1751.

La cathédrale *Saint-Apollinaire* n'est pas du Midi; l'Auvergne a fourni son modèle. Reconstituée au XI<sup>e</sup> siècle, à la place d'un vénérable édifice qui remontait au IV<sup>e</sup>, croit-on, aux premiers







SAVOIENS, LA VALLÉE DE LA GIARRE.

C. C. R.

lagnards des Pyrénées, ceux de la vallée d'Aspe gardaient jalousement contre les vicomtes de Bearn leurs antiques libertés.

On a vu quel puissant appoint apportait aux rois de France le *Dauphiné briangonnais*, à cheval sur deux versants des montagnes, dans la filte qu'ils entreprirent contre le duc de Savoie, pour donner à la France sa frontière des Alpes. Avec *Pignerol*, que nous gagnait Richelieu, *Suse* emportée par Catinat, nous tenions le double passage du croisissant alpestre projeté sur le Rhône : les cols du mont *Cenis* et du *Genèvre*. Par *Château-Dauphin* nous débouchions du col d'*Isabelle* vers Saluces, au cœur même du Piémont : celui *Cotté*, s'il ne nous eût relégué par un coup de punique inexplicable, nous donnant la maîtrise du col de *L'Espérou* et du col du *Tende*. Le duc de Savoie, d'ille à *Turin*, dont il avait fait sa capitale, se voyait débordé sur tous les points, par les chemins convergeant des montagnes sur sa capitale. Son salut d'ait être au prix de concessions terribles à prévoir, puisqu'elles se sont redressées depuis ; nous ceder la *Savoie*, pour conserver son domaine transalpin. Nous cédâmes le malheur de perdre en des luttes glorieuses, mais inutiles et parfois de sastruses, ce que la clairvoyance et l'empirique politique de Henri IV et de Richelieu nous avait si efficacement préparé.

Les villes de la haute *Burgnie*, ayant osté *du Dauphiné* sur la route des grandes Alpes : **Gap**, Embrun, etc., furent parfois cruellement à souffrir du voisinage des ducs de Savoie maîtres de la ville de *Evian* : la *homette*. L'invasion de 1592 fut particulièrement désastreuse. Victor-Amédée II, parti de *Turin*, passa les Alpes, entra à l'Argentan, trouva après lui des troupes allemandes et espagnoles sous le prince Eugène et Caprara comme général en chef, avec un contingent de réfugiés protestants français, aux ordres de Schomberg.

L'invasion, pénétrant de la vallée de l'Isère, par de *Rochefort*, qui appartenait au duc, dans le bassin du fond, qui coupe entre le *Guay* français, *Guillestre*, *Château-Taurin*, *Embrun* tombant aux mains de l'ennemi, non sans lui enlever des pertes sensibles par une campagne résistante. La défense d'Embrun, sous les ordres du duc de Lorraine, 300 hommes de troupes régulières contre une assemblée est l'un des plus beaux feints de notre histoire militaire pour toute alpine. Le plan avait que dix petits canons en fer, sans affût et, pour le dire, ceux que l'ennemi envoyait. Comme le duc de Savoie sous son if ne pouvait la ville de se rendre : Mes soldats et moi dit Lorraine, nous ne pouvons

de cœur, ni d'espérance. La garnison, étant à ses dernières cartouches, sortit tombant, avec armes et bagages, enseignes déployées et meche au mouquet. 16 août 1592. Caprara mit le feu à la ville : la cathédrale et les quatre emplacements des maisons furent anéantis. La soldatesque, luttant la campagne, razziait, incendiait, massacrait à loisir : les Allemands surtout montraient une ardeur sauvage. Rien n'était épargné : l'ennemi perdit les cloches de toutes ses églises, celle du beffroi municipal, et jusqu'aux moines des apothécaires, dont on fit des morceaux expédiés à *Turin* : ses remparts furent éventrés, les bastions sautèrent. Mais quand, après avoir enlevé les bestiaux, mené de les moudre dans les champs et amené soixante-dix villes et villages, les allies eurent fait le désert autour d'eux, le duc et les chassés. Cette sanglante et inutile campagne coûtait à Victor-Amédée plus de 10 000 hommes. Catinat l'attendait au revers des monts pour lui infliger, ainsi qu'à ses allies, l'effroyable rétalissante de la *Maisaille*, 3 octobre 1704, qui l'obligea d'abandonner la condition de la *ligne d'Anspach* et de traiter séparément à *Turin* août 1706.

Précis les intrépides défenseurs du sol dauphinois, la tradition, embellissant l'histoire, a fait une réputation d'héroïsme à une vaillante femme : *Philis de la Tour du Pin de la Chaux*, qui, à cheval d'espérance, le présenta au poing, souleva ses vassaux et fit une chère indigne aux phibés du duc de Savoie. Bien que, ainsi présentes, les faits soient exagérés, on dirait que les moines avaient les services rendus à la cause de la défense commune par *Philis de la Tour* ne sont pas contestables.

Après de telles épreuves, **Gap** 16647 habitants, ne peut offrir aux ennemis un grand luxe de monuments : la paix nécessaire à l'édification des arts n'est pas le privilège des places fortes destinées par état à se défendre. La cathédrale est une reconstruction comme gothique 1866-1895, dont l'aspect est heureusement varié par l'emploi de la pierre et des marbres indigènes : noir de Champaur, vert de Maurin, rose de Chorges. Une croix de granit monumentale termine le clocher ; quatre magnifiques colonnes monolithes, en marbre rose de Chabrières, découpent autour du chœur sur levé leurs chapiteaux finement ciselés. La Préfecture n'a d'intérêt que par le musée du comte de Lesdiguières, déposé dans la salle



lonnelle restait en dehors de l'annexion. C'est que les populations de la vallée de l'Ubaye et du comté de Nîves, pour échapper aux troubles suscités par l'annexion de Charles d'Anjou, étaient venues au comté de Savoie, *Antérieurement*, en réservant par des traités solennels leurs anciennes franchises. La vallée de Barcelonnnette, en effet, compose un petit monde à part, ouvert, à l'est, sur les hautes vallées piémontaises par des passages faciles à franchir et incline vers le sud par les cols du Verdon, du Var et de la Tinée. De hautes crêtes le séparent du nord. Le col de Vies, qui en rompt la continuité entre la dépression de l'Ubaye et celle du Guil, est à 2115 mètres d'altitude, tandis que celui de l'*Arventier*, ouvert entre l'Ubayette et la *stura*, *Barcelonnnette* et *Coni*, n'atteint pas 2000 mètres : à chaque printemps, la neige l'abandonne plusieurs semaines, avant que l'autre ne soit libre. Il y avait donc entre le Dauphiné et la vallée de Barcelonnnette une séparation plus réelle qu'entre cette dernière et les hautes vallées piémontaises. Par là s'explique son rattachement à l'est, véritable route d'invasion ouverte, au profit des ducs de Savoie, sur le flanc du triangle languedocien, menaçant toujours présente pour la haute vallée de la Durance et le territoire provençal. Les traités d'Utrecht barrent cette route à nos voisins du Piémont, mais ce fut au prix de tous les territoires français de l'autre versant des Alpes. 1713. Napoléon I<sup>er</sup>, débarqué au golfe Juan (1795-1815), prit sa route vers Grenoble par le col des Basses-Alpes : de Grasse, il arrivait le lendemain à Castellane, gagnait Digne à mars, entra à Sisteron deux jours après, atteignit la Durance, *Gap*, et de là, par la grande route du Dauphiné, accomplit l'un des raids les plus extraordinaires de l'histoire, en faisant son entrée, au milieu de l'enthousiasme général, dans la capitale du Dauphiné. De Grenoble aux Tuileries, ce ne fut qu'une promenade.

**Digne** (7317 habitants) s'élève gracieusement sur la rive gauche de la Bléone, où confluent le Mardier et le torrent des Eaux-Chaudes. Car *Digne* possède des sources thermales sulfureuses alcalines, efficaces contre la chlorose, la paralysie et les rhumatismes, pour lesquelles a été créé un établissement thermal, à 3 kilomètres de la ville. Pliny et Pline en ont parlé. Romaine sous Auguste, christianisée au iv<sup>e</sup> siècle par saint Bonnin et saint Vincent, *Digne* conserve du passé, à l'écart du quartier neuf, qui adosse à la rivière avec le bombardier *Gisendi*, un quartier pittoresquement étage au flanc de la colline Saint-Charles : la Cathédrale Saint-Jérôme, à cinq siècles, complétée par une académie de par son siècle; le Musée départemental, une fontaine monumentale à portique d'ordre corinthien, la vénérable hostie de Notre-Dame-du-Bourg, au x<sup>e</sup> siècle et ses curieuses fresques, sa superbe rose et la tour du xiv<sup>e</sup> siècle. L'attrait des souvenirs double celui d'une ville animée, pleine de projets et d'avenir. A signaler l'industrie originale des



Effet de M. Gassendi.

MONUMENT COMMEMORATIF D'ANNOI (BASSES-ALPES).

de Montiers, mort en 1668; son oncle *Pierre Gassendi*, théologien d'Aix, professeur de mathématiques à Paris, à la fois philosophe, astronome, historien, ne pres de Digne (1592-1655); *Louis de Pontis* (1593-1650), qui a laissé de nombreux « Mémoires »; l'abbé *Gaspard Abeille*, poète, membre de l'Académie, ne à Riez (1618-1718); *Bolte*, sculpteur, ne à Castellane; le médecin de Louis XIII, *Jean Salutaris*; le savant minime *Louis Teulière*, ne à Mane, près de Forcalquier (1660-1732), géographe et botaniste; les marins *Desmarchels de Champagne* et *Bachel de La Chapelle*, le savant ordonnateur *Bierange*, ne à Riez (1739-1822); le médecin *Gaspard Laurent Bayle* (1713-1816); le vice-amiral *Jean-Baptiste Sylvestre de Villevois*, ne à Adolès (1763-1866); *Jacques Antoine Manuel*, ordonnateur politique, ne à Barcelonnnette (1775-1827); *Hippolyte Fortoul*, écrivain et ministre, ne à Digne (1811-1866); *Ferréol Paul Arène*, de Sisteron (1813-1896).



ENRIEVAUX SUR LE VAR (BASSES-ALPES).

C. C. B.





AVIGNON : LE PALAIS DES PAPES ET LE COURS DU RHONE

D'après M. A. Vachon.



Pont St. Bénézet.

AVIGNON : LE PONT SAINT-BENEZET.

En 1381, l'Anjou, le Maine furent annexés au domaine royal. La *Provence* ne fut officiellement réunie que sous Charles VIII, en 1486. Elle resta capitale de la province, Louis XII, en 1501, lui donna un Parlement. Toutefois, les rois de France n'eurent toujours une distinction entre leurs rapports avec les pays du sud et ceux qu'ils avaient avec les terres proprement dites de la couronne, en ajoutant à leur titre royal celui de *comte de Provence*, comme ils se disaient *dauphins* en Dauphiné. Le rattachement de la *Provence* à la France ne constituait pas pour elle une abjection, mais bien plutôt une garantie. Elle eut à se défendre contre l'invasion de Charles Quint en 1543; des troupes d'Aix et de Marseille, soutenues par les guerres religieuses; de la Fronde encore; de la peste, qui décimait

Marseille, en 1720, et semblait aggraver à cette terre du soleil, où elle faisait périodiquement de terribles localités. L'accession de Mouton et de Roqui-Blanc, soulèves contre le prince de Monaco en 1818; la réunion de Nîmes à la Savoie, en 1840, ont achevé de grouper autour du même foyer la grande famille française et la famille provençale. Elle, ancienne capitale de la *Provence*, en est restée le centre politique et universitaire. Mais, en Provence, la vie est partout; à Marseille, Arles, Avignon, d'où la vie provençale vient de jaillir en fleurons magnifiques.

Avignon 90304 habitants, est, en Provence, des destinées particulières. Après avoir subi tous les Barbares, passés successivement des Wisigoths aux Francs, puis aux Burgondes, aux comtes de Provence et à ceux de Toulouse, avec le comte Venaissin, lasse de changements et de sujétion, la ville s'organisa en république,

une, l'une de la deuxième Maison provençale. Si la cession que ce prince fut consentir à son trop puissant voisin de Saint-Gilles, l'appauvrit du côté de la vallée de l'Isère, Raymond Berenger eut les paysagistes d'abandonner; il résida souvent à Sisteron, au milieu d'une cour brillante de seigneurs et de troubadours.

Du milieu du x<sup>e</sup> siècle à la fin du xiv<sup>e</sup>, la *Provence*, heureuse et florissante, s'élevait au-dessus de l'art antique, si profondément enraciné dans son esprit et dans ses mœurs, mais que le déclinement des Barbares avait engourdi et presque effacé, jusqu'au jour où l'expédition des Croisades mit fin, pour ce malheureux pays, au régime de la peur. C'était le temps où, sous l'impulsion des évêques et des moines, l'architecture et la sculpture, de tradition romaine, produisant des œuvres admirables; l'histoire et le port de Saint-Trophime d'Arles, Montmajour, l'écaille de Saint-Gilles, œuvre capitale de cette renaissance de l'art. Avec les grandes abbayes, les châteaux devenaient foyers de la culture; Avignon, Aix avaient leurs cours d'amour; la poésie, en poétisant les esprits, mettait aussi plus d'ampleur dans les mœurs et faisait de la *Provence* une oasis, au sein de l'Europe, encore un peu barbare.

Raymond Berenger IV, dernier comte de Provence barcelonnais, avant l'union de Provence 1213, à sa fille *Boutet*. Elle épousa Charles d'Anjou, plus tard investi de la couronne de Naples et de Sicile. En lutte à l'instigation de la maison d'Anjou, qui avait contre lui, « Vespers vicieuses » et le clergé de Naples, ce prince ambuleux affaiblit la *Provence* de terribles représailles. Au contraire, *Roi d'Anjou*, dit le bon roi René « 1431-1480, fut pour les Provençaux un maître débouche et celui qui eut épris des lettres, des arts et du bien de ses sujets. Il fut, durant une partie de sa vie, sa résidence ordinaire, légua ses États, en mourant, à son vœu Charles du Maine, dont l'extrême Louis XI sut capter la confiance et se fut un prometteur d'herédité des



Pont St. Bénézet.

AVIGNON : LE PONT SAINT-BENEZET VUS DU ROCHER DES DOMS.

administrée par ses consuls. Assise au débouché du Rhône, sur la plaine et presque en vue de la mer, la citadavignonnaise ne pouvait manquer de prospérer ; elle ne sut pas, en se donnant des lois, éviter l'anarchie. Dans l'enceinte de ses remparts, les quartiers divers s'entouraient d'une muraille protectrice, les maisons se crochaient, des tours se dressaient comme de véritables citadelles intérieures : l'insécurité était la règle, la guerre presque endémique. *Avignon* fut à qui voulait la prendre. De là le roi de France avait investi le saint-siège des droits qu'il possédait sur une partie de son territoire ; le reste étant passé comme apanage des rois de Naples, comtes de Provence, entre les mains de la reine Jeanne, celle-ci, pour se libérer du souci que lui créait une apparence de complicité dans la mort de son mari, André de Hongrie, rendit son domaine avignonnais au pape Clément VI. Ainsi tout le comtat *Ventimisien*, y compris *Avignon*, se trouvait sous l'autorité des souverains Pontifes (1348). Alors commença une ère nouvelle.

Les factions qui désolaient Rome en avaient rendu le séjour intolérable à la papauté. « On ne trouverait pas, dit M. Gebhart, de Charlemagne à Boniface VIII, dix pontifes qui n'aient été persécutés, outragés par le peuple romain, ou les nobles, chassés parfois à coups de pierres, rappelés, sans cesse humiliés par le Capitole, toujours ébranlés et tremblants en face de ces barons dont les tours se dressaient comme une forêt sur la ville. » Dans ces difficiles conjonctures, *Bertrand de Got*, archevêque de Bordeaux, était élevé au souverain pontificat. Philippe le Bel, dont cette élévation était l'œuvre en partie, sut persuader au nouveau Pontife qu'il convenait

au premier pasteur de l'Eglise de se soustraire aux persécutions et aux injures que lui valait le séjour de Rome. *Clément V* choisit donc *Avignon* pour sa résidence. Six papes lui succédèrent en cette ville : *Jean XXII* en 1316, *Be-*

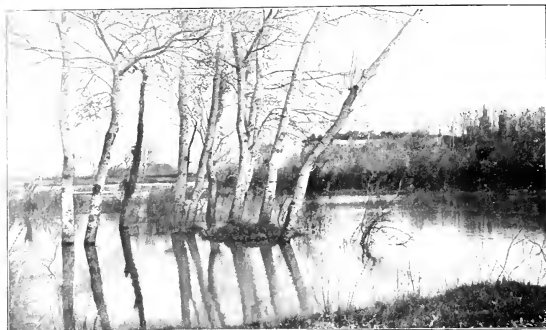


Photo de M. Gaudin.  
VUE DE LA PARTIELLE INONDÉE  
PAR LE RHÔNE.

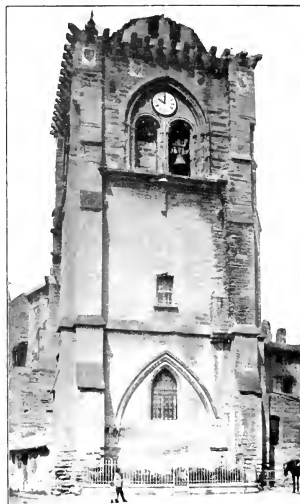


Photo de M. Gaudin.  
VILLINEUVE-LES-AVIGNON : LE BÉFROI.



Photo de M. Gaudin.  
VILLINEUVE-LES-AVIGNON : LE BÉFROI.

*nolt XII* (1334-1342), *Clément VI* (1342-1352), *Innocent VI* (1352-1362), *Urban V* (1362-1370), *Grégoire XI* (1370-1376). Les Romains criaient à l'apostasie, reprochant au pape d'être Français et, comme tel, sous la sujétion du roi de France. *Urban V* essaya sans succès de rentrer dans la capitale romaine : Dante, Pétrarque, l'opinion du monde chrétien y rappelaient le pape, successeur de saint Pierre. Une simple religieuse, sainte Catherine de Sienne, trouva, dans les

inspirations de sa piété, les raisons décisives qui ramènerent *Grégoire XI* dans la capitale des papes, le 13 septembre 1376. Deux ans après, il y mourut (27 mars 1378) et le grand schisme d'Occident mettait dans Avignon deux antipapes successifs : *Clément VII* (Robert de Genève), d'octobre 1378 à septembre 1378 ; *Benoît XIII* (Pierre de Luna, Aragonais originaire d'Alghero), couronné le 11 septembre 1395, deux fois déposé (1409, 1417), mort en novembre 1423 à Pansicoles, en Aragon. De 1376 à 1691, des *lévats* remplacèrent le pape dans Avignon ; puis, ce furent des *ricévés*, *lévats*, subordon-

nés à une Congrégation de cardinaux et de prélats, établie par *Innocent XII*, de 1542 jusqu'à la veille de l'annexion au royaume de France, prononcée le 14 septembre 1791, par l'Assemblée nationale, et ratifiée par l'article 6 du traité de Tolentino, en vertu duquel le pape renouait à ses droits sur *Avignon* et le comtat *Ventimisien*.

En faisant d'Avignon le siège du pontificat suprême, *Clément V* ne songea guère à y vivre longtemps : il logea simplement dans le couvent des Frères prêcheurs. Son successeur, *Jean XXII*, étant évêque d'Avignon lorsqu'il fut élu pape, continua d'habiter son palais épiscopal et se contenta de l'agrandir. Mais ce palais



AVIGNON : VUE GÉNÉRALE DU PALAIS DES PAPES.

C. G. B.

ne suffisait plus aux exigences du gouvernement, ni surtout à la défense de la papauté. *Benoît XII*, moine cistercien nommé Jacques Fournier, originaire du comté de Foix, successeur de Jean XIII, éleva sur les débris mêmes de la résidence épiscopale les premières constructions du palais apostolique. Ce fut un monastère enclos dans une forteresse; au centre, une cour carrée s'enveloppant d'un cloître aux larges arcades, appuyées sur une muraille extérieure que flanquaient, aux deux extrémités, la tour massive de *Troisvilles* et la tour de la *Campagne*, ainsi nommée du campanile à cloche d'argent qui la surmontait. Plantée sur le roc et haute de 66 mètres, avec des murs épais de 4 mètres à la base, 2,50 au sommet, cette tour formait un véritable donjon dominant tous les ouvrages du palais. Une seconde série de constructions, qui furent l'œuvre de *Clément VI*, d'*Innocent VI* et d'*Athanase*, mais surtout du premier pontife, compléta l'abbaye-forteresse de *Benoît XII*.

Le caractère guerrier de l'extérieur n'est pas moins associé le long des courtines s'échelonnant des créneaux et des machicoulis, grandes arcades ogivales enjambant l'intervalle des contraforts extérieurs et permettant de balayer, par de véritables avalanches de projectiles, les échelles des assaillants et les nageurs assez hardis pour tenter l'approche des murailles. L'ouvrage fortifié, entouré de fossés et garni de pontons, gardait le port d'entrée principal, au lieu de la rampe romaine qui le remplaça, depuis 1857; deux tourelles la surmontaient et portaient le premier pontifical; il n'en reste plus que les attiques en encorbelement. Le palais apostolique était, au dire de Froissart, « la plus belle et la plus forte maison de France ». Car l'intérieur fut aussi beau que l'extérieur n'était sévère; les plus célèbres artistes d'Italie furent convoqués à décorer: Florence, Pise, Sienne, Pérouse envoyèrent d'immenses brosseurs de fresques.

Tout un monde gravitait, dans la ville des papes, autour de leur palais. Les princes d'Italie, de France, de Germanie s'y rencontrèrent avec les ambassadeurs de Byzance, le klan même des Turques, auprès du souverain Pontife, alors l'arbitre de la paix du monde. Evêques et seigneurs, marchands et poètes, poètes et artistes, gens de métier habiles à profiter du mouvement, aventuriers de toute sorte y venaient, attirés par le prestige et l'éclat de la cour pontificale. *Avignon*, la Rome d'Occident, atteignait alors l'apogée de

sa fortune: dix neuf conciles y furent tenus, tous les ordres religieux de l'univers chrétien y étaient représentés. En aucune cité du monde ne s'élevaient de pareils canillons. Dans la mêlée d'une population cosmopolite avide de fêtes, d'honneurs et d'argent, il serait à peine croyable que des désordres ne se fussent pas produits. On accusait le faste de *Clément VI*, qui fut un grand seigneur sous la fièvre, et, quoi que dise Pétrarque, se montra un très noble et très méritant pontife. Son entourage ne le valait pas.

Que restait-il de ce brillant passé et de cette richesse d'art accumulée par les papes dans leur palais? Si la masse du solide et imposant édifice tient encore debout dans ses parties essentielles, bien que défigurée, l'intérieur en a été mutilé, dépecé, vendu, sacrifié comme à plaisir par des barbares obtus, dignes émules de ceux qui, au *xv*<sup>e</sup> siècle, débordèrent des forêts de la Germanie. Le temps, en



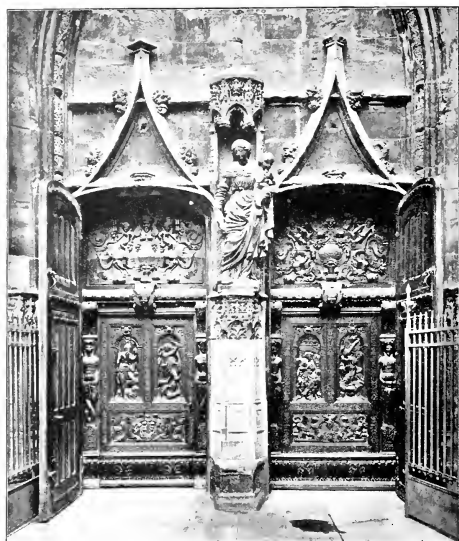
D'après M. Fournier.

RESTES DE LA RÉSIDENCE D'ÉTÉ DES PAPES.

effet, n'est pas seul responsable de cette déplorable ruine. Même après qu'ils eurent quitté *Avignon* pour Rome, les papes n'abandonnèrent pas leur palais d'hôtels du Rhône. Martin V, en 1424; Julien de la Rochette, depuis Jules II, en 1472; le grand pontife Léon X, en 1514, consacraient des sommes élevées aux réparations et à l'entretien du palais d'*Avignon* : une taxe fut établie pour cet objet sur tous les revenus ecclésiastiques du Comtat. L'œuvre réparatrice du cardinal de Clermont-Foever, légat de Léon X, se reconnaît sans peine. Mais, peu à peu, les *vice-lègats*, comme perdus dans ce palais trop vaste, ne donnèrent d'attention qu'aux parties utilisées par eux, laissant le reste à l'abandon. Le grand escalier, dont les marches étaient de marbre, dut être réparé en 1639 par le vice-légat Gaspar Lascaris, à l'occasion du passage de Louis XIV, qui séjourna au palais, du 19 mars au 1<sup>er</sup> avril 1660. Le roi se rendait, suivi d'une cour brillante, dans le Midi, pour épouser Marie-Thérèse d'Espagne. Deux ans plus tard, comme le duc de Guéni avait été insulté dans Rome par les gardes corse du pape, Louis XIV fit saisir le Comtat et la ville d'*Avignon*, en même temps qu'il signifiât à Lascaris d'avoir à s'en aller, jusqu'à excuses complètes pour l'injure faite à son ambassadeur. Le comte de Grignan, chargé d'occuper le palais apostolique (1662), le déclarait à peu près inhabitable. Cependant, la décoration intérieure des pièces principales n'avait pas trop souffert. Dans les salles consistoriales, les grandes fresques, chefs-d'œuvre de la Renaissance Italienne, demeuraient intactes.

Survenu la Révolution, le décret d'annexion 1791 : le palais des papes, devenu lieu national, est abandonné ou transformé en prison. Le décret de la Convention nationale du 25 juin 1793, qui institue le département de *Vaucluse*, ne changea rien à ces dispositions. Dans l'inter valle, le Conseil général de la commune d'*Avignon* (17 octobre 1792) avait voté la démolition de cette « Bastille du Midi, terre des patriciens ». Et ce fut, en attendant, une carrière de pierre et de marbre, où chacun pursued à loisir :

Les tuiles, le fer, le bois, tout disparaît, du ciel au pignon, et il ne restait plus, ni portes, ni fenêtres. « Des casernes furent établies d'un bout de la cité des prisons, à l'autre bout, des galeries de grande cour, au centre, d'une fontaine monumentale; on coupa le caducée de la grande salle consistoriale, divisée en trois parties par deux des dorures, et le palais municipal qui convenait parais disparurent sous une épaisse couche de l'adage, au lieu furent inutilisés, démolis. Un amateur fit enlever les tableaux des personnages pour s'en faire des tableaux et les revendre; ce fut la dévastation complète.



CI. NO.

AVIGNON : PORTES DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE.

ayant été construites pour le logement des troupes, celles-ci se décidèrent à partir, en octobre 1906. Grâce à la Ville d'*Avignon* et à la Commission des monuments historiques, l'œuvre de restauration est commencée. On a dégagé la grande salle consistoriale de Clément VI (dite chapelle basse), dont les voûtes, retombant sur une rangée centrale de cinq colonnes, décrivent deux vastes nefs dont les murs étaient ornés de peintures magnifiques. Quelques figures de prophètes, bien endommagées, donnent l'idée de ce que devait être cette splendide décoration, œuvre probable de Simone Memmi, de Sienne, ou peut-être d'Oragna, le maître décorateur du Campo Santo de Pise. La chapelle haute n'a de remarquable que la hauteur de ses voûtes (16 mètres). Après avoir admiré une gracieuse petite galerie de vingt travées, l'on passe, à la partie orientale des bâtiments, dans la tour *Saint-Jean* qui recèle un oratoire aux délicieuses figures en stuc consacrées à saint Martial.

œuvre d'un peintre de Viterbe : Matteo Giovannetti, dont le nom est révélé par un compte de 1346 de pose aux archives du Vatican. La tour de *Tronillas*, réservée dans le principe aux appartements des papes, flanquée à l'escarpement d'où surgit la massive forteresse. Cette tour mesure 80 mètres de haut, sur la déclivité extérieure, 60 mètres sur l'autre face, 17 à 18 mètres de large. Elle était autrefois plus élevée et surmontée d'une tour de guet; on l'a entourée pour la conserver, de deux immenses cercles de fer. Les légendes les plus ridicules se sont données carrière à son sujet; on a pris la cheminée de la cuisine pontificale pour le four à rôtir les instruments de supplice dans une salle des Tortures, l'ent qui soit avéré qu'il n'y eu



Photo. de M. Gauthier.

LE PALAIS DES PAPES D'AVIGNON (XIV<sup>e</sup> SIÈCLE).



jamais de prison dans le palais des papes au temps de leur séjour, et que, s'il y en eut, ce ne fut pas de ce côté. Mêmes légendes à propos de la salle brûlée, qui faillit sombrer dans le vaste incendie allumé pendant le siège que soutint l'antipape Pierre de Luna contre les troupes de Boniface et les Avignonnais restés fidèles au pape de Rome. C'était en 1302. Malgré la petite armée d'Aragonais et de Catalans qui l'entourait, *Pierre de Luna* Benoît XIII allait être contraint de capituler. Or, un grand souterrain, sorte d'égout, probablement d'origine romaine, s'enfonça, à partir de la tour, jusqu'aux petits canaux souterrains, ou *sorvegliettes*, qui traversent Arignon pour aller se jeter dans le Rhône. C'est par là, qu'une nuit, *Pierre de Luna*, vêtu de haillons, pour se rendre méconnaissable, s'aventura, guzma les sorvegliettes, puis le fleuve, où une barque, conduite par un moine de Montmajour, le prit et fit fêter de rames vers Châteauneuf. C'est encore au pied de la tour de Trouillas que, dans la nuit du 16 au 17 octobre 1791, soixante malheureux prisonniers, hommes, femmes, vieillards, adolescents, furent massacrés à coups de hache, de baionnettes, de barres de fer, pendant

que leur sinistre bourreau, *Jordan Cavaletto*, maître du palais, festoyait dans les appartements du vice-légal, mêlant à son orgie inouïe le savoir des cris desespérés que poussaient ses victimes. L'église métropolitaine, *Notre-Dame-des-Doins*, proche du palais, laisse à peine voir, dans son obscurité, le magnifique tombeau de

Jean XXII; remanié à diverses reprises, l'édifice, roman d'origine, a conservé sa belle corniche et, bien qu'on l'ait dépourvu de la plupart des œuvres d'art qui l'ornaient, possède un siège pontifical en marbre du *XIII<sup>e</sup> siècle*, une *Vierge* de Pradier, des peintures de Devéria, une *Flagellation*, en argent, par Pugin, et, au tympan du porche, imité de l'antique, des fresques de Memmi. La statue de la Vierge, hissée au sommet de la tour, est de 1830. Sur l'esplanade voisine, le brave aïllon, un peu seul, parade sur son socle.

Le rocher des *Doins*, dont les derniers degrés servent d'assise au palais apostolique et à la cathédrale, monte en pente rapide sur des escaliers et des avenues ombreuses qui servissent de leurs massifs verts un lac, un ruisseau, les fraîches retraites et des tapis verts, jusqu'au plateau culminant qui plonge à pic, de l'est du nord, sur la vallée du Rhône. Un bas des rochers en surplomb : le fleuve, l'île de la Barthelasse, comme une corbeille flottante, avec ses champs, ses bosquets de goudreaux vneus, piqûés d'auléuses maisonnettes que n'abaissent pas les emportements du fleuve qui les enlève; car de lui enlèvent les grasses alluvions qui surent une abondante récolte.



FIG. 10. M. Gauth.

ARIGNON. — MONUMENT COMMEMORATIF DE LA RÉUNION DU COMTAT VENAISSIN À LA FRANCE.

Au pied même de l'escarpement : les arches démantelées du pont de Saint-Benezet; le lac, semblable à un pont d'enfant suspendu au fil presque invisible qui conduit à la rive des gens microscopiques; de l'autre côté du fleuve, aux eaux lentes, de majestueuse allure; la tour de Philippe le Bel, isse d'une opulente lèndrie; sur son roc, le fort Saint-André, doré par les ans, et, tout là-bas, la haute silhouette du Ventoux, avant-coureur des Alpes, qui barre l'horizon. Il n'y a pas, sous le ciel du Midi, de paysage plus noble, plus riche et plus grand. Le rocher des *Doins* fut l'acropole de la première cité d'où est né *Arignon*; excepté du sud et du sud-ouest, cette position était pratiquement impenable.

La ville moderne, 45004 habitants, la cité des *Doins* à la plaine, au pied du Palais des papes et de l'ancien hôtel des Monnaies, bondit en haut, s'élève, par son *toit-de-chasse* en bossages, les palais italiens de la Renaissance. A la solitude un peu triste de l'esplanade pontificale succèdent sans transition le mouvement et le bruit de la place de l'Hôtel-de-Ville et de l'Hôtelage, vers l'ancien Arignon, ou l'on vient, sous prétexte de musique, ou même sans prétexte, voir et être vu, de verser entre amis et regarder des gens qui regardent. Tout *Arignon* est là, dans les beaux après-midi des jours de fête, comme le tout Vénus à la place Saint-Vare. Il manque seulement à notre cité arignonnaise le cadre grandiose des arcades de marbre sur le front rutilant de la bastionnée ventennienne. Cette place pourtant n'ex-



FIG. 11. M. Gauth.

ARIGNON. — LA FACIÈRE DU THÉÂTRE.

pas sans beauté : le *manoir de C. de la Roche*, par F. Charpentier, érigé en mémoire de la rachat du comtat Venaissin à la France, 1791 ; la gracieuse façade du *T. de la Roche* ; l'hôtel de ville, bâti en 1843 à la place d'un ancien palais cardinalice dont on a judicieusement conservé la tour de l'Hotel, avec son campanile du x<sup>e</sup> siècle, si joliment ornée de clochetons et muni d'un jaquemart ; cela n'est pas

à une banale ville de province, et la mesure est comble. Une grande rue droite, l'une des rares qui le soient en Provence, la *Rue de la République*, conduit à l'angle de la place d'alignement, à la porte de la Roche, entre une façade de maîtres, sans que l'on aperçoive actuellement, quelques bonapartes.

La retraite ombreuse du square ouvert dans l'ancien parc des Cèlestins. On le nomme *Saint-Martin*, parce qu'il s'élève à l'angle de l'église de la Roche, du tronc de ce vicar, xiv<sup>e</sup> siècle, dans laquelle loge un temple protestant, et aux bâtiments conventuels qui ont recueilli la collection d'histoire naturelle de l'Esprit Requin. Dans le square, monuments à ce savant, à Perdiguer, à Roucaud, l'ardent promoteur de la renaissance provençale qui immortalise le génie de Mistral.

L'ancienne librairie de Roumanille existe encore dans la rue *Saint-Agnès*, presque en face de cette église, on repose le peintre architecte Pierre Mignard, retablo des Doms, par Boisson, *Vierge* de Guyeux, tableaux anciens ; l'église, à laquelle on accède par un petit pont latéral, remplace, depuis les xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles, un ancien sanctuaire fondé par saint Azémar, vers la fin du vi<sup>e</sup> siècle. Sa façade est agréable, bien éloignée tout fois de la riche et harmonieuse décoration qui fleurit la porte de *Saint-Pierre*, façade construite de 1512 à 1525, vantaux en bois, sculptés par Antoine Volat le chaire du xiv<sup>e</sup> siècle, tableaux de N. Meunier, P. Paroche, Simon de Châteauneuf, de Perdiguer, Paroche, et l'abbé Roucaud, fondé en 1525, par Antoine Volat le chaire du xiv<sup>e</sup> siècle.

L'église *Saint-Denis*, bâtie au xiv<sup>e</sup> siècle par saint Azémar, remonte au xiv<sup>e</sup> siècle, les peintures des premiers siècles de la Renaissance, en 1514, par l'abbé Roucaud, fondé en 1525, par Antoine Volat le chaire du xiv<sup>e</sup> siècle, tableaux de N. Meunier, P. Paroche, Simon de Châteauneuf, de Perdiguer, Paroche, et l'abbé Roucaud, fondé en 1525, par Antoine Volat le chaire du xiv<sup>e</sup> siècle.

C'est un double que le vicar, Azémar, un tel par les surprises de ses rues, origines, dans celle des Templiers, la chapelle gothique et restes de l'église des Cordeliers, grosses murures par les eaux de la Sorgue ; place Pie ; la

tour Saint-Jean, restes d'une commanderie des chevaliers de Malte ; rue Banastère ; chapelle des Pénitents noirs, entièrement revêtue de boiseries d'un grand prix ; rue Carrière ; la haute tour couronnée de mâchicoulis qui fut le clocher des Augustins ; même rue : façade du xiv<sup>e</sup> siècle, qui servait d'entrée au convent des Carmes ; rue des Fourbisseurs ; maison du xiv<sup>e</sup> siècle, à deux étages en

encorbellement ; rue Galante ; la maison dite de Mignard ; rue de la Masse ; hôtel des Jucs de Grillon ; rue Joseph-Vernet ; chapelle en rotonde des Oratoriens ; rue Saint-Etienne ; maison gothique dite de la reine Jeanne ; rue Dorée ; ancien hôtel de Sade, où la tradition veut, sans raison plausible, qu'ait habité la belle Laure ; près du Rhône ; l'hôtel du Palais-Royal, où fut assassiné le maréchal Brune, en 1815.

La perle artistique d'Avignon est son musée *Calvet*, installé dans un bel hôtel du xviii<sup>e</sup> siècle : ses collections archéologiques (égyptienne, grecque, romaine, bronzes et verres antiques) sont d'une rare valeur ; les Parrocel, les Vernet, les Mignard sont bien re-

présentés dans la galerie de peinture ; en sculpture, le *Faune* et le *Mercur* de L. Brian, une bibliothèque de 150000 volumes est adjointe au musée (près de 1000 incunables, plus de 3000 manuscrits, éditions rares du xiv<sup>e</sup> siècle dont le premier fonds vient de richesses bibliographiques contiguës par la Révolution sur les établissements religieux ; ajoutez les documents du D<sup>r</sup> Calvet.

Les remparts, construits par les papes, s'harmonisent heureusement par leur architecture avec celle du palais pontifical ; ils enveloppent complètement la ville de murs épais, flanqués de tours rondes ou carrées, dont l'enceinte est percée de sept portes que protègent des châtelets. Créneaux et mâchicoulis allongés couron-

nent les courtines et les tours ; la grande porte dominant sur la gare (œuvre de Viollet-le-Duc) fait à la ville une sorte d'entrée triomphale. Qui n'a pas vu le fameux pont de *Saint-Benezet*, ancêtre du pont Saint-Espirit, ne peut apprécier le courage et l'audace qu'il fallut, alors que toutes les traditions de l'art romain avaient sombré dans la grande nuit de invasions barbares, pour oser, à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle avec des moyens rudimentaires, opposer au cours du Rhône un ouvrage qui a bravé toutes ses fureurs durant plus de cinq cents ans (de 1175 à 1679, où deux arches se rompirent). Combien de ponts modernes pourrout en dire autant. Onze années suffirent pour mettre debout le pont Saint-Benezet, alors que le pauvre



Phot. de M. Giletta.

VILLENEUVE-LES-AVIGNON : FORT SAINT-ANDRÉ.



Fontaine de la Chartreuse.

VILLENEUVE-LES-AVIGNON : FONTAINE DE LA CHARTREUSE.



Photo M. L. G. 1905

AVIGNON : LE NOUVEAU PONT DU RHÔNE ; AU FOND, LA VILLE D'AVIGNON.

ouvrage en charpente qui le remplaça, au début du siècle dernier, mit treize ans (1865-1818) à se planter debout. Le magnifique pont de pierre traverse aujourd'hui le Rhône, en aval du pont suspendu qui suppléait tant bien que mal au pont Saint-Benezet. Le vénérable pont ne tient plus au rivage que par quatre travées. Il en possédait dix-huit et enjamait le petit bras lagunaire du Rhône alors du côté d'Avignon, l'île de la Barthelasse, où l'on pouvait passer à pied sec sous les arcades et le grand bras du fleuve en face le Villeneuve. Des p. les très aigües surmontées de tympan à chaînes voie favorisaient l'écoulement des grandes eaux ; sur la dernière culée est bâtie la chapelle de Saint-Nicolas. Entre la tour dite de

Philippe le Bel et le Châtelet, encore existant dans les remparts, qui en défendaient les deux extrémités, l'ouvrage mesurait environ 300 mètres. C'était le rai d'union de la terre de France avec la ville des papes et, avant eux, avec la Provence.

Villeneuve, sur l'autre rive, fut, aux *xv*<sup>e</sup> et *xvi*<sup>e</sup> siècles, le *Versailles* d'Avignon : es rois de France et, à leur défaut, les gouverneurs du Langue doc y sejournaient fréquemment ; les cardinaux y avaient leur résidence d'été ; de là ces audiences, ces portes de haute allure, ces anaires, ces fenêtres seigneuriales que rencontrent çà et là les yeux surpris, sans cette au jeune ville au, ourd'hui a eu près déserte. L'glise était en décadence ; au ancien cloître du *xvi*<sup>e</sup> siècle, abrité aujourd'hui des charrettes, des provisions marchandes, des d'bris innumérables. La chapelle de l'Hôpital conserve le magnifique tombeau du pape Innocent VI dans les hautes salles de l'édifice ; un musée existe un véritable musée d'elles, des, pour la plupart, à des artistes provençaux ; on la de poudrière superbe *Pied* au profit du musée du

Louvre. On pourrait errer longtemps dans les dépendances du vaste enclos que fut la *Chartreuse* de Villeneuve : porte monumentale, petits cloîtres gothiques, cellules des moines, ou nicher de pauvres gens, vaste cour à puits central, escaliers délabrés, fenêtres et lambeaux de la plus pure Renaissance, retombées d'ogives sans support, la boulangerie de l'abbaye avec son ancien four, la chapelle peinte à fresques : c'est un labyrinthe, une mine de choses érudites sous une parure détreinte et rongée par les ans. Quel merveilleux musée on ferait là ! Au-dessus de la Chartreuse, le fort *Saint-André* en l'et de ses remparts, flanqués de deux grosses tours fauves, les vestiges d'une ancienne abbaye bénédictine et les débris d'un village effondré ;

de ce délabrement extrême à la magnifique et plantureuse nature qui partout se prodigue au dehors sous le lumineux ciel de Provence, le contraste est poignant.

Dans le ravalement d'Avignon : le pont du Gard, à Font-St-Benoît, *Trois-cou*, Arles, au sud ; au sud-est, *Saint-Benoît*, les Alpilles sauvages, aux sentiers de thym et de lavande, encaissant l'extrême-cité des *Bains* ; *Monteban* et son vieux cloître al descendant Arles ; *Cornillon*, arc de triomphe, cathédrale romane ; à l'est, *Apt*, *Arles*, *Saint-Remy*, abbaye du *xvi*<sup>e</sup> siècle, mais bon d'architecture ; l'île sur-Sorgues, et l'immaculée fontaine de *Vaucluse*, *Perpignan*, *Vaucluse*, sur la Nesque, *Saint-André*, *Carpentras* ancienne capitale du Comtat ; *Monteban* (ceux municipales), le *Vaucluse*, *Vaucluse*, *Monteban* et la source du Groscau, au bord de la solitaire vallée de l'Ouvèze, ancienne capitale des Voconces ; au nord enfin, la cité romaine d'Arles, son théâtre fortifiée ou mille spectateurs peuvent encore goûter l'illusion et la grandeur de la scène antique.



LE COMTE DE L.

ANCIENNE PORTE À BARRICADE.









LYON. — PANORAMA DU CÔTÉ DE FOURVIÈRE.

G. NO

déjà établis dans la *Provincia* qui commandait la Méditerranée, des Alpes aux Pyrénées, s'étaient assurés la ligne du Rhône : *Vienne* tenait pour eux, sur le fleuve, le point de concentration des passages d'Italie en Gaule indépendante et romaine; la *Gaule chevelue* des historiens, elle comprenait trois grandes nations distinctes : les *Lygontins*, dans le bassin de la Saône; les *Belges*, au nord; les *Celtes*, au centre, sur la Saône, la Loire (le Massif Central). Chacun de ces groupes se fractionnait en tribus souvent ennemies les unes des autres. À leur tour, les *Celtes* comprenaient plusieurs groupes; les *Séquans* en étaient un, Gésar, qui conquiesit à la fin la région du Rhône, ne crée aucun établissement important au confluent de ce fleuve et de la Saône. Ce qui devait être la grande cité commerciale et industrielle de *Lyons* n'existait qu'à l'état embryonnaire, sans autre comme entrepôt d'échanges avec le vaste vent du tronc fluvial; cette bourgade marchande et cosmopolite était surtout composée de

galerie de la nouvelle colonie lyonnaise, ouverte sur les quatre points cardinaux de la Gaule, fixa le choix d'*Auguste*; deux séjours qu'il fit à *Lyons* donnerent à la ville nais-sante un essor imprévu. L'empereur eut son palais au rebord du plateau de *Fourvières*. Des routes conduisaient de *Lyons* en Aquitaine et, suivant la vallée du Rhône, ralliant sur le littoral la grande voie romaine, chemin direct d'Italie en Espagne. Deux aqueducs d'abord, puis d'autres, capèrent pour la ville les eaux fraîches du mont d'Or, des *Devonnes*, du Jura, *Chandre*, qui était né à *Lyons*, construisit le fameux aqueduc qui pénétrait à plus de 10 kilomètres, aux sources du mont *Palat*. Pour les Romains, abondance d'eau fut toujours une richesse. Rome, qui n'utilise qu'une faible partie de ses anciens aqueducs, est encore la ville du monde la mieux pourvue d'eau; de véritables rivières s'épanchent dans ses fontaines en tumultueuses cascades, pures comme le cristal. La colonie lyonnaise fut donc aussi, comme toute grande ville de l'Empire, des établissements nécessaires aux déplacements du peuple : elle eut un théâtre, un cirque et deux amphithéâtres.

En outre, bas de la ville romaine, le promontoire baigné par le Rhône et la Saône était devenu comme une sorte de cité internationale; les *trois tentes* s'y donnaient rendez-vous, chaque année, pour honorer le génie tutélaire de Rome et de l'Empereur auquel on devait la paix. Ainsi tous les peuples vaincus se trouvaient unis dans le témoignage visible d'une même sujétion et la conquête puisait dans les cérémonies de ce nouveau culte une sorte de consécration surhumaine. L'an 12, avant notre ère, *Auguste* Nerva, gouverneur de la Gaule, convoqua, au confluent du Rhône et de la Saône, les principaux chefs des trois nations gauloises. Ils déclarèrent un temple à César Auguste et élevèrent un autel sur lequel furent inscrits, en signe d'hommage perpétuel, les noms des soixante-tribus gauloises.

Après du temple et de l'autel se groupèrent les monuments de la confédération gauloise et, pour eux, un amphithéâtre. Chaque année un grand concours de peuple y affluait; c'était une fête à la fois religieuse et marchande.



BASILIQUE NOTRE-DAME DE FOURVIÈRE.

BASILIQUE NOTRE-DAME DE FOURVIÈRE.

Dès les premiers siècles, les *Arctes montes*, navigateurs du Rhône, s'employant au transport des denrées commerciales, formèrent une corporation puissante dont les membres se groupèrent dans la ville lyonnaise, aux abords du *Canal des*, grand canal de communication qui





L'ouvrage, presque terminé, est remarquable, non que les proportions en soient extraordinaires, à côté de celles de nos vastes cathédrales 50 mètres de long, 35 de large, 38 de haut, mais la minutieuse perfection des détails, la richesse des matériaux : marbres bleus, verts, roses, bronzes et ors éblouissants; la splendeur de la perspective; de grandes mosaïques qui flambent; le rayonnement de toutes choses font de cet édifice composite, d'inspiration à la fois byzantine, sicilienne, romane et gothique, une des plus originales conceptions de l'architecte *Bosson*, un Lyonnais, heureusement secondé par M. Sainte-Marie-Perrin, qui a dirigé les travaux avec distinction et en poursuit l'achèvement.

La façade est noble. Des colonnes en granite rose d'Italie, des pilastres en porphyre de l'Estérel, soutiennent, à l'est, autour de l'abside émergeant des terrasses boisées qui surplombent la Saône, une galerie en couronne d'où, le 8 septembre, l'archevêque de Lyon donne la bénédiction à la ville étendue à ses pieds. Des quatre tours qui flanquent aux angles la basilique, celle du nord-est possède un Observatoire d'où l'on découvre un immense horizon : une grande table d'orientation, sur face émaillée, permet d'en repérer les détails.

Du même coté, une tour rivalise de celles de la basilique, sorte de tour Eiffel en réduction, porte à 85 mètres de hauteur une plate-forme d'où le regard plonge en bas, à 212 mètres, sur le cours de la Saône, de la tour métallique ou de celle de la basilique de Fourvières, le panorama est comparable aux plus vantés. Par malheur, le ciel de Lyon n'a pas, du moins à l'ordinaire, la transparence de celui d'Italie : si l'état de l'atmosphère le permettait, le regard pourrait jusqu'au mont Blanc 160 kilomètres. La Saône, jusqu'à Mâcon, le plateau des Dombes, la montagne qui domine Bourg, le Crêdo, la chaîne du Jura et le



Photo de M. Sphères.

NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES : APPROCHES DU CHŒUR.



Photo de M. Sphères.

LYON : GALLIE PHOTOGRAFIE DÉFORMÉE. RUE FOURVIÈRE.

grand Colombier, les Barges et la Dent du Chat, les monts d'Allier, la grande Chartreuse, l'imposante masse du Pelvaux, le Vercors, le mont de la Vierge, le Pilat, le Jura, les côtes du Beaujolais; plus près enfin, les trois cimes du mont d'Or, sont dans le rayonnement de *Fourvières*. Du moins, comprend-on mieux ici que nulle part ailleurs la formation, l'accroissement et la grandeur saisissante de l'agglomération lyonnaise : en bas, sous la double étreinte de la Saône et du Rhône, la presqu'île allongée qu'occupe la ville moderne; à la racine de cette presqu'île, la côte rapide de la Croix-Rousse; là-bas, dans la plaine étalée sur la rive gauche du fleuve, les quartiers neufs et industriels des Brotteaux, de la Guillotière et les hameaux faubourgs : Villeurbanne, Moirans, qui s'étendent jusqu'à l'horizon. A l'ouest, de ce qui se passe pour la plupart des grandes villes assises sur le cours d'un grand fleuve, tandis qu'elles gagnent vers l'est, avec lui, *Lyon*, d'abord allongée entre ses deux grands cours d'eau, du nord au sud, s'étend de plus en plus vers l'est. Du côté du

nord, en effet, le surassement de la Croix-Rousse; à l'est, l'escalierement de *Fourvières* arrêtent son expansion.

L'abbatiale *Saint-Jean*, qui s'élève au pied même de la basilique, est un édifice complexe, lui de monceaux apostoliques : chapelle *Saint-Pierre*, entièrement romane; chœur et transept, plus bas que la nef (style ogival rudimentaire de la fin du XII<sup>e</sup> siècle; trois portails multiples et de poutres de bois statues, du tant de la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Seules les statuettes des voussures et les médaillons des pendentifs ont survécu aux incursions des siècles du XVIII<sup>e</sup> siècle. Une galerie de la Renaissance sépare les portails, de la grande rose flamboyante qui encadrent les deux tours de façade noyées dans la





LYON : IMPÔTEL EN FER FORGE.  
RUE DU GRIFTON.

en 1793, contre-  
voilà, mais  
sous le prési-  
dant du pape  
Grégoire X, le  
fœtus de réde-  
ser, chapel de  
quent de saint  
Benvenuto.  
"monstré sous  
des 120000  
que d'âme. Des  
papes, Clément  
et Jean XVII,  
controverses à  
Lyon, avant de  
celles-ci comme  
une seconde ca-  
pitale du monde  
chrétien.

Le Rhône est  
broyés des Al-

pes pour que Lyon n'ait pas eu à souffrir des guerres d'Italie. Celles de religion lui firent plus funestes encore. Mais, à Charles VII et à Louis XI, Lyon lui redonna de privilèges et d'encombrements qui lui préparèrent une nouvelle fortune. Tandis que le clergé, les communautés, les hospices, les fabricants d'ornements, de vitraux, etc., se groupent dans l'attraction de la cathédrale, les maîtres, les gens de loi et de procès vivent dans l'attraction du Palais de Justice, reconnaissable à la magnifique colonnade cothurnienne qui s'aligne sur la rive droite de la Saône et s'harmonise si bien avec l'Amphithéâtre de Fourvières. Ce quartier de *Saint-Paul* rassemble, dans les rues montantes et enchevêtrées du *Vieux Lyon*, toute une population d'artisans, de curiers, de bourgeois conservateurs d'anciennes traditions et de curieux logés, au-dessus desquels s'arrondit la belle coupole byzantine de *Saint-Paul*, bâtie, dit-on, en 534, par saint Sacerdos, sur les ruines d'un temple de Diane, sacragée plus tard par les Sarrasins, rétablie par Charlemagne, embellie au XII<sup>e</sup> siècle par Hugues 1<sup>er</sup> de Bourgogne, archevêque de Lyon.

Un belvédère de Fourvières à celui de la Croix-Boussie on voudrait tendre un pont gigantesque, à 80 mètres au-dessus de la Saône; par là, les deux quartiers qui se regardent de chaque côté d'un abîme se tendraient la main; la montagne qui prie et celle qui travaille se trouveraient ainsi réunies. Il est douteux que les avantages promis à la réalisation de ce beau rêve en compensent de siôt les frais trop certains.

Entre Saône et Rhône, le tertre de la **Croix-Rousse** s'élève brusquement de la place des Terreaux. Ici s'ouvrait, au bas de l'escarpement, le canal de communication des deux fleuves, et le nom même de la place des Terreaux conserve le souvenir des remblais qui furent nécessaires pour unir au promontoire intercepté la longue pres-

quille de la ville moderne. Le développement du quartier de la Croix-Boussie est indubitablement à celui de l'industrie de la soie. C'est le domaine de l'ancien tissage lyonnais, le *soie* *ter*, véritable industriel transformant à domicile, son des métiers qui lui appartenait, la matière première par le fabricant. S'il subit les aléas du commerce, il en recueille aussi du moins, en partie, les profits, et surtout il conserve son



Photo de M. Sylvestre.

VIEUX LYON : LA MONTE SAINT-BARTHELEMY.

indépendance. Grâce à cette organisation familiale du travail, femme, enfants, souvent des compagnons du même métier, se prêtent main forte. Mais le souci du bon marché créé par la concurrence étrangère et la cherté des tissages à la main, l'élévation des tarifs domaniaux sur l'entrée des matières premières et la sortie des objets manufacturés, par suite, la nécessité de produire beaucoup et rapidement, afin de compenser la modicité des bénéfices en les multipliant par des moyens mécaniques; toutes ces causes ont singulièrement restreint le champ d'action du tisseur à domicile. L'usine a dévoré le métier familial. Sur 85 000 métiers montés pour le tissage de la soie dans la région lyonnaise, 50 000 sont à la campagne, 16 000 à 17 000 métiers à main en ville, et de 20 000 à 22 000 dans la banlieue. L'outilige de la soierie lyonnaise peut être estimé à plus de 100 millions.

Ce capital du travail s'élève gain de plusieurs siècles, de sa naissance, Lyon fut une ville industrielle; au temps d'Auguste, ses orfèvres, ses potiers, ses tisseurs de laines, ses verriers étaient réputés, et il est probable que leurs premiers maîtres lui rentrent également ces marchands gros et tyriens qui leur apportaient par la voie



Photo de M. Sylvestre.

VIEUX LYON : DÉTAIL D'UNE COUR.



Photo de M. Sylvestre.

BANQUE D'ESCAPIER RUE SAINT-CÔMÉ.

du Rhin, les producteurs de tous les arts de l'Europe. Toutes les nations maritimes du moyen âge, étaient représentées à Lyon. Lorsque Charles VII et Louis XI eurent allié le droit de tous droits les uns qui s'y tenaient, ce fut un concours tel que le roi dit, en 1562, mes amis de France, nul consulat ne dit que la France ne soit pour régler les différends de nature commerciale. A l'exposition de 1889, au contraire, les Anglais ont été au premier rang de la guerre. Les Français, tous les peuples venaient aux portes de Lyon; les lettrés de chaque langue les Français en usage pour les règlements de comptes. L'industrie de la soie venait au premier rang du commerce de la France.

En 1562, Charles VII donna à Lyon le monopole de cette vente. Louis XI établit en cette ville une manufacture royale de tissus, qui devait ensuite transporter à Tours. Enfin François I<sup>er</sup> donna un élan décisif à l'industrie naissante, en exonérant les ouvriers de la soie de tout impôt au service de milice; Milanais, Génois, Florentins, Lucquois affluèrent d'Italie. Grâce aux subsides du Consulat, les Piémontais *Etienne Turcotti* et *Bartholoméj Narro* réussirent à monter vingt métiers de tissage en 1536. Ce fut un merveilleux essor, qui survécut, presque aussitôt, les guerres religieuses de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. La prospérité revint au XVII<sup>e</sup>, avec les inventeurs : Claude Lagon, Bonnat, Blanchet, James Fourrier. Le XVIII<sup>e</sup> siècle fut l'âge de la soie; la Révolution son effondrement. Jacquart, en 1801, ouvrit une ère nouvelle. Malgré ses épreuves multiples, Lyon demeure encore, par des produits de travail et d'ingéniosité, le plus grand marché du commerce des soies.

Une institution spéciale, dite *Conditio des soies*, règle le poids, le maniement et le prix des dernières. Lyon tire de la Chine et du Japon 67 pour 100 de la machine première mise en œuvre dans ses ateliers; 13 pour 100 viennent d'Italie. Les querelles de *soies*, en troublant, à maintes reprises, l'industrie lyonnaise de la soie, ont dispersé sur les campagnes environnantes les métiers de tissage. L'ville ne conserve, en dehors des métiers à main de la Croix-Rousse, pour les soies de France, que les magasins de la ville et les ateliers de la ville. Les ateliers de la ville, au contraire, ne sont pas si nombreux. Les ateliers de la ville, au contraire, ne sont pas si nombreux.



Pl. 1. de M. G. G. G.

LYON. FONTAINE DE BARTHOLOMÉ. PLACE DES TERREAUX.

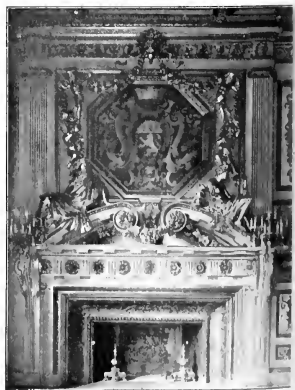
L'église *Saint-Bruno*, ancienne chapelle des Chartreux.

Sur la dévotion de la *Croix-Rousse*, dans une vignette de la table Saint-Clément, fut exhumée, au XV<sup>e</sup> siècle, la fameuse *Table de bronze* qui contient en partie le discours prononcé au Sénat par l'empereur Claude (48) pour obtenir l'accession des Gaulois aux charges et aux honneurs de l'empire. Quatre mois après sa découverte, le 12 mars 1529, vieux style 1528, les conseillers de Lyon achetaient au propriétaire de la vigne, Roland Gerbain, le précieux document pour 58 écus d'or au soleil (environ 630 francs de notre monnaie). Après des vicissitudes sans nombre, la *Table* de bronze est venue orner le vestibule du Musée des antiques, au Palais des Arts. C'est un témoin d'une valeur inestimable, non pas tant par le discours de Claude, dont Tacite nous donne d'ailleurs la substance, mais par les faits qu'il révèle et les inductions qu'il autorise. « C'est près de l'emplacement où il fut relevé que devait s'élever autrefois, selon toute vraisemblance, l'autel de Rome et d'Auguste. L se trouvait ainsi précisément sur l'arête latérale des deux versant qui descendent, l'un à la Saône, l'autre au Rhône. A 150 mètres



Pl. 2. de M. G. G. G.

MUSÉE DE LYON. PORTE D'ENTRÉE.



Pl. 3. de M. G. G. G.

CHEMINÉE DE L'HÔTEL DE VILLE.

diocèse palais des Arts ou palais Saint-Pierre tient le côté méridional de la place. Cette construction, exécutée, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour les religieux bénédictins de l'abbaye de Saint-Pierre, contient de belles collections d'art, d'archéologie et d'histoire naturelle; sous les portiques de la cour intérieure, le musée épigraphique, enrichi par la récente mise à jour de la nécropole du *Trois* siècles, stèles, tauroboles, inscriptions, sarcophages, débris de l'autel de Rome et d'Auguste; collection d'une valeur exceptionnelle, que complète, au premier étage, le musée des Antiques avec ses admirables mosaïques, la *Tête de Claude*, des statues de bronze, des bijoux, des monnaies, un *Cabinet des médailles*, un *Cabinet d'antiquités* encore offert à la sagacité des chercheurs. Presque tous les maîtres des écoles italienne, espagnole, flamande et française sont représentés au musée de Peinture; il y a une salle des peintres lyonnais. Les collections du Moyen Âge et de la Renaissance font assez maigre figure à côté des antiquités gallo-romaines. Par contre, le Musée d'histoire naturelle est un des premiers d'Europe pour la minéralogie et la paléontologie; miniomouth gigantesque trouvé à Lyon en 1853. La *Bibliothèque*, plus de 100 000 volumes, compte 600 incunables, 25 manuscrits originaux, plusieurs globes terrestres, dont l'un, exécuté vers 1700 par des moines français, mentionne, au centre de l'Afrique, des lacs qui ont été reconnus et déterminés, au siècle dernier, par les explorateurs africains.

L'Hotel de ville, bâti au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle par un architecte lyonnais, remanié par Mansart au début du XVIII<sup>e</sup>, présente deux façades: l'une sur la place des Terreaux peinte, avec une statue équestre de Henri IV, dans une niche; sous le vestibule, groupes en bronze du Rhône et de la Saône, par les frères Goussier; l'autre ouverte sur la place de la Comédie, à face du Grand Théâtre, par un harmonieux péristyle qui surmonte une galerie ornée.

Le Grand Théâtre, entre l'Hotel de ville et le Rhône, fut construit, en 1817 à 1830, par Chenavard et Sollet, remanié à l'intérieur par Gardel.

Au double flanc de la presqu'île on porte la ville moderne, de nombreux ponts enjambent le Rhône et la Saône, jusqu'à leur réunion. Il y a 22 en tout: 11 pour le Rhône, 12 pour la Saône, 1 qui confluent, sans ce long cheminement de rues qui emplit l'intervalle des deux rives, des traverses se succèdent une rive à l'autre, marquant la progression de la marée montante des maisons. Deux de ces traits arrêtés ouvrent à travers la mélée baine des clairières d'air et de lumière: la place Bellecour, au centre; au sud, la place Carnot, et le cours du Midi. Des Terreaux à Bellecour, c'est la ville commu-



Photo de M. Sylvestre.

LYON : LA FACADE DE L'HOTEL DE VILLE.

gante et financière, la cité des affaires; de Bellecour au boulevard du Midi, tendu devant la gare de Perrache, habite de préférence la riche bourgeoisie lyonnaise.

Trois grandes rues agrippées aux Terreaux courent, du nord au sud, la cité des affaires, jusqu'à la claustrale verte de Bellecour: rue Chenavard-Centrale, par la place des Jacobins; rue de l'Hotel-de-Ville et rue de la République, monument de Carnot. Dans la rue



Photo de M. Girard.

LYON : LA BOURSE.











GRAND PLEIN ANCIENNEL DE LA CHÈSE DE VALLORBE.

Phot. M. A. Bédou.

# CHAÎNE DU JURA. — LA SAÔNE

## LE JURA

### ÉTUDE DU MASSIF

ENTRE le double soulèvement des Alpes et des Vosges, le *massif du Jura* déroule ses blanches arêtes, soulevées par un vent de tempête, qui se seraient figées subitement dans l'immobilité de la pierre. A mesure qu'elle s'éloigne des pôles solides auxquels l'enracinement ses extrémités, la dique jurassique, livrée à ses propres moyens, a cédé davantage sous la poussée des forces orogéniques qui la comprimaient de l'est, et a pris cette forme ondulatoire, si caractéristique à la fois du flechissement de la résistance et de la violence de l'attaque. C'est au centre que la dique a le plus cédé : elle ne s'est pas rompue, mais le faisceau des rides qui la composent s'est tendu; des craquelures ont disjoint les arêtes, sectionné la masse intérieure, dont elles ont compromis

la belle ordonnance première. De là, ces brèches qui entament l'escarpe orientale du massif : cols de la *Écuille*, de *Saint-Cergues*, de *Vallée-Pontcharv*; de la ces plissements de la roche, déjetée, tassée et comprimée contre elle-même, qui sont comme les derniers frémissements de la grande convulsion qui contracta l'écorce terrestre, lorsque le formidable édifice des Alpes jaillit dans les airs.

Le Jura est par excellence une *montagne de plissement*. Ses chaînons, dirigés d'abord du sud au nord, puis tournés au nord-est, dessinent un vaste amphithéâtre, très large en son milieu, effilé aux deux extrémités, de la coupe de l'Isère au sillon de la Limmat embrasée par l'Aar sur le Rhin. La plus grande largeur du *crissant jurassique* est de 80 kilomètres; elle se réduit à 35 kilomètres entre Bienne et Porrentruy, d'Ambrénay à Vesvres; la corde de son arc ne mesure pas moins de 250 kilomètres.

Définir exactement le point de contact du Jura proprement dit avec les Vosges et la Forêt-Noire d'une part, les Alpes de l'autre, paraît assez complexe. Les montagnes ne sont point séparées par des poteaux-frontières, ni toujours déchirées par des abîmes; il y a d'ordinaire fusion insensible d'un système à l'autre. Ce pen-

dant il convient d'abord d'éliminer, du Jura proprement dit, le *Jura saône* et le *Jura trouvaire*, considérés à tort comme son prolongement naturel, bien qu'ils appartiennent à un régime de caractère tout différent. A citer également ce que les géographes appellent *Tier-Jura*, table calcaire projetée au sud du Rhin entre Bâle et Schaffhouse par l'expansion du manteau secondaire de la Forêt-Noire.

Ainsi défini, le Jura se révèle à l'ouest de la Bresse par des chaînons détachés au-dessus de la région ondulée du *Saône*, transition graduelle des hauteurs à la plaine du Rhin. D'autres collines dites *petites jurassiques* lient ces plissements à la projection terminale des Vosges. C'est de *Cherod* à *Besançon* que surgit nettement, à la rive du Doubs, la falaise jurassique. A partir de *Saint-Vit*, où ce cours d'eau quitte la chaîne, celle-ci se prolonge en escarpements de 300 à 400 mètres, coupés d'échancrures au-dessus de l'affaissement de la Bresse et de la *Doubs*, jusqu'à la conde du Rhône, à Lagnieu, non loin de l'embouchure de l'Ain. Sur la rive gauche du fleuve, une sorte de terre-plein calcaire, l'*île Crémieu*, s'interpose comme un coin entre la Dombes et le plateau dauphinois. Le long de cette réserve



Phot. de M. Bédou.

LE MONT GRIGNON, PROJECTION DU MASSIF DE LA CHARTEUSE SUR LE LAC DE BOUGLÉ.





LAC DE BOURGET ET DÉBUT DU CHÂT.

si la route est tranchée transversalement par une faille profonde à parois souvent verticales, ce détroit est une *chuse*, couloir de communication entre deux vals voisins l'un de l'autre. Souvent les crêtes enveloppent de hauts plateaux qui leur servent d'assises.

**Chaînes et sommets.** — Comment s'y reconnaître, plutôt, de gager pour l'étude des distinctions rationnelles dans cette chaîne si homogène et d'apparence si uniforme qu'est le *Jura*? Il semble que son premier aspect suggère aussitôt à la vue trois grandes régions naturelles : le *Jura central*, épanouissement des crêtes et des plateaux dans l'arc du croissant jurassien; le *Jura méridional* et le *Jura occidental*, dont les plissements, peut-être contractés en une chaîne unique, vont se souder aux pôles d'attache résistants, Alpes et Vosges, soulevés aux deux extrémités du massif.

1° Le *Jura méridional*, dont l'extrême projection vient buter, au pied de la Chartreuse subalpaine, sur la coupure de Voreppe, tranchée par l'Isère, s'étend d'abord et, après promiscuité, se ramène en plusieurs plus ou moins : mont d'*Orbètons*, allongé de Voreppe vers Chambéry; montique de l'*Épine* et mont du *Chat*, qui s'étendent le long du lac de Bourget; le mont *Tourvalet*, dans l'intervalle du Rhône à l'Isère, et, sur la rive droite du fleuve, à l'intérieur de l'angle aigu qu'il poinde sur Saint-Genis-d'Aoste, la montagne de *Saint-Benoît* et le *Crêt de Point*, que double le *Molard de Dou*. Ces deux plus somment sur la confluence transversale de l'Albarine, affluent de l'Ain.

Au delà du fossé se profilent, du sud au nord, de grandes crêtes longitudinales, comme les lignes profondes d'une armée rangée en bataille : de l'est à l'ouest, le *Grand Colombier* (1334 mètres) et le *Crêt du Nu*, le relief de la *Pointe de Cornuval*, les *Joux naves* et les *Joux blanches*, les *monts Berthoud*, le *Corail*, le *Revermont*, se juxtaposent entre le Rhône de Bellegarde et la plaine des Balmes. C'est le *Bugey*, que groupe *Nantua*, au sud d'Oyonnax, entre Bourg et Genève. Deux sillons, celui de l'*Albarine* au centre, celui de l'*Ain* à l'ouest, interrompent la continuité des dorsales montagneuses et orientent les communications d'un val à l'autre. Vers l'est, à *Semine*, qui touche au Rhône à Belle-

val, coupe le débouché du Grand Colombier, les deux versants du Jura méridional.

2° Le *Jura central* est plus complexe, pour ne plus répéter Marcel Bertrand y distingue trois zones, alignées du sud au nord et superposées en gradins de l'est à l'ouest, vers la latitude de l'Isère : d'abord un mince revêtement de collines en vignobles, à la lisière de la plaine occidentale; puis la *zone des plateaux* qui s'élèvent, moins tourmentée que la précédente, mais subdivisée par trois grandes failles longitudinales; enfin, à l'est, les *crêtes régulières* de la haute haute lisse au-dessus de la plaine suisse.

L'arcle maîtresse de cette bordure orientale, le *Recullet*, porte les crêtes les plus élevées du Jura : *Crêt de la Neige* (1723 mètres), la *Dole* (1678 mètres), le mont *Tendre* (1680 mètres). Mais la chaîne du *Recullet*, d'un surgissement des sommets, à l'air d'un rempart extérieur plaqué au front de la forteresse jurassienne, elle s'en dégage vers le sud et détache sur la plaine molassique de Savoie l'épis-



Pic 1 de M. Lenoir

LAC DE BOURGET AU LOUD, LE GRAND COLOMBIER.

ron du mont *Vinche*, que coupe le Rhône sous l'escarpement du fort de l'Écluse. Une seconde ligne d'arêtes se profile en arrière du *Recullet*, comme la muraille d'une enceinte intérieure : dans le prolon-



Pic 2 de M. Lenoir

PERSPECTIVE SUR LE MONT BLANC.



Photo de M. Gumbey.

LE TOBOGGAN SUR LA ROUTE DES ROUSSES.



Photo de M. Gumbey.

LE TRAIneau SUR LA ROUTE DES ROUSSES.

gement du Colombier, la longue chaîne du *mont Salève*, puis, de l'autre à gauche, la traîne du *mont Tournier*, le *Varrozet*, le *bourrelet du mont Céz*, le *Jura* en bordure du terre-plein de Champagnole.

Trois brèches de traversée coupent ces arêtes longitudinales et donnent pour au Jura sur la plaine suisse : le *col de la Finallée* et celui du *Saint-Etienne*, ouverts dans la falaise du Reculet; le *col des Hippolytes*, qui tranche dans l'épaisseur même du massif, entre la coulée de l'Orbe et celle du Doubs, sous Pontarlier. Sur cette faille centrale se rompent les plissements principaux du *Jura central*. Il y a en, comme au col de Saint-Etienne, mais d'une façon plus brutale, torsion des plus montagneux, décrochement des assises, de sorte que, du nord à l'autre de la cassure, les jetées constitutives du massif ne se correspondent plus. D'une part, la *Dent de Vaulion*, avant-garde du Reculet sur la frange de l'Orbe; le *Lézard*, le *Montant*, projection des plissements précédents; de l'autre, le *mont Aubert*, le *Chasseral*, le *col de Travers*, alignés les uns en face des autres, semblent appartenir à deux systèmes différents, bien qu'avant la convulsion qui les brisa ils aient dû composer le même faisceau d'arêtes.

On dirait une nouvelle région qui commence. Au lieu que la *Bienne* et l'*Ain* cherchent leur issue vers le sud, l'*Orbe*, issue du val de Joux, l'*Areuse*, du val de Travers, frayent leur voie au nord-est, vers le lac de Neuchâtel. *Côté de Travers*, sur la gauche de l'*Areuse*, et, sur la droite, le *Cousance* et le *Chamant*, en prolonge,

se noient pour enfermer un creux isolé, le *val de Ruz*. De cette sudure naît le *Chasseral*, qui bientôt, à son tour, uni avec la ride parallèle du *Montet*, rebord du val Saint-Ignier, forme la ligne unique du *Weissenstein*. Le Jura central a pris fin : ses arêtes se resserrent et se fondent en un plateau calcaire, celui des *Franches-Montagnes*, sur la rive droite du Doubs. Plus loin, c'est la Suisse. Un nouvel épanouissement de arêtes, bientôt mêlées aussi, ne forme plus qu'une seule croupe attachée à l'épéron de la Forêt-Noire.

Les plateaux du *Jura central* offrent un développement plus simple moins brisé que celui des hautes chaînes. Au cœur même du massif le plateau de *Champagnole*, borné au nord-est par le renflement du *mont Croc*, à l'ouest par le *bourrelet de l'Hente*, tendu sur la coulée de l'Ain, s'étend à l'altitude moyenne de 750 mètres; le sillon de la *Bienne l'entame*. C'est par excellence la région forestière du Jura : ses vastes sapinières, aux fûts élevés aux altières colonnades que pénètre à peine le soleil, encore qu'un peu mélan coliques, ne manquent pas de grandeur; elles impressionnent sans beaucoup séduire, mais le pays n'a pas de richesse plus sûre.

Le plateau de *Nozeroy*, voisin de celui de Champagnole, a nord-est, mais d'une altitude moyenne supérieure, enclôt de vaste tombières. Il bute à l'est contre la hausse du *Liveron* : le Drûgeon écoule ses eaux vers le Doubs. Le plus occidental des plateaux jurassiques, ou plateau *Lédonia* (de Lons-le-Saulnier), marque un degré inférieur à celui de Champagnole. Sa plus grande altitude ne dépasse pas 600 mètres. Il s'étend d'Orgelet à *Salins*, où finit la région découpée de nombreuses failles, au versant de laquelle mûrissent les crus de vignobles de *Saint-Maur*, *Poligny*, *Arbois*. Cette zone extrême du Jura s'affaisse et s'abaisse sur la plaine de Bresse, et diminue rapidement de largeur vers le nord. Ce n'est qu'un revêtement adventif de la grande masse jurassique, à l'occident.

A la latitude de *Salins*, sous l'escarp du *mont Ponget*, nord de ses arêtes de son toitement, le plateau d'*Ornans* rend au Jura son aspect continu. Il prolonge au nord le plateau Lédonien, étale au large ses espaces domés qu'étoilent des failles profondes et nombreuses : la *Loue* et l'*Isère* y croissent leur cours sur un fond de véritables canyons en miniature. Peu à peu la plate-forme de l'*Ornans* perd sa rigidité monotone : le sol ondulé des replis naissent, vont se resserrer et convergent en une jetée unique qui vient mourir sous l'escarpement extérieur de *Lomont*, dans la dépression du Doubs, à dérive le *Bessonne*, en aval de *Saint-Hippolyte*. Dans ces mêmes parages, mais à l'est du *Bessonne*, se fondent également les prolonges plissés du plateau de *Nozeroy*, dont la plus saillante, l'arête de



Photo de M. P. Gumbey.

LE LAC DES ROUSSES.

LE JURA ORIENTAL DU ROUSSE.

*Clot du Doubs*, accidenté l'intérieur du coude aigu de cette rivière pointée sur Sainte-Ursanne.

3° Le **Jura oriental** est entièrement suisse. La coupe tortueuse de Bienne-Porten-truy, par le col des *Blanches*, met en relief la saillie de ses chaînons parallèles : *Weissenstein*, *Maron-Gentiers*, *mont Rivaux*, *mont Terrible*, dont l'expansion s'est butée à l'ouest contre le plateau non plissé d'*Ajoie*, et, à l'est, sur le bloc tabulaire du *Tafel-Jura*, contre-buté lui-même par le socle primitif de la Forêt-Noire. La proximité du pôle résistant auquel s'attache le *Jura oriental*, en retenant ses plis, diminuait leur souplesse, entravait leur développement sous la poussée venue de l'intérieur. Alors les chaînons furent comme détachés, soulevés du sol pour ainsi dire, épaissés et enfilés les uns sur les autres dans un inexprimable désordre. Par mille détours en cre de dalle de vallées et de bassins en chapelet, la *Buse* cherche sa voie, et la ligne fermée de Bienne à Bâle s'y insinue avec elle. La poussée latérale fut si violente, à cette extrémité du *Jura*, que les plis chevauchent comme des écailles, en superposant jusqu'à trois fois les mêmes dépôts les uns sur les autres. Ce trouble extrême se révèle surtout dans l'*Hauterive*, où se résolvent les plissements du Jura oriental, avant de pousser de l'autre côté de l'Aar, de la Bous et de la Lamm par quelques traits vite empiqués dans la plaine molassique, un soulèvement encore, jusqu'à Regensberg, sous le nom de *Lengere*.

L'analyse de la terminaison en pointe, par convergence des plis, révèle entre le *Jura oriental suisse* et le *Jura méridional français* une parenté trop évidente pour qu'il soit nécessaire d'y insister. D'ailleurs, l'uniformité originale de sa structure donne à tout le *Jura* une individualité qui le distingue de toutes les autres montagnes de l'Europe. Mais ne lui demandez pas les champs de glace des Alpes, la chevauchée des pics inaccessibles, le vertige des alpages sans fond, les horizons sans limite. Les crêtes du *Jura* sont mieux à notre mesure ; ils se tassent, s'allongent au lieu de dresser fièrement leur tête dans les nuages. A l'intérieur même du massif, les failles de rupture qui craquelent ses plateaux engendrent, par contraste avec la monotonie des hauteurs, des sites reposants, pittoresques, animés, qu'éveillent de claires fontaines et des torrents tapageurs. Est-ce à dire que le *Jura* manque de larges échappées ? Ses crêtes sont des belvédères naturels. Au contact de la plaine orientale, l'affaissement des terres d'apport ou de débris qui constituent le pays de *Gru* accuse mieux le relief de la montagne. Du haut, après la pénible montée du revers opposé, c'est tout un monde violet et bleu qui apparaît, comme par un coup de baguette magique : en bas, le carreau moutonnant des collines de *Gru*, piqué de petits villages semblables à des niches d'abeilles ; la longue traînée d'azur du Léman, de Genève à Chillon ; au loin, à droite, comme une porte de montagne, ouverte entre le Jura et les Alpes pour le passage du Rhône ; enfin, d'une pureté idéale, le *mont Blanc* qui trône sur leissement des aiguilles pondrées à frimas, dans une sereine majesté. Il semble que le *Jura* se fût assis pour mieux voir ; du belvédère de la *Dôle*, ce spectacle est d'une souveraine grandeur.

Un manteau vert de **forêts** et de **pâturages** enveloppe le *Jura* d'une façon presque continue. Le sapin est ici l'arbre dominant ; ses fûts, hauts, droits et serres, accablent l'air et l'espace ; il ne souffre point de concurrent dans son voisin-

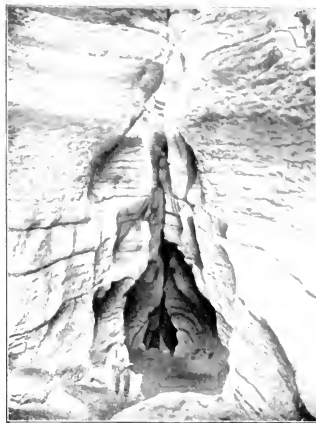


Photo de M. Gauthier.

SOURCE PROFONDE (100 mètres) DE L'AÏN.



CL. B.

ORIFICE DE LA SOURCE DE L'AÏN.

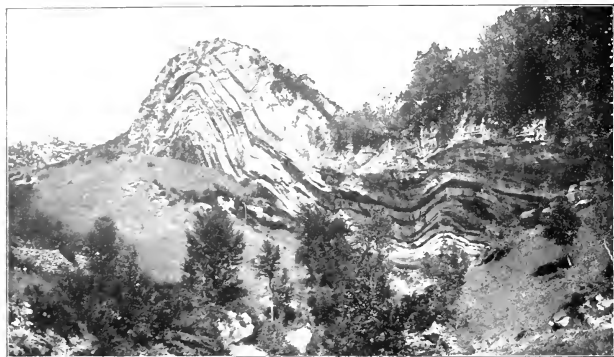
nage. Le chêne lui-même, pourtant si robuste, doit reculer. Il n'y a que le *hêtre* pour vivre avec le sapin en bonne compagnie, et c'est merveille quand son feuillage léger, empuisé des feux de l'automne, met comme une gloire à la lisière des grandes pinèraies sombres. Le sapin a son habitat principal limité par une ligne allant de Champagnole au confluent de la Bienne. Si tyrannique qu'il soit pour la plupart de ses congénères, des arbustes et des plantes plus humbles prospèrent à côté de lui, dans les clairières : le *cyprès*, le *genévrier*, l'*asclépiade*, le *hais*, le *nerph*, le *chèvrefeuille* et le *rosier* des Alpes, le *rhododendron*, joyau de nos montagnes. A côté de ces arborescents vivent de nombreuses plantes herbacées : le suave *escholium*, la *belladone*, la *digitalis*, l'*aconit*, la *valériane*, le *geranium* *jacquin*, le *mauget*, l'élégante et gracieuse *spira araneus*, reine des prairies alpines et ornement de nos jardins.

L'exploitation des **pâturages** alimente, en *Jura*, une double industrie : celle des *frutiers* et celle des raffineriers de *fromage*. Dans les régions de population agglomérée, les producteurs de lait, mis en société, créent un chalet ou *fruterie* aménagé pour la réception et le travail du lait. Chaque y apporte journellement



Photo de M. Gauthier.

EN COIN DU LAC DE MONTREUX.



Phot. de M. Gaudy

PILASTRIAL DU CHÂPEAU DE NAPOLEON DE GENDARME, A SEPTMONCEL.

## LES EAUX

Aucun pays n'est mieux arrosé que le Jura. Le filtre de son sol fissuré, absorbant les eaux du ciel, les dérobe à l'action réductrice de l'air et du soleil, pour les rendre à la lumière par des couloirs mystérieux, en sources jaillissantes. Ce ne sont, dans le haut pays, que fontaines claires et vives, rivières semblantes, filets d'onde pure et bleue, grâce auxquels, même sous les ardeurs de la canicule, tandis que la plaine meurt de soif, la montagne conserve son tapis vert et les vallées leur belle floraison. Les eaux jurassiques s'écoulent : au Rhin par l'Orbe et la Thièle, tributaires de l'Aar; la Birse, affluent direct du Rhin; à l'ouest, vers la Saône, par le Doubs; au sud, par l'Ain, la Bienne et l'Albarine, vers le Rhône, ou directement à lui par la Valsertine. La Birse, le Doubs, l'Ain sont les rivières jurassiques par excellence : à nord, le groupe Aar, Reuss et Limmat; au sud, le Rhône et

le produit de la traite de ses bêtes, dûment pesé et enregistré. A la fin de la saison, le bénéfice de la vente, déduction faite des frais de l'entreprise, est partagé entre les sociétaires, au prorata de ce qu'ils ont versé. Le fromage est l'objet de soins intelligents et est une façon de *gruyère*, dont la production totale est estimée par M. Friant à 6 millions de kilos par an, pour le Jura tout entier, c'est-à-dire à peu près 7 millions de francs.

Dans les régions élevées, où la dispersion des villages ne permet que difficilement l'apport du lait, la production du gruyère est remplacée par celle des fromages persillés, connus sous le nom générique de *gruyère*. Bellecombe, les Bonchoux, les Molhins, les Monnières tiennent à cette industrie. C'est même aux *Monsnières* que le gruyère est fabriqué pour la première fois. Mais Septmoncel en a fait aussi le commerce, tout en prenant l'initiative d'une autre industrie : la *filles des pierres précieuses*. A 1000 ou 1200 mètres d'altitude, comment employer mieux les loisirs d'un long hiver?

*Filère* lui sont plutôt extérieurs, leur cours ne faisant que traverser, à l'une et l'autre extrémité, son double pédoncule de rattachement aux massifs voisins.

De même les grands lacs qui s'étendent en contre-bas de la bordure orientale : ceux de *Gruyère*, de *Brévine*, de *Neuchâtel*, lui sont extérieurs. Tout autres sont les réservoirs de la haute chaîne emprisonnés dans le creux des valls : lacs de *Joux*, de *Saint-Point*, de *Chablais*, de *Sabin*, de *Châlain*, *lac Dessous* et *lac Dessus* étalés sur le plateau de Champagnole, lac de *Nantua*. Leur vie se lie intimement à celle des cours d'eau, qui en sont les dérivatifs naturels.

Par l'Ain et le Doubs, affluent de la Saône, la majeure partie des eaux du Jura descend au Rhône. L'Ain jaillit d'une fontaine profonde (750 mètres d'altitude, à 10 kilomètres est de Champagnole. Accru de la *Sierpentine*, autre coulée d'eau pure, il se perd dans des cluses pittoresques dont les parois s'ouvrent à l'apport de torrentielles, émissaires de lacs nombreux et de sources abondantes. Tout à coup le petit fleuve disparaît sous des blocs sauvages détachés de la rive. A peine revenu au jour dans le réservoir de Bourg-de-Sirad, il fait un bond de 17 mètres pour capter au passage la *Saône*, née comme lui d'une puissante fontaine, la *fontaine de la Lité*. Cette turbulente rivière plonge trois fois sans désemparer, gagne les Planchettes-Montagne, saute 4 mètres, puis 30, et plonge dans l'étrange fissure de la Langouette. Pour tant de contorsions et de bruit, la *Saône* n'a fait que 17 kilomètres, mais ses 4 360 litres d'eau en débit ordinaire sont, pour l'Ain, un précieux apport. En aval, confluent : l'*Avallion*, fils de la combe profonde des Nans; le bief d'*Euf*, émissaire du lac de Châlain.

Alors paraît le plus turbulent des tributaires de l'Ain, un torrent de 23 kilomètres à peine, le *Hérisson*, dont le cours heurté n'est pour ainsi dire qu'une cascade en interrompu. Le *lac de Boudon*, d'où il se échappe, sous le nom de *rivière du Lac*, est l'une des plus charmantes solitudes du Jura; une Chartreuse se reposait à la rive; des rochers, des prairies luxuriantes, des bouquets de hêtres séculaires et de sapins athlétiques se mirent et souvent trempent leurs branches dans la nappe tranquille. Le lac, profond de 12 mètres environ, couvre une étendue de 18 hectares, à 803 mètres d'altitude.

A peine issu de cette combe champêtre, l'impétueux *Hérisson* rencontre l'émissaire du lac d'*Illod*, grossi du trop-plein des deux *Marbais*, ses voisins, un capricieux enrou, qui, après avoir passé en sursaut par un canal de 500 mètres sous le village d'Illay, lie partie avec son tumultueux voisin et comme avec lui toutes sortes de folies. Au *sent Girard*, le *Hérisson* s'essaye au métier d'aéroplane, court, se contracte et plonge d'un jet, au milieu d'un grand fracas, à 15 mètres plus bas. Cette chute, la dix-septième depuis son origine, ne vient qu'un second rang pour l'importance. Il faut voir plus loin le *Hérisson* bondir, en s'effondrant du haut d'une corniche de roches, comme un petit *Nagata*; ou mieux, lorsque, précipité sur les strates hispaniques d'un véritable château d'eau naturel, il déploie d'un mouvement gracieux les plus ondoyants de son éclat blanc, pailleté de diamants, c'est ici la *cascade de l'Éventail*, l'une des plus belles connues, la hauteur de



CASCADA DE L'ÉVENTAIL.

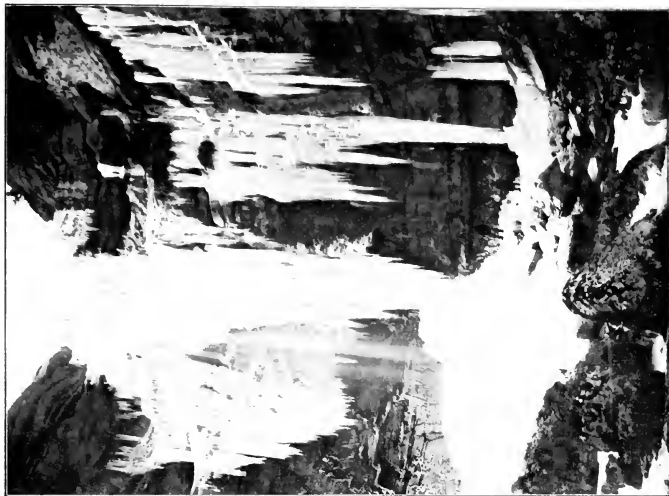
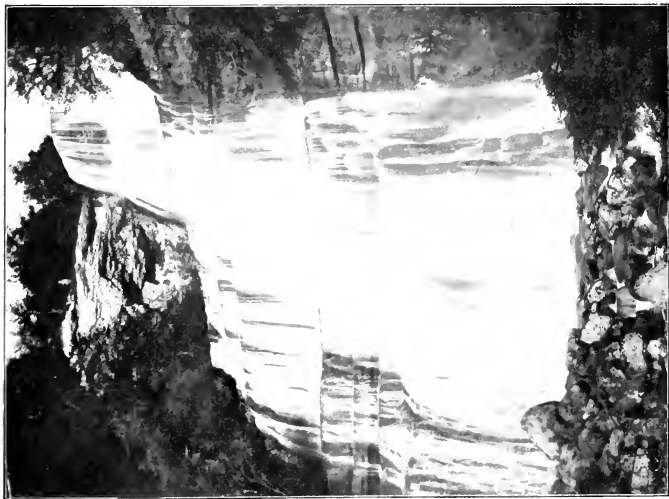


Photo de M. A. Gaudin.

CHUTES DU DÉRINSON : LE SAUT DU VAL ET LE GRAND-SAUT GELÉ.









Phot. de M. Gramberg.

## VUE GÉNÉRALE DE MOREZ.

Gorge étroite, longue de 2 kilomètres, profonde de 20 mètres environ, à une altitude de 850 mètres d'altitude. On imagine les ressauts, les bonds et les courants de l'*Euranie* ; son nom est une énigme : il saute dans les vertes, faibles profondeurs du sol, où il rallierait les eaux de la rivière de *Lutèce*, disparaît subitement à 3 kilomètres de sa source. Qui sondera le monde mystérieux des eaux souterraines ?

L'*Herz*, dernier affluent notable de la *Bienne*, recueille en sous-sol les eaux du lac d'*Ande*, nappe souterraine de 8 hectares, endormie à 824 mètres d'altitude, au pied d'une roche où s'élevaient les habitations d'une cité gallo-romaine, la ville d'*Ande*, l'une des plus importantes de l'antique Septimanie, rivale de *Jenné* et de *Villars* d'*Herz*. Les bords qui ont en a rétrécis depuis des siècles donnent l'idée de ravages et de lues ; des villages se sont élevés sur leurs ruines, après que les Sarrasins eurent passé par cette vallée d'*Herz*, comme une trombe dévastatrice qui n'en laissa rien subsister. *Moréz*, petit, mais active cité, est aujourd'hui le centre de la région.

Pour une dernière gorge, celle d'*Uff* ou de *Chancer*, la *Bienne* atteint la confluence de l'*Uff*, dans sa course houleuse, la similitude de la source la vécue sur ses bords.

Au-dessus de torrents multiples, ses cascades, ses fonts vives, ses sources capricieuses, le *Mont Jura* possède une merveilleuse réserve de eau. L'industrie d'ailleurs n'y chôme guère, *Moréz* et *Saint-Claude*

sont les deux capitales industrielles de la *Bienne*. **Moréz**, ancien village de *Combe-Noire*, aurait un pourvoyeur de sa première industrie un certain Étienne Morel, qui vivait au xvi<sup>e</sup> siècle et dont elle aurait pris le nom : *Combe-Morel*, d'où l'on aurait fait *Moréz*. C'est à présent une ville de 5900 à 6000 habitants, ou plutôt une longue ruche laborieuse étirée aux bords de la *Bienne*, le long d'une interminable rue de 2 kilomètres et demi, tronçon de la route nationale de Paris à Genève. La *lunetterie* et l'*horlogerie* en sont les deux industries fondamentales. De *Moréz* nous viennent ces monumentales horloges, enluminées dans des coffres enluminés de fleurs et de sujets champêtres, avec un balancier qui réclut, comètes sous le nom de « comètes ». Il s'en fabrique 35000 par an. De *Moréz* également sortent, bon an mal an, 30000 tournebroches, 500 horloges de clocher, de dimensions parfois extraordinaires, et 25000 pendules diverses. Point de montres : la concurrence de Besançon et de la Suisse ne le permet guère ; mais, en revanche, des *lunettes* en nombre presque indéfini, si, comme l'affirme M. Lamy, la région de *Moréz* en produit



Phot. de M. Gramberg.

## MORÉZ. MAISON DU GRAND-PÈRE DE LAMARTINE.

par an 1 million de douzaines, qui s'exportent dans toutes les parties du monde, principalement en Angleterre et en Allemagne. Les

*lunettes* et *horloges* donnent à la région morézienne une moyenne annuelle de 6 millions. (Rapport de la classe d'horlogerie l'Exposition universelle de 1900.)

**Saint-Claude** est d'aspect moderne bien que son origine remonte au temps lointain où saint Romain et saint Lupicin virent fixer leur résidence au confluent de la *Bienne* et du *Tacon*. Le premier groupement formé autour du monastère qui fondèrent s'appelaient *Comdale*, confluent ; puis ensuite le nom du quatrième abbé saint Olyand, puis celui du douzième, saint *Claude*, lequel devint définitif au xvi<sup>e</sup> siècle. L'abbaye gouvernait souverainement cette région et formait, à la hère du pays conquis, une sorte d'état indépendant, le *Territoire de la grande juridiction de Saint-Claude*. Malgré son ancienneté, la ville, maintes fois ravagée par de terribles incendies, a gardé peu de chose du passé. La *cathédrale* elle-même, car le siège abbatial fut érigé en évêché en 1542, avec la froide ordonnance de sa façade composite, n'était guère, n'étaient les trente-huit statues délicieusement sculptées pour elle par Jehan de Vitry (1449-1463). Le site d'ailleurs, est agréable ; ce point de vue



Phot. de M. Gramberg.

qui enjambent hardiment la coupure de la Bièvre, à la place d'un premier ouvrage dû aux frères Pontiles, qui jetèrent sur le Rhône le pont Saint-Esprit; cette passerelle qui suspend ses fils de fer à 500 mètres au-dessus des brouillonnements du Tivoli, et que le terrible cyclone de 1890 fendit comme un fût; l'échafaudage pittoresque du vieux quartier de La Poyat; cela n'est pas sans intérêt.

Mais *Santal d'Inde*, c'est sa vallée, ce sont ses montagnes, ses grands bois, ses eaux bondissantes, ses autres fontaines. Si solitaire à l'aube du printemps, si fraîche en mai et si verte sous les ardeurs de l'été, cette nature épanouie du haut-Jura connaît pourtant la sta-



PH. DE M. P. R. Z. I.

SAINT-CLAUDE.



P. DE M. P. R. Z. I.

LAC DE L'ARBAÏE DE GRANDVAUX.

de la montagne des *Balmilles*, aux pentes de laquelle s'étagent les maisons de *Nantua*, au pied de la nappe d'un lac charmant, à 575 mètres d'altitude. Le *lac de Nantua* mesure 2 600 mètres de long, 400 à 700 de large et couvre 141 hectares de superficie; dans ses eaux poissonneuses, profondes de 60<sup>m</sup> 50, au maximum, les truites saumonées atteignent une taille remarquable. L'*Ognon*, *Boiron* et *Vale*, réunis, dans lequel s'épanche le *Ruisseau de Lèze*, son émissaire, s'accroît de l'*Ang*, ruisseau d'*Ognon*, ville industrielle, haut perchée, à 557 mètres d'altitude, au pied de monts boisés qui dépassent 1 000 mètres. Les cascades de l'*Ognon* fournissent à son usine d'électricité la force motrice, et elles sont admirables; celle d'*Arfontaine*, qui plonge en arc de 10 mètres dans une belle vasque naturelle; celle de *Theury*, qui saute 30 mètres; enfin l'escalier d'eau de *Chaux*, la plus puissante des trois chutes.

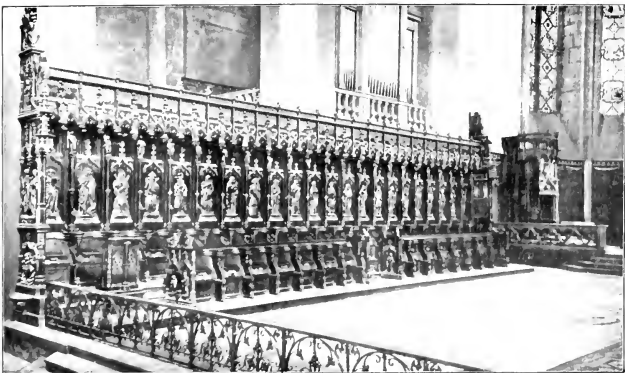
A voir l'*Albarine*, née d'un petit étang à 6 kilomètres sud-sud-est de Nantua, non loin de la coupe verdoyante où s'écoulent les restes de la *chartreuse de Mexy*, fondée au xiv<sup>e</sup> siècle, l'on ne se doute point que ce pauvre ruisseau de prairies mal égouttées, aussitôt qu'il se plate dans un talus, s'empâte en bords fangeux et en cascades échevelées. La première, dite *chute de l'Albarine*, saute en quatre bonds l'aqueduc de la roche de Thion, qui a 430 mètres; l'ascenseur, au pied de la Roche-Sallante, se précipite en rapides et en missiles sonores.

Les *Albarins*, sur les degrés d'un escalier de roc, de claires fontaines, que recueille l'*Albarine* en cette combe magnifique, l'une plongeant de deux cavernes, cascade de *Charabotte*, lui apportent un afflux si abondant, qu'à Chaley son flot roule d'ordinaire 35 80 litres et

nation des hivers prolongés, qui, sans monter de rigoureux excès, élèvent les gens pris de l'âtre pour d'interminables veillées, près s'être adonné à l'immense industrie du subit, *Saint-Clément*, entrepris de fabriquer des *tabacques*, des introductions du tabac en France, puis, comme la ruine de la ruine, n'ont au bout, qui en employant surtout, ne convenait guère, on eût l'idée de l'usine à papier. Et la fabrication de *Saint-Clément* en produit une trentaine de millions par an. Ajoutez les accessoires de cette industrie, le rayon de pipe, autres d'ambre, remplacé par le caoutchouc américain, le cellulon ou la corne du Brésil; le travail de l'ivoire, de l'os, l'écaillage, pour les articles dits de *Saint-Clément*; la fabrication des pierres précieuses et du diamant, le tablier des mesures linéaires, vous avez l'idée du labeur accompli dans l'agglomération *Saint-Clémentine*, via-métropole industrielle (haut-Jura) 12 022 habitants.

Sous l'afflux de la Bièvre, à *Grandvaux*, *Ain*, presque aussitôt, coupe en travers les cretes longitudinales qui insistent; près des monts *Bessey*, dars de *du Châtel*, s'empâte *Bessey*, et de bonheurs n'importe où pris au passage les ruisseaux des valls jurassiennes; à l'est de *Saint-Clément*, *Ognon*, à droite, *Ognon*, à gauche, deversant du lac de Nantua; au-dessous de Pont d'*Ain*, *Albarine* d'*Amblérey*. Au seuil d'*Amblérey* parait le Rhône.

Entre les hautes falaises, brossées la base, des *monts d'Amblérey* formé par un éperon avancé



P. DE M. P. R. Z. I.

SCULPTES DE LA CATHÉDRALE DE SAINT-CLAUDE.







Entre les deux ruisselets, un bec de roc se redresse sous le dais échelonné des sapins et des hêtres.

Saint-Hippolyte s'élève à la rencontre du Doubs et du Doubs, dans un beau site que dominent des escarpements boisés, forges, tanneries, filatures, moulins, pisciculture. Bientôt le Doubs heurte aux portes de sa prison jurassique. La plaine est là, au revers du *Leumont*; mais l'étrave de cette crête en bordure arrête net l'expansion naturelle de la rivière; comme le mont Terrible au nord-est, le *Leumont*, au nord-ouest, forme un intranchable sable barrage. Alors le Doubs, déviant sous l'obstacle, se ramasse, l'entame par de nouveaux défilés que jalonnent : *Pont-de-Roide*, confluent du Roide, *Mondouire*, où, dans une boucle de la rivière, s'élevait l'antique *Eponanthuvarum*; *Vaujeancourt*, au dévalé du grand cingle décrit par la rivière.

En gagnant droit vers le nord, le Doubs attendrait *Montbéliard*, place forte

qui, de temps immémorial, guidait le passage du Rhin au Rhin, par la brèche de Belfort. Dès le IX<sup>e</sup> siècle, le traité de Verdun 843 le rattache à la *Lotharinge*, erce pour l'éthare, fils aîné de Louis le Débonnaire. *Montbéliard* eut, jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, des comtes particuliers et passa, par alliance, dans la maison de Wurtemberg, qui en resta maîtresse, encore que Louis XIV eût occupé la place, de 1676 à 1697. Le rattachement de *Montbéliard* au foyer français ne se fit qu'en 1793. La ville 10322 habitants s'est défendue bravement en chassant de ses murs les troupes autrichiennes, après la sanglante bataille d'Heincourt (15 janvier 1871).

*Montbéliard* est assis près de l'Alaine, sur le canal du Rhin au Rhin. Canal et rivière, le Doubs s'en empare, et, comme les collines pré-rassiques qui appuient le massif principal en défendent les approches du côté du nord et barrent, de ce côté, l'horizon, la rivière dévie vers l'ouest, à la lisière du Jura et de la plaine, et en suit les talus de soutènement, par l'*Alain-Doubs*, *Cherol*, *Baume-les-Dames*, *Emin*, où le fil de l'eau se brise au rapide de *Génêche*, *Arzier*, aux belles sources, captées déjà par les Romains, reprises de nos jours pour le service de *Bevaux*. *Baume-les-Dames* doit son nom à une ancienne abbaye de Bénédictines, fondée au temps de Charlemagne, retraite princière dont les portes ne s'ouvraient qu'aux aspirantes, qui pouvaient puiser de source quatre de noblesse. La ville a élevé un monument à *Jauffroy d'Albion*, le premier pionnier de la navigation à vapeur. Au voisinage, dans l'agreste vallon du *Crovaux*, bords de cantillon, dont les sources sulfureuses offrent quelque analogie avec celles de *Barèges*.

La ceinture d'eau vive que le Doubs, accru de l'abondante source de la *Mouillère*, déroule autour de *Bevaux*, lui vaut un détour de 5 kilom-



LA VALLEE DU DOUBS, A SAINT-HIPPOLYTE.

(1000 m.)

tres, tandis que l'ethime étroit qui rattache aux derniers talus jurassiques le terre-plein de la ville n'a pas 100 mètres. Sur ce mince ponton se dresse la citadelle; le canal du Rhin au Rhin passe en tunnel sous l'écueil montagneux qui la porte, à 118 mètres au-dessus de la rivière. A *Thonate*, nouveau détour du Doubs que le canal évite encore par une percée directe, *Oeselle*, dont les vastes cavernes recèlent la coulée bruyante qui jaillit par la grande source de la Frodrène; Saint-Vit, un peu à l'écart; *Fraisans*, à la lisière de la forêt de Chaux; *Ranchol*, *Orchamps*, *Dôle* et *Grisey* conduisent le Doubs à la rencontre de la Saône, par 173 mètres d'altitude. *Dôle* regarde à ses pieds le

*Doubs* et le canal, son comparse inéparable. C'était déjà, du temps de la conquête romaine, un croisement de routes importantes, au contact du Jura et de la plaine, entre le Rhône et le Rhin. Louis XI, après avoir mis la main sur l'héritage direct de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, entra de vive force dans *Dôle* (1479), capitale de la Franche-Comté; il cherchait de ce côté notre frontière naturelle. Cette incursion dura peu, *Dôle* ayant fait rebondir, par le traité de Senlis (1493), à Maximilien d'Autriche. En 1668, Louis XIV, renouant la tentative de Louis XI, enleva la place, puis la perdit et la repert définitivement en 1674; le Parlement et l'Université passèrent à *Bevaux*, désormais capitale de la Franche-Comté française.

Après avoir hélé de près les collines boisées, qui, suit, à l'est, le comté de l'Alain, le Doubs s'en carie à la hauteur de Saint-Vit, et prend le large dans la plaine alluviale de la *Rive-Chalonnaise*. Là, le rejoignent la *Saône*, son maître allié, et l'*Arzon*, frère de la *Glandine*, deux rivières venues de *Poligny*; celle-ci fille d'une crasse fraîche et charmante, la *Calée de Vaux*, l'autre

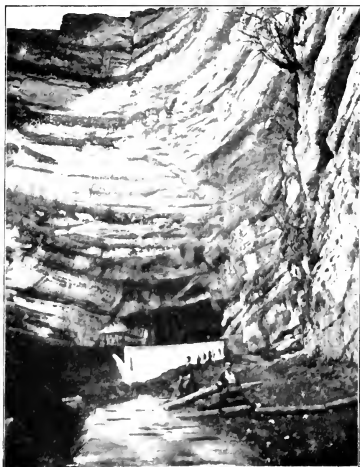


Photo de M. B. B. (1000 m.)

500000 10. LA SAÔNE.





mentés, qui ont vu dans ce seul une vraie montagne. La théorie des bassins fluviaux emprisonnés dans une barrière continue à causer plus d'une méprise. Rien, absolument rien, ne peut mériter aux *Franches* la qualification de montagnes. Le point culminant de cette bande de terrain, la *Tête-Haute*, porte seulement à 534 mètres; il serait d'ailleurs exagéré d'estimer la hauteur moyenne de la ligne de faite à plus de 450 mètres, et si l'on considère que les points les plus élevés des terres voisines cotent jusqu'à 350 mètres, on jugera du faible relief de cette prétendue chaîne de montagnes. De part et d'autre, les pentes sont si douces que les eaux incertaines s'étalent sur la toile en étangs et en mares, d'où l'on ne sait, au premier coup d'œil, si elles prennent leur direction vers le Rhin ou le Rhône. Ce fait n'avait point échappé aux Romains, si l'est vrai, comme le rapporte Tacite, *Annales*, XIII, 53, que les lieutenants de César projetaient déjà le canal actuel pour y faire passer les légions de la Saône sur la Moselle, le Rhin et la mer du Nord. En réalité, les *Franches* ne sont qu'une plaine élevée. Mais comme les cartes, interprètes des géographes, continuent de les qualifier *monts*, l'en a cherché dans les Vosges voisines la montagne absente en réalité : un chaînon d'aiguille du Ballon d'Alsace fut réputé le point d'attache de la tête des *Franches*, bien que la forme de ce soulèvement, Ballon de Servance, Ballon Saint-Antoine, et la roche de sylvette qui le compose, le rattachent, d'une indissoluble façon, à la chaîne vosgienne comme partie intégrante. L. Brossier, *Annuaire de l'Alsace pour le centenaire*, 1883.

L'événement de ses premiers affluents a doublé la Saône. De l'est, c'est le plateau de **Langres** qui enviait l'Aube par les vastes prairies de *Lurey*; la *Grande Cour*, ruisseau de sources sur des premiers talus en bordure de la dalle; le *Salon* ou *Sodion*, dérivé du verinage même de Langres; la *Vierge*, ruisseau par sa ligne avec le canal de la Marne et la Saône; le 18<sup>e</sup> arrivent, au revers des Vosges : la *Lutrine*, le *Dur*, le *val de Vercout* et l'*Ognon*; la Laine que et son tribut l'eau vive; la *Sennorse*, l'*Aygnonne* et la *Sambert*. Dans les prairies où s'écoulent la *Sennorse* et l'*Aygnonne*, Saint-Loup fut une position forte, que détruisit Attila. Sur l'*Aygnonne*, dans une étroite et pittoresque vallée vosgienne, nichent en sources et en beaux ombrages, **Plombières** et ses eaux thermales ou frelées, sources isolées, à forte proportion de silice, ont depuis attiré, depuis les Romains, des cures nombreux, parmi les plus complètes. Montargis, Richebon, le val Saint-Louis, sous l'impulsion III. Dans le val de la *Lutrine*, le val d'**Ajol** essaiment ses vignes, amoncelles industrielles sur un territoire de 7.708 hectares (jorges, frégères, fleurs, etc.) au-dessus de l'écoulement, la ombre ouverte le magnifique écoulement de la vallée des Roches.

L'*Ognon*, rivière vosgienne qui peut passer pour une branche mère de la Saône, descend du ballon de Servance 1.210 mètres,

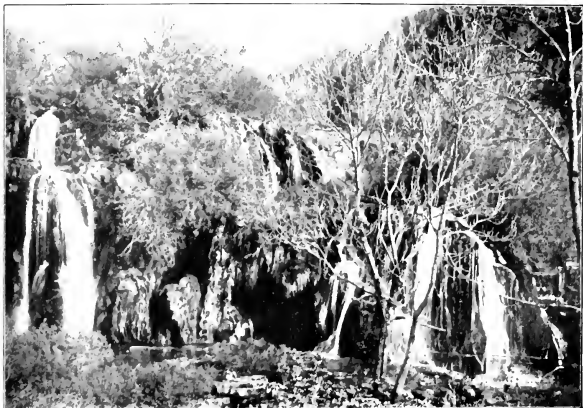


VALLÉE DE LA LURE, A NEUFCHÂTEAU.

CL. B.

vers **Lure** 6.853 habitants, où s'étend, sous la feuillée, la polie nappe de la *Font de Lure*. Plus loin, à *Ognon*, prend le *Rabin*, laborieuse coulée dont la rive échelonne de nombreuses usines : fonderie, scierie, filatures de Bonchamp, fonderies de Champagny, fabriques de Plancher les Amers. *Villedieu*, au confluent de l'*Ognon* et du *Seix*, rappelle la glorieuse et sanglante bataille livrée par le général Bonaparte aux Allemands, qu'il contraignit de reculer jusqu'à Héricourt le 2 janvier 1871.

**Gray** 6.740 habitants, au-devant du petit ruisseau des *Écaudettes*, marque, au-dessus du confluent de la Vincenne et de l'*Ognon*, le rendez-vous général des eaux qui, des Vosges et du plateau de *Langres*, devaient à la Saône, en font une grande et belle rivière, au



Fond. de M. le comte de

CASCADDES DES FRANCHES, PRÈS DARROIS.



CASCADÉ DE LAUMÉ-LES-MESSIEURS.

seuil de la plaine. Pour un palier de 23 mètres qui lui reste à descendre jusqu'au niveau du Rhône, la *Saône* doit parcourir encore 253 kilomètres. Aussi avance-t-elle avec lenteur, souvent attardée en courbes latérales, toujours prête, dès la moindre crue, à fondre sur ses bords. C'est ici la *plaine de Bourgogne*, immense lacs autrefois, aire d'alluvions fertiles, aujourd'hui.

Du seuil de la *Côte d'Or* descendant à la *Saône*, après l'abondante source de la *Bèze*, qui jadis des talus indécents, la *Tille*—88 kilomètres, appauvrie par les incursions de l'oolithe l'Ourche—100 kilomètres, rivière de Dijon, dont le cours supérieur ouvre la voie au *canal de Bourgogne*, trait d'union, par l'Amance, avec l'Yonne et la Seine. De puissants réservoirs, établis sur la rive de partage, constituent à cette voie d'eau une réserve insaisissable, car ils sont fort au-dessus de la plaine de guerre que traverse le canal au-dessus de Dijon, ou il s'appuie fort en amont de la bèche à *Saint-Jean-de-Losne*, petite ville comprise à 14 kilomètres au-dessous du confluent de l'Ourche, au pied de l'ancien duc de la plaine, au Rhin. *Saint-Jean-de-Losne*, maîtresse de ce carrefour important d'opérations, du pays de *Lozère*, fut le siège, en 1636, d'un fort. La guerre de Trente ans, comble Gallias, général de France, le comte d'Albani II, qui chassait la Bourgogne à la fin de l'année 1636. Les ennemis et les enfants, en artère l'armée assiégée, jusqu'au moment où la *Saône* se gonfla, inondant les environs, et le maréchal de Ranzi survint à la

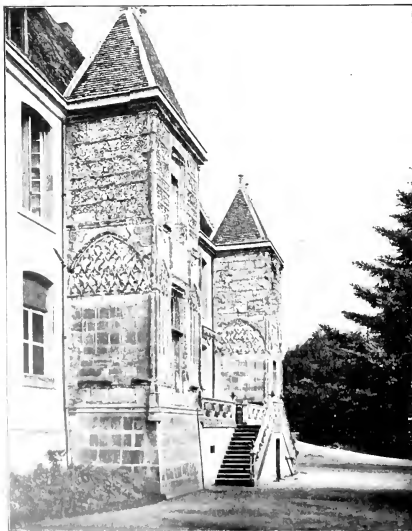
recoûte; l'ennemi dut se retirer et Louis XIII voulut que la vaillante petite ville fût exempte de tout impôt. La Révolution, plus tard, la nomma Belle-Defense; mais les impôts étaient revenus. En 1814, *Saint-Jean-de-Losne* repoussait victorieusement, une fois de plus, les alliés; il y a dans ces murs comme une tradition de bravoure; Napoléon I<sup>er</sup> voulut le reconnaître en ajoutant la croix de la Légion d'honneur aux armes de la ville.

La *Dheune*, issue de la coupure ouverte entre les trois pointes convergentes de la *Côte d'Or*, du Morvan et du Charolais, conduit, sur l'horizon nord de Chalon, vers la *Saône*, le *canal du Centre*, soudé, par la *Bourbince*, à la *Loire* de Digoin. Ainsi, du côté de l'est, le *canal du Centre* par la *Dheune*, celui de *Bourgogne* avec l'Ourche, le canal dérivé de la *Morve* à la *Saône* avec la *Vingeanne*; le *canal de l'Est*, s'insinuant par le Coney vers la Moselle et la Meuse; à l'orient, le *canal du Rhône au Rhin*, divergé du Doubs en aval de Dole; tous ajustés, (celui de l'Est excepté) sur le cours de la *Saône*, dans l'aire triangulaire que commandent, sur ses deux ailes, Dijon et Besançon, Chalon à l'aval sur la rivière, mettent celle-ci en communication avec nos plus grands fleuves, le *Rhône* avec la *Loire*, la *Seine*, le *Rhin*, et font de la plaine de Bourgogne le carrefour des communications du sud avec l'est, le nord et l'est de l'ancienne Gaule. Par cette voie naturelle remontèrent les Phéniciens et les Grecs, puis les Romains; par la pénétrèrent aussi les hordes germaniques, et c'est encore dans ce champ clos de la *Saône* que se débattait, comme au temps de César, notre indépendance, si Louis XI et Louis XIV, dans une claire vision de l'avenir, n'en avaient mis, par la conquête de la Franche-Comté, la clef dans nos

poches, en donnant à la France sa frontière naturelle du Jura.

Au-dessus de Chalon, presque en face du défilé de la *Dheune*, la ville de *Verdun-sur-Doubs* préside à la réunion de cette rivière avec la *Saône*, celle-ci puissante et d'une seule venue, moins longue toutefois que son rival, peut-être aussi moins forte. Mais la *Saône* l'emporte par l'abondance régulière, la force mesurée, le débit de ses crues; aussi maltraité-le le Doubs en lui imposant sa direction.

Cette grande étendue plate, à peine mamelonnée, qui s'allonge légèrement inclinée sur le trait perpendiculaire de la *Saône*, des derniers talus jurassiques à la jetée granitique et porphyrique des monts du Charolais, du Beaugalais et du Lyonnais, fut sans doute un grand réservoir de eaux courantes dévalées de ces hauteurs et du seuil de Langres; le même sédiment pliocène en tapissa le fond, aujourd'hui transformé en terres de culture et en prairies. C'est la *Bresse*, non qu'il s'applique plus spécialement à la région comprise entre le revers du Jura, ou *Revermont*, et la rive gauche de la *Saône*, bien que la même plaine tertiaire courle la rive droite de la rivière jusqu'à la base des montagnes voisines. La région *Bressane* se distingue



GATE OF THE CITY OF CHALON.



ÉTAGLEMENTS JURASSIQUES - Vallée de Gaumier-Les-Messieurs.

CH. B.

en Bresse proprement dite ou *Bresse de Bourg*, en *Bresse Louchonnaise* et *Chalonnaise* dans la dépendance de Louhans et de Chalon. Le même mot ne désigne, en réalité, qu'une seule contrée parfaitement homogène, qui mesure 90 kilomètres du nord au sud, entre le confluent du Doubs et la rive gauche de la Veyle, et 35 kilomètres environ de Fontenay à l'est, la plus grande expansion s'étendant à la hauteur de Chalon. L'altitude générale est moyenne, 176 mètres au débouché du Doubs, 170 mètres à celui de la Seille, si faible est la pente du terrain que les eaux incertaines coulent dans tous les sens, même du sud au nord, comme il arrive pour un tributaire inférieur de la Seille, bien que la *Saône*, réservoir commun de tous les étiers de la plaine bressanne, les recueille à l'ouest.

La *Seille*, fleuve de la *Bresse*, jaillit dans un repli du Jura, de deux sources pittoresques, la *Haye* ou *St-Hé de Blac* et la *Seille de Broue*, qui s'échappe d'un jet puissant au soul de vastes cavernes ouvertes dans un hémi-cylindre de roches à de part et d'autre, les eaux ruissellent sur des parois moussues, dans l'entrainement de la chute principale. Tout près de là, *Bonne-de-Messieurs*, essor entre de hautes falaises, à la réunion de la magnifique source du *Drué* avec la *Seille*, ne conserve de son illustre aïeule, fondée à la fin du x<sup>e</sup> siècle par saint Colomban, que de beaux pommiers, ouvrant l'arc de l'ancien cloître dévasté. Après avoir longé Voburn, la *St-Hé* s'échappe aux collines du Vignoble pour s'étendre et couler dans la plaine de Bresse, aux horizons illimités. Dans cette aire uniforme lui viennent, du nord, la *Brenne* sinuose et indolente, tombée comme la *Seille* d'une combe jurassique; à l'est, la *Vellère*, de l'ancien Saurier, née d'une source sous roche, dans la combe de Rivaux; au sud-est, le *Solant* et le *Serron*, ruisseaux frères, qui confluent près de Louhans. — Cours de la *Seille*: 110 kilomètres.

Entre les rivières paresseuses et les ruisseaux frénétiques, puis d'un étang sommeille dans les creux; des prairies sporadiques attendent les drainages libérateurs. Rien qu'une tradition nous indique les dises d'esprit lourd et peu ouvert aux nouveautés, les *Bressans* furent ingénieusement parti de leur sol froid et assez peu productif.

La culture en a fort amoindri le rendement, mais l'élevage du bétail, des volatiles surtout, connues pour leur chair délicate, est la plus fructueuse industrie du pays. On parle, en *Bresse*, un dialecte particulier, mais il perd du terrain chaque jour; le costume aussi s'en va, notamment le vaste chapeau à dentelles fondantes, rehaussé de ganses d'or ou d'argent, dont se parait, comme d'un écrin, plus d'un joli minois. La *Bresse* formait, du ix<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup> siècle, un Etat particulier, la *Sirenie de Bôgé*, à laquelle les princes se sont saisis, qui en devint maîtres en 1272, donnèrent *Bourg* pour capitale. Henri IV la recut d'eux par le traité de Lyon, 1601, en échange du marquisat de Salines. La France gagnait ainsi le Rhône et s'acheminait vers les Alpes, sa frontière actuelle, depuis la récente acquisition de la Savoie par Napoléon III.

Au midi de la Bresse, dans la plaine circonscrite par les crêtes jurassiennes du Bugey, la coupe du Rhône au sud, et à l'ouest la Saône, le *Dombes* forme un monde à part. Ses bords à ces crêtes parsemées de cônes stratopiques témoignent de l'âge éloigné où le grand glacier du Rhône, déboulant à l'ouest, les crêtes et les plateaux du Jura, vint mourir dans ce fond, qu'il couvrit de ses débris. Des alluvions moussues au romes, des sables phéniques, la mollesse se sont superposées aux arides dépôts crayeux. Le sol ne de ce mélange se reconnaît sans peine, du sud de la Veyle au Rhône. Par sa d'aspect et de consistance, à peine inclinée du sud est au nord-ouest vers la Saône, crebée d'étangs, la plaine de *Dombes* ne suffit guère à l'écoulement de ses indolents ruisseaux. L'un des alluvions vers le Rhône, elle se redresse, au contraire, à l'approche du fleuve; ce l'ontier s'appelle la *Côte de Baudin*, talus de peu d'apparence, que domine, à 377 mètres d'altitude, le *Marquesson*, prometteuse avancée du Jura, au point où l'An s'échappe de la région montagnarde. Le coteau de la Croix-Rouge, dressé, dans Lyon, au-dessus du confluent de la Saône et du Rhône, est une projection de la *Côte de Baudin*. Son altitude de 251 mètres décroît, vers l'est, à 120 mètres au-dessus du Rhône; encore cette dénivellation va-t-elle en s'amoussant au delà de Miribel, jusqu'à se fondre dans la plaine caillouteuse et



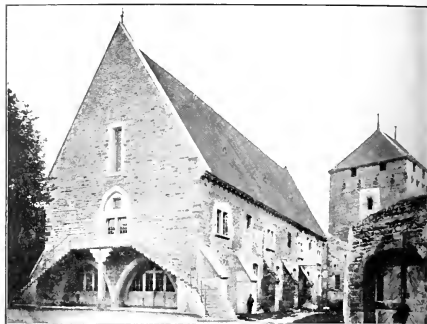
CLUNY : TOUR FARFEL.

aride de la *Valbonne*, la *Serrière* et le *Lamouret* débouchent la *Gâlière* de *Bombes*, cents torrents qui parfois enraient dans les cailloutis de la *Valbonne*.

A l'intérieur de la *Bombes*, parmi les traînées lagunaires, les terres pleines d'aventure, les prés mouillés, les fonds mis récemment à découvert, çà et là domtent destortures, d'origine morale, qui, se détachant sur la norme étendue plate, font comme une parodie de relief.

Au centre, *Villars*, dans une dépression, ne dépasse pas 250 mètres d'altitude. Pour une superficie totale de 112725 hectares, on en compte près de 10 000 en nappes stagnantes. Tel de ces étangs prend 188 hectares; il en est un assez grand nombre de 50 à 100 hectares, la moyenne oscillant de 20 à 30. C'est une source de beaux profits qu'un étang bien aménagé, pour l'eau d'abord et ses produits, et pour la culture du fond, car le même terrain, laissé deux ans sous l'eau l'événage, se cultive en « assos », la troisième année, et produit de l'avoine ou du blé. Ces revenus intercalés font une sorte de patchwork des étangs.

En fait, l'étang donne ses poissons, carpes, brochets, tanches et truites, élevés avec plein succès; l'ode, le cygne, le héron, plusieurs espèces de canards, des mouettes, des grèbes, en nombre méridien sont encore ses hôtes. Nombreuses sont les plantes aquatiques, d'un falgue qui fleurit en rose certains étangs jusqu'à la « bromélie » et le bonon d'eau que les chevreaux et les bœufs recherchent avec avidité. Aussi l'hectare d'étang peut-il atteindre un prix assez élevé, son rendement moyen allant de 50 à 150 francs,



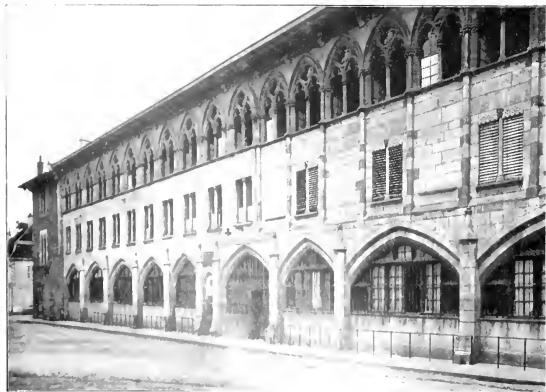
ANCIENNE ABBAYE DE CLUNY.

CL. ND.

et même 300 francs dans les cas exceptionnels. On loue, en moyenne, 40 à 45 francs l'hectare, souvent plus. Mais un étang desséché, fut-il de fonds riche en matières organiques déposées par les étres qui l'aiment, perd un tiers de sa valeur en « assos ». Aussi arrive-t-il que plusieurs propriétaires voisins s'entendent pour inonder leur terrain par un barrage à frais communs; les fruits de l'étang appartiennent à la communauté, mais chacun des associés reprend possession de son bien lorsqu'il revient à découvert, et la culture succède à l'exploitation de l'eau. De nombreux lacs stagnants furent créés artificiellement, surtout aux *xv*, *xvi*, *xvii* et *xviii* siècles; avec eux se multipliaient les revenus. Mais aussi la fièvre, cette misère des eaux sans écoulement, prenait possession du pays et en dévorait les habitants. La *Bombes* se dépeupla. Quelques étangs pourtant furent vidés, entre autres celui des *Echels*, qu'un ancien canal du *xvi* siècle coulait dans la Saône.

En 1853 seulement fut institué, pour la *Bombes*, un service spécial, chargé de l'écoulement des mares et du drainage des terres. Des puits profonds allèrent capter, pour l'alimentation, les nappes souterraines pures de toute contamination. En dix ans, 200 kilomètres de cours d'eau furent nettoyés, rendus à la circulation; des routes agricoles sillonnèrent le pays; alors la Compagnie concessionnaire du chemin de fer de *Sathonay* à *Bourg*, par *Villars*, dessécha 6000 hectares de marécages. La même initiative féconde fit renaitre la *Bombes*, comme la *Sologne*; l'air se purifiait des miasmes mortels qui l'empoisonnaient; les habitants cessèrent de fuir ou de végéter; on se reprit à vivre. Enfin la fièvre, messagère de mort, devenue plus rare ou moins malfaisante, cessa d'infester le pays. Mais aussi le dessèchement de la *Bombes*, en la rendant plus habitable, a diminué ses revenus; car la terre ne vaut pas l'eau; d'anciens étangs ont dû être reconstitués. Ce singulier pays forma un fief indépendant (1032) avec les sires de *Beaugien*, qui passèrent leur bien au duc de *Bourbon*, Louis II. Confisqués en 1522 sur le fameux comte de *Bourbon*, par François I<sup>er</sup>, le *Beaugien* et la *Bombes*, celle-ci pourvue d'un parlement à *Trévoux*, furent données à Louise de Savoie, mère du roi, puis aux *Bourbons-Montpensier*, et, par ceux-ci, le *Beaugien* vint à Philippe d'Orléans, la *Bombes* au duc du Maine, fils légitime de Louis XIV. C'était un fief du domaine en 1762.

Au regard de la *Bombes* et de la *Bresse*, les monts du *Charolais*, du *Beaugien*, du *Lyonnais*, dressent leur digne de roches anciennes que drainent la *Gronne* et l'*Azerques*, vers la Saône. Le cours de ces rivières est opposé. Tandis que la *Gronne* s'allonge au nord-est, en côtoyant les talus du *Charolais* pour gagner la Saône, sa partenaire, issue du même nœud central, où culmine le *Saint-Rigold* (1012 mètres), descend au sud-sud-est et contourne la butte du *mont d'Or*, projection



FAVALE, MUSÉE DE L'ÉCOLE DE CLUNY.

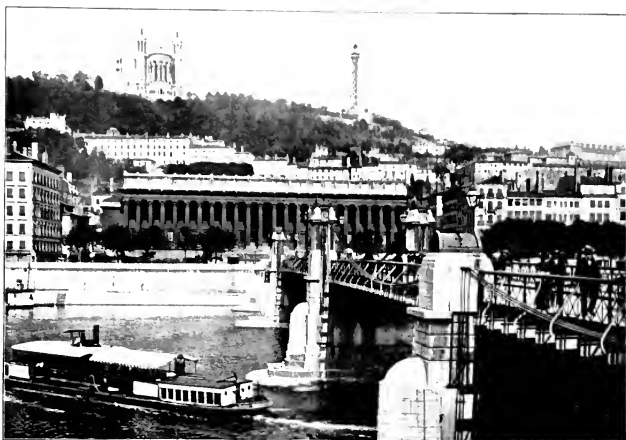
CL. ND.

de la jetée oblique des montagnes du Lyonnais. La *Grosne*, rivière de *Cluny*, n'entame pas la traversée des monts du Charolais, drains d'autre part, sur leur versant occidental, par la *Bourbance* de Montceau-les-Mines et de Paray-le-Monial, l'*Arroux* de Charolles, et le *Sorain* lyonnais, tous descendant, avec l'*Arroux* d'Autun, dans la douve commune de la Loire voisine. Au sud, l'*Arroux* rallie la Tardine, émissaire du massif de Tarare, et sa source la *Brèvenne*, avant de prendre contact avec la Saône ; au sud-ouest de Tarare, le mont *Bonsuivre* (1004 mètres), se dresse comme le phare méridional du Beaujolais, sur le double horizon de la Loire, de la Saône et du Rhône.

Avec les trente-cinq grandes abbayes de son obédience et celles qui, sans lui être attachées par des liens aussi troits, se prévalaient de la même tradition monastique, *Cluny* fut, aux XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, l'une des métropoles religieuses et intellectuelles de l'Europe chrétienne. Les vertus et les talents de ses premiers abbés : saint Ivo, saint Odilon, saint Hugues le Grand, avaient gagné plus de la cour que de la discipline de saint Benoît, et, parmi eux, de très grands seigneurs, activité des abbés de *Cluny* dépassant le fort loin les limites de leur abbaye ; trois d'entre eux furent élevés au souverain pontificat : Grégoire VII, l'indéfectible champion de l'Eglise ; Clément II, le pape des Croisades ; Pascal II. Aussi les souverains laissent-ils volontiers appel aux conseils et à l'arbitrage des abbés de *Cluny* ; de grandes assemblées furent tenues à l'abbaye ; les papes s'y donnaient rendez-vous. Xingis nous a conté, par le détail les fêtes qui s'y donnèrent en 1245, lorsque saint Louis, roi de France, y vint avec sa reine, accompagnée d'un brillant cortège, pour conférer avec le pape au sujet des réclanations de l'empereur Frédéric II.

Il devient banal de dire que les premiers moines bénédictins furent de grands défricheurs. Si l'on excepte les riches cathédrales d'antique fondation, la plupart de nos villes françaises ont eu pour berce en une abbaye. Travers les épaisses forêts infestées de bêtes féroces et souvent repaires brigands, les moines s'avancèrent, la croix en la pioche à la main, l'écrouant le sol conquis, défrichaient les landes, asséchaient les marais, abattaient une vraie *colonne angulaire*, survivaient de l'ancienne *villa romana*, avaient terres, jardins, adhérents, chabots et moulins, assésés autour de l'église principal. Grâce aux moines défricheurs, le travail de la terre, jusqu'à la répute sociale, s'accroît ; la prépondérance des travaux utiles les disciples dont souffraient et mouraient les pauvres gens, la auréole, méprise par le païenisme, se trouve redoublée par la charité.

Les débuts de *Cluny* furent ceux de toutes les grandes abbayes de ce temps. Au milieu d'une forêt appelée la *Forêt Noire*, un pavillon de chasse, construit sur les ruines d'une villa gallo-romaine, fut donné, en 910, par Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, à un comte comte Bernon, qui vint s'y établir avec douze compagnons. On défricha le sol, l'abbaye se bâtit. Ses colonies s'étendirent par le monde, et toutes parts, on y voyait s'élever et s'ennuyer. La règle de saint Benoît, en effet, qui imposait aux religieux la loi stricte du travail de la prière, ne prescrivait pas, bien au contraire, la culture des lettres et des arts. Les moines benedictins se firent inventeurs, architectes et musiciens. Tous les arts qui se rattachent à l'architecture et la sculpture, la verrière, l'orfèvrerie, s'approprièrent dans le cloître. On s'attacha excellent dans le cloître à la miniature. Saint Bernard répandit aux moines de ne prendre devant eux de penser pour cet objet. Pendant dix siècles, depuis l'essor jusqu'à la Réforme, les moines, et tout les Bénédictins et les Cisterciens, en France, en Allemagne, en Italie, persévérèrent dans cet incroyable labeur de peinture et de litographie. La peinture sur verre suivit celle du parchemin ; elle a produit des merveilleuses imitables. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, l'un des moines, les maîtres verriers. On connaît la brillante



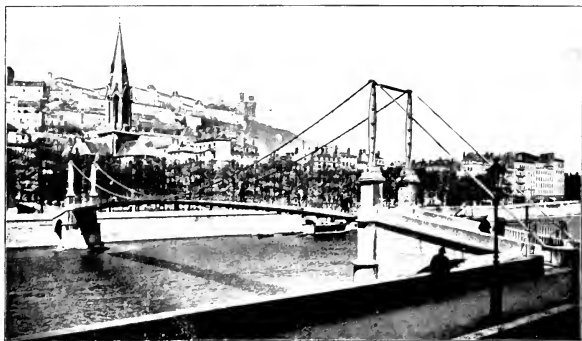
LES QUAIS DE LA SAÔNE, A LYON.

1890-1891

ecole d'ivoire et d'architecture fondée à Soignies par saint Eloi, ministre de Dagobert, et saint Théon, esclave saxon qu'il avait racheté et dont il fit son élève et son compagnon de travail. La monnaie d'identité trouva la première obligation des religieux, qui est de louer Dieu, pour être neigère. Saint Grégoire le Grand, un illustre moine, est le père de la monnaie religieuse ; les notes modernes furent d'abord mises en usage, par l'abbé Rathbald, un moine de l'abbaye de Corbie, *Cluny* l'imita, moine de l'abbaye de Pompos, près Ravenna, et en déduisit l'échelle des infatigables diatoniques, fut l'initiateur du solfège ; il y ajouta le système des clefs et des lignes.

Pour la sculpture, il suffit de regarder et de voir ce que les temples religieux et politiques ont laissé, au sein et à l'intérieur de nos grandes cathédrales de Reims, d'Amiens, de Chartres, Michel Colombe, qui sculptait à Tours, avant l'invasion de la Renaissance italienne-grecque, regard l'abbaye. Mais l'architecture fut la grande préoccupation monastique. *Cluny*, foyer de l'art bourguignon, éleva la plus vaste basilique de la chrétienté, après Saint-Pierre de Rome. Le même sens du grand (du beau) se retrouve à Acre, à Soignies, Saint-Denis, Jumièges, Saint-Bertin, le Mont-Saint-Michel. L'entretien des œuvres d'art que nous a laissées le moyen âge monastique, malgré des pertes irréparables, ferait de gros profits.

*Cluny* possédait toutes ces choses à un degré immense. Que reste-t-il de cet immense effort ? L'Eglise abbaye, vendue par la Révolution, fut



LA SAÔNE A LYON. L'ÉGLISE ET PASSERELLE SAINT-JEAN.

1890-1891





LA VILLE DE NANTUA ET LE SAÛNE.

travaux de Perrache l'ont repoussée en aval du pont de la glatière : la *Saône* tombe du haut d'un barrage dans le *Rhône*, par 32 mètres d'altitude; l'esthme allonge qui la sépare du fleuve sert assise à la ville de Lyon.

*Cours*, 482 kilomètres, et, si l'on tient le Doubs pour la branche cre de la *Saône*, 647 kilomètres, soit 18 de plus que le Rhône depuis sa source. Très ample après la rencontre du Doubs, large de 0 à 300 mètres, la *Saône* mesure, d'une rive à l'autre, 23 à 25 mètres au-dessus de la Lanterne; son débit à Lyon (eaux ordinaires, 250 mètres cubes; fortes crues, 4000 mètres cubes, gonflées par les pluies d'hiver, la rivière bourguignonne n'est que trop prête à sortir de son lit et ses eaux ne se retirent que lentement; mais aussi ces crues régulières laissent son bassin, entièrement uni de terres alluviales, qui ont comblé l'ancien lac bressan. Les vagues de l'ébé réduisent fort le débit de la *Saône*, c'est alors le Rhône, gonflé par la fonte des neiges alpêtres, compense, au flot rapide, l'indigence de son indolente voisine. La *Saône* est une rivière navigable de Corbe à Lyon, sur 374 kilomètres; par l'abaissement de ses eaux somnolentes, celles d'un affluent si frisant apparent, c'est une voie commerciale précieuse. Les anciens savaient; aussi attachaient-ils un grand prix à entre les neiges.

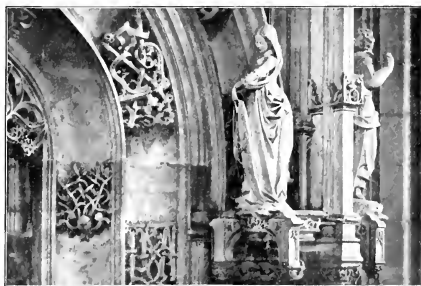


FIGURE DE LA VILLE DE NANTUA, DE LA SAÛNE.

## DÉPARTEMENTS DU JURA ET DE LA SAÔNE

### Ain.

superficie : 3579800 hectares, 1825000 hectares; population : 312582 habitants, 400000; Bourg-en-Bresse, sous-préfecture; Belley, Gex, Nantua, Trévoux, 300000; 7 communes; 7 corps d'armée. Belley, 1825000 hectares, 400000 habitants, 7 communes; 7 corps d'armée. Belley, 1825000 hectares, 400000 habitants, 7 communes; 7 corps d'armée. Belley, 1825000 hectares, 400000 habitants, 7 communes; 7 corps d'armée.

Le département de l'Ain tient l'extrémité de la Saône au Rhône, par Mâcon et Genève. Les lignes les plus opposées se joignent sur son territoire : à l'est, le massif du Jura méridional, avec ses crêtes longitudinales, réunies en l'écran sur la coupe du Jura; à l'ouest, la plaine de Bresse et la cuvette des Doubs. Du

point le plus déprimé au sommet culminant du Jura, l'altitude varie entre 200 et 1523 mètres. Mais, au lieu de monter directement, le sol s'élève assez peu, quoiqu'il ait au contact de la Bresse et du Rhône, et, ce qui occulterait de ces montagnes, que l'axe le plus direct de l'Ain comme médiane d'approche. Sur la plaine suisse et le Rhône, 2 mètres, le Jura redresse ses plus hauts sommets : le *Mont de la Croix*, 1694 mètres, *Reculé*, 1720 mètres, *Grand Colombier*, 1624 mètres, dont l'axe, poussée contre le surassement du *Vaud*, ses versants, et fut le Rhône d'un arc droit de lile ou le fleuve cherche sa voie sous terre. Puis c'est au-dessous de Bellegarde, grille à ce premier rempart, une autre chaîne qui s'allonge, du nord au sud, en surplomb sur la rive droite du Rhône : le *Ciel du Val*, 1353 mètres, le *Grand Colombier*, 1534 mètres.

Deux chaînes rompent, par le travers, la continuité des crêtes







1180

LE CHOEUR ET LES TOMBEAUX DE L'ÉGLISE DE BRUGES.



A Bourg 1732-1800 : un Juronien, *bourgeois*, *Levanet*, né à Châlon; le général *Barthélemy Jean de La*, glorieux au versant de Souvray, fut à Noy 1790-1799; l'abbé *Jacques Boiteux*, né à Belfort 1742-1811; *Beille-Sainton*, avocat, né à Belfort, auteur de la *Philosophie du 9 ul* 1793-1826; l'ingénieur géographe *Michel Maissin*, né à Nantua 1730-1822; *J.-B. Victor Bondu*, médecin et homme politique, fut sur la barricade, le 12 décembre 1834, né à Nantua 1811; *Levanet Quenel*, né à Bourg 1801-1870; *M. Planchon*, avocat et érudit, évêque de Nîmes 1814-1875; *Sapet*, ardentiste, député de l'Isère 1821-1888; le colonel *Marchand*, commandant de l'Algérie, éprouvée à la Thoiry en 1864.

## Jura.

Superficie : 499 400 hectares. Cadastre : 303 400. Surface géographique de l'arrondissement. Population : 232 713 habitants. Chef-lieu : **Lons-le-Saunier**. Sous-préfectures : Dôle, Poligny, Saint-Claude.



CHÂTEAU DE LA SAÛNIÈRE.

Si la grande montagne est extérieure au département du Jura, il en possède des beautés de premier ordre, grâce à la disposition de ses arêtes parallèles et de ses terrasses en gradins, sorte de gigantesque château d'eau où les torrents se précipitent en cascades, se perdent dans les fissures du calcaire, pour repaître dans les vallées en fontaines vives et former les plus gracieux paysages. Il y a comme une gazerie entre les cours d'eau : l'Ala, le Hérisson, la Benne, le Tacon, l'Écluse, le Douvenant, la Saône, des Planches-en-Montagne, la Cusance et la Fresse, tributaires de la Lône : cascades et rapides, rivières souterraines, bouillonnent à l'envi, bondissent de toutes parts, à travers de sombres défilés, des chutes solitaires, des vallons pittoresques. Le Haut-Jura est constellé de lacs, réservoirs de ces torrents, cela lui compose un véritable trésor de beautés naturelles trop ignorées et une incroyable réserve de forces dont use partiellement l'industrie.

**Lons-le-Saunier** 13927 habitants, possède un bel établissement

alimenté par des eaux salines. Ce fut de bonne heure un titre à la notoriété : les tanbois l'appelaient *Lods*. En utilisant ses salines, les Romains appelèrent à Lons le surnom de *Salinorum* : soit vient *Lons-le-Saunier*, soit Lods, à cause d'un sel, un bandon de discordance entre les barons féodaux du voisinage : plusieurs fois la ville fut incendiée. Ce n'est pas que la place fut d'exceptionnelle importance. Dôle 16 294 habitants, sur le Doubs, qu'elle a supplanté depuis, fut jusque



DÔLE : CANAL DES TANNIERS.

32 cantons, 585 communes; 7<sup>e</sup> corps d'armée. BESANCON, Diocèse de SAINT-CLAUDE (suffragant de LYON).

Dans le partage du pays qui lui vaut son nom, le département du Jura fut assez heureusement pourvu. De la plaine, moule et la base des premiers talus jurassiques, il possède une lisière en forme de Doubs, jusqu'à l'Ognon, fils des Vosges, affluent de la Saône, les s'annoncent les deux massifs voisins. Avec les premiers gradins du Jura, s'allonge le *Vignoble*, dont les vins rouges les plus estimés sont ceux des *Ararès* et d'*Arbois*, qui goûtaient fort les rois de France : François I<sup>er</sup> et surtout Henri IV; *Salins*, plus précieux qu'*Arbois*; *Beaune*. Pour les vins rosés, Fontenay, commune de Poligny; les vins blancs doux mousseux : Arbois, Salins, l'Étoile, Quintigny; le *Chablon*, *Chablon*, d'une belle saveur aromatique.

Si l'on franchit les premiers gradins du massif, de grandes forêts couvrent l'étendue des plateaux. Après la forêt de *Contar*, l'une des plus vastes de France (près de 12 950 hectares), dont une partie appartient au département du Doubs, celles d'*Arbois*, de *Poligny*, de *Montmorot*, 3 109 hectares, de la *Joux*, de la *Serre*, de la *Fa*, de la *Mont-Né*, du *Rebour*, etc. Le chêne, le charme, le hêtre s'y mêlent; dans le haut pays, l'épicéa et le sapin, de magnifiques proportions. À côté des étendues monotones et froides de *Grandvaux*, d'*Écluse* de *Miegey*, qu'un débouchement inconsiderable à l'ère sa sa défense à une marâtre nature, des pâturages verdoyants et, l'été venu, parfumés.



DÔLE : PORTE DU COLLÈGE.





LES BORDS DU JOURN, PRÈS DE BESANCON.

des Faucilles, le plateau de Langres et le sud de la Côte d'Or. Elle fut restée indépendante, si l'intervalle ouvert entre les extrêmes talus du Jura et des Vosges n'en avait fait le passage naturel de la vallée du Rhin à celle du Rhône, et de Bâle à Lyon.

De bonne heure ce passage fut fréquenté des **peuplades primitives** et on laisse leurs traces, dans les grottes de *Rochevaux*, près Pont-de-Roide, sur les hauteurs voisines de Montbéliard, dans les cotes fleuves du *Challain* et de *Châtenay*, dans les tombeaux d'*Epémont* (Haute-Saône) d'où l'on a exhumé des bijoux, des épées, une couronne d'or et un char de fer à quatre roues au musée de Saint-Germain.

Le peuple des **Séguanes** habitait cette contrée. Contre les *Éduens* en treprenants, qui occupaient, à côté d'eux, la rive droite de la Saône et ce fleuve en partie, jusqu'à Lyon, les *Séguanes* eurent l'impudence d'appeler à leur aide le chef german *Aroariste* 52 avant J.-C. L'invasion déboucha par le seuil de Villedieu, et occupa le haut bassin de la Saône. Cette intrusion laissa la route de l'ouest à la nation celte des *Helètes*, peuplée dans ses montagnes, où elle trouva de moindres ennemis. Les *Helètes* résistèrent de braver l'envahissement et d'émigrer en cherchant à l'ouest, par le travers de la Gaule, jusqu'à l'Océan, des terres pour subsister. Alors César intervint. Avec 60 000 hommes, il surprit l'arrière-garde des *Helètes*, en train de traverser la Saône, l'encercla, et, jetant un pont de bateaux sur la rivière, courut après la colonne principale. L'attendant près d'Autun, le combat et consterna les survivants à repasser en Helvétie, *Aroariste*, à son tour, est culbuté dans la plaine de la Haute-Alsace, rejeté de l'autre côté du Rhin 58 avant J.-C. Les légions campèrent dans le pays des *Séguanes*, et l'oppidum de *Essuflia* Besançon devint le point d'appui de l'occupation romaine contre la Germanie. L'oppidum formait une sorte de camp retranché, circonvenu par les *Bois*, une montagne, et abritée d'ailleurs, derrière l'étréollement formé par la boucle de la rivière. C'était là, pour les *Séguanes*, un refuge en cas d'alarme; ils y tenaient, en temps de paix, des assemblées politiques. César valait l'importance stratégique de cette situation. Bientôt la *Gaule*, conquise par étapes, grâce à ses divisions, achevait de sombrer avec *Lutetia* dans *Muse*.

*Vesontia*, rattachée d'abord à la Gaule Belgique, reçut de Marc Aurèle (161-180) une colonie de vétérans, et devint capitale d'une province porte alors les *Séguanes*, qui s'étendaient sur le Haut-Alsace, Bado et une partie de la Suisse. Elle fut dotée de monuments; une voie dallée la traversait, chemin direct de Lyon à Bâle; d'autres rayonnaient sur Langres et Pontarlier. Ce qui subsiste de son théâtre, la porte de *Muse*, qui formait une entrée triomphale à la cité, elle, témoignait d'un brillant passé. C'est donc l'entente même du théâtre que les premiers rois des *Chrétiens* ont en Franche-Comté, saint *Épiphane* et saint *Épiphane*, missionnaires venus de Lyon, arrivant sous le martyre en 215. Quand l'Empire, de Constantin 306-337, le

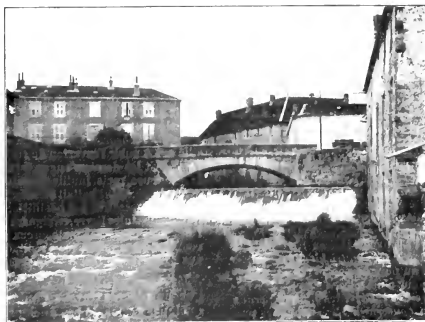


Photo de M. Gaudy.

STATION LAOUSTRE DU LAI DE CHALAIN, DU CHÂTEAU.

dont de vivre au grand air, *Besançon*, en sa qualité de métropole, reçut un évêque dont l'autorité s'étendait jusqu'à Lausanne.

Lorsque, au début du V<sup>e</sup> siècle, la vague montante de la Germanie barbare de la par-dessus la double barre du Rhin et des Vosges, impuissantes à contenir plus longtemps son effort, la *Séguanie*, placée au premier rang, fut aussitôt submergée; Alains, Suèves, Vandales, leur chef *Gracius* d'instinct *Vesontia*, se réfugièrent sur la Gaule. Les *Séguanes*, sans défense, s'écroulèrent dans les mains barbares d'entre eux. Barbares, les **Burgondes**, sorte d'aristocratie guerrière qui domina le pays, ont vu la Saône et le Jura, le Rhône et les Alpes. En puisant ses burgondes, *l'Alémanie*, mise de *l'antichambre*, après *Chlovis*, roi des *Francs*, mais cette alliance ne sauva pas l'ancienne *Séguanie* de ses turbulent *Vosges* de l'ouest, un petit fils de *Chlovis*, **Contran**, fut roi de la *Burgonde* conquise, dans le partage de l'empire de *Charlemagne*, la *Séguanie*, attribuée à **Lothaire**, constitua le royaume d'Alsace, ce long domaine qui, par les vallées du Rhône et de la Saône, de la Moselle et de la Meuse, constituait, de la *Mohelverie* à la mer du Nord, l'état que l'on appela, du nom de son titulaire, la *Lotharingue*, traitée en *l'année* 843. Cet état ne put valoir durer. Bientôt la *Séguanie* était partagée entre ses deux voisins de l'est et de l'ouest, Louis le *Germanique* et Charles le *Chauve*. Elle oscillait entre la double attente



ARCHEVÊCHE DE BESANCON, VUE DE LA SAÔNE.

de la France et de la Germanie, l'effacement intermédiaire ne valait des moeurs, inévitable, sans doute, mais assés des préjugés particuliers, dus aux deux adversaires qui cherchaient à se l'emparer.

**La Franche-Comté germanique** — D'abord, la province inclina vers l'est, du débordement de l'empire carolingien étaient nées de nombreuses principautés ; ainsi, le territoire de Charles le Chauve, *Biscun*, fonda la seigneurie de *Porenche* 879, dont la *Boulogne* devint suzeraine. Le dernier roi d'Arles, Rodolphe III, ayant légué ses Etats à l'empereur Allemanique 1047, la *Comté de Bourgogne* ou **Franche-Comté** passa dans la dépendance germanique ; bientôt ce lien assez vague se fortifia par le mariage de *Rotrice*, héritière de la *Comté*, avec le Gess german **Frédéric Barberousse**, qui vint se faire couronner à Besençon (1185).

Dessous les primes comtois, *Ulton I<sup>er</sup>*, *Ulton II*, *Ulton III*, sont germaniques, non luttés sans contestation. Un grand seigneur, *duc de Chalon* *Ulton*, ayant épousé son fils, a la fille du duc d'Alen, *Ulton* II, gouverna les deux terres avec *Ulton III*. Alors Philippe le Bel, d'une part ; l'archevêque de Besençon, de l'autre, intervinrent chacun pour l'un des deux adversaires. Le roi de France l'emporta et, par le *traité de Vincennes*, *Ulton IV* le roi de la *Franche-Comté* 1291 ; sa fille eut le fils de Philippe le Bel, qui sera Philippe Val de Bourg.

**La Franche-Comté française et bourguignonne.** — La *Franche-Comté* se vit près de deux siècles dans la dépendance de l'un ou l'autre des deux rois de France, puis attachée de près à la couronne, par le mariage de **Philippe le Hardi**, fils de Jean le Bon, qui revint celle province en épousant 1381. Alors les institutions françaises s'accréditèrent dans la *Comté* ; *Prévôt et Procureur* y eurent ; les grandes abbayes ; *Beaune les Dames*, fondée par le roi saint Louis, par saint Germain ; *Beaune les Bénédictins*, en 1294, *Beaune les Dames*, *Saint Claude*, poursuivent leur œuvre d'évangélisation à travers les régions incultes, les solitudes inextricables, en, sous l'égide des Bénédictins, des Prémontrés, des Cisterciens, des Chartreux, se groupent les colons, cultivateurs de la terre, les ouvriers d'art, les écoles, les œuvres d'assistance. Là le, l'archevêque de Besençon, surtout depuis *Hugues de Salins* 1343, agit, dans sa ville

ses doutes avec la France ; pendant la guerre de Trente ans, invasion des Suédois sous le prince Odo Louis, compagnon de Gustave-Adolphe, incursion des Français sous Bernard de Saxe-Weimar, ami du roi de Suède. Les *traités de Westphalie* et *Mazarin* rendirent à la *Comté* sa neutralité (1648), mais Besençon, ville impériale, perdit son autonomie. *Laguerre de Dévolution* que fit Louis XIV à la mort de son beau-père, *Philippe IV*, roi d'Es-



LE PALAIS GRANVELLE, A BESENÇON.



LES RUINES DE L'ABBAYE DE SAINT-ETIENNE, A BESENÇON.

son fait, sa qualification, son amour des arts et du progrès.

La *Revolution* bouleversa tout : la province, dépeçée en trois départements, subit le contre-coup de la Terreur ; des institutions de toute nature s'écroulèrent. Le tourmente passée, il fallut reconstruire. Le route de *Mouthéville*, précédemment à Wittenberg, occupée puis rendue par Louis XIV, au traité de Ryswick 1697, fut définitivement annexée comme complément de la région Comtoise. La *Franche-Comté* a donné *Leconteur*, *Maisot*, *Pichegrau*, *Moncey* aux armées de la République et de l'Empire. Elle eut à subir l'invasion de 1815, et, après une longue période de prospérité, vit les derniers engagements de la guerre franco-allemande. Après la glorieuse mais inutile bataille livrée par Bourbaki à Villersevel, le général *Chautaud* battit en retraite sur Pontarlier où lui parvint la nouvelle de la chute des hostilités. Par un infortuné oubli on le nomma commandant, Jules Favre, en signalant l'armistice, avait exigé l'occupation de la ville de 11-13. Nos malheureux soldats, épuisés par le froid, la faim, les combats, les marches sans repos, durent pénétrer en Suisse, pour échapper aux Allemands à leur poursuite (1<sup>er</sup> février 1871).

**Besençon** 47 978 habitants. — **Monuments antiques** : Avant que de récents travaux de déblaiement n'eussent ramené au jour quelques restes de ses anciens monuments, l'on ne se doutait pas que l'ancienne capitale de la Séquanaise fut aussi riche en souvenirs de l'époque gallo-romaine. A la vérité, nous n'avons guère, à

pagne, pour recueillir, au nom de sa femme, *Marie Thérèse*, une partie de l'héritage espagnol, ramena les Français en Franche-Comté ; ce fut une promenade militaire qui dura quinze jours ; mais la paix d'Utrecht 1713 laissa encore les Comtois maîtres chez eux. Enfin la guerre de Hollande (1674) ayant provoqué une nouvelle campagne, la *Franche-Comté*, malgré la belle résistance de Besençon sous le prince de Vandœuvre, de Hesse, de Salins, fut donnée à la France par le *traité de Nimègue* 1678.

**Incorporation de la Franche-Comté à la France.** — On conserva les anciennes assemblées du pays, du moins en théorie. Les *Etats généraux* ayant refusé, par ressentiment, le vote de l'impôt, il fut levé sans eux ; seule, la *Comté des comptes*, qui siegeait à Bole, subsista, pour être remplacée, en 1751, par un *Bureau des finances*, à Besençon. L'opposition prit corps dans le *Parlement* dont les prérogatives, jadis fort étendues, furent ramenées à celles d'une assemblée judiciaire. A la tête de la province, un *gouverneur* le faisait qui de rares apparitions pour donner des fêtes magnifiques. Les ducs de *Tallard* père et fils se montrèrent protecteurs éclairés des arts ; le second londa, en 1752, l'*Académie* de Besençon. Mais le vrai gouverneur de la province était l'*Intendant*, maître de la justice, des finances, des travaux publics ; la *Franche-Comté* eut la bonne fortune de posséder en *M. de Lamoignon* un comte de Turgot, par son zèle éclairé,

son tact, sa qualification, son amour des arts et du progrès.

Avant que de récents travaux de déblaiement n'eussent ramené au jour quelques restes de ses anciens monuments, l'on ne se doutait pas que l'ancienne capitale de la Séquanaise fut aussi riche en souvenirs de l'époque gallo-romaine. A la vérité, nous n'avons guère, à

deux exceptions près, que des fragments, les *triglyphes* (l'ancien abattus et émaillés, qu'il faut deviner qu'ils en ont eus) et le *Forum*, dont l'architecte Marnollet, par ses plans, a su rendre les égouts, en 1834, exhumés plusieurs colonnes très belles. Mais la rue des Chambrières (aujourd'hui rue Pasteur) est la seule qui ait conservé la présence du gouverneur de la Province, qui, au point de vue des

travaux, a été élevée à la citadelle. Le moyen âge l'entourait dans les fondations de la cité épiscopale; l'arc fut rempli, défilé, en le montrant, en lui donnant un emploi utile. Il a été défilé; les proportions sont belles : 12 m. 36 de haut, 10 m. 30 sous clef, 13 m. 50 de large. Le décor est très riche, un peu redondant, car, en une seule et profonde cage d'architecture, n'est laissée sans



Fig. 1. M. L. L. L.

Vue générale de Besançon, le cours du Doubs.

mosaïques, ordinaires aux riches demeures. Le *Capitole* survivait dans un massif planté; que l'ancien rituel de saint Prothaise appelle *Monticulus Capitoli*; l'on y a retrouvé des vestiges d'architecture d'un caractère somptueux, qui permet de les attribuer à un temple de marbre, élevé en l'honneur de la triade capitolienne : Jupiter, Junon, Minerve. Le sommet de l'acropole était occupé par un sanctuaire plus ancien, probablement d'origine celtique. Au sud de l'acropole centrale qui traversait la ville de part en part, s'élevaient les *Théâtres* et s'étendaient le *Clivus-Mars*, avec un vaste édifice, sorte de horagerie circulaire, *celle* divisée par des traverses en compartiments ou trouvait place, pour leurs comices, les sept quartiers de la ville. Cette esplanade, restreinte par le champ d'inondation du Doubs, fut longtemps bordée d'une sorte de maréage. Depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle forme la belle promenade de *Chemin des Murs*, dont le nom trahit avec évidence la lointaine destination.

De l'autre côté du Doubs, l'abaissement de la contrée, fort peu qui avoisine la caserne d'*Arènes* (non assez grande d'ailleurs) a fait paraître des murs d'égal longueur, rayonnant autour d'un noyau central de forme elliptique. Des voûtes reliaient ces supports sur lesquels s'élevaient des gradins destinés à recevoir les spectateurs. Un *podium* romain traversait le Doubs à peu de distance; il subsiste entier; ses cinq arches en plein cintre ont débité les siècles, mais ses extrémités ont été confisquées par la munificence des quais modernes inaugurés par Vauban : c'est le *podium de Bâle*.

La *grande rue centrale*, qui coupe encore la ville, du nord au sud-est, est l'ancienne voie romaine, héritière elle-même d'un chemin primitif : elle unissait d'un trait le pont de Bâle au pont de triomphe ou *Porte-Noire* qui encastrait l'entrée de la ville. Le pavé antique gît encore, à 2 m. 30 en moyenne, au-dessous du niveau de la rue moderne. La merveille des antiquités besançoises est la conteste l'arc triomphal ou *Porte de Mars*, appelée la *Porte-Noire*, qui

ornement. Les motifs principaux de cette parure décorative indiquent que ce fut un monument commémoratif de victoire ; en l'attribuant avec assez de raison au temps de Mars-Aurèle.

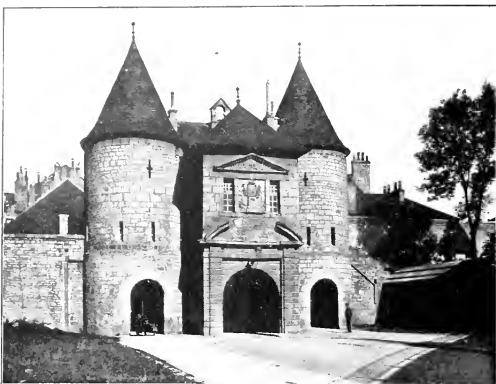
Au pied de la *Porte de Mars*, des fouilles, dues à l'intelligente initiative de M. Goslan, ont révélé l'estrade semi-circulaire d'un ancien théâtre qui couronnait la cime de la muraille, huit colonnes refaites avec les bases, les fûts, les chapiteaux retrouvés sous le sol de la place Saint-Jean. Des morceaux de porphyre et de marbre ont été groupés sous les fondations d'un sanctuaire archaïque, ainsi que les bas-reliefs de l'ancien bassin de réception et de distribution des eaux d'*Arènes*, qui débouchait en cet endroit. Les Romains avaient capté, pour le service de *Vesuntia*, les eaux qui jaillissent de la caverne d'*Arènes*.

Au troisième rang des *monuments religieux* basés sur le moyen âge et les temps modernes, il faut citer la *cathédrale Saint-Jean*. Vauban possédait un temple au sommet de son acropole; jusqu'au point où la citadelle fut transformée, quatre colonnes cannelées de style comtien se dressaient là-haut. Une basilique, charnière, dédiée à *saint Jean*, remplaça le temple; elle fut rasée en 1674 par Vauban. Bien qu'elle ait été rasée et que l'on ne trouve que des vestiges, notamment un *triumphal*, dans le disparu des styles, les traces de nombreux restes. Avec ses dix absides, elle est plus intéressante que belle. On y trouve néanmoins des œuvres dignes d'être citées : buste du pape Pie VI; rose de marbre antique provenant du maître autel de Saint Etienne; chaire du XVIII<sup>e</sup> siècle; et le plus beau relief des églises de Besançon : une *Vierge* tenant l'enfant Jésus, par l'un des émaux de Raphaël, Fra Bartolomeo. Dans une pièce de la tour du clocher, une *horloge astronomique* commandée par le cardinal Mathieu, ne compte pas moins de 30 000 pièces et de 72 cadavres. L'œuvre de Beaumont, 1602 rasée par un horloger besançon, Florian Ondley.

Après la cathédrale, il convient de citer parmi les édifices religieux : *Saint-Maurice*, construit en 1746 sur les dessins de Nicolas-Nicolas de Besançon ; *Saint-Pierre*, un curieux assemblage de styles ; *Notre-Dame*, ancien *Saint-Vincent*, dessiné jadis par des religieux benédictins ; *Saint-François-Xavier*, bâti par les jésuites, sur le modèle du Gesù de Rome ; *Saint-Ferjeux*, basilique romane reconstruite par l'architecte Inard, sur l'emplacement de la grotte où les apôtres de Besançon, saint Ferréol et saint Ferjeux, avaient trouvé une retraite et où on les ensevelit, après leur martyre.

**Monuments civils :** l'*Hôtel de ville*. Vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, les magistrats de la commune de Besançon n'avaient encore que des locaux d'emprunt pour se réunir : un siècle et demi plus tard, ils étaient chez eux. Des acquisitions successives agrandirent ce premier immeuble ; la façade actuelle (noircie par le temps) est en pierre à bossages et date de 1569-1573. Dans la grande niche ménagée pour une fontaine à côté de l'entrée principale, le sculpteur bisonnais Claude Lullier avait représenté en bronze l'apothéose de Charles Quint 1567. La façade du *Palais de Justice*, malheureusement en arrière-plan de l'édifice municipal, offre un beau spécimen de la Renaissance française, dû à *Jacques Samblin*, élève de Michel-Ange ; une salle intérieure, de belles proportions et ornée de boiseries en partie antiques, servait aux audiences solennelles du *Parlement* de Franche-Comté. Le *théâtre* de Besançon, dû à l'ingénieur de Lacour, fut dessiné par Nicolas Ledoux ; l'architecte Deslauriers l'a intelligemment restauré. Peu d'établissements surpassent en grandeur l'hôpital *Saint-Jacques* ; sa grille, en fer forgé, œuvre de Nicolas Chappuis 1763, est d'une grande magnificence. Dans l'étrier du parc de *Chamars*, l'ancien hôtel de l'intendant, construit par M. de Lacour, est devenu le palais de la *Préfecture*.

Aucun hôtel particulier n'égale, pour la noblesse d'allure et l'ensemble du décor, la somptueuse demeure construite par l'abbé Perrault de Grimaldi, Bisontin d'adoption, pour son mariage avec Nicole Bonvalot, l'une des premières familles de la ville. L'architecte fut pour son maître le grand architecte de l'école de dessin, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, fondée en 1752 par le duc de Tallard (quarante membres), la *Société de l'éducation* du Doubs (1810), association plus ouverte qui a rendu d'éminents services à l'archéologie, l'histoire locale, les sciences naturelles. La Bibliothèque publique,



PORTE RIVOTTE, A BESANÇON.

Ch. V. B.

sont les épreuves de ces richesses d'art qui, recueillies par les abbés J. Chifflet et J.-B. Boisot, composent aujourd'hui les joyaux de la Bibliothèque publique et du Musée. Acheté par la ville en 1712, le *palais Granvelle* devint la résidence du gouverneur. La municipalité y loge aujourd'hui plusieurs collections et met quelques salles à la disposition de Sociétés variées.

Les plus beaux hôtels particuliers, après celui de Granvelle, sont : l'*Hôtel de Champagny* (rue Bala-tant), rebâti en 1590 par Nicole Bonvalot, femme du garde des sceaux de Charles-Quint ; l'*Hôtel de Montmartin* (1582), que le cardinal de Granvelle voulait se ménager comme pied-à-terre dans sa ville natale ; l'*Hôtel Bonvalot* (1538-1544), élevé par François Bonvalot, beau-frère du premier Granvelle ; celui d'*Achery*, converti en auberge (belles cheminées ; ceux de *Porcellet*, de *Gauthiot*, de *Bison d'Auron*, le logis des *Chacenney*, dynastie de riches apothicaires (1582), charmant par sa variété et sa noblesse ; l'*Hôtel Jareschal*, construction gothique décorée par la Renaissance.

Besançon possède un certain nombre de fontaines monumentales : celle des *Cornues*, avec un Neptune par Claude Lullier ; la fontaine de *Bouchair* (1750), avec la statue allégorique du Doubs ; la fontaine des *Dunes*, de Luc Breton (1785), et sa sirène de bronze (du xiv<sup>e</sup> siècle) ; enfin la fontaine de *Battant* et celle de *Chaprais* (1845), qui porte une *Flora* au sommet de sa colonne centrale.

L'*Université* de Bâle ayant été transférée en 1691 à Besançon, la théologie, la jurisprudence et la médecine y furent enseignées jusqu'en 1793. En 1808, son enseignement fut relevé avec une *Faculté des sciences*, une *Faculté des lettres*, une *École de médecine*, de plein exercice. Le *Lycée* Victor-Hugo a été créé en 1802 ; buste en bronze de l'abbé de Lacour entre les deux portes d'entrée. Ajoutez : l'*École libre de sciences-mathématiques*, fondation due à l'ingénieuse charité de saur Rozot,

en 1819 ; une *École des beaux-arts*, créée en 1773 à Besançon, par l'intendant de Lacour, anéantie par la Révolution, puis rétablie en 1807 comme école de dessin ; l'*École d'horlogerie* (1861), essentielle à l'industrie bisonnaise ; l'*Académie des sciences, belles-lettres et arts* de Besançon, fondée en 1752 par le duc de Tallard (quarante membres), la *Société de l'éducation* du Doubs (1810), association plus ouverte qui a rendu d'éminents services à l'archéologie, l'histoire locale, les sciences naturelles. La Bibliothèque publique,



Hôtel de M. Gambley.

Chifflet, A BESANÇON.





Phot. de M. Boname

VALLÉE DU DESSOUBRE, A CONSOLATION.













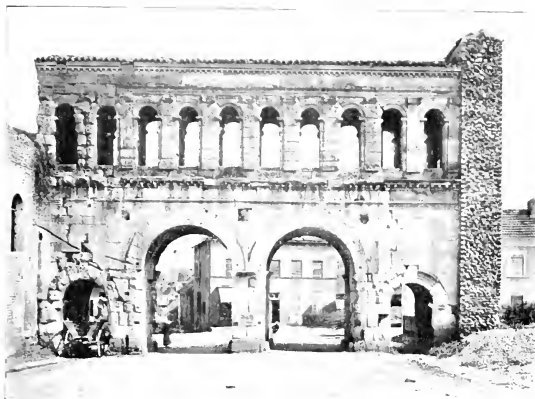




Autun fut doté de splendides monuments. Cette promenade des *Murhes*, à l'entrée de laquelle se dresse la statue du Dux, le ami de César, rappelle l'avenue fastueuse, entièrement disparue, par où les empereurs faisaient leur entrée solennelle dans la ville. Des portes monumentales rompaient la continuité des remparts. La porte Saint-André, autrefois *porta Lingonensis*, par laquelle on entrait la route de

Langres, à l'entrée de laquelle se dresse la statue du Dux, le ami de César, rappelle l'avenue fastueuse, entièrement disparue, par où les empereurs faisaient leur entrée solennelle dans la ville. Des portes monumentales rompaient la continuité des remparts. La porte Saint-André, autrefois *porta Lingonensis*, par laquelle on entrait la route de

Langres, à l'entrée de laquelle se dresse la statue du Dux, le ami de César, rappelle l'avenue fastueuse, entièrement disparue, par où les empereurs faisaient leur entrée solennelle dans la ville. Des portes monumentales rompaient la continuité des remparts. La porte Saint-André, autrefois *porta Lingonensis*, par laquelle on entrait la route de



CND

AUTUN : PORTE SAINT-ANDRÉ.

Langres, à l'entrée de laquelle se dresse la statue du Dux, le ami de César, rappelle l'avenue fastueuse, entièrement disparue, par où les empereurs faisaient leur entrée solennelle dans la ville. Des portes monumentales rompaient la continuité des remparts. La porte Saint-André, autrefois *porta Lingonensis*, par laquelle on entrait la route de

Langres, à l'entrée de laquelle se dresse la statue du Dux, le ami de César, rappelle l'avenue fastueuse, entièrement disparue, par où les empereurs faisaient leur entrée solennelle dans la ville. Des portes monumentales rompaient la continuité des remparts. La porte Saint-André, autrefois *porta Lingonensis*, par laquelle on entrait la route de

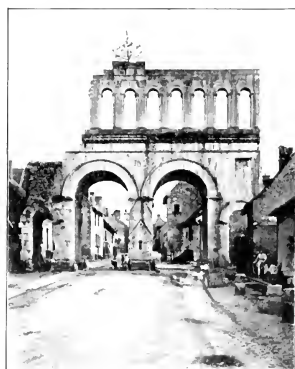


AUTUN : TEMPLE DE JANUS.

Langres, à l'entrée de laquelle se dresse la statue du Dux, le ami de César, rappelle l'avenue fastueuse, entièrement disparue, par où les empereurs faisaient leur entrée solennelle dans la ville. Des portes monumentales rompaient la continuité des remparts. La porte Saint-André, autrefois *porta Lingonensis*, par laquelle on entrait la route de

Langres, à l'entrée de laquelle se dresse la statue du Dux, le ami de César, rappelle l'avenue fastueuse, entièrement disparue, par où les empereurs faisaient leur entrée solennelle dans la ville. Des portes monumentales rompaient la continuité des remparts. La porte Saint-André, autrefois *porta Lingonensis*, par laquelle on entrait la route de

Langres, à l'entrée de laquelle se dresse la statue du Dux, le ami de César, rappelle l'avenue fastueuse, entièrement disparue, par où les empereurs faisaient leur entrée solennelle dans la ville. Des portes monumentales rompaient la continuité des remparts. La porte Saint-André, autrefois *porta Lingonensis*, par laquelle on entrait la route de



CND

AUTUN : PORTE D'ARROUX.

Langres, à l'entrée de laquelle se dresse la statue du Dux, le ami de César, rappelle l'avenue fastueuse, entièrement disparue, par où les empereurs faisaient leur entrée solennelle dans la ville. Des portes monumentales rompaient la continuité des remparts. La porte Saint-André, autrefois *porta Lingonensis*, par laquelle on entrait la route de

Langres, à l'entrée de laquelle se dresse la statue du Dux, le ami de César, rappelle l'avenue fastueuse, entièrement disparue, par où les empereurs faisaient leur entrée solennelle dans la ville. Des portes monumentales rompaient la continuité des remparts. La porte Saint-André, autrefois *porta Lingonensis*, par laquelle on entrait la route de

Langres, à l'entrée de laquelle se dresse la statue du Dux, le ami de César, rappelle l'avenue fastueuse, entièrement disparue, par où les empereurs faisaient leur entrée solennelle dans la ville. Des portes monumentales rompaient la continuité des remparts. La porte Saint-André, autrefois *porta Lingonensis*, par laquelle on entrait la route de

Langres, à l'entrée de laquelle se dresse la statue du Dux, le ami de César, rappelle l'avenue fastueuse, entièrement disparue, par où les empereurs faisaient leur entrée solennelle dans la ville. Des portes monumentales rompaient la continuité des remparts. La porte Saint-André, autrefois *porta Lingonensis*, par laquelle on entrait la route de











DUPON : PALAIS DE JUSTICE.

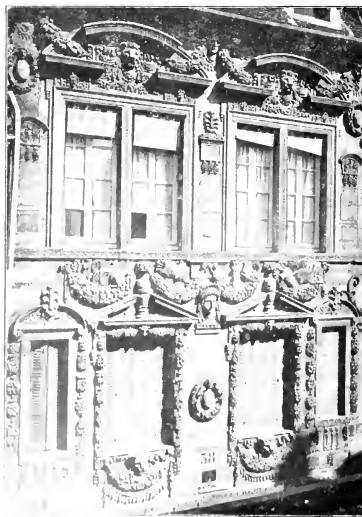


DION : ÉGLISE SAINT-JEAN

[illegible]

**Dijon** (dijon) *n. m.* (1) Ville de France, chef-lieu de la région Bourgogne, dans le département de la Côte-d'Or. (2) Sauce à base de moutarde.

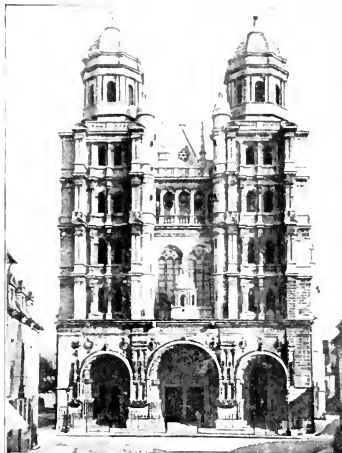
renrent les hôtes du palais : c'était alors le Logis-du-Roi, Louis XI, Henri II, Catherine de Médicis, Henri III, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV enfant y habiteront. Peut-être, le palais se transformait, dès la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, les appartements avaient été modernisés : Dubois y exécutait des cheminées monumentales ; on élevait la façade actuelle. Les *États* représentatifs de la Province, chargés de voter l'impôt, et *maîtres* de l'administration locale, se réunis-



JOHN D. M. B. ...  
MUSANL.

À des Anglais; le dallage mis en adjudication (1800), sur l'emplacement déblayé s'élevèrent les fondations du Théâtre. Par ailleurs, on peut s'en faut, attendant *Saint-Etienne*. A cette place, une chapelle fut élevée au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, par saint Urbain, évêque de Langres, au-dessus de la crypte où s'assemblaient les premiers chrétiens. En 1063, une église la remplaça; l'abside s'appuyait sur une des tours du *Castrum* gallo-romain. Enrichie par les dons des évêques de Langres et de ses ducs de Bourgogne, l'abbaye, qui s'était groupée autour de l'église, devint le siège de l'évêque et son église, la cathédrale, lorsque Clément XII institua, par une bulle du 9 avril 1731, l'évêché de Dijon. *Saint-Etienne* était assez riche en œuvres d'art; les deux grands sculpteurs de la Chartreuse, *Clair* et *Slater* et son neveu *Clair de Werre*, y reposaient. En 1793, tout fut sacrifié; l'église est maintenant une Bourse du commerce. Plus heureux, *Saint-Michel*, antérieur hors les murs, a résisté aux injures du temps et à la malice des hommes. L'église actuelle est une reconstruction ogivale du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. Son portail, peut-être par *Sambin*, est l'une des plus belles œuvres de notre Renaissance.

La Sainte-Chapelle, voisine du palais, était l'église aristocratique de Dijon; *Notre-Dame* fut l'église populaire. Elevée de 1220 à 1230 environ, elle fut dédiée en 1334 et resta incomplète. C'est un chef-d'œuvre de l'art bourguignon. Notre époque a restitué les gracieuses arcades de la façade. Le porche, qui fait corps avec l'édifice, donnait accès dans l'église par trois portes ornées d'un riche décor sculpté, rehaussé de vives couleurs. Tout fut bûché en 1794; un imbécile, le citoyen Bernard, bruisait à lui seul toute l'imagination hygiéniste; c'était sa récréation de chaque après-midi. « *Dijon à travers les âges* », par H. CHARLIER. La restauration générale, commencée par Lassus en 1854, nous a rendu *Notre-Dame*. Dans la tour centrale habitait le veillard de la ville; à l'angle sud de la façade se dressait encore, depuis cinq siècles, le repaire de Jacquesmart, mais bien différent de ce qu'il fut lorsqu'on y rapporta du pillage de Combray, en 1381. Pres de Notre-Dame, ancien Hôtel de ville a reçu les *archives départementales*; dans le voisinage s'élève l'Hôtel de Vogüé,



Ph. C. de M. Bertrand  
DIJON : ÉGLISE SAINT-MICHEL.



DIJON : CATHÉDRALE SAINT-BENOÎT.

La *Bibliothèque* partage avec l'École de droit, l'ancien collège *Godrau* un collège gratuit des jésuites (1687), ont furent élevés Bossuet, Bailhon, Piron, Crillon, Charles de Bosses; la bibliothèque du collège était publique, dès 1708. Le Palais de justice est de ce

quartier; la *Cour des comptes* et le *Parlement* y siégeaient. Il faudrait, pour en retrouver l'aspect, restituer à son haut pignon la fleur de lis terminale, les statues des deux roches, celle de Henri III au-dessus du porche; devant les degrés, les lions, emblème de la justice, et l'admirable porte extérieure sculptée par *Sambin*, ce fut Louis XI qui dota la Bourgogne d'un Parlement. La grande salle de réunion dite *salle Dorée* vient de François I<sup>er</sup>; son plafond est l'œuvre du charpentier Antoine Galley; elle fut magnifiquement peinte, au mur et ornée de belles verrières en grisaille. La façade est due à l'initiative de Charles IX et de Henri III. On a restauré la salle Dorée, ainsi que l'ancienne Chambre des Avocats.

L'église *Saint-Benoît*, au cœur du quartier parlementaire, remonte, dans son principe, à saint Urbain, sixième évêque de Langres, qui fut enseveli, en 373. La première pierre de l'église actuelle fut posée en 1448; sa voûte, en lambris tout armées, est la plus belle qui ait été élevée en Bourgogne. Le 11 février, le 27 septembre 1627, Jacques Besme *Besme*. Après avoir servi de magasin à l'artillerie et de marché, l'église a été rendue au culte, en 1802. La place Saint-Benoît, la plus grande de la ville, servait aux joutes et aux fêtes populaires.

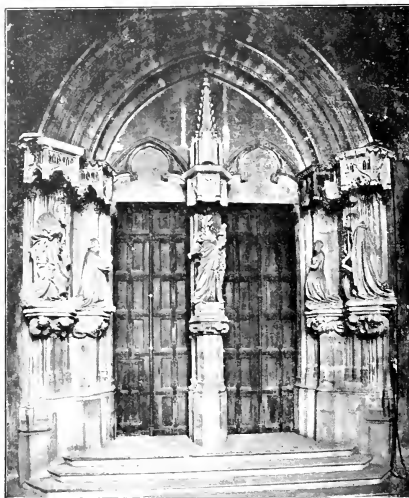


APSE DE LA CATHÉDRALE SAINT-BENOÎT.

Saint-Jean (prophète), avec *Saint-Benoît*, un bourgeois renommé en dehors de l'encente. Au début du XI<sup>e</sup> siècle, saint Grégoire, évêque de Langres, y fonda une première église, en l'honneur de *saint Biquet*, martyr et apôtre de la Bourgogne ; un monastère y fut adjoint et le roi Gontran l'enrichit d'importantes bénéfices. En 891, les Normands saccagèrent l'abbaye et massacrèrent les moines. Mais, au X<sup>e</sup> siècle, *Gautier*, moine de Cluny, envoyé par saint Mayeul, avec douze compagnons, reconstruit l'église sur une vaste crypte où sont les restes du martyr, et une rotonde imitée du Saint-Sépulchre de Jérusalem. La construction, trop hâtive, manquait de solidité ; en 1280-1300, une autre la remplaça. *Saint-Benoît* fut la première en dignité des églises diocésaines ; les ducs, à leur entrée, y venaient prendre possession du duché, en jurant sur l'Evangile de respecter les privilèges de la province. L'abbaye, passée en commendé, fut réformée en 1651, par les bénédictins de Saint-Maur. La Révolution saccagea l'édifice ; chaises, stalles, tombeaux, sculptures du portail, rotonde, tout fut mutilé. M. Suisse en a heureusement accompli, de nos jours, une restauration générale ; la flèche du transept, une flèche idéale, plus haute et d'un style plus pur que celle du XV<sup>e</sup> siècle, s'élève depuis 1896 à 33 mètres de hauteur.

Un vaste terrain, dit *Champaud*, s'étendait, hors de la ville, jusqu'à la rivière d'Ouche ; Philippe le Hardi, le 20 août 1383, y posa la première pierre d'une *Chartreuse* dont il voulait faire le Saint-Denis de sa famille. Les meilleurs artistes du temps furent conviés à l'embellir. Le portail de l'église est remarquable ; l'intérieur, orné de verrières, son gisant, aux écus armoriés, par Henry Bouchier, verrier de Meaux. Dans le chœur s'élevaient les tombeaux de *Philippe le Hardi*, œuvre de Sluter pour les modèles, de Claus de Werve pour le cisail ; le tombeau de *Jean sans Peur*, confié d'abord à un sculpteur

aragonais, *Jehan de la Huerta*, et terminé par le Dampnois *Austouze Le Mortuier* 1470. Au centre du grand cloître des Chartreux, le pichet d'un calvaire s'élève d'une cuve profonde temple d'eau ; c'est le *Puits de Moïse*. Trois des prophètes qui sont l'entablement sont de Claus Sluter lui-même. Son Vierge ne sera d'après que par celui de Michel-Ange. L'escalier qui monte au toit du cloître fut orné de statues de *Jean de Dinteville* avant la destruction de



CL. NO.

CHARTREUSE DE CHAMPMOL. : PORTE DE LA CHAPELLE.

plus ; à la même époque, les bâtiments claustraux avaient été modernisés. En 1790, les religieux furent classés, les tombeaux de l'église enlevés, déposés à Saint-Benoît, avant de trouver asile au Musée. La *Chartreuse*, mise en vente, fut achetée par Emmanuel Crété, qui s'intitula « de Champmol » ; en 1833, le département, ayant acheté la propriété, en a fait un asile d'aliénés.

Les anciens terrains de l'*Arquebuse*, où, depuis 1543, l'on s'exerçait au tir, sont devenus l'un des plus beaux jardins botaniques de France. Dans une île circonvenue par l'Ouche, s'élève l'*Hôpital général*, dont la fondation remonte au XII<sup>e</sup> siècle et la reconstruction au XVI<sup>e</sup>. De beaux boulevards, menés par la place du Peuple, la place du 30-October, la place de la République, se tendent autour de la ville sans cesse grandissante. La place du 30-October, avec le monument de la Résistance, rappelle le souvenir de la guerre de 1870-1871.

Envahie, après la capitulation de Strasbourg, par le 1<sup>er</sup> corps d'armée allemand (troupes badoises) du général *Werder*, la Bourgogne trouva pour la défendre une troupe improvisée de 20 000 francs-tireurs et mobilisés, que soutint le colonel *Faubs*, accouru dans *Dijon* avec deux régiments de ligne. Pleins d'ardeur, mais sans cohésion, les volontaires sont culbutés à *Tallmy* ; le colonel *Faubs* mortellement blessé, on hisse le drapeau blanc (30 octobre).

Cependant *Garihobli*, affaibli par l'âge et perclus de rhumatismes, mal servi par son chef d'état-major, le pharmacien *Bordone*, et secondé par ses deux fils : *Menotti*, froid et égoïste, *Ricciotti*, vif et emporté, et le Polonais *Bossak* - *Blanke*, aussi éloquent que brave, s'est jeté dans *Aulun*. Le 10 novembre, *Ricciotti* enlève *Châtillon-sur-Seine* par surprise et marche sur *Dijon* ; après un brillant mais inutile engagement, il boit en retraite sur *Aulun*, en désordre. Cette tentative ayant donné l'aveu à l'état-major allemand, le général *Werder* reçoit l'ordre de balayer les alentours de *Dijon*. *Crémier* était à Beaune avec 10 000 hommes ; il se replie sur *Nuits*, et un conseil terrible s'y engage, le 18 décembre. C'est alors que le gouvernement de la Défense nationale dirige vers l'est les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> corps, par Châtillon et Chagny, pour dé-

bloquer *Belfort*.

*Borobaki* les commande. Sous cette menace, *Werder* évacue *Dijon*, et les régiments français s'acheminent librement vers l'est ; déjà *Werder* est battu à *Villiers-et-Cligny*, le 19 janvier ; *Dijon*, transformé en camp retranché, a reçu 10 000 hommes, sous les ordres de *Garihobli*. L'ennemi lui dépêche *Kettler*, avec une simple brigade, pour l'occuper ; *Bossak* est tué en combat trois jours, le 23 janvier sans résultat appréciable, et pendant que *Garihobli* célèbre ses prétendues victoires en pompes de défilé, *Mantuffel* dirige à travers le plateau



PUITS DE MOÏSE, PAR CL. SLUTER.



CL. NO.

PUITS DE MOÏSE, PAR CL. SLUTER.



de tanger les deux corps de Zastrow et de Fransecky, à la rencontre de Werder. En se bornant à défendre Dijon, sans en vouloir bouter, un lieu de se porter sur l'ennemi pour briser son audacieuse marche de flanc, Gorbaldi montra qu'un excellent chef de partisans peut être un médiocre général ; par son inertie furent assurées la ruine de Lamour de l'Est et la perte de la Bourgogne. Dès le 1<sup>er</sup> février, le général Halin de Weyer entra à Dijon sans résistance.

Place de la République s'élève la statue du président Carnot, qui fut député de la Côte-d'Or ; sur la place adjacente au boulevard de Brosses, la statue de saint Bernard, œuvre de l'architecte Lacordaire (frère de l'illustre prédicateur pour l'architecture, et de Jouffroy pour les figures). La place Dureau rappelle l'un des hommes qui firent le plus pour Dijon, sa ville natale ; on lui doit l'aduction des eaux du Rosoir ; il transforma et assainit le Suzon. Un square ombré et fleuri enveloppe le réservoir des eaux qu'il crève. Enfin la place du Peuple conduit, par une triple allée de tilleuls de 1500 mètres, au petit bois du Parc, réduit charmant malgré son exigence, plein d'ombre et de frais bouquet.

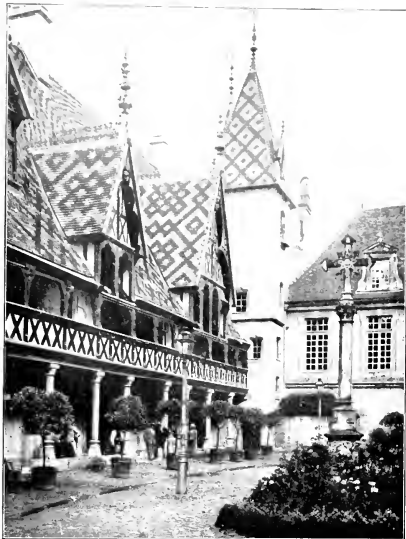
Dijon est l'une de nos villes de province les mieux pourvues d'eau et d'ombrages. Au soleil de 1870, on n'y comptait pas 10 000 habitants ; l'immigration

alsacienne-lorraine lui a profité, mais surtout le grand mouvement de voyageurs et d'affaires, dû à la construction de la ligne Paris-Lyon ; c'est le premier marché de grains de l'Est, une métropole des vins, une ville industrielle.

**Vignoble bourguignon.** — La Bourgogne viticole dépasse les limites du département de la Côte-d'Or. Ainsi comprise, elle s'étend de Sens à Villefranche. On appelle *Pays de la Bourgogne*, aujourd'hui *Côte-d'Or*, à cause

de la richesse de ses produits, une chaîne de coteaux qui chevauchent du nord au sud, entre Dijon et Mâcon, au-dessus de la plaine large et fertile étendue sur la rive droite de la Saône. Au-dessous des sommets, presque tous boisés, les vignobles regardent à l'est, vers la rivière. Le sol est fœuilte, avec laines de marnes oxfordiennes ; le climat général est tempéré, bien que sujet à d'assez brusques écarts.

Le vignoble produisant des vins fins s'allonge à mi-côte, de Dijon à Saulenay, sur une longueur d'environ 60 kilomètres. L'est du *climat*, c'est-à-dire en langage du pays, de la portion de terroir dans laquelle le vin est récolté et de



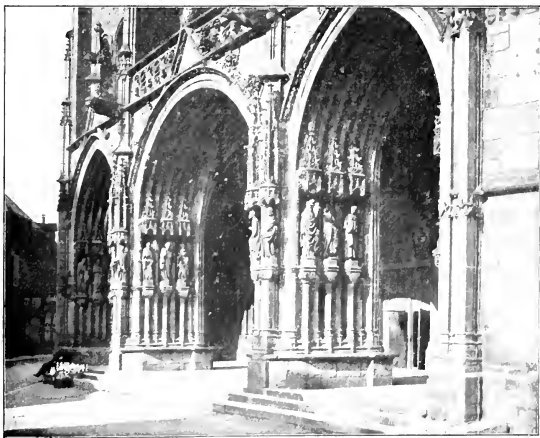
BEAUNE : COUR DE L'HÔPITAL.

D'après Bertall, les *vins rouges* hors ligne sont : Romanée-Gotti, Chambertin, Clos-Vougeot, la Tache. Vin blanc hors ligne : Montrachet.

D'une façon générale, on divise la Côte-d'Or en trois groupes viticoles : 1<sup>o</sup> la *Côte de Beaune* pour l'ensemble des coteaux, de Saulenay à Gorbaldin ou Comblanchien ; 2<sup>o</sup> la *Côte de Nuits-Saint-Gengis*, de l'une ou l'autre de ces communes à Gevrey ; 3<sup>o</sup> la *Côte de Jumeaux*, jusqu'à Lorry, en y rattachant le vignoble assez important de *Plombières*. Le groupe de *Beaune* 13 110 habitants est remarquable.

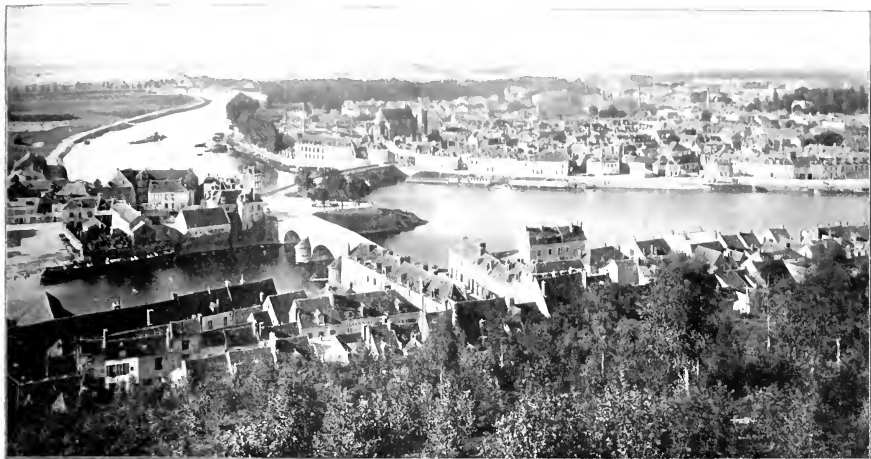
### Personnages historiques.

La Bourgogne a été le théâtre en hommes. Saint Bernard, fondateur de Cîteaux, l'éloquent ascète, qui vint au secours et entraîna l'empereur d'Allemagne, Conrad, avec le roi de France, Louis VII, à la Croisade, était né à Fontaine-le-Dijon 1090-1153. Les ducs de la maison de Valois, Louis sans Peur 1371-1404 ; Philippe le Bon 1396-1467 ; Charles le Téméraire 1433-1477 sont Bourguignons. Avec eux : Philippe Pot 1450-1500, ministre de Louis des deux derniers ducs dont Louis XI fut grand vicaire ; de Bourgogne, Jacques Sully, l'un des architectes de la Renaissance bourguignonne ; Bonaventure Desperiers, esprit ingé-



SAÛNNE : CÔTE-D'OR : CHATEAU DE L'ÉGLISE.





CONFLUENT DE L'YONNE ET DE LA SEINE, A MONTARGIS.

A. 250

ville de la *Douie* ou source de la *Buche*. Plus loin, *Bréau* s'accroche à l'arête ouverte sur la vallée du fleuve par le *Briçon*, capricieuse petite rivière du vallon de la Chemelle, réputée pour sa rapidité et l'excellence de ses truites. Plus loin, le charmant village d'*Aisy-sur-Seine* offre aux passants les restes indomés d'un ancien château, séjour aimé des ducs de Bourgogne ; une fontaine légèrement pétrifiante alimentant les fossés de l'ancienne résidence princière. Des deux sources de *Nol*, l'une, *Bellefontaine*, gaine encore la *Seine* ; l'autre, la font des *Gondettes*, a été captée par la ville de Châtillon, car il arrive, par certains été chauds, que la *Seine* se vide peu à peu, sur le fond perméable de l'éolithe, jusqu'à perdre haleine en amont de la ville. Mais, presque aussitôt, une fontaine abondante et qui ne tarit jamais, la *Douie* de Châtillon, apporte au fleuve, en eaux ordinaires, 600 litres et, par exception, jusqu'à 3000 litres à la seconde. A quelque 200 pas de là, une voûte de verdure ouvre sur la source des *Ducs*. Moins importante que sa voisine, le cristal de la source est si pur, son eau si fraîche, qu'on la dit capable de donner à ses fidèles une éternelle jeunesse.

De fait, cette source a des propriétés thérapeutiques bien connues qui la font comparer volontiers à celles de Contrexéville.

De beaux arbres le long de la *Seine*, l'Allée des Boulangers, le boulevard des sources, le cours l'Abbé et ses tilleuls séculaires, le jardin de la Mairie, les potagers, les ombrages, dans le cadre desquels s'érige le monument des Nisard ; enfin, au-dessus du massif boisé qui surplombe la *Douie*, la belle promenade aux larges allées, aux bosquets semés de guéris claires, que planta André Dumont en 1780 ; combien de vides de province vivent dans une aussi opulente pochée de verdure ? sur le plateau dominant la ville, se profile la vieille

église *Saint-Vorles*, précieux spécimen de la fin du x<sup>e</sup> siècle, dont l'aspect est gâté par des constructions parasites ; au bord de l'essplanade s'élève l'ancienne tour de Gassey et, tout près, une tour haute est sondée à quelques pans de murailles, le peu qui reste de l'ancien château fort qui sans doute désigna la ville, groupée à ses pieds : *castellum*, *castrum*, *château*, au moyen âge, *Châtillon*. A signaler encore, dans l'ancienne capitale industrielle du « bailliage de la Montagne », l'une des clefs de la Bourgogne, du x<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle : l'église *Saint-Amand*, due à l'initiative de saint Bernard (Viollet-le-Duc en a signalé l'origine) ; la chapelle de l'hospice *Saint-Pierre* (autrefois *Notre-Dame*, église démantelée, la plus importante de la ville, au xiv<sup>e</sup> siècle) ; enfin, le long de la *Seine*, qui retraçait ses plumes, ses taillis et ses fermes, durant plus de 2 kilomètres, l'ancien chat au duc de Marmont. 4698 habitants.

Passé les forges de *Saint-Columbe*, *Etréchy* et ses trois fontaines, d'autres sources encore, confluent le ru de *Pothières* et celui de *Nantou*. Après *Muzy*, la *Seine* capte coup sur coup trois rivières : la *Loupe*, l'*Ouche*, et l'*Yère*, au cours pittoresque. Sur la *Loupe*,



A. 251

LE CONFLUENT DE LA SEINE ET LA LOUPE, A BAR-SUR-SEINE.



FORÊT DE FONTAINEBLEAU : MARE DU FRANCHARD.

CND

Griseilles possède une église dont la crypte aurait servi de refuge au fameux chef des Lingons, Sabinus, et à sa femme Éponine, qui, après avoir échappé neuf années à la vengeance de Vespasien, payèrent à la fin de leur tôte le crime d'avoir voulu secouer le joug de la conquête. Dans la même région, *Vertault* rappelle un ancien opidum gaulois, devenu plus tard une florissante cité, *Vertillum*, à laquelle les débris exhumés de ses monuments donnaient une vaste étendue, avant sa destruction, au IV<sup>e</sup> siècle.

1. *Orce* ne le cède guère à ses voisines en attrait champêtre : Recey y fut le berceau de l'illustre Lacordaire. Dans le vallon de la *Duippe*, sœur cadette de l'Orce, *Esouras*, et, à 2 kilomètres, la fontaine de la *Cave*, ancienne station balnéaire gallo-romaine où l'on a retrouvé, mêlés aux restes d'un petit temple dédié à Apollon, des fragments d'autel, de mosaïques, de statues, musée archéologique de Châtillon.

**Bar-sur-Seine** dresse sur la rive gauche du fleuve sa tour de l'Horloge, débris sans caractère de l'ancien château des comtes de Bar; sa vue frappe l'arrivant. Puis c'est, au delà du pont, passées les usines attachées à la rive, la rue Thiers, axe de la ville, d'où l'on attend, sur la place de la Halle, la plus originale maison de Bar; l'église *Saint-Etienne* XVI<sup>e</sup> siècle et début du XVII<sup>e</sup>, qui possède un œuvre d'art de la Renaissance et de très beaux vitraux anciens, dont plusieurs en grisaille sont attribués au frère de Lurard Gonthier, un tel artiste lui-même. A Bar, commence le cours de la *Haute-Seine*, 3495 mètres.

*Trocy*, on le place, dit-on, en haut de la rive, de la rive gauche, de rigueur, qu'il est par là même, on ne connaît nulle part. Mais, à *Trocy*, *Romilly* s'élève non loin de là, 241 mètres de la rive gauche, et *Fontainebleau* *Seine* se deux points de vue, l'église *Saint-Laurent* et la *Seine* conduisant la *Seine* par le pont de la *Seine* contre de l'Orce rive du *Seine*. Marilly, dans les parages, se termine du *Seine*, sur l'empire, de l'Orce rive gauche, de la crypte renferma les restes d'Éponine.



CND

GORGE AUX LOUPS : LE MOLIÈRE.

et d'Abélard. Sur le confluent même de l'*Yonne*, là où le cours d'eau « faut », se perd, dans la Seine, **Montereau** (8617 habitants) prit, au VI<sup>e</sup> siècle, le nom d'un monastère dédié à saint Martin (*Monasterium*, Montereau). Deux ponts soudent les rives opposées du fleuve et de la rivière, en s'appuyant au promontoire intermédiaire éfilé par leur double courant. Ici se dresse la statue équestre de Napoléon I<sup>er</sup> : elle rappelle le glorieux et terrible combat du 18 février 1814 qui délogea les Wurtembergeois des hauteurs voisines de Surville, présage heureux (on le croyait du moins) d'un retour de fortune pour nos armes. Ici encore se déroulait, au XV<sup>e</sup> siècle, une sauglante tragédie qui eut pour notre pays les conséquences les plus désastreuses, l'assassinat du duc de Bourgogne, Jean sans Peur.

Le 10 septembre 1419, après l'entrevue préparatoire de Pouilly, près Melun (11 juillet précédent), le duc de Bourgogne **Jean sans Peur** et le dauphin **Charles**, plus tard Charles VII, se rencontrèrent au pont de *Montereau* pour sceller en public la réconciliation des deux partis, qu'ils représentaient. Chacun des deux princes était accompagné d'une escorte de chevaliers armés. Comme le duc, après s'être agenouillé pour rendre hommage au dauphin, se relevait, une mêlée confuse l'enveloppa et il tomba frappé à mort, tandis que Tancquery Duchâtel, l'un des compagnons du dauphin, entraînant son maître au château de Montereau. Ce crime eut des conséquences terribles. Pour venger son père, *Philippe le Bon*, duc de Bourgogne, se fit l'allié des Anglais, leur fit livrer la couronne de France et la moitié de son territoire par le honteux traité de Troyes, signé à son instigation.

Partout les soldats bourguignons prêtent main forte aux troupes anglaises contre les Français, à *Craupot* (1423), à *Verneuil* (1424). Tout le Midi, l'Ouest, le Nord sont aux Anglais : seule tient encore contre l'invasion la *ligne de la Loire*, faible abri derrière lequel le pauvre roi de Bourges, Charles VII, traîne sa désespérance et ses ennemis.

Alors parut *Jeanne d'Arc* : elle délivra Orléans, force partout la victoire, à Jargeau, à Patay. Devant elle, Troyes, Reims ouvrent leurs portes, et Charles VII, hier à peu près renié de tous, est sacré roi de France. De toutes parts les Anglais reculent; mais, cedant aux perfides insinuations de conseillers limides qui redoutent pour leur influence le prestige que donne la victoire, Charles VII hésite à soutenir l'enfant qui entraîne *Jeanne* et ses compagnons contre l'ennemi. La campagne tourne au décaissement; Orléans tombe dans le piège d'un engagement obscur sous les murs de Compiègne; les Bourguignons la livrent aux Anglais. On sait comment prit la glorieuse libératrice de notre territoire, sans que, ce semble, il ait été rien tenté de sérieux pour la secourir et la délivrer, parce qu'elle-même qui lui devaient l'honneur et la vie.

Cependant le duc de Bourgogne commença à trouver que ses alliés anglais le traitaient en maîtres. Il se rapprocha de Charles VII, et le traité d'Arras mit fin à la fineste guerre civile qui, en divisant la France, l'avait livrée aux Anglais. La défection de leur allié de Bourgogne était, pour ceux-ci, le gage de leur expulsion définitive. Mais le crime de *Montereau* fut vraiment trop cher payé.

Dans l'écrasement du Loing et de la Seine, la **forêt de Fontainebleau** déroule, au gré des mouvements du sol, les remous profonds de ses immenses futaies. Sa super-





Charles IX, Louis XIII naquirent au château ; Louis XIV y résida souvent pendant sa jeunesse ; la reine d'Angleterre, femme de Charles I<sup>er</sup> ; Christine de Suède après son abdication, furent reçues à la cour. Au temps de Louis XV, le tsar Pierre I<sup>er</sup>, Christian VII, roi de Danemark, vinrent à Fontainebleau ; Voltaire, Jean-Jacques Rousseau en furent les hôtes de passage. Après la Révolution, qui fit le vide au château, Napoléon I<sup>er</sup> le prépara pour la réception de Pie VII, qui venait le couronner. Huit ans après, le souverain pontife, arrêté puis transporté à Savone, revenait en prisonnier dans les mêmes appartements où on l'avait traité en souverain ; là fut signé, le 25 janvier 1813, le Concordat, qui réconciliait le pape et l'empereur.

Fontainebleau vit, malgré les pénibles combats de la campagne de France, Napoléon, écrasé par la défaite et l'abandon des siens, résigner le pouvoir (5 avril 1814) et partir pour l'exil, après de touchants adieux à sa vieille garde, dans la cour du Cheval-Blanc, dite pour cela *cour des Adieux* ; et là même, moins d'un an plus tard, 20 mars 1815, il passait en revue les grenadiers fidèles qui le suivaient, de l'île d'Elbe aux Tuileries.

Un beau parc en bordure du canal, un parterre orné de pièces d'eau, le fameux étang des Carpes, un jardin anglais et le jardin de l'Orangerie font au palais une couronne de fraîcheur.

La *Seine*, échappée aux grandes ombres de la forêt, après un cycle décrit vers Melun, se recourbe pour rallier, au passage la charmante petite rivière de l'*Ecole*. Pontigny y prend au-dessous de Saint-Fargeau l'*Essonne*, sous les murs de Corbeil, baigne Soisy-sous-Étiennes, Lis-Granges, en tirant sur sa droite la *Loire* de Sénart et, recueillant de part et d'autre l'*Oise* à Ailly, la gentille rivériste de l'*Yères*, aux approches de Villeneuve-Saint-Georges, atteint enfin la *Marne* à Charenton et entre bientôt dans Paris.

L'*Essonne*, à son embouchure dans la *Seine*, donne la vie aux grands moulins de Corbeil, la plus importante minoterie de France, dont l'origine remonterait au vi<sup>e</sup> siècle. Église Saint-Spire — belle porte ogivale de l'ancien monastère. Corbeil, 10746 habitants, est devenu un centre industriel : à la rive gauche s'attachent les *Établissements Decauville*, sur 15 hectares de superficie, un millier d'ouvriers ; à la remonte de l'*Essonne*, sur plusieurs bras de la petite rivière, l'immense papeterie de MM. *Debielle*, la plus importante de France, où s'engouffrent les sapins de la Suède, de la Norvège, de la Finlande et du Tyrol, les chiffons, la paille, l'alfa, transformés par 3000 ouvriers et une force de 10000 chevaux en meules de papier (surtout papier à journaux), dont les 130000 kilogrammes quotidiens sont emportés par une voie ferrée spéciale vers le port que l'usine possède sur la rive gauche de la *Seine*. Cet immense établissement, qui couvre de ses bâtiments 130000 mètres carrés, compte, dans ses dépendances, plusieurs papeteries ainsi qu'une filature échelonnée dans la vallée de l'*Essonne*.

La forêt de Sénart, assise sur les argiles tertiaires qui font suite au plateau de la Brie, couvre entre l'*Yères* et la *Seine*, à près de 90 mètres d'altitude, une superficie de 2557 hectares ; des villages, des maisons de campagne, s'éssaiment aux alentours ; mais les nombreuses clôtures de ses réserves de chasse lui enlèvent une partie de son charme ; le côté de Champsoy est le plus apprécié.

Au seuil de la riante vallée de l'*Oise*, qui suit déjà la même vallée que la *Seine*, *Joinville* s'élève au pied de jolis coteaux dont Louis XIV aurait voulu faire son Versailles beau parc.

Villeneuve-Saint-Georges monte à l'escadelle des pentes qui dominent la rencontre de l'*Yères* et de la *Seine* : château de *Bonnières*, des xvi<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles, qui appartient à Honoré de Balzac ; aujourd'hui converti



CHATEAU DE FONTAINEBLEAU : LA COUR DES ADIEUX.

en hôtel de ville. Sur la rive gauche du fleuve, *Choisy-le-Roi* fut une résidence favorite de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Allongé sur la rive droite de la *Seine* et de la *Marne*, *Charenton-le-Pont* s'adosse au plateau qui porte le bois et le château de Vincennes. En face, *Marcelle* et *Alfort* (école vétérinaire) ; au penchant du plateau de Gaxeille, célèbre asile d'aliénés, dans la commune de Saint-Maurice, appelée autrefois Charenton-Saint-Maurice ; le long de la *Marne*, canal de Saint-Maurice, prolongement de celui de Saint-Maur, qui lui-même coupe à sa racine la presqu'île que forme la *Marne*, *Charenton* possède un double port : l'un sur la *Seine*, pour le trafic des fûts, des vins, des alcools, des bois de charpente ; l'autre sur la *Marne* canalisée, où l'on débarque la houille, le plâtre, les moellons, les matériaux de construction. Enfin, en aval de Charenton et du confluent de la *Marne*, dans l'attraction immédiate de la grande ville, *Compiègne* rappelle le traité du 5 octobre 1665 qui réconcilia, pour un temps, Louis XI et Charles le Téméraire.



CHATEAU DE FONTAINEBLEAU : GALLERIE HENRI II.





comptent seulement pour 19410 kilomètres carrés, et les *terrains perméables*, pour 59210 kilomètres carrés. Le rôle des terrains imperméables est manifestement secondaire. Etant donné, d'autre part, que la moitié à peine de ces terrains exerce une action sérieuse sur le régime des crues, faute de pente, ou à cause des eaux stagnantes en terrains arideux, on en conclut avec raison que la *Seine* doit être, par nature, un fleuve sage et d'humeur accommodante.

On considère comme *torrentiels* l'Yonne, le Loing, la Marne supérieure et les cours d'eau de la Brie, tandis que le haut fleuve et la partie moyenne du cours de la Marne sont tranquilles. Les rivières du premier groupe déterminent presque toujours le maximum des crues de la *Seine*, en aval de Montreuil et à Paris. Il convient d'ailleurs de remarquer que la plupart des affluents principaux du bassin de la *Seine* ont un caractère mixte, ce qui affai-

blit encore leur action régulière sur le fleuve. Ainsi, les crues torrentielles de la Marne supérieure s'atténuent notablement dans la traversée de la plaine champenoise et les cours d'eau de la Brie n'entrent pas en crue, tant que les menières du sous-sol ne sont pas saturées. Cette saturation se produit surtout en hiver, tandis que, en été, l'évaporation produite par la chaleur met obstacle au plein des *terrains perméables* et à l'alimentation des sources. Il arrive même alors que certains affluents nourriciers de la *Seine*, et non des moindres, interrompent leur cours. L'*Aube* faiblit entre Aubeppierre et Bancevoir-le-Bas; la *Marne* éprouve des pertes, de Bolampont à Marnay et jusqu'à Chaumont; la *Saône*, dans son bassin, décroît à partir de Genay et disparaît quelquefois complètement à partir de Neuilly, pour réparaître à Chaumont en sources abondantes; ce cours d'eau a tari 172 jours en 1866, 324 en 1871, 13 en 1878, 22 en 1882. On trouve-rait la même chose pour la *Loing*, affluent de la *Seine* supérieure. Il n'est pas jusqu'à la *Seine* elle-même qui ne tarisse, en l'aval, sur 4 kilomètres environ, de Buncy à Châtillon. Aussi les crues d'été, qui se produisent rarement dans le bassin de la *Seine*, sont-elles dues d'abord et surtout à l'afflux de l'Yonne. Dans les crues d'hiver, au contraire, c'est la continuité, beaucoup plus grande que l'intensité des pluies qui détermine l'élévation des eaux.

La saison et, par suite, le climat sont donc, avec les pluies, le facteur le plus important des crues. Or, la quantité de pluie dépendant avant tout de l'altitude et de la distance à la mer, il se trouve que le Morvan, région la plus élevée du bassin de la *Seine*,



Photo de M. P. Augustin.

LA SEINE, AUX APPROCHES DE NOTRE-DAME.

fait de roches imperméables, reçoit aussi des pluies exceptionnellement fortes; les emportements de l'Yonne, leur émissaire, s'expliquent d'eux-mêmes. De fortes pluies sont également observées près des seuils de partage des eaux, dans les parties supérieures du bassin de la *Seine*, de la Marne, de l'Aisne et de l'Oise. La hauteur moyenne de *s pluies* calculée pour le bassin de la *Seine* est évaluée à 683 millimètres pendant les vingt années écoulées, de 1861 à 1880. La moyenne des jours de pluie, pour la période 1873-1895, a été de 200 jours par an. *Paris* en effet participe de deux climats; le climat continental, avec pression basse, en été, élevée en hiver; le climat *marin*, qui est l'opposé. Des observations faites à l'Observatoire de Paris

LE PETIT BRAS DE LA SEINE  
SOUS NOTRE-DAME.LE PETIT BRAS DE LA SEINE  
AU SUD DE NOTRE-DAME.



PARIS : LA SEINE EN VUE DE L'HÔTEL DE VILLE.

Pl. 1, de M. P. Jousset.

68 mètres d'altitude, à Versailles 133 mètres d'altitude, à l'observatoire de Montsouris 78 mètres d'altitude, et à celui du parc Saint-Maur 50 mètres d'altitude, le seul qui soit à l'abri des influences perturbatrices de la grande ville. M. Renou, dans ses *Études sur le climat parisien*, a dressé la moyenne de ses températures normales :

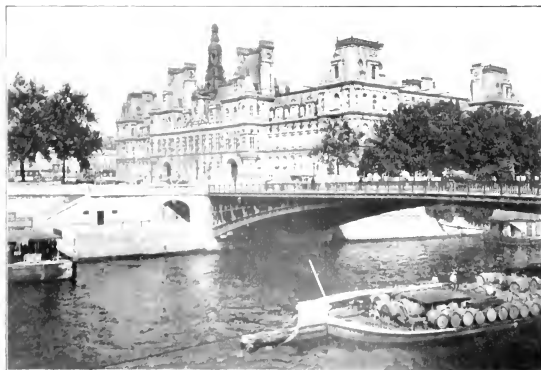
Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin
4° 1	4° 2	4° 5	5° 7	11° 1	13° 2
13° 1	12° 3	13° 8	16° 1	18° 2	16° 5
Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre
15° 1	14° 1	13° 1	12° 3	7° 4	3° 7
18° 2	15° 2	14° 7	10° 1	5° 5	2° 6

M. Deleury, le plus longtemps, lui remarque que la *saison froide*, du 1<sup>er</sup> novembre au 30 avril, reçoit beaucoup moins de pluies à Paris que l'*été chaud*, du 1<sup>er</sup> mai au 31 octobre. L'année se divise donc à Paris, au point de vue pluviométrique, en deux périodes :

l'une de déficit relatif qui dure environ cinq mois ; c'est la saison froide et sèche ; l'autre d'excès, durant les mois complémentaires.

La plus haute température enregistrée par l'observatoire de Montsouris a été de 38° en 1874 et en 1911 ; la plus basse, de — 23° 9, le 10 décembre 1879. En cette même année, le thermomètre est descendu à — 25° 6 au parc Saint-Maur. Ce fut un hiver exceptionnel : il débuta le 2 décembre par une bourrasque de neige à laquelle succéda une aïre de hautes pressions, avec un calme atmosphérique presque absolu ; la *Seine* resta prise pendant vingt-cinq jours ; la débâcle de la Loire à Saumur, cette année-là, fut terrible. L'hiver de 1890-1891 débûta subitement, en novembre, par une baisse de température extraordinaire : 20° en quatre jours ; le thermomètre resta au-dessous de 0° jusqu'au 15 février suivant et la gelée sévit presque sans interruption durant quatre-vingts jours. Au contraire de l'hiver 1879-1880, le vent du nord aggrava l'âpreté du froid qui, grâce à l'absence de neige protectrice, pénétra le sol, par sa continuité, jusqu'à 1 mètre de profondeur. Les arbres, gelés par leurs racines, comprimés dans leur écorce, célaient ; l'Europe subit des rigueurs sans exemple, la Tamise gela au-dessus de Londres ; le Rhône prit à Arles comme en 1879. Depuis le milieu du xix<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1879, quatre hivers furent exceptionnels : ceux de 1783-1784, 1788-1789, 1794-1795, 1829-1830, le plus malfaisant de tous.

La navigation de la *Seine* n'a, par bonheur, que rarement à souffrir de parcs écartés atmosphériques. Elle ne rencontre, dans le parcours de Paris, qu'une seule éclipse, celle de la Monnaie, en aval du Pont-Neuf. Partout ailleurs, le champ est libre. Il faut voir les bateaux de toute forme et toute couleur, chargés à couler bas, que tirent les tonneurs sur chaîne et les remorqueurs, jetant à tous les échos leur mugissement sonore : *cha-loups* de 300 à 500 tonnes, *marguats*, *flûtes de l'Orcey*, *Champagnons*, *Loireaux*, etc., battent incessamment le fleuve. Une population originale vit à bord et semble ignorer le monde qui s'agit autour d'elle. Souvent le pénichien est propriétaire de son bateau ; il y est né, il y vit entouré de ses enfants. C'est sa maison à lui ; un parterre de fleurs égaye la terrasse de son logis ; le chien, les enfants s'éclatent la sans crainte ; il n'est pas jusqu'à l'âne, chargé, le long des canaux, de tirer le bateau, qui n'y trouve son gîte, en attendant. Presque toujours le marinier de la Basse-Seine



PARIS : LA SEINE VUE DE L'HÔTEL DE VILLE.



Phot. de M. P. Jouve.

ÉCLUSE DE LA MONNAIE.

est Normand, celui de la Haute-Seine Champenois ou Bourguignon.

Le **port de Paris** comprend toute la longueur des quais de la Seine, à l'intérieur de l'enceinte fortifiée, ainsi que les canaux de *Saint-Martin*, de *Saint-Denis* et la portion du canal de l'*Ourcq*, qui finit en deça des murs, dans le grand réservoir commun de La Villette. Ainsi compris, le *port de Paris* compte plus de 23 kilomètres de rives, et son trafic, en 1895, atteignait près de 7 millions de tonnes transportées par 37 575 bateaux. Combustibles, engrais, bois et matériaux de construction, produits métallurgiques, denrées agricoles et alimentaires sont le principal élément du trafic. Le long des quais, 21 bas ports se succèdent sur la coulée de la Seine : 12 sur la rive droite, 9 sur la gauche ; ils sont munis de quais accostables, de terre-pleins, de magasins, de hangars, de grues fixes et roulantes, de monte-charge pour l'embarquement ou le déchargement des marchandises. Sur les canaux de *Saint-Denis*, de *Saint-Martin*, de l'*Ourcq*, les bas ports semblent ne former qu'un établissement unique, tellement ils se suivent de près. C'est le *canal de l'Ourcq* qui réalise le trafic le plus considérable.

Parmi les ports de la Seine, quelques-uns tiennent de la tradition une spécialité originale. Ce sont, en descendant le fleuve : le *port de Bercy* et ses 2 kilomètres de celliers où s'en couffrent des milliers de tonneaux ; le *port de la Rapée*, où débarquent les bois de Norvège ; le *port de la Gare* (rive gauche), dont les berges en pente douce reçoivent le chargement dangereux des fûts de pétrole ; le *port Saint-Bernard*, où de lourds véhicules déversent par un tuyau leur contenu



Phot. de M. P. Jouve.

TONDEURS DE CHÈVRES SUR LA BERGE, AU LOND, LE LOUVRE.

à l'écouleur, porté sur sa tête des sacs et des corbeilles de houille, à côté du *malin*, tout blanc, qui décharge les bateaux de plâtre. Les berges du fleuve sont un véritable atelier en plein air : les industries les plus diverses y ont élu domicile. Sans parler des bateaux-lavoirs fixes au rivage par de grosses poutres, des établissements de bains, des pontons pour les bateaux à vapeur, des postes flottants de sauvetage, les *cardeurs de laine* ont accaparé le large quai sondé au Pont-Neuf ; les *boueurs de chaînes* exercent leur métier sur la dévidoir des abreuvoirs ; aux approches du pont des Arts, que

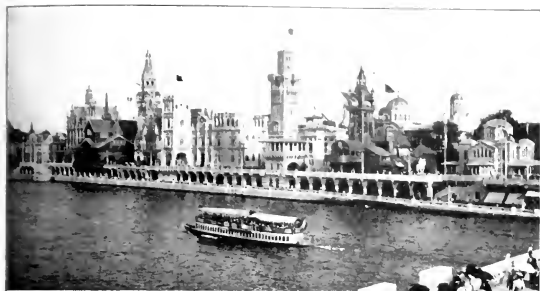


Phot. de M. P. Jouve.

LA SEINE DANS PARIS : PORT SAINT-NICOLAS.

Le mouvement des **voyageurs** sur la Seine ne le cède guère à celui des marchandises. *Mouches* et *hirondelles* desservent, pour la Compagnie générale des Vo-





RIVE GAUCHE DE LA SEINE PENDANT L'EXPOSITION DE 1889

L'avis des généraux les plus qualifiés : Chabaud-Latour, Bugeaud, etc., Paris recut enfin une enceinte de forts détachés. Au centre des lignes de circonvallation naturelles qui l'enveloppent depuis la frontière, c'est le réduit suprême de la défense nationale. Le siège de 1870-1871 a prouvé que ses approches étaient encore d'accès trop facile. Les Prussiens, installés à Versailles, purent tout à leur aise bombarder la ville, dont l'unique défense, au sud-ouest, était le fort de Vanves, à peu de distance des remparts. La leçon fut dure : elle a profité. Une nouvelle circonvallation d'ouvrages défensifs commande au loin tous les chemins convergents vers la place.

Ainsi Paris possède : 1° une enceinte fortifiée; 2° une ceinture de forts rapprochés; 3° une ceinture de forts éloignés.

L'enceinte, d'un développement de 36 kilomètres, n'a de valeur sérieuse qu'au sud et à l'est; l'ouest nord-ouest est déclassé, du canal de Saint-Denis à la porte d'Anteuil. Les anciens forts : au nord, forts de la *Breche*, de la *Double-Couronne*, de l'*Est*, composent le groupe de Saint-Denis; au nord-est, *Aubervilliers*; à l'est, entre le canal de l'Ouget et la Marne, les forts de *Bonaparte*, et de *Nogent-le-Sec*, de *Bongy* et de *Nogent-sur-Marne*, appuyés sur les redoutes et le retranchement de *Saint-Maur*, avec le fort de *Vincennes* en arrière, pour centre d'approvisionnement; au sud-est, de la Marne à la Seine, le fort de *Charenton-le-Pont*, au sud, sur la hauteur. Les forts d'*Ivry* et de *Bagneux* et, sur le front, la redoute des *Hautes-Bougères*, entre la Seine et la Bièvre; de cette rivière à la bouche de la Seine sur Billancourt, les forts de *Montrouge*, de *Vincennes* et d'*Ivry*; enfin, à l'ouest, dans l'enveloppement du fleuve, le mont *Valérien*, toujours redoutable : telles étaient les défenses de Paris, à l'arrivée des Prussiens.

Les nouveaux forts, étendus très loin la zone de protection de la place. La défense du *nord*, appuyée sur le plateau de *Villeneuve*, au revers de la forêt de Saint-Germain, commande les routes et les voies ferrées entre les hauteurs de *Cormeilles*, sur une bouche de la Seine, et *Servan-Livry*, sur la rive gauche du canal de l'Ouget; distance à vol d'oiseau : 28 kilomètres; la deuxième section défensive, à l'est, relie *Servan-Livry* à *Villeneuve-Saint-Georges*, *Toury* et la Seine, sur un parcours de 24 kilomètres environ;

le fort de *Villeneuve-Saint-Georges* est à 12 kilomètres de l'enceinte de Paris et 168 mètres d'altitude. De *Villeneuve*, en couvrant les hauteurs du *sud-est* par les bois de *Verrières* et *Palaiseau*, *Versailles* et *Marly*, des groupes fortifiés gagnent le cours de la Seine en contre-bas de la forêt de Saint-Germain, jusqu'au village d'*Herblay*, près de *Cormeilles*; cette section mesure environ 37 kilomètres.

À la vérité, toutes les brèches ne sont pas fermées à l'ennemi : on voudrait lier le fort de *Saint-Denis*, angle de la défense du nord, à celui de *Vincennes*, sur le front est, par un fort occupant le plateau intermédiaire dit « *Tour de Morlu* ». D'autre part, au sud, la distance de *Villeneuve* à *Palaiseau* étant de 16 kilomètres, on projette de l'intervalle de la Seine à la Bièvre par un fort sur le plateau d'*Ablon*, opposé à *Villeneuve*, une batterie près de *Meudon* et un ouvrage, à 176 mètres d'altitude, au nord de *Champlan*. Par ce barrage complémentaire se trouverait achevée la circonvallation extérieure, dont les deux

croisées doivent tenir l'ennemi éloigné à 32 ou 33 kilomètres de l'enceinte et l'obligerait à développer ses lignes sur un pourtour de 160 à 164 kilomètres, exigeant l'immobilisation de 420 000 hommes, alors que la défense du camp retranché de Paris n'en demanderait guère plus de 150 000. À l'intérieur du camp retranché, le chemin de fer de *Grande-Ceinture*, en rattachant les forts entre eux, permettrait le ravitaillement rapide du front de bataille en hommes, vivres et munitions.

## LA SEINE DE PARIS À ROUEN

Il semble que la *Seine* ait de la peine à quitter Paris : elle va, vient, se replie et se retourne encore, de *Sèvres* à *Saint-Denis*, de *Marly-Saint-Germain* vers *Cormeilles*. En quatre longs détours, elle fait près de 80 kilomètres, sur une distance d'un peu plus de 30 kilomètres en ligne droite. Un premier cycle, enveloppant le bois de *Boulogne*, passe en vue de *Sèvres*, effleure *Saint-Cloud*, *Suresnes*, *Puteaux*, *Colbeurre*, *Asnières*, attachés à la rive gauche; *Neuilly*, *Levallois*, *Clichy*, *Saint-Ouen*, échelonnés sur la droite jusqu'à *Saint-Denis*. Nouveau détour, enveloppant la presqu'île de *Gemeville* et ses champs



RIVE DROITE DE LA SEINE PENDANT L'EXPOSITION DE 1889



PARIS ET LE PALAIS DU TROCADERO





VUE GÉNÉRALE DE SAINT-DENIS.

C. M.

reliques dont ils ont le garde. La tempête passée, ils reviennent ; l'abbaye est restaurée, sans doute aussi l'église.

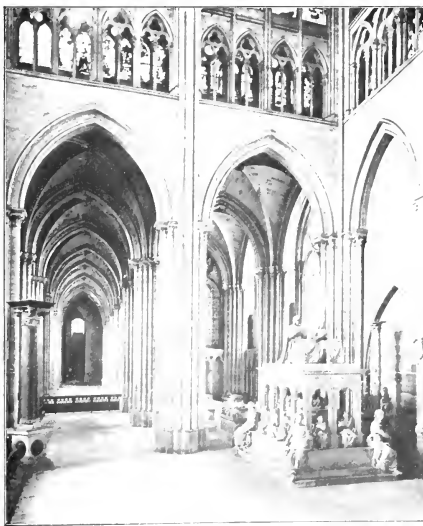
Au xiii<sup>e</sup> siècle, *Suger*, abbé de Saint-Denis, conseiller de deux rois et regent du royaume, rendra l'abbaye cardinale par une basilique somptueuse et vaste, capable de recevoir les pèlerins de plus en plus nombreux. Rien ne fut épargné pour l'embellir ; *Suger* fit rechercher et appeler les plus fameux orfèvres, peintres, verriers et sculpteurs de son temps. Il se produisit de sa personne, le grand chantier de *Saint-Denis* devant, pour la sculpture et l'ornementation des édifices sacrés, aussi bien que pour l'architecture « croisée d'ogives », le foyer ou *salutaria* et d'où s'épanouit l'art triomphant du xiii<sup>e</sup> siècle. La basilique de *Suger* ne devait pas durer cent ans. Au cours de ses recherches, Viollet-le-Duc a constaté que les fondations en furent médiocres, le mur de façade fut d'un ouvrage peu résistant ; on eut trop hâte d'en finir. Sur le conseil de saint Louis, les moines de Saint-Denis entreprirent la reconstruction bourgeoise 1211. *Pierre de Montreuil* en fut l'architecte. C'est, bien qu'assez délaissé, le monument que nous avons sous les yeux aujourd'hui.

*Saint-Denis*, devenu la nécropole des rois de France, eut fort à souffrir de la guerre de Cent ans ; les troupes de Charles le Mauvais, allies des Anglais, les Anglais eux-mêmes y causèrent plus d'un dommage. Alors disparurent un grand nombre de dalles funéraires et d'ornements, même des tombes royales : celles de Philippe Auguste, de Louis VIII, de saint Louis, que les Anglais n'aimaient guère et dont les figures, par surcroît, étaient revêtues d'argent ciselé. Le xiv<sup>e</sup> siècle éleva, dans la basilique, de fastueux tombeaux à Louis XII, François I<sup>er</sup>, Henri II. *Saint-Denis* pâtit des guerres de religion ; les orfèvres, les ornements d'antel furent pillés. Henri IV y rampa, bloquant Paris. Peu après, il revint pour abriter, dans la basilique, le 24 juillet 1594. Épreuves encore durant la Fronde : le trésor dut être transporté par les moines à Paris. — Au xviii<sup>e</sup> siècle, l'attention publique se détourna de *Saint-Denis* ; plus de tombeaux élevés à la mémoire des rois ; les cercueils s'entassent obscurément dans les caveaux. Au regard des contemporains de Louis XIV, l'œuvre du xiii<sup>e</sup> siècle paraissait une déchéance. Alors le titre et la dignité d'abbé sont sup-

primés, les revenus de l'abbaye attribués à la maison de Saint-Gyr (1686) ; un simple prieur, mis à la place de l'abbé, releva du supérieur général des hospitaliers de Saint-Maur, qui résidait à Saint-Germain-des-Près. Au xviii<sup>e</sup> siècle, l'abbaye fut reconstruite de fond en comble, d'après le goût du jour. Meux encore qu'au xviii<sup>e</sup> siècle, la basilique était de plus en plus négligée, néo-gothique, on en vint même à un tel mépris de l'art gothique, qu'il se trouva un prieur de *Saint-Denis*, D. Martet, pour demander, d'accord avec les esprits « éclairés » du jour, le déplacement des tombes royales du chœur, « œuvre d'une laideur horrible » ; un décor pseudo-antique devait aussi recouvrir les murailles. Un glorieux badigeon couvrit les murs. La Révolution coupa court à ces dévations. Gest désormais la basilique vouée à la ruine. Les événements se précipitent : le 13 février 1794, la suppression des ordres monastiques met fin à l'exis-

tence de l'abbaye de Saint-Denis ; au 14 octobre suivant, création d'une *Commission* chargée de procéder à l'inventaire des objets d'art contenus dans les églises ; le 26 septembre 1794, en vertu de la loi du 12 septembre de cette année sur l'*Validation des biens des églises*, quelques objets précieux (quatre-vingt-cinq) sont choisis par les savants Le Blond et Monge, pour être déposés au cabinet des Médailles ; le reste, qui constituait un incomparable musée d'art ancien et d'antiquaire, est jeté pêle-mêle dans des caisses et plus tard frêne, municipalité en tête, à la Convention (12 novembre 1794), par une colone qui étale au grand jour son incurable ineptie. Les épreuves s'ouvrent de la destruction tout au long l'ornement de notre galérie d'Apollon au Louvre.

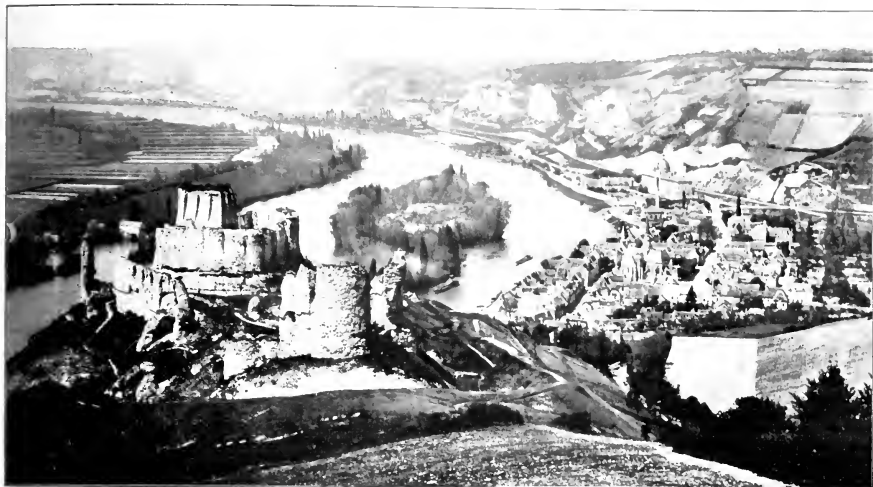
Le 1<sup>er</sup> août 1792, la municipalité de Saint-Denis fut obligée de verser le *centra* et le *bonnet* des tombes royales, tombes royales de la Monarchie de Provence, de Charles VIII, de René de la Rivière, etc. ; le met et est fondé la Convention (fondé de émon). Au 1<sup>er</sup> août 1793, sur la proposition du comte de Sidi public, la Convention, pour le travail de l'Université, ordonne la destruction des tombes de Saint-Denis, qui appartiennent de tous l'effrayant, en 1793. Aujourd'hui, les 67 c. s. sont de coupes d'ouvriers de mort sont le plupart des tombes gothiques, au début le « stèle » funéraires, les autres sont d'un bon travail appelé l'ensemble des Vobas ; on en fait une



INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE DE SAINT-DENIS.







RUINES DU CHÂTEAU-GAILLARD, AU PETIT-ANDÉLY.

C. N. B.

Louis VI (1121), d'une résidence royale qui existait au même endroit, sans doute un rendez-vous de chasse. Le donjon du château actuel, à part son couronnement du xiv<sup>e</sup> siècle, appartient au temps du roi Charles V. La chapelle, délicieuse avec sa rose et ses fenêtres de la même époque, se rattache au début du règne de *saint Louis*. On l'ignorait presque, jusque dans la seconde moitié du dernier siècle, tellement on l'avait enveloppée d'une épaisse guigne de constructions parasites.

Au xvi<sup>e</sup> siècle, *François I<sup>er</sup>* décida de reconstruire le *château de Saint-Germain*, Pierre Chambizès, puis son gendre Guillaume Millain, prirent la direction de l'œuvre. 1539-1548. Cette longue chevauchée d'arcades couronnées par des loggias à l'italienne, la pierre et la brique, employées au rebours de traditions consacrées par l'usage, donnent à l'ensemble de l'édifice un aspect imprévu qui n'est pas sans majesté ni sans grâce. *Henri IV*, trouvant trop sombre

quelques-uns et un montait Thiers en 1877. Depuis 1682, Louis XIV s'étant donné à Versailles, le *Château Neuf* de Saint-Germain fut laissé à l'abandon.

Pour le *Vieux Château*, Hardouin Mansard, sur l'ordre du roi, l'enclava de bords placés qui le délimitaient, sous prétexte de restauration. C'est là que vint Jacques II, roi déchu d'Angleterre 1688-1711, et qui fut proclamé son fils Jacques III, le chevalier de Saint-Georges. Avec Napoléon III, l'ancienne résidence royale a retrouvé son aspect d'autrefois : on l'a dégagée des bords apports du xvi<sup>e</sup> siècle et des ruines faites par les allocations bizarres qu'elle subit depuis la révolution. Tout l'intérieur est absorbé par le *Musée d'antiquités nationales*, créé par l'empereur, en 1862, et ouvert au public, le 12 mai 1867. Tout ce qui intéresse la préhistoire, particulièrement celle de la Gaule : statues, armures, ustensiles primitifs, re-

liefs, moulages, sarcophages, reconstitutions de places, décors, têtes militaires, d'engins de guerre, etc., y compose un singulier retour du passé. Ces collections nous montrent leur complément et leur explication dans une riche *Bibliothèque d'archéologie préhistorique*.

La *Forêt de Saint-Germain*, longue de 11 kilomètres, ombrée presque, avec la forêt d'Ardenne, de champs de bataille, des eaux de la Seine et de Paris et celle de Mais-



GRAND-ANDÉLY : LA HOTEL DE GRÉVILLE.



ANGLES-BEUFROI, AU GRAND-ANDÉLY.

C. N. B.

sons *T. J. M.*



CL. ND.

VUE GÉNÉRALE D'ELBEUF.

sons-Lafitte, l'autre érigée par la Seine, jusqu'en aval de Poissy. En 1604, commencée par Louis XIV, défend le bois, sur une longueur de 25 kilomètres, la superficie est de 3718 hectares, en chêne, charme, hêtre, pin sylvestre et pin d'Autriche. A l'inférieur, les Loges, maison d'éducation pour les filles des membres de la Légion d'honneur.

*Mantes-la-Jolie*, parc, champ de courses, fameux château bâti par Fr. Mansard, propriété du comte d'Arbois, de Launay, du financier Lafitte, de Berthay, de Goulans-Sainte-Honorine, en amont du confluent de l'Oise, Andrézy, Poissy, peuplent les contours de la forêt, le long du fleuve qui, largement développé, longe des îles verdoyantes. La ville natale de saint Louis, **Poissy**, a conservé son originale physionomie d'autant : pont du XII<sup>e</sup> siècle, église romane de Notre-Dame, restaurée par Viollet-le-Duc; enclos de l'abbaye on voit Meissonier, restes du monastère que Philippe le Bel construisit à la place de l'ancien château royal 8170 habitants. Au delà de Poissy, c'est une surprise, tout le long du fleuve, jusqu'à Bonen.

Après *Meulan*, que deux anciens ponts du XV<sup>e</sup> siècle relient à la rive gauche de la Seine, sur le pivot d'une île formant le faubourg du Fort, église Saint-Nicolas, du XII<sup>e</sup> siècle; hôtel de ville récent, style

Renaissance; château dont le donjon fut pris et renversé par Du Guesclin; voir **Mantes**, au débouché du bras vallon de la *Vaucluse*, Guillaume le Conquérant ayant livré cette ville aux flammes, son cheval, en bondant, le blessa mortellement. *Philippe*

de la Tour, héritière d'un bastion qui trempait dans le flot, les vieilles tanneries rangées le long de la Vaucluse; enfin, *Limay*, sur l'autre rive (droite), son fleuve, ses ponts, son église, le château des Gélisiers, 8821 habitants.

*Reims-sur-Seine*; ce nom évoque le souvenir du ministre de Henri IV, duc de Sully, auquel appartenait la terre et le château de Rosny. Au sommet d'une longue courbe du fleuve, *La Roche-Guyon* dardait, au-dessus de son château, un donjon cylindrique qui surplombe de vastes souterrains taillés dans le roc vif. *Vernon*, sur la rive gauche du fleuve, montait la garde pour le roi de France sur la frontière de Normandie. Philippe Auguste s'en rendit maître; Edouard III d'Angleterre brûla une partie de la ville; Charles le Mauvais pilla ce qui restait. Anglais et Français se disputèrent la position, durant la méfeste guerre de Cent ans.

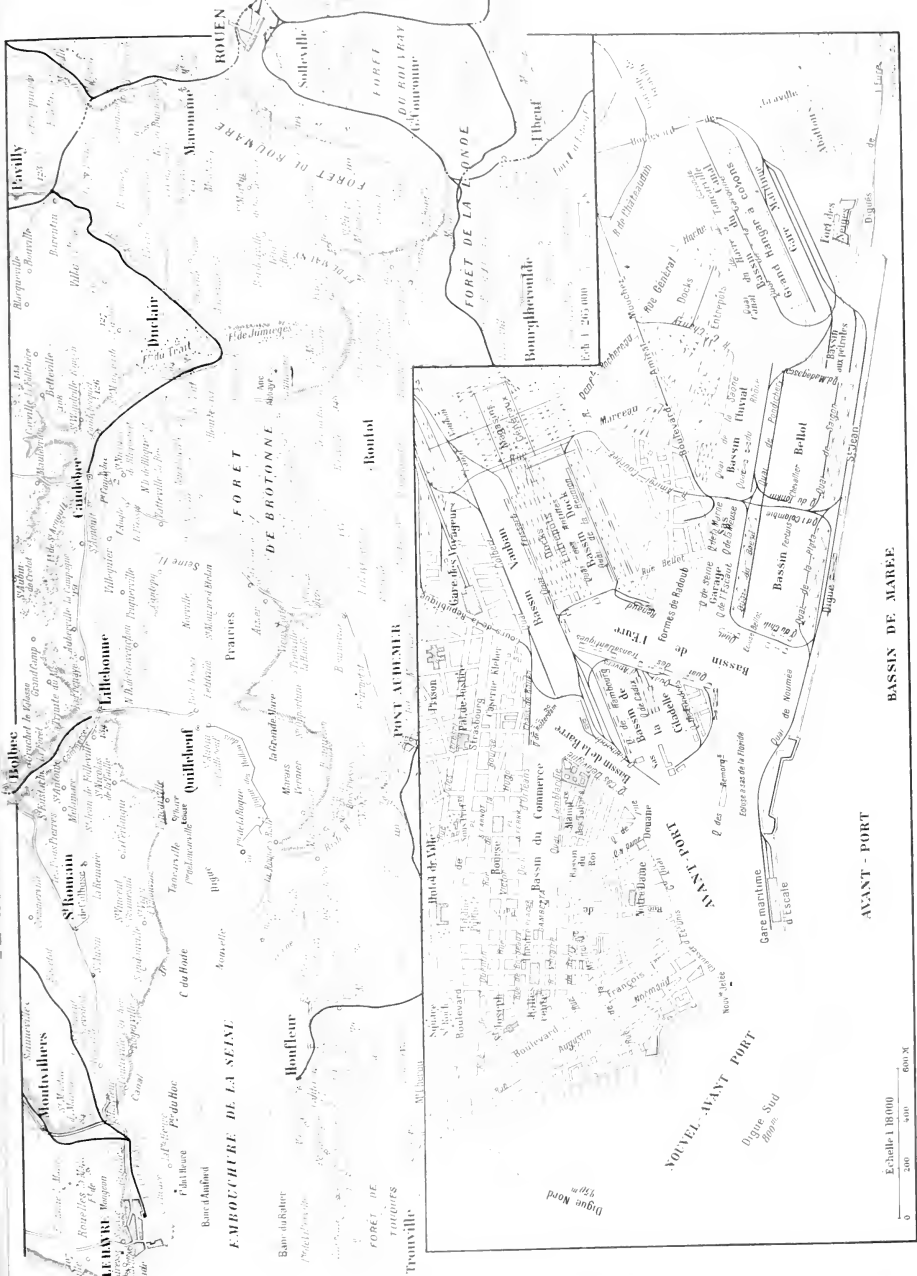
A la place d'une forteresse d'origine gallo-romaine, sur les hauteurs qui dominent **Gaillon**, le cardinal Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, l'un des promoteurs de notre Renaissance française, fit élever, en 1500, un palais auquel travaillèrent les plus habiles artistes de ce temps; Michel Colomb, Jean Juste de Tours y sculptèrent de délicates images. Ce fut un chef-d'œuvre et un modèle; la Révolution en fit des miettes, dont les meilleurs morceaux font aujourd'hui l'ornement du Louvre et de notre Ecole des beaux-arts.

Si Gaillon se tient à l'écart de la Seine, les **Andelys**, grand et petit, la bordent 5330 habitants. Ce fut une fière citadelle que le *Château Gaillard*, planté à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, par Richard Cœur de Lion, sur un rocher dominant ici le cours du fleuve. Il fallut à Philippe Auguste un siège de cinq mois et un assaut meurtrier pour l'enlever à Jean sans Terre en 1204. Trois enceintes défendaient la place, en l'isolant des terres voisines, par des fossés en partie creusés à même le roc; les murs de la dernière enceinte reposaient sur des assises rocheuses ayant 8 à 10 mètres de haut; ceux du donjon mesuraient 4m50 d'épaisseur à la base. Tout cela est décapité, Henri IV ayant fait démanteler la forteresse en 1608 et Richelieu abattre le donjon. De vastes souterrains voûtés s'ouvraient entre la seconde et la troisième enceinte; au bas de l'escalier, qui plonge, se dressent les ruines d'une tour d'approche. Elle qui coupe le milieu du fleuve conserve les débris du fort *Boutarant*, que Richard Cœur de Lion avait posé là en sentinelle.

Le *Petit-Andelys* se groupe dans un site charmant, sur la rive droite du fleuve, l'un pont et un boulevard lient le *Petit-Grand-Andelys*, située dans l'écrasement de la vallée du Gandon. Un monastère y aurait été fondé, au XI<sup>e</sup> siècle, par sainte Clotilde. L'ancienne collégiale Notre Dame offre l'élégance et la richesse du style ogival fleuri associée à l'art de la Renaissance (superbes verrières du XIV<sup>e</sup> siècle, buffet d'orgue magnifique, de la même époque; à gauche de l'église, chapelle de Sainte-Clotilde, l'hôtel du *Crand-Cerf*, avec sa



CL. ND.





cheminée monumentale, ses poutres sculptées, ses boiseries, sa façade historique, est un legs du xiv<sup>e</sup> siècle, au *Grand-Aubert*; Victor Hugo, Walter Scott en furent les hôtes.

Au débouché de l'Eure sur la Seine, *Pont-de-l'Arche*, entre l'ancienne France et la Normandie, eut à souffrir de ce double voisinage; Charles VII reprit d'ailleurs promptement la place, en 1439. Une belle promenade égaye les anciens remparts, dont les fossés ont été convertis en jardins. L'église, inachevée, du xiv<sup>e</sup> siècle, n'est pas sans beauté; de belles verrières du xvi<sup>e</sup> siècle, des stalles, empruntées à l'abbaye voisine de *Bon-Port*, ornent l'intérieur. L'abbatiale de *Bon-Port* en est réduite à ses piliers; par contre, le réfectoire conventuel, du xiv<sup>e</sup> siècle, s'élève encore sur un bras de la Seine.

Avant de toucher Rouen, la Seine tourne brusquement sur *Elbeuf*, en 16 kilomètres, au lieu de 3, atteint Oissel, rive gauche, borde la forêt de Rouvray; c'est la lande de la capitale normande qui commence.

**Elbeuf**, 18200 habitants, dès le xiv<sup>e</sup> siècle, était connu pour ses draps de finesse moyenne. Des filatures de laine, teintureries, carderies, maisons d'appret, corroies, fondries, etc., y donnent la vie à 20000 ouvriers. Presque toute la laine est tirée de la Plata. Le port en Seine, d'*Elbeuf*,

apporte un précieux concours au mouvement et à la main-d'œuvre de ses fabriques. — Eglise Saint-Etienne, du xiv<sup>e</sup> siècle, avec de belles voûtes à clefs pendantes, d'admirables vitraux et une cuve baptismale faite de marbre provenant d'Herculanum; c'est en effet un duc d'Elbeuf, Emmanuel-Maurice, qui explora le premier, en 1715, les restes de cette ville ensevelie. Vitraux et orgues de Saint-Jean.

Dans Rouen même, l'*Aubette* et le *Robert*, deux rivières sœurs, descendent à la rive droite de la Seine. Nourri des claires fontaines qui filtrent les calcaires du pays de Caux, le *Robert*, dont le cours dépasse à peine 10 kilomètres et la largeur 4 ou 5 mètres, offre par la constance de son débit un merveilleux appoint à l'industrie, qui accapare ses rives; teintureries, filatures, moulins à foulon, à papier, etc., se pressent en amont et en aval de Darnétal.

**Rouen**, est un port, l'un des premiers de nos ports intérieurs, non seulement par la multiplicité des échanges, mais aussi par son matériel fluvial. Il comprend trois bassins; le *bassin maritime*,

constitué par la Seine, à l'aval du pont Boieldieu, avec un développement de 2167 mètres en rive droite, 2077 en rive gauche, des quais, des appointements continus. Les deux autres bassins, formés par la liaison de plusieurs îles, sont: le *bassin aux Bois*, avec onze appointements, sur une longueur de 968 mètres, une cale de 75 mètres; le *bassin aux Pétroles*, long de 720 mètres. Dans leur ensemble, les trois bassins présentent une longueur utilisable de 6500 mètres, pour le stationnement et le déchargement des navires. Des voies ferrées les relient entre eux, ainsi qu'aux chemins de fer du Nord et de l'Etat. Des hangars couvrant 12000 mètres carrés reçoivent les marchandises: céréales, maïs, pétroles, bois pour l'importation; sucres bruts et raffinés, plâtre, houille, marne, pyrites, denrées agricoles, pour l'exportation. De 1872 à 1895, le mouvement du port de Rouen est passé de 331833 tonnes à 1778808; le tonnage des navires a cru, plutôt que leur nombre. Le simple droit de tonnage de 0 fr. 33 perçu par la Chambre de commerce a produit près de 450000 francs, en 1898. Il faut comprendre dans le mouvement du port celui du *bassin fluvial*, en amont du pont Boieldieu, réservé à la batellerie et aux transports à destination de Paris.

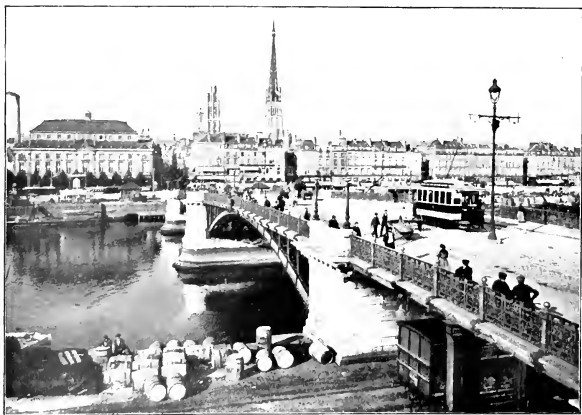


ROUEN : LE PONT TRANSBORDEUR.

CL. N.

## LA SEINE DE ROUEN A LA MER

C'est un enchantement! Partout ailleurs qu'en France on en dirait merveille et on traiterait, la Seine se met en frais: six fois elle se repaie sur elle-même, enchaînant dans le cristal de ses eaux de grands massifs forestiers ourlés de blancs villages penchés à la rive ou perchés sur les crêtes. Dans un premier cycle ouvert au sud, vers le village de la Buaille, la *forêt de Rouvray* (3239 hectares) est liée vers le sud-ouest à celle de la *Lande* (2154 hectares); l'une, de pins sylvestres, avec de grands espaces libres; l'autre, de hêtres, chênes, charmes, aux remous pittoresques, piqués d'arbres géants, comme le « bel Arêne », hétraie de onze bras qui s'élance à 22 mètres de hauteur. Le second cycle du fleuve, ouvert au nord, encadre la *forêt de Romme*, 1057 hectares, dont les futaies recèlent un abondant gibier et comptent des sujets remarquables, comme le Gros-Hêtre, dont la circonférence ne mesure pas moins de 8m,50. Nouveau détour



ROUEN : LE PONT BOIELDIEU.

CL. N.

de la Seine vers les falaises de *Ducour*, étai du pays de *Gaux*; la forêt de *Manay* s'allonge, au sud, dans l'intervalle, environ 950 hectares; à sa lisière et dominant la rive gauche du fleuve, *Claumont* et ses carrières de pierre blanche, dont les hautes parois se profilent en formes pittoresques.

Dans un quatrième cycle s'inscrivent **Jumièges** et sa forêt, les ruines de *Saint-Wandrille* et la forêt du *Trud*.

L'abbaye de *Jumièges*, fondée au milieu du vi<sup>e</sup> siècle par saint Pluibert, devait s'élever au milieu d'un repaire; l'iconographie ne manque pas de représenter son fondateur en compagnie d'un loup, devenue l'une des plus riches de Normandie. L'église de *Jumièges* est une basilique aujourd'hui privée de voûte et dont le cheeur, du x<sup>e</sup> siècle, ne subsiste que par l'arcade. Deux chapelles; celle de *Saint-Pierre* xiv<sup>e</sup> siècle, et celle de *Saint-Martin* xv<sup>e</sup> siècle, s'arabescent au flanc sud de l'église; la salle capitulaire du xiv<sup>e</sup> siècle; la salle des robes, qui servit de salle des gardes à Charles VII pendant qu'il résidait à l'abbaye; le logis abbatial, des caves voûtées, enfin un musée de chapiteaux, de bas-reliefs, de dalles funéraires, de desbris sculptés offrent un vif intérêt.

L'emule de *Jumièges*, *Saint-Wandrille*, abbaye fondée au milieu du vi<sup>e</sup> siècle par un disciple de saint Colomban, dressa les murs de labures de sa vieille église près d'une rivièrette, la Fontenelle, cloîtres des xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles, refectoire des xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles.

**Caudefec** est la clef de voûte d'un grand arc enveloppant,

dessiné par la *Seine*, autour de la *fort de Redonne* 6 758 hectares, somptueux massif coupé de vallonnements, escarpé d'est et d'ouest, d'où jaillissent des futs altiers, comme le cheu-cuve, de forme bizarre, qui mesure 69,60 à 1 mètre du sol.

Le cycle de *Caudefec*, plus déboulé que les autres, accuse un changement dans le régime du fleuve. La *Seine* désormais ne se contracte plus aussi brusquement; elle s'étale, se déroule avec ampleur; le flux et le reflux l'agitent, c'est l'estuaire qui commence. Aussi, lorsque, l'époque des grandes marées, le flot, soulevé par les violents soulèvements du large, remonte le fleuve, le choc des vagues contre le courant fluvial produit-il une infinitésime, l'air modeste ou *maucourt* qui roule avec une force irrésistible et une vitesse de 6 à 10 mètres par seconde. Légèrement inclinés vers le centre, les vagues se déposent comme les replis d'un mousselineux serpent, et ont contre les rives des traînées fumeuses qui déboulent avec fracas, bondissent en fusées et en clames et s'effaissent en remous tournoyants. C'est l'avant-garde de la mer qui vient. *Caudefec* a encore des maisons pittoresques; le portail de son église Notre-Dame d'une merveille du xv<sup>e</sup> siècle.

Avant que de se porter à l'embouchure du fleuve et sur les rives, on voit le plus en plus reculer le flot, le fleuve, de la *Seine* comment il peut être à *Quillebeuf*, tout au moins en amont de *Quillebeuf*, la pointe, extrême, presque au bout, se dressant en face des hauteurs de *Tancarville*, contre-forts du plateau de *Caudefec*, étaient les deux pylônes d'entrée de la



C. ND.

PETIT BRAS DE LA SEINE, A SAINT-AUDIN.

la pointe de *Quillebeuf* au cap de La Roque, fut une sorte de golfe intérieur, de près de 6 000 hectares, de grand marais *Vernier*. Le voû comblé à son tour. La partie la plus creuse, la *Grand'Mar*, rappelle les waterings du nord, sillonnées de canaux; partout s'étend la plaine verte; les bruits paissent là où s'échouaient les navires.

A l'issue d'une vallée fertile et industrielle, au point même où la *Risle* rallie ses divers bras en un seul courant navigable, avivé par le flot, **Pont-Audemer** étendait, au moyen âge, des relations directes avec l'Orient. Le port n'est qu'un élargissement de la rivière, on peut voir les bateaux de faible tonnage, d'un tirant de 3<sup>m</sup>, 50, des caboteurs qui apportent les bois du Nord ou les charbons anglais, en chargeant pour fret de retour les produits agricoles et les fruits, des peaux ouvrées et des cuirs manufacturés dans les tanneries de la *Risle*, 6 123 habitants.)

**Honfleur**, plus près de la mer, à l'embouchure de la *Clair*, dans une crique enveloppée de coteaux boisés, se trouvait prédestiné au rôle de grande cité maritime et commerciale. Ses marins, des premiers, explorèrent le golfe de Saint-Laurent, prirent pied à Terre-Neuve, pousèrent jusqu'aux lointains parages des îles de la Sonde, en contournant l'Afrique. Malgré la récente et formidable concurrence du Havre, *Honfleur* tient bon; son petit port d'échouage, drainé par les chasses de la *Clair*, n'a pas perdu le contact des pays d'outre-mer; sur ses quais les laines, les cotons, les sucres bruts importés s'entassent à côté des produits agricoles, légumes, fruits, œufs, volailles, céréales destinées surtout à l'Angleterre. 9 298 habitants.

Lorsque la vague déferlait, à 50 mètres en contre-bas de son pilier de roe, il fallait être habile, d'coup sûr, pour tenter l'escalade du château de *Tancarville*. Sur l'extrême saillie, la tour de l'Aigle se hissait à 27 mètres



C. ND.

PORT DE L'ABBEY DE SAINT-WANDRILLE.



RUINES DE L'ABBAYE DE JUMIÈGES.





CLUSE  
CAUDEBON-EN-CAUX.

ANCIENS FOSSÉS DE CAUDEBON.

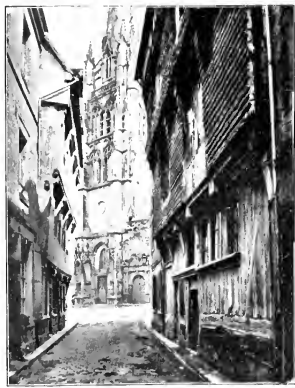
sur la baie du fleuve. Largement épanouie, et l'écartée de la mer.  
La gentille petite rivière qui donne la vie aux prairies, aux rizières et aux charmantes fontaines de *Bolbec*, ou est le port de **Lillebonne** à la montée des navires et du flot de marea. 3566 habitants.

Ancienne capitale des *Cabets*, Lillebonne comprise, non sans peine, par les Romains, prit le nom de son vainqueur, *Juba bona*, Jules César, d'où on a fait *Lillebonne*. On jugera de son importance, par le nombre et la valeur des débris gallo-romains, les *cadets*, fragments de statues, monnaies et médailles, exhumés de son territoire. Ce fut l'une des stations de la flotte romaine qui surveillait les côtes de la Manche; une voie de terre l'unissait à l'équipage à travers du plateau, et, par le coude de la Seine, la liait à Rouen, Nantes, Lorient. Il fut nombreux, aux plus beaux kilomètres à travers les terres pour aborder, avec la rivière de *Lillebonne*, le débouché de la Seine.

**Harfleur**, au temps des Romains, fut l'écluse de l'équipage. L'écluse, il s'appelait, par l'estuaire de la *Lezede*, sur lequel, la mer, en enveloppant la moitié, a dit une chronique de la fin du *XV<sup>e</sup> siècle*, et de bonnes murailles en défendaient l'accès, du côté de la terre,

encore; une épaisse tour carrée surplombait l'épie du rivage, tandis qu'un profond ravin s'enfonçait à l'intérieur. Fortifié est à présent bien décrié; au travers des voûtes effondrées, la vieille demeure des seigneurs de l'ancêtre ville bailla à tous les vents du ciel; le heurte groupe aux murailles; en bas se dand le vert l'apais de l'eau, qu'il les pousse, l'écume, mais, de cette ardeur en ruines, qu'il le débonnaire. Une

Deux bassins formaient son port; l'un à l'intérieur même de la ville, simple élargissement de la rivière pour les barques de commerce; l'autre, extérieur, le « ches des galères », où s'amarrèrent les bâtiments de guerre, l'Anglo-lande, l'Anglo-terre, l'Espagne, entretenaient des relations suivies avec *Harfleur*. Plusieurs fois les Anglais s'en emparèrent. A la fin du *XVI<sup>e</sup> siècle*, les attiressements de la



VIEILLES MAISONS À HARFLEUR.

Seine, tenant l'équipage son double port, et c'est peudement que la *Lezede*, que au long, par un cours sinuieux, l'ancêtre golfe qui lui donna le *XVI<sup>e</sup> siècle*, le port, qu'on l'a rache au canal de l'ancêtre ville, le port de *Harfleur* a repris, qu'il l'importance, 3320 habitants.

Le travail d'atterrissement accompli par la Seine est prodigieux. Les 60 kilomètres de digues, submersibles qui l'assistent, ses eaux en aval de Candelet, jusqu'à 45 kilomètres, environ au-dessous de Quillebent, ne empêchent pas les alluvions qu'elle charrie de se déposer sur les fonds voisins. On l'évalue à 8000 ou 10000 hectares les terrains soustraits par le fleuve à la terre ferme. Dans l'espace de deux années seulement, une masse alluvionnaire, évaluée à 26 millions de mètres cubes, a pu s'étaler entre Villequier et Quillebent, sur une étendue de 1300 hectares et exhausse l'écoulement de 1 mètre par an. Si, par son côté, comme il est arrivé, pour *Harfleur*, une digue de 2400 mètres par la mer, vient se joindre au rivage, en forme de croc et enclenche une sorte de bassin tranquille, les alluvions marines et fluviales s'y déversent à plaisir et ne tardent guère à empiéter le port voisin. La pointe du *Hoc* a joué ce rôle pour *Harfleur*.



le bassin *Vaucluse* 1580 mètres de quai; superficie, 7 hectares 12, entre la zone et les entrepôts qui couvrent 23 hectares; le bassin de l'*Eure* 2000 mètres de quai; superficie, 21 hectares, où s'amarrèrent les grands paquebots transatlantiques, et son annexe, le bassin des *Dalles*; enfin, le bassin *Bellet* (2800 mètres de quai; 1050 mètres de long, 220 mètres de large), dont la belle nappe, divisée en deux darses, est reliée à celle de l'Eure par un canal éclusé de 400 mètres. Au centre de ralliement des bassins et de



usines pour construction de machines, et, au premier rang, les ateliers de la *Société des forges et chantiers de la Méditerranée*, les *Forges Havennes*. Aux cotéaux voisins s'élevaient les jardins semés de villas; déjà l'ancien village des lacunes de l'Eure dépassait en population 132 430 habitants. La vieille capitale de la Normandie. Mais les progrès de sa jeune rivale ne peuvent être pour elle et un suet d'appréhension: *Le Havre* est surtout un port commercial et maritime, tandis que *Rouen* fait sa prospérité d'un remarquable développement industriel et surtout de la situation qui en fait l'entrepôt naturel d'une vaste région productive et l'éclat nécessaire de Paris à la mer.



Fig. 1 de M. P. Doucet

BASSINS DU HAVRE : LE LONG DES QUAIS.

l'avant-port, le bassin de la *Citadelle* comprend un sas éclusé et un grand réservoir divisé en deux darses, ouvertes sur le bassin de l'Eure par une écluse. Sur le flanc du bassin Bellet, débouche le canal de Tancarville 25 kilomètres, qui permet l'accès du Havre à la battellerie de la Seine, en lui évitant les risques et le détour des bas-fonds de la baie.

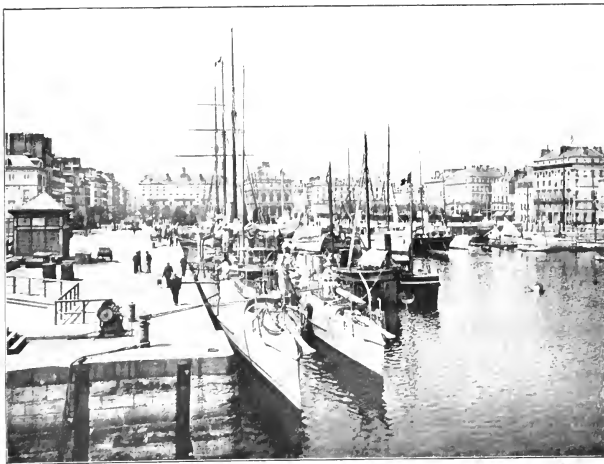
De vastes projets, s'ils se réalisent, doivent doter *Le Havre* de nouveaux bassins. Dès à présent, un *nouvel avant-port* fait une assez large emprise sur la mer, au moyen de deux digues opposées. On a voulu éloigner ainsi les approches du port de la zone d'envasement produite par la Seine. De plus, une fosse profonde doit permettre aux plus grands navires de rester à flot, à toute heure de marée. Sept phares éclairent le port et ses approches. Deux tours quadrangulaires se dressent à 121 mètres d'altitude, sur la falaise du cap de la Hève, autrefois *Chef de l'air*; le feu électrique de la tour Nord porte jusqu'à 51 milles par temps clair; ce phare est le plus puissant du monde. Le banc de l'*Éclat* est éclairé par une bouée lumineuse.

La ville du Havre (136 160 habitants) a grandi avec son port; elle possède de larges boulevards, de beaux monuments: Hôtel de ville, Bourse, etc., mais tout cela est trop récent pour offrir, excepté dans les musées et l'église Notre-Dame aux XVIII<sup>e</sup> siècles, un intérêt d'art ou d'archéologie. La ville du Havre est toute de mouvement: à côté des entrepôts, sont les

## AFFLUENTS DE LA SEINE

### AFFLUENTS DE DROITE

L'*Aube*, l'*Alba*, la *Bianche*, la *claire*, issue du fait loise qui lie entre eux le Haut du Soc 316 mètres et le mont Saulx 512 mètres, dont les versants descendent, vers l'est, à la Saône, perd, au passage de l'odille fissurée, une partie des eaux qui lui versent les sources limpides de la craie. Elle abonde, dans une fraîche clarté de prairies, *Château de la Vallée*, où saint *Benoît*, un Bourguignon 1091-1153, moine de Clairvaux, fonda, au début du XII<sup>e</sup> siècle, une abbaye dont la règle dépassait en sévérité ce que l'on avait imaginé jusqu'alors. L'austérité de sa vie, l'éloquence de son langage et l'ardeur de sa foi donnèrent à l'abbé de Clairvaux une grande autorité sur son siècle; il traitait avec les rois et l'empereur, et se fit l'énergique auxiliaire de la papauté dans l'effort qu'elle tentait pour sauver l'Occident de l'islam. En 1166, *Bernard* parcourut la France et l'Allemagne, prêchant la Croisade à Vézelay, à Spire. A son appel, l'empereur Conrad, le roi de France Louis VII prennent la croix. Partout où le convie l'intérêt de



LE HAVRE : BASSIN DE COMMERCE.



passé, à 119<sup>m</sup>, 35 au-dessous du faite du plateau de Langres, d'un versant à l'autre, par un tunnel dont la voûte en plein cintre débouche dans la vallée de la Vingeanne, après un parcours souterrain de 1820 mètres.

**Langres** occupe un contre-fort du plateau de ce nom, projeté entre le double sillon de la *Marne* naissante et de la *Bonneville*; à l'extrême pointe du promontoire, les *Fourelles*, 126 mètres, que couronnent de gros clochers, ont livré, ainsi que le cirque de la *Marnotte*, de notables débris antiques. Ce fut, en effet, de très bonne heure, une puissante cité que la capitale des *Langons* : aucune assise ne semblait mieux préparée que la sienne pour la défense. *Langres* pourtant devint l'alliée de César, dès son arrivée en Gaule. Mais c'est un de ses enfants, *Sabinus*, qui, à la mort de Néron, tenta de reconstituer un empire gaulois. 70 ans après J.-C., il échoua; obligé de se cacher avec sa femme *Eponine*, pour échapper au supplice qui l'attendait, le chef lingon aurait vécu, pendant neuf ans, dans une grotte située près de la source de la *Marne*. Si proche de la germanie, *Langres* ne pouvait manquer d'en souffrir : au III<sup>e</sup> siècle, les *Alamans*, *Croci*, l'aitrancher la tête à son évêque, saint *Decer*. En 201,

nouvelle invasion, érasée sous les murs de la place par *Constance Chlore*. Enclavé dans le royaume des *Burgondes*, *Langres* vint, au moyen âge, sous l'autorité de son évêque qui, à l'égal des princes souverains, pouvait battre monnaie; au XII<sup>e</sup> siècle, *Langres* fit retentir la couronne. C'était un poste d'avant-garde, au débouché de la frontière. Occupée, en 1814, par les Autrichiens, la place échappa aux Allemands de 1870-1871. On l'a soigneusement fortifiée depuis. La citadelle est le centre d'un vaste camp retranché, dont les lieux battent une circonférence de 80 kilomètres : les anciens et les nouveaux forts sont reliés par une voie ferrée. Un chemin de fer à crémaillère escalade le plateau de la ville, d'où surgit la cathédrale *Saint-Mammès*, bel édifice de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, dont la façade est déguisée par deux tours de style gréco-romain, dues au XVIII<sup>e</sup> siècle. Belle porte gallo-romaine (9 420 habitants).

Laisant *Chamant* sur sa gauche, la *Marne* capte la *Sucre*, en amont de *Gondes*, *Condote*, confluent, près de *Donjeux*, elle se double du *Repon*, presque aussi abondant qu'elle. C'est dans le voisinage, amont, que s'amorce le coude de la *Haute-Marne*, complément de celui de la *Marne* à la *Saône*, *Joinville*, sur la rive gauche de la *Marne*, au pied de coteaux verdoyants, dont la croupe porte un petit bois encaigné à la place de l'ancien château féodal, rappelle le fidèle historien et ami du roi saint Louis. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le duc de *Joinville* passant à



ÉGLISE SAINT-PIERRE, A BAR-SUR-AUBE.

Claude de Lorraine, chef de la maison de Guise, pour laquelle l'ancienne baronie fut élevée en principauté. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, il devint propriété de la famille d'Orléans, qui en a relevé le titre, *Saint-Dier*, dont l'origine se rattache à la translation des reliques de l'évêque de Langres, formant, sur la rive droite de la *Marne*, une position de premier plan, qui en fit, au XVI<sup>e</sup> siècle, une place de guerre dont Charles-Quint, avec 100 000 hommes, ne put venir à bout que par la ruse (1544). En 1814, même affront contre l'invasion : la croix de la Légion d'honneur figure dans les armoiries de la vaillante et industrielle cité.

À gauche, conflue la *Blaise*, qui passe à *Vassy*, connu pour le tragique et malheureux événement du 1<sup>er</sup> mars 1562; puis, la *Saulx*, l'*Yronna*, la *Bardue*, la *Beuvronne*, la *Chée* et la *Vière* convergent vers *Vitry le François*, capitale au petit pied de la verte région du *Perthois*. Pour avoir brûlé ses églises par esprit de vengeance contre le comte de Champagne, et avoir ainsi causé la mort de 1 200 malheureux, Louis VII entreprit la deuxième croisade. *Vitry*, au XVI<sup>e</sup> siècle, montait la garde sur notre frontière de l'est : Charles-Quint, furieux de sa résistance, la détruisit

presque entièrement (1544). L'année suivante, une nouvelle ville, grâce à d'importants privilèges, était fondée par François I<sup>er</sup>. Le *Perthois*, vaste cirque d'alluvions sur un sous-sol argileux, est couvert de riches cultures et de prairies favorables à l'élevage du bétail, vaches laitières et chevaux de trait. Il faut traverser toute



ANCIENNE PORTE A VITRY-LE-FRANÇOIS.



plantée en raisins blancs, donnent des *produits* de grande qualité. Les vignobles de la région de Reims, y compris Bouzy, Trepail, Ambigny, ex-clusivement au sud, donnent des vins riches en alcool et dont le bouquet est accentué. On tire des vignobles de la région de Reims des vins

une petite quantité de vin blanc, fait de sucre, d'alcool et de vin de raisin, est réservé pour l'usage hospitalier, tant celle-ci, d'ailleurs, n'est pas destinée à l'usage de la population, va repandre la gaieté par le monde.

D'après Le Châteauneuf, Commerce de Reims, la Champagne a ex-



CAVES CHAMPENOISES : LES BOUTEILLES.



CAVES CHAMPENOISES : LES FÊTES.

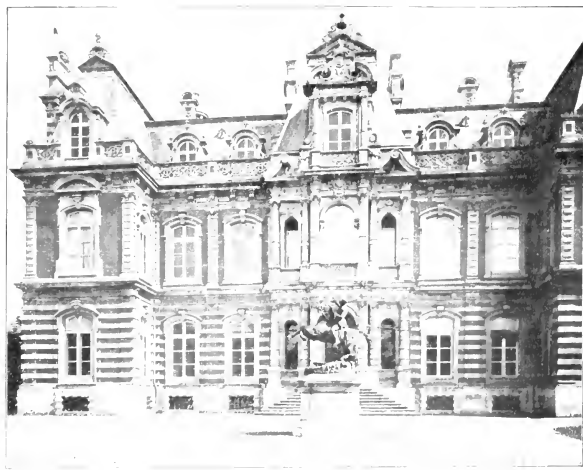
ordinairement, les blancs susceptibles d'être champagnais, les rouges pour la consommation courante. À citer encore les vignobles de Vitry, sur les collines orientales de la région champenoise. Les grands vins de Champagne sont faits principalement de raisins rouges, composés avec des crus de la Montagne de Reims, de la vallée de la Marne et de la côte blanche de Gramant et d'Ayze. Les vins rouges de Bouzy, délicats et légers, ont une réputation méritée; de même ceux de Vitry, Villodmanne, etc.

C'est une culture coûteuse et complexe que celle de la vigne en Champagne; la lutte engagée contre les maladies parasitaires, oidium et phylloxéra, n'est pas pour la simplifier. Cette culture se caractérise par une sorte de proxénat annuel, qui a pour but de développer le système radiculaire, tout en maintenant le raisin à proximité du sol, afin de favoriser la maturation. Le *pinot noir*, le *pinot blanc*, de Gramant et d'Ayze, sont les cépages préférés des grands crus; pour les seconds crus, le *pinot Meunier*. Un soin méticuleux préside à la récolte du raisin; on élimine sans pitié les grappes pourries ou manquant de maturité. Aussitôt la récolte conduite en cave, on presse sans délai, afin de séparer rapidement le jus de la pulpe et d'empêcher celle-ci de donner de la coloration au vin; les trois premières pressées constituent le vin de cave. Les moûts sont mis en fûts et transportés à destination. Sous l'action des ferments, micro-organismes que le moût entraîne, le sucre naturel du raisin se transforme en alcool et en gaz acide carbonique. Avec l'hiver, les ferments perdant leur activité, le vin se clarifie; on le soutire, on le mélange de crus divers, suivant la vinosité, la finesse et le bouquet de chacun; c'est la *cuvée* qui est mise en bouteilles au début du printemps, avec, pour chaque récipient, une petite quantité de sucre de canne. On bouche et l'on graise. La chaleur venue, le moût a soulevé le bouchon, la fermentation reprend et décompose ce qui reste de glucose dans le liquide, en acide carbonique qui, cette fois, reste emprisonné. Mais en nouveau travail laissant quelque dépôt, l'on décante le liquide, désormais très pur, mais sans couleur, puisque tout le sucre s'est transformé en alcool et en acide carbonique,

produit, au cours de l'année 1909; à l'étranger, 19 992 314 bouteilles; en France, 12 713 024. Total du mouvement : 38 923 834 bouteilles.

Les réserves en bouteilles sont entassées dans des caves dont on a extrait la pierre à bâtir et dont les galeries s'allongent et se croisent à l'infini, tantôt sous l'arc romain, tantôt sous l'ogive gothique, décapées dans le roc vif, de grands supports sculptés en ronde-bosse, à même le rocher, forment des tableaux originaux aux parois de certaines salles. Les caves de la maison Pommery, à Reims, n'ont pas moins de 17 kilomètres de développement; celles de MM. Chandon, à Épernay, ne leur cèdent guère. Ces vides souterrains, dans l'extricable réseau de leurs galeries, renferment des richesses incalculables.

Chemin faisant, la *Marne* a détaché, au sud de la Champagne, le canal de la *Marne au Rhin*, par la coulée de l'Orain; aux approches

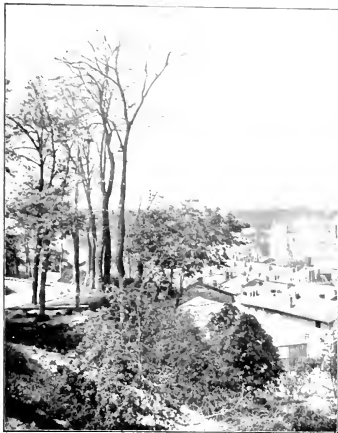


PIÉTRUC : L'AVANT DU CHÂTEAU PIÉTRUC.

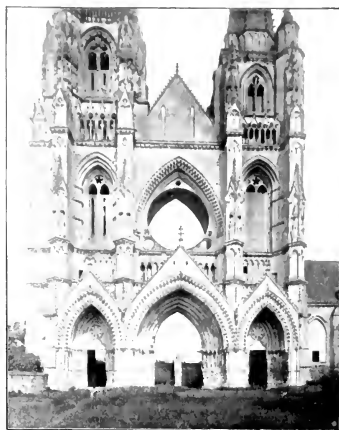




Saint-Michel, qui tenait auparavant ses assises dans la célèbre abbaye du Mont. Des prisonniers de marque furent internés à Vincennes : Henri de Navarre, depuis Henri IV, le maréchal d'Ornano, le grand Condé, le duc de Beaufort, Ritz, Fauquet, Mirabeau. Louis XVI avait résolu de désaffecter le donjon. Dans les fosses, le duc d'Enghien fut fusillé, le 20 mars 1804. Pendant l'invasion qui suivit la retraite de Napoléon, les Alliés heurteront en vain à la porte et aux murailles de la forteresse; rien ne put fléchir l'intrepide *Dauvossent*, qui la défendait. Comme on lui demandait de se rendre : « Rendez-moi ma jambe, cria-t-il aux Autrichiens si l'avait lussée sur le champ de bataille de Wagram, et je vous rendrai la place. »



PERSPECTIVE SUR SAINT-MANDOULÉ.



SOISSONS : RUINES DE SAINT-JEAN-DES-VIGNES.

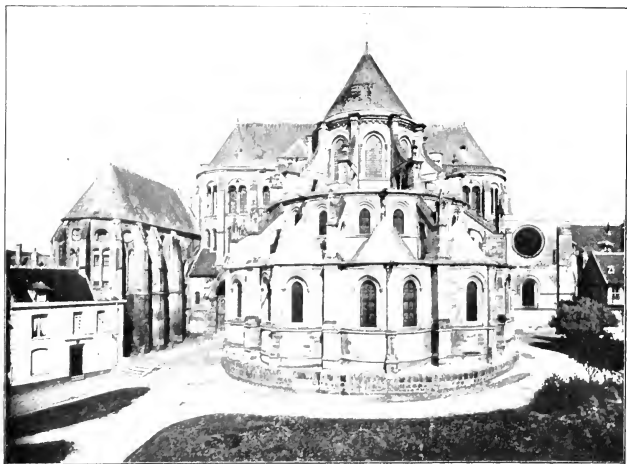
Le château forme un rectangle de 224 mètres sur 382, l'enceinte des remparts n'ayant conservé que la racine de ses neuf tours, excepté celle de l'entrée. L'intérieur, appuyée sur le milieu du côté occidental, une petite enceinte carrée entoure le donjon, haut de 52 mètres, flanqué de grosses tourelles continues. C'est l'un des plus beaux de France, et le visite, aussi que la chapelle, bâtie par Charles V, sur le modèle de la Sainte-Chapelle de Paris, remarquables vitraux de Jean Cousin; tombeau du duc d'Enghien. L'ancienne forteresse n'est plus qu'une annexe du nouveau fort sans intérêt, et qui la supplée depuis 1839. Ecole d'administration militaire; artillerie; statue de Daumesnil, 38 568 habitants.

Le Bois de Vincennes domine, en terrasse, la rive droite de la Marne, entre Saint-Maurice et Charenton, Saint-Mandoulé Vincennes, l'altitude moyenne de 72 mètres, l'altitude supérieure de 934 hectares, déduction faite des terrains à vendre 10 hectares, par suite des échanges et des travaux de régularisation accomplis par la Ville de Paris, depuis que l'Etat lui a cédé la propriété du bois; le Polygone, l'école de Pyrotechnie, un champ de manœuvres, le fort, des tranchements, des redoutes, lui ont enlevé de grandes surfaces. Le bois a été aménagé en promenades, n'a pas plutôt, avec bordures allées, quinconces, pelouses, massifs, lacs et cascades. L'eau, puisée dans la Marne par les turbines de Saint-Maur, remplit le réservoir de gravelle pour le service de l'arrosage, des fontaines, des nappes artérielles et l'alimentation des lacs.

Aisne. — Incliné vers le nord-ouest, le vaste hémicycle de la plaine champenoise prononce à l'est son relief au-dessus de l'autole de grès verts intracristalline qui enveloppe son rebord dominant. Tantôt, comme au Mont-de-la-Marche, près de Vitry en Perthois, la craie blanche se dresse au-dessus de la craie marneuse en talus qui peuvent atteindre une centaine de mètres; le plus souvent, les monticules de la craie blanche, rejetés

un peu en arrière, forment une seconde crête plus élevée, qui se superpose à la première. Et la ligne des collines se prolonge vers le nord jusqu'à Vahay, gagne Vouziers et Sincœur autour de Bethléem, aux avant-postes du massif primaire de l'Ardenne.

L'Esca Senonde, comme un chemin de ronde, au pied de cette falaise. A la région confuses, couverte de bois isolés, parsemés d'étangs nombreux, qui caractérise le bassin supérieur de la rivière, succède un large sillon fertile, le Vallage, entre les collines de Champagne à l'ouest et le relief crayeux de l'Argonne à l'est, dont les crêtes, couvertes de forêts et composées de gorges profondes, s'élèvent à plus de 300 mètres. L'Esca se meurt de trop près l'escarpement champenois pour en recevoir d'importants tributaires : l'Aube, l'Aire de



ABSIDE DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.

Saint-Mihiel, à 12 kilomètres de la Meuse, au point où la Moselle se jette dans la Meuse, est une grande ville de 120 000 habitants. Elle est la capitale de la région de la Meuse, et son port est le plus important de la région.

1. Argonne, 120 kilomètres de long, 10 kilomètres de large, est un relief par lequel se croisent les deux cours d'eau de la Meuse, particulièrement à l'est de la forêt de la Meuse, qui constitue la frontière naturelle entre la France et l'Allemagne. Elle est le point de départ de la Meuse, qui se jette dans la Meuse à 12 kilomètres de la Meuse, au point où la Moselle se jette dans la Meuse.

La Meuse, qui a 120 kilomètres de long, 10 kilomètres de large, est un relief par lequel se croisent les deux cours d'eau de la Meuse, particulièrement à l'est de la forêt de la Meuse, qui constitue la frontière naturelle entre la France et l'Allemagne. Elle est le point de départ de la Meuse, qui se jette dans la Meuse à 12 kilomètres de la Meuse, au point où la Moselle se jette dans la Meuse.

La Meuse, qui a 120 kilomètres de long, 10 kilomètres de large, est un relief par lequel se croisent les deux cours d'eau de la Meuse, particulièrement à l'est de la forêt de la Meuse, qui constitue la frontière naturelle entre la France et l'Allemagne. Elle est le point de départ de la Meuse, qui se jette dans la Meuse à 12 kilomètres de la Meuse, au point où la Moselle se jette dans la Meuse.



LE CHATEAU DE COLCY.

CL. NO.

épaisseur que par cinq défilés : celui des *Islettes*, de l'Aire à l'Aisne, entre Clermont et Sainte-Menehould ; le défilé de la *Chalade* (Varennes à Viennet-la-Ville, par la Biesme) ; celui de *Grand-Pré* (par la route de Varennes à Vouziers et le confluent de l'Aire) ; la *Croix-aux-Bois*, entre Bazancourt et Vouziers ; le *Chêne-Populeux* (route de Sedan à Vouziers, et passage du canal des Ardennes). Mais la ligne défensive de l'Argonne peut être tournée : des débouchements hâtifs, l'ouverture de nombreux chemins forestiers, et des routes excellentes, en ont rendu l'intérieur praticable. Comme l'armée du prince royal en 1870-1871, fournait l'Argonne par le sud et atteignait Saint-Dizier elle apprit le mouvement des troupes françaises sur Sedan. Aussi elle changea de front, traverse l'Argonne dans toute sa longueur, par de mauvais chemins, et débouche à temps pour compléter le cercle de fer qui nous enveloppait. Tout-fois, pour n'être plus ce que l'on croyait, les Thermopyles de France, la chaîne de l'Argonne offre cependant d'excellentes positions défensives : la Biesme serait un fossé infranchissable. Plusieurs des forts de Verdun couronnent l'arête orientale de l'Argonne sur la Meuse. Mais c'est à droite de cette rivière, sur le bord-est des *Côtes de Meuse*, que s'échelonnent

les principaux ouvrages fortifiés proposés à la garde de cette ligne.

*Sainte-Menehould*, où Louis XV fut reconnu par Dronel, fils du maître de poste de Varennes, est le maître de poste du *Vallage*, sur l'Aisne. En aval de Vouziers, l'Aisne, grossie de l'Aire, reçoit un canal latéral qui poursuit par Semuy jusqu'au canal des Ardennes, et se confond avec lui, pour reprendre bientôt son indépendance. *Attigny*, où Charlemagne recut la soumission du fameux Witikind, chef des Saxons, confluent du ru du Saint-Lambert *Reuil*, confluent du *Souley*, que Turenne défendit sans succès contre l'armée royale, puis enleva à Condé et les Espagnols, au profit du *Château-Porcien*, en aval du ru du *Vaux*. Asté, après celui des *Barres*, Noyé, défilé au débouché de la *Rebaine*, jalonnent le coude de la rivière jusqu'à la rencontre de ses deux masses tributaires : la *Stappe* et la *Veste* champenoises. Au delà de Vailly et de Condé, où débouche cette dernière l'Aisne arrosée *Sorsons*, s'encaisse entre la forêt de Laigne au nord et celle de Compiègne au sud, et, à l'aval de *Chéry-au-Bois*, que domine



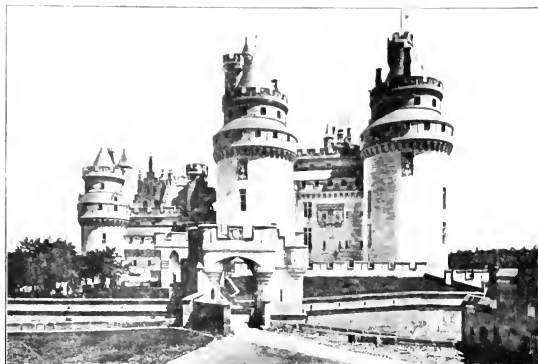
LE CHATEAU DE VAILLY.

CL. G. ANDRÉ.

CL. NO.



PIERREFONDS : STATUE DE LOUIS D'ORLÉANS.



ENTRÉE DU CHATEAU DE PIERREFONDS.

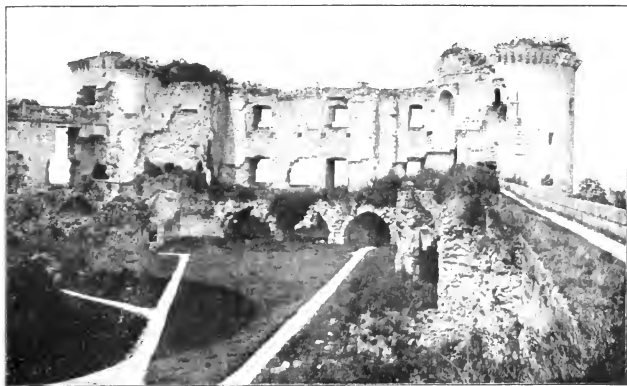
le 110 mètres le plateau étroit et accidenté du mont *Gua* (un camp romain, mégalithes), rencontre l'Oise qui lui impose son nom, bien qu'il ait parcouru 70 kilomètres de moins que la rivière. L'Aisne (280 kilomètres, est flottable, de Monzon à Chateau-Portien, sur 10 kilomètres, et navigable, de ce point à l'Oise, pendant 117 kilomètres et demi. En fait, le canal de Senly, celui des Ardennes et le canal latéral à l'Aisne, faisant 102 kilomètres jusqu'à Condé-sur-Aisne, suppléent la rivière, pour le transport des houilles de Belgique, des bois et charbons de l'Ardenne.

**Soissons**, ancienne capitale des *Suessones*, patrie des deux héros martyrs Grépin et Grépinien, résidence des patriciens romains Edilins et Syagrius, vit la chute des dernières légions, sous les coups de Clovis, chef des Francs, 486. Il y eut un royaume mérovingien de Soissons : *Châtaine* en fut le souverain, avant d'être le maître de toute la monarchie française. *Soissons* a conservé de son ancien passé d'embellissements monumentaux, sans parler des *cryptes de Saint-Médard*, église primitive ou catacombe, dont un souverain roche aurait servi de caillot à Louis le Belonnaire; l'ancienne abbatiale de *Saint-Leger* et la *Cathédrale*, œuvres du XII<sup>e</sup> siècle, et les vestes de *Saint-Jean-des-Vignes*, logis du XVI<sup>e</sup> siècle, petit cloître Renaissance, réfectoire, mais surtout grand cloître du XIII<sup>e</sup> siècle.

agade de l'Oise, avec trois portes et des tours couronnées de fleches dancées. Si mutilé qu'il fût, *Saint-Jean-des-Vignes* vit encore les typhons de ses portes brisées par les durs prussiens en 1870. La ville le *Soissons* est dans une situation d'urgence; c'était adès une place d'avant garde, sur la route de Paris 14438 habitants.

**L'Oise** fait ses premiers pas en Belgique; à peine assez pour qu'il soit nécessaire de le dire. 15 kilomètres. Tille de l'Ardenne s'élance, la rivière naît à 8 kilomètres sud-est de Chimay, non loin de la rappe de Notre-Dame-des-Fontaines, s'élève dans un lit qui porte son nom, puis dans celui de la Forêt-de-la-Forêt. 800 mètres de long et pénètre en France, par la rive gauche d'abord, puis par la droite, en cotisant la forêt de l'Ille. Elle est née à or, mais en face des plaines du Pas de la Forêt. Elle quitte les bois et traverse la grande ruche laborieuse de l'Ardenne, filatures, verreries, scieries mécaniques, métallurgie. *Guerre*,

besoin de la famille ducale de ce nom, cité industrielle aussi, garde, sur la rivière, les approches de la dépression empruntée par le long canal de la *Sambre*. C'est là un carrefour d'importance où se nouent, avec le canal de la *Sambre*, celui de *Créant*, prolongement du canal de *Saint-Quentin*, qui engarde de l'Oise à la Somme malsaine et à l'Est, et, d'autre part, à Chassigny, le canal de *Mannamp*, 5 kilomètres jusqu'à cette localité, amorce du canal latéral qui descend, avec la rivière, jusqu'à Janville. Aussi *La Fère*, qui s'élève dans un enveloppement de l'Oise, au croisement de ces importants passages, fut-elle toujours une place fort disputée; en l'assiégeant, Henri IV faillit périr. Les Prussiens, en 1815, l'attaquèrent inutilement. En 1870, après une héroïque résistance, la place dut capituler. *Chassigny*, tête du canal latéral et de la traverse qui unit l'Oise à l'Aisne avant leur confluence, possède un établissement annexé de la fameuse manufacture de glaces de *Saint-Gobain*. Celle-ci occupe un sommet, entre la basse et la haute forêt de Concy; établie en 1683 à la place d'une ancienne verrerie qui datait de Louis XII, elle prit le titre de Manufacture royale de grandes glaces en 1692; après plus de deux cents ans, ses produits jouissent encore d'une réputation universelle. Dans une gorge de la forêt voisine, ruines de l'abbaye de Saint-Nicolas-au-Bois, des XI<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles).



INTÉRIEUR DES RUINES DU CHATEAU DE CONCY.



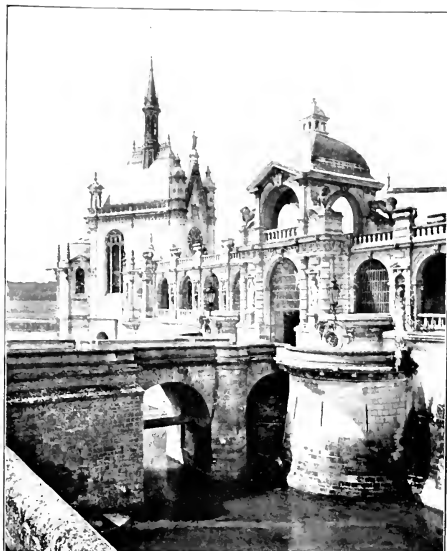
une malheureuse sortie, aux mains des Bourguignons, qui la vendirent aux Anglais, 1430. Il n'est guère de souverains français qui n'aient plus ou moins habité Compiègne : Louis XIV, Louis XV, les Napoléon y donnèrent des fêtes splendides. Louis XV en fit rebâtir le château par l'architecte Gabriel. Deux façades majestueuses donnent, l'une sur la place du Palais, l'autre sur le Parc, où de belles avenues s'allongent et se perdent en forêt. L'intérieur du palais évoque bien des souvenirs, ceux d'une reine, Marie-Antoinette, et d'une impératrice également malheureuses.

L'Hôtel de ville de Compiègne, à la fois de conception gothique et de décor Renaissance, l'église *Saint-Jacques* des xiii<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, les restes de la tour de Jeanne d'Arc, quelques débris de la riche abbaye de Saint-Germain, du xvi<sup>e</sup> siècle, font à la ville, avec son parc et son château, une belle parure 170 000 habitants.

De Compiègne à Pierrefonds par les Beaux-Monts, le Vieux-Moulins, la vallée du ru de Berne, la route est un enchantement.

**Pierrefonds** ne fut pas une simple forteresse, comme le château de Coucy, hantaine et rebâtarbe par l'ostentation de la force, mais aussi une résidence pourvue de tous les services utiles à la vie d'un grand seigneur et d'une garnison choisie.

Lorsque, en 1390, Louis d'Orléans, frère de l'infortuné roi Charles VI, résolut de construire ce château, le monde féodal avait perdu de sa richesse primitive. Louis d'Orléans se prétendait fructueux, par le crédit envahissant du duc de Bourgogne, de l'influence et des droits de tutelle que lui valait, à son jugement du moins, son titre de frère du roi. Contre ses adversaires éventuels, il songeait à prendre ses sûretés. Or, *Pierrefonds*,



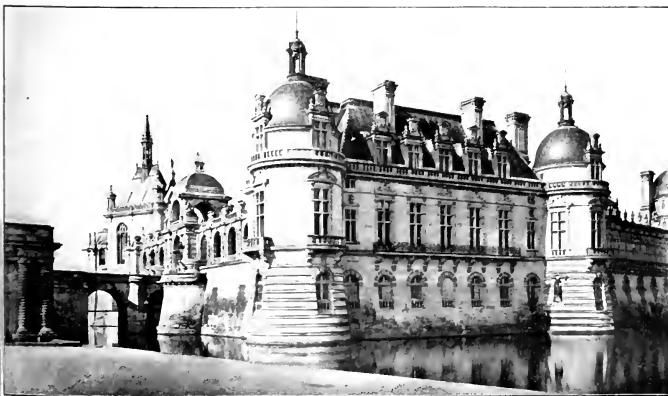
G.N.P.

ENTRÉE PRINCIPALE ET CHAPELLE DU CHATEAU DE CHANTILLY.

la grande salle, décorée de peintures, toute lambrassée, avec, au fond, une vaste cheminée portant sur son manteau les statues des neuf Muses. Là se donnaient les fêtes, les bals, les banquettes ; là aussi se réunissaient les capitaines pour revêtir les instructions du commandant de la forteresse ; là encore se rendaient les arrêts de la justice seigneuriale. Cette salle communiquait avec tous les organes de la défense. Chaque cour était en partie d'un double étage de chemins de ronde : l'un, inférieur, muni de machicoulis ; l'autre, de crochets et de meurtrières. Les tours, liées au dernier étage de la cour par un chemin de ronde à machicoulis, possédaient trois étages de défense. L'artillerie à feu, seule, devait avoir raison d'une

pareille citadelle. Louis XIII la fit démanteler (mai 1647). Viollet-le-Duc, sur l'initiative et en partie aux frais de Napoléon III, nous a rendu ce magnifique spécimen de l'architecture civile et militaire au xvi<sup>e</sup> siècle, développée sous l'inspiration des Valois, et dans lequel se retrouvent en germe « toutes les splendeurs de notre Renaissance française ».

*Villiers-Galletti*, bâti au-dessus de la source de l'Anthonne, fut une résidence royale. Mais le château, construit par François I<sup>er</sup>, en 1532, et qui possédait pour une merveille, n'a conservé qu'une partie de lui-même : salles d'états, associées à de vastes bâtiments modernes, dont on a fait une maison de retraite. La forêt de Villiers-Galletti, bien arrosée, n'a que 13020 hectares. Non loin de là, les terres intéressantes de l'abbaye de *Loup-pont*, fondée, au xii<sup>e</sup> siècle, pour les religieux de Cléaux,



G.N.P.

LE CHATEAU DE CHANTILLY, VU DU PARC.





VÉZELAY : LA PORTE NEUVE.



PIERRE PERLE, SUR LA CÔTE.

Le nord du massif est surtout constitué par des roches de gneiss, souvent très micacées, au travers desquelles la *Cure* et le *Canou* ont creusé leur route, en faisant saillir de sauvages escarpements. Le cœur du *Morvan* est fait de granité, de granulite et d'innombrables coulées porphyriques, dont les dykes et les filons sont voilés par l'épais manteau forestier qui les recouvre. Dans cet amas confus de roches disloquées, dont l'ensemble forme le massif en ruines du *Morvan*, il est difficile de démêler, à première vue, quelque symétrie dans le développement du relief. Sur un socle de 300 mètres environ, des crêtes ayant seulement 500 mètres d'altitude moyenne, mais dressées au-dessus de sillons étroits et verdoyants, donnent l'impression d'une nature plus grande qu'elle ne l'est en réalité. Ainsi le *Haut-Folin* 902 mètres, point culminant du massif, ne dépasse que de 200 mètres les vallonnements creusés à ses pieds. La dorsale de partage des eaux morvandelles, entre Seine et Loire, marquée à Champ-Charlemont, par 280 mètres d'altitude, monte à 464 mètres dans les croupes boisées de Montreuilmon, et, tombé en crêtes enveloppées de forêts, tombe en hauts plateaux marécageux, où les eaux incertaines sautillent, avant de glisser vers l'un ou l'autre versant, le relief s'élève par bonds successifs : 669 mètres au *Gât* de Châteauneuf; 670 à 680 mètres, avec les

massifs arrondis de porphyre noir qui portent les huttes de la *Gravelle*; 850 mètres au *mont Péniche*, donjon méridional de l'enceinte faillée; 810 mètres au *mont Bourne*; 902 mètres au point culminant du massif, désigné sous les noms de *Haut-Folin*, *Pas-du-Buis-du-Roi*, *Forêt de Saint-Prix*.

Le Haut-Morvan est un pays dur et froid : les extrêmes de température observés à la station météorologique du Haut-Folin sont de  $-21^{\circ}$  à la station des Courvaux,  $-18^{\circ}$ , en janvier 1894. Juillet et août sont les mois les plus chauds :  $25^{\circ}$  en moyenne, à ces altitudes. Après un long hiver et un printemps plutôt frais, l'été se montre tout à coup, mais il est court et vif. Les Morvandiaux, par bonheur, ont le couvert des bois contre le soleil trop brulant, et d'immenses réserves de combustible pour se défendre contre les rigueurs du froid. Des pluies fréquentes et surabondantes (1500 millimètres en moyenne) entretiennent la verdure adouable de leurs montagnes. C'est le pays le plus humide du bassin de la Seine, mais aussi que de sources, d'étangs,

de fontaines! Les sources sont innombrables, malgré la nature imperméable des roches composantes du massif, amas de décombes au travers desquels filtrent les déluges versés par le ciel. Les étangs sont légion, depuis le grand réservoir des *Sellons*, qui a plusieurs kilomètres de tour, jusqu'au modeste vivier aménagé pour la conserve du poisson. Certains ruisseaux ne sont qu'un chaplet d'étangs; mais la plupart sont artificiels. Ces grandes réserves d'eau, créées pour suppléer à l'insuffisance de l'Yonne, devaient favoriser le *flottage*, en jetant dans le lit de la rivière une masse liquide capable d'entraîner, jusqu'à la Seine, bûches phéniques et trains de bois. Dans les eaux claires des lacs morvandiaux vivent et se multiplient la carpe, la truite, l'écrevisse; le grand réservoir des *Sellons* est un vivier incomparable.

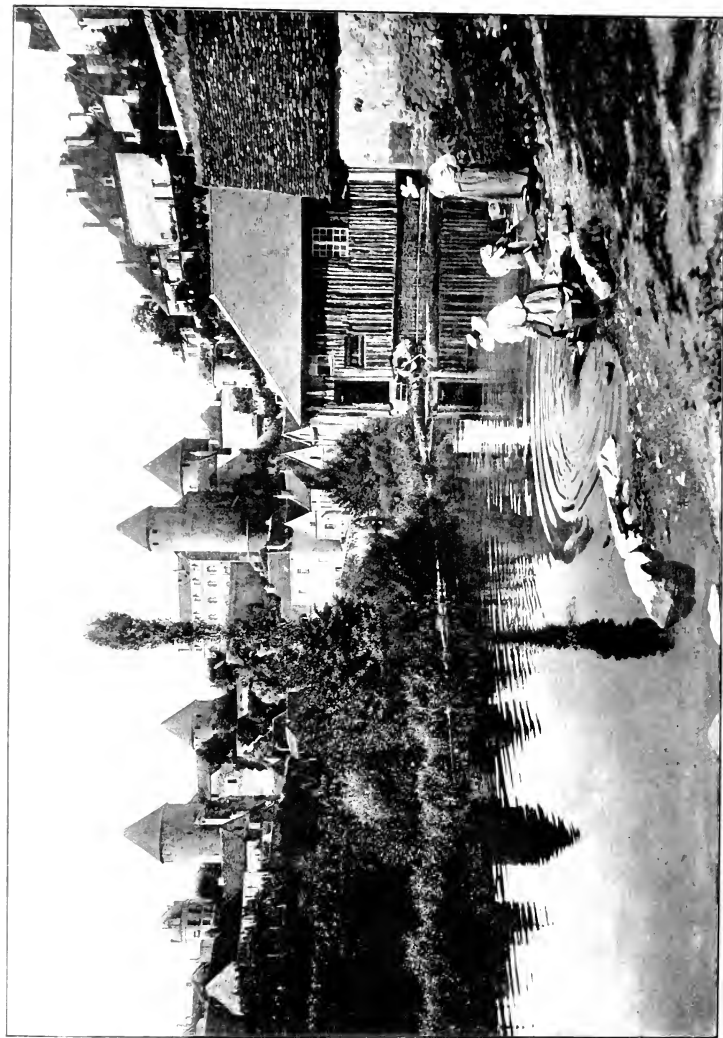
Le châtaignier, le noyer, le chêne et le hêtre, roi du *Morvan*, enveloppent ses contours d'un épais manteau forestier. Certains hêtres atteignent une taille colossale; mais ils se font rares, à mesure qu'une exploitation intensive, grâce aux nombreuses voies de communication, pénètre et éclaircit les forêts, que leur éloignement mettrait à l'abri de la hache. Les propriétés particulières se substituant peu à peu aux biens et droits communaux, l'élevage a vu restreindre ses profits. Châteauneuf alimentait, au *xvii*<sup>e</sup> siècle, sa fabrique de drap



CHATEAU DE LA CÔTE : CHATEAU DE CHANTELOUP.







cl. 80.

SÉMUR : LE CHÂTEAU ET LES BORDS DE L'ARMANÇON.





SAINT-PÈRE-SOUS-VÉZELAY : PORCHE DE L'ÉGLISE.

avait obtenu du Souverain Pontife, à l'origine, pour assurer l'indépendance de l'abbaye, réjoindait à la fois la tutelle spirituelle de Châty d'où ils venaient, la suzeraineté féodale des comtes de Nevers, dont dépendait leur fief, enfin la juridiction de l'évêque d'Autun, au diocèse duquel ils appartenaient. Leurs adversaires trouverent des allés dans la population bourgeoise de *Vézelay*; en 1166, au cours d'une émeute, l'abbé Artaud fut massacré. En 1172, nouveau soulèvement des bourgeois, soutenus par le comte de Nevers; on pille l'abbaye; l'abbé Pons de Montbassier est obligé de fuir. Il fallut l'intervention du pape et du roi pour le rappeler d'exil. Mais déjà l'abbaye était sur son déclin, quand une bulle de Paul III, janvier 1545, la secularisa, elle avait depuis longtemps perdu son prestige. François I<sup>er</sup>, en lui imposant, avec les abbés commendataires, privilèges de la maison royale de la faveur des courtisans et souvent étrangers, uniquement préoccupés d'en percevoir les revenus, avait précipité la décadence comme celles d'autres grandes institutions monastiques. L'abbaye de *Vézelay*, devenue simple collégiale, n'était plus qu'un hennet, lorsque la Révolution le supprima le 6 décembre 1790. Déjà la basilique Sainte-Madeleine penchait vers la ruine. En 1810, la Commission des Monuments historiques proposa de la restaurer; Viollet-le-Duc, chargé de cette œuvre difficile, nous a rendu l'intéressant édifice, dans la force et la beauté de sa prime jeunesse.

Le narthex, véritable avant-nef, mesure 22 mètres de long; encore que fort riche, sa décoration le cède pourtant à celle des trois portails intérieurs, ouverts sur la perspective grandiose des dix travées de la nef romane, qu'enveloppe, dans le bûntin, un clocher le style ogival primitif, porté sur des colonnes monolithes, aux chapiteaux merveilleusement sculptés. A l'appui de la basilique, galerie de l'ancien cloître et belle salle capitulaire du xii<sup>e</sup> siècle; de la terrasse en surplomb, belle vue sur la *Cure*. On verra encore, dans *Vézelay*, une partie de l'enceinte, restes de tours au xiv<sup>e</sup> siècle, la porte Neuve et, dans les rues grimpantes, quelques maisons souvent renanées, des logis du xiv<sup>e</sup> siècle, des murs couverts d'inscriptions, la maison où naquit, en 1199, Théodore de Bèze.

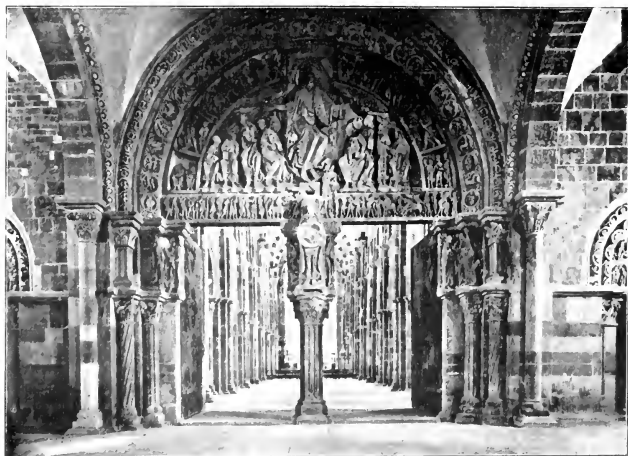
Puis la *Cure* prend, au passage, le *Cousin*. Du haut de sa plate-forme, son air, entre deux sillons latéraux, la cité d'*Avallon*, daillant au-dessus du *Cousin*, qui saute et mugit à ses pieds, la proue avancée de son promontoire granitique, les monuments, le passé *Saint-Lazare*

des sillons le aux portifs romans, tout de l'horloge au tout pontif, l'axe ne manque guère, non plus que d'esplanades établies sur ses vœux rompus, au-dessus d'un magnifique horizon; proménades des Capucins et des Terrenus, avec la statue de Vauban; les petits *Terrains*, penchés sur le vide, bastion avancé de l'enceinte fortifiée que couronnent sept tours sur sa crête, au-dessus des jardins suspendus à la cote, l'est d'en bas, au bord même du torrent, qu'il convient d'admirer le surgissement de l'amphithéâtre avallémen. 52000 habitants.

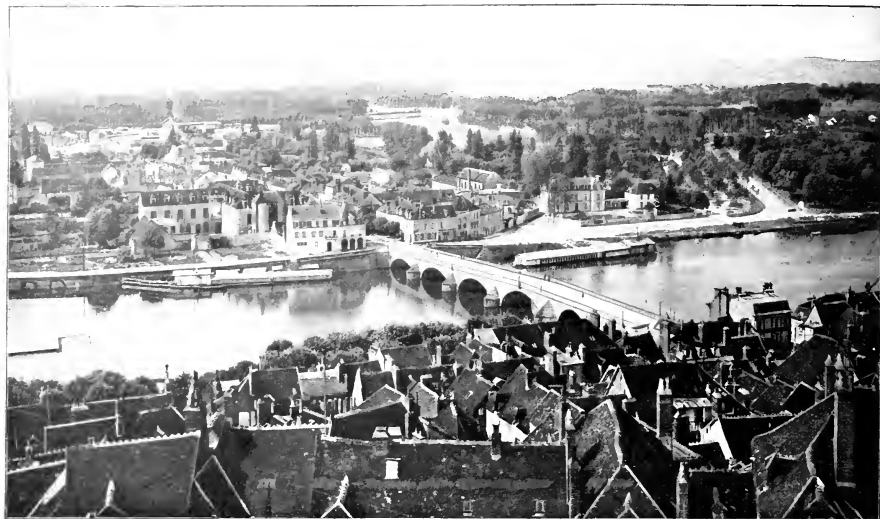
Amplitude du *Cousin*, la *Cure* atteint 400 et ses grottes dont on dit merveille. La plus longue, 876 mètres, se creuse à flanc de coteau, 10 mètres au-dessus de la rivière. A peu de distance, les grottes du *Labdale*, de l'ours, des *Lees*, 150 mètres, exploitées par M. Fable Parat et M. de Vabray, antérieurs repaire de bêtes sauvages, où l'on a retrouvé les débris d'espèces animales antérieures; hystères, ours, lion des cavernes, etc. Dans une grotte en contre-bas, les *Grottes*, ou les *Lutoniens*, les eaux de la *Cure* s'engouffrent en tourbillon, pour repartir à 1 kilomètre plus loin, de l'autre côté du promontoire rocheux, au Châty. Au sortir du tunnel percé dans la cote de *Châty*, ou de *Châty*, les rochers escarpés de *Saint-Maur*, dus à l'action dissolvante de l'eau sur l'oolithe, sont traversés de grottes; celle de l'*Humour*, où l'on a mis à jour un ossement de l'âge de pierre; celle du *Moumouthe*, qui a livré aux archéologues les outils les plus primitifs; celle de *Nermond*, station de l'époque de la pierre polie et du bronze. Au-dessus des grottes, restes d'un retranchement en pierres sèches d'origine gauloise; à 2 kilomètres, village de *Saint-Maur*, bâti sur des fondations romaines, et, tout près, au sud-ouest, l'entrée de *Ville-Auxerre* dit *Camp de Lora*, perché à 242 mètres d'altitude, dont l'escarpement soutient les ruines d'une muraille de 175 mètres, flanquée de sept tours, qui défendait la voie d'Agrippa, traversant la Gaule en écharpe, de Lyon à Boulogne.

Entre l'événement de la *Cure* et celui de l'*Armançon*, le *Serein* ou *Serein* trouve peu de place pour se ramifier; il coule d'un trait jusqu'à l'Yonne par *Montreal*, vieux logis à tourelles des xiv<sup>e</sup>, xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles; église restaurée par Viollet-le-Duc, avec de belles roses, de magnifiques stalles, une chaire de la Renaissance, un retable en albâtre du xiv<sup>e</sup> siècle; par *Châty*, célèbre par son vignoble; *Pontigny*, ancienne abbaye fondée par Hugues I<sup>er</sup>, comte de Champagne, 1141, restaurée et agrandie par Thibault le Grand; église dont le chœur est d'admirables proportions; l'église de saint Edme, archevêque de Cantorbéry, mort ici, en exil, 1152. Le *Serein* débouche en aval d'Auxerre, non loin de l'*Armançon*. — *Cours*: 186 kilomètres.

Déjà de la ligne de faite que commande *Saulieu* (entre le *Serein* et le *Cousin*), l'*Armançon* arrose *Seurre*, prend, à Buffon, la *Bréne*,



VÉZELAY : PORTAIL ET NEF DE L'ÉGLISE DE LA MADÉLINE.



L'YONNE A JOIGNY.

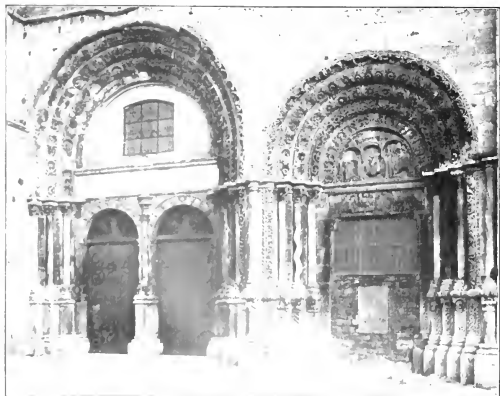
CL. ND.

grasse (11 000 et 12 000 m. l'hauteur), dans la plaine des Laumes, sur le plateau de la terre d'Aux-Sainte-Reine, la ville que Semur, perdue sur un pedestal de granulite que l'*Aconitum* envole, pose d'un angle presque complet, et dont la crête portait une motte de terre. De l'ancien château fort qui tenait l'étranger, il ne reste que le donjon, tour ronde, plongeant sur le vide, et quelques ruines de mur. De la IV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, Notre-Dame, l'église de la ville, s'élève sur les anciens remparts, offrant d'admirables sculptures. La porte Guillebert, du XV<sup>e</sup> siècle, Notre-Dame, et la porte de la Vierge, du XVI<sup>e</sup> siècle, sont les plus remarquables.

encore des legs heureux du passé. Le site de Semur est saisissant. « La gorge qui l'enveloppe doit sa beauté à la rochesse et à la teinte ardente du granité rouge, pailleté de mica et de quartz, dressé en masses énormes. Cette roche a servi à construire les remparts, les tours rondes, les murs de soutènement des vignes et des jardins étages. » (Ardouin Duval.)

Semur fut capitale de l'*Auxois*, ancien *paganus Alesiensis* (3 410 habitants). Par un privilège dû à son isolement, ce lambeau de l'ancienne Bourgogne a traversé, sans trop de dommage, les périodes les plus troubles de notre histoire. L'économie rurale des landes, élargies le plus souvent, à la solde de la Réforme, ou des

émigrations de la Révolution, qui, partent ailleurs, a brûlé, mutilé ou renversé de fond en comble tant de chefs-d'œuvre du Moyen Âge ou de la Renaissance, a presque épargné la petite région de l'*Auxois*. Aussi, rencontre-t-on encore mieux que des ruines dans le cadre de cette nature agreste, douce et variée, pleine d'imprévu, le long de ses vallées sinueuses, qu'encadrent des falaises ou des coteaux verdoyants. Dans le rayonnement de Semur : le *barreau du Pont* (digue de 180 mètres, haute de 23 m., réservoir contenant 5 millions de mètres cubes pour l'alimentation du canal de Bourgogne); l'église *Villa gallo-romaine*, dont le château, en partie du XV<sup>e</sup> siècle, propriété de la famille de Guillebert, est pour hôtel, à plusieurs reprises, M<sup>me</sup> de Sévigné; *Boisbilly* et son manoir, où vint sainte Jeanne de Chantal, fille du président Frémiot, grand-mère de M<sup>me</sup> de Sévigné; *Flacey*, véritable acropole qui domine à 120 mètres d'altitude, la vallée de l'Yonne, et possède la crypte carolingienne d'une ancienne abbaye (église Saint-Genest, du XII<sup>e</sup> siècle, avec des stalles, chef-d'œuvre du XV<sup>e</sup>; statue de Lacordaire par Bonissieux; débris de murailles; porte du Val; maisons des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, à pignons aigus). À 6 kilomètres de la plaine des Laumes, où confluent l'*Yonne* et l'*Yonne*, dans la *Bièvre*, château de Busy, où vint exilé de la Cour, pour avoir écrit l'*Histoire amoureuse des Gaules*, Roger de Bussy Rabutin, cousin de M<sup>me</sup> de Sévigné (salle des devises; salon des hommes de guerre; chambre Sévigné; jardin dessiné par Le Nôtre; parc admirable).



CL. ND.

**Alise-Sainte-**

**Reine** ancienne Alésia, bâtie sur la déclivité du mont Auxois, rappelle le dernier effort de la Gaule pour son indépendance. Une statue de Vercingétorix, due au statuaire Aimé Millet, commande le mont Auxois, depuis 1865; sa hauteur est de 6 mètres, le poignard que porte à sa ceinture le héros gaulois n'a pas moins d'un mètre; sur le piédestal de granité, gravée dans le cuivre, l'inscription dédiée par Napoléon III: « La Gaule une, formant une seule nation, animée d'un même esprit, peut défier l'univers. »

Vercingétorix aux Gaulois assemblés: *César, De bello gallico*, liv. VII, ch. XX.)

Alise possède trois belles statues: celles de Vercingétorix, de Jeanne d'Arc, et de sainte Reine, martyre, sa patronne. Chaque année, le 10 septembre, on représente le Mystère de sainte Reine; tous les rôles sont tenus par des jeunes filles, et c'est, par ce temps de scepticisme, une pure et confortable vision.

*Munbard*, au penchant d'une colline, sur un bras vallonné qu'arrose la Brenne, au milieu des prairies, évêque, par sa tour surmontée des belles fondations de son père, la mémoire de l'illustre naturaliste Georges Louis Le Clerc, comte de Buffon, ne en cette ville 1707-1788.

Alois se succèdent, sur l'Armançon: *Tanday* et son double château; *Tounerre*, poste fortifié au *xv* siècle, ville et lieu pressés au comte de Clermont en 1690, puis à Lavoisier, dont le tombeau se conserve dans la grande salle de l'ancien hôpital, fondé par Marguerite d'Anjou, reine de Sicile. A Larocque, débouché de l'Armançon 174 kilomètres.

Jongny, Villeneuve, Sens, dont l'éclat sur l'Yonne, jusqu'à Montereau, on ce-là rencontre la Seine, Jongny 600 hectares de vignes, est réputé pour son vin de la côte Saint-Jacques.

**Sens** 15 034 habitants, cité des *Sennos*, plus tard capitale provinciale de la IV<sup>e</sup> Lyonnaise, eut longtemps une hegemonie politique et religieuse sur Auxerre, Orléans, Chartres, Paris et Meaux. Son évêque, au *xv* siècle, tint tête aux Français encore barbares; plus tard, saint Eblou y organisa la défense contre les Sarrasins, qu'il défit, en 732. Au moyen âge, son abbaye de Saint-Pierre-Ail était un foyer d'indes; Saint Louis affectionnait cette ville; son mariage avec Marguerite de Provence y fut célébré; c'est à la cathédrale Saint-Etienne qu'il confia la précieuse relique de la Couronne d'épines, en attendant que fût levé, pour la recevoir, l'admirable reli-



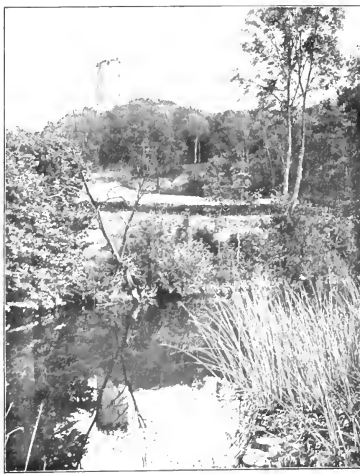
SENS. — LES BORDS DE L'ARMANÇON ET LE BOUTON.

CLER.

quaire de la Sainte-Chapelle. Le Concordat supprima le siège archiepiscopal de Sens, qui fut rétabli en 1821. La cathédrale *Saint-Etienne*, œuvre de plusieurs siècles, du *xii* au *xv*, possède deux portails latéraux, sud et nord, admirablement ornés par Martin Chambiges; plusieurs tombeaux, ceux du Dauphin, du cardinal Duprat, des Duperron; et un trésor de tapisseries soie et or, d'ornements et d'objets sacrés, d'une haute valeur artistique.

Plus que la *Seine*, venant d'un peu plus loin, et recueillant des eaux plus abondantes dans un bassin plus vaste, supérieure à l'Elbe, beaucoup plus volumineuse en crue, l'*Yonne* (293 kilomètres) le cède à sa rivale pour l'étendue d'influence, le cours tranquille et la pureté des eaux. Elle est flottable à louches perdues, de la source jusqu'à Aignes; flottable en trains de bois, de ce point à Auxerre; navigable en aval, jusqu'à Montereau 108 kilomètres. Le flottage se fait par la levée des écluses des 156 éclusiers établis sur la rive et ses affluents; il est fort en demande, Sens est le port important de l'Yonne navigable.

Le *Loing* draine les terrasses occidentales en contre-pas du Morvan; c'est l'emissaire de l'humide Puisaye, l'artère du Gâtinais, *Bleigny*, sur son cours supérieur, rappelle la victoire de Turenne sur Condé en 1650, victoire qui sauva la Cour et l'armée à Compiègne. Bords du canal latéral on se remissent les eaux du canal d'Orléans et de celui de Briare, le *Loing* se jette en plusieurs bras dans la traversée de *Montargis*, et modifie ainsi dans cette ville les aspects d'une d'une petite Venise du Nord; groupe le gendarme du Chien de Montargis, qu'il désigna, parmi les soldats de Charles VIII, l'assassin de son maître, A *Nemours*, le Loing coule dans une



MONTARGIS. — CHATEAU DE BELLIGNY.



CL. ND.

LES BORDS DU LOING, A MONTIGNY.

à l'est, dans les collines se hérissant de gros blocs de grès, à l'ouest, dans les bois, Louis XIV en donna le titre et le fief à son frère Philippe d'Orléans. 1672 ; le fief seul est passé en apanage au second fils du roi Louis-Philippe. *Neuilly* est un lieu de villégiature de la noblesse, la porte de Fontainebleau. De là la Seine est proche : *Meaux*, sa double porte monumentale par les Paris et de Bourgogne, son vieux pont gothique, le beau portail, x<sup>e</sup> siècle de son côté, son d'ancien quai d'aulaire à contreforts, du x<sup>e</sup> siècle, ouvre à la rivière l'horizon du fleuve à 2 kilomètres en aval. Ici tout le Confluent ; à droite, le charmant vallon de l'*Oserne* conduit à la *Bois de Meaux*, L'Esonne, l'Orge, la Bièvre se succèdent sur la rive gauche de la Seine, jusque dans Paris.

L'*Esonne* 90 kilomètres réunit les eaux de l'*Euf* Pithiviers et de la *Beauce*, passe en vue de *Malesherbes*, patrie du capitaine Fracasse, hérités de Mazignan, château de Lamignon de Malesherbes, château de *Voiselle*, bâti par Jacques Coeur et où mourut le grand artilleur *Bertrand*, traversée de la *Juine*, rivière de l'*Etampes*, L'Esonne débouche à Corbeil dans la Seine. Si près de Paris, *Etampes* lui

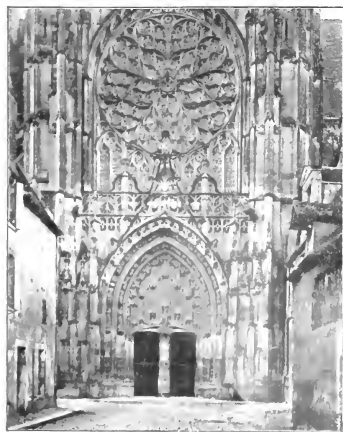
l'église *Saint-Basile*, des x<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles, fondée par le roi Robert ; la *Maison de Diane*, charmant édifice de la Renaissance ; *Notre-Dame-de-Fait* crypte et piliers remontant au roi Robert, dont le crénelage évoque des siècles de lutte, et la *Roche* en pierre, accompagnée de clochetons ajourés, offre l'une des plus heureuses créations du style roman. L'église *Saint-Gilles*, l'hôtel historique des *Tours-Bois*, la maison Renaissance, dite d'*Anne de Pisseval*, dans les environs, la vallée de la *Juine*, troncée verte où, sous les gros blocs de grès qui parent ses bois, la gentille rivière musarde au milieu des prairies, entre de rustiques moulins ; le château de *Meuville* et son parc ; le frais et luxuriant vallon de la *Chebotte* ; voilà de quoi retenir les touristes épris d'art et de belle nature. 9 434 habitants.

L'*Orge* 50 kilomètres est la rivière de Bourdan et d'Arpajon, où débouche la *Renarde*. Elle laisse à droite *Brétigny*, à gauche *Montlhéry* et les restes de son redoutable château fort, prend l'*Yvette*, qui arrose la *vallée de Chevreuse* et gagne la Seine, entre *Athis* et *Ablon*. Dans l'agreste coulée de l'*Yvette* ; le château de *Chevreuse*, enveloppé de bois ; *Demperre* et sa belle résidence, bâtie sur les dessins de H. Mansart,

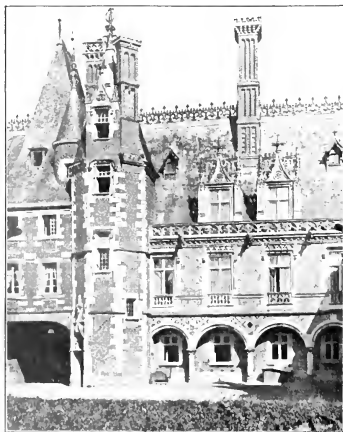
restaure par Dubau ; l'abbaye des *Vaux de Cerisy*, fondée en 1128 par Simon de Montfort ; en remontant la dépression ouverte de Trappes, ligne de Versailles à Rambouillet, sur l'horizon de l'*Yvette*, la solitude de *Port-Royal*, dont Racine et Pascal firent les hôtes illustres.

La *Bièvre* (37 kilomètres) naît en écoulement dans Paris : une population industrielle l'annuit. Notre manufacture des Gobelins ne l'a pas délaissée ; mais l'agreste rivière d'autant ne se reconnaît plus.

L'*Eure* 225 kilomètres, du fait que dominent les *monts d'Amiens* (309 mètres), au-dessus du *Merleau*, entre *Normandie* et *Perche*, Manche et *Océan*, d'river à la



L'ÉGLISE DE SAINT-BASILE, MEAUX.



CL. ND.

LE CHÂTEAU DE CHEVREUSE.



MONTREUIL VUE SUR LE LOIRE.

ronde l'Eure et ses grands affluents de gauche, l'Avre et l'Iton, qui gagne la Seine; la Rille, tributaire de l'estuaire s'épanouissant; la Touques, la Dives, l'Orne, nourriciers de la plaine normande; et, dans la région même des sources de l'Orne, mais du versant opposé dirigé vers le sud, la Sarthe et l'Huisne, qui descendent, par Angers, au large, récipiend de la Loire. A suivre les premiers pas de l'Eure, après qu'elle a rejoint les étangs de la haute région lilloise du Perche, on la dirait destinée à grossir la Loire, vers Orléans; mais l'incision du plateau de Beauce d'ébourne la rivière par un cône brusque vers le nord-est, puis vers le nord, où elle rencontre le coteau de Chartres, qu'elle effleure d'un enroulement pittoresque. C'est en amont, au Boizard, que Vanlan construisit, de 1684 à 1687, la digue de reboulement chargée d'accumuler les eaux de l'Eure pour les transporter à Versailles, au moyen d'un aqueduc gigantesque qui devait enjamber la vallée de la Voise, à Maintenon, par trois rangs d'arcades superposés, dont le premier étage seulement comprend 37 arches de 13 mètres d'ouverture. Certaines arches atteignent 25 mètres de hauteur. Ce gigantesque ouvrage ne fut pas terminé. Des ponts jetés sur la Voise, l'Eure et les canaux, au travers de larges prairies et de massifs en haute futaie, donnent une infinie variété au grand parc de Montreuil, où Racine promenait ses rêveries, tandis que Le Notre dessinait le parterre, ouvrait les avenues, distribuait les eaux pour le plaisir des yeux. Louis XIV acheta le domaine et en fit don à Françoise d'Andigné, créée plus tard marquise de Mantes, Les Noailles en sont les tenants de puis lors.

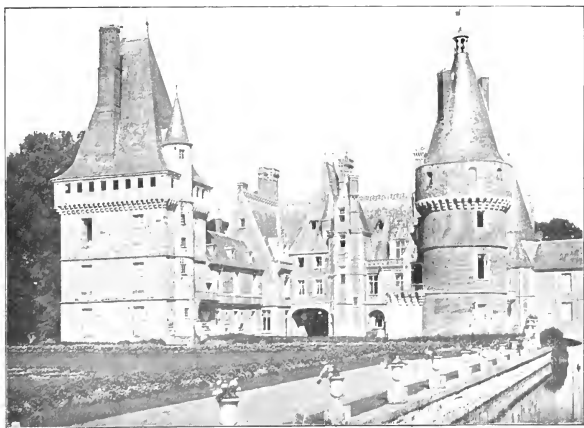
Un trio de rivières peut développer conflue à l'Eure, sur sa droite : après la Voise, la Dronne d'Épernon, la Vesgre de Boudan, émissaire du plateau qui porte le grand réservoir de l'étang de Saint-Hubert, entre Rambouillet, Montfort-l'Amaury et Versailles.

Les maîtres de Rambouillet étaient apparentés de fort près aux constructeurs de Montreuil, dont Jacques d'Angennes avait épousé la fille unique, en 1526. On connaît l'influence exercée par Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, femme de Charles d'Angennes, sur le mouvement littéraire de son temps. Louis XVI acheta le domaine de Rambouillet et bâtit, pour Marie-Antoinette, une ferme et une bergerie noyée, qui reçut d'Espagne le premier troupeau de moutons mérinos importé en France. Napoléon I<sup>er</sup> chassait volontiers à Rambouillet;

l'impératrice Marie-Louise s'y réfugia, le 2 avril 1814, avec le roi de Rome, qu'une escorte autrichienne ne tardait guère à entraîner vers Vienne et Schoenbrunn, son tombeau. Rambouillet fut la première et la seule princesse en route pour l'exil; Napoléon I<sup>er</sup>, après Waterloo (nuit du 25 au 26 juin 1815; Charles X, après son abolition, gagnant Cherbourg, se reposera au château.

Château et parc sont maintenant propriété nationale. Restauré, agrandi, défiguré à diverses reprises, Rambouillet intéresse surtout par les souvenirs qu'il évoque. François I<sup>er</sup> monta au dernier étage de la grosse tour, en 1547. Pièce d'eau, parterre, magnifiques plantations du jardin (tulipiers, acacias, rhododendrons; parc gloyeux de 1200 hectares, coupé d'admirables avenues et entièrement clos de murs à 184 habitants.

Dans l'enceignement de la courbe qu'elle dessine, à partir de Chartres, l'Eure accueille sur sa gauche un premier groupe de tributaires : la Blaise de Breux et l'Arce de Verneuil, enfin l'Iton, au-dessus de Louviers. L'Arce, double ou plutôt doublant l'Eure, avant que la confiscation de ses sources et de son affluent, la Vigne, n'ait

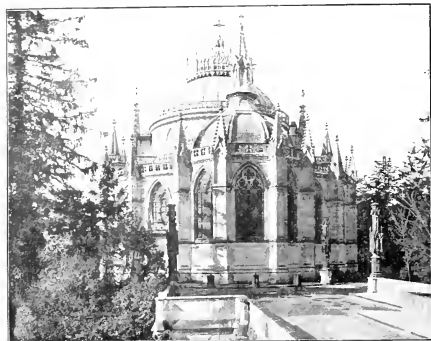


CHATEAU DE MAINTENON.

deuxième sa photo, de 120 mètres par sa coupe. Deux couvents, l'un de la ville de *Beauvais*, qui s'en est saisi, comme les autres, ont été détruits. L'un, à 5 kilomètres en aval de Henri IV, après avoir deux fois essuyé la ville, l'en part et renversa en partie ses fortifications. A voir : le beau portail de *Saint-Pierre*, sa seconde partie, mont *Mérou*, *l'Église de la Vierge*, œuvre du même maître, 1312-1337, ses 462 statues, toutes en bois, ses vastes naves, gracieusement ornées, son magnifique escalier de pierre, sur le cobain qui domine la ville, la chapelle royale, tombeau des princes de la famille d'Orléans 1692 hablé.

Aut, rive, droite, *l'Église* rive gauche, *Père*, platement le cours de l'Éure, jusqu'à la rencontre de l'Iton; Aut, avec les restes du magnifique château que *Philippe Delorme* construisit, sur l'ordre de Henri II, pour *Dame de Poitiers* et qu'illustrèrent des artistes comme *Jean Goujon*, *Germain Pilon*, *Jean Cousin*, dont l'œuvre admirable fut en partie détruite par la Révolution; *l'Église de la Vierge*, au-devant de la *Vierge*, qui rappelle la grande victoire de Henri IV, le 14 mars 1590; *Père-sur-Eure*, qu'habita *Philippe Auguste*, où se plaisait *saint Louis*, et dans le voisinage duquel, sur la rive droite de la rivière, *Du Guesclin* infligea aux troupes romées d'Angleterre et de Navarre la mémorable défaite de *Cochelet*, 1364.

Singulier cours d'eau que l'Iton, tantôt à fleur de pré, tantôt vaguant dans des profondeurs souterraines. Né à 9 kilomètres de *Montigny*, au pied du mont *Chauvet* 299 mètres, après avoir arrosé l'étang de la *Trappe*, dans un site mélancolique, et passé devant le fameux monastère de l'abbé de *Rancé*, l'Iton, échappant à la dorsale forestière du *Perche*, dévale, vers le nord-est, à la rencontre de l'Eure. A l'épave du *Bocquet*, une dérivation, ouverte par le roi d'Angleterre *Henri I<sup>er</sup>*, lui enlève toutes ses eaux en deux lacs : l'un, celui de *Verneuil*, qui, après avoir complété la défense de cette place, construite 1119-1131, par le même prince pour servir de boulevard à la Normandie contre la France, va rejoindre l'Aire; l'autre, le *Grand lac* de *Beauvais*, qui, à 3 kilomètres en



DREUX : CHAPELLE SAINT-LOUIS.

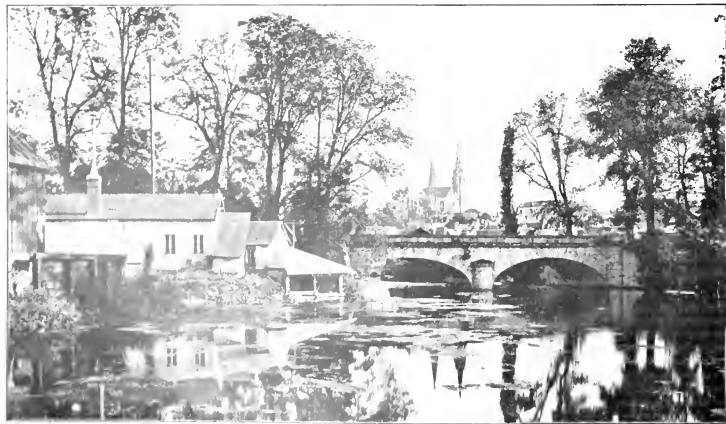
C. N.

effondrements et remplissent de grandes cavernes-réservoirs, aliment des sources voisines. La ville d'*Évreux* puise de 500 à 600 litres par minute à l'une des galeries de la rivière souterraine. Le *Sec-Iton*, enfin, recueille de claires fontaines qui lui rendent la vie : le *Grand-Riant*, le *Roubaix* (900 litres), la *Fosse-aux-Dames*, la *font de Boutigny*, la *font Jaubert*, celle d'*Houderville* (700 litres), l'une des plus belles sources normandes. Enfin, l'Iton, plus éveillé que jamais, se perd dans l'Eure, en amont de *Louviers*. Son cours, en interrompu 115 à 118 kilomètres, n'est ni navigable ni flottable.

Dans un vallon fertile et couronné de bois, qu'anime le cours de l'Eure, *Louviers* a su garder les trésors d'art de son église *Notre-Dame* (porche magnifique de style flamboyant, époque Renaissance) et aussi les traditions de vie industrielle que lui légua le xix<sup>e</sup> siècle (filatures de laine, manufactures de draps, ateliers de constructions mécaniques, à l'usage de l'industrie du tissage).

L'Eure prête sa force aux usines; elle devient navigable sur 14 kilomètres : 6 de *Louviers* au *Vaudreuil*, délaissés par la batellerie, 8 de cette étape à la *Seine*. Une longue presqu'île, *l'Île de Grèce*, sépare encore la rivière et le fleuve qui coulent presque parallèles, et l'Eure, presque en face du confluent de l'Andelle (rivière droite), rencontre la *Seine*, à 2 kilomètres au-dessous de *Pont-de-l'Arche*, où déjà se fait sentir le mouvement de la marée.

La *Risle* ou *Rille* (140 kilomètres), fille du *Perche*, descend du massif d'*Amain*, au pied de la butte de *Louvigny* 309 mètres, baigne *Laigle*, où elle se multiplie pour alimenter d'importantes fabriques d'aiguilles, épingles, aigles, des à coudre, etc.; *Rigles*, rivale ou complément de *Laigle*. Le double village de la *Ferrière-et-Ajon* voit disparaître la rivière par les fissures de la craie. Non loin de *Grosley*, ses eaux reviennent au jour avec la *fontaine Roger*, source admirable qui jaillit à raison de 1500 litres par seconde, entraînant les infiltrations d'entre *Risle* et *Charentonne*.



DREUX : LA CHAPELLE SAINT-LOUIS, LA CATHÉDRALE.

C. N.



Encore accrue des fontaines de Bernay, la Risle prend au passage son maître affluent, la *Charentonne* de Bernay, recueille à Brionne filatures de coton et de laine. Le ruisseau des fontaines *Saint-Denis*, puis l'*Val d'et* (600 litres) et la fontaine de *Pont-Audemer* (450 litres), côtoie la forêt de Montfort, accueille la *Tourville* ou *Sabec* (450 litres) à Pont-Audemer et, durant 15 kilomètres, devient navigable, en un cours languissant qui prend encore la *Corbie* (650 litres) dans les prés de Tontainville, et se perd entre les bancs de l'estuaire séquanien. A Bernay-le-Roger, l'abbaye Saint-Nicolas, avec deux portails du *xv<sup>e</sup> siècle* : magnifiques ruines de l'abbaye de la Sainte-Trinité. Bernay s'est formé autour d'un prieuré fondé, au *x<sup>e</sup> siècle*, par la duchesse Judith de Bretagne; dès le *xv<sup>e</sup> siècle*, le fief passa aux comtes d'Alençon. Dans les anciens bâtiments de l'abbaye, reconstitués au *xv<sup>e</sup> siècle* par les Bénédictins de Saint-Maur, logent la Municipalité, la Bibliothèque, la Sous-Préfecture, le Tribunal : la Caisse d'épargne, la Justice de paix, le conseil des Prud'hommes ont élu domicile en la logis abbatial.



ACQUIGNY : LES BORDS DE L'EURE.

CEND.

Écoule le double sillon de la Tonques et de la Dives : *Crepheux*, *Villerville*, *Trouville-Tonerville*, *Villers-sur-Mer*, *Houdouville*, *Cabourg*, se donnent la main le long des grèves de sable.

Le groupe *Trouville-Deauville* tient une place brillante à la tête des cités cosmopolites, venues au jour comme par enchantement. Tous les terrains vacants au bord de la mer ont été accaparés par la spéculation : on a comblé les marais de Deauville, arasé ses dunes, découpé les bois en parcelles, créé des boulevards, des jardins sur les deux rives de la Tonques. Les masures de l'ancien hameau de pêcheurs ont sombré sous la matière montante des constructions bizarres, des tours et des tourelles en faux gothique, des pignons prétentieux, des façades vernies, des pagodes chinoises, des colonnades ludiques, décor de toutes les époques et de tous les styles, ou plutôt sans style, qui se retrouve dans les grands caravansérails de la mer. En face de sa voisine voisine, *Deauville* couvre de ses voies régulières et tranquilles l'ancien fonds où mouillait, au *x<sup>e</sup> siècle*, une partie de la flotte de Guillaume le Conquérant. La *Tonques*, assagie, contenue dans un chenal, forme aujourd'hui un excellent port d'échouage, long de 1 kilomètre, complété du côté de Deauville par un bassin à flot et un bassin de réserve, tout cela bien au point, animé par les bandes de pêche et le vacouvent des bateaux qui partent pour le Havre.

Avec à 4 kilomètres du long de Merlevault, la *Tonques* (800 litres) recueille le *Gau*, (600 litres) de la *Val d'et* (600 litres) qui se trouvent, presque, de claires fontaines, des colonnes d'Avant. Dans la plaine de Li-



Mon. H. 4.

HÔTEL DE VILLE DE BRUXELLES.

## CÔTE NORMANDE OCCIDENTALE

### ENTRE LA SEINE ET L'ORNE

L'expansion de la sphère maritime de la *Seine* n'est limitée, à l'ouest, que par la jetée grando-schisteuse du *Calvados*. Une ligne tendue de la pointe de Barfleur, éperon de la péninsule, au cap d'Antifer, projette au pays de Caux, tranchant entre la baie du fleuve et la Manche. Entre ces deux points, l'écartement dépasse 100 kilomètres. Mais, en réalité, l'action du fleuve, par les dépôts qu'il entraîne, ne dépasse pas la traverse de 24 kilomètres, mesurée du cap de la Hève à l'embouchure de la Dives. C'est là proprement que finit l'estuaire séquanien. Aussi la côte qui prolonge au sud-ouest les rivages de Honfleur ne perd-elle que peu à peu le caractère des rives de la *Seine* maritime. Des éboulis de roches, des falaises rompuës, des collines boisées et verdoyantes exhaussent et égayent ce littoral jusqu'au point où il s'affaisse dans les grasses pâtures du pays d'Auge, que



ENTRÉE DU CHATEAU D'ANET.







s'appliquaient à en produire d'excellent; les auberges, les hôtels se faisaient honneur de n'en pas servir qui fût de qualité inférieure. C'était le temps où, pendant l'hiver, on aimait à déguster au coin du feu un broc de cidre doux, avec des marons grillés ou de la galette de sarrasin : ces usages ont disparu. Lorsque, dans la première moitié du siècle dernier, les routes et les voies ferrées mirent le vin à la portée de tous, ce fut une invasion du Bordelais et de la Bourgogne en Normandie. Virent le phylloxéra et les maladies parasitaires de la vigne; le cidre eut un retour de faveur. Il en est de plusieurs sortes : l'argile de Dives donne le cidre riche et corsé du pays d'Anger; le terrain argilo-siliceux produit un cidre sucré et, par suite, alcoolique et très agréable au goût; le sol argilo-calcaire, un jus léger, mais plus sec. Le sol, plus souvent siliceux que calcaire du Bessin, donne un cidre fin et délicat. Mais on ne boit pas que du cidre en Normandie : la distillation des eaux-de-vie, dites *calvados*, est le corollaire naturel de cette production. C'est devenu un grand marché de vins et de spiritueux.

#### DE L'ORNE AU COTENTIN

Le grand courant d'ouest, dirigé de la pointe de Barfleur vers la Ille et le cap d'Antier, détache au sud-est, sur le front de la *Base-Normandie*, une traînée torrentielle qui en a rongé les falaises littorales, éroulé les saillies, aligné les sables et les dunes, et lui a donné une physionomie assez uniforme. Contre le large, une ligne d'écueils, racines de la falaise éroulée, déchirent la lame : tels, les *rochers du Calvados* et les *Écarts de Langrune*, proches de la rade de Caen. Des débris triturés et ramassés par le flot, un seuil sous-marin s'est formé près du bord, en ligne continue, comme un grand d'approche du plateau de craie dont le front est aujourd'hui démantelé.

De l'embouchure de l'Orne à celle du golfe des Vents, sur environ 100 kilomètres, en suivant les ondulations de la côte, de petits havres se succèdent : *Riva-Belle, Lion et Lées-sur-Mer, Langrune, Saint-Jehan, Bernières* en face des îles de ce nom, *Courselles, Ver-sur-Mer, Arzonanches, Port-en-Bessin*. Ce sont de modestes refuges pour les barques de pêche, des plages à la mode, de charmants belvédères de la côte normande sur la baie de la Seine.

La conche d'argile blême qui affleure sous le sable de la grève a fait la fortune de *Courselles*; car c'est là un terrain éminemment favorable à l'élevage de l'huître. On a régularisé, pour elle, l'embouchure de la *Seulles*, créé un bassin à flot et un avant-port qui offrent ensemble plus de 1000 mètres de quais munis d'estacades. Les marins d'*Arzonanches* se livrent à la pêche du maquereau et du hareng jusqu'en vue des côtes anglaises; deux cales inclinées pour haler les embarcations constituent ce port, à l'abri des rochers du Calvados. *Port-en-Bessin* est le port de *Bayeux*; là prirent terre les barques normandes que conduisait Rollon. Entre



CH. NIV.  
CATHÉDRALE DE BAYEUX : PORTAIL MÉRIDIONAL.

deux falaises escarpées, le Port-en-Bessin comprend un grand bassin en creusement par deux piers civilitaires. Les cabarets normands accostent à ses quais; mais la pêche seule y présente quelque activité. Les vents furieux du nord qui, l'hiver venu, battent cette côte presque rectiligne, sans coupures hospitalières, en éloignent les gros navires, qui pourraient lui donner un mouvement commercial important.

Ancienne capitale du Bessin, cité romaine, et, comme telle, siège d'un évêché qui paraît avoir été fondé par saint Expère vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, ville prospère des Normands, et souvent résidence des ducs, *Bayeux* semble effaîné dans le lointain de ces souvenirs. Dans son musée, la fameuse tapisserie de la reine Mathilde raconte les péripéties de la conquête de l'Angleterre par le duc Guillaume; de nombreuses et pittoresques maisons à pignons de bois sculpté, toutes peuplées d'images, remettent sous nos yeux un temps disparu; la cathédrale, enfin associée aux flèches et aux arcades sévères de la nef romane l'éclatèrent des lignes et la délicatesse de l'art gothique. *Bayeux* ne s'éveille qu'aux jours de foire ou de marché; l'industrie de la dentelle, qui faisait vivre jadis des milliers d'ouvrières, n'a pu sans en pâtir soutenir la concurrence de la production mécanique. Mais la terre, cette terre plantureuse de la vallée

de l'Aure, a largement compensé ce déficit. *Bayeux* fait un commerce important de produits agricoles et de bétail (7 638 habitants).

L'*Aure*, qui l'arrose, plonge, à 6 kilomètres nord-ouest de Bayeux, dans de riches herbages où le sol, tissuré, peu à peu l'absorbe dans



CH. NIV.  
CHŒUR DE LA CATHÉDRALE DE BAYEUX.



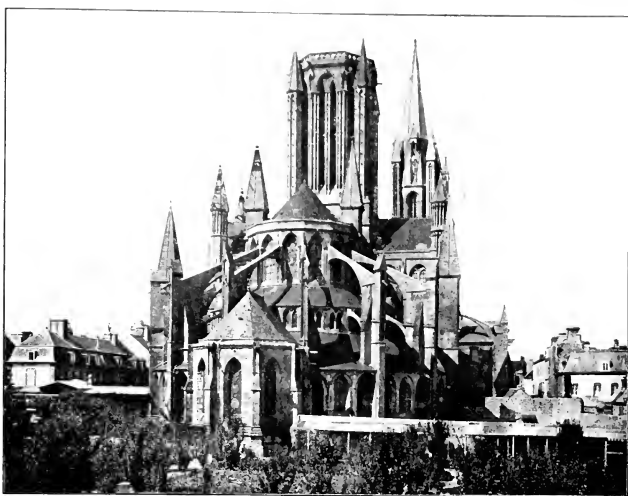
face. Il est constant que ces épaves insulaires se rattachaient au continent, du moins à une époque géologique relativement peu éloignée. Ces îles sont des morceaux de terre française. Plusieurs chartes du diocèse de Coutances, les vieilles chroniques de Jersey donnent à entendre qu'au *vi* siècle on y accédait de la côte, à marée basse. C'est qu'en effet le flot, très puissant dans ce golfe, couvre et découvre alternativement d'immenses espaces aisément franchissables. Ne vient-on pas de la côte au *Mont-Saint-Michel* par la grève? Mais il y a maintenant 11 kilomètres de *Granville* aux îles Chausey; 20 kilomètres, du littoral à Jersey, et 3 mètres d'eau pour le moins, aux plus basses mers. L'affaissement de la région est indéniable; battue des violentes tempêtes d'ouest, ébranlée par de formidables marées, rongée par des courants d'extrême violence, la côte perd son aplomb; ses roches s'aignent en arêtes, se déchirent en fionds hérissés d'écueils et de récifs sous-marins qui en rendent l'abord dangereux. Entre le cap de la Hague et l'île d'Aurigny, morceau détaché du promontoire que l'on désigne sous le nom de *Nz de Juhary*, un courant terrible roule à une vitesse qui peut dépasser 16 kilomètres à l'heure.

Non moins redoutables que le *raz Blanchard*, d'autres courants balayent le bras de mer compris entre l'alignement des îles normandes et la côte; sous l'effort de trainées latérales qui débouchent des îles, le courant saute parfois, comme le vent, tout d'un coup, en sens inverse; malheur au navire en détresse dans le passage de la *Dervute*! Et les refuges sont rares le long de cette côte. Mais, si dépourvus qu'ils soient, ils peuvent paraître providentiels.

Rares aussi sont les cours d'eau. Trois rivières; le *Couesnon*, la *Sihune*, la *Sée*, se donnent rendez-vous au fond de la baie du *Mont-Saint-Michel*, d'où s'élève, à l'est, la péninsule du Cotentin.

La *Selune* (70 kilomètres, fille du Bocage normand, naît, à 6 kilomètres de Barenton, du faite de *Saint-Cyr-le-Bailleul* (170 mètres). Un frais vallon de bois et de prairies conduit la petite rivière à la rencontre de pittoresques ruisseaux; la *Couée de Mortain*, l'*Arrou* ou *Héron*, le *Boulevard de Saint-James*, à l'issue de tortueux défilés. A *Ducey*, la *Selune* est dite navigable, sur 16 kilomètres, jus qu'à la mer. Mais les grèves déposées par le flot obstruent son embouchure au point de rendre toute navigation illusoire, les fonds, par basse mer, n'étant parfois que de 0<sup>m</sup>,60. Alors la *Selune* s'évase en aval de *Pontaubault*; son estuaire, large de 500 à 1000 et même 2500 mètres, se jette, à 4 kilomètres au-dessous d'*Avranches*, à celui de la *Sée*; les deux rivières se perdent ensemble dans la baie du *Mont-Saint-Michel*.

La *Sée* (60 kilomètres, sœur de la *Selune* et fille, comme elle, du



ABSIDE DE LA CATHÉDRALE DE COUTANCES.

L. NO.

Bocage normand, dérive, à 9 kilomètres de Mortain et, par plus de 200 mètres d'altitude, du massif des *Herboux* (343 mètres). Au pied du coteau de *Sondeval*, elle rencontre un ruisseau qui porte le même nom qu'elle, la *Sée Rousse*, seconde branche mère de la

rivière; puis, en un val herbeux et bocager, d'une beauté pastorale qui évoque les plus jolis recoins du pays d'Ange, elle arrose *Trepied*, où commence la navigation. Écôle *Saint-Jean de la Haize*, en face de la hauteur qui couronne la ville d'*Avranches* 1174 habitants, s'élève dressé, entre les deux confluent de la *Sée* et de la *Selune*, sur l'horizon de la baie et du *Mont-Saint-Michel*. L'antique capitale des *Alouettes* fut le siège d'un évêché, du *vi* siècle à la fin du *xviii*; ses magistrats s'élevaient dans l'ancien palais épiscopal.

Autour des plantes, peupliers. Au pont *Gilbert*, la *Sée* se sépare, prend 500, 1000, jusqu'à 2000 mètres d'ampleur et forme, avec la *Selune*, un estuaire large de 3 kilomètres, ressemblant au sein du flot. A marée basse, l'estuaire confie des deux rivières penelles en promène le sillon jusqu'au rocher de *Tombelaine*, où il disparaît. Au delà de *Granville*, port couvert et us un promontoire bastonné de rochers, le *Roc*, que couronne l'église *Notre-Dame*, l'emplacement de sièges héroïques soutenus devant le cours de la *Senne* et de la *Soulleries* 11317 habitants.

La *Sienne* (72 kilomètres, issue du Bocage normand, dé-



ÉLÉVÉE DE VIRE.

M.









CL. NO.

ENVIRONS DE CHERBOURG : CHÂTEAU DE NACQUEVILLE.

encore au temps de Froissart, n'en pouvait assez défendre les approches contre les hommes du Nord, ce rivage a subi des invasions sans nombre. Après la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant, le *Cotentin* devint comme la tête de pont de l'intrusion anglaise chez nous. Maintes fois *Cherbourg* eut à se défendre, tantôt contre le duc de Normandie, tantôt contre le roi de France. En 1199, la place, pour échapper à Jean sans Terre, ouvre ses portes à Philippe Auguste; en 1293, retour des Anglais, qui mettent tout à feu et à sang. Avec Charles le Mauvais, nouveaux deuil : vendu à l'Angleterre, *Cherbourg* subit sa domination trente années de suite, jusqu'au jour où, après la débâcle de Formigny, les Anglais, traqués dans ce dernier refuge par le cométable de Richemont, l'amiral Coëtivy et Jean Bureau, maître de l'artillerie, virent à composition, le 12 août 1451, et quitterent la place. En retour des épreuves subies,

C'est la porte des cuirassés. Le port de guerre ouvre, à l'abri de la pointe du *Homet*, son avant-port, ses bassins et les outillages compliqués qu'exigent l'armement et la réparation d'un navire de guerre. Le fort du Roulle est, en arrière, le nœud central de la défense. Le port de commerce, bien pourvu, occupe l'embranchure de la *Dierette*, aménagée en bassin de retenue pour le nettoyage de l'avant-port et du chenal. Entre les deux ports et sur l'aile droite de celui du commerce, qu'elle déborde, gravoie la ville. Sur le front, l'église de la Sainte-Trinité, du xvi<sup>e</sup> siècle, et l'hôtel de ville; près de la rive, belle statue équestre de Napoléon I<sup>er</sup>.

Bien que d'accès aussi périlleux, à certains jours, que la pointe de la Hague, celle de *Berfleur* abrite un havre qui fut, au moyen âge, l'un des plus fréquentés de cette côte. On y embarquait pour la Grande-Bretagne; à 2 kilomètres en vue de *Berfleur*, la *Blanche-*

Nef s'élève sur un écueil, engluissant avec elle la famille de Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre (1129). Le port, enfoui dans les rochers et protégé par une digue, se vide en basses eaux de grande marée, ce qui oblige les navires à mouiller plus ou moins en sûreté dans la rade, en attendant le flot.

*Saint-Waast*, qu'une jetée de granite relie au petit îlot fortifié de la *Hougue*, témoin de la glorieuse mais néfaste épopée de Tourville, possède un havre d'échouage, abrité du sud par une jetée de 400 mètres, de l'est par deux brises-lames et du large par l'île rocheuse de *Tutthou*. Plus bas, surgissent les îlots de *Saint-Martin*, détachés de la rive voisine. Alors la côte se détend : des roches moins rébarbatives, d'assise plus tendre et d'aspect un peu ferme, succèdent aux rocs durs, sombres et enflammés, aux formes aiguës et tourmentées; des falaises blanches ou grises se lèvent en contreforts des terrasses et des plateaux de l'intérieur; la lande fait place au sol gras et plantureux; après le *Cotentin*, le *Bessin*. « La Bretagne est fine, la Normandie commence. » (Ch. LEXTEUËG.)



LA MANNEPORT, A TUBÉVAL.

*Vauban*, chargé d'arrêter le front du *Cotentin*, du côté de *Tréport*, en *Cherbourg* en casenal d' guerre; la rade-abri n'existant pas, on allait la créer au moyen



ÉTRILLY : LA PLAGE ET LES FALAISES D'AVAI

## CÔTE NORMANDE SEPTENTRIONALE

## PAYS DE CAUX

Entre Rouen sur la Seine, Dieppe sur la Manche, Le Havre en face, au contact du fleuve et de la mer, s'étend à perte de vue un plateau découvert, aux larges ondulations, formant une arête de 100 000 hectares d'une seule venue. Il s'abaisse d'un côté sur la Seine, par des talus boisés, souvent abrupts, même plonge au nord-ouest, sur le flot, par une véritable muraille, taillée à l'emporte-pièce. C'est le *pay de Caux*, l'un des mieux cultivés et des plus plantureux de la

May de *Cour*, l'un des mieux cultivés et des plus plantureux de la Normandie. Les champs de céréales et de colza, les prairies artificielles et les herbagères y alternent à l'infini. De claires fontaines, filtrées par la craie, émergent dans les brèches verdoyantes ou *callennes* qui sectionnent en creux le plateau et alimentent de petites rivières et des torrents, tous dirigés au nord-ouest, vers l'horizon de la Manche. Les hauteurs, moins favorisées, manquent de sources rafraîchissantes; mais, grâce à la nappe argileuse du sous-sol, les eaux de pluie s'accumulent dans des marais et des étiers et, aussi bien, le voisinage de la mer produit assez d'humidité pour faire prospérer les prairies artificielles. Contre les vents du sud-ouest, souvent déchaînés, qui balayent cette plaine-terre élevée, le fermier protège son enlaid de cultures et d'herbagères... la masure », par un double ou triple alignement d'ormes et de hêtres européens, sur une digue de limon, haute de 1 m,30 à 2 mètres. *Cette ceinture* protège les vergers et zones, conserve au pommier la neige rose de ses fleurs et lui permet de mûrir ses fruits. Le *Cambrai* aime sa terre; il est réfléchi, laborieux, sait garder son bien et encore mieux le défendre. *Yvetot*, cœur du pays de *Cour*, fut une modeste capitale, transmise en chef-lieu d'arrondissement, 7126 habitants : un sous-préfet y remplace le roi débouane

de la légende. Par transferts successifs, la royauté traditionnelle d'Yvetot est allée à l'illustre famille d'Autou, dont les ancêtres, *Intepres*, souverains du *Yveton*, furent, jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, nos alliés fidèles contre les ducs de Savoie.

**La Côte.** — Le *parc* des de la rue de l'Université, autrefois en mer, par d'assez larges éboulis et formant ainsi, à l'heure de la marée, un pont continu de la rase côte, de hautes rochers naturels où les poissons trouvent un abri, laction destructive de la mer a été longue tout au long. Le fronton l'une de la Seine à celle de la Somme ou, mieux, dit-on *par la Haine* du *bourg d'Aut*, qui marque l'affaissement de la côte, une muraille de falaises, d'abord dirigée suivant une courbe convexe, puis concave, s'étend au-dessus du flot; les saillies, les



ALBUQUERQUE, R. E. 1961.

44. 50.

contreforts s'écroulent, pour la plupart, effondrés, laissant après eux le grand mur au coupé à vif, d'une rigide implacable, du Havre à la baie de la Somme.

Entamée par l'action dissolvante des eaux météoriques, fragmentée sous l'effort du gol, battue du pied par les coups de hélior inéssants de la mer, secouée dans ses entrailles, tremblante sur sa base ébranlée, la falaise, privée de ses ébous naturels, s'abîme, entraînant avec elle les dépôts de silex incrustés horizontalement dans son épaisseur, comme les maillons d'une chaîne solide. La mer a tantôt fait de pulvériser, diluer, entraîner au large, pour les distribuer ensuite à son gré, aux deux pôles de la côte normande, dans les estuaires de la Somme et de la Seine, ces fragments de la falaise. Pour les régions de sables, roulés les uns contre les autres, au fond en aplats en galets par le jasant qui les emporte et le flux qui les ramène, ils ont cheminé et pris cohésion : par le sable qui les cimente en comblant les intervalles, ils constituent de longs boulevards, sortes d'échappées mobiles, parallèles à la côte, qui forment les parcs, véritable réserve de projectiles que la mer, en furie, lance à l'assaut de la rive pour y faire brèche, la pénétrer, la démolir, emprisonnant derrière ses décombres les pauvres « vallons » voisins, quand les villages trop près du bord ne courent pas en même temps dans les flots. Privées des hauts rebords qui conduisent leurs cours d'eau à la mer, il arrive que les « vallons » restent suspendus sur le vide.

De toutes les rivières qui échancrent cette côte, la rivière de Fécamp, la *Bellevue*, la *Beche*, ont pu conserver l'intégrité de leur issue et, par là, l'existence des ports qui en coulaient l'entre. Il ne reste ailleurs que les havres de fortune, à la tête de rivières tarries ou de marais avec pente en sous-sol, pour écrouler à la force de galets ou les bloquer à l'intérieur.

**Les ports.** — Nulle part le travail de destruction n'est aussi complet que dans ces ports pressurés par un enroulement. À Fécamp, Sur près de 140 mètres, ce n'est pas que de la murure, sables argines, rochers abrupts, autres profonds, dans lesquels la ligne s'engouffre en mûrissant, grande et étalée avec un front de bonnure ; la porte d'au delà et la porte d'au delà, une grande, puis une de triomphe, l'éclat que de l'été, la *Beche*, qui puit à 70 mètres

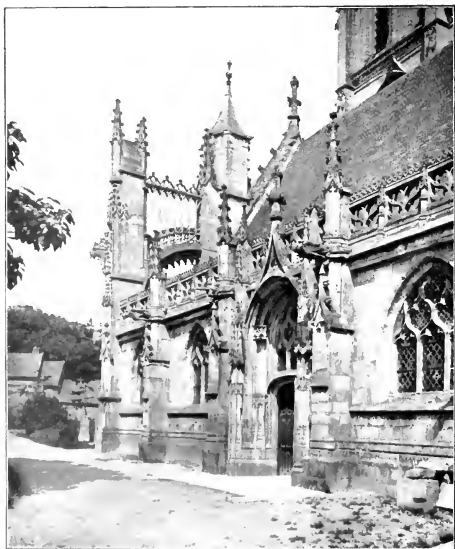


YPORT : RETOUR DES PÊCHEURS.

CL. ND.

écoulement. A la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, l'ingénieur Lamblardie, observant avec raison que la montée des galets se prononce principalement à l'est d'Étretat, au cap d'Antifer, et que des fonds de 6 mètres se creusent ici, à 40 mètres du rivage, proposa de créer de toutes pièces un avant-port en eau profonde, dans l'embranchement de deux moles curvilignes. L'obstruction de la mer aidant, l'ancien havre n'est plus qu'une plage d'échouage où les pêcheurs tirent leurs barques sur la grève, à grand renfort de bras et de cabestans : ainsi faisaient les marins de Virgile et d'Homère.

Quatorze kilomètres de falaises se déploient d'Étretat jusqu'à Fécamp : un seul coude dans ce mur ; la petite jetée d'Yport s'y enracine à l'orée d'une valléuse pittoresque. Et l'obsession du grand mur droit poursuit jusqu'à l'escarpement du cap Fagnet, qui s'élève de 100 mètres au-dessus de Fécamp, à l'embouchure d'une vallée où coulent les petits cours d'eau de *Valmont* et de *Gancreville*. Une digue de galets, qui en protégeait l'issue, fut subitement projetée dans l'estuaire par l'horrible tempête de 1666. Il fallut un travail opiniâtre pour rompre l'obstacle et débayer le chenal. Agrippées à deux belles jetées solides, des estacades à claire-voie préservent aujourd'hui Fécamp de pareille aventure : un avant-port de 5 hectares, deux bassins à flot, un ensemble de quais de 3 kilomètres composent l'appareil maritime du port. Des débris de l'époque gallo-romaine prouvent qu'il fut autrefois florissant. Les comtes du pays de *Conr* en avaient fait un poste de surveillance contre les pirates du Nord. Les abbés de Fécamp, jusqu'à la Révolution, furent les maîtres de la ville ; l'église de la Trinité est un héritage de



CL. ND.

ENVOIERS DE DIEPPE : ÉGLISE DE LA TRINITÉ, FAÇADE MÉRIDIONALE.



DIEPPE : LA PLAGE, LA VILLE ET LE CHÂTEAU.

CL. ND.

l'ancienne abbaye, à laquelle était annexée, au moyen âge, une école florissante. Le port de *Fécamp* arme pour la grande pêche d'Islande et de Terre-Neuve.

De *Fécamp* à *Saint-Valéry-en-Caux*, les *Grands* et les *Petites-Dalles*, *Veulettes*, au débouché du *Burdent*, attirent par le charme de leurs vallées; l'éternel gabot a bloqué ces anciens fjords. *Veules* doit à ses eaux limpides, à ses cressonniers, à sa rivièrette qui jase sous la roue des moulins, une clientèle estivale de plus en plus nombreuse. *Saint-Valéry-en-Caux* a perdu sa rivière qui divaguait dans un petit fjord, entre deux alignements de collines; on l'a ressaisie, emmagasinée dans un bassin de retenue, pour la jeter le chenal et rejeter le galet. Deux jetées défendent le port, l'une plus longue, celle de l'ouest, poussée en avant contre l'invasion. Ces travaux de défense ne suffisent pas à préserver le port. L'importation

des bois du Nord et des charbons anglais, l'exportation de la marne, du galet pour les usines à porcelaine d'entre-Manche, lui donnent quelque nouveauté. *Saint-Valéry* arme pour Terre-Neuve; la pêche, les baux de mer sont le meilleur appoint de sa fortune 3 202 habitants.

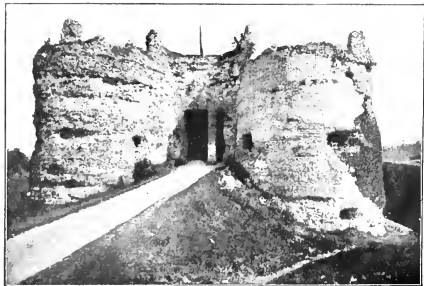
**Dieppe** 236 30 habitants, l'étape décisive de cette côte, commandait un golfe où le flot pénétrait, au dessus d'Arques, situé en vue du confluent de l'*Eaune* et de la *Béthune*. La rade, admirablement encadrée, offrait un abri sûr; des groupes habités s'étagèrent

au flanc des collines voisines : l'antique cité de *Loos*, ancien camp fortifié, dont les sépultures gauloises, romaines et mérovingiennes révèlent l'ancienne origine; au sud-ouest, sur le vallon de la *Saône*, à l'abri du promontoire qui éclairait le phare d'*Ville*, projeté à 93 mètres au-dessus du flot, l'établissement gallo-romain de *Sainte-Marquette*, furent les amorce de la ville normande. Peu à peu les habitations sont descendues dans la vallée, en s'approchant du bord. Alors la rivière d'Arques débouchait à l'ouest de la ville actuelle. Une magnifique terrasse de 1 kilomètre, bordée d'hôtels et de villas, en regard de la grève, se développe à présent sur l'ancien dépôt de galets qui forma d'abord, au chenal, une digue de protection naturelle. Bientôt, sous la poussée de ce boulet mobile, la passe reculait à l'est; en 1616, un coup de marée formidable anéantit la falaise, qui, de ce côté, arrêtait l'expansion des eaux, combla le port, en reptant la rivière d'Arques au pied même de l'entaille tranchée à vil. Là s'ouvre aujourd'hui le port. Vauban, Colbert s'employèrent à le défendre. Le chenal, entre deux jetées de 600 et 700 mètres, la plus longue faisant front contre l'ouest, conduit à un avant-port de 7 hectares, où mouillent les paquebots faisant le service régulier des côtes d'Angleterre. Un *nouvel avant-port* de 4 hectares,



Mon. hist.

CHATEAU DE RAMBURES.



CL. ND.

RUINES DU CHATEAU D'ARQUES.



LE TRÉPORT : LE PORT ET L'ÉGLISE SAINT-JACQUES.

CL. ND.

quatre *baies à flot* de 15 hectares offrent à l'accostage près de 4 kilomètres de quais : importations en bois du Nord, fontes et charbon anglais ; exportation de céréales, boissons, galets.

Les pêcheurs de *Dieppe* sont les fournisseurs attitrés des halles de Paris ; quelques-uns poussent jusqu'à Terre-Neuve. Ces pêcheurs du *Pellet* sont les héritiers d'une énergique race de marins qui courait palis toutes les mers du monde. Avant les Portugais, ils touchaient aux côtes de Guinée, aux Canaries, doublaient le cap Vert ; *Cousin*, l'un d'eux, devançait de quatre ans Colomb en Amérique, en reconnaissant, dès 1488, l'embouchure du fleuve des Amazones. De là il traversait l'Atlantique, explorait, avant Vasco de Gama, la pointe méridionale de l'Afrique. *Dieppois* et *Mabouins* accostèrent de concert à Terre-Neuve. Un *Dieppois*, *Jean Ango*, armait des flottes, traitait de pair avec les souverains. *Dieppe* fut, au xvi<sup>e</sup> siècle, le rempart de la cause française contre les Anglo-ibynistes ; les Anglais s'en vengèrent par le bombardement de 1694, qui anéantit le port et la ville. *Dieppe* s'est relevé dans la première moitié du siècle dernier, quand la duchesse de Berry le mit à la mode. Une longue allée chaque été, dans la vallée, *Argens* et son vieux château rappellent la victoire de Henri IV sur Mayenne, le 4 septembre 1589.

Les criques difficilement accessibles, comme *Be-de-sur-Mer*, bay d'asse d'Yères, où *Cochet* vivait, à 2 kilomètres dans l'inté-

rieur, les bateaux avec la marée ; d'autres tronées encore, les « Sept-Vallées », obstruées à présent, conduisent au débouché de la *Bresle*, entre *Mers* à droite et le *Tréport* à gauche. Ce sillon de rivière sépare la Normandie de la terre picarde. Le *Tréport* et *Eu*, la rade et le port, se donnaient la main le long de l'estuaire qui s'enfonçait à 4 kilomètres dans les terres, sur une largeur de 1500 mètres. L'implacable ennemi de cette côte, le galet, entravant peu à peu l'écoulement des eaux, la *Bresle* rebâta, transforma sa vallée en lagune, dont l'entrée fut bientôt un véritable cloaque. Deux jetées, une écluse de chasse par la con-

centration des eaux de la rivière en un grand bassin de retenue

(15 hectares) ; ces travaux, dus à l'initiative et à la générosité du duc de Penthièvre, sauvèrent le *Tréport* de l'invasement délimitif. Mille pêcheurs animent les 800 mètres de quais de son avant-port et ses deux bassins à flot. Un canal, par surcroît (autrefois canal d'Artois, conduit jusqu'au bassin d'Eu les bateaux à voile de 100 à 150 tonneaux. Le château d'Eu, héritier d'un ancien fort bâti par Charlemagne contre les Normands, rebâti par Henri de Guise au xvi<sup>e</sup> siècle, et depuis propriété de la famille d'Orléans ; l'ancienne collégiale de *Saint-Laurent*, l'une des plus belles églises de Normandie ; la forêt, ses fourrés giboyeux et ses hautes futaies ; la *Bresle*, son animation et ses ombrages font le charme de la petite ville. 5 650 habitants, sur le *Tréport*. 4 890 habitants.

Passé *Mers* et l'embouchure de la *Bresle*, la côte s'abaisse, livre carrière aux invasions marines ; l'ancienne anse du bourg d'Ault n'est plus qu'un réservoir de galets et de sable. A force de rouler, le galet s'émiette, s'étale en larges bancs de cailloux et d'argile, où s'attachent les vases et les limons, sorte de terre en formation, que le travail obstiné de l'homme, à force de levées d'appui, de canaux d'écoulement et de rigoles, transforme peu à peu, de lagune vive, en marécage fertile. Dans cette immense plaine, ancienne rade marine, la *Somme* s'ouvre péniblement un chemin vers la mer.

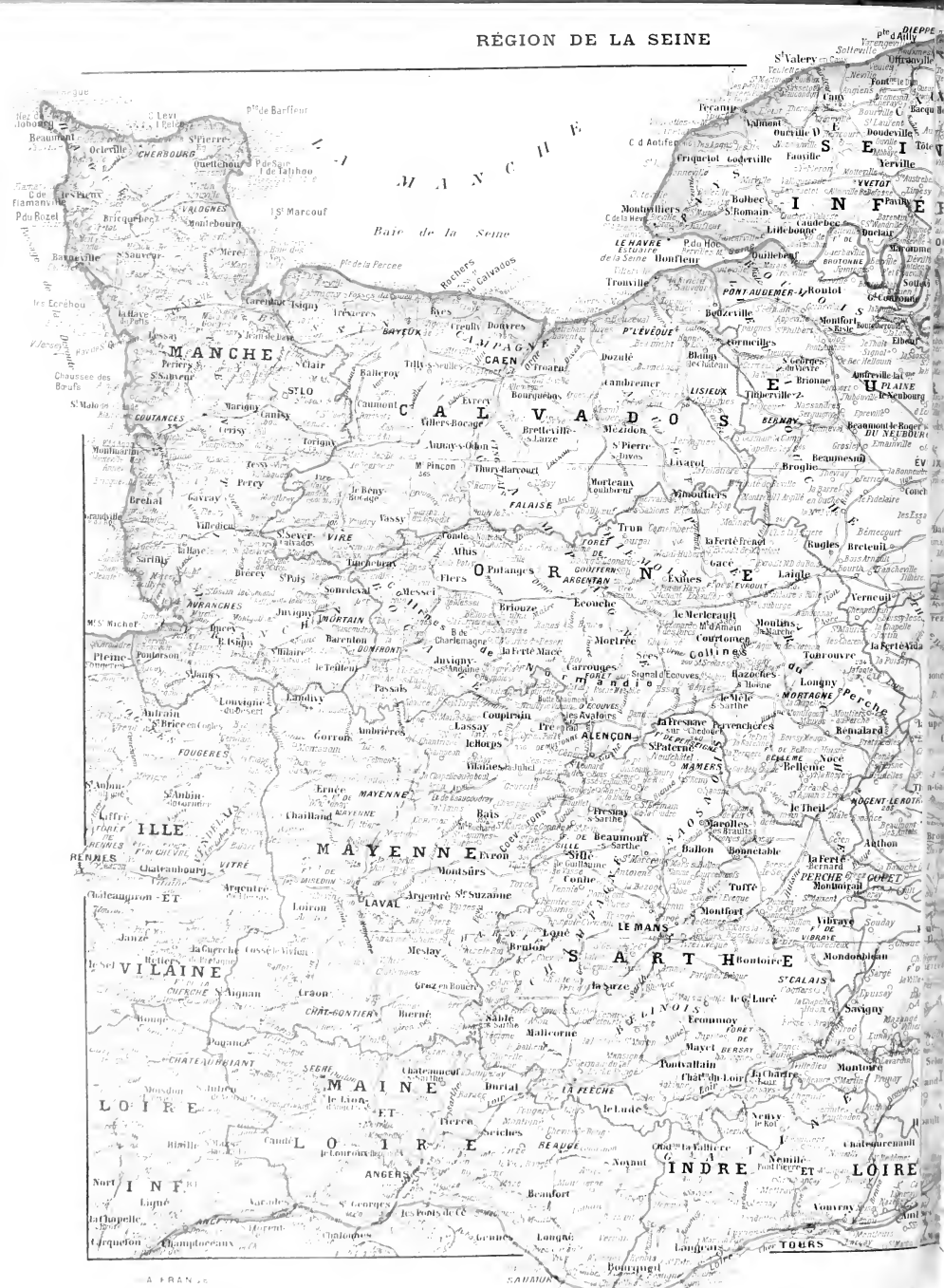


CL. ND.

PÊCHEUR DU PELLET.



pte <sup>DIEPPE</sup>  
d'Arilly









# DÉPARTEMENTS DU BASSIN DE PARIS

## Yonne.

Superficie : 740 000 hectares. Cadastre. Population : 303 804 habitants. Chef-lieu : **Auxerre**. Sous-préfectures : **Sens, Joigny, Tonnerre, Avallon**. — 37 cantons; 186 communes; 5 corps d'armée (ORLÉANS). Cour d'appel de PARIS. Académie de DIJON. Archevêché de SENS, ayant pour suffragants : Troyes, Moulins, Nevers.

Par l'éventail de ses principaux cours d'eau : l'**Yonne**, la **Cure** et le **Cosne**, le **Serein**, l'**Armançon**, ce territoire descend des hauteurs du **Morvan** et du seuil de la **Côte-d'Or**, vers le grand carrefour de la **Saône**. Ce n'est plus la montagne, ce sont ses approches dont témoignent les gorges tourmentées et la course précipitée des torrents. La région de **Tonnerre**, que parcourt l'**Armançon**, n'est qu'un remous de la grande oolithe qui porte la **Côte-d'Or**; les coteaux s'enguirlandent de vignobles, ainsi que dans l'**Autunois**, à l'aval des hautes falaises morvandelles. Ces vers forment le complément du vignoble bourguignon. **Grande Côte d'Auxerre, Coteaux, Côte Saint-Jacques**. Sur les deux ailes de l'éventail aux fertiles et fraîches vallées qui convergent vers le déversoir commun de l'**Yonne**, s'étend, au nord-est, la grande région forestière du pays d'**Orléans**; au sud-ouest et à l'ouest, un pays de collines moutonneuses, au sous-sol d'argile, couverts de bois, d'étangs, de pâturages entourés de haies où paissent les bêtes, autour de maisons isolées, dans leurs petits enclos : c'est la **Puisaye**, pays frais et agreste, fertile du blé.

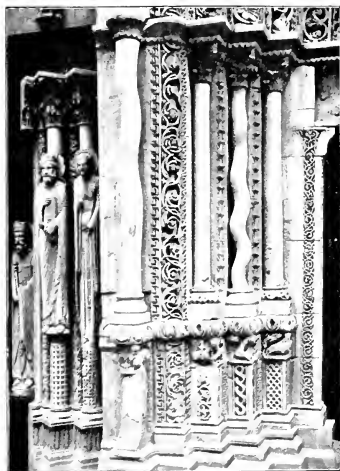
Le peuple des **Senons**, qui occupait le débouché de la fertile contrée de l'**Yonne**, dominait autrefois une partie de la Gaule du nord; les « nantes » de Lutèce, berceau de Paris, et eurent ses clients, ainsi que les habitants

d'un évêque. La grande colonie des **Barbares** s'abattit sur les pays de l'**Yonne**; c'était une proie de choix. **Clotaire** mit des comtes à Sens et dans Auxerre; l'un d'eux, **Mummol**, comte d'Auxerre, fut même général des armées de **Gontran**, roi des Burgondes. Alors, les moines de **Saint-Benoît** radiaient autour des abbayes les restes épars de l'ancienne civilisation. Celle qui fonda **saint Germain** d'Auxerre eut, au IV<sup>e</sup> siècle, des écoles célèbres. La **Femée**, dégoûté du grand empire de **Charlemagne** par la bataille de **Fontenoy** (841), qui mit aux prises les fils de **Louis le Débonnaire**, **Charles le Chauve** et **Louis le Germanique**, contre leur frère, **Lothaire**, investi de la couronne impériale, et le fils de **Peppin d'Aquitaine**, trouvait alors, dans le traité de **Verdun** (843), une personnalité qui s'affirma par la possession



ENVIRONS D'AVALLON : LE POST DES GARDIES.

CL. ND.



CL. ND.

AVALLON : L'ÉGLISE SAINT-LAZARE.



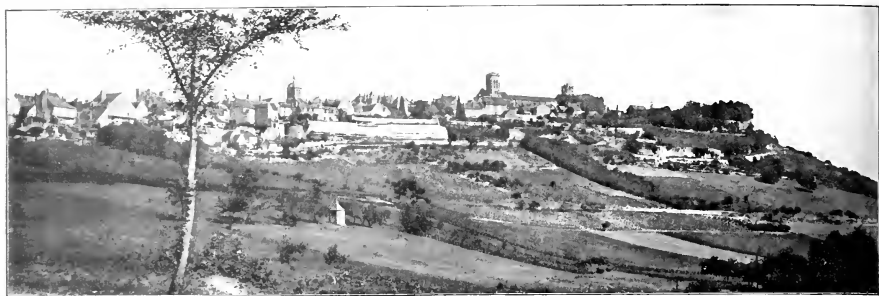
CL. ND.

VILLENEUVÉ-SUR-YONNE : PORTE DE JOIGNY.

d'Auxerre. L'est du département actuel, qui monte vers le plateau de **Langres**, dépendait des **Langons**, dont cette ville fut la cité; au sud l'**Avallonnais**, déjà montagnueux, se rattachait au peuple des **Eduens**, puissante confédération qui tenait le **Morvan** et la **Côte-d'Or**, des rives de la **Loire** à celles de la **Saône**. Une colonne de **Senons** envahit l'**Étrurie** au IV<sup>e</sup> siècle avant **Jésus-Christ**, poussa même jusqu'à Rome, se fixa bientôt dans la péninsule, au pays des **Ombriens**. L'une de leurs cités, **Sienna**, la **Senia Julia**, fut, aux **XIV<sup>e</sup>** et **XV<sup>e</sup>** siècles, la rivale de Florence pour les arts et la richesse.

**Céror**, devenu maître de la Gaule, n'eut garde d'oublier les **Senons**; **Sens** accepta la domination romaine, après que la Gaule eut subi l'irréversible défaite d'**Utièze**.

Le christianisme fut prêché de bonne heure par **saint Séverin**, martyr des le milieu du III<sup>e</sup> siècle, **Auxerre** eut



Cl. Nd.

VUE GÉNÉRALE DE VÉZELAY, PRISE DE LA ROUTE DE SAINT-PÈRE.

d'un souverain paternel. *Charles le Chauve*, roi de France, mit son fils aux ordres d'*Auxerre*. Les déprédations causées par les Normands qui, de la Seine, s'avancèrent dans les vallées latérales de l'Yonne, ne firent qu'entretenir, sans l'arrêter, le grand mouvement agricole, littéraire et artistique qui se fit par l'auxerrois monastiques.

C'est d'après l'abbaye de *Évêché*, fondée au ix<sup>e</sup> siècle, dans la vallée de la Seine, par Gerard de Roussillon, pont comme l'une des capitales du monde catholique; Le Bon des Gaudes. En 1116, saint Bernard y prêcha la première croisade devant *Louis VII* et ses vassaux d'Auxerre et de Chastellux. Quant au plus tard, *Philippe Auguste* y prend rendez-vous avec *Richard I<sup>er</sup> d'Angleterre*, pour la 3<sup>e</sup> croisade. Ces lointaines expéditions, en suscitant une fièvre ardente et jalouse, favorisèrent le développement des immunités ecclésiastiques. De là les rois de France avaient pris le vint; Seules une charte de Louis le Jeune, en 1116; *Pierre de Canteburg*, évêque d'Auxerre, et sa fille, Adèle, durent des franchises aux habitants de leur ville. Au xiv<sup>e</sup> siècle, de l'auxerrois. Avec le xiv<sup>e</sup> siècle, le mouvement artistique français se développa; Les monuments aux x<sup>e</sup> siècles sont encore la plus noble parure des richesses et l'histoire des siècles de l'Yonne.

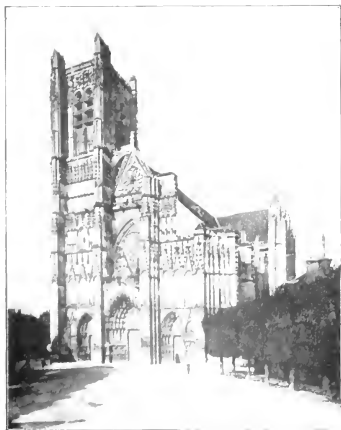
**Auxerre** 21959 habitants. S'étendant au versant de deux collines, à 122 mètres d'altitude au-dessus de l'Yonne qui serpente à ses pieds, Deux ponts, au xiv<sup>e</sup> siècle, restaurés, traversent la rivière dans le fondement du grand fort à cheval qui dessinait les anciens remparts, aujourd'hui remplacés par des promenades; Boulevard d'Yonne, du temple, Vaulen. Le cœur de la vieille ville battait

entre la cathédrale Saint-Étienne, qui se profile à peu de distance de la rivière, et l'Hôtel de ville, plus rapproché du centre urbain. *Saint-Étienne* remplace un antique sanctuaire du v<sup>e</sup> siècle, deux fois rebâti; l'édifice actuel, commencé au xiv<sup>e</sup> siècle, ne fut achevé qu'au xv<sup>e</sup>; encore, la tour du sud demeure-t-elle inachevée. Des évergences ont mutilé la façade principale; mais, aux voussures des portails latéraux, de délicates stucettes, fouillées dans une fine pierre de Tonnerre brunie par le temps, retracent l'histoire de saint Germain d'Auxerre et le martyre de saint Étienne. L'éclatement et l'harmonie des lignes architecturales, les verrières du xiv<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle, donnent au chœur la beauté noble et simple à la fois du style ogival primitif. Derrière le maître-autel en marbre, du xiv<sup>e</sup> siècle, se voient les bustes de Nicolas Colbert et de Jacques Amyot, évêques d'Auxerre. Fresques dans la crypte restaurée par Viollet-le-Duc. Le siège épiscopal d'*Auxerre*, ayant été supprimé en 1790, le palais de l'évêque, monument du xiv<sup>e</sup> siècle, logea le préfet, en lui prêtant sa galerie romaine, ancien promenoir des pontifes, et l'ancienne salle synodale qu'ouvre une porte du xiv<sup>e</sup> siècle.

Dans l'ancienne abbaye fondée par saint Germain, l'illustre évêque d'*Auxerre*, les bâtiments monastiques, reconstruits au xv<sup>e</sup> siècle, sont occupés par l'hôpital militaire, l'asile et une école normale de garçons. La destruction d'une partie de la nef de son église a séparé l'ancien monastère de la belle tour romaine dite *château de Saint-Jean*. Pour l'église *Saint-Germain*, bâtie, dit-on, par sainte

Clotilde, reconstruite au xiv<sup>e</sup> siècle et terminée au xv<sup>e</sup>, elle a conservé, malgré les déprédations des guerres de religion, une belle rose du xiv<sup>e</sup> siècle au croisillon nord et quelques sculptures du xiv<sup>e</sup>, au portail voisin. Au pignon du croisillon sud, une colossale statue de saint Germain se dresse sur la ville.

La rue du Collège rappelle l'heureuse initiative de J. Amyot, cet évêque d'*Auxerre*, qui, au xiv<sup>e</sup> siècle, donna un si vif essor à l'étude des arts et des lettres antiques. La place de l'Hôtel-de-Ville (1733) ramène à la porte de l'*Horloge* qui évoque l'aspect de la ville du xiv<sup>e</sup> siècle. Tout près de là, sur l'emplacement de l'ancien château des



AUXERRE. CATHÉDRALE SAINT-ÉTIENNE.



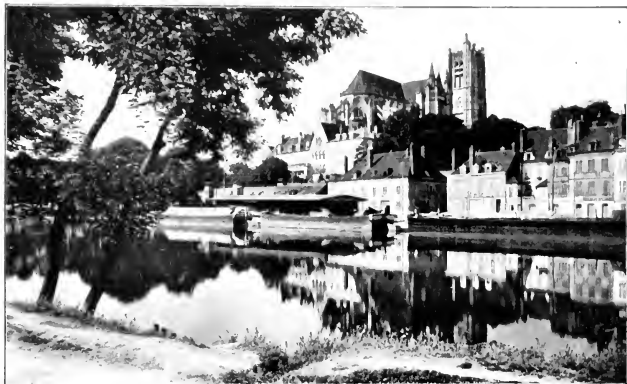
Cl. Nd.

PETIT PORTAIL DE SAINT-ÉTIENNE.

comtes d'Auxerre, l'ancien *Palais de justice* 1622, agrandi, renferme des collections de la Bibliothèque et du Musée, l'église *Saint-Eusèbe*, chœur du *xiii*<sup>e</sup> siècle; verrières du *xv*<sup>e</sup>; *Saint-Pierre* (ou *Saint-Pierre-en-Vallee*), de belle façade Renaissance, que précède une porte de même, horriblement maltraitée; çà et là quelques vieux logis achèvent d'évoquer l'Auxerre d'autrefois. Le commerce du bois flotté, du merrain, de charbon, des vins, alimente l'activité de la ville.

**Sens**, dont l'archevêque fut, jusqu'en un temps encore peu éloigné, le supérieur hiérarchique de l'évêque de Paris, ce qui lui valut dans cette ville une résidence, conserve, de son ancienne prééminence, une cathédrale dont les parties les plus anciennes sont contemporaines de la basilique de Saint-Denis, construite par Suger. L'art ogival est encore à ses débuts; aussi la nef de la cathédrale de Sens paraît-elle timide, pour un tel édifice, et de hauteur insuffisante. La construction remonte à 1140; après les remaniements des *xiii*<sup>e</sup> et *xiv*<sup>e</sup> siècles, l'archevêque Tristan de Salazar y ajouta, de 1490 à 1529, un transept. Encore que ses statues aient été mutilées ou rebâties pour la plupart, la façade, avec ses arêtes, est d'un grand luxe décoratif. Martin Chamblays fut le maître architecte des portails qui ouvrent les croisillons; aussi sont-ils d'une extrême richesse; verrières du *xiv*<sup>e</sup> siècle par Jean Cousin, statues de Jacques et Jean Duperron; tombeau du Dauphin, fils de Louis XV, père de Louis XVI, par Guillaume Coustou; splendides tapisseries des *xv*<sup>e</sup> et *xvi*<sup>e</sup> siècles; enfin, au sud de la cathédrale, le palais archiépiscopal (*xvi*<sup>e</sup> siècle, et l'*Officiante*, seconde moitié du *xvi*<sup>e</sup> siècle), dont les trois salles superposées s'épanouissent, la dernière surtout, en magnifique fusée d'ogives. L'*Hôtel de ville* de Sens est beau, le *Musée* riche en documents gallo-romains.

**Personnages historiques.** — *Saint Germain*, évêque d'Auxerre; *Ennus Mammo*, comte d'Auxerre; *Heric*, moine de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, poète et historien (m. en 881); *Remig*, savant moine de la même abbaye, directeur des Ecoles d'Auxerre; *Guillaume de Bevois*, qui illustre ses exploits à la troisième croisade (m. en 1235); *Pierre de Comtes*, comte d'Auxerre et de Bannat, élu empereur de Constantinople, mort prisonnier, avant d'avoir pu prendre possession de sa couronne (1218); *Mathilde de Comtenay*, sa fille; le poète *Jean Réquiere*, bailli d'Auxerre 1480-1490; *Claude de Beauvoir*, seigneur de Chastellux (m. en 1543, maréchal de Bourgogne, serviteur zélé de Jean sans Peur; *Thibault de Beze*, né à Vézelay 1470-1495, l'un des chefs de la ligue; *Jean Cousin*, graveur, peintre et architecte, le Michel-Ange français, né près de Sens, vers 1500, mort en 1590; *Sébastien Leprestre*, marquis de Lodon 1643-1705, ingénieur militaire, maître dans l'art des sièges et des fortifications; il entourait la France d'une ceinture de places qui la sauvaient plus d'une fois de l'invasion; antiquaire et écrivain *La Cour de Sainte Palaye* 1697-1781;



AUXERRE : CATHÉDRALE ET BOIS DE L'AONNE.

CLÉD.

*Jacques Germain* *Sauflot*, né à Francay, près d'Auxerre 1714-1780, architecte du Panthéon; le chevalier *Charles de Fon de Beaumont* 1728-1810; *Edme Restif de la Bretonne* 1734-1804, né à Saacy, écrivain; le sculpteur *Boulton* 1750-1804; *Florentin Reynaud*, dit de *Saint Jean d'Auxerre*, né en 1764, à Sens et mort en 1841; *J. B. L. Courcier*, né à Auxerre, géomètre 1768-1830; *J. A. Boudot*, prince de Lékoumli, maréchal de France 1770-1821, dont le nom resume l'époque impériale; *Emile de Beauvergne*, comte de Napoléon I<sup>er</sup> 1790-1854; *Pierre Lacroix*, né à Tourny 1817-1871; *Paul Berd*, né à Auxerre, physiologiste 1833-1886.

## Aube.

Superficie : 600 400 hectares (Cadastral), 602 500. Service géographique de l'armée. Population : 240 755 habitants. Chef-lieu : Troyes. Sous-préfectures : Arcis-sur-Aube, Bar-sur-Aube, Nogent-sur-Seine, Bar-sur-Seine. — 26 cantons; 445 communes; le corps d'armée CHALON-SUR-MAINE. Cour d'appel de Paris. Académie de Dijon. Diocèse de Troyes (suffragant de Sens).



CLÉD.

PREFECTURE D'AUXERRE.



CLÉD.

TOUR DE L'HORLOGE, A AUXERRE.



travaux. On les continua par intervalles, jusqu'à l'abbaye (ou *Chambrye*), auquel étaient dues les merveilleuses façades latérales de Saint-Jean-de-Benoît, donna les dessins de la façade occidentale de la cathédrale de Troyes, et son œuvre fut continuée par Jean de Damas, dit de Soissons, son gendre, puis par Jean Bailly II. En 1359, la tour Saint-Paul avait atteint sa hauteur actuelle; l'autel, la tour Saint-Pierre, commencée par Gabriel l'aveugle, et pour suivie par les Baudrot, n'étant terminée qu'en 1440. De 1208, date de sa fondation, à 1640, la construction, inachevée, de la cathédrale avait pris 432 ans. Et que de vicissitudes durant ce temps! A peine bâtie, l'abside, qui reposait sur des fondations de craie trop peu résistantes, exige une restauration complète; en 1490, ce sont les arcs-boutants qu'il faut reprendre; en 1563, chute du clocher central; on le rebâtit; en 1537, chute de la grande rose; dans la nuit du 7 au 8 octobre 1700, la flèche est foudroyée ainsi qu'une partie des combles; enfin, de 1819 à 1866, l'architecte Millet doit démonter et reconstruire l'abside pièce à pièce.

Avec sa quintuple nef, le chœur à doubles bas-côtés, la galerie ajourée du triforium, les grandes roses des croisillons qui sont de toute beauté, sa magnifique vitrière peinte des *xv<sup>e</sup>* et *xvi<sup>e</sup>* siècles à peu près intacts, le pavement et les tombeaux de quelques chapelles, la cathédrale de Troyes, bien que privée de sa flèche centrale, défigurée au portail, et n'ayant qu'une tour, est mieux que l'une des premières, parmi les cathédrales de second ordre.

**Saint-Urbain** est un chef-d'œuvre d'élégance et de légèreté, le rêve de l'impossible, à la fin du *xiii<sup>e</sup>* siècle, en avance de cinquante ans sur les œuvres les plus audacieuses de l'art gothique. Un homme véilla sur son linceul. Son promoteur fut un pape, *Urbain IV*, fils d'un cordonnier, qui voulut remplacer l'échappe paternelle par cette glorieuse dentelle de pierre. C'en est une, en effet, et l'on se demande si ces immenses verrières où flambaient tous les fœux du ciel ne sont pas faites pour soutenir les murs, plutôt que ceux-ci bâtis pour elles, tellement ils sont légers, élancés, effilés, ténus et comme transparents. La première pierre fut posée en 1202. Peu s'en fallut que l'hostilité des religieux de Notre-Dame aux Nonnains, dont relevait ce quartier, et qui se prétendaient lésés dans leurs droits par la création nouvelle, ne mit un obstacle insurmontable à son achèvement. La consécration de l'édifice, terminée par le neveu d'Urbain IV, cardinal Ancher, se fit en 1389. La sculpture, à *Saint-Urbain*, rigoureusement disciplinée par l'architecture, est peu abondante; les verrières étaient presque toutes de 1265 à 1284.

Ainsi Troyes, par la magnificence de ses édifices du *xiii<sup>e</sup>* siècle, ne se laissait distancer par aucune des cités de l'Île-de-France. La malheureuse guerre de Cent ans arrêta ce bel essor. La ruine du pays champenois à la couronne de France, par le mariage de Blanche de Navarre, comtesse de Champagne, avec Philippe le Bel, fit regretter aux Troyens le gouvernement débonnaire de leurs comtes. Après l'écoulement de quelques années, à Vaucouleurs (1314), et les malheurs de la guerre civile qui mirent les Bourguignons dans Paris et, par eux, les Anglais, Troyes, devenue la capitale de la France demeurée, reçut dans ses murs (1474-152), le duc de Bourgogne, *Jean le Bon*, avide de venger la mort de son père, Jean sans Peur, assassiné à Montreuil, et bientôt la reine *Isabelle de Castille*, son mari, le pauvre dénué



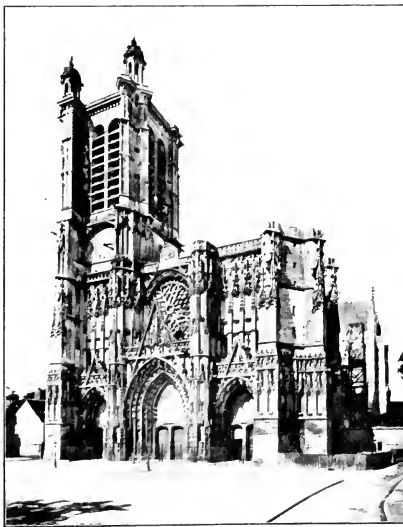
Mon. hist.

INTERIEUR DE LA CATHÉDRALE.

*Charles VI* et leur fille *Catherine*. Ici fut signé, à l'instigation du duc de Bourgogne, le honteux traité du 20 mai 1420, par lequel Catherine de France devait épouser *Henri V* d'Angleterre et lui apporterait en dot la couronne de France avec le titre d'héritier présomptif, en attendant la mort du pauvre *Charles VI*. Le mariage fut célébré le 2 juin, dans l'église Saint-Jean.

Les deux rois d'Angleterre et de France étant morts l'un et l'autre, le premier (1422), le duc de *Boulogne* prit la régence pour *Henri VI*, six ans plus tard, après avoir déposé *Jeanne d'Arc*, conduisant *Charles VII* à Reims, pour l'y faire sacrer, entra dans Troyes, sans coup feu. En reconquérant le duc de Bourgogne avec *Charles VII*, le traité d'Arras acheva la déroute de nos ennemis, car ils étaient forts, surtout de nos rivaux, *Benoît*, la paix aidant, et grâce à la sage administration de *Louis XI* et de son fils *Charles VIII*, Troyes vit renaitre l'ancienne prospérité. En même temps, le goût des arts renaissait, et c'est toute une pléiade d'artistes qu'éleva la vieille capitale champenoise. Architectes et sculpteurs, sans abandonner l'art gothique, lui donnèrent une grâce spéciale; leurs œuvres comptent parmi les plus remarquables de notre Renaissance française. Au *xvi<sup>e</sup>* siècle, Troyes a produit une école de peinture sur verre, originale et puissante par le dessin et le coloris, dont il faut reporter le plein épanouissement jusqu'aux règnes de *Henri III* et de *Henri IV*; les *Leand-Gallier*, en furent le glorieux; leurs œuvres sont innombrables.

*Sainte-Madeleine*, commencée au *xiii<sup>e</sup>* siècle, reconstruite par *J. Gaidé*, ou *Guillelme*, fut terminée dans la première moitié du *xvi<sup>e</sup>*, par *Martin de Vaulx*, son élève; elle possède d'immensables vitraux de Cormet, Soudain, Mascart; l'admirable pûle gothique, dessinée par Jean Gaidé (1408), avec la collaboration de Hugues Bailly, Nicolas Havelin, Simon Mauroy, et sous lequel, malgré la hardiesse et la délicatesse de la construction, son auteur voulut être enseveli, en attendant le jugement dernier, sans crainte d'être évasé, fut terminé en 1517. *Saint-Nicolas* est une église, gothique par le chœur



Ed. 50

FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE TROYES.







Phot. de M. L. L. L.

TROYES : HÔTEL DE MAUGNY.



O. M.

TROYES : HÔTEL DE VAULUISANT.

Il y a moins de cent ans, *Troyes* passait encore, parmi nos villes de France, pour une de celles qui avaient le mieux conservé leur caractère : des alignements de rues, d'autres travaux de voirie, des « embellissements » ont jeté bas une partie de ses maisons de bois toutes fleuries d'arabesques écopant les vieux âges. Sans parler de l'*Hôtel de Ville*, édifice de style Louis XIII, d'assez belles proportions, dont l'intérieur conserve, dans la salle du Conseil, une cheminée avec médaillon de marbre blanc, par Girardon, ni des hôtels particuliers comme ceux de *Vaubanant*, de *Maugny*, de *Nicolas Hugué*, de *Morisy*, d'*Entray*, de *Chapelaines*, une blânerie dans les deux quartiers ne peut manquer d'éveiller l'intérêt. On y verra : à place de la *Banquerie*, ses vieilles maisons à pigeons pointus,

et la petite statue de saint Nicolas, emblème protecteur des incendies, assez fréquents dans une ville autrefois bâtie presque entièrement en bois ; sur un bras de la Seine, voûte, l'esplanade du 14-Juillet et ses beaux tilleuls argentés ; la rue *Geoffroy-de-Villehardouin*, chroniqueur champenois ; la rue *Delahoulière* et ses jardins en bordure de l'un des canaux livrés par les comtes de Champagne ; passé la place de la *Préfecture* et le grand bassin du canal où se mirent les arbres du *Jardin du Préau* et les murs de l'*Hôtel-Dieu*, à la grille magnifique ; la rue et la place *Saint-Denis*, réduits d'autant qu'une peinture trop fraîche voudrait rapéminir ; la rue de la *Planchette*, l'éclat, son canal et son pont fortifié de deux demi-couronnes, seul reste des remparts de Troyes, qui baillaient cinquante-quatre tours ; la rue des *Trois-tour*, qui renferme des trésors d'imprimerie ; celle des *Deux-Paroisses*, dont les pigeons aigus font une garde d'honneur au cheval de saint Nizier ; le *Pont des Ailles* et sa perspective de lavoirs ; la rue *Sauvage*, aux deux logis cahotants ; la *Cour Saint-Sebastien*, sa galerie de bois, ses pavés aigus ; après la fraîche et lumineuse échappée du boulevard Bantou, la rue *Banquerie-Perthes*, bevrée du patois troyen ; la place de la *Tour*, où fut le château des comtes de Champagne ; la rue *Saint-Frobert* et son ancienne église occupée par un chalet... V. *Troyes*, par M. Lucien MORIL-PAYEN.

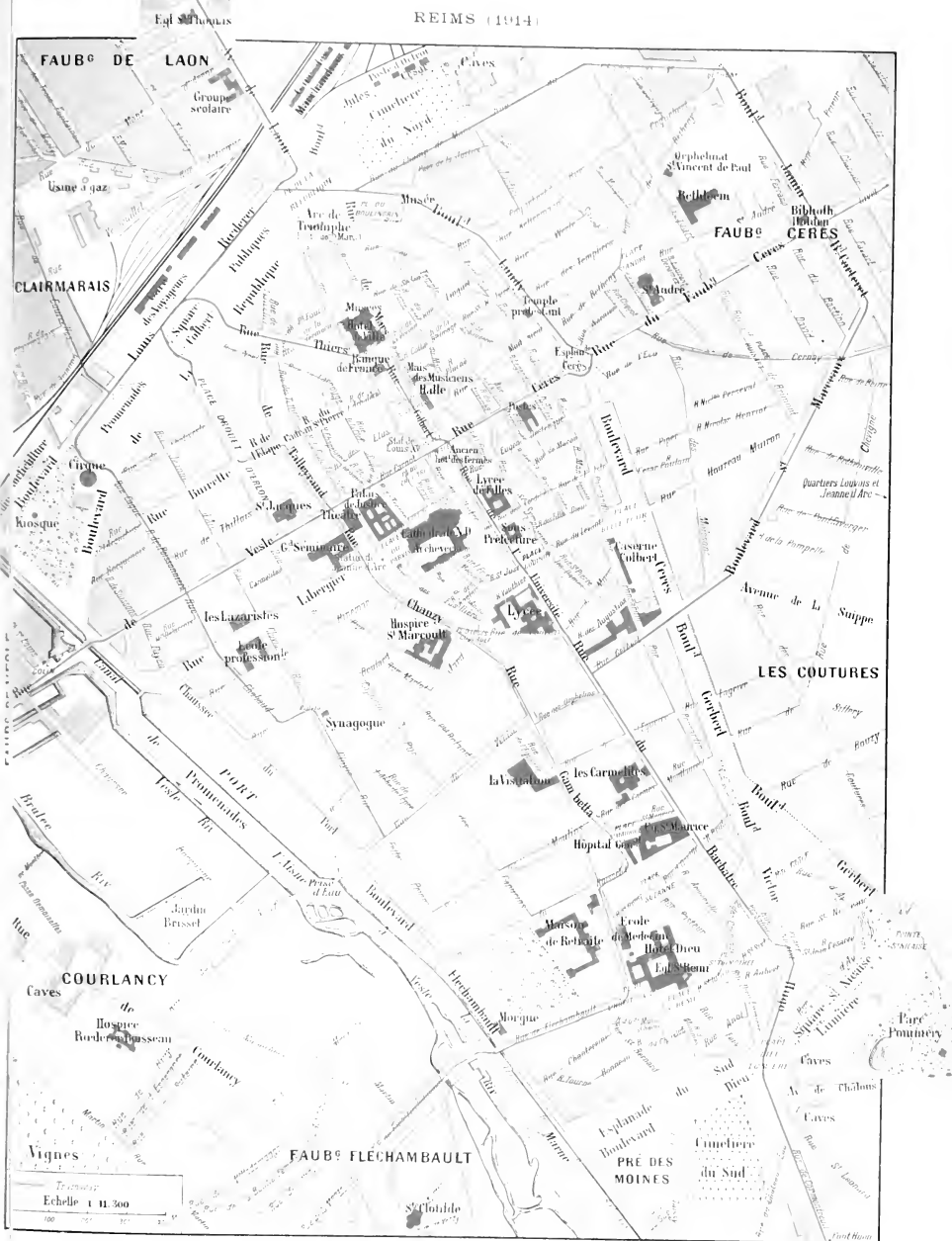
Il y a comme deux villes dans *Troyes* : celle des anciens comtes et de la cathédrale, dans une boucle de la Seine ; l'autre, la ville nouvelle, dans le quadrilatère de ses *bouteoirs*. Ce n'est pas que les vieux hôtels, les rues ombreuses manquent encore de ce côté, comme la fameuse rue aux *Chats*, dans les pittoresques claires s'inclinent au point de ne laisser paraître entre eux qu'un lambeau de ciel clair ; la rue *Champenoise* et sa tourelle de l'Officere ; l'énormément fantastique qui termine la rue *Voltaire* (V. *ais*, depuis l'esplanade qu'orne la fontaine d'Arcure, les beaux ombrages, les jardins, les massifs curés se sont emparés de cette partie de la ville.

MARTEAU DE POÛLE  
DE  
L'HÔTEL DE LION.

*Troyes* (53 480 habitants) est riche en contrastes et son charme en vient. La grande industrie y est de loi-taine tradition ; le travail du drap et de la laine a seulement changé d'objet. Aujourd'hui, la patrie des « bonnets de coton » fabrique surtout des bas, des chaussettes, des sous-vestiments, des gants, et ce travail occupe une bonne moitié de la population, sans compter d'autres centres ouvriers, tels que : *Arvise-sur-Aube*, *Plancy*, *Orcelles*, *Montigny*, *Orcelles-Sec*, *Arvise-sur-Othe*, *Ecluse*, surtout *Bouilly*, où l'industrie bonnetière fait vivre de nombreuses usines. *Troyes* est aussi une ville de gourmets : ses langues fourrées, ses andouillettes sont connues... jusqu'en Amérique.

**Personnages historiques.** — *Saint Antoine*, premier évêque de Troyes, 1<sup>er</sup> siècle ; *sainte Germaine*, née à Bars-sur-Aube, décapitée par l'ordure Attila, 451 ; le franc *Christien de Troyes* (in, vers 1100) ; le chroniqueur *Geoffroy de Villehardouin*, né vers 1140, près de Bars-sur-Aube, maréchal de Champagne sous Thibaut V ; il prit une part glorieuse à la conquête de Constantinople (1204) dont il a fusé le récit ; le trouvère *René de Villeneuve*, auteur des « Quatre fils Aymon » ; *Jean de Beune*, mort empereur de Constantinople, en 1241 ; *Jacques Pantaléon*, *Urban IV*, né à Troyes, 1188-1261, pape en 1261 ; *Thibaut IV*, comte de Champagne 1201-1244, roi de Navarre en 1244, rebelle par son fils *poétique* *René de Navarre*, fils de Blanche I<sup>re</sup>, comte de Champagne (roi de Navarre) ; clercs de la robe de France-Philippe le Bel, en 1281, le chroniqueur *Jean de Troyes*, qui a écrit l'histoire de Louis XI ; le poète *Jean Perrault* et le juriste-consulte *Pierre Pithou*, collaborateurs de la *Satire Menippée* ; *Pierre Mignard*, frère de Nicolas, peintre et graveur de l'école, né à Troyes, 1606-1671 ; *François Girardon*, eminent sculpteur né à Troyes, 1605-1671, auquel nous devons le médaillon de Richelieu, dans l'église de La Sorbonne ; *Boursault*, poète comique ; *Pierre Jean Geoffroy* 1718-1781, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; *Nicolas Jacquart* 172-1815, physicien et géomètre ; *Georges Jacques Danton* 1759-1793, né à Arvise-sur-Aube, orateur tribun de la Convention, victime de Robespierre et de Saint-Just, qui l'envoyèrent à l'échafaud ;













Phot. de M. Rolland.

PORTAL DE LA CATHÉDRALE DE REIMS. LA STATUE DE JEANNE D'ARC, PAR P. DUROIS.

*drale, Saint-Nicolas*. La même temps, les bourgeois tendent et créent une nouvelle enceinte fortifiée, édifiant de belles demeures dont *le Maître des maîtres* a conservé jusqu'à nous la pittoresque physionomie.

Dans la cathédrale de Reims, tout est gracieux, élané, transparent, non sans une expression de force et de stabilité. L'architecte de génie qui conçut ce chef-d'œuvre a vu de son prestigieux décor les épaisses massifs dont il était son audacieux monument. A mesure qu'elle monte, la pierre s'étire, s'effile, se délie, déploie d'aériennes guipures, devient transparente, spiritualisée pour ainsi dire, afin de mieux prendre son essor, que serait-ce si la cathédrale retrouvait la pureté rêvée pour elle et presque réalisée avant le grand incendie de 1481, ces pyramides lancées du haut des six tours : deux au grand portail, deux sur chaque crocheton du transept, enfin la flèche centrale qui domine l'énorme du grand clocher de Strasbourg ?

La foi chrétienne, prêchée à Reims dès le I<sup>er</sup> siècle, n'eût probablement organisé qu'un simple *Saint-Nicolas* avant de bâtir, sous Pierre, une modeste chapelle hors l'église, non loin de l'église actuelle de Saint-Rémi. *Béla*, l'un de ses successeurs, transparaît, en 314, son siège épiscopal à l'intérieur de *Reims* et bâtit, sur les ruines d'un édifice païen, un temple dédié aux *bonnes actions*, puis à saint Symphonien dans la rue de ce nom. Les empires de la cathédrale furent, en 401, remplacés par une basilique qui fut construite *saint Nicolas*, à l'extrémité de la rue romaine, en lui consacrant à la sainte Vierge ; six ans plus tard, il avait l'église tranchée, au sein même de son église. 406, c'est la fin, *saint Rémi* baptisa *Clotilde*.

La première pierre de l'édifice actuel fut posée par l'archevêque Albéric Humbert, appelé aussi Albéric de Hautvillers, au XII<sup>e</sup> siècle ; on célébra sa dédicace solennelle, le 18 octobre 1215. A la fin du XII<sup>e</sup> siècle, le transept était à peine terminé ; les trois dernières travées de la nef sont du XIV<sup>e</sup> ; le portail, en 1391, s'élevait jusqu'à

la galerie des Rois ; enfin, la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle conduisit les tours à leur hauteur actuelle. Celles du transept étaient terminées. La flèche centrale dressée au dessus de la croisée, quand un feu mal éteint, abandonné dans les combles par deux plombiers, alluma le terrible incendie qui devora en quelques heures toutes les parties supérieures de l'édifice (24 juillet 1481). Le désastre, réparé seulement en partie, a laissé les tours privées de leurs flèches, et le clocher central reste encore à l'état de projet. Des réparations nombreuses ont maintenu l'intégrité de l'édifice. La dernière a été entreprise après 1873 et dure encore. On cite, parmi les maîtres ouvriers de la cathédrale, Robert de Cony, peut-être Libérators, le génial créateur de Saint-Nicolas, Jean d'Orléans, Jean le Loup, Gancher de Reims, Bernard de Soissons.

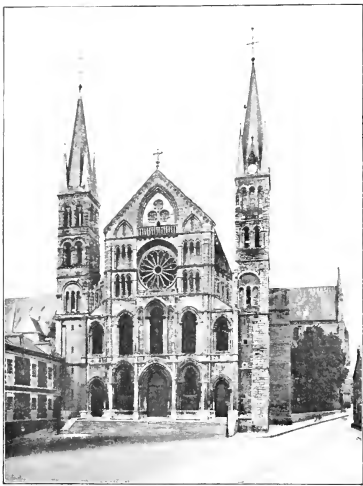
La façade occidentale de la cathédrale de *Reims*, dit Viollet-le-Duc, est l'une des plus splendides conceptions du XII<sup>e</sup> siècle ; elle a pour nous, d'ailleurs, l'avantage d'être seule. Notre-Dame de Paris est encore une façade de l'époque de transition ; Amiens n'a qu'une façade française, sur laquelle des espèces différentes sont venues se superposer ; Chartres n'est qu'une réunion de fragments ; Rouges et Beauce sont des amalgames de styles.

La façade de *Reims* comprend trois portails et quatre étages, en élévation. Elevée au-dessus du sonnerie, elle est à peine coudée ; certaines figures, le drape d'un bon monde d'entre elles ont la beauté de l'antique. Des statues colossales garnissent les parois des trois porches ; elles sont toutes adossées à une colonne et une magnifique série de dais sculptés règne au-dessus de leur tête ; quarante-deux statues s'élèvent en cinq rangées concentriques séparées par des guirlandes de fleurs et de feuillages dans l'ordonnement de la voûture centrale. Les grandes statues des trois porches étaient revêtues d'or et d'un beau coloris. Cette statuaire est grande, noble, simple, admirablement à l'échelle de l'architecture. Le porche central est entièrement consacré à la Vierge ; des anges

qui forment un cortège de bonheur. Huit statues colossales s'appuient sur les principaux traits de sa vie. *Adieu est mort la Vieillesse* peut en se comparant aux plus belles productions de l'art grec. Le tympan est à jour, orné d'une rose; le linteau, dépouillé de ses ornements, porte une inscription moderne. Au-dessus de la consécration, le gâble représente le *Cantique de la Vierge*, de grandeur surhumaine, surmonté d'une succession de l'assise en arc, en manière de gradins, jusqu'au sommet du triangle.

Le transept nord a, comme le portail occidental, ses trois arcades : une au centre, consacrée aux principaux archevêques de Reims : saint Neaise, saint Remi, et ; une à droite, antérieurement murée, mais s'ouvrant aujourd'hui par une porte romane, la *Porte des* ; une à gauche, sans accès dans l'intérieur et consacrée au *Jugement dernier* ; un tympan, l'admirable statue dite du « *Beau Dieu* ».

Au premier étage de la façade occidentale, la pointe du grand gâble se projette sur la grande rose, nouvelle et d'agilité et d'élégance où les feux d'un soleil couchant allument un brasier de pierres, de rubis, d'émeraude, de saphirs, dont respirent tout l'intérieur; de part et d'autre, s'élevaient deux doubles fenêtres géminées, d'une extrême légèreté. Le troisième étage aligne le cortège de ses rois, cinquante-six statues en arrière d'une balustrade à jour, et de la galerie du « *Gloria* ». Enfin s'élèvent les tours octogones, flanquées de quatre tourelles ajourées et sans aucun contrefort, jusqu'à une hauteur de 83 mètres. Cinq chemins de ronde enveloppent la cathédrale à divers étages, au dedans et au dehors. Il faut les parcourir, admirer, au sommet des contreforts, les statues d'anges aux ailes éployées, sous des pinacles, qui sont de véritables chefs-d'œuvre de composition et d'exécution; partout, des arabesques, des guirlandes, des galeries transparentes, celle de l'abside avec ses animaux fantastiques, le « *clocher à l'ange* », des corniches, des rosaces, des frises enroulées qui, d'en bas, se devinent à peine et, néanmoins, sont traitées avec un soin parfait. *Nôtre-Dame de Reims* possède une magnifique sommité de



Phot. de M. Roether

FACADE DE L'ÉGLISE SAINT-REMI.

*Dimensions de la cathédrale* : en longueur, extérieurement, 149<sup>m</sup>,47; intérieurement, 138<sup>m</sup>,63; largeur à la croisée : extérieur, 49<sup>m</sup>,43; intérieur, 30<sup>m</sup>,13; largeur à la nef, 31<sup>m</sup>,07; avec les contreforts, 41<sup>m</sup>,57; largeur de la grande nef, 11<sup>m</sup>,63; hauteur sous voûtes, 37<sup>m</sup>,93. Une seule cathédrale de France est plus longue : celle du Mans, avec 150 mètres. Amiens a 138<sup>m</sup>,35, Chartres 130<sup>m</sup>,86, Paris 126<sup>m</sup>,67. En hauteur, la nef de Beauvais monte à 48 mètres, celle de Metz à 44<sup>m</sup>,33, de Bourges à 37<sup>m</sup>,50, de Chartres à 36<sup>m</sup>,55. Les tours de *Reims*, achevées, ont 83 mètres; avec les flèches, elles auraient 124 mètres. La cathédrale de *Reims* compte 211 grandes statues de 3 à 4 mètres de haut, 126 moyennes, 936 petites; des fleurs, des animaux, en tout, plus de 2 300 figures sculptées.

**Saint-Remi de Reims** a 120 mètres de long, 28 mètres de largeur intérieure, 56 mètres au transept. Collégiale d'une des plus importantes abbayes de France, cette basilique possède encore la nef et le transept de la basilique romaine consacrée par le pape Léon IX, en 1049. Le célèbre abbé Pierre de Celles y fit quelques remaniements, lorsqu'il ajouta fin du *xiii*<sup>e</sup> siècle un chœur de style ogival, d'une ampleur magnifique. Une triple arcade inégale fait communiquer les chapelles rayonnantes avec le déambulatoire, autour d'une riche clôture en marbre, ornée par Omer Talon, au début du *xviii*<sup>e</sup> siècle. Dans l'hémicycle de ce véritable sanctuaire, s'élève la magnifique cénoteaph de saint Remi, dont la Révolution n'a laissé subsister que les statues des pairs de France qui, triomphalement, portaient la chaise. Des vitraux de la fin du *xiii*<sup>e</sup> siècle, une crosse abbatiale de cette époque, dix superbes tapisseries du *xv*<sup>e</sup> siècle, des émaux par Lœuff de Limoges, des reliquaires, le beau portail du transept sud élevé par le cardinal de Lemoignon, vers 1500, complètent le trésor d'art de *Saint-Remi*. Les bâtiments de l'abbaye, reconstruits aux *xv*<sup>e</sup> et *xviii*<sup>e</sup> siècles, servent d'Hôtel-Dieu : sous les arcades subsistantes du cloître



Phot. de M. Roether

CHŒUR DE L'ÉGLISE SAINT-REMI.



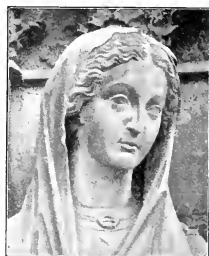




CONTRE-FORTS DU SUD.



MUSICIEN  
VOÛSSURE CENTRALE.



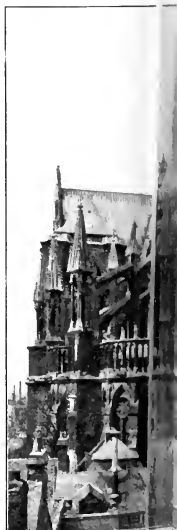
LA VIERGE.



VUE GÉNÉRALE D



PORCHE CENTRAL — FRÉSEMENT GAUCHE — LA PRÉSENTATION AU TEMPLE.



LA CATHÉDRALE



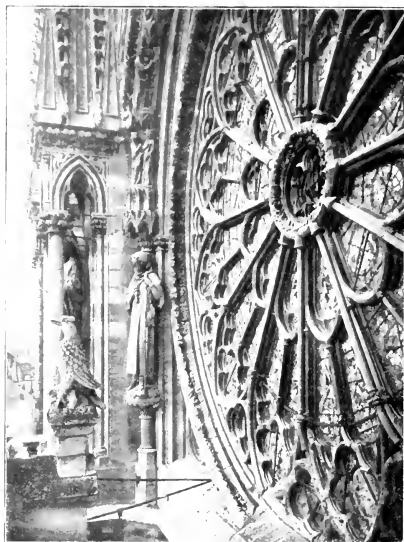
THÉDRALE.



MEN-EN  
VOUSURE CENTRALE



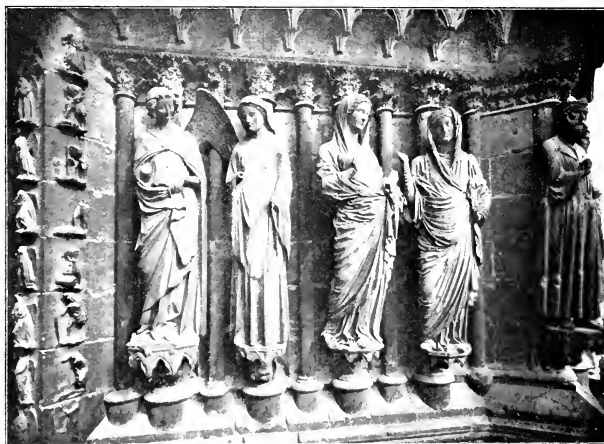
IVF.



LA GRANDE ROSE.



REIMS.



PORCHE CENTRAL : L'ABRÈSMENT DROIT. ANNONCIATION ET VISITATION.



xv<sup>e</sup> siècle, a été organisé un musée lapidaire.

Une troisième basilique, **Saint-Nicaise**, moins considérable que les deux autres, mais d'une importance capitale pour l'histoire de l'art champenois, passait pour la merveille de l'Europe, par sa hardiesse et son élégance. *Le Berger en l'État l'acteur* (1220). Un traud obtus lui mériterait qu'on le nomme l'acheta sous la Révolution, comme bien national, et le démolit pièce à pièce cet admirable monument du génie français.

*Saint-Jacques*, en majeure partie du xiv<sup>e</sup> siècle, a hérité au xv<sup>e</sup>, renfermé de beaux vitraux modernes. La chapelle de l'archevêché, à deux étages comme la Sainte-Chapelle, est un très belle œuvre du xiv<sup>e</sup> siècle champenois.

Au témoignage de Sébastien Apollinaire, arrivant à Saint-Loup, évêque de Troyes, les *foires* de Champagne existaient dès le *x<sup>e</sup> siècle*. Provins, Troyes, Bar et Lagny, Reims surtout, voyaient affluer, grâce à la protection des comtes de Champagne, qui en faisaient la police et assuraient les avenues, les trafiquants d'Italie, de Sicile, de Lorraine, des Flandres, d'Angleterre et d'Ecosse. Rois et princes s'y approvisionnaient; souvent même ils témoignaient de leur présence local de ces grands seigneurs internationaux. L'ébali, pour Reims, une intense circulation d'argent, un afflux de richesses et d'activité. Reims fut la *Ville de la laine*, même avant l'arrivée d's Romains. La toison de ses moutons, si appréciée qu'elle fut, ne lui suffisait pas, on fit venir l'étoffe d'Allemagne et de Flandre; à la fabrication des draps et sergés pour les tentures, des cambrés et élamins, probablement tissés de lin ou de chanvre, on ajouta celle des étoffes de soie, des riches tissus d'or et d'argent; au xiv<sup>e</sup> siècle, celle des tapisseries. Le fameux eût de Philippe le Bel qui, au début du xiv<sup>e</sup> siècle, et par représailles politiques, interdit aux Flamands l'usage des *foires de Reims*, porta un coup sensible à leur prospérité.

Louis XI rendit aux *foires de Reims*, celle de Poppey et celle de la Saint-Remy, leurs anciennes franchises; François I<sup>er</sup> en créa deux nouvelles (1521). Dejà le règne réparateur de Louis XII avait provoqué un retour à la prospérité d'autrefois et, par elle, un nouveau progrès des arts. La Renaissance produisit ici de brillants artistes. Alors, l'initiative du cardinal de Lorraine favorisa l'introduction de l'imprimerie, fonda l'Université (1557). Mais presque aussitôt la guerre civile, déchaînée par la prédication calviniste, entrave ce nouvel essor. Reims, dont le siège archiepiscopal s'est devenu comme un bel de la messe d'orraine, se déclare pour la Ligue (1565). Henri IV n'entra dans Reims qu'en 1606. Bienôt s'élève le magnifique *Hôtel de Ville*, construit sur les plans d'un architecte romain, des érudits des chroniqueurs, les peintres, des graveurs; ces fondations bienfaitrices, l'hôpital général, l'Institut



CATHÉDRALE DE REIMS.

STATUE DE CHRIST NOIR.



DEUX MUSICIENS DE LA VOÛSSE CENTRALE.

des Frères des écoles chrétiennes fonde par J. B. de La Salle, la création de la place Royale, l'adduction des eaux de la Vesle et l'inauguration des écoles populaires par le chanoine Godmot, qui y consacrera sa fortune; la création des Promenades, sur les dessins du jardinier-remois Pierre Lezou, mort en 1606, à Reims. La période des xv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles. Alors aussi Colbert contribua au développement de l'industrie et du commerce par les ressources de son esprit pratique et sa forte volonté. Le xv<sup>e</sup> siècle, et plus encore le xvi<sup>e</sup>, ont entièrement le règne de Louis XV, furent les

vorables à l'industrie renoise, qui employait 3 à 4 000 ouvriers. La valeur seule des tissus fabriqués à Reims et dans le diocèse atteignait 11 millions de livres, et les deux tiers de ces produits étaient exportés.

**La Ville.** — A première vue, le plan de Reims accuse la forme elliptique qui caractérisa le premier établissement gaulois des Ébines, *Demour*, forteresse ronde, héri can de la ville actuelle. Deux grandes voies : rue de Vesle que prolonge la rue de Grisy, rue Colbert et rue de l'Université, se coupent à angle droit, au carrefour central de la place Royale. La rue Colbert conduit à l'hôtel de ville, dans l'entrevue s'élevait l'ancien *forum*, actuellement *place des Marchés*, où subsistent plusieurs maisons du moyen âge, à pignons en saillie, notamment celle de l'Enfant d'Or, au coin d'une boutique d'orfèvre, remarquable par ses cannelures, ses statues de saints et de chevaliers. Dans ces parages, rue du Tambour, se voit la lamaine *Maison des musiciens*, dont les figures si expressives, posées sur la facade, entre de grandes fenêtres à meneaux, représentent des personnages qui jouent de la harpe, du violon, de la cornemuse et du tambourin, statues aussi intéressantes pour

l'histoire de la sculpture que pour celle de la musique, au moyen âge.

La Renaissance a construit à Reims : la *porte du Chapitre*, à l'angle flanqué de deux tourelles (1530), qui donnait accès à l'intérieur de la Collégiale et dont les portes de bois sont maintenant au Louvre; rue du Marc, un hôtel dont la cour intérieure est décorée de lises et de panneaux sculptés représentant des scènes de tournoi; rue de l'Abbaye, l'ancien hôtel de la famille de La Salle; l'hôtel Furet de Montcaumon, xiv<sup>e</sup> siècle; rue Eugène Desbrennes, l'ancien hôtel de la famille Thié et de Pin, bien conservé, galeries décorées, cheminée de pierre. Une magnifique grille en fer forgé fut élevée par la ville pour l'entrée de Louis XVI, en 1774.

L'hôtel de ville, 45 à l'architecte rémois, Jean Bonhomme, et à son compa-



49 millions de flanelles et tartans, soit 453 millions au total. Et l'on ne parle pas ici des établissements complémentaires de l'industrie des tissus, pour la couture et les apprêts. Mais bientôt la mode, en délaissant les tissus classiques pour les étoffes de fantaisie, la concurrence de Roubaix et de Tourcoing, surtout celle de l'Allemagne, affectèrent terriblement l'industrie rémoise. De nombreux établissements fermèrent leurs portes. Alors Reims modifie ses procédés, se prête aux nouvelles exigences de la mode, fabrique des étoffes mêlant laine et coton, laine et soie, parfois coton pur, des tissus de haute nouveauté, des dentelles. De nombreux établissements de filature et de tissage mécaniques travaillent, pour Reims, dans les vallées de la Sempie et de la Vesle; à Bethel, dans les Ardennes, près de Saint-Quentin. Ajoutez le traitement des déchets, pour la fabrication des draps communs, ou comme engrais pour l'agriculture, la confection des habillements militaires, celle de la fleur artificielle, qui occupent de nombreux ateliers.

Au travail de la laine se rattache encore la production de la *pebasse*, soit pour les verreries, soit pour le savon nécessaire au dégraissage; à celle des vins mousseux, la fabrication du *sulfate de cuivre* pour le traitement de la vigne; des *sucretries*, des distilleries; la culture de la *betelotte*. À compter encore : des industries mécaniques; des *verreries* importantes, car la bouteille qui doit contenir le vin mousseux exige des qualités de résistance particulières; la fabrication des *bonheurs*, dans une vingtaine



Phot. de M. Rothier.

HÔTEL DE VILLE DE REIMS.

français : 1619-1683 ; l'historien *dom Thierry Ruinzel*, savant bénédictin, né à Reims 1657-1709 ; saint *Jean-Baptiste de La Salle*, né à Reims 1651-1745, créateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes ; *Alphonse Lecroqueux*, tragédien, né à Danery, près d'Épernay (1690-1730) ; l'abbé *P.-Eugène Telly*, historien, né à Fismes (1709-1759) ; l'avocat *Gustave Tesson du Courroy*, défenseur de la reine Marie-Antoinette (1750-1793) ; *J.-B. Duval*, le maître de poste de Sainte-Menehould qui fit arrêter Louis XVI et sa famille à Varennes, en juin 1791 ;



Fig. 509.

TYMPAN D'UNE PORTE DE MAISON. XV<sup>e</sup> SIÈCLE.

d'établissements, dont le chiffre d'affaires atteint 7 à 8 millions par an, avec le liège d'Espagne ou la pousse de liège arago-mérise; d'autres maisons encore pour la *capote d'étoffe* qui forme les bottes, pour la *graine*, les *caisses* d'emballage, les *paniers* d'osier destinés à l'expédition, et jusqu'au *coffre en paille* simple qui coiffe les bouteilles et pour lequel de vastes étendues sont cultivées en seigle, dans la campagne de Reims. Fabrication de la glace, établissements de produits alimentaires, etc.

**Personnages historiques.** — *Jean*, comte de Rouen, né à Reims, on l'on conserve l'inscription de son tombeau, mort en 925 ; *Fulcon*, 855-906, né à Épernay, archiviste-évêque de La cathédrale de Reims ; *Odon* ou *Eudes*, pape *Évain* II de 1055 à 1069, ne pas de Châlons-sur-Marne ; d'abord religieux de Châlons, il fut l'honneur de la première croisade ; *Gilles Gohet*, teinturier, né à Reims qui vint avec son frère s'établir à Paris, 15<sup>e</sup> siècle, près de La Roche ; les sculpteurs *Pierre et Nicolas Jacques*, de Reims ; le savant bénédictin *Georges de Maillet* ; *Robert Nanteuil*, né à Reims, peintre au pastel et graveur de portrait, mort à Paris en 1678 ; *Paul de Gaultier*, cardinal de Reims, archevêque de Paris, 1674-1679 ; *Jean-Baptiste Gaultier*, fils d'un duc de Reims, contrôleur général des finances, renouvateur de l'industrie et du commerce



Phot. de M. Rothier.

REIMS : VESTIBULE DE L'HÔTEL DE VILLE.

Le musée et *Duval d'Elbeuf* aux 16<sup>es</sup> et 17<sup>es</sup> siècles; *Paul Borel* architecte, philosophe, homme d'État, 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles; *de Vitry-de-Longueville*, 17<sup>e</sup> siècle; le lieutenant *E. Goussier*, 17<sup>e</sup> siècle; le savant géographe *V. de La Brie*, né à Reims, 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles; le sculpteur *Paul de Saint-Marc* aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles.

## Seine-et-Marne.

Superficie : 573 600 hectares. Canton : 588 800. Service géographique de l'armée. Population : 363 561 habitants. Chef-lieu : **Melun**. Sous-préfectures : **Meaux**, **Coulommiers**, **Provins**, **Fontainebleau**. — 29 cantons, 333 communes; 3<sup>e</sup> corps d'armée. Orléans. Cour d'appel et Académie de Paris. Diocèse de Meaux suffragant de Paris.

Le département de *Seine-et-Marne* rassemble, sans encore les rivières, les grands cours d'eau convergents sur Paris : au sud, la *Seine*, avec la *Vendre* de Provins, l'*Yonne* de Montargis et le *Loing* de Moret; au nord, la *Marne* avec le *Petit-Morin*, de l'*Oise*; du *Grand-Morin*. Au nord de la Marne, le plateau de *Mulot* et de *Gede* rattache ce territoire à la région de l'Oise et du Valois, pays de l'ancienne France. Au sud de la Seine, s'allongent les plateaux sablonneux et les collines de grès de la forêt de Fontainebleau. Entre le cours de la Seine et celui de la Marne, c'est la *Brie*, où la gentille Verre déroule son frais sillon de verdure.

La *Brie*, vaste plateau de 125 kilomètres sur 60, s'incline en montant vers l'est. C'était, à l'origine, un pays entièrement couvert de forêts et d'éboulis. Terre de grands labours, de pâtures artificielles, de grosses fermes et de grands domaines, cette plaine ondulante sous ses champs d'épis d'or évoque invinciblement la pensée d'une autre Brie, un peu moins plate, quelque peu bosselée, semée de bois et surtout riche en fontaines. On distingue, dans la *Brie*, deux régions n'en faisant qu'une par nature : à l'ouest, la *Brie française*; à l'est,



PROVINS : TOUR DE CÉSAR.

C. G. B.

*Mosée*, riche en objets antiques trouvés dans les tombelles du voisinage; les remparts bordés d'allées, la porte de Jouy et la Brèche aux Anglais; la porte Saint-Jean, flanquée de ses deux tours; les arcades de l'ancienne abbaye de Saint-Jacques; le Donjon, dit aussi tour du roi ou *tour de César*, cet extraordinaire édifice du x<sup>e</sup> siècle, carré d'abord, puis octogonal, flanqué de tourelles aux angles, qui sert de clocher à *Saint-Quirice*, collégiale du x<sup>e</sup> siècle, barrée d'un mur en façade et pourvue d'un chœur en beau style, du x<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup> siècle, avec les deux portes aujourd'hui murées des croisillons, charmant travail du xiv<sup>e</sup> siècle.

**Melun** 14 860 habitants, tout chef-lieu qu'il soit, paraît pauvre à côté. Il est vrai, sa situation est belle; les deux bras du fleuve enveloppent une île qui fut le berceau de Melun, comme la Cité, toutes proportions gardées, fut celui de Paris. Un pont de fonte, vulgaire héritier de l'ancien pont aux Moulins, y donne accès. Vous y verrez *Notre-Dame* et ses deux tours romanes; à l'autre extrémité de l'île, la *tour de la Reine-Blanche*, seul reste de l'ancien château royal. Au quartier de la rive droite: l'église *Saint-Appollinaire*, des x<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles, édifice bizarre dont les collatéraux portent sur des colonnes délicates; l'*Hôtel de ville*, construit en 1837-1848, dans le style de la Renaissance (bibliothèque et musée); une fontaine monumentale, place Saint-Jean. Le préfet demeure dans un ancien couvent de Bénédictins, dont les beaux jardins descendent en terrasses sur la rive droite de la Seine. Avant-garde de Paris à la descente du fleuve, *Melun* subit de nombreux sièges.

Tout le monde connaît les vieux moulins de **Meaux** 13 600 habitants, hissés en pleine rivière sur les échasses de leurs pilots. Sur un cingle de la Marne, dont l'intérieur forme une sorte de forteresse naturelle qu'il suffisait de barrer, à l'origine, pour s'y retrancher fortement, la ville, issue d'un petit oppidum gaulois, dut à cette situation une certaine importance. *Meaux* vit le dernier épisode de la *Jacquerie*, dont les excès, provoqués par la misère qui suivit le désastreux traité de Poitiers et la captivité du roi Jean, terrorisèrent le Beauvaisis. Après la signature du honteux traité de



C. G. B.





VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE ET DE LA CATHÉDRALE DE LAON.

100000

Troyes, la ville eut à soutenir un long siège contre les Anglais. La réforme y jeta de terribles divisions. *Meune* eut l'honneur d'avoir *Bossuet* pour évêque; le grand orateur est inhumé dans la cathédrale *Saint-Etienne*, bel édifice du xiii<sup>e</sup> siècle, que le gothique flamboyant a paré d'une riche ornementation intérieure. La tour du nord, seule exécutée, haute de 70 mètres, et la tour du sud, inachevée, d'aspect indigent avec son pauvre toit d'ardoises, commandent une riche façade de trois portails profonds, dont les voussures ont été privées de leurs statues. Un joli portail latéral du xiii<sup>e</sup> siècle rappelle, au sud, celui de Notre-Dame de Paris. Dans le palais épiscopal, noble édifice du xiv<sup>e</sup> siècle, une élégante chapelle du xiv<sup>e</sup>, le jardin, dessiné peut-être par Le Notre, une terrasse appuyée sur les anciens remparts, évoquent le souvenir de *Bossuet*; il aimait à se promener dans une étroite allée d'ifs, au bout de laquelle un petit pavillon orne de boiseries lui aurait servi de cabinet de travail. Près de la cathédrale, l'ancien bâtiment de l'officialité, avec ses quatre tourelles d'angle en encorbellement, est un curieux édifice du xiv<sup>e</sup> siècle. Le *cours de l'Archevêque*, le *boulevard Jean-Rois*, le *cours Bonault* dessinent, autour de la ville, une fraîche couronne de verdure.

**Personnages historiques.** — *Gaillaume de Champagne* (mort en 1122), dialecticien; *Pierre de Montesson*, architecte de la Sainte-Chapelle de Paris (1217-1218); *Jean de Chelles*, qui construisit, au xiii<sup>e</sup> siècle, les façades latérales de Notre-Dame de Paris; le chroniqueur *Gaillaume de Nangis*, moine de Saint-Denis, au xiv<sup>e</sup> siècle; *Jerry Desmarest*, avocat général au Parlement de Paris décapité en 1534; *Jacques Juod*, né à Melun (1511-1571), l'une la mille pauvre, élevé à Paris au collège de Navarre et professeur de grec à l'Université de Bourges, procureur des fils du roi Henri II, évêque d'Auxerre; on lui doit la traduction complète des *Œuvres de Plutarque*; *François II* (1545-1560) et *Henri III* (1574-1589), nés à Fontainebleau; *Marc-Valentin de Boullogne*, dit « le

Valentin » (1601-1633), peintre, né à Coulommiers, ami de Poussin; *Louis XIII* (1601-1643), né à Fontainebleau; le comte *Dancourt*; le bibliophile *Antoine Alexandre Barbier* (1763-1825); l'écrivain-poète *Négociant Moreau* (1810-1828), né à Paris, d'abord compositeur d'imprimerie à Provins; le général *Bonalt*, né à Reims; le sculpteur *Henri Chapu* (1843-1891); le littérateur *Ch. Levenet*; le comte de *Mun*.

## Aisne.

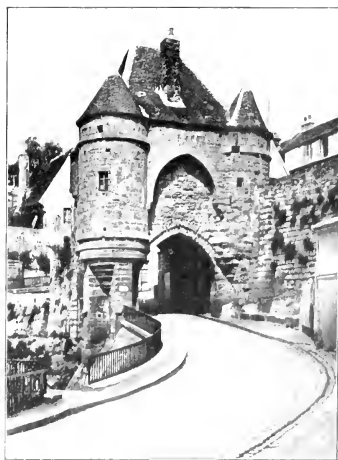
Superficie: 735 200 hectares (Cadastré), 742 500. Service géographique de l'armée. Population: 330 226 habitants. Chef-lieu: **Laon**. Sous-préfectures: **Château-Thierry**, **Saint-Quentin**, **Vervins**, et **Soissons**. — 37 cantons, 841 communes; 2<sup>e</sup> corps d'armée. AUNES. Cour d'appel d'AUNES. Académie de DORL. Diocèse de Soissons (suffragant de Reims).

Ce territoire de plateaux et de collines peu élevées, dont la plus haute n'atteint pas 300 mètres, rayonne vers la Champagne par



CATHÉDRALE DE LAON.

100000



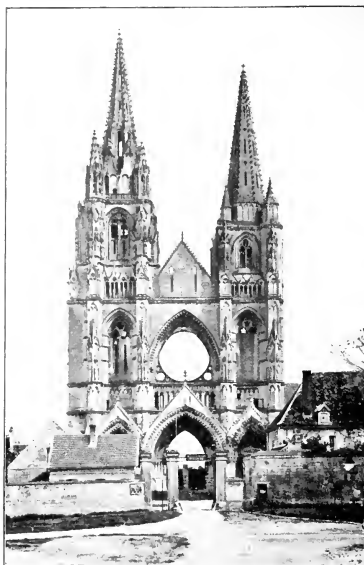
PORTE D'ARDON, A LAON.

100000

l'Yonne, vers la Manche par la *Somme*, vers la Flandre par l'*Escaut* et la Meuse par la *Sambre*. C'est un lieu de passage où tous les flots d'invasion sont venus déferler.

A 100 mètres au-dessus des campagnes environnantes, **Laon**

(6262 habitants) se gèle à un bastion triangulaire dont les deux ailes méridionales se replient sur une enceinte inférieure, sorte de gouffre disposé par la nature pour lui permettre de mieux happer l'ennemi au passage. Des remparts s'étendent aux sinusités de la crête, qui porte la ville proprement dite, et du double plateau, complément de son assise. *Laon* était dans la dépendance de Reims; en 497, saint Rémi dota la colonie d'un siège épiscopal qui devait être l'avant-poste du *christianisme* contre la barbarie du Nord; ses évêques en furent les défenseurs et en même temps les souverains temporels. Lorsque les derniers princes carolingiens durent s'enfuir devant les ducs de France, défenseurs de Paris contre les Normands, c'est à *Laon* qu'ils vinrent se réfugier. L'un des prélats-souverains de *Laon*, *Genès*, ayant péri misérablement dans une émeute, pour avoir voulu reconnaître et rompre la charte communale accordée durant son absence aux bourgeois de la ville, le roi de France, Louis VII, intervint, et rétablit l'ordre. *Laon* vécut dans une sorte d'isolement administratif, asservi aux exigences d'une place de guerre qui pouvait, au xiv<sup>e</sup> siècle, bien prouver de vives, tenir indé-



CL. ND.  
SOISSONS : ABBAYE DE SAINT-JEAN-DES-VIGNES.

niment. Si l'on n'avait ouï et ses portes aux Alliés, en février 1814, Napoléon, écartant Blücher sous ses murs (9 et 10 mars), eût changé la face de la guerre et peut-être, d'un coup, fermé l'invasion.

La citadelle d'une part, l'arsenal de l'autre, à la place de l'ancienne abbaye de Saint-Vincent, occupent les deux points extrêmes du croussant qui couronne intérieurement la ville. A peu de distance de la citadelle est la *cathédrale*. Commencée par Gauthier de Montigny, qui fut évêque de *Laon*, de 1159 à 1174, elle ne fut terminée qu'en 1225. On admire, dans leur robustesse, l'éclatant des voûtes, les tribunes ajourées des bas-côtés, composées d'un triforium. Malgré les mutilations subies, la façade et ses tours, flanquées d'éléphants, des chérons qu'ont une galerie découpée au-dessus. Le cloître, offrant un bel exemple du style roman dégagé des tourterelles. Traditionnellement, on attribue aux romains les tours et les cloîtres qui servent de base au cloître.

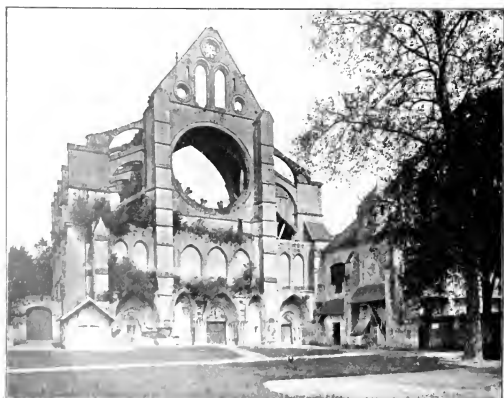
L'ancien palais épiscopal est à l'extrémité du boulevard l'un de *Paris*. Le cloître du xiv<sup>e</sup> siècle, digne du cloître des siècles d'origine. Le *Musée*, vu d'une chapelle octogonale du *Temple*. Au siècle, le *Bibliothèque*, récemment

plus d'un sujet digne d'intérêt, celle-ci surtout, exceptionnellement riche en miniatures, en manuscrits et en autographes de personnages célèbres, provenant pour la plupart des anciennes collections épiscopales ou monastiques. Une belle promenade enveloppe l'esplanade, un peu vague, de Saint-Martin; de-ci de-là, une caserne, l'Hôtel-Dieu, le Lycée, une Ecole normale. La vie n'est pas de ce côté; elle se concentre en arrière de la Préfecture, juchée au rebord de la cuve Saint-Vincent, puis autour du Théâtre, de l'Hôtel de ville (statue du maréchal Sérurier, au débouché de l'escalier, de la route et du chemin de fer électrique qui, de la gare, escaladent le versant opposé). *Laon* descend de son plateau dans la plaine; des usines, des faubourgs ouvriers, les services d'une vaste gare, s'y pressent, à l'un des carrefours les plus importants de l'Europe.

**Personnages historiques.** — *Saint Rémi*, après des Francs, né aux environs de *Laon*, vers 438, archevêque de Reims, où il baptisa Clovis; *Ebroin*, maire du palais de Neustrie sous Clovis III; il tenta vainement de relever le pouvoir chancelant des rois mérovingiens par l'abaissement des Jéudes; *saint Ouen*, né près de Soissons (609-683), garde des sceaux de Dagobert, ami de saint Elloi, évêque de Rouen, mort près de Paris, au lieu où fut le village de son nom; le savant *Paschase Radier*, abbé de Corbie; *Louis IV d'Outremer* (élevé en Angleterre, fils de Charles le Simple; *Lothaire*, fils de Louis IV; *Louis V*, dit le Faincant, mort, à vingt ans, sans postérité, dernier roi carolingien (987), né à *Laon*, comme son père

et son oncle; *Charles, cardinal de Bourbon* (1533-1590), frère puîné d'Antoine de Bourbon, père de Henri IV; *Charles de Lorraine*, duc de Mayenne (1551-1611), second fils du duc François de Guise, chef de la Ligue (1589); le statuaire *Guillaume Dupré* (1590-1643); l'avocat *Omer Talon*, né à Saint-Quentin (1595-1652); le P. *Marguerite*, jésuite, qui découvrit le Mississippi et la Louisiane; *Jean de La Fontaine* (1621-1695), l'écrivain fabuliste, né à Châteaufort; *Jean Racine*, l'impérissable poète, né à La Ferté-Macé (1639-1699); les peintres *Louis, Antoine et Mathieu Le Nain*; *Condorcet* (1733-1794),

géomètre et philosophe; le communiste *Babouv*; *Camille Desmoulins*, né à Guise; le pastelliste *Quentin de la Tour* ou *Delatour* (1704-1788); *Fouquier de Tinville* (1747-1793), accusateur public près le tribunal révolutionnaire, pourvoyeur de guillotine, exécuté le 7 mai 1795; *Mathieu-Philibert Sérurier* (1742-1819), né à *Laon*, compagnon d'armes de Bonaparte, héros de *Mondovi*; *Pierre Pigneau de Behaine* (ou *Behaigne*) (1741-1799), né à Orléans, missionnaire au Cochinchine, où il prépara les voies à l'influence française; l'astronome *Mechain* (1744-1805) qui, avec Delambre, mesura le méridien, en 1792; *Auguste-Louis*, marquis de *Castelnau*, duc de Vicence (1773-1827), général et diplomate; *Alexandre Dumas* (1803-1870), le romancier des « Trois Mousquetaires »; l'historien *Henri Martin* (1810-1883); *Arthus Boussquet* (1815-1896), né à Brucy, près *Laon*; le comte de *Saint-Vallier*, diplomate (1833-1886).



CL. G. B.

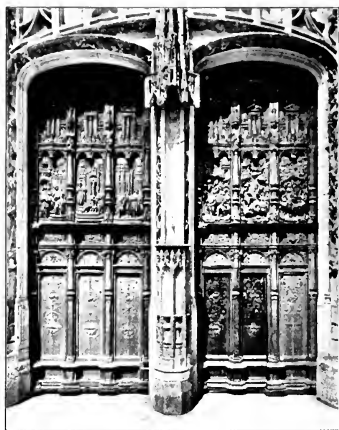
## Oise.

Superficie : 585 500 hectares. Cadastre : 588 500. Service géographique de l'armée. Population : 411 028 habitants. Chef-lieu : **Beauvais**. Sous-préfetures : **Clermont, Senlis, Compiègne**. — 33 cantons, 701 communes, 24 corps d'armée. AMIENS. Gour d'appel d'AMIENS. Académie de PARIS. Diocèse de BEAUVAIS, NOYON et SENLIS suffragant de Reims.

Sur la dorsale des collines de Picardie, prolonge de l'Ardenne, ce territoire occupe les avenues pénétrantes de l'ancienne Ile-de-France par le sillon de l'Oise. Au cours de la rivière s'ajustent, à gauche,



CATHÉDRALE DE BEAUVAIS : LE GRAND PORTEAU.



PORTES DE LA CATHÉDRALE DE BEAUVAIS.

les vallées secondaires de l'Oise qui couille au-dessus de Compiègne, l'Authenue, la Nonette de Senlis et de Chantilly ; à droite, la Verre de Noyon, l'Arroule, la Brèche de Clermont, le Thérain, grossi de l'Avelon à Beauvais. De belles forêts, celles de Compiègne, d'Emenonville, de Chantilly, de Cœcy, de Halatte, de Hés, de Thelle, de Laigue, rappellent l'ancienne sylve aux luttes profondes qui couvrait autrefois ce pays. La vallée de l'Oise, qui le traverse, oppose à celle de la Somme et de la Meuse, ouvre le chemin le plus direct de Paris à Cologne ; par là descendirent les Barbares.

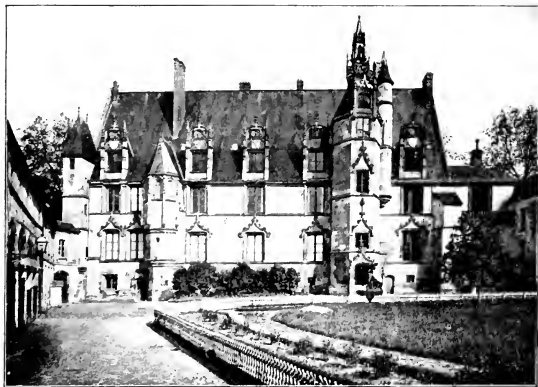
Les *Franks* s'y établirent ; c'est ici proprement l'Ile-de-France. A Noyon, qui commandait le devide de l'Oise, Radegonde, fuyant la cour grossière de Clovis I<sup>er</sup>, se retira près de saint Melard, qui en était évêque. A Compiègne mourut Clovis II, au cours d'une chasse en forêt. Cette ville et Noyon virent plusieurs comtes. A Noyon encore, Charlemagne se fit couronner roi d'Austrasie, en 751. Il chassait souvent aux environs de Senlis et de Verberie, et c'est dans sa résidence de la forêt de Cense que se tenaient ordinairement les assemblées annuelles des seigneurs et des

tous ses assauts ; à côté d'eux, les femmes se firent soldats, entre autres Jeanne Laisne, que son brillant courage fit surnommer Jeanne Harbette. Les discussions religieuses, car Calvin, bien qu'ayant quitté le pays assez tôt, était de Noyon ; la Foudre, agiterent encore le pays. Ruenné fit ses études au collège de Beauvais.

**Beauvais** (19840 habitants), au moyen âge, était l'une des grandes « cités drapantes » de la France du Nord ; les eaux de sa rivière le Thérain se prêtant admirablement au travail de la laine et de la teneur des étoffes. Son industrie n'est pas morte ; mais alors Beauvais s'appelaient Amiens, Arras et ces vieilles cités de Flandre dont l'esprit d'indépendance et l'activité industrielle faisaient un petit monde à part, jaloux de ses privilèges et fier de sa richesse. Beauvais eut de bonne heure une charte communale 1099.

La cathédrale de Beauvais, commencée presque en même temps que celle d'Amiens, révèle l'ambition d'élever un monument qui dépasserait en plan et en élévation toutes les églises alors connues ; le chœur élargi s'éleva sur des travées plus ouvertes ; les fonde-

tres montrèrent indifférence ; la voûte de la nef devant atteindre à plus de 50 mètres au-dessus du sol. Avec la découpe, exagérée des murs, les formes élancées des massifs, les transparents des galeries, des rosaces, des fenêtres dentelées ouvertes partout sur le ciel, le monument ressemblait à un éblouissement de rêve plutôt qu'à un édifice construit pour durer. Aussi, à peine achevé vers 1270, le chœur s'écroula. 29 novembre 1284, disloquant tout l'édifice. On le repout ; les arêtes-boutants furent doublés, reliés par des chaînages en fer. Deux siècles passèrent ; Louis XII et François I<sup>er</sup> encourageaient la construction

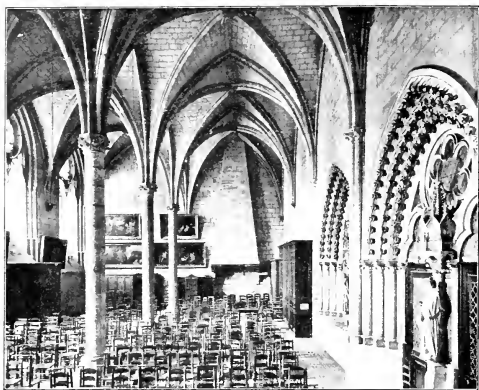


BEAUVAIS : LE PALAIS DE JUSTICE.

du transept, qui fut élevé de 1300 à 1318, par Martin Chambiges et, après lui, Michel Ladey. Mais, au milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, un architecte de génie, disent les uns, un fon, disent les autres, *Jean Vost*, que tourmentait le rêve de l'impossible, au lieu de poursuivre l'exécution de la cathédrale, en construisant la nef, voulut jeter sur les quatre piliers du transept, que l'on n'avait pas préparés pour ce rôle, une tour en pierre et une flèche qui devait dépasser toutes celles du monde. La flèche, arrivée à 133 mètres, s'écroula en même temps que la tour et les piliers de soutènement. En 1573, ce fut fini. Une cloître sépara l'édifice interrompu, de la *Rose d'Orre*, legs du x<sup>e</sup> siècle, que la nef projetée devait remplacer. Les fenêtres supérieures de la *cathédrale Saint-Pierre* sont hautes de 16 à 17 mètres. Une merveilleuse dentelle drapait les façades gothiques des deux croisillons. Au fronton sculpté se détache une rose marquée, ajourée au-dessus d'une double galerie. La porte Saint-Pierre, mutilée, a perdu ses statues; celle du nord, ou de Saint-Paul, a heureusement conservé sa délicate parure de fleurs, de salamandres, de rennes-marquises, de dauphins et d'hermines. Les portes, sculptées par Jean le Pol, sont des bijoux de la Renaissance.

*Saint-Etienne* pourrait être une cathédrale; sa nef et le transept du xiv<sup>e</sup> siècle se contrastent avec le chœur, commencé en 1506. Le portail occidental a vu, comme tant d'autres, décapiter ses statues; une porte de fort bon style remonte au xiv<sup>e</sup> siècle.

Le ancien palais épiscopal, aujourd'hui *Palais de justice*, édifié aux xiv<sup>e</sup>, xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, sur des fondements gallo-romains, offre un coup d'œil principal de belle ordonnance; tours élancées, portes et fenêtres poliment ouvrées, comme on avait le goût en 1500. C'est sur la Grand Place, ou place de l'Hôtel-de-Ville, fort ancienne, que revent à la pensée le *Beauvais d'autrefois*. Ici s'élevait, au centre, la statue de Jeanne Hachette; à l'est, la maison des Trois Piliers, du xiv<sup>e</sup> siècle; au sud-ouest, la maison de l'Image-Saint-Jean, due à la Renaissance. Pour l'Hôtel de Ville, rebâti en 1732, ses bords piastres n'en plus ne rappellent en rien la maison commune du moyen âge.



CATHÉDRALE DE NOYON : SALLE DU CHAPITRE.

G. NIP.

Proche du Thérain, la *Manufacture nationale de Tapisseries* perpétue les traditions de l'art qui fit la réputation de *Beauvais*. C'est une fille des Gobelins; elle date de 1665. Pour que la nouvelle industrie française créée aux Gobelins fût en mesure de lutter contre les importations étrangères, il était nécessaire qu'elle se fit une clientèle dans le public, par la création de plusieurs ateliers provinciaux, tandis que les œuvres de la grande manufacture royale seraient exclusivement réservées à l'ameublement des résidences princières. C'est pourquoi des succursales furent d'abord fondées à Calais, Amiens, *Tours*. Celle-ci seule eut quelque succès. Colbert, au lieu de la développer, préféra fonder à portée de Paris un établissement nouveau. Un tapisier flamand, actif et avisé,

*Philippe Beaugre*, en fut le second directeur. Le plus illustre, après lui, fut le peintre *Jean-Baptiste Oudry*; il y eut une véritable rénovation dans le « faire » de la Manufacture; on repré senta des chasses, les « Fables » de La Fontaine, les amusements champêtres. Charles Natoire, François Boucher furent les collaborateurs de la Manufacture « *La Vie de Don Quichotte* », « *Psyche* », *Bacchus et Ariane* », « *Enlèvement d'Europe* ». Louis XV vint visiter le « royaume d'Oudry », comme on disait alors. Les meubles de *Beauvais*, chaises, fauteuils, canapés sont alors recherchés avec passion par les amateurs. *De Meunier*, ancien fabricant de tapisserie à Aubusson, dirigeant la Manufacture, en 1780; la Révolution produisit un arrêt dont personne ne s'attendait. Avec *Huet*, au VIII<sup>e</sup>, la Manufacture de *Beauvais* retrouva son ancien succès. L'administration de M. Rodin, sous Napoléon III, fut particulièrement féconde. Bien que s'exerçant sur des sujets plus réduits que ceux des Gobelins, dits de « haute lisse », le travail de *Beauvais* n'en exige pas moins le sens des couleurs, la délicatesse de l'exécution et le style. Un petit musée renferme quelques-unes des plus belles œuvres produites par la Manufacture. Peu d'étrangers quittent *Beauvais* sans donner quelques instants à la maison plus de deux fois séculaire qui a si noblement contribué à la renommée universelle de la tapisserie française.



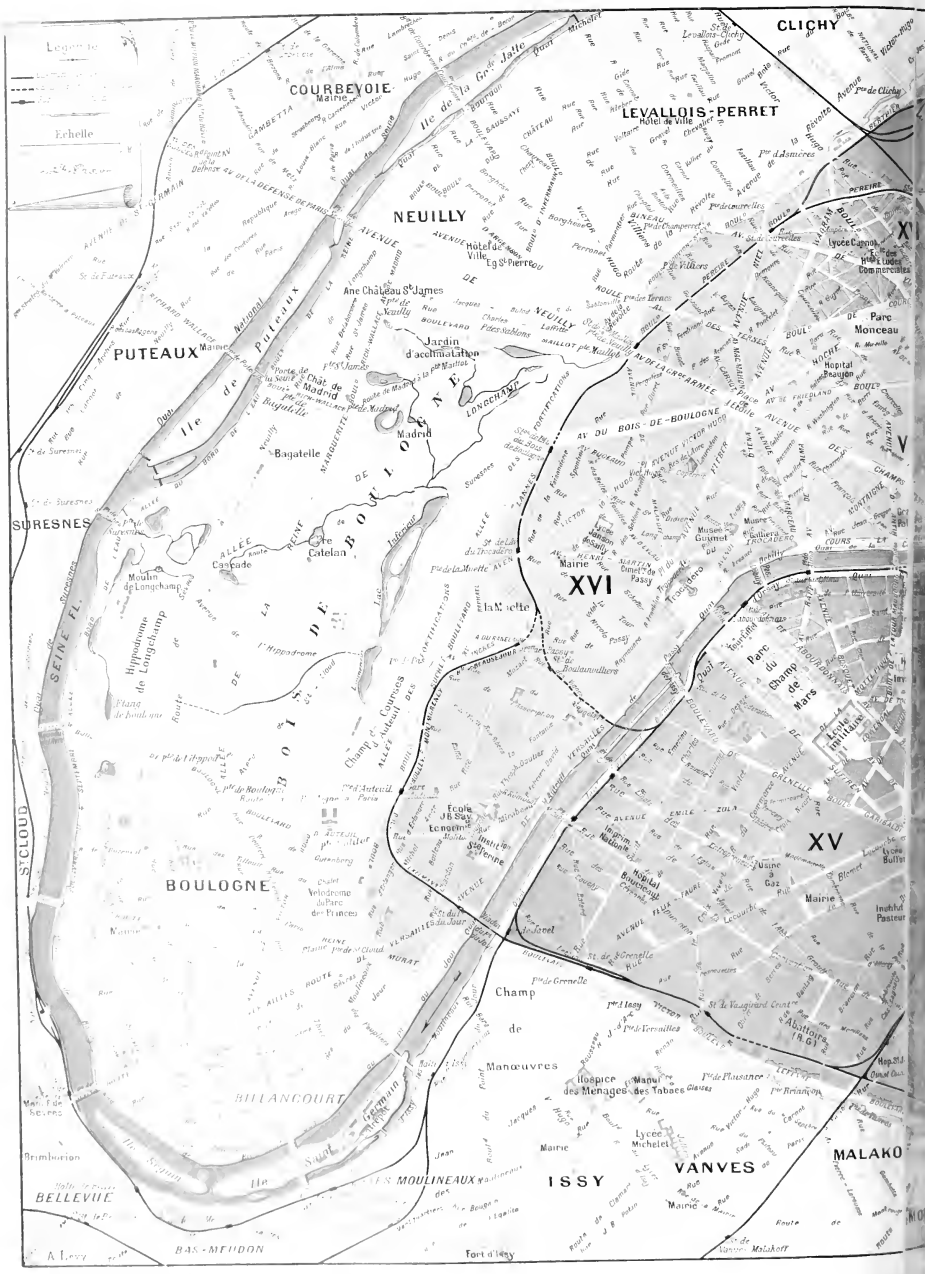
BEAUVAIS : PORT DU PALAIS DE JUSTICE.

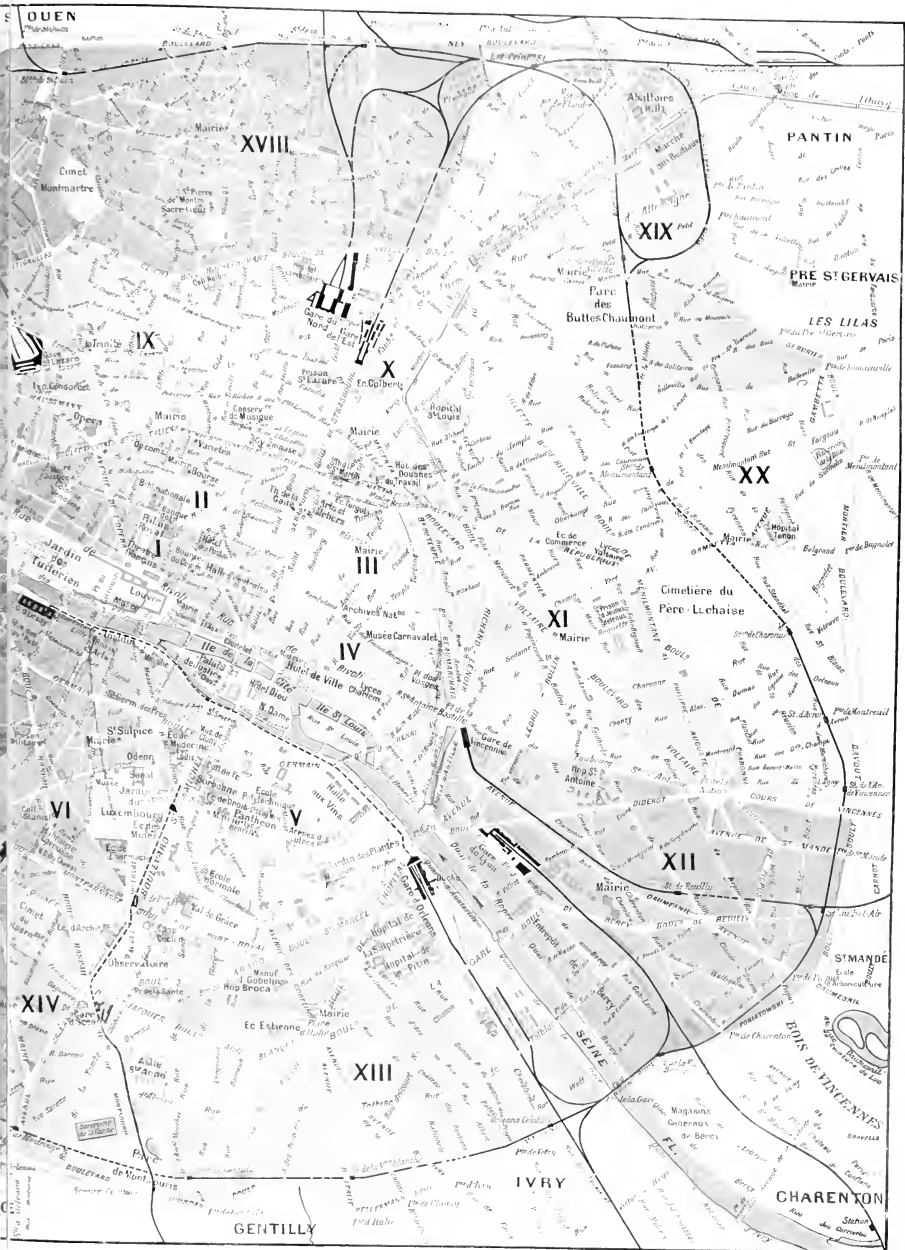


BEAUVAIS : STATUE DE JEANNE HACHETTE.

G. NIP.













PARIS : ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.

CL. BR.

**Personnages historiques.** — *Saint-Mandé*, ne vers 1461, à Salency, près de Novion, mort en 1515, évêque de Verdun, dont le siège fut transporté à Novion ; *Samt-Léon*, évêque de Chartres, sacré en 1601 ; le chroniqueur *Gabriel de Noyon* 16-23-1124, s'est tué à la guerre, et d'Amboise de Soissons, moine de Val-de-aux, archevêque de Bourges mort en 1269 ; *Philippe de Beaumanoir*, poète, juriconsult, bailli de Clermont mort en 1296 ; *Pierre de Villy* 13-16-1326, grand maître du collège de Navarre 1284, on il eut Gerson pour élève, évêque de Cambrai et cardinal ; *Yves*, dit le « Grand Ferme », a cause de sa haute taille ; *Jeanne Hachette* Jeanne Laisné ou Jeanne Fougnet, dame de Beauvais ; *Renaud*, Pierre La Ramée, ne au début du XVI<sup>e</sup> siècle, philosophe, professeur au Collège de France, en 1572 ; *Laurent Le Prince*, ne à Beauvais, mort en 1706, et ses fils *Nicolas* et *Jean*, les deux peintres célèbres de la Renaissance ; *Jean Calvin* ou Calvin, ne à Noyon 1509, mort à Genève 1564 ; *Antoine Escouff*, juriconsult 15-16-1475 ; le comte d'Elbeuf *Henri II, duc de Montmorency*, ne à Chantilly, décédé à Toulouse en 1625, le sculpteur *Jacques Susse*, né 1588-1660, ne à Noyon, gendre de Vauve ; l'abbé *Le Febvre*, né 1706-1776, physicien, associé aux travaux de Buffon ; l'abbé *Rene-Antoine Houssier*, fils d'un tisserand de Saint-denis, créateur de la cristallerie royale, professeur de minéralogie au Muséum ; *Voltaire* *Henri*, son frère, fondateur de l'Institut des sciences, né 1718-1804 ; *Antoine Bourcier* 1728-1804, pharmacien et chimiste ; *Le Febvre*, dit de La Rochefoucauld ; *Benjamin* 1747-1825, philologue, créateur d'une école d'arts et métiers on il fit faire les premiers essais de l'axe métallique ; *Charles*, marquis de La Fayette 1806-1881, diplomate, ne à Sens.

## Seine.

Superficie : 47.875 hectares. Population : 4454042 habitants. Chef-lieu : **Paris**. Arrondissements : sous-préfet : **Saint-Denis** et **Sceaux**, Paris est subdivisé en 20 arrondissements, administrés chacun par un maire et des adjoints, en 42 cantons, 79 communes. Tout le département de la Seine ressortit au tribunal de Paris. L'Université de Paris est à Paris, non par un recteur, titre réservé au ministre de l'Instruction publique, mais par un vice-recteur. Le département de la Seine forme l'arrondissement de Paris, gouverné par un archevêque, et divisé en trois archidiocèses : Notre-Dame et Sainte-Geneviève pour la ville, Saint-Denis pour la banlieue.

## PARIS

Le plus petit des départements français possède la capitale de la France et sa première cité : **Paris**, 2.888.050 habitants.

Dans la capitale résident le chef du pouvoir exécutif, président de la République, et les ministres qui en constituent le gouvernement.

Le président de la République habite l'Élysée. La construction est de modeste apparence. Elle fut élevée en 1718 par Mallet pour le comte d'Erre, Louis d'Anjou. Le palais eut pour hôtes : le financier *Beaujon*, qui l'acheta et le revendit à la duchesse de Bourbon. Avec l'Empire ce fut l'Élysée-Napoléon.

La troisième République en a fait la résidence officielle du Président : *Thiers*, le maréchal de *Mars-Mahon*, *Jules Grévy*, *Carnot*, *Casimir-Perier*, *Félix Faure*, *Loubet*, tout habité tour à tour.

La Chambre des députés tient séance au Palais Bourbon. Commencé en 1722 par Girardin, pour la duchesse de Bourbon, achevé seulement en 1773 par Jacques Gabriel pour Louis de Bourbon, prince de Condé, le palais, complété par l'architecte *Leveau* ou Petit Bourbon, résidence du président de la Chambre, fut déclaré propriété nationale, lorsque le duc émigra. Sous le Directoire, le Conseil des Cinq-Cents s'y réunissait, après lui, sous le Consulat et le second Empire, le Corps législatif. Au fronton, on voit la France entre la Liberté et l'Ordre. Des statues co-



CHEVAL DE MARLY.



*Sigur, Frédéric Le Prieux*  
*Sainte-Beuve, Willems*,  
le peintre d'édifice des  
grandes dames du  
XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'arcade de 70 mètres  
toire, plantée par la  
Convention, en 1793,  
prolonge l'horizon du  
Luxembourg au-dessus  
des parterres que l'on  
dient deux allées latio-  
rales, jusqu'à l'admi-  
rable fontaine des  
*Quatre parties du monde*,  
chef-d'œuvre de Cu-  
peaux. Sous l'arcade  
même du palais, une  
belle avenue de pla-  
tanes encadre le bassin  
tranquille de la *fontaine*  
*Médus*, œuvre de Salo-  
mon de Brosses.

Au **Palais-Royal**  
siège le *Conseil d'Etat*.

La magnifique resi-  
dence, bâtie en 1629, par  
l'architecte Lemercier,  
pour le cardinal de Ri-  
chélieu, et donnée par lui,  
en 1646, à Louis XIII, dis-  
vint, à sa mort, la do-  
meur d'une d'Autriche, pendant sa régence; Louis XIV, enfant, y habi-  
ta avec sa mère, quand les sœurs infortunées de la Fronde l'obligèrent  
de s'enfuir à Saint-Germain. De retour à Paris, il habita le Louvre, et le  
*Palais-Royal* devint, en 1671, propriété de la famille d'Orléans. A l'écou-  
le de plusieurs incendies qui avaient fort endommagé le palais, Philippe  
Égalité entreprit sa restauration générale, sous la direction de l'archi-  
tecte Louis, et, pour subvenir aux frais de ces constructions et de la cour  
brillante dont il s'entourait, il construisit, autour du jardin du palais, de  
larges galeries d'arcades, rendez-vous de toutes les élégances. 1781-1786.  
C'est dans le jardin du *Palais-Royal* que, le 11 juillet 1789, Camille Des-  
moulins monta sur une table, harangua la foule, en l'appelant aux armes.  
Le *Palais-Royal*, devenu *Palais-National*, se peupla de restaurateurs et de



PALAIS DE LUXEMBOURG : L'ANCIENNE SALLE DU TRÔNE.

compromis de statues qui regarde la Seine, font de cette charmante  
résidence un chef-d'œuvre de l'art du XVIII<sup>e</sup> siècle.

**Ministères.** Le *ministère de l'Intérieur* habite, place Beau-  
vau, à côté de l'Élysée; les *préfets*, l'*Assemblée publique*, l'adminis-  
tration *Pentecôte* et la *Sûreté générale* en dépendent. Le *préfet de*  
*police*, chargé de l'ordre public, est sous son autorité immédiate.

L'hôtel de la *Préfecture de police* est situé boulevard du Palais, près  
du Palais de justice. La légion de la *Garde républicaine*, celle de la  
*gendarmérie de Paris*, bien que relevant, ainsi que le régiment des  
*sapeurs-pompiers*, du *ministère de la Guerre*, reçoivent les instruc-  
tions du *Préfet de police*, pour le service de la ville, et du *Gouver-  
neur militaire de Paris*, pour le recrutement et la discipline.

Le *ministère de la Marine* occupe le pavil-  
lon oriental des deux hôtels construits, de 1768  
à 1772, sur les dessins de Gabriel, aux angles de  
la rue Royale. Ils étaient destinés aux ambassa-



JARDIN DE LUXEMBOURG : FONTAINE MÉDICIS.



MONUMENT DE WATTEAU.

Le palais ouvre  
sur une grande  
place par un mur  
en portiques. Une  
galerie de traverse  
la galerie d'Orléans  
sépare le corps principal du



FONTAINE DE L'OBSERVATOIRE.

deurs et aux hôtes de distinction. Marie-Antoinette, lors de ses déplacements à Paris, résidait dans les appartements attribués aujourd'hui au ministre de la Marine.

La belle colonnade de Gabriel étend la vue sur la place de la Concorde, la plus belle et la plus vaste du monde, à l'intérieur d'une ville.

Une monotone esplanade, venue des pelouses qu'y avait fait établir Le Notre, dans l'axe de la rue Royale et séparée des Champs-Élysées par un écouil à ciel ouvert, champ de dépôts pour les marbres et les pierres du port voisin de Saint-Lou ; telle était, au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, la place de la Concorde, la ville de Paris ayant voté une statue équestre à Louis XV, après une maladroite tentative, en 1718, l'emplacement fut débarrassé, reorganisé sur les plans de Gabriel. Des fossés l'entouraient, franchis par des ponts de pierre et bordés de balustrades ; huit pavillons devaient servir de socles à des statues projetées, enfin l'intérieur fut divisé en compartiments gazonnés. Au centre, la statue équestre de Louis XV, par Bouchardon. La place Louis XV devint, au lendemain de la journée du 10 Août, la place de la Révolution. À la statue de Louis XV, renversée, on substitua la maquette en plâtre d'une statue de la Liberté (1792). C'est à cette statue que M<sup>re</sup> Roland, montant à l'échafaud, lança son apostrophe : « Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » Cette place fut arrosée de sang. La guillotine y était dressée en permanence ; d'abord entre la statue et les Champs-Élysées, pour l'exécution de Louis XVI, puis du côté des Tuileries, pour Marie-Antoinette, Les Girondins, Charlotte Corday, M<sup>re</sup> Roland, les Hébertistes, les Dantonistes, Robespierre, le savant Lavoisier, d'autres illustres victimes descendirent ici, de la charrette des condamnés, pour gravir les degrés de la machine de mort. Le 20 messidor an III, la Convention s'était effondrée ; on projeta, pour la remplacer, une colonne nationale dont la première pierre seule fut posée ; sur la place, devenue place Louis-XVI à la Restauration, place de la Concorde

en 1818, Louis-Philippe fit ériger un magnifique monolithe de syénite rose, haut de 22<sup>m</sup>, 83, dit obélisque de Loups, don du vice-roi d'Égypte, Méhémet-Ali (1836). Sur les pavillons de Gabriel prirent place huit statues de villes françaises : Marseille et Lyon, par Petitot ; Strasbourg et Lille, par Pradier ; Rouen et Brest, de Cortot ; Nantes et Bordeaux, par Calloette.

Deux belles fontaines, sur les dessins de Hittorff, rappellent celles de la place Saint-Pierre de Rome. À la suite d'une catastrophe, où périrent de nombreuses victimes, les fossés en bordure de la place furent comblés en 1852. Déjà paraient, à l'entrée des Champs-Élysées, les deux beaux groupes

équestres sculptés par Guillaume Coustou, pour Marly. La place de la Concorde commande de tous côtés une perspective admirable : au fond de la rue Royale, le fronton de la Madeleine, et, en face, de l'autre côté de la Seine, le Palais-Bourbon ; vers l'est, à travers les frondaisons du jardin des Tuileries à la place du palais d'Orléans, l'axe du Carrousel, encadré par les ailes de Flore et de Marsan et le majestueux développement du Louvre ; à l'occident, tout en haut des Champs-Élysées, l'Arc de Triomphe de l'Étoile, qui détache sa masse monumentale sur l'horizon.

Au xvi<sup>e</sup> siècle encore, les Champs-Élysées d'aujourd'hui, hors de l'« enceinte bastionnée » qui se terminait à la grille des Tuileries, n'étaient qu'une plaine, moitié marais, moitié champs de culture ou terrains vagues qui s'étendaient jusqu'à la forêt de Rouvray, dont notre Bois de Boulogne n'est qu'un reste amoindri.

Marie de Médicis, en 1616, ayant fait planter pour son usage personnel une avenue, en bordure de la Seine, séparée des Champs-Élysées par un fossé, le *Cours-la-Reine* fut, jusqu'à la Révolution, le rendez-vous de toutes les élégances. Pendant Le Notre, en reconstituant le jardin des Tuileries, avait créé (1659) une allée de promenade en quinconces : le *Grand-Cours*, dans l'axe des Tuileries. En 1764, le duc d'Antin l'allongea jusqu'au Rond-Point, et la nouvelle avenue atteignit bientôt le plateau où devait s'élever l'Arc de Triomphe. Des baraques, des échoppes, des guinguettes s'y établirent ; mais, hormis certains jours, l'endroit était désert et assez mal fréquenté. David, sous la Révolution, voulait en faire une avenue des grands hommes.

Les Champs-Élysées ont vu défiler les parades triomphales du premier Empire, mais aussi, hélas ! les Allemands vainqueurs, musique en tête et drapeaux déployés. Jusqu'à Louis-Philippe, l'avenue végéta dans l'oubli ; l'érection de l'obélisque de Louqsor lui valut quelque attention : les pavillons de l'Horloge, des Ambassadeurs se bâtirent. Le second Empire y édifia le palais de l'Industrie, pour l'Exposition de 1855 ; des massifs de fleurs furent disposés, parmi les pelouses vertes, sous la feuillée. C'est à présent la plus belle avenue de Paris.

On croirait à peine que l'Arc de Triomphe, trophée de la victoire d'Austerlitz, ait pu, sans s'élever, un si long temps et demandé tant de peine.

La première pierre en fut posée le 15 août 1806 ; Raymond et Chalgrin, puis celui-ci seul, en furent les premiers architectes. En 1810, pour l'entrée de Marie-Louise, le monument, à peine élevé de quelques mètres, dut être supprimé pour le reste en carton-pâte. Goussier, élève de Chalgrin, continua la construction. Enfin Blouet la termina, et l'inauguration en fut faite le 30 juillet 1836. Au retour de Sainte-Hélène, les cendres de Napoléon I<sup>er</sup> passèrent sous l'Arc triomphal le 15 décembre 1840. Victor Hugo (mort le 22 mai 1885) y fut veillé, avant son transfert au Panthéon (1<sup>er</sup> juin).



Ph. A. de M. P. Jousset.

PLACE DE LA CONCORDE ET STATUE DE STRASBOURG.

Le grand arc mesure 29<sup>m</sup>, 10 de hauteur sous clef ; la hauteur totale du monument est de 49<sup>m</sup>, 34 ; sa largeur de 44<sup>m</sup>, 82.



PONT DE LA PLACE DE LA CONCORDE.

C. L. P.



FONTAINE DE LA PLACE DE LA CONCORDE.

Les hauts reliefs qui ornent les piedroits, avec leurs groupes mouvementés. *Départ des volontaires*, de Rude; *Apollon et Napoléon*, par Cortot; la *Renommée*, de Pradier, au tympan du grand arc; les grands bas-reliefs, *Financières de Marceau*, *Passage du pont d'Arcole*, *Bataille d'Austerlitz*; la frise du grand entablement, l'attique décoré de boucliers, les noms de batailles et de généraux graves sur les massifs des arcades latérales, ont peine à pallier la nudité de cette masse imposante, la plus grande qui existe en ce genre.

A l'autre extrémité des Champs-Élysées, sur la lisière du Louvre, l'*Arc du Carrousel* a l'air d'un jonot d'enfant, avec ses trois arcades élégantes; ses soldats qui veillent; son quadrige qui remplace les fameux chevaux de Saint-Marc, repris par les Alliés, en 1814, et restitués à Venise. Des parterres, des statues le *Quand même!* de Merrier! remplacent, autour de lui, les Tuileries abattues.

Le *jardin des Tuileries* devait compléter le Palais. Catherine de Médicis en fit commencer la plantation dès 1563. Le Nôtre, en 1664, lui donna son allure générale, édifica les terrasses, dessina les massifs de verdure que devaient orner des statues, imitées de l'antique. Les oranges de Versailles furent transportées aux *Tuileries*, à la Révolution; deux exodes de marbre y menagèrent, de part et d'autre, des retraites ombreuses où l'on pourrait deviser «à la manière des philosophes grecs». Les quinconces et les pelouses furent ornés à profusion d'œuvres d'art: *Le puits*, *Constance*, *Copérnic*, *Léopold*, *A. Millet*, *Barras*, *Fougère*, *Poëpke*, *Marquette*, *Renaudin*, *Flameng*, y vivent par leurs œuvres. Parmi les dieux et les déesses de l'antiquité, *Jules Ferry* s'élève bizarre! voisine avec une nymphe et *Vénus à la colombe*; *Waldorf-Boussan*, avec *Flora* et l'*Édredon* de *Cubité*. Au front du bassin octogonal: le *Nil*, le *Tiber*, le *Rhône*, la *Loire* veillent, dans leur robe de marbre, sur la grille d'entrée du jardin, à l'endroit même où un pont-levis d'arcès hauchissait le fossé de l'enceinte qui marquait, il y a à peine un siècle, du côté de l'occident, l'extrémité de Paris.

Passé la Seine et en marge du Palais-Bourbon, le *ministre des Affaires étrangères* quai d'Orsay habite un palais commencé sur les plans de Lacroix, durant les dernières années de Louis-Philippe, terminé en 1833, gravement atteint en 1871, et depuis réparé. Sa façade, ornée de médaillons, présente une belle ordonnance du côté de la Seine.

Le *ministère de la Guerre* possède une façade monumentale, moderne, bâtie par Bonchal, lorsque fut percé le boulevard Saint-Germain; une tour d'horloge, sorte de donjon en bas-relief, avec une corniche à consoles et des fenêtres à meneaux, masque, à l'angle de la rue de Solferino, le raccord des anciennes constructions et de la nouvelle façade.

Le camp retranché de Paris a été décrit plus haut. Le commandement

ment appartient au *gouverneur militaire de Paris* (aux Invalides).

Du ministère de la Guerre dépend l'*École polytechnique*, fondée le 21 ventôse an II, comme école centrale de travaux publics, dite *École polytechnique*, le 15 fructidor an III. Logée, au début, dans les dépendances du Palais-Bourbon et de l'hôtel de Lassus, elle habite les anciens bâtiments renouvelés du collége de Navarre. Dans ses dépendances, mais de l'autre côté de la rue Clovis, se voit un reste de l'enceinte de Philippe-Auguste.

L'*École militaire* abrite l'*École supérieure de guerre* (1878), d'où



Photo de M. P. Zouba.

ARC DE TRIOMPHE DU CARROUSEL.

sont les **Invalides** (1800-1810). C'est une fondation de Louis XV, l'une des plus grandes masses architecturales de Paris : le pavillon central, orné de colonnes corinthiennes, les frontons de ses ailes latérales, décors de statues ; deux pavillons dans le même style, ajoutés par le second Empire. Le dome, les escaliers de circulation intérieure donnent à l'œuvre de Gabriel un caractère imposant et harmonieux.

L'**Hôtel des Invalides** date du 30 novembre 1670, jour où Louis XIV en posa la première pierre. Commencé par Libéral Bruant, il était en partie terminé en 1674 par Hardouin-Mansart. C'est un vrai quartier militaire, distribué sur quatre côtés, aux flancs d'une grande cour d'honneur. Une batterie d'artillerie, dite *batterie triomphale*, borde la terrasse de l'avant-cour : ce sont de glorieux trophées, des canons pris à l'ennemi. Entre les statues de Mars et de Minerve, par Constantin, Louis XIV, à cheval, commande la porte d'entrée. La cour d'honneur, longue de 130 mètres, large de 62, est enveloppée d'arcades ; en face, statue de Napoléon I<sup>er</sup> et portail de l'église paroissiale de *Saint-Louis*. Les victoires de la République et de l'Empire avaient suspendu à sa voûte 1 400 drapeaux pris à l'ennemi. Dans la nuit du 30 mai 1814,

au moment où les Alliés entraient à Paris, le général Serurier, gouverneur des Invalides, craignant de voir tomber ces glorieuses dépouilles entre leurs mains, donna l'ordre de les brûler. En réunissant depuis ceux qui étaient dispersés aux étendards, pavillons et drapeaux conquis en Italie, en Crème, au Maroc, la victorieuse phalange a été en partie reconstituée. L'église renferme les monuments d'un certain nombre de maréchaux ou gouverneurs des Invalides : *Bugaud, Moreau, Oudinot, Jourdan*, etc. Dans les caveaux ont été ensevelis : *Turenne, Jourdan, Marbot, Vellé, Bugaud, Bertrand*; les cœurs de *Vauban*, de *Cléber*, de *Negrier*, de *M<sup>lle</sup> de Soubreuil*, célèbre par son dévouement filial. Trois dalles de pierre sont celles du tombeau de Napoléon à sainte-Hélène. L'église se prolonge de l'autre côté du maître-autel, par une chapelle en croix grecque, œuvre de Jules Hardouin-Mansart. Un portail à double étage dorique et corinthien s'ouvre sur la place Vendôme, entre les statues colossales de Charlemagne et de saint Louis.

De la croisée j'allai à *Basse*, chef-d'œuvre de Mansart, dont la colonnade et les caissons encastrés en plâtre doré portent une file de terminale qui monte à 165 mètres du sol. *Jouvenot, Coqnel, Boulanger*, ont contribué à la décoration de l'intérieur : tombeau du roi *Joseph*, du roi *Jérôme*, frères de Napoléon; de *Vauban*. Au cen-



HÔTEL DES INVALIDES.

CL. NO.

trons de maréchaux ; boucliers à feu de la cour d'Angoulême ; section historique de l'armée, avec la galerie *Turenne* (redingote grise et chapeau de Napoléon I<sup>er</sup>) ; la galerie *Bugaud* (tableaux, bustes, aigles, hampes d'étendards, statues de Mac-Mahon, Canrobert, etc.) ; galerie des *uniformes* ; salle d'*Hottpool* ; salle *Louvois* (lunette et pistolet de Napoléon) ; galerie de *La Tour d'Auvergne* (régiments de la Restauration, de la monarchie de Juillet) ; galerie d'*Assas* (Algérie, colonies) ; celle des *dessins militaires*... On trouverait difficilement au monde une aussi extraordinaire collection.

On ne peut que citer en passant, dans les parages du Palais-Bourbon, le ministère des **Colonies**, rue Oudinot ; celui du **Travail**, rue de Grenelle, dans l'ancien archevêché ; celui de l'**Agriculture**, rue de Varenne ; des **Travaux publics**, boulevard Saint-Germain ; du **Commerce** et de l'**Industrie**, des *Postes et Télégraphes*, rue de Grenelle et rue de Varenne. Ces résidences officielles, bien que fort convenables, ne se recommandent pas à l'attention par un mérite exceptionnel.

Au ministère des **Colonies** se rattache l'*École coloniale*, avenue de l'Observatoire. Exposition coloniale permanente dans la galerie d'Orléans, au Palais-Royal ; à celui des *Travaux publics*, l'*École nationale des Ponts et Chaussées* et celle des *Mines*.

Du ministère du **Commerce** et de l'**Industrie** dépendent : le *Tribunal de commerce* (quai de la Cité) ; la *Chambre de commerce*,



CL. NO.

crée au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion d'un homme qui subventionne et administre des institutions utiles, l'Ecole des hautes études commerciales, un centre de gros travaux d'intérêt public : la *Bourse*, rue de la Bourse, rue du Louvre, de création récente, qui réunit les éléments actifs du commerce des blés, seigles et avoines, alcools, farines, sucres.

**L'Ecole centrale des arts et manufactures**, fondée en 1829 par une association privée, devenue école de l'Etat en 1857, occupe, rue Montgolfier, les bâtiments commencés, en 1882, par Deminville et achevés en 1884 par Deffer. Cette Ecole forme des ingénieurs pour toutes les industries.

**Le Conservatoire des arts et métiers** est un trésor d'art industriel. Ses collections occupent les bâtiments de l'ancien prieuré de *Saint-Martin-des-Champs*. Les modèles de machines, les poids et mesures, l'horlogerie, la métallurgie, la géodésie, la topographie, les machines en mouvement, l'agriculture, ont élu domicile au rez-de-chaussée; les machines hydrauliques, l'art des constructions, la verrerie, la céramique, l'imprimerie, le chauffage, l'acoustique, l'optique, les machines-outils, les machines à vapeur, la mécanique, la filature, la physique, la chimie, les appareils de transport, sont au premier étage. Une galerie spéciale renferme les dessins de machines le portefeuille et les originaux des brevets d'invention. Dans l'ancien réfectoire est installée la bibliothèque.

Les plus importantes constructions du Conservatoire sont anciennes et proviennent du prieuré de **Saint-Martin-des-Champs**, dont la fondation remonterait au VIII<sup>e</sup> siècle. Détruite par les Normands fin du IX<sup>e</sup> siècle, la première abbaye fut rebâtie et confiée aux religieux de Cluny, à la place des chanoines réguliers de Saint-Augustin. L'un des premiers prieurs, Hugues l<sup>er</sup> (1130-1142), l'entoura d'une muraille crénelée, il plaça d'une grosse tour aux angles et de dix-huit tourelles, dont il reste un fragment de mur, deux tours, entre autres celle du Verthois.

Du prieuré, nous avons : les *bâtiments d'habitation* du XVIII<sup>e</sup> siècle restaurés par Vandoyer, sous Louis-Philippe; le *chœur*, roman aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, où sont les laboratoires des deux amphithéâtres; le *réfectoire*, chef-d'œuvre du XIII<sup>e</sup> siècle, formant une salle de 42m,80 sur 11m,70, sous des voûtes en double travée, d'une

hauteur de 21 m. Le porche merveilleux est fait de sculptures et de peintures. Une rose et trois fenêtres sont placées dans le pignon; un escalier ajouré, sous l'oppression du mur, conduisant à la chaire du chœur. La porte du côté sud, spécimen du gothique fleuri, donnant sur le cloître, l'église fut ornée de deux tours, au début du XII<sup>e</sup> siècle. On retrouve dans le chœur, œuvre remarquable due à la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, les hésitations, le mélange du plein cintre, de l'arc brisé, de la voûte d'arcade et de la croisée d'ogives qui caractérise l'art de transition, d'où vient l'épanouissement de l'architecture gothique. La nef, sans bas côtés, a été restaurée, en 1854-1862, par Vandoyer. Contre la nef, belle chapelle du XII<sup>e</sup> siècle. Le portail d'entrée, rue Saint-Martin, date de 1848-1850; il est orné de statues : la Science et l'Art, par Robert d'Etampes.

Le sous-sol servait des **Postes et Télégraphes** vit à part, rue de la Grenelle-Saint-Germain. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, l'Université de Paris institua un service de correspondances et de messageries pour ses élèves de province. Il est vrai, les communications étaient longues et hasardeuses. L'institution pourtant dura jusqu'en 1719, Louis XI, prenant l'idée pour son compte, créa, en 1463, le service des « maîtres courriers royaux ». D'abord au service exclusif de la maison du roi, l'usage de la *poste royale* fut bientôt comode aux particuliers, moyennant une redevance. Vingt ans après sa création, au temps de Charles VIII, la poste comptait deux cent trente relais. Peu à peu, le service s'étendit : Henri IV nomma, dans Paris, un contrôleur général des postes et deux « généraux de chevaux ». Puis, de la rogne directe, le service postal passa en ferme, dont la redevance annuelle atteignait 12 millions de livres, en 1780. Occupant alors, pour une distance de 20 lieues hors Paris, 4 sols une lettre simple, 5 sols une lettre fermée; de Paris à Paris, la lettre coûtait 2 sols à pour la franchise. La Révolution, en reprenant l'ex-



LA COLONNE VENDÔME.

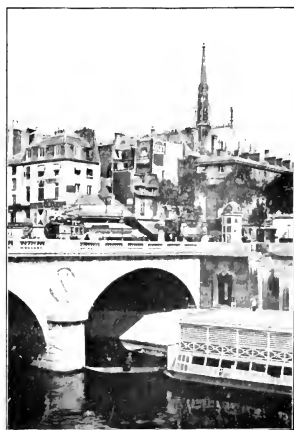
FL. 50

plodation directe du monopole, n'ill le port de lettre à 6 sols, pour une distance de 50 lieues. Souvent les tarifs ont varié : en 1879, le timbre-poste remplaça la



LA BOURSE, AUJOURD'HUI.

FL. 50



GROUPE ANCIEN DE LA SAINTE-CHAPELLE.

GROUPE ANCIEN DE LA SAINTE-CHAPELLE.





**Colonne Vendôme.** — Le Premier Consul projetait d'élever là une colonne analogue à celle de Trajan, et que surmonterait une statue de Charlemagne. On n'en fit rien, mais, le 1<sup>er</sup> janvier 1806, le Sénat vota l'érection d'une colonne triomphale, à la gloire du vainqueur d'Amsterlitz. Denon, assisté de Lepère et Goudon, présida aux travaux. La hauteur totale du monument est de 53 mètres; tout en pierres de taille, revêtues de plaques de bronze, métal fourni par 1200 canons pris à l'ennemi, dans l'In et Vienne, Beauvalet, Bosio, Brilhan exécutèrent les bas-reliefs enroulés au fût de la colonne. Les aigles du piédestal sont de Lehaud, l'un escalier en colimaçon conduit, par l'intérieur, au tailleur du chapiteau à l'estrade, que surmonte une statue



PARIS : PALAIS DE JUSTICE ET PONT-AU-CHANGE.

G. N.

de *Napoléon* en empereur romain, par Chaudet. Au lendemain de la première entrée des Alliés à Paris, 1814, des royalistes essayèrent vainement de tirer à terre la statue de l'empereur; mais, peu après, l'autorité militaire l'envoyait à la fonte. Un drapeau blanc, puis tricolore, flotta au sommet de la colonne, jusqu'en juin où (1833) un *Napoléon* en redingote grise, œuvre de Sorelle, vint reprendre la place de l'ancien. Le second Empire, à son tour (1863), y remit le *Napoléon* de Chaudet, et la statue de Sorelle, après avoir orné le rond-point de Courbevoie, céda sa place au monument de la Défense. La Commune de 1871, sur la proposition du peintre Courlet, jeta bas la colonne Vendôme, le 16 mai, à cinq heures et demie du soir. Deux ans plus tard, la loi du 20 mai 1873 ordonnait la reconstruction du monument. La statuette de la Victoire, que *Napoléon* tient en sa main, est de Mercier.

## LA CITÉ

Le Palais de justice et Notre-Dame sont les deux pôles de la Cité. Le Palais de justice occupe la promenade de l'île, l'emplacement de l'ancien forum romain. Du moins, il est certain qu'un édifice illo-romain de grande importance s'élevait en cet endroit, au bord même de la mer, sous l'impression des invasions normandes. Enlis, comte de Paris, s'en fit une forteresse, et, après lui, les rois capétiens y résidèrent : Louis VI, Louis VII, Phi-

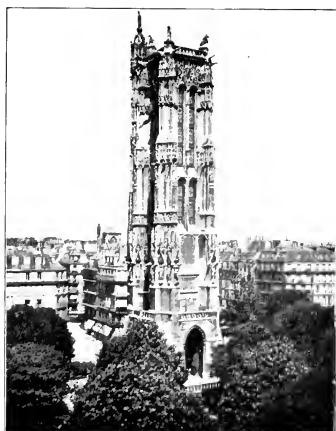
lippe Auguste, saint Louis, Philippe le Bel. Mais ce prince y ayant installé la Cour suprême de justice royale ou *Parlement*, celui-ci, malgré de nombreux aménagements apportés au Palais, y devint bientôt assez encombrant pour que le souverain dût songer à se pourvoir d'une autre résidence. Charles V fit construire le Louvre et passa la Seine. Le Louvre fut pour les Valois ce qu'avait été le Palais pour les premiers Capétiens, ce que sera Versailles pour les Bourbons.

Plusieurs fois incendié, sans cesse remanié, en dernier lieu depuis 1856, par Huvé, Duc, Dammé, le Palais de justice n'a



G. N.

LA SAINTE-CHAPELLE.



G. N.

LA TOUR SAINT-JACQUES.







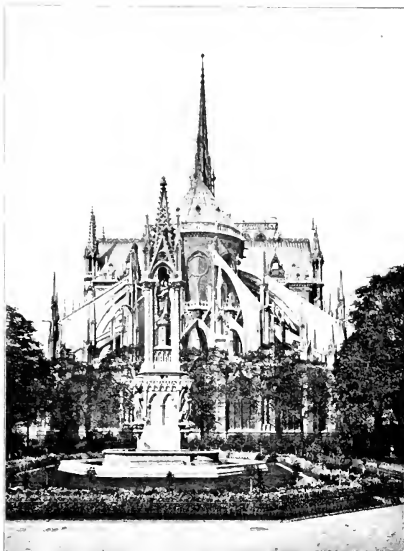
ques ornements, des vases sacrés, dons de souverains, retiendront l'attention.

#### Autres édifices religieux.

Aux deux pôles de Paris, l'axe de Montmartre rappelle le martyre de *saint Denis*, apôtre des Parisiens, et la montagne Sainte-Geneviève, leur libératrice. D'un côté, la vieille église Saint-Pierre et la basilique du Sacré-Cœur; de l'autre, Saint-Etienne-du-Mont et le Panthéon, couronnent les hauteurs. C'est dans la seconde moitié du 17<sup>e</sup> siècle, selon les uns, au milieu du 18<sup>e</sup> siècle, selon d'autres, que doivent être rapportés l'apostolat et la décapitation de saint Denis et de ses deux disciples, le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère. Le nom de Montmartre, « mons martyrum, mont des martyrs », n'aurait pas d'autre origine; à moins qu'il ne rappelle un temple du dieu Mars (mont de Mars), qu'aurait remplacé une église chrétienne.

*Saint-Pierre de Montmartre*, encore que de dimensions restreintes, est un précieux reste de l'architecture du moyen âge. Cette église fut construite par Louis le Gros, en 1133, consacrée par le pape Eugène III, en présence de saint Bernard et de Pierre Vénérable 21 avril 1145. Le *Sacré-Cœur* ou église du Vœu national, dont la construction fut décrétée par l'Assemblée nationale, en 1874, sur la proposition de M<sup>r</sup> Guibaut, archevêque de Paris, est une basilique romano-byzantine à coupes. La construction fut commencée en 1876, sur les plans d'Abadie, et uniquement alimentée par souscriptions volontaires. Des sommes importantes ont été consacrées à l'exécution de 83 puits profonds de 33 mètres et remplis de béton, formant colonnes de soutènement, reliées par des arcs. Si la butte Montmartre, composée de matériaux meubles assez peu consistants, venait à se dérober, la basilique resterait suspendue sur ses piliers, dans les airs. Le monument, de nef courte, avec croisillons et rond-point, surmonte une vaste et belle crypte; sa longueur est de 100 mètres, la largeur de 50; le dôme monte à 60 mètres, et le campanile qui s'élève au chevet du monument doit atteindre 80 mètres. Cette tour renferme le touron « la Savoyarde », qui pèse, avec son battant, 17 735 kilogrammes.

*Saint-Etienne-du-Mont* dominait la montagne Sainte-Geneviève, avant l'érection du Panthéon. L'église fut commencée en 1517; dix-huit ans après, le chœur était terminé et la nef, entreprise aussitôt, s'achevait en 1563. Marguerite de



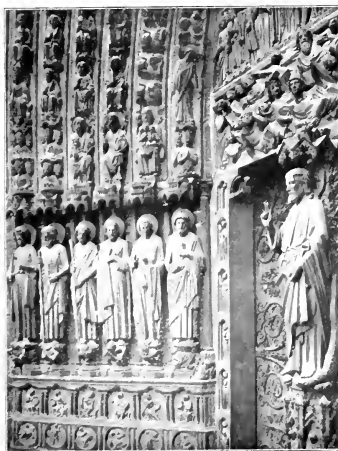
CHEVET DE NOTRE-DAME DE PARIS.

(110)

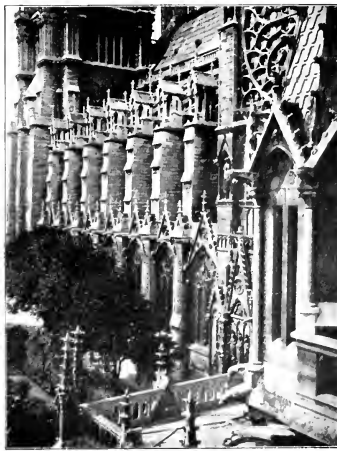
Valois, en 1610, posait la première pierre du portail construit à ses frais; enfin l'édifice, entièrement terminé en 1624, était consacré le 25 février 1626, par le premier archevêque de Paris, François de Gondy. Tout révèle en cette église une préoccupation au chapitre. Eleve au début du 13<sup>e</sup> siècle, le chœur est gothique, comme on le concevait au siècle précédent, avec de longues ogives fuselées, sans colonnettes, de silhouette un peu maigre, mais qui separent, à mi hauteur, d'un chemin de ronde aérien dont la balustrade à jour s'enroule, autour de chaque pilier, par de riches enroulements. Au transept, cette balustrade aérienne s'interrompt, pour cheminer plus loin, le long de la grande nef, qu'elle sépare de deux bas côtés presque aussi élevés qu'elle. Le jubé, œuvre délicate de Pierre Borch, qui l'exécuta de 1600 à 1609, est une gracieuse composition de pierre où domine l'inspiration de la Renaissance. Outre les magnifiques verrières encadrées par les fenêtres de son alside, *Sacré-Etienne* possède de beaux vitraux modernes, par Edouard et Champigneulle; quelques fresques de la fin du 14<sup>e</sup> siècle des tableaux de Sébastien Bourdon, Philippe de Champaigne, Largillière, Fragonard; des statues ou groupes, par Chapu, Foyatier. Dans cette église furent inhumés Pascal et

Lesueur; le corps de Racine y fut apporté de Port-Royal des Champs, en 1710. Enfin la suppression de l'abbaye voisine valut à *Saint-Etienne* la possession des reliques de sainte Geneviève, du moins ce qui en reste, avec son tombeau authentique, profané en 1793.

La *Madelaine* devait être un temple; on en a fait une église; le



NOTRE-DAME. STATUES DU PORCHE CENTRAL.



CHŒUR DE NOTRE-DAME.

**Panthéon des grands hommes.** — Le Panthéon est devenu un temple, en l'honneur des grands hommes.

L'église de l'évêque de Sens, dédiée à saint Étienne, et que le roi Louis XV fit transformer en Panthéon, sous le nom de *Sainte-Geneviève des grands hommes*, fut élevée entre saint Étienne et saint Louis, sur l'emplacement de la rue Clémentine, des églises romaines, appelées *Genesius* et *St. Étienne*. L'église actuelle est restée en l'état, mais a été agrandie par les travaux de l'architecte de l'époque.

Louis XV chargea l'architecte de l'époque de construire une nouvelle église, sur un emplacement voisin de l'abbaye. Les travaux, commencés en 1763, n'étaient que lentement, à cause de la nature argileuse, par conséquent du sol. Cependant, le 6 septembre 1764, Louis XV posait solennellement la première pierre du dôme. A Soufflot, mort en 1780, Bonaldi succédait dans la direction des travaux. Quand survint la mort de Marbeuf, l'Assemblée constituante décida, en 1791, que la nouvelle église Sainte-Geneviève serait consacrée à l'immortalité des grands hommes. L'architecte de l'époque fut chargé d'achever l'édifice. Marbeuf ayant été transporté, le dôme fut la tour de l'église; en 1793, celui de Lepelletier de Saint-Farjeau, de Marat, de J. J. Rousseau, de Marbeuf, furent indigne, avant d'être expulsés du monument; Lepelletier Marat le fit ériger à leur tour; puis Voltaire et J. J. Rousseau. Cependant Napoléon I<sup>er</sup>, après avoir terminé les travaux de consolidation de l'église et dégradés ailleurs, le 10 août 1807, tout en lui conservant son caractère de Panthéon, le maréchal Lannes, Portalis, Laperrière, le grand évêque de Bourges le y firent successivement placer dans les caveaux, ou de plus sont venus se joindre: *Lafayette* (1801), *Lazare Carnot* et *Marbeuf* (1801), le président *Carnot* (1801). Sainte-Geneviève relevant exclusivement le Panthéon, en 1801, les insurges de 1801 en firent une église, ou il fallut les asséger. Enfin, un décret de 1801 rendit l'église à sa première destination religieuse, encore une fois perdue depuis.

Au fronton, le bas-relief, sculpté par David d'Angers, et mis en place après 1831, représente la « Patrie distribuant les palmes de l'immortalité aux grands hommes ». La forme extérieure du monument, qui est celle d'une croix grecque, un peu courbe sur les ailes, se dégage merveilleusement



BASILIQUE DU SACRÉ-CŒUR.

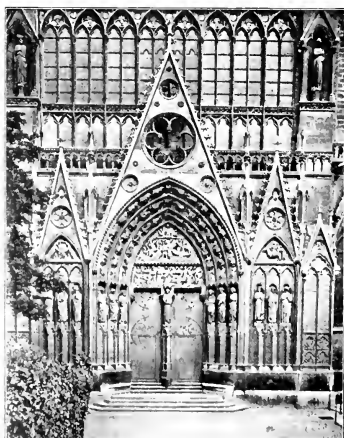
avec la colonnade d'où jaillit la coupole. Le Panthéon mesure 110 mètres de long, en y comprenant le péristyle, 82 mètres de large, hors d'œuvre, 83 mètres de hauteur, au sommet de la lanterne qui surmonte le dôme. L'intérieur, par ses galeries surélevées de hautes colonnades, sous la lumière blanche qui tombe, évoque l'image d'un temple grec, dans sa noble et simple grandeur. Des œuvres remarquables ornent quelque peu cette solitude: les murs retracent la *Vie de sainte Geneviève*, par Puyvis de Chavannes; la *Mort et les funérailles de la sainte*, par J.-P. Laurens; *Sainte Geneviève sauvant les Parisiens de la famine*, par Meissonier; le *Martyre de saint Denis*, par Bonnat; l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, par Lenoir; Chapin, Frémiet, Falguère ont sculpté *saint Germain*, *saint Grégoire de Tours*, *saint Vincent de Paul*.

Si étrange que cela puisse paraître, après de longs siècles de prospérité, la capitale de la France, assez pourvue d'édifices religieux variés, ne l'emporte en aucun genre sur ses rivaux de province: Caen, Poitiers, Toulouse sont plus riches que Paris en édifices romans; Rouen l'emporte pour le style ogival; Troyes, pour celui de la Renaissance; Crest, que Paris a subi, au cours des âges, d'incroyables dommages. Le XIX<sup>e</sup> siècle

a réparé, tant bien que mal, ces déprédations.

Le transept, la nef, que décorent des fresques de Flaminio, et les tours de *Saint-Germain-des-Prés* représentent, à Paris, l'époque romane proprement dite. On surprend la transition du roman au gothique, dans le chœur du même *Saint-Germain*, dans *Saint-Pierre de Montmartre* et le chœur de l'église désaffectée de *Saint-Martin-des-Champs*. L'art ogival trouve sa glorieuse expression à *Notre-Dame*, à *Saint-Julien-le-Pauvre*, petite, mais précieuse église, et dans le merveilleux écoinçon de la *Sainte-Chapelle*. Ces trois œuvres sont de premier ordre. *Saint-Germain-l'Auxerrois*, *Saint-Germain*, *Saint-Séverin* et son radieux triforium, *Saint-Merri*, le chœur de *Saint-Etienne-du-Mont* témoignent du même art, à des étapes diverses de son développement; *Saint-Eustache*, d'intérêt capital, évoque la Renaissance, ainsi que des parties importantes de *Saint-Etienne-du-Mont* et de *Saint-Nicolas-des-Champs*.

Les églises des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, inspirées par la tradition, gréco-romaine, églises du Val-de-Grâce, de la Sorbonne, des *Innocents*, *Sainte-Geneviève* ou le *Panthéon*, *Saint-Sulpice*, *Saint-Roch*, ont généralement conservé leur caractère. C'est un véritable temple romain que la *Madeleine*, dû au premier Empire. La Restauration, imbuë elle aussi d'antiquité, mais d'antiquité chrétienne, nous a donné *Saint-Vincent-de-Paul* et *Notre-Dame-de-Lorette*, qui sont de vraies



Phot. de M. P. Jousset.

NOTRE-DAME : PORTAL SAINT-ÉTIENNE.

petites basiliques. A la fin du règne de Louis-Philippe, *Saint-Etienne* nous ramène au 2<sup>e</sup> étage du xiv<sup>e</sup> siècle. Bien que l'on commence à mieux comprendre et à goûter l'art du moyen âge, trop longtemps ignoré et méconnu, mises à part la restauration de ses plus beaux monuments et la construction de *Saint-Jean-Baptiste* et de *Saint-Eugène*, cette floraison du style ogival n'a jeté que de faibles racines dans Paris. Les constructions récentes sont dues à l'inspiration **romano-byzantine** mixte de la Renaissance : tels, le *Sacré-Cœur*, *Notre-Dame d'Auteuil*, franchement byzantine; *Saint-Louis*, d'un roman soigné de gothique; *La Trinité*, *Saint-Auguste*, *Saint-François-Xavier*, de genre Renaissance, aux motifs grecs-romains; *Saint-Pierre de Montmartre*, *Notre-Dame-de-la-Croix*, combinaison mixte du roman des premières basiliques chrétiennes et de remises enes byzantines.

#### INSTRUCTION PUBLIQUE ET BEAUX-ARTS

Le ministère de l'Instruction publique, rue de Grenelle, possède la direction de l'enseignement *primaire, secondaire, supérieur*. De lui dépendent les Corps savants, les Archives nationales, les Bibliothèques publiques, les Ecoles françaises de Rome et d'Athènes, l'Académie de France à Rome.

La *Université* trouve son plein développement *aujourd'hui* sur la rive droite du fleuve. Ce quartier de l'université, ayant l'éclat des premiers siècles dans des enclos fermés, se voyant, autour de l'abbaye antéchristienne, des champs cultivés, des fermes, des vignes, devant un hôtel *Provençal*, tallé en occupant le sommet et les versants.

C'est une corporation puissante, sorte de république fédérative, investie de privilèges quasi-souverains, puisque ses membres étaient soustraits à la juridiction commune; elle possédait de vastes terrains, des prairies, des arrières qui s'étendaient en bordure de la Seine. Le cardinal de Richelieu, en faisant reconstruire le collège fondé, en 1258, par Robert de Sorbonne, chapelain de saint Louis, réunit à cette institution le collège du Plessier, ces deux groupes enseignants, le premier consacré à la *théologie*, le second aux *sciences*, et l'ont donné l'apparence d'un minuscule, la rhétorique, la philosophie, forme rendue *à l'enseignement* d'un côté, l'Université de Paris, le temple du cardinal, par l'ordonnement, est dans l'église de la Sorbonne, le bâtiment universitaire, comme il par l'architecte Nodding.

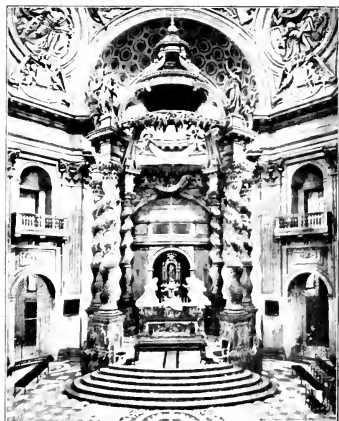


LA RUE SOUFFLOT ET LE PANTHÉON.

L'enseignement supérieur de l'Université de Paris comprend actuellement : 1<sup>o</sup> une *faculté de théologie* protestante, érigée de Strasbourg dans nos murs, après l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne; 2<sup>o</sup> la *faculté de droit*, dont le palais, construit par Soufflot, place du Panthéon, s'est agrandi de vastes dépendances; 3<sup>o</sup> la *faculté des lettres*, et la *celle des sciences*, logées dans la *maison de la Sorbonne*, l'une et l'autre abondamment pourvues de chaires et de laboratoires. A côté de ces deux facultés, des locaux sont réservés à la *Bibliothèque*, 200,000 volumes, à l'*Ecole des langues* et à l'*Ecole pratique des Hautes-Etudes*. Le grand amphithéâtre de la Sorbonne, qui contient 3500 places, a été décoré de statues et de fresques, par Barrias, Chaplain, Dubou, Puy de Chavannes, Gailhard, Dagnan-Bouveret. La *faculté de médecine* est installée à part, dans les bâtiments construits par Louis XIV et agrandis de nos jours jusqu'à occuper tout l'intervalle compris entre la rue Hautefeuille, le boulevard Saint-



ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE SAINT-ETIENNE-DE-MONT.



ÉGLISE DE VAL-DE-GRÂCE.



ÉGLISE SAINT-LAURENT.



ÉGLISE DE LA TRINITÉ.

Gerson et la rue de l'École-de-Médecine ; en face s'élèvent les laboratoires et amphithéâtres, sur les terrains dépendant autrefois de l'école des Cordeliers. L'École supérieure de pharmacie est détachée à l'angle de l'avenue de l'Observatoire.

Le Collège de France, le Muséum d'histoire naturelle, l'École pratique des Hautes Études, des Écoles spéciales, complètent l'enseignement supérieur.

L'institution du Collège de France remonte à François I<sup>er</sup>, et la construction commencée par ce prince est due à l'initiative de Marie de Médicis, pendant le règne de Louis XIII, mort 1610. Le Collège n'abrite son enseignement entre une quarantaine de chaires ; les professeurs n'ont pas d'attributions que celle d'exposer le résultat de leurs travaux, dans une série de leçons, chaque année.

En 1626, sous le nom de *collège du roi*, on fonde des plantes médicinales, et, en 1631, sous le nom de *collège de Louis XIII*, successeur de Marie de Médicis, on fonde des collections. Le Muséum offre un précieux point de vue de la science naturelle. Des savants illustres ont travaillé à l'École de Louis, Buffon, 1739, Bernardin de Saint-

Pierre, avant la Révolution, Daubenton, de Jussieu, Fourcroy, Lamarck, Brongniart, Haüy, Vauquelin, Lacépède, Cuvier, Chevreul, Becquerel, etc. De récentes et magnifiques galeries renferment les collections d'anatomie comparée, de paléontologie, etc.

Parmi les écoles spéciales de haut enseignement, outre l'École des Hautes Études, qui a pour but d'entraîner à la recherche scientifique, l'École normale supérieure, réorganisée à plusieurs reprises, depuis 1795, prépare aux diverses agrégations de lettres et de sciences qui conduisent à l'enseignement des lycées et des facultés. Cette préparation, d'ailleurs, n'est pas un monopole. L'École des chartes, fondée en 1821, est installée dans la nouvelle Sorbonne ; elle prépare des archivistes. L'École des langues orientales (rue de Lille et rue des Saints-Pères) forme des drogmans et des interprètes pour les pays d'Orient.

**Corps savants.** — Avant de mourir (1661), le cardinal Mazarin disposa d'une somme élevée pour la construction d'un Collège qui devait porter son nom et s'élever à la place de l'Hôtel de Nesles, dont la tour occupait l'emplacement du pavillon oriental du palais actuel de l'Institut. Le plan fut l'œuvre de l'architecte. En 1688 seulement, le Collège entra en service ; on l'appela le collège des *Quatre-Nations*, aujourd'hui l'Institut. Ce grand corps savant comprend aujourd'hui : 1<sup>o</sup> l'Académie française, créée par Richelieu, en 1635 ; 40 membres élus, sans correspondants ni associés étrangers ; 2<sup>o</sup> l'Académie des inscriptions et belles-lettres fondée par Colbert, en 1663 ; 3<sup>o</sup> l'Académie des sciences (1666) ; 4<sup>o</sup> l'Académie des beaux-arts ; 5<sup>o</sup> l'Académie des sciences morales et politiques. Chaque Académie a son régime indépendant, gère ses propres intérêts, se réunit à un jour marqué par semaine et tient séance publique, une fois par an. L'Institut et ses diverses Académies disposent de prix annuels.

Le Bureau des longitudes est comme le conseil directeur des études astronomiques ; il publie un recueil annuel. L'Observatoire, bâti par Claude Perrault, sous Louis XIV, avec les aménagements nouveaux qu'il a eus, son grand équatorial coudé, sa coupole tournante, offre aux chercheurs d'étoiles les moyens d'investigation les plus parfaits. Depuis 1879, l'Observatoire de Meudon est réservé aux études d'astronomie physique. Le Bureau central météorologique (rue de l'Université) dresse chaque jour une carte des phénomènes atmosphériques, d'après les dépêches reçues d'Europe et d'Amérique. De lui dépend la station météorologique de Saint-Maur. La Ville possède aussi l'Observatoire météorologique de la tour Saint-

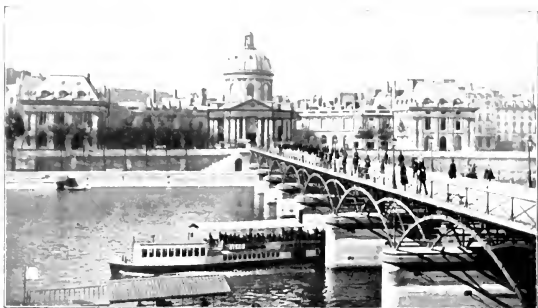


COLLÈGE DE FRANCE.



Jacques et celui du père *Moon*, etc., installés dans un édifice de style arabe provenant de l'Exposition de 1867.

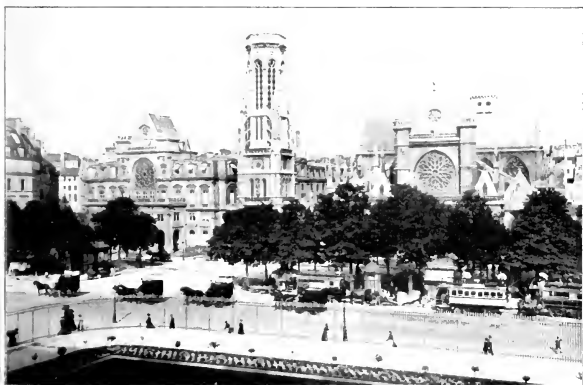
Paris offre au labour intellectuel des ressources incomparables : ses archives, ses bibliothèques, son renforcement de véritables trésors documentaires. Les *Archives nationales* occupent, dans la rue des Francs-Bourgeois, l'hôtel de Soubise, un des plus beaux du vieux Paris ; là se trouvent, joliment enfermés et défendus contre le feu, d'antiques parchemins, des chartes, des papiers d'Etat remontant jusqu'à l'époque mérovingienne. Plusieurs millions de pièces proviennent, pour une bonne part, des établissements religieux supprimés par la Révolution et constituent une mine presque inépuisable. Vous y verrez : le testament de *Super* et celui de *Philippa*, des lettres de *Charles le Téméraire*, de *François I<sup>er</sup>*, de *de la Roche*, l'écriture de *Commencement*, le texte authentique du *traité des Pyrénées*, le testament de Louis XVI, la Constitution de 1793, la *lettre* de Louis XV, qui servait aux audiences du comte de Salut public et sur laquelle fut déposée l'échoppe mourant ; la minute du glorieux *traité de Camp*, *Formos*, le *Concordat*, l'acte de création de la *Legation de la France*, le *discours* de *Musson*, relatif au Théâtre-Français, les *lettres* de *Wey*, les *autographes* de souverains, le *Trésor* des chartes, l'armoire de fer où se conservent les prototypes en platine du mètre et du kilogramme,



LE PONT DES ARTS ET L'INSTITUT DE FRANCE.

avec un afflux de nouveaux volumes. Aucune bibliothèque d'Europe n'est aussi riche en livres rares ; des Aldes, des Estiennes, des Elzevirs ; en relures magnifiques exécutées pour les rois de France ou les grands seigneurs bibliophiles. Dix mille volumes sont réunis dans l'immense *salle de lecture* à colonnades, que Napoléon III fit construire, en 1868, par l'architecte ; plus d'un million de volumes sont à la portée des travailleurs dans le magasin voisin, vaste cour rectangulaire à cinq galeries, communiquant ensemble par des galeries latérales et transversales. La « réserve » comprend des imprimés du xvi<sup>e</sup> siècle, des ouvrages exceptionnels, des volumes précieux ; la galerie Mazarine en expose dans ses vitrines de merveilleux exemplaires. Ajoutez les *cartes* et globes terrestres, les collections de *minéraux* et pierres gravées, mises à part ; vous aurez une faible idée des trésors inestimables réunis dans l'ancien palais Mazarin, agrandi et transformé.

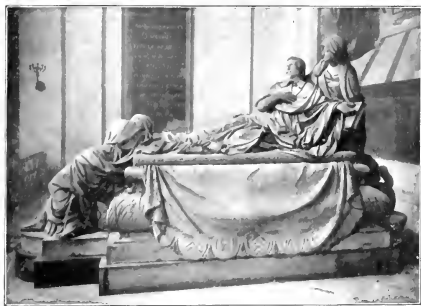
La plus riche bibliothèque de Paris, après la Nationale, est celle de l'*Arsenal*, rue de Sully, créée par le marquis de Paulmy d'Armenonville, dont le comte d'Artois acheta la collection, en 1786 : collection complète de nos œuvres théâtrales, œuvres de nos premiers poètes. La *Bibliothèque Sainte-Genève* est due aux chanoines genevois qui la fondèrent, en 1624, avec les



ÉGLISE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

La véritable source d'informations pour l'histoire de la ville de Paris se trouve au *Musée Carnavalet*, rue Sévigné. Outre une bibliothèque très riche, installée, même rue, dans l'hôtel Lepelletier de Saint-Fargeau, on trouvera, au Musée proprement dit, l'hôtel bâti en 1550 par Pierre Lescot pour François de Kerneveny, dont on a fait Carnavalet, décoré par Jean Goujon, complété par Mansart en 1660 et habité par M<sup>lle</sup> de Sévigné et sa famille, en 1677 ; de remarquables débris au sol parisien, des médailles, des estampes, des tableaux évoquant la vie de Paris aux différents âges de son histoire, le costume, les métiers et surtout les grands événements et les personnages principaux de l'époque révolutionnaire, avec quelques souvenirs du Consulat et de l'Empire.

**Bibliothèque nationale.** Bien que complètement rénovée, la bibliothèque Mazarine se fit construire, le 18 décembre 1867, par la collection de livres manuscrits réunis au Louvre par *Croix*. Cet essai, entériné par les souverains, fut édicté par Louis XV, rue Richelieu, l'événement *Bibliothèque nationale*, elle recueillit entre les dévouements de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près et d'autres établissements religieux supprimés par la Révolution ; elle ne cessa de s'accroître, grâce à l'obligation du dépôt légal qui lui apporte chaque



ÉGLISE DE LA SORBONNE : L'OMBEAU DE BICHILLI.



pagne au nord. Sur le fronton des grands guichets; le génie des Arts, haut relief en bronze par *Merle*.

Si la Bibliothèque nationale est le trésor des lettres françaises, le **Musée du Louvre** est notre grand trésor d'art. Sa valeur est incompréhensible; on ne peut en donner ici qu'un aperçu.

La collection réunie par *François I<sup>er</sup>* à Fontainebleau, sur les conseils du *Primatice* et d'*André del Sarto*, renfermait des œuvres de premier ordre: six Raphaels, quatre Léonards de Vinci. On l'appelaient le *Cabinet du Roi*; ce fut l'embryon de notre musée du Louvre.

Ses immenses richesses d'art sont distribuées en sept départements. Celui de la *peinture* offre un intérêt capital. Par la somptueuse *Galerie d'Apollon*, où, dans des vitrines, resplendissent, à côté des reliquaires du moyen âge, des ostensoirs, des livres d'heures, une épée dite de Charlemagne, une cassette attribuée à saint Louis, et l'un des plus beaux diamants connus, le fameux *Regent*. On arrive, comme par une avenue triomphale, au *Salon carré*, sanctuaire du palais, où trônent des chefs-d'œuvre choisis parmi les chefs-d'œuvre: le *saint Michel*, de Raphaël; les *Noies de Coma*, de Paul Véronèse; le *Charles I<sup>er</sup>*, de Van Dyck; l'*Écosme*, d'Holbein; des tableaux de: Van Ostade, du Titien, de Guido Reni, du Giorgione, de Ghirlandajo, Poussin, Rubens, Murillo, Bizard *portrait de Bossuet*, Philippe de Champaigne *portrait de Richelieu*, du Pérugin, de Rembrandt, Mantegna, Memling; la *Source*, d'Ingres.

L'école française a spécialement les honneurs du *Salon des Sept-Chéputures*, avec: David *Sacre de Napoléon*, le baron Gros *Bonaparte à Austerlitz*, le *Régence de la Mère*, de Gérard; des œuvres de Prud'hon, Gérard, Vigée-Lebrun. Alors se présentent les *premiers peintres* de notre école: les Vouet, Bourdon, Jean Boullogne, Claude Lorrain, Poussin et Lesueur, Lebrun, Mignard, etc.; puis l'art charmant du *xviii<sup>e</sup> siècle*, avec Van Loo, Lancret, Greuze, Boucher, Watteau, Fragonard, Nattier, Coppel, Boilly, G.-J. Vernet, Chardin, Mignard. En d'autres salles, la grande *Vie de saint Bruno*, par Lesueur; la collection *Les Cazes*, d'une inestimable valeur par le nombre et le prix de ses tableaux. Fr. Hals, Watteau, Chardin, Velasquez, Greuze, Lagillière, Fragonard. L'école française du *xix<sup>e</sup> siècle* est à part, avec Ingres, Delacroix, Ingres, Paul Delacroix, Bonnat, Vermet, Doyé, Ary Scheffer, Troyon, Millet, Corot, Diaz, Daubigny, Fromentin, Decamps, Henri Regnault, Flandrin, Gérard, Prud'hon, Léopold Robert, Courbet, Grandjean-Frison, etc. Les *peintures italiennes*, l'école espagnole, les écoles flamande et hollandaise, l'école alle-



LE NOUVEAU LOUVRE ET LA PLACE DU CARROUSEL.

mante et l'école anglaise (peu de chose) sont représentés. Les *dessins* et *cartons*, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, avec les *aquarelles*, *enluminures*, *missels*, etc., sont réunis à part et offrent un grand intérêt, puisqu'ils trahissent la manière et les progrès des maîtres. Le Louvre possède encore une très belle collection de *gravures* et d'*estampes*, depuis l'époque jusqu'à la lithographie. Commencée par Louis XIV, elle compte aujourd'hui plus de 7000 sujets et compose le *Musée de calligraphie*.

La *sculpture antique*, celle de la Renaissance et celle des temps modernes occupent plusieurs salles. La *Vénus de Milo* est le joyau de la *sculpture antique*. Jean Goujon, Germain Pilon, Michel Colomb, Michel-Ange, Benvenuto Cellini, Donatello, Mino da Fiesole représentent la Renaissance. A la *sculpture moderne* appartiennent les noms de Pierre Puget, Coyseux, Nicolas et Guillaume Coustou, Bouchardon, Pigalle, Allegretti, Falconet, Boudon, Cortot, Bosio, Clodion, Bude, Pradier, David d'Angers, Foyatier, Carpeaux, Rude, d'autres salles encore sont consacrées aux: *Antiquités asiatiques*, *égyptiennes* et à la *céramique antique*, phénicienne, étrusque, grecque, persane. Puis, des monnaies, faïssettes, bronzes, terres cuites d'art et, pour finir, le musée des *Arts décoratifs*. Depuis 1881, une série de cours, destinés pour tirer de nos grandes collections d'art l'enseignement qu'elles contiennent, composent ce qu'on appelle l'*École du Louvre*.

Le *musée du Luxembourg*, installé dans l'ancienne Orangerie du palais, aménagé et agrandi pour cet objet, est comme la salle d'attente du



LE LOUVRE: PAVILLON RICHELIEU.



et de l'Opéra : le Musée pédagogique, rue Gay-Lussac ; le Musée des arts, rue Lais-Cases ; celui de la Caricature, rue Pierre-Charron ; le musée Bataillon, rue Raynouard ; le musée Victor-Hugo, place des Vosges, dans la maison habitée par le poète.

Les **Gobelins**. — Dans les bâtiments occupés, le long de la Bièvre, par les frères *Gobelins*, tenturiers, Henri IV installait, en 1603, des tisseurs flamands. Louis XIV fit de cet établissement le siège de la Manufacture royale des tentures de la couronne, que dirigeait successivement Lebrun et Pierre Mignard. En 1827, la manufacture de tapis de la Savonnerie, d'abord créée au Louvre, puis transférée à Chailot, 1604, fut réunie à celle des *Gobelins*, mais en lui laissant seulement la tapisserie de haute lisse, celle de basse lisse, celles d'ameublement, panneaux décoratifs, tentures, ayant été transférée à Beauvais. N'est pas tapissier qui vit ; il faut, à cet art difficile, un long apprentissage auquel préparent une école de dessin et une école de tapisserie, dont les cours et les leçons pratiques sont suivis d'un concours. Le travail est de choix ; les « Gobelins » servent à la décoration de nos édifices publics et sont offerts aux souverains étrangers comme des œuvres, en effet, inestimables.

Les principes et la pratique générale de l'art, en ses diverses manifestations, s'enseignent à l'**Ecole des Beaux-Arts**, rue Bonaparte. L'ancien couvent des Petits-Augustins, étant devenu, par les soins d'Alexandre Lenoir, un dépôt d'antiquités, lors du sac de Saint-Denis, de Notre-Dame et des établissements religieux condamnés par la Convention, ce trésor de riches œuvres, devenu un musée d'art français, s'offrait naturellement au groupement d'études décidé par la création de l'Ecole des Beaux-Arts, en 1795. L'ancien cloître, dit cour du Minier, fut conservé avec les colonnades qui



PARIS : MUSÉE DE CLUGNY.

l'entourent ; la salle Melpomène, où se fait chaque année l'exposition des œuvres envoyées par les élèves de l'Ecole de Rome, a été construite en 1862 sur le quai Malaquais ; enfin, en 1883, l'hôtel voisin, envase de Mansart, hôtel de Clugny, a été réuni à l'Ecole. De belles œuvres ornent la première cour. Une magnifique arcade du château de Caillon ouvre la seconde, en face du grand et magnifique édifice construit par Duban, pour les collections d'art de l'Ecole et sa bibliothèque.

Le **Conservatoire national de musique et de déclamation** offre à l'étude de la musique vocale et instrumentale, à la déclamation dramatique et lyrique, à la composition musicale, les cours les plus variés. Comme les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, ceux de composition musicale concourent chaque année pour un prix de Rome. L'institution d'été du décret par lequel Louis XVI créait, le 3 janvier 1784, l'Ecole royale de chant et de déclamation ; installée dans les bâtiments dits des Menus-Plaisirs, on la désigna d'abord sous le nom d'*Ecole des Menus*. Elle prit fin, on plutôt se compléta en se transformant, au 16 thermidor, au III<sup>e</sup> ; ce fut l'Institut national de musique. Les bâtiments du *Conservatoire*, souvent remaniés, conservèrent une petite salle de spectacle dont l'acoustique est excellente. Le musée et la bibliothèque sont très riches ;

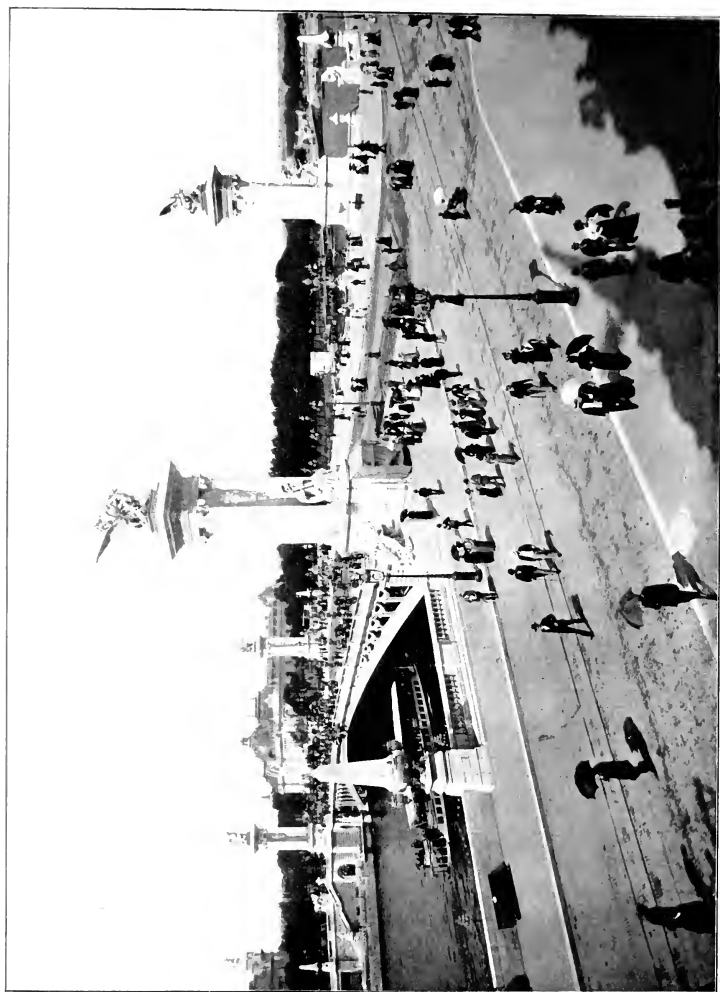


FACADE DU GRAND PALAIS.



GRAND ESCALIER DE L'OPÉRA.





PARIS : LE PONT ALEXANDRE III.







CL. ND.

PARIS : HÔTEL DE VILLE LE PONT D'ARCOLE.



ARMS DE PARIS.

Aux amateurs de belle musique, les **concerts du Conservatoire**, de *Louise* Chevallier, dus à l'heureuse initiative de J. Pasdeloup, en 1861, offrent le régal de leur répertoire classique. A citer encore : la *Société de musique de chambre pour instruments à vent*, la *Société des instruments anciens*, la *Société des grandes auditions musicales* et, pour la musique religieuse, la *Société des chanteurs de Saint-Gervais*, la *Schola cantorum* école de chanteurs, fondée en 1874, qui donne des cours de chant grégorien, d'orgue et d'improvisation, de contrepoint, d'harmonie, de composition, de solfège, de chant.

Au mouvement des idées et de l'enseignement, se rattachent, au moins comme adjuvants, les sociétés qui ont pour objet spécial le développement physique : *sports*, l'éducation, si en honneur pour nous; au mouvement social, les grands **cercles** de Paris : *Cercle de la Renaissance*, *Cercle de la France*, *Cercle de la Jeunesse*; *Union*, le *Jeune Club*, le *Cercle agricole*, le *Cercle de la rue Bac*, etc. Les **Courses** tiennent aujourd'hui une place importante dans la vie parisienne. La *Crèche d'Encouragement* a deux réunions de printemps : l'une à Paris, l'autre à Chantilly où se court le Derby de 100 000 francs; une union d'été à Paris pour le grand Prix 200 000 francs; deux unions d'automne, à Paris pour le prix du Conseil municipal 100 000 francs et à Chantilly. En 1895, cette Société a distribué, à tout, près de 1 million de prix.

Doit-on nommer encore les *sociétés nautiques*, les *sociétés de gymnastique*, de *escrime*, de *tir*; le *Yacht Club*, le *Nautique Club*, l'*Alpin*, le *Club Alpin*, le *Tennis Club*; quelle activité, quelles ressources, mises à la disposition de toutes les bonnes volontés! Il faudrait encore, dans ce raconté de la vie parisienne, parler de la presse, des innombrables journaux qui se publient dans la capitale et vont porter à tous les coins du pays les récents du jour; de la littérature et des conférences, les *causeries*, les *réunions*, les *réclamations*; les *patronages* d'habitants, les *chartes*, les *réclamations*, les *affiches*, souvent banales, parfois de véritables œuvres d'art, signées Chéret, Willette, Guillaumin, qui tapissent les maisons et les palissades, les gares, les bateaux, attirent le regard en un mal gré et donnent à la physionomie de Paris tant de variété.

## LA VILLE

Une inscription de la place du Chat-le-Rapelle qu'en cet endroit fut le premier « parler aux bourgeois », dans lequel ils se groupaient autour de leur *peccot*, humble logis désigné sous le nom de « maison de la Marine ou de la Marchandise. Devenu insuffisant, le « parler » se déplaça, prit gîte à la descente nord du Pont au Change, en quatre maisons de la petite rue devançant dite de la « Jouaillière »; emigra sur la rive gauche; enfin revint, avec Étienne Marcel, à la place de Greve, dans la *Maison aux Piliers* 1357, que remplaça, en 1361, l'Hôtel de ville brûlé par la Commune en 1571. La tradition en attribue la construction à l'architecte Domenico Biondi, originaire de Cortone, en Toscane, surnommé le *Baccador*, tandis que, dans cet édifice de pur style national Renaissance, les erudits voient plutôt l'inspiration de Pierre Chaudignon.

L'Hôtel de Ville actuel, construit par Ballu et Deperthes, a été inauguré en 1882. Il reproduit, en son milieu, l'ancienne façade, dite du Baccador. Des colonnes séparent les fenêtres cintrées du rez-de-chaussée, des statues de Parisiens célèbres, les croisées Renaissance

sur la crête du comble, paraissent des chevaliers en armure dorée, sur les deux ailes du grand escalier, qui surmontent l'édifice. Des statues symbolisant les villes de France, d'autres représentant des hommes célèbres, nés à Paris, ornent les corps de bâtiments qui unissent la porte centrale aux pavillons d'angle qui encadrent l'ensemble, immense parallélogramme couvrant une superficie de 13 000 mètres carrés.



CL. ND.

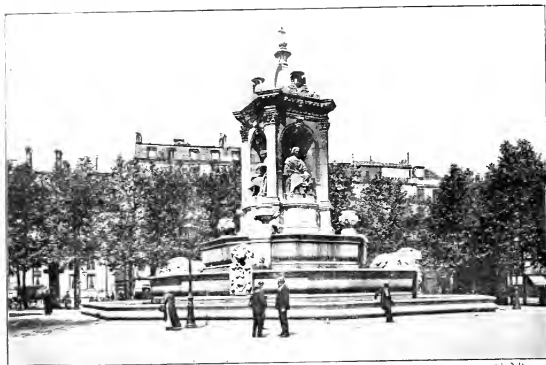
HÔTEL DE VILLE : ÉTIENNE MARCEL.

environ. En regard de la Seine, statue equestre d'*Étienne Marcel*. La grande cour d'honneur, entourée de galeries vitrées, est ornée, au centre, du groupe de *Mérimé* : *Gloria in excelsis* aux vauvets. Les peintres : Roll, Lévêque, Benjamin Constant, Aimé-Morot, H. Martin, Boudin, Berthrand, Lefebvre, Rattazzi, Ducloux, Charin, J.-P. Laurens, Chartran, Tattégren, Tony Robert-Fleury; les sculpteurs : Chapu, Guillaumie, Baryes, Dubou, Balguère, Fumey, Lhuze, etc., ont contribué à l'embellissement de l'intérieur.

Le régime municipal de la Ville relève, en principe, de la loi

consulaire du 28 pluviôse an VIII. Si, en 1789, Louis XVI écrivait à ses intendants, les députés, conseillers de sa bonne ville de Paris, à l'effet d'être le plus tôt possible leur nouveau *préfet* et fait connaître ses préférences vont au sieur de Flesselles, membre du conseil d'Etat, méritation qui équivalait à un ordre, bien que la dignité de *préfet des marchands* fut en droit élective. La Révolution, en ne tenant pas à la prévôté des marchands, la remplaça par un *maire*, dont le premier fut Bailly, et un commandant de la milice, La Fayette, appuyé sur 120 députés des districts. Après de nombreuses modifications, la *municipalité parisienne*, non contente de revenir à ses débuts, fait songer à ce qu'elle fut sous l'ancien régime : un *préfet de la Seine*, fonctionnaire du pouvoir central, et non pas indigne comme sous Louis XVI, mais imposé à une municipalité élue, fut donc son de *maire* de Paris, appuyé sur le *préfet de police*, dépendant, lui aussi, du conseil des ministres.

Le *parquet de la Seine*, faisant fonction de *maire* de Paris, est assisté, pour certains services administratifs, par 20 maires d'arrondissements, avant chacun 3 adjoints. Ils président aux actes de l'état civil, dressent les listes de recensement, reçoivent les déclarations, déli-



PARIS : FONTAINE SAINT-SULPICE.

(C. N. B.)

vent des certificats. Les arrondissements de Paris sont de simples circonscriptions municipales. Le *préfet de police* est le bras droit du *préfet de la Seine*, mais sous l'autorité immédiate du ministre.

Les 80 membres du *Conseil municipal* nomment, chaque année, un *bureau* chargé de représenter l'Assemblée élue et qui constitue, avec les deux *préfets*, ce que l'on est convenu d'appeler la *municipalité de Paris*. Le rôle du *Conseil municipal* est de voter le budget, de contrôler les actes administratifs du *préfet de la Seine* et du *préfet de police*, de statuer sur les affaires soumises à sa

sanction, après étude faite dans les diverses commissions nommées pour cet objet. Le *Conseil général de la Seine* comprend, outre les 80 conseillers municipaux de Paris, 24 représentants de la banlieue : il a un *bureau*, un *syndic*, un budget propre, des commissions, comme le *Conseil municipal*. Le budget de la ville de Paris est comparable à celui d'un Etat : les budgets de la Belgique, de la Hollande, du Wurtemberg, de la Grèce lui sont largement inférieurs.

**Approvisionnement.** — Pour assurer l'alimentation de Paris, la Ville a créé des établissements importants, qu'elle loue aux intérêts du commerce et de l'industrie : ainsi, le *marché aux bestiaux de La Villette*, les *Halles centrales*, les *Entrepôts*, pour les vins et alcools.

Les *marchés* de quartiers, les *marchands ambulants*, ou des *quatre saisons*, qui vont, poussant devant eux leur petite voiture et criant leurs denrées d'une voix sonore; enfin les *marchandes au panier*, jalouses de tous, complètent le grand organisme de distribution alimentaire à travers les rues de Paris. Il faudrait ajouter les *marchés aux fleurs*, le *marché aux oiseaux*, celui aux *chevaux*, où il se vend aussi des ânes, des chèvres, des chiens, des voitures, des bicyclettes; la *foire aux jambons* (boulevard Richard-Lenoir), instituée par une charte de Philippe Auguste (1222); la *foire au pain d'épice*, appelée jadis *foire du Petit-Lendit*, l'une des plus mouvementées de Paris, dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

**Service des eaux.** — Partout où ils s'établirent, le premier soin des Romains fut de se pourvoir d'eau potable. Ils n'y manquèrent pas à Lutèce; mais *l'aqueduc d'Arcueil*, qui puise les eaux pures et fraîches de Rungis pour les conduire sur le plateau du Panthéon, ne tarda pas à être insuffisant. Louis XIII le reconstruisit. On avait, sur la Seine, les pompes hydrauliques de la *Samaritaine*, établies au temps de Henri IV; celles du pont Notre-Dame, dues à Louis XIV; plus tard, le canal de l'Ourcq, le puits artésien de Grenelle. Paris, malgré tout, restait pauvre en eau et il l'est encore. Ce fut *Belgrand*, sous l'impulsion du baron Haussmann, en 1854, qui dota la capitale d'un service des eaux approprié à ses besoins. Une double canalisation, l'une d'eau potable, pour l'usage domestique, l'autre d'eau de Seine ou de Marne, pour le service public et l'industrie, fournit à tous les besoins de Paris. Après *Belgrand* (1878), Alphand continua son œuvre. Trois prises d'eau de source assurent l'alimentation domestique : celles de la *Blaise*, de la *Vanne*, de l'Arve. Une conduite de 131 kilomètres



(C. N. B.)

amène sur les hauteurs de Ménilmontant les eaux de la source de Pargny, parages de Château-Thierry, source de la *D'aur*, nourricière du Surmeun, affluent de la Marne. La dérivation de la *Vanne*, qui aboutit à Montrouge, après 155 kilomètres, est alimentée par deux groupes de sources éparses dans la vallée de ce petit affluent de l'Yonne, au debit desquelles s'ajoint, en cours de route, celui de la source de Gochepies, captée d'un vallon voisin. Des environs de Verneuil, en Luvo-et-Loir, l'apex de l'Arre débouche à Montreuil (Saint-Cloud), après 100 kilomètres de cours; les sources de la Vigne et de Verneuil l'alimentent. A leur débouché, les prises d'eau de l'Arre, de la *Vanne* et de la *D'aur* cotent 102 mètres, 80 mètres et 108 mètres.

Aussi a-t-on dû alimenter les hauts quartiers de Montmartre, de Ménilmontant et de Belleville au moyen d'usines élévatoires.

Le service public de la rue, des jardins, de l'industrie, est alimenté par l'aqueduc d'Arcueil, les puits artésiens de Grenelle, de Passy, de la Chapelle, de la Batte-aux-Tailles, qui plongent à une grande profondeur; enfin, par le canal de l'Ouare, dérivé de cette rivière à Mareuil et qui, accru en cours de route par la Bièvre et la Thérone, aboutit au bassin de la Villette, grand bassin de partage des eaux, par le canal de Saint-Denis et celui de Saint-Martin, entre l'amont et l'aval de Paris. Outre l'apport d'eau qu'il assure, le canal de l'Ouare, bien que de dimensions restreintes, rend d'éminentes services à la navigation.

Six usines élévatoires puisent directement l'eau de Seine; une seule, mais double, capte à Saint-Maur élément de la Marne. Chaque zone du service privé ou public possède ses réservoirs: la *Vanne* à Montsouris, la *D'aur* à Ménilmontant, l'Arre à Montreuil; leur capacité dépasse 500 000 mètres cubes; celle des réservoirs d'eau de rivière, 160 000 mètres cubes. Mais il faut compter avec les aléas inévitables, avec les châteaux, surtout, qui épuisent les réserves, précisément à l'heure où les sources tarissent ou coulent moins abondantes.



CL. NO.

PARIS : LE TRIOMPHE DE LA RÉPUBLIQUE, PAR BALOU.

taine de *Ménil*, celles de la place du Théâtre-Français, de *Molière*, du *Trocadéro*, avec les bêtes superbes de Frémiat, Gâin, etc.

Toutes les conduites d'eau de source et de rivière sont en plomb et se donnent généralement rendez-vous dans les égouts, avec les tubes pneumatiques de la poste pour le transport rapide des télégrammes, les canalisations pour la distribution de la force motrice, les fils télégraphiques et téléphoniques, dont le réseau serré s'insinue à travers les galeries du labyrinthe, qui dévienne en tous sens le sous-sol de Paris. Ce n'est pas l'une des moindres curiosités de la capitale que ce monde souterrain, avec ses 910 kilomètres d'égouts ordinaires, ses quatre grands collecteurs; celui d'Asnières et son complément, le collecteur Maréchal, qui prend jour près du pont d'Asnières; celui du Nord, qui débouche sur Seine à Saint-Denis; le collecteur de Clichy, vrais fleuves où se déversent en ruisselant et en cascades les eaux de la rue, par 12 000 bonches ouvertes en bordure des trottoirs, et celles de 18 000 à 20 000 égouts particuliers. Tout un personnel est occupé à maintenir la libre circulation des eaux par un nettoyage régulier et des classes prohibées par le déclanchement brusque d'appareils automatiques. Les égouts sont ouverts au public; on y descend et l'on s'y promène en bateau



CL. NO.

LES GÜICHETS DU LOUVRE.



CL. NO.

COLONNE DE JUILLET.



Cl. ND.

HENRI IV, SUR LE PONT-NEUF.



Phot. de M. P. Jousset.

PONT-NEUF ET ÉCLUSE DE LA MONNAIE.

sous les feux de la lumière électrique, ou sur un char dont les roues s'arrachent aux rebords des trottoirs. Une grande partie des eaux d'épuration est dérivée, pour les fertiliser, sur les vastes espaces de la plaine de Gennevilliers, d'Achères, à Carrières-sous-Poissy, à Méry Pierrelaye.

**Catacombes.** — De temps immémorial, les coteaux de Montrouge, de Montsouris, de Gentilly, qui donnaient la rive gauche de la Seine, furent exploitées pour extraire les matériaux de construction dont fut bâtie la ville. Des éboulements s'étant produits à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle sous les quartiers de l'Observatoire, de Saint-Jacques, de Montrouge, on craignit pour la sécurité de ces quartiers. Des travaux de consolidation furent exécutés et, vers 1780, l'on commença d'y transporter les ossements des anciens cimetières envahis par les constructions nouvelles. De ce moment, les carrières devinrent des vastes *Catacombes*. On y descend vers un couloir de galeries entrecroisées, le long desquelles des bataillons d'ossements, de tibias et de crânes de chèvres, serrés comme pour une funèbre parade, forment un immense ossuaire où, dit-on, reposent plus de 3 millions d'êtres humains. Ce sont les ossements. D'autres dorment à ciel ouvert, dans les **cimetières** de Paris : les uns, hors les murs, affectés aux concessions temporaires; les autres, à l'intérieur de l'enceinte, des-

tinés aux concessions perpétuelles. Parmi ceux-ci, le *Père-Lachaise*, ou cimetière de l'Est; celui de *Montmartre*, ou du Nord; celui de *Montparnasse*, ou du Sud, sont remarquables par le nombre de leurs monuments, ou du moins la notoriété des défunts qu'ils rappellent. L'enclos de *Perpès* contient les plus grands noms de l'armorial de France, avec 1390 malheureux, décapités sous la *Terreur*, à la Barrière du Trône.

Enfin, dans la *Chapelle expiatoire*, élevée par Louis XVIII, à la place d'un terrain vague où l'on croyait être sûr que Louis XVI et Marie-Antoinette avaient été ensevelis, reposent les restes des Suisses tués à la journée du Dix-Août. Au chevet de Notre-Dame, pointant sur la Seine, la *Morgue*, antichambre des champs de repos, reçoit les épaves anonymes de la grande ville.

À côté de la cité des morts, celle des vivants : les places et leurs monuments commémoratifs, les rues animées et les grands boulevards, la foule grondante qui déferle, pareille au flot de marée, dans un mouvement incessant.

**Les places.** — Celle de la *Bastille* où, au lieu de l'antique forteresse, se dresse la colonne surmontée d'un génie qui rappelle les victimes des « trois glorieuses »; la place des *Vosges*, jadis rendez-vous de toutes les élégances, aujourd'hui bien délaissée; la place du *Carrousel*, terrain vague où Louis XIV, en 1662, célébra un carrousel fameux, et que sillonnèrent bientôt un réseau de petites

rues, entre autres la rue Saint-Nicolas, d'où une machine infernale faillit tuer Napoléon; la place de la *Concorde*, avec ses fontaines, ses monuments, ses magnifiques perspectives; la place de l'*Hôtel-de-Ville*, autrefois place de Grève, car sa pente naturelle la conduisait au bord de la Seine; la place de la *Nation*, ancienne place du *Trône*, et son monument triomphal; la place de la *République* et sa colossale statue; la place *Daubert-Rochereau*, qui perpétue l'héroïque défense de Belfort; la place *Vendôme*, celle des *Victoires*, dessinée par Mansart, et au centre de laquelle parade le *Louis XIV* triomphant, voué par le duc de La Feuillade.

Que dire des grands boulevards, autrefois enceinte extérieure de la Ville, aujourd'hui ses artères les plus vivantes; des monuments qui les décorent; porte *Saint-Denis*, érigée en 1671, en mémoire de la glorieuse campagne de



Cl. ND.

PARIS. — LA FORTIFICATION.

BOULEVARDS.





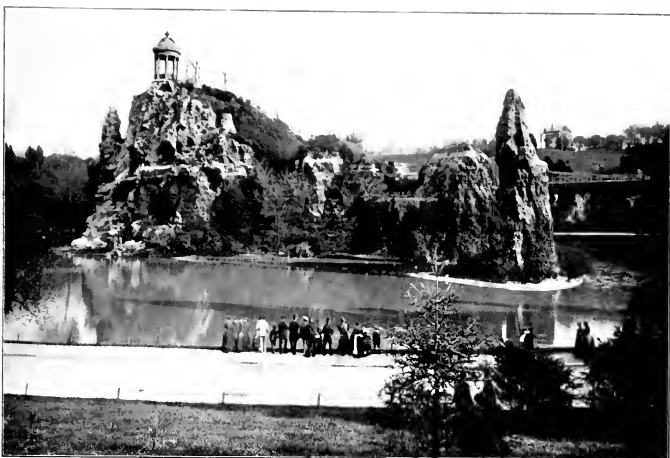
1831), mathématicienne; *Alex. Brongniart* (1750-1847, minéralogiste; *Adrien de Jussieu* (1797-1853, botaniste; *Jean-Léon Foucault* (1819-1878), physicien; *H. Giffard* (1825-1882), aéronaute; *Marcelin Berthelot* (1827-1907), maître de la synthèse chimique; *Pierre-Jules César Janssen* (1824-1907), physicien, astronome.

**Géographes, voyageurs:** *Jean Charlin* (1643-1714); *Guillaume Delisle* (1675-1726); *Ch. Marie de La Condamine* (1701-1774); *César-Fr. Cassini de Thury* (1731-1784); *L.-Ant. de Bougainville* (1732-1811), célèbre navigateur.

**Historiens, archéologues, érudits:** *Guill. Ruel* (1467-1510), maître de la Librairie biblique royale; *Henri Estienne* (1563-1601) et ses fils Robert et Charles, savants imprimeurs; *Étienne Pasquier* (1524-1615), juriconsulte, historien; *Jacques-Aug. de Thou* (1553-1617), magistrat, diplomate et historien; *P. Boulours*, jésuite (1628-1702), critique littéraire; le *Père Jacques Lelong*, de l'Oratoire (1665-1721), polyglotte; *Nicolas Fréret* (1688-1749), érudit chronologiste; *Tabbe L.-Pierre Anquetil* (1729-1806), historien; *Alex. Lenoir* (1761-1839); *J.-Ant. Quatremère de Quincy*, archéologue (1755-1819); *Letronne*

(1757-1818), numismate et épigraphiste; *Alex.-Jos. comte de Labarte* (1774-1852, d'origine bretonne, archéologue; *Marie-Nicolas Bouillé* (1798-1865), auteur d'un « Dictionnaire d'histoire et de géographie »; *Honoré Théod. du de Luyne* (1802-1867), Médecin éclairé des travaux archéologiques; *Emmanuel, vicomte de Rougé* (1811-1872), égyptologue distingué; *F. de Lasteyrie* (1810-1879), archéologue; de *Sauvay* (1807-1880), numismate, orientaliste; *Paul Lacroix*, dit le bibliophile Jacob (1806-1881); *Jules Et. Quicherat* (1814-1882), érudit archéologue; *Emile Egger*, helléniste; *Fustel de Coulanges* (1830-1888).

**Poètes, auteurs dramatiques, littérateurs:** le poète *François Villon* (1331-1384); *Étienne Jodelle* (1532-1573); *Paul-Sarron* (1610-1660), satirique; *Charles Perrault* (1628-1703), frère de Claude, architecte de la colonnade du Louvre; *Antoinette du Ligier*, dame Deshoulières (1635-1694); *Marie de Rohan-Chantal*, marquise de Sévigné (1626-1696); *Nicolas Boileau*, surnomme *Despréaux* (1636-1711), poète satirique, législateur du Parnasse français; *Jean de La Bruyère* (1643-1696), moraliste; *Jean de Regnard* (1655-1709), notre second poète comique, après Molière; *Ch. Rollin* (1661-1741), auteur du « Traité des études »; *J.-B. Rousseau* (1671-1751), poète lyrique; *L. de Roueroy*, duc de Saint-Simon (1675-1755); *P. Carlet de Champlain de Maricourt* (1688-1763), poète comique; *Louis Racine* (1692-1763), poète dramatique; *Fr. Marie Armand de Voltaire* (1694-1778), né à Paris ou, selon quelques uns, à Châtenay Seine; *P.-Ant. de Beaumarchais* (1732-1799), écrivain dramatique; *J.-Fr. de La Harpe* (1739-1803), critique; *J.-B. Lejay* (1763-1812), poète tragique; *Anne-Louise Necke*, baronne de Staël-Holstein (1766-1817), écrivain et romancière; le poète *Hégésippe Moreau* (1810-1835); *Nepomucène Lemercier* (1771-1810), poète et auteur dramatique; *Gérard Labrousse*, dit *Gérard de Nerval* (1808-1845); *Pierre-Jean de Béranger*, chansonnier (1768-1837); *Gustave Planché* (1808-1857), critique; les romanciers: *Paul de Kock* (1758-1862), et



PARC ET LAC DES BUTTES-CHAUMONT.

CL. ND.

*Eugène Sue* (1805-1857); *Alfred de Musset* (1810-1857); *Eugène Scrybe* (1791-1861), vandyvilliste; *Henri Murger* (1822-1861), romancier de la bohème; le poète *Baudelaire* (1821-1867); *Al. Fr. Villenard* (1790-1870), professeur, écrivain et homme politique; *Pierre Mérimée* (1803-1870), écrivain et archéologue; *Lucien Peccot-Paradol* (1829-1870), moraliste; *Jules Michelet* (1798-1873), historien; *Saint-Marc Girardin* (1801-1873), critique; *Aurore Dupin*, dame Dudevant, connue sous le nom de *George Sand* (1804-1876); *Emile Littré* (1801-1881), philologue; *Paul de Saint-Victor* (1829-1881), littérateur; *Ed. Leferre de Laboulaye* (1811-1883); *Adolphe Philippe*, dit *Donneray* ou d'Encrey (1811-1899), dramaturge populaire; *Eug. Labiche*

(1814-1888), vandyvilliste; *Mme Angèle Gruyer* (1820-1891), romancière estimée; *Alexandre Dumas fils* (1824-1895); *Félicien Simon* (1841-1908), et *Henri Meilhac* (1841-1897), auteurs dramatiques; *François Coppée* (1842-1910), poète décalé.

**Architectes:** *Pierre Chambiges*; *Pierre Lescaud* (1510-1571); *Fr. Mansart* (1598-1666), architecte du Val-de-Grâce; *Jules Hardouin-Mansart* (1646-1708); *Louis Levan ou Le Van* (1613-1670); *Le Nôtre* (1613-1700), dessinateur du parc de Versailles; *Robert de Cotte* (1644-1733); *Jacques-Gabriel*, son fils et son petit-fils (1710-1782), architectes; *F. Louis* (1733-1810); *Jean-Fr. Chalgrin* (1739-1811); *Ch. Percier* (1764-1848); *Léon Vaulogier* (1804-1872); *Jacques Dubou* (1797-1870); *Henri Labrousse* (1801-1873); *Jean-Baptiste-Antoine Lassus* (1807-1857), qui commença la restauration de Notre-Dame; *Eugène Emmanuel Viollet-le-Duc* (1814-1879); *Paul Abadie* (1812-1884); *Théodore Ballu* (1817-1880); *Charles Garnier* (1828-1898), architecte de l'Opéra.

**Sculpteurs:** *Jean Goujon* (1515-1572); *Gervais Pilon* (1434-1509); *Pierre Bouché* (1559-1610); *Antoine Charles Boulle* (1632-1732), ébéniste renommé; *Étienne Alcyon* (1675-1736), peintre graveur, et ses deux fils; *Guillaume Coustou* (1746-1777), fils de l'illustre Nicolas Coustou, né à Lyon; *J.-B. Pigalle* (1714-1783); *Et. Maurice Lécoullet* (1716-1791), né à Paris de parents



CL. ND.

LA TOUR EIFFEL.







P. L. M. P. J. J.

COUR D'HONNEUR DU CHÂTEAU DE VERSAILLES.



C. B.

LA CHAPELLE DU CHÂTEAU.

*oile*, et, trois jours après, les députés, remis dans la *Salle du Jeu de Paume*, jurèrent de ne se séparer qu'après avoir donné une Constitution à la France; le 22 juin, les députés du Clergé se rallièrent à ceux du Tiers; le 27, à leur tour, ceux de la Noblesse; — La famille est complète, » dit Bailly. Dans la nuit du 4 août, abolition des privilèges; du 17, au 26, rédaction et proclamation des *Principes de l'homme et du citoyen*. Le 5 octobre, une population grondante assiège le palais; Louis XVI doit accepter de rentrer à Paris, et l'Assemblée l'y suit, 12 octobre.

Au cours de la Révolution, Versailles eut ses massacres; 9 septembre 1792, le palais fut laissé à l'abandon. *Napoléon* ne s'en occupa guère, bien qu'il soit venu au grand Trianon. — La *Restauration* dépensa plusieurs millions pour repaver le châtelet; mais il dut sa ressource non à Louis Philippe (1821), qui en fit son œuvre personnelle. Statues, tableaux, mobiliers, sculptures évoquent un long passé de gloire. C'est un incomparable musée d'histoire nationale.

Du 19 sept. au 7 nov. 1871, Versailles fut le quartier général de l'armée allemande assiégeant Paris; dans la galerie des Glaces, le roi de Prusse fut proclamé empereur d'Allemagne (18 janvier). Entre Jules Favre et Bismarck, les conditions des *préliminaires de paix* furent stipulées, puis signées à Versailles, 26 février. Le 20 mars, l'Assemblée nationale, venant de Bordeaux, s'installait à Versailles. L'Assemblée de Versailles, le 24 mai 1875, la Constitution qui nous régit.

Le palais de Versailles est une emanation de Louis XIV; sa chambre occupe le cœur du monument; les trois fenêtres de cette pièce ouvrent sur la cour de Marbre, l'esplanade d'arrivée, la place d'Armes et

plissent des merveilles. De cette époque (1671), date le *Versailles*, œuvre personnelle de Louis XIV; l'équilibre, la mesure, la noblesse en sont le caractère. *Jules Harpigny-Musart*, héritier de Levan (1670), donna au palais son aspect définitif; entre les deux pavillons d'angle de la façade centrale, il tendit l'immense galerie des Glaces (1678) et construisit la chapelle (1696). Il rebâtit le grand Trianon; Louis XIV dût s'y reposer et oublier les contraintes de son métier de roi.

Pendant la dernière moitié du xvi<sup>e</sup> siècle et tout le xvi<sup>e</sup>, Versailles fut la véritable capitale de la France. Louis XIV y mourut, le 1<sup>er</sup> septembre 1715. Louis XV, dont la jeune jeunesse s'était exilée au châtelet de Vincennes, sur la recommandation de son aïeul, à cause de l'urquie qu'on y respirait, ne s'installa à Versailles qu'en 1722. Il y mourut, le 10 mai 1774, après avoir régné, dans le palais, la jeunesse de la reine à la France. Louis XVI fut de Versailles sa résidence ordinaire et celle de son Trianon à Marie-Antoinette, qui avait cette résidence champêtre, son parc, son village, ses bergeries. A Versailles, l'Angleterre reconnut l'indépendance des *Etats-Unis*, à laquelle la France venait de vouloir si glorieusement avec La Fayette. Le 1<sup>er</sup> septembre 1793, le 1<sup>er</sup> mai 1790, les *Etats généraux* étaient définitivement ouverts à Versailles, dans grande salle des *Mémoires-Plaisirs*. Au juin, le Tiers s'érige en *Assemblée nationale*.



GALERIE DES GLACES DU CHÂTEAU DE VERSAILLES.



## Eure-et-Loir.

Superficie : 587 400  
hectares. Cadastre :  
593 800. Service  
géographique de  
l'armée. Population :  
272 255 habitants.  
Chef-lieu : **Chartres**.  
Sous-préfectures :  
**Dreux, Nogent-le-  
Rotrou, Châteaudun**. — 21 cantons.  
426 communes ;  
4<sup>e</sup> corps d'armée. Le  
Moss. Cour d'appel  
et Académie de Paris.  
Diocèse de **Chartres**  
(suffragant de Paris).

Adossé aux collines du Perche, le territoire d'Eure-et-Loir en reçoit deux cours d'eau qui s'écartent en éventail : l'Eure vers la Seine, au nord; le Loir au sud-sud-ouest, dans la direction de la Sarthe, tributaire de la Loire. Une ronde de l'Huisne, rivière percheronne, atteint, au passage,

Il n'en était pas ainsi autrefois. La vie forte courait l'espace, entre Carcasses et Orléans, les *Duodes* présidaient aux assemblées du peuple des *Carudes*, rendant leurs verdicts, ordonnant des guerres, assurant la continuité du service, de la culture, des études, de l'indépendance de la nation, en assurant, par leur enseignement, la continuité. L'arrivée des Romains en Gaule troubla les *Carudes*, un jour, sur *l'ons*, dont ils se servirent, les citoyens romains, et envoyèrent un contingent de 10 000 hommes à Vindobona, où ils s'installèrent, puis ils s'en allèrent, laissant les *Duodes* sous un chef intègre, Domitius Aurelian, vaincus et sans appui, les *Carudes* acceptèrent l'empire. Hélas, à défaut de témoignages certains, qu'à la ruine de la forêt commença; les *Duodes*, tristes d'un côté, parce qu'ils constituaient, aux yeux de Rome, le principal rempart de la résistance, vinrent tomber sous les coups de la hache, qui profitaient leurs retraites, la ruine et l'écroulement leur entraîna.

Le comté de Chartres est né des nécessités de la défense contre les Normands. Le roi Robert, petit-fils de Robert le Fort et fils d'Etudes, le défenseur de Paris, investit son beau-



CHARTRES : LES BORDS DE L'EURE, VIC PRIN. DE LA COURRIER.

Thier, *Thibault*, du gouvernement des pays de Chartres, de Châteaudun et de Blois. Copulants les Normands, fixés au sol par le traité de *Saint-Léger*, avaient peu à peu cessé leurs incursions, le *duché de Normandie* devenait ainsi un véritable *littoral*, rivé au flanc de l'Étude de France. De son côté, le *comté de Chartres* grandissait. En 1019, Étienne II, fils de Thibault, héritait, d'un grand-oncle, le Champagne et la Briç, remissant dans un vaste hémicycle, appuyé sur la Loire, les divers pays arrosés à l'est et au sud, autour de l'Étude-France, sous l'escarp de la falaise tertiaire, Thibault VI étant mort sans enfants. 1218. Les ligues furent divisées entre des colla-

**C**harles, les comtes de Chartres, *Blaas*, *Chaloussain*, furent seigneurs, et la suzeraineté en fut abandonnée à saint Louis, par Thibault de Champagne, du moins pour Chartres et Blois. Enfin, en 1280, Philippe le Bel acquit le comté de Chartres, de Jeanne fille du dernier comte, Jean de Châtillon. Le épousant l'orthographe de Champagne, le prince rattachait à ses États les *Chartes*. Les pays du premier comte de Chartres, qui n'avait pas été un roi, fut si longtemps profitable au roi de France. Ses destines du pays chartrain se sont désormais au développement de notre histoire nationale. Qui suffise de rappeler les épreuves de la guerre (*Geste des*) la signature du bonheur bruta de Bretagne. Lors l'expédition des Anglais, et la réunion des États généraux à Chartres, par Charles V. Lors la réunion du comté de Blois au domaine royal. L'Évêché fut restitué au pape, et le comté de Bourges rentra, quinze ans plus tard, dans le royaume. L'histoire de Chartres nous prouve qu'il restait d'ordinaire, délivré par Jeanne d'Arc, et le comté de Châteaufort, cédant tout d'un coup, du comté de Blois, qui s'allia avec les Anglais; pendant les guerres de religion. La marche du prince de Condé à travers la Beauce, pour gêner l'Armadaie, au dix-septième siècle fut tout envoi. L'histoire de Chartres, de Blois, et de Bourges, est une suite de la bataille de Poitiers, ou il resta, au milieu du camp, François de Guise; l'écrasement, à Juncost (1587),

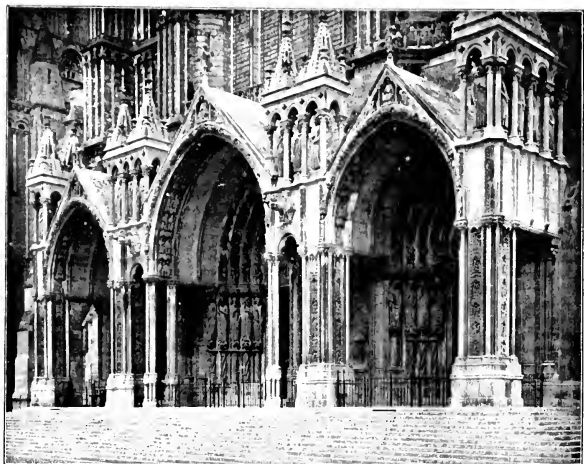


NOTES BY PROF. G. GUILLAUD.



les pauvres des charités, convivialement, de l'huile, du vin, du bois, de l'échelle, les routes sont encombrées de pèlerins. Nobles et vilains sont confondus. La *Feodatie* est l'œuvre d'un peuple. Sa dédicace fut célébrée, en grande allégresse, le 24 octobre 1260. Il ne restait plus qu'à l'achever. Plusieurs siècles y ont travaillé. Un chapitre de douze chanoines est créé, en 1352, pour assurer la continuité de l'œuvre : le *choeur* s'élargit ; le *choeur* va d'être sa fleche audacieuse.

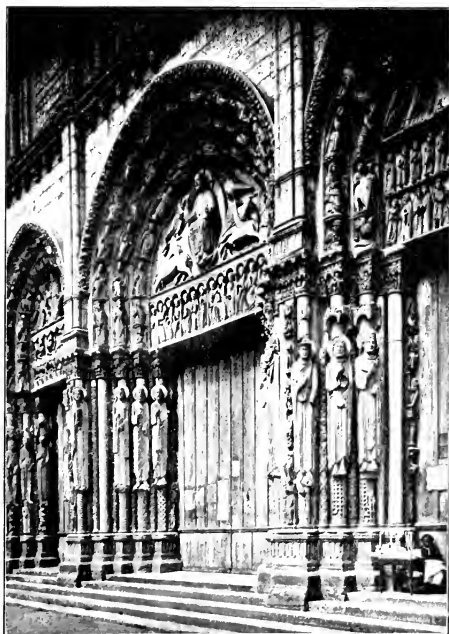
Des érudits, comme, en 1793, proposent l'entée de l'abbatiale, en ne se souciant guère des débris. Mais de cet air pauvre, désolé, le culte par une grille en fer, les colonnes gothiques ont été bordées d'un grand bâtiment, de magnifiques tapisseries religieuses au musée de la ville, le cloître transformé en un revêtement de stuc, vitres vulgaires, l'autel dressé sous la pesante masse du groupe de Budan. Pour mieux éclairer ce chœur-fou, on a donné huit magnifiques verrières qui viennent de saint Louis. Puis, c'est la dévotion systématique, l'extravagance, l'entrage du culte de la Déesse Raison, les palinodies simées-pens des fêtes décadaires : on danse dans la nef, on vocifère dans le chœur. Enfin le calme revient au 1793, mais la couverture de plomb ayant été endommagée par l'air des ballés, la voûte reste exposée à tous les vents et intempéries.



CHARRÈRES : PORTAIL SUD DE LA CATHÉDRALE.

On ne compte plus d'ailleurs ces merveilles qui ont éprouvé à cathédrale, dans la vaste plaine qu'ils dominent, ses deux grands clochers, ont vu eux seuls clochers ont l'inévitable amorce des stades ; l'un, du sur-sol, le clocher est 105-9,9, aigu, ont d'une pièce, à la flèche imbriquée d'écailles ; l'autre, le clocher du Nord, dit *clocher neuf*, que Jehan Le Loxier, dit *le Chan de Beauce* 1406-1414, érigea de pinacles, ajouta le toit ogival, encastrant les poutres, de festons, d'arceaux et de touillages ; il s'arrêta à 113-9,18 dans les air-

L'œuvre architectonique de *hotters* se résume, à l'extérieur, en trois grands *portals* ; celui de l'occident, dit *portal of hell*, par où entrent les souverains, le centre du Nord-Est celui du Midi. C'est un même sculpteur, Flourens, qui Christ, de Saint-Jean des Anglais, un triptique tourné en pierre, un livre, ses illustrations, un édifice, une quinzaine d'œuvres, les Évangiles, l'Annonciation, le Nouveau Testament, les grandes scènes, ses statues nombreuses, ses symboles, ses codes de la vie et de la mort, les anges, les animaux ne sont que de simples motifs d'ornement ; ils ont leur signification ; j'ai la pensée se matérialise, pour ainsi dire, dans le plus saisissable, dans les trois dimensions, se



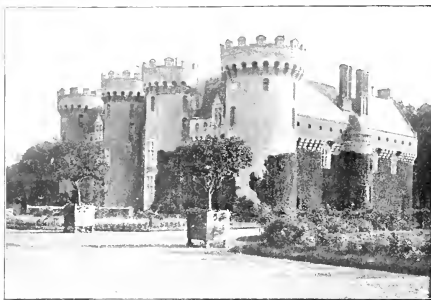
U.S. AIR FORCE - THE STATE OF TEXAS - AGRICULTURE

voitures, ses chambrants, ses chapeliers, le *poêle central* compte 719 statues et figures qui représentent et magnifient le Christ. A gauche, l'*Assommoir*, au-dessus des Apôtres qui l'élevaient la tête, dans le cadre arqué de l'ogive, un allemand de pierre et un zodiaque. A droite, le *triomphe de la Vierge*, qui est celui du Fils, dans un cortège d'archanges et de personnaages figurant les sept arts libéraux. Au centre, la *Glorification du Christ*, assis, le Christ entouré du monde en carrousel, les poels posés sur l'escalier, endémie de la terre, et l'émissant le monde d'une main, pendant que de l'autre, il tient le livre. Dans l'ovale, l'homme, le lion, l'aigle, le bœuf, figurent les quatre Évangélistes saint Mathieu et saint Marc, saint Jean et saint Luc; et, pour compléter la scène de l'Apocalypse, dans les voitures, les douze anges et les vingt quatre vieillards que saint Jean décrit, vêtus de blanc et couronnés d'or, chantant et jouant d'instruments de musique, dans une adoration perpétuelle.

Korymbé est claire, splendide; les statues, autochtones peints sur fond d'or, sont couronnées de diadèmes éblouissants. Dix-neuf statues sont colossales : sept rois, sept prophètes, cinq reines; les bustes sont allongés, les formes émaciées et comme spi-

ritualisées, les figures vivantes, parfois empreintes d'une grâce et d'une ingénuité charmantes; les moindres détails du costume, ceintures, tissus, corsages, manches, tyelles, orfèvrerie des ceintures, chaussures, sont traités avec un soin minutieux. Le *portail d'ouest*, plus riche de détails, plus complet, plus original peut-être, est dédié à la Vierge. Il fut commencé vers 1155, sous Philippe Auguste, et terminé vers 1255, sous Philippe le Bel. Sa construction a donc duré soixante ans : il compte 700 statues, en trois baies profondes. Le *portail du sud* 783 statues, commencé au temps de Philippe Auguste, terminé sous Philippe le Bel, représente, dans sa baie médiane, le *Jugement dernier*, celle de gauche étant consacrée aux martyrs, celle de droite aux confesseurs.

Lorsqu'on pénètre dans la cathédrale, le demi-jour mystérieux qui tombe des hautes verrières, la profondeur des nefs, la hardiesse des voûtes, l'immensité du vide, produisent une impression profonde. Le regard monte avec les colonnes qui s'effilent en minces fuseaux, si fêles qu'on s'attend à les voir plier au moindre souffle; à des hauteurs vertigineuses, ces fîges se courbent, se rejoignent, lancées d'un bout de la cathédrale à l'autre, se greffent, confondent leur sève et finissent par s'épanouir, ainsi qu'en une corbeille, dans les fleurs des clefs de voûte. Cette basilique est le suprême effort de la matière cherchant à s'alléger, substituant à l'opacité de la pierre l'épiderme diaphane de ses vitres. Elle stupéfie par l'essor de ses voûtes, le splendore de ses vitraux, une fournaise de pierres



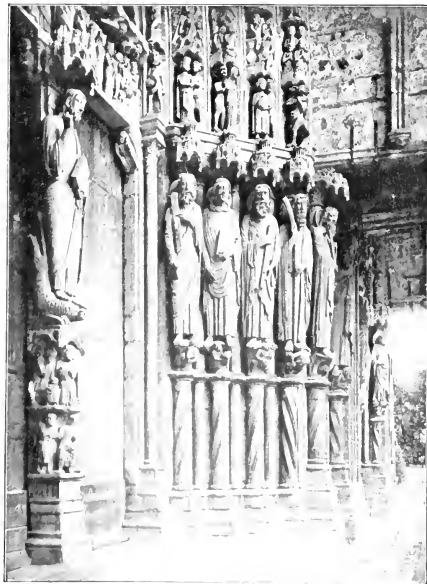
CHÂTEAU DE VILLEBON.

CL. R.

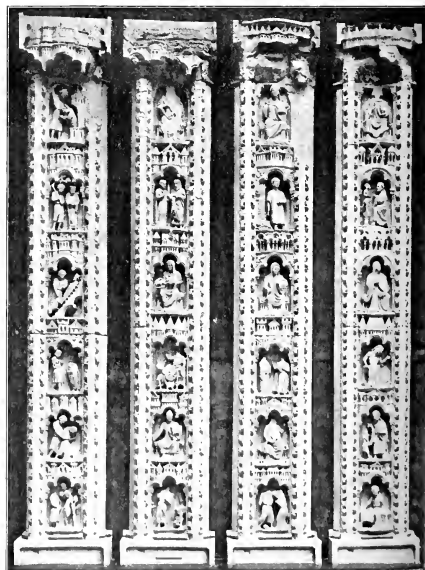
qui brûle dans les lances des ogives et les sphères embrasées des roses. Là-haut, dans l'espace, les prophètes, les saints, les martyrs, cortège triomphal du Christ, vivent au milieu d'un firmament en ignition.

La vitrière peinte de la cathédrale de Chartres est la première du monde : elle compte 3889 figures, presque toutes du xiii<sup>e</sup> siècle, en 125 grandes fenêtres, 3 grandes roses, 35 roses moyennes et 12 petites. La plupart des grandes verrières sont dues à la munificence des princes, mais les corporations aussi, les ouvriers, les manœuvres, les marchands ont voulu offrir à la basilique leurs panneaux de feu.

La cathédrale mesure 134 mètres. Les voûtes de la nef et du chœur sont les plus larges (16<sup>m</sup>,30) et les plus hardies de France (37<sup>m</sup>,25) : elles ont de 25 à 30 centimètres d'épaisseur et sont faites de moellons cubiques noyés dans le mortier. Il faut louer sans réserve la *chambre du chœur*, la finesse exquise des colonnettes, des clochetons, des aiguilles, au milieu desquels évoluent des arabesques au dessin



CHARTRES. — STATUE DE PORTE D'UN PORTAL DE LA CATHÉDRALE.



CL. N.

PIERS DU PORTE, SUD DE LA CATHÉDRALE.

capricieux, encadrant quarante groupes historiques, sous de riches baldaquins. *Jeune de Bonne* commença ce magnifique ouvrage (1314).

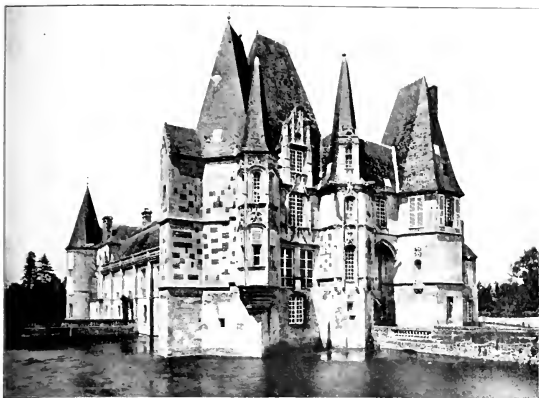
La cathédrale repose sur une **crypte** formée de deux galeries latérales qui, parties des deux clochers de l'ouest, font, autour de la nef maîtresse et du chœur, un circuit de 200 mètres de long sur 5, à 6 mètres de large. Deux transpts et sept chapelles absidales la complètent; au chevet, le *Martyrium* ou caveau circulaire de Saint-

Lubin, <sup>ix</sup> siècle, et les murailles d'appui gallo-romaines. Tout près, le puits des Saints-Forts, en arrière de la chapelle de *Notre-Dame-de-Sous-Terre*. Cette crypte est la plus vaste de France. — Et quelle crypte que celle où, pendant tant de siècles, ont défilé les rois et les reines! Philippe Auguste et Isabelle de Hainaut, Blanche de Castille

## Eure.

Superficie : 395 800 hectares. Cadastre, 603 700. Service géographique de l'armée. Population : 323 650 habitants. Chef-lieu : **Évreux**. Sous-préfectures : **Les Andelys, Bernay, Louviers, Pont-Audemer**. — 36 cantons, 700 communes; 3<sup>e</sup> corps d'armée (Rouen). Cour d'appel et Académie de Caen. Diocèse d'Évreux suffragant de Rouen.

Sur la base de l'Arre, aux eaux fraîches et pures, le département de l'Eure incline avec le



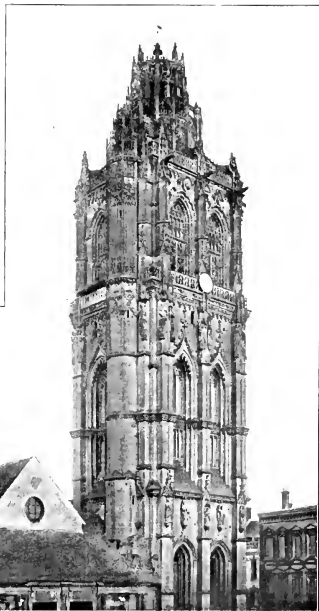
LE CHATEAU D'ÉVREUX.

CL. SD

et saint Louis, Philippe de Valois, Jean le Bon, Charles V, Charles VI, Charles VII, Charles VIII et Anne de Bretagne, puis François I<sup>er</sup>, Henri III, Catherine de Médicis, Henri IV qui fut sacré dans cette cathédrale, Anne d'Autriche, Louis XIV, Marie Leszcynska... et tant d'autres..., toute la noblesse de France, et Ferdinand d'Espagne et Léon de Lusignan, dernier roi d'Arménie, et Pierre de Contenay, empereur de Constantinople... — **HYEMANS.**

Flèches de Chartres, nef d'Amiens, chœur de Beauvais, portail de Reims, feraient, dit-on, une cathédrale parfaite. Mais la nef d'Amiens laisse filtrer une lumière trop crue. Pour avoir voulu follement dépasser ses sœurs, la voûte de *Beauvais*, poignée d'un bond, vacilla, s'éroula; on l'a remise sur pied, mais elle reste isolée. A Reims, c'est la pierre qui se tilifane, s'écroule sur le bleu du ciel; ce portail, d'une incomparable richesse, contraste avec la majesté sévère de Chartres; mais ces tours si puissantes et si légères à la fois, autant que celles de Paris sont trapues, arrêtées comme à bout de souffle, n'ont pas reçu le contrepoint que les arçs hitérics rêvaient pour elles. Les tours de Chartres, au contraire, ont leurs flèches qui s'élancent, l'une robuste et altière, l'autre décapée et comme se jouant du vide. Encore que disparait en certaines formes juxtaposées, la cathédrale de Chartres est complète; la hardiesse des tours, les personnages symboliques qui peuplent ses portails, les verrières animées, l'épanouissement du chœur, l'élanement des nefs, la splendeur des roses, le mystère de la crypte, tout concourt à exprimer la même pensée; une âme habite cette cathédrale; elle est vivante, et c'est là sa beauté.

**Personnages historiques.** — Saint *Fulbert*, évêque de Chartres mort en 1029; *Fouche* de Chartres, chroniqueur de la première croisade; abbé poète *Phil. Desportes*, né à Chartres 1546-1606, oncle de *Régnier*; *Mathurin Régnier* 1573-1613, poète satirique; *René Belletun*, né à Nogent-le-Rotrou 1528-1577, poète de la Pléiade; le chancelier *Etienne d'Aligre* 1550-1635; *Jean Rotrou*, né à Breux 1609-1650, del illustre famille des comtes du Perche, ami et ennemi de *Corneille*; *Adeline Godeau*, évêque de Grasse et Vence, en 1672, versificateur agreste; *Jacques Pierre Rivet*, poésiste avec les Girondins 1753-1793; *Pellon*, maître de Paris, né à Chartres 1756-793; le général *Marceau*, né à Chartres 1759, engagé à quinze ans, général de division à l'armée de Sambre-et-Meuse, blessé mortellement près d'Altenkirchen en 1796; *Claude-François Chauveau-Lagarde* 1753-1831, défenseur de Charlotte Corday, de la reine Marie-Antoinette et de *M<sup>lle</sup> Elzabeth*; le juriconsulte *François-Audré Louchet* 1792-1837; le botaniste *oiseleur-Destouchamps*; le minéralogiste *Henri de Senarmont*; *Pharville* *hastes*, professeur au Collège de France 1798-1873; le cardinal *Pie*, évêque de Poitiers (1815-1880); le géologue historien *Jules Desnoyers* (1800-1887).



Mott. Inst.

CLOCHER DE L'ÉGLISE DE LA MADELEINE, A VERNEUIL.

cours de cette rivière à l'est, celui de la *Rille* à l'ouest, un territoire plantureux de forêts, de champs et de prairies, d'altitude médiocre, mais copieusement arrosé, vers les cingles repêtes que décrit la Seine, avant de s'épanouir en son estuaire, au-dessous de Quillebeuf.

*Pont-de-l'Écluse, Les Andelys, Vernon* attachent le département de l'Eure à la *Seine* et prolongent son action au nord, sur la rive droite, entre les cours de l'Épte et de l'Andelle.

Les *Veloceuses*, au nord du fleuve (Vexin normand), les *Aulerques Elabroriens* Aulerques d'Évreux, au sud, peuplades celtiques, évangélisées; les premières, par *saint Ni oise*, martyrisé à Écos; les secondes, par *saint Taurin*, premier évêque d'Évreux, à la fin du <sup>iv</sup> siècle, subirent la domination romaine, sans se confondre. Après les troubles causés par l'invasion des Barbares et l'établissement des Francs chez les riverains de la Seine, quand de l'ouest survinrent les *Saxonnards*, tout fut mis uniformément au pillage. Mais *Charles le Simple*, impuissant à contenir les pirates, leur abandonna sur les deux rives de la Seine une partie de l'ouest, traité de Saint-Clair-sur-Epte, en 911. Ainsi, le *Pexin* normand fut tel au territoire de l'Eure. Les Normands étant aux portes de l'Île-de-France, leur duc *Richard donna Évreux* en fief à l'un de ses fils, pour en faire comme le boulevard de la domination nouvelle contre ses voisins de l'Est. Telle

est l'un des plus beaux comté d'Évreux, mais l'un des moins peuplés. La famille de Montgommery, qui le garda jusqu'à 1188, fut la seule à en avoir le fief en 1200. Philippe le Bel (1270-1285) en fit un comté pour son frère Louis et l'éleva en duché-pairie. Philippe le Bel, fils de Louis, avait épousé Jeanne, fille de Louis I<sup>er</sup> d'Anjou, le frère de Charles I<sup>er</sup> d'Anjou, roi de Sicile. Ce mariage fut le point de départ d'une série de conflits entre les deux familles, qui se terminèrent par la mort de Charles I<sup>er</sup> d'Anjou en 1285.

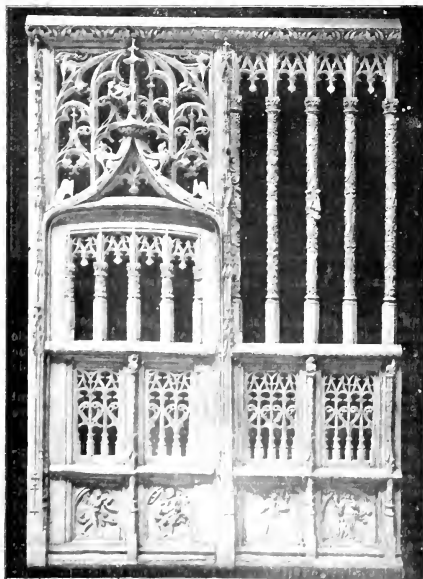


BELLÉRIE D'ÉVREUX.

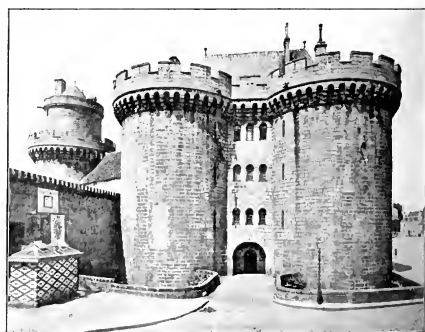
sont confisqués et, en 1104, font retour à la couronne. L'épée de Jeanne d'Arc et l'effacement du sol national, le règne avisé de Louis XI ramènent la paix dans Evreux. Pendant les guerres de religion, la ville tint pour la Ligue. C'est sur le territoire de l'Éure et près de cette rivière que Henri IV gagna, sur Mayenne, la décisive bataille d'Ivry (1590). En 1793, Evreux, à l'instigation de Buzot, prit parti pour les Girondins. Enfin, Napoléon, en 1810, releva en partie l'ancien fief d'Evreux, sous le titre de duché de Narbonne, dont il fit un duc de pair (l'impératrice Joséphine, après son divorce).

Evreux (18967 habitants), porte dans sa cathédrale les stigmates visibles des épreuves que lui valut, à plusieurs reprises, sa situation de place frontière, entre France et Normandie. Sur l'édifice consacré par Lanfranc, en 1072, et dont il resta les arcades longitudinales de deux travées, après l'incendie qu'alluma Henri I<sup>er</sup> en 1119, se sont greffées d'autres arcades de la nef. En chœur plus large (1275), avec toute la hardiesse et l'élégance du style gothique à son apogée; un nouveau transept; une tour centrale dont l'élévation flèche porte à 73 mètres de haut; une brillante ornementation des chapelles, les portes des croisillons, celle du nord en particulier, qui est un chef-d'œuvre de délicatesse, sont venus successivement parfaire l'édifice. Si l'ensemble manque

de cet air de paix et de prospérité, quand la fureur de guerre de Gout agit redoublée contre l'autorité de France et d'Angleterre, Charles le Mauvais mit le trouble à profit. En 1258, ses États



CATHÉDRALE D'ÉVREUX. (Détail de la nef.)



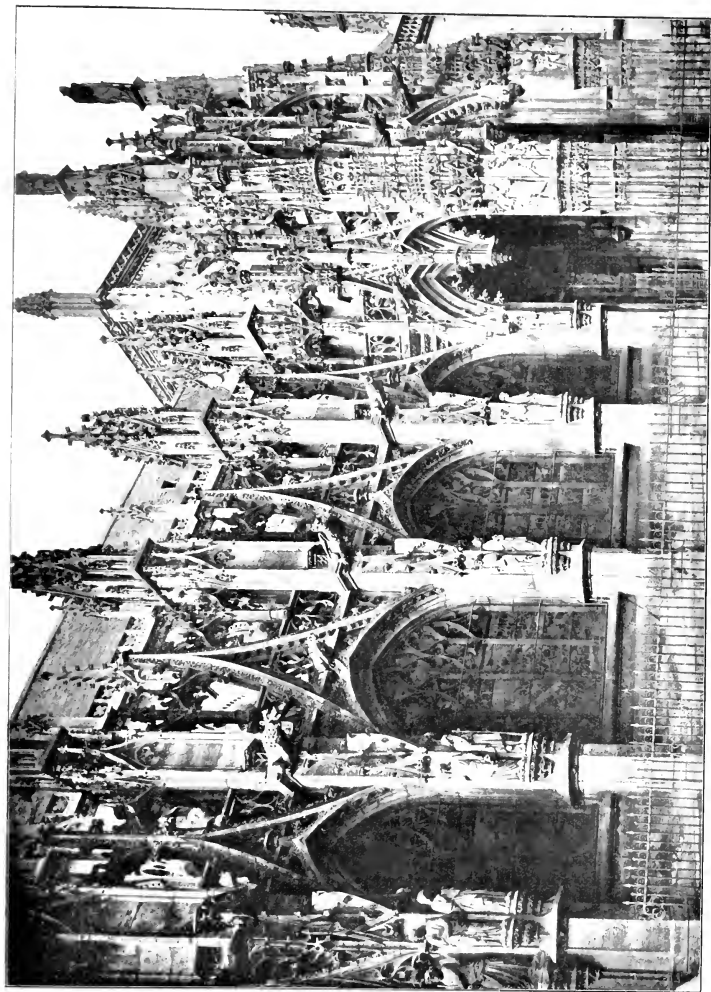
CHATEAU DES DUCS D'ALENÇON.

CI. ND.

d'unité, l'œuvre qu'y ont accomplie les différents âges lui donne un vif intérêt pour l'histoire de l'architecture en Normandie.

Le Palais épiscopal voisin évoque un élégant manoir du xiv<sup>e</sup> siècle, la rue Chartraine, artère vitale de la ville actuelle, conduit à l'Église aux multiples dérivations. À l'opposé de la cathédrale, dans le réduit central, l'élégante tour du Beffroi ou de l'Horloge hisse sa flèche du xiv<sup>e</sup> siècle au-dessus de la place de la Mairie et du Musée. La Préfecture, ancien petit séminaire, dans un cadre de belles frondaisons; le Palais de Justice, l'église Saint-Taurin (chœur du xiv<sup>e</sup> siècle, crypte romane et façade du xiii<sup>e</sup> siècle en gréco-romain, s'élevaient entre deux bras de l'Éure. Un beau jardin botanique s'interpose, du lycée à la nouvelle gare, l'avenue de Cien, qui allonge sur de franches prairies sa magnifique allée d'ormes; l'avenue de Breteuil, qui conduit, en bordure de l'Éure, au parc de l'ancien duc de Narbonne, offrent aux promeneurs d'agréables ombrages.





Mus. hist.

ÉGLISE DU LOUVRE.

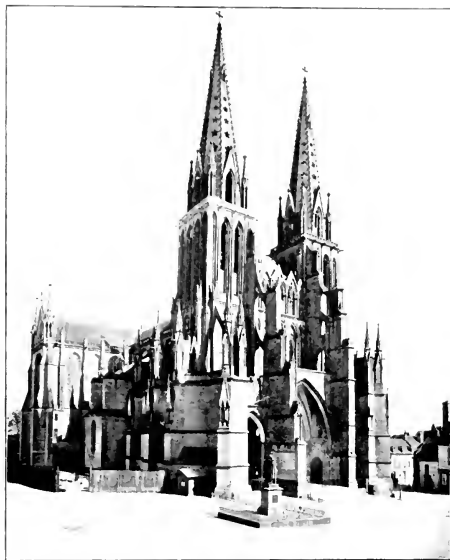


## Personnages historiques.

— *Herluin*, premier abbé (fondateur vers 1033) de l'abbaye bénédictine du Bec, dont les écoles furent très florissantes, aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles; le chroniqueur *Guillaume le Patier*, historien de Guillaume le Conquérant; le trouvère *Alexandre*, né à Bernay; *En neuvain le Mire*, né vers 1200, chambellan de Philippe le Bel, surintendant des finances, pendu, pour malversations, au gibet de Montfaucon en 1315; *Joachim Boissault de Gamaches*, maréchal de France en 1538; *Plat (et) Vimeault*, maréchal de France et ambassadeur sous François I<sup>er</sup>; *Adrien Tourneloup*, *Turenne*, 1542-1565, philologue; *Nicolas Poussin*, né aux Andelys en 1594, mort à Rome en 1665, chef de l'ancienne école française de peinture; le bel esprit *Benois de*, 1612-1691; *Jacques Le Châtelier*, chevalier de Mille, né à Evreux 1687-1736, qui défendit Oran contre les Barbaresques; *Thomas* et son frère *J.-B. Robert Lindet*, tous les deux conventionnels, le premier, évêque constitutionnel de l'Eure; *Lehuot*, d'Evreux, député aux États généraux et à la Convention; près de Bordeaux 1760-1793; *Jean-Pierre Blanchard*, 1733-1818, l'un des pionniers de l'aéronautique; *Charles Dupont*, de l'Eure, président du gouvernement provisoire en 1848; le savant archéologue *Amédée Le Priost*, né à Bernay 1857-1899; le mathématicien *Augustin-Jean Fresnel*, inventeur des phares lenticaulaires, né à Broglie 1788-1827; l'avocat, député, ministre de la Restauration, A.-F. *Henri Leferre* de Valismont; *Achille-Victor*, duc de Broglie 1783-1870; *Scipion de Deauville*, né aux Andelys 1793-1845.

## Orne.

Superficie : 609 708 hectares. Cadastre : 614 300 (service géographique de l'armée). Population : 307 433 habitants. Chef-lieu : Alençon. Sous-préfectures : Argentan, Domfront, Mortagne. — 36 cantons, 512 communes; le corps d'armée Le Mans, Com-



CATHÉDRALE DE SÉES.

CLND

d'appel et Académie de Caen, Diocèse de Sées (suffragant de Rouen).

L'Eure et ses affluents : l'Avre et l'Udon; la Risle et la Charentonne, dirigés vers l'estuaire de la Seine; la Taques, la Dives et l'Orne, qui vont à la Manche; aussi, la Mayenne, la Sarthe et l'Ussire, dont le cours se jette à la confluence de la Loire; ces cours d'eau dévalent à la ronde des hauteurs du *Perche*, dont l'émancipation nous l'aide crétacée du bassin de Paris aux roches primitives du massif de l'Ouest. Sur ce seuil, dont le point culminant atteint 447 mètres avec la forêt d'Ecouves, le département de l'Orne est assis, entre la plaine septentrionale de Caen et la dépression du Maine. La région est accidentée, sillonnée de frais vallons, sous le couvert de grandes forêts que surmontent, dans la haute région des sources, un grand nombre d'étangs.

Alençon (17 378 habitants) est bâti sur la Sarthe, à la limite méridionale du département de l'Orne.

Maîtres du littoral voisin, les *Normands* n'avaient garde de négliger une situation assez avantageuse pour leur permettre d'étendre la main, de la Seine à la Loire. *Richard I<sup>er</sup>* y groupa, sous *Guillaume de Bellême*, un fief important. Les ducs de Normandie devaient se heurter aux ducs d'Anjou, leurs voisins du sud. *Geoffroi Martel*, remontant la vallée de la Sarthe, en tête, mit la main sur Alençon. Mais *Guillaume le Bâtard* ne tarda guère à y rentrer; il s'imposa par la force, descendit même jusqu'à Moulins, où il se fortifia. *Roger de Montgomery*, marié à l'héritière d'Alençon, tint la place, pour le duc de Normandie. Quand un *Plantagenet*, comte d'Anjou, devint roi d'Angleterre et, par là, maître des îles normandes du continent, le territoire de l'Orne se trouva complètement englobé dans les États de la nouvelle monarchie. Avec les territoires ecclésiastiques par Philippe Auguste sur Jean sans Terre, il fut rebour, en 1221, à la couronne de France. *Saint Louis* fit d'Alençon un apogée pour Pierre, son quatrième fils.



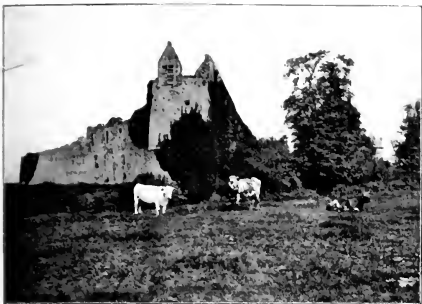
CAEN : TOUR DES GENS D'ARMES.



CHATEAU DE CHEILLY.

CLND





C. NO.

PRÈS DE SAINT-LÔ : LA RIVIÈRE-SAINT-FRÉMONT.



C. NO.

CAEN : ABBAYE DE LA TRINITÉ.

L'archevêque de Rouen, Jean d'Avranches, devant le vainqueur d'Hastings, sa femme, la reine Mathilde et leur fils Robert, entourés d'un brillant cortège. 1077, Guillaume voulut être inhumé dans cette église. Le peu qui subsista de lui, après les prodigations du tombeau par les Réformés, fut recueilli et déposé sous le chœur, dans un petit caveau que le général Dugua, préfet du Calvados, fit recouvrir d'une dalle de marbre noir où se lit l'inscription commémorative 1812. L'intelligente restauration de la basilique, entreprise, de 1609 à 1626, par le prieur Jean de Baillache, nous a rendu la construction primitive. Deux tours surmontées de flèches élégantes, malgré leur sobriété voulue, une nef du  $x^e$  siècle, longue de 115 mètres, flanquée de collatéraux que surmontent de vastes tribunes surarcades géminées, un transept et de grandes voûtes à plein cintre exécutées au  $x^e$  siècle, le chœur et les chapelles absidiales vers 1210, donnent à l'ensemble de l'édifice beaucoup de caractère. C'est un admirable spécimen de l'art religieux du  $x^e$  siècle en Normandie.

Les anciens bâtiments qui entouraient *Saint-Etienne* ont été démolis en partie : il en reste deux tours  $xv^e$  siècle de l'enceinte fortifiée et une salle des gardes, fort mutilée, appartenant à la résidence du duc Guillaume. Le *tyrce Mathilde* occupe les magnifiques constructions monastiques dévées par les Bénédictins du  $xv^e$  siècle, sur les plans du *tyrce* Guillaume de la Trinité.

Dans l'aire de Saint-Etienne, l'église *Saint-Nicolas*, bâtie en 1094, pour les habitants groupés autour de l'abbaye, intéresse par sa tour centrale formant coupole à l'intérieur et surtout son chevet canoné de deux absidiales : elle est occupée par l'administration militaire.

L'église de la *Trinité abbaye aux dames*, dont les deux tours occidentales ont été privées de leurs flèches, est contemporaine de saint-Etienne 1062-1066. Une charmante chapelle du  $xv^e$  siècle s'ouvre dans le croisillon sud : une vaste crypte portée sur quatre colonnes, fut inhérent à la duchesse-reine Mathilde, fondatrice de l'abbaye. Ses restes, défilés par la Réforme, furent placés dans le cercueil de pierre où les avait recrus cinq siècles auparavant. Le nouveau mausolée, détruit à son tour en 1793, a été remplacé, en 1819, par un troisième monument, avec la dalle

de marbre primitive, portant l'épithaphe en beaux caractères du  $x^e$  siècle. Dans le voisinage immédiat de l'abbaye-aux-dames, la petite église *Saint-Gilles*, malheureusement privée de son abside du  $x^e$  siècle, n'a gardé que sa nef du  $x^e$  et une jolie porte latérale.

L'événement des *Plantagenets* d'Anjou à la couronne d'Angleterre porta au comble la puissance des héritiers du *Commanant Henri II* descendit, par les femmes, du duc Guillaume, son mariage avec *Eléonore de Gagneux* épouse divorcée du roi de France *Louis VII*, en ajoutant à ses domaines de l'Ouest la plus grande partie du Midi, mil sous sa main la moitié de la France. Une première fois, Philippe Auguste nous arrache à cette emprise, par la confiscation des fiefs anglais de l'Ouest, sur Jean sans Terre. Pendant plus d'un siècle, *Caen*, rattaché à la France 1204-1347, vécut des jours peu troubles. Mais, entre l'Angleterre et la France, la querelle n'était qu'apaisée. En proteste la ralluma, lorsque mourut le dernier des fils de Philippe le Bel, Charles IV. Contre *Philippe de Valois*, héritier de la couronne, comme descendant en ligne directe de l'un des fils de saint Louis, Edouard III argua des droits qu'il prétendait tenir de sa grand-mère *Isabelle*, fille de Philippe le Bel, bien que cette princesse,

exclue du trône en vertu de la loi saubique, ne pût lui léguer des droits qu'elle ne possédait pas elle-même. La guerre éclata : elle dura Cent ans et plus. *Caen* recut les premiers coups : *Edouard III* s'en empara 1346, ordonna de passer tous les habitants au fil de l'épée et de brûler la ville. Après un repul du à la suggestion de *Charles V*, unie à la valeur de *Du Guesclin*, qui chasse les Anglais de Normandie, *Henri V*, débarqué à l'embouchure de la Touques, se jette sur *Caen* 1417, l'emporte : on decapite, et l'on pend les survivants enchaînés : il fallut appeler des exilés de Londres pour repeupler la ville. Enfin voici le duc *Anc. Jean* dans *Caen* 1474 juillet 1480, les Anglais à la mer : c'est la délivrance.

Aux  $xv^e$  et  $xvi^e$  siècles se rapportent plusieurs des beaux monuments de *Caen*, du moins ce qu'ils ont de meilleur. L'église *Saint-Pierre*, son clocher 78 mètres, le chœur et son rond-point 1321-1333, restaurés par le délicat artiste que fut *Heinrich Schuer*, comptent parmi les œuvres les plus séduisantes de notre Renaissance. L'exemple fit école. La vieille église *Saint-Jean*, édifiée du  $xv^e$  siècle, voulut mettre au goût du jour le contournement de sa tour centrale. *Saint-Sauveur* est un bizarre assemblage de deux nefs en arcades, dont l'une, celle du nord, offre les caractères du  $xiv^e$  siècle et possède une abside



C. NO.

CLOCHERS NORMANDS : ÉGLISE DE ROUVRES.





SAINT-LÔ ET LA VIRE.

G. M.

(1525-1607) : l'abbé *François le Metel*, sœur de *Boucardet* (1602-1622), poète aux gages de Richelieu, l'un des fondateurs de l'Académie française; *Michel Le Tellier*, confesseur de Louis XIV; les poètes *Jean-François Sacristan* (1603-1653) et *Jean Regnaud de Segrais* (1623-1701); *Pierre-Jean Huet* (1630-1721), savant prêtre, évêque d'Avranches; le *P. Ch. Porée*, jésuite, né à Vendes, près Caen, professeur de rhétorique à Louis-le-Grand; l'infatigable marin *Vauquelin*, né à Caen (1726-1761), qui défendit la Louisiane et le Canada contre les Anglais; le poète *Charles-Louis de Chénamp de Malplâtre*, né à Caen (1732-1767); *Paul Souan*, marquis de La Place, géomètre et astronome; les fabulistes *Boisard* et *Le Poëlle*, nés à Caen; le chimiste *Nic. Vauquelin* (1763-1829); *Cl. Lhuillier de Chénodé*, poète, né à Vire (1766-1833); *Alfred Charon*, né à Caen (1772-1833), fondateur d'une école de musique religieuse; le compositeur *Le-Jean-Louis-Espit Aubert*, né à Caen (1782-1871); le navigateur *César Dumont d'Urville* (1790-1842); l'amiral *Howden*, né à Pont-Evêque; l'illustre géologue *Lie de Beaumont* (1798-1873); l'archéologue *Jessée de Cuvant*, né à Bayeux (1802-1873).

## Manche.

Superficie : 592 800 hectares. Cadastre : 651 100. Service géographique de l'armée. Population : 176 120 habitants. Chef-lieu : **Saint-Lô**. Sous-préfectures : **Coutances, Cherbourg, Avranches, Mortain, Valognes**. — 48 cantons, 647 communes; 10<sup>e</sup> corps d'armée. Rivières : Gou d'Appel et Avadine de Caen. Diocèse de Coutances suffragant de Rouen.

**Saint-Lô** (11855 habitants) est la métropole du *Calentin*, à la sière du Bocage normand, au sommet d'un promontoire qu'entouraient deux ruisseaux : le *Tarbecan* et la *Dallée*, la pittoresque cité regarde à ses pieds la *Vire*, qui serpente. Ce fut à l'origine une station gauloise maîtresse du passage de la rivière; elle prit le nom d'un évêque de Coutances, *saint Lô*, qui l'évangélisa; la Révolution appela « Rocher de la Liberté ». Dans la ville haute, sont groupés : la préfecture, l'hôtel de ville, le Palais de Justice et l'église *Notre-Dame*, au-dessus des flèches, élevées, au XVII<sup>e</sup> siècle, sur deux tours. L'une des XV<sup>e</sup>.

XVI<sup>e</sup> siècles, l'autre du XVI<sup>e</sup> à la même époque, se prolonge au-dessus des environs. *Notre-Dame* est une ancienne collégiale bâtie au XIV<sup>e</sup> siècle et surtout au XVI<sup>e</sup>; sa chapelle extérieure en pierre fin XVI<sup>e</sup> siècle rappelle celles de Vitry et de Guérande. La piole de *Saint-Lô*, c'est-à-dire de la place Ferrier, l'esplanade plantée des *Boulevardiers*, d'où la vue descend avec des débris de remparts jusqu'aux bords de la *Vire* et se promène sur les cotéaux boisés d'alentour, où à l'étroit sur son plateau, la ville s'étend au nord et au sud, sur les croupes qui l'entourent, spécialement à l'est, entre les deux ruisseaux, et essaiment : l'esplanade du *Champ-de-Mars*, ce sa double rampe d'arbres; le *Barré*, un dépôt de remonte, plus loin, un nouveau dépôt d'évalons, l'église *Sainte-Croix*, au sud, sur l'emplacement de la rue du Neufbourg, édifice de style roman bâti en 1860, remplace une ancienne collégiale du XI<sup>e</sup> siècle, dont

il reste un portail. Dans le rayonnement de la place Ferrier, la *Maison-Dieu*, à double pignon et poutres apparentes richement ornées, évoque le XV<sup>e</sup> siècle.

## MONT-SAINT-MICHEL

Ne pouvant s'étendre, le *Mont-Saint-Michel* a poussé en hauteur, vers le ciel. Ce rocher porte une des merveilles du monde.

Son isolement est de date relativement peu éloignée : avant le XII<sup>e</sup> siècle, il tenait à la terre. Un cataclysme l'en détacha, entraînant l'immense fardeau de Scissy (*Sedicium* ou *Sisicium nemus*) qui l'enveloppait, de Granville à Cancale. Le rocher du *saint Michel* s'appelait alors le « mont Tombe », du mot latin *tumulus*, qui veut dire tertre, élevation. Deux menhirs s'élevaient au sommet : c'était ici un lieu réputé sacré. Vers 709, l'évêque d'Avranches, *saint Albert* aménagea sur le rocher un sanctuaire, dont il confia la garde à quelques religieux; ce fut le noyau de la première abbaye. Il s'enleva qu'à cette époque le rocher fut déjà en pleine grève; les actes du temps le nomment : *mons in periculo nostris*, mont en danger de la mer. Il était alors difficilement abordable; deux dangers guettaient le passant : la *marée* et l'*enfouissement*.

Nulle part, la marée ne se développe avec une pareille ampleur. L'immensité marine, largement propagée sur la vaste étendue de l'océan, se gonfle à mesure qu'elle pénètre dans l'entour de la Manche. Alors la digue du Calentin reploie le flot sur lui-même :

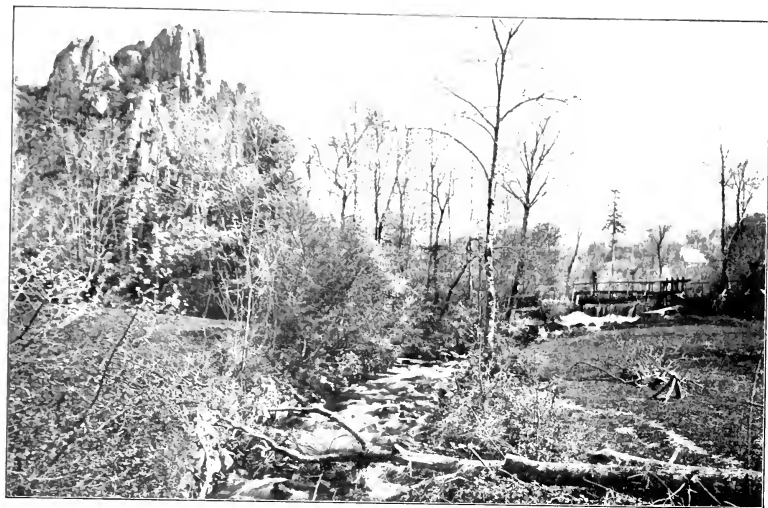


ENTRÉE DU MONT-SAINT-MICHEL.

G. M.

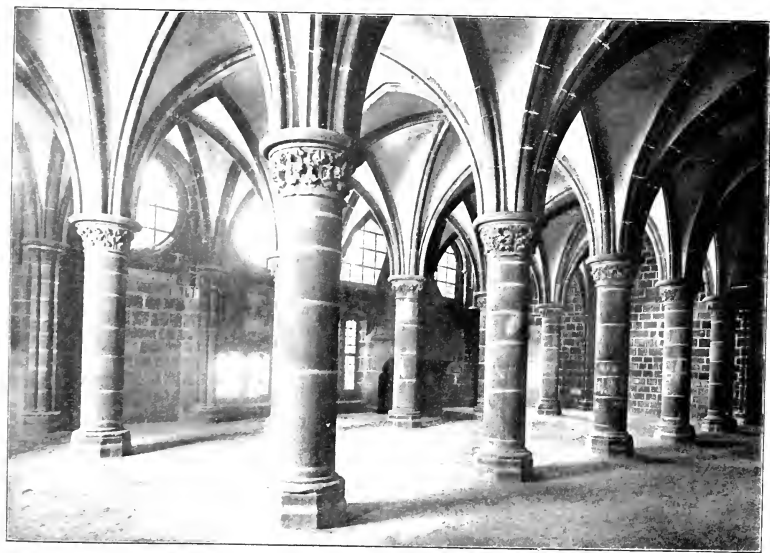






CI. 100.

PAYSAGE DANS LA VALLÉE DE LA CANCE.



CI. 101.

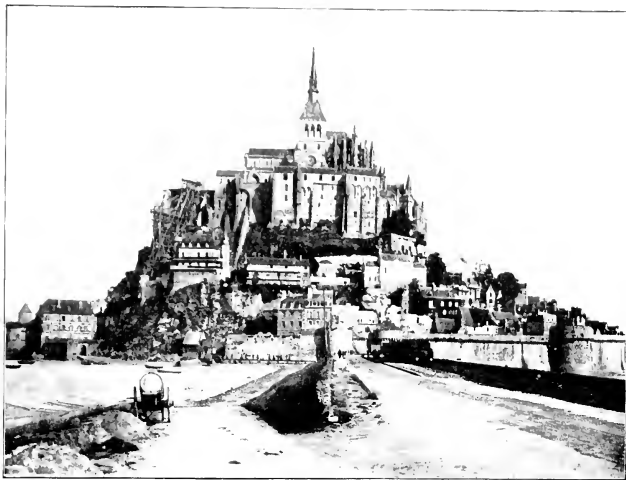
MONT SAINT-MICHEL. LA SALLE DES CHEVALIERS.



Mettant à profit les repêches de la guerre, l'abbé Pierre le Roy, évêque du *Préau*, et, à l'entrée de l'abbaye, le *Châtelet*, fortifiable muraille d'enceinte, aux angles, de deux tours encorbelles, comme un immense bombardier dressé sur leur culasse, le *Mont* lui-même fut encerclé de remparts et de tours. Les Anglais pouvaient venir. Le flot se présentait sous la place. Ils durent à la fois par terre et par mer, pensant la réduire par la famine. Mais *Duquesne*, franchissant les lignes d'investissement, parvint à l'envahir et, peu après, une flotte, commandée par l'évêque de Saint-Aldo, se jeta sur la flotte anglaise. À l'abordage, la dispersant. Averti du danger, Charles VII envoyait alors aux Monts une armée de grande valeur. Les *Estimés*, les on transformèrent les tours de l'abbaye en qu'elles pussent recevoir des batteries. En 1434, les Anglais tentèrent un nouvel assaut contre l'abbaye; ils sont vaincus contre 120 chevaliers. Dans la brèche ouverte par leurs bombardements, ils se précipitent; mais les chevaliers font abaisser le pont-levis et, le baïssaient, les culbutent. Les bombardements anglais abandonnés, les *Châtelets* se voyaient encore aujourd'hui sur place.

Louis XI donna un nouveau lustre au Mont, en instituant l'Ordre des chevaliers de *Saint-Michel*, dont les premières assemblées se firent dans la grande salle capitulaire, appelée, depuis, salle des chevaliers. Le 27 octobre 1622, ils furent remplacés par des Bonifratins réformés de la Congrégation de *Saint-Maur*. La révolution, après les avoir chassés, dépouilla l'abbaye de ses richesses et profana son sanctuaire, en fit une prison; le *Mont-Saint-Michel* s'appela le *Mont-Libre*. C'est alors que les bâtiments eurent le plus à souffrir. On divisa la Merveille en compartiments, en ateliers et en cellules pour les prisonniers; l'abbaye des hautes classes fut encore les murs. Consécutivement, le 27 octobre 1804, avec Louis XVIII, maison vint de la correction. Le 27 octobre 1804, Napoléon III supprima la maison de force du *Mont-Saint-Michel* et l'abbaye fut déclarée propriété domaniale; des réparations furent faites. Depuis 1874, l'abbaye du *Mont-Saint-Michel* et ses remparts sont historiques. Les religieux n'y sont plus; le culte de saint Michel, qui pètra sur le Mont un si vil état, s'est réfugié, avec quelques souvenirs, dans un pilage, dans la faïence chapelle ou église paroissiale, blottie au pied de la Merveille.

Le *Mont-Saint-Michel* est à 15 kilomètres ouest d'Avranches, 24 kilomètres est de Cancale, 9 kilomètres nord de Pontorson. La ligne solide qui le relie au rivage a rompu le charme de son isolement; route et tramway s'avancent en ligne rigide et déposent les voyageurs au pied même des remparts et de l'escalier, sans qu'on ait pu entrevoir d'avance. Une passerelle qui longe la mer permet l'atteindre à l'angle



LE MONT-SAINT-MICHEL ET LA DIGUE.

Cf. N°.

sud-ouest l'unique porte de la ville, dite porte de l'Avancée. Aux époques de grande marée, le flot vient battre le seuil; la passerelle alors n'est pas un simple ornement. Tout fut ici combiné pour la défense; la place ne pouvant être abordée de front, il fallait, pour en gagner l'entrée, essayer de flanc les projectiles partis des tours, des machicolons et des meurtrières. Trois portes se succèdent: la première, celle de l'Avancée, puis celle du *Bailevard* ou de la *Barbacane*, enfin la *porte du flot*, véritable entrée de la forteresse. De récentes bâtisses gâtent irrémédiablement cette arrivée. Mais, rien n'est plus délicieusement suavité que le com de la porte du flot, sa Vierge



Cf. N°.

MONT-SAINT-MICHEL : PORTE DU ROI.



Cf. N°.

MONT-SAINT-MICHEL : TOUR CLAUDINE.







Seine-Inférieure.

Superficie : 603500 hectares. Cadastre, 634100. Service géographique de l'armée. Population : 577389 habitants. Chef-lieu : Rouen. Sous-préfectures : Dieppe, Le Havre, Neufchâtel, Yvetot. — 35 cantons; 500 communes; 3 corps d'armée. Rouen, Cour d'appel de Rouen, Académie de Caen, Archevêché de Rouen.

La dorsale séparative de la Touques et de la rive, qui vient mourir, dans le pays d'Auge, au delta de la Seine, distingue deux régions, d'aspect assez différents. Au nord et à l'est,

**Haute-Normandie.**  
Les de plateaux crétiées,  
les sillons alluvion-  
nés des cours d'eau de-  
composent en deux  
rives, sur les deux rives  
la Seine, le premier,  
situé par la *Breth*, tron-  
che du *Vieux* picard, est  
pays de *Cher*, dont l'a-  
me élevée, l'air des  
résultats large, les que l'œ-  
ce triangulaire marqué  
le Drupe, Le Havre et  
rien. Entre l'Ande et  
te qui pousse en si l'  
original pays de *Be-  
Normandie* paraisse en-  
te en plein pays en-  
le *Vieux Normandie*  
le tend la rive droite de

Saine, sur la rive du fleuve, un second group de hauteurs entières se dressent, ses pentes, ses bords, entre les uns et coups par les autres d'eau dans des collines du Porche ; le Sud-Ouest ; campagne du X<sup>e</sup> siècle, R. en pays d'Onche, le pays d'Auge. Partout à la même l'essence de forêt linéaire, une puissante engueule de montagnes futures : fort d'Azé, L. au Sud, de Arville, de Vieux, de L. au N., de Pothel-Arche, les cingles de La Seine ; massifs divers et horizons du Buisson, de Roumare, d'Brucourt, du département de Le Loir, ceux de l'Ouest de Brice, d'Ecouen, de Briceuil, etc.

Et le au pivot de roches précieuses, on senta, me d'autre part la  
insulcature canne, le **Basse-Normandie** se base jusqu'à l'alti-  
tude de 417 mètres, avec le signal l'Église et le mont les Ardennes.

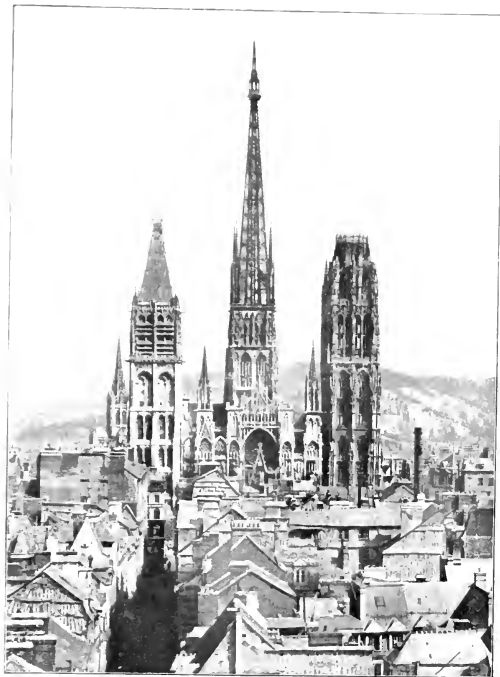


TABLE 1. THE FIRST FOUR BITS OF THE EXPANDED KEY

ment du faïenceau noir, au massif de l'Ornest, le relief des collines de *Néandau*, les prairies par les rades de *Arctubain*, au nord par le *Roche* et le *Colatin*. Des ruptures de granite sont venues au pont, à travers les roches primaires; sont elles qui, au milieu des eaux partont immenses, donnent au *Roche normal* ses aspects les plus pittoresques et au *Colatin* ses promontoires du cap de Flamanville, du Nez de Lebeurg, du cap de la Hague et du pointe de Barilhou; aucun pays n'est mieux arrosé. Au déval de cette dorsale primaire, la campagne de *Cen* étale ses terrains jurassiques, dont l'étendue pousse au nord, avec la campagne d'*Argentan*, l'*Honnin*, le *Merloup* et la campagne d'*Abbayon*; au nord-ouest, avec le *Bezon* et, par delà le golfe des Vez, ou dépression de Carntun, le *Pernasse*, jusque dans le flanc du *Colatin*. Cette immense plaine ne dépasse guère 50 mètres d'altitude. Partout monte, avec la mer, l'influence de la mer; elle enveloppe le pays, le pénètre de toutes parts, longe la baie de la Seine sur le front du Calvados, remonte, par son estuaire, le fleuve lui-même jusqu'au delà de *Reuen* qui, à 130 kilomètres dans l'intérieur, est un vrai port maritime. Cette influence marine se

Le climat se par un adoucissement notable de la température ; la moyenne de l'année et celle de l'hiver sont moins froides à Caen et à Rouen qu'à Paris, l'humidité du climat général et l'abondance des eaux, surtout dans le massif de Montfaucon, véritable pôle d'humidité de l'est, dans le Cotentin, le Lieuvin, le pays d'Avranches, et à l'autre pôle, dans le pays de Caux, où se fondent les marnes qui entourent d'Éboulé, sans l'attendre, la longue pléide du Cotentin, valent à la Normandie ses fameux herbages, ses grasses prairies, où passent, dans les vallées ou les enclos de possesseurs, les vaches bretonnes, les chèvres à la croupe pédonculée et boursouflée.

Avant quelle enlèle occupée par les *Amazons*, cette riche contrée fut l'hôte de neuf peuplades gaULOISES que Rome incorpora dans la Lyonnaise. Il s'agit des missions du V<sup>e</sup> siècle, toutes venues du nord ou de l'est.


$$1.9 \times 10^{-4} \text{ mol dm}^{-3} \quad \text{and} \quad 5.7 \times 10^{-4} \text{ mol dm}^{-3}$$

MOISSONNEUX, CHAPLAIN, LE CORREUR, MISÉRABLES DES STATES DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN.





surmontée d'une haute toiture en pavillon. Les deux tours ont 75 mètres de hauteur, celle du sud, dite la *Tour de Beurre*, parce qu'elle fut construite au moyen des aumônes consenties par les fidèles qui faisaient usage de beurre en temps d'abstinence, comprend, sur un corps carré, un étage supérieur octogonal, que couronne une balustrade sans flèche, surmontée de pinacles. Les deux façades des croisillons, l'une celle de la *Croix du sud*, l'autre celle des *Lucrères* au nord, ont des portes très ornées. Au-dessus de la roisne, la tour centrale porte un un soulèvement du *xiii<sup>e</sup> siècle*, un étage du *xiv<sup>e</sup> siècle*, émanant à la fin du *xv<sup>e</sup> siècle*, et un étage gothique qui surmonte l'énorme flèche en saute due à l'architecte Alain (1824) ; celle-ci pointe à 48 mètres au-dessus du sol. Le transept est accompagné de six colonnes absidioles, à chaque croisillon. La chapelle terminale de la Vierge renferme un magnifique tombeau en marbre blanc et albâtre des deux cardinaux d'Amboise, chef-d'œuvre de la Renaissance ; l'une des statues des deux cardinaux d'Amboise, celle de Georges d'Amboise, est de un Goujon ; les arabesques, les pinacles, chapiteaux, colonnettes à profusion, sont d'une délicatesse moine. Dans la même chapelle, le tombeau de Louis de Braye, sénéchal de Normandie. Un escalier sculpté du *xv<sup>e</sup> siècle*, d'incalculables vitraux du *xiii<sup>e</sup> au *xv<sup>e</sup> siècle*, 96 statues exécutées aux frais du cardinal d'Estouteville (1457-1469) et dont les bas-reliefs représentent six divers professions du moyen âge, complètent l'aperçu des richesses de la cathédrale.*

*Saint-Maclou*, avec ses six portes, dont deux sont marquées par leurs vitraux sculptés qu'encadre un assemblage de cinq pinacles pour, est encore une belle œuvre des *xv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècles*. La nef de gauche est de Jean Goujon. En son clocher, on s'élève à 88 mètres au-dessus de la croisée, en une nef. L'édifice, *Saint-Nicolas*, est une abbaye d'une abbaye typique au *xvi<sup>e</sup> siècle*, rivalise avec la cathédrale par la finesse du style rayonnant et l'importance par l'unité de sa belle ordonnance. Commencé en 1318, la basilique n'a été qu'en 1846 une façade de deux flèches, non celles du *xiv<sup>e</sup> siècle* le avait rêvées par elle. Les bâtiments de l'abbaye, reconstruits au *xvi<sup>e</sup> siècle*, abritent les archives de la ville, une bibliothèque ayant été bâtie pour la belle salle de délibération d'ancien municipal, *Saint-Etienne* (1535), *Saint-Vincent* (11-1556), *Saint-Nicolas* ont



ROUEN : LA GROSSE HORLOGE.

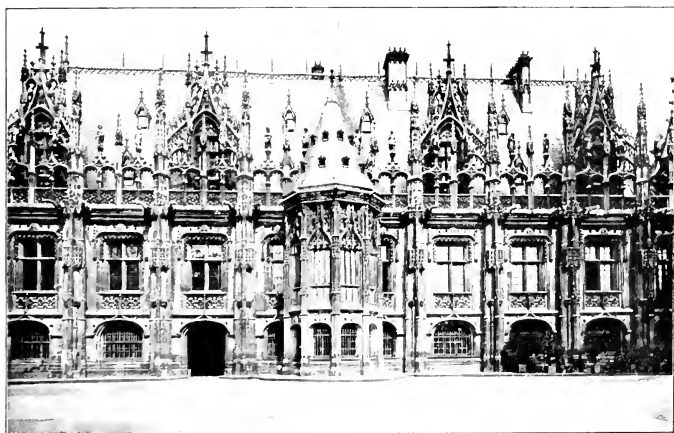
CL. NO.

sentent l'entrée du camp du Drapeau d'Or, entre François I<sup>er</sup> et Henri VIII d'Angleterre (1520).

C'est dans le rectangle inscrit entre la rue Cauchoise et la rue de la République, sur la traversée de la Seine, que le *ruau Rouen* peut le mieux être surpris. Là se présentent, dans l'enchevêtrement des rues étroites, la place *Basse-Vieille-Tour*, liée à la place

conservée quelques uns des magnifiques vitraux qui firent la gloire de l'art rouennais, au *xvi<sup>e</sup> siècle*.

A Rouen, la richesse de l'architecture civile ne dispute à celle des monuments religieux. Le *Palais de justice* est l'œuvre d'un grand architecte du *xvi<sup>e</sup> siècle*, par Louis XII, sur les plans de Roger Angot et de Robert Le Roux, neveu de Jacques Le Roux, le génial architecte, appelé sous le grand portail de la cathédrale et l'hôtel de la Rouerie, comprend un bâtiment principal flanqué de deux ailes en retour ; statues, balustrades, moulures, bas-reliefs, festons et pinacles se pressent, se superposent avec une profusion, une verve inimaginables. On admire la salle des *Procureurs* ou des *Parlours* (18<sup>m</sup>, 72 sur 16<sup>m</sup>, 24), la belle ampleur de sa chapelle en arcure. L'ancienne salle où siégeait le Parlement l'Échiquier, sert de cour d'assises ; son plafond richement doré et sculpté date de Louis XII. C'est un Le Roux encore Guillaume, seigneur du *Bois-Theroude*, qui commença, vers 1486, le bel hôtel de ce nom. Les bas-reliefs délicats de la cour intérieure sont l'œuvre d'endormants. Le corps de logis sud est célèbre par ses bas-reliefs repré-



ROUEN : PALAIS DE JUSTICE, FAÇADE SUR LA COUR.

CL. NO.





Photo de M. F. G. 18

LE DÉPART DES PÊCHEURS.



# PLAINE DU NORD

## RÉGION DE LA SOMME

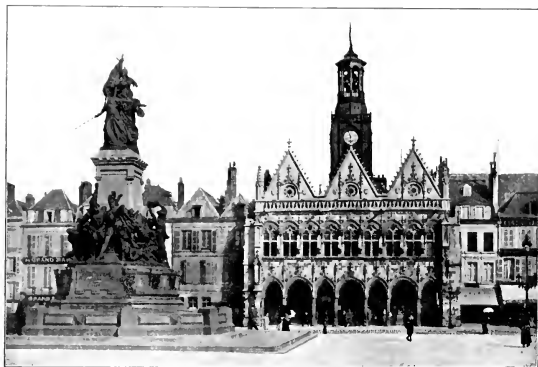
Entre la Flandre au nord et le Bassin parisien au sud, la Manche à l'ouest, l'Ardenne à l'est; d'Arras à Cambrai sur 120 kilomètres, et d'Abbeville à Laon, une plaine de craie blanche, voilée d'un manteau de limon, étale au regard l'étendue monotone de ses champs plats,

presque sans arbres, un désert lorsque, la moisson faite, les gros villages et les petites villes industrielles se détachent sur l'uniformité des chaumes et des terres à betteraves, privées de toute verdure. Le cadre de cette région uniforme est fertile en contrastes. À l'est, vers l'Ardenne, par suite du relèvement de la craie et de l'affleurement des argiles, c'est la *Thérache*, pays locager, riche en sources, où les villages, entourés de haies et de pommiers, se cachent parmi les pâturages. Au nord, les plaines se fondent dans les plaines, espace sans mouvement et sans eau, d'une platitude décourageante d'où émergent les cheminées d'usines agricoles. Puis c'est le *Pays-Noir*, avec Valenciennes, Douai, Béthune et Lens, les cités populeuses, les maisonnettes de briques rouges, éparées au milieu des montagnes de scories et des puits de houille. Les sucreries, les tissages ont fait place aux verreries, le long de l'Escaut, la Scarpe. Vers le nord-ouest, la craie se relève dans l'axe de l'*Artois*, Nouveau contraste : au d'en bas, le relief monte à 120 mètres vers Béthune, 170 mètres près d'Aire, 200 mètres à Saint-Omer. Dans le *Haut-Pays*, un sol avarié, un climat froid, des semailles tardives, une terre vicieuse, souée à la routine et aux durs travaux; dans le *Bas-Pays*, sous un climat indulgent, un terroir fertile, rémunérateur par les cultures variées qu'il appelle; le froment, la betterave. Vers Boulogne et la Manche, la craie, en s'ouvrant, a donné passage aux couches inférieures du sol, et créé un pays nouveau, la *Fosse bouillonnante*, où l'alternance des argiles, du sable, du calcaire, multiplie les sources, aliment d'un pays d'herbages et de pâture. Au sud, un accident géologique, analogue à celui du Boulonnais, a créé le pays de *Bray*, au rebord de la plaine; même alternance de couches, même abondance d'eau; des arbres, des haies vives, la pâture déborde sur la culture voisine.

D'autres terrains engendrent d'autres formes, entre la *plaine picarde* et le Bassin parisien. Souvent les calcaires de craie se détachent en plates-formes saillantes. « Laon, Noyon, Clermont dominent les dépressions d'alentour. Entre les assises meubles et imperméables, les unes se superposent et, avec elles, une frange de villages. Les pentes de la montagne de Noyon fourmillent d'hommes; à l'orient comme au midi, elles sont cultivées; elles composent ces terroirs de vergers, les jardins et de vignes qui, au sortir des grandes plaines de la Picardie, arrachent un cri d'étonnement à Arthur Young; sous la forêt des pommiers, des poiriers, des pêchers, des abricotiers, des pruniers, les cerisiers et des noyers, où parfois s'enroulent des treilles, s'abritent mille récoltes variées qui se succèdent sans relâche; ici, lesasperges et le raisin de Laon; là, les artichauts et les haricots de Noyon; partout, jusqu'à Clermont, sous ces produits lucratifs de la

petite culture qui ont mérité à la vallée du Thérain, entre Clermont et Compiègne, le nom de « Vallée Dorée. » (A. DEMANGEON, *la Picardie*, Compiègne, 1911.)

À 10 kilomètres nord-est de Saint-Quentin, la Somme naît d'un bassin arrondi où dort un petit lac ombragé d'ormes superbes, dont les racines noueuses, mises à nu, plongent dans la roche triadique.



HÔTEL DE VILLE ET MONUMENT DE SAINT-QUENTIN.

« Entre les souches des ormes, par de mignonnes cavernes ouvertes dans la roche fendue, vingt ou trente ruisselets viennent alimenter ce lapet transparent, où des bandes de canards laissent des traînées blanches, en remuant la vase. Le bassin se resserre; il s'en échappe un fort ruisseau qui s'en va dans un lit étroit, entre les peupliers. » (Ardoine DUMAZET.) C'est la *Somme*. Peu éloignée de la rigole de l'Oise, qui verse une part des eaux de cette rivière dans le canal de Saint-Quentin, la *Somme* accompagne, rigole et canal, donne la main à son prolongement, le canal *Cicot*, jusqu'à



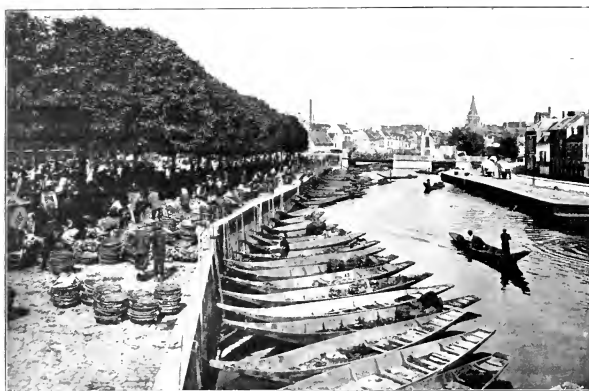
LES HORTICULTEURS, A BAIERY (VALLÉE DE LA SOMME).

Saint-Simon, où elle reprend son indépendance, et tourne franchement à l'est.

**Saint-Quentin** (50 000 habitants), ancienne cité gauloise des *Vendacii*, métropole du *Vendacium*, au moyen-âge, fut l'évêché-lieu, au 16<sup>e</sup> siècle, par *Charles Quint*, qui paya sa loi de l'ère : la cité, groupée autour des reliques du martyr, prit son nom et devint ville épiscopale.

La fabrication des étoffes y était déjà prospère au 12<sup>e</sup> siècle. Entre la région industrielle des Flandres et celles de la Picardie, de la Bourgogne, de l'Île-de-France, *Saint-Quentin* devenait un actif entrepôt commercial. Tandis qu'Amiens s'attachait à la fabrication des étoffes de laine, *Saint-Quentin* se spécialisait dans celle des tissus de lin : au lieu de drap, on fit des batistes, des lins, des toiles fines. Le lin abondait dans le pays, les villages n'ont et n'ont pas la paille, sur un territoire de plusieurs lieues, pour *Saint-Quentin*. Avec le 16<sup>e</sup> siècle, le lin cède la place au coton : la filature en petit, mais le tissage tend bon : chandails, perçoirs, cravates, mousselines, les tisons, les jaciens, l'ingénierie, l'empire. La henné, d'abord en une assez bonne profit. Bien qu'en raison de la machine, les métiers de village n'ont pas disparu.

Deux monuments rappellent deux grands faits de l'histoire de *Saint-Quentin* : celui du siège de 1557, où l'armée de Philippe II, arrêtée par la défense héroïque des habitants, battit, en vue de la ville, les troupes envoyées par Henri II à son secours. D'autre, pour de saint Laurent : le monument du 8 octobre 1870, qui rappelle la vaillante résistance de la garde nationale : sous la conduite d'Anatole de la Forge, elle parvint à repousser les Allemands. L'*Hôtel de ville* de Saint-Quentin, charmant édifice de style flamboyant, la *Collégiale* à deux



AMIENS : MARCHÉ SUR L'EAU, LES HORTILLONS.

CL. NO.

transepts, dont le chœur (du 12<sup>e</sup> siècle) rappelle celui de Notre-Dame de Reims ; le *Palais de justice* récent, le *Musée*, la belle promenade des *Champs-Élysées*, sont dignes d'une ville aussi anciennement florissante que *Saint-Quentin*.

*Beau* et son château fort, dont la grosse tour, aux murs épais de 12 mètres, vit tant d'illustres prisonniers d'État (Choisel, Montmorency, prince Louis-Napoléon Bonaparte, depuis empereur Napoléon III, Cavagnac, Changarnier ; *Péronne*, au débouché de la *Colonne*, évoquant des souvenirs variés. Les comtes de Vermandois

avaient fait de *Péronne* leur capitale, au 12<sup>e</sup> siècle ; l'un d'eux, Herbert, y retint prisonnier le malheureux roi *Charles le Simple*, qui, captif pour la seconde fois, mourut dans sa prison. Louis XI y songera plus tard (octobre 1468), non sans quelque trouble, lorsque, retenu à son tour par Charles le Téméraire, dans cette même enceinte, il eut à redouter la colère de son longueux adversaire. Contre *Charles-Quint*, en 1536, la ville fut défendue par un héros, *Maurice Fauré*. La Sainte Ligne y fut proclamée en 1537. Les Allemands bombardèrent *Péronne* (1570-1571), détruisant les édifices publics, les trois quarts des maisons, et en détruisirent complètement la huitième partie. *Hôtel de ville* Renaissance, surmonté d'une campanile élégante ; *Château* dont il reste des tours de grès, coiffées en pointes ; statue de *Maurice Fauré* à son habitant.

Aux approches de *Péronne*, la *Somme*, bientôt accrue de la *Calonne*, étend ses eaux en de vastes étangs poissonneux qui se succèdent, sur un parcours de 33 kilomètres. Ces étangs, qui sont alimentés par de nombreuses sources et par les eaux pluviales, sont tous clôturés par des digues ou chaussées et par des barrages interceptant toute communication du poisson. Ils forment ainsi, depuis un temps immémorial, de vastes réservoirs aménagés pour la pisciculture. Dès le moyen âge, ces étangs existaient.

Peu de rivières ont été mises à contribution aussi complètement que celles de *Picardie*. Dans ce pays sans relief, à pente imperceptible, les cours d'eau se développent avec une lenteur, une constance de débit qui les mettent à l'abri des sécheresses excessives et des crues immodérées. Grâce à cette égalité d'humeur, ils peuvent être utilisés à peu de frais : un barrage de retenue, voilà l'usine ou le moulin en mouvement. De véritables colonies hydrauliques se sont essaimées le long de la *Somme* et de ses affluents. Amiens est la cité classique des moulins et des usines. La *Somme* y pénètre par trois branches, divisées en une douzaine de chenaux qui circulent, avec leurs trames vertes, au milieu du vieux quartier des foulons et des drapiers. Si les moulins ont cessé de moudre : ils fabriquent des robinets, de la montarde, des boîtes, en carton, des peignes à carder, des sacs de toile ; ils dégrossissent la laine, tissent la passementerie, concassent des graines,



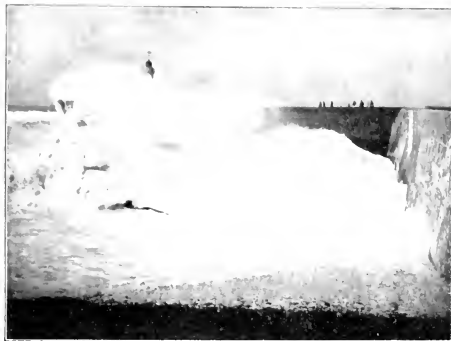
Photo de M. Lichon.

filent le coton, etc. Peu à peu, les rivières de Picardie sont passées, de l'agriculture à l'industrie. Ainsi, tandis que la papeterie occupe la vallée de l'Avre; le travail du bois et de la laine, celle du *Thérain*; la *Somme* et la *Selle* tissent les toiles à sacs, l'*Aisne* et l'*Arre* s'essiment pour la bonneterie.

Au delà de Corbeil et avant de pénétrer dans Amiens, les eaux de la *Somme* et de l'*Avre*, réunies sur un vaste territoire de près de 500 hectares, multiplient leurs méandres et circulent lentement entre les berges vertes d'une centaine de petites îles; les **Hortillonnages**. Entrecroisement des « rieux » y forme un labyrinthe compliqué, dont l'unique véhicule est le bateau. Sur son coin de terre, fait de gras limon, dont il n'a que le forage, l'île rare pouvant atteindre une valeur de

15 000 francs, l'*hortillon* réalise des prodiges. Ennemis des engrais chimiques, il tient pour le fumier et l'engrais naturel qu'il tire des fossés en bordure de son champ, au prix d'un travail acharné; les récoltes poussent les récoltes : radis, salades, oignons, carottes, pommes de terre et artichauts, pois et choux, laitues et chicorées se succèdent sur cette terre de promission, et c'est plaisir de voir, un beau matin d'été, les barques effilées, chargées de légumes, glisser le long des rives, sous les branches inclinées, jusqu'à la *Somme*, et venir se ranger, le long des quais d'Amiens, au « marché sur l'eau », que domine, à peu de distance, l'imposante silhouette de la cathédrale. L'*hortillonnage* est un verger autant qu'un jardin. Entre les carrés de légumes s'épanouissent les cerisiers, les pruniers, les pommiers et les poiriers, les haies de groseilliers; et c'est ainsi une superposition de récoltes dans l'espace, comme une multiplication dans le temps.

L'expansion naturelle des eaux de la *Somme* paresseuse, acrée par les barrages de son cours, durant une longue suite de siècles, a favorisé la formation d'une épaisse couche de **tourbe**. Amiens en consommait des masses énormes dans ses ateliers. On l'extraît encore dans les vallées de la *Somme*, de la *Selle*, de l'*Avre*, dans les Bas-



L'EMBOULEMENT DE LA SOMME.

CL. MO.

Champs; mais elle se consomme sur place. Les vallées tourbeuses, avec leurs forêts de peupliers, leurs tourrés de pones et de roseaux, leurs clairières d'eaux dormantes, leurs solitudes immenses, leurs chalets cabanés et leurs pauvres habitants, laissent au voyageur l'impression de quelque coin de la nature primitive. (A. DEBAYLE.)

## LA CÔTE

Au bord de l'ancienne falaise littorale, qui dessine la coupe primitive de la *Somme*, la *Canche* et l'*Authie* de bon chance antérieurs, la tourbe occupe une large dépression où les eaux de ces rivières, refoulées par les alluvions marines, s'établissent en vastes nappes stagnantes. Ainsi s'est comblé peu à peu l'estuaire.

Cette **côte** n'a cessé de s'élargir entre les falaises du pays de Caux et celles du Boulonnais. Les débris des falaises normandes, éroulées sous les incessants coups de bélier du large, ne demeurent pas longtemps en place; entraînés par le courant, poussés par le flux et le vent, les **galets** roulent et s'allongent le long de la côte jusqu'à la pointe du *Houdelet*, qui commande l'entrée de la *Somme*. Cette pointe ne cesse de s'accroître; en vingt ans elle a gagné plus de 60 mètres, dans la direction du Coluy. De Cayeux à la pointe du *Houdelet*, le *galet* forme une digue puissante, haute parfois de 7 à 8 mètres, qui abrite les bas champs du littoral, *anciens champs intérieurs ou molènes* à peine émergés, contre les retours furieux de la mer. Arrêté par la coupe de la *Somme*, le *galet* s'est accumulé sur sa rive gauche; on vient l'y ramasser pour l'expédier aux fabriques de produits céramiques d'Angleterre, d'Allemagne et de Hollande. D'autres écueils de galets s'échelonnent en arrière de la bordure littorale, où ils forment des îlots solides, des piles de conblement auxquels sont venus se joindre des matériaux de transport plus fins, sables et débris argileux ou calcaires, couches de fin limon qui, en se superposant, ont peu à peu formé le terroir, d'abord lagunaire puis, grâce aux fossés de drainage et aux canaux d'évacuation, le sol gras et fertile des *Bassures* ou *Bas-Champs*. Sur le pivot des îles de *galet* se sont assis les villages; des



L'INTÉRIEUR DE PÊCHEURS.

J. DEBAYLE.



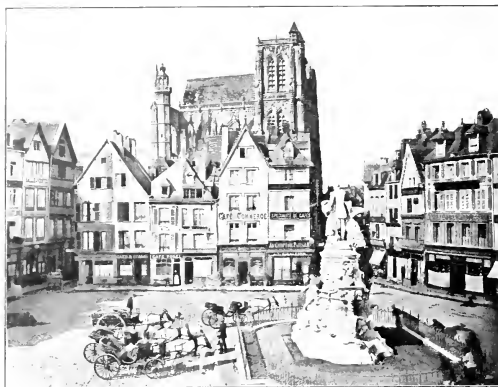
CL. MO.

PÊCHEUSE BOULONNAISE.

dignes se sont greffées, pour être due à la mer le domaine conquis, mettre à l'abri les cultures et les prairies.

Si l'invasion du *gêdre*, matière lourde, pousse surtout en longueur par le courant cédant, n'a pas détruit les estuaires de la Somme, de la Canche et de l'Authie, il n'en est pas de même du **sable** tenu et mobile que soulèvent les vents d'orage et roule à marée. Partout il pousse, encombrant l'embranchement des rivières par de vastes grèves où se perdent, à marée basse, quelques filets d'eau. De Saint-Valéry au Crotoy, l'estuaire de la *Somme* n'est plus, à certains jours, qu'une vaste plaine saliniforme, facile à traverser. Au nord de la baie, les sables, au lieu de s'écarter, s'accumulent en longues chaînes rectilignes ou en mamelons isolés. De la Somme à la Canche, les **dunes** saliniformes peuvent atteindre 40 mètres de haut; près d'Étaples, 70 mètres. Sous la poussée du vent, la *dune* s'avance. Trois fois Saint-Quentin-en-Tourmont a dû éloigner son église; un jour, en 1778, il fallut y entrer par les fenêtres, un coup de vent ayant accumulé les sables jusqu'au toit. Contre la *dune* envahissante, contre les *monticules* formés dans l'arrière-pays par cet obstacle qui les empêche de gagner la mer, contre l'envasement des *estuaires*, enfin, il a fallu se défendre.

Une plante aux racines pénétrantes, appelée *l'oput* dans le Nord, le *goutet* dans le Sud-Ouest, retient d'abord les particules tenues de la



ARRASVILLE : PLACE COURBET ET ÉGLISE SAINT-VULFRAÏ.

mer, la lutte n'a pu être aussi décisive; une tempête suffit pour tout bouleverser. Poussé par les vents d'ouest et les courants, le flot s'acharne contre le rivage qui lui est opposé. Dans la baie de la *Somme*, c'est la rive gauche qui s'accroît avec la péninsule du Bourdel, tandis que les profondeurs s'attachent à la rive droite. Le courant de la *Somme*, livré à lui-même, s'est toujours porté du côté du *Crotoy*; là était le port d'arrivée et d'aparrillage désigné par la nature. Mais Saint-Valéry, menacé d'abandon, entreprit de conquies la rivière en l'entraînant vers sa rive. Commencé en 1786, le canal de la **Basse-Somme** n'a été

terminé qu'en 1835. Soudé, d'une part, au canal qui unit Arrasville et Amiens, il aboutit, après 8 kilomètres de développement, au barrage-closé de Saint-Valéry. Mais, aussitôt libre, la *Somme* regagnait le Crotoy. On résolut de la conduire plus loin; à gauche, une digue de 336 mètres, prolongée par une chaussée de balage dépassant 3200 mètres, et une jetée basse se poussée jusqu'à la pointe du Bourdel; à droite, une digue

dune; le sol, feutré et enrichi de détritus végétaux, reçoit alors le *carex arenaria* et le chientend des sables; puis viennent les arbrisseaux, l'asperge aux fleurs jaunâtres, le saule rampant, l'arbusier aux feuilles longues et argentées, le frêne, le sureau... Si la forêt ne couvre pas encore toute l'étendue des dunes, de larges masses de verdure revêtent déjà, en maints endroits, l'aridité des sables. A l'est de Cucq, une belle forêt fait la fortune de Paris-Plage. Sur la lisière orientale de ce rempart forestier, la petite culture s'avance pas à pas.

Nulle part les travaux d'endiguement, pour le dégauchissement des *terres mouillées* de l'intérieur par l'isolement, n'ont été menés avec plus de persévérante activité que dans le *Marquenterre*, sur la rive gau-

che de l'estuaire de l'Authie. Le groupement du *Marquenterre* unissait plusieurs paroisses pour la défense commune; il eut son administration communale, ses échevins, ses taxes. La première et la plus importante digue du *Marquenterre* remonte au xiii<sup>e</sup> siècle. Pour le drainage des bas-fonds et des *marais*, sur ce sol imperméable, les fossés, les canaux se sont multipliés avec les digues dont ils sont solidaires. Par le grand canal de Bernay au Crotoy se sont vidés les vastes *étangs* de Rue et d'Arny, les eaux de Cantercine et de Villers. Ces travaux de drainage furent surtout l'œuvre du xiii<sup>e</sup> siècle.

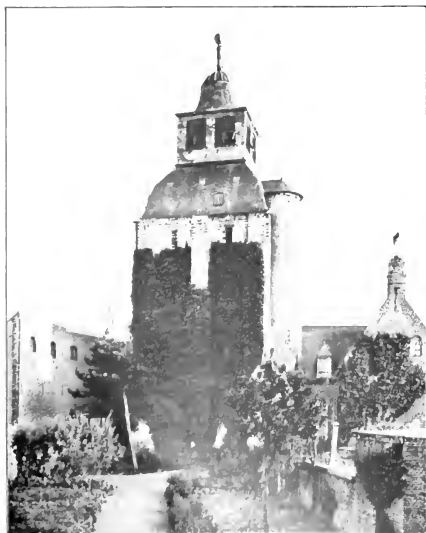
Contre l'envasement des *estuaires* convertis aux entreprises de la mer, la lutte n'a pu être aussi décisive; une tempête suffit pour tout bouleverser. Poussé par les vents d'ouest et les courants, le flot s'acharne contre le rivage qui lui est opposé. Dans la baie de la *Somme*, c'est la rive gauche qui s'accroît avec la péninsule du Bourdel, tandis que les profondeurs s'attachent à la rive droite. Le courant de la *Somme*, livré à lui-même, s'est toujours porté du côté du *Crotoy*; là était le port d'arrivée et d'aparrillage désigné par la nature. Mais Saint-Valéry, menacé d'abandon, entreprit de conquies la rivière en l'entraînant vers sa rive. Commencé en 1786, le canal de la **Basse-Somme** n'a été

terminé qu'en 1835. Soudé, d'une part, au canal qui unit Arrasville et Amiens, il aboutit, après 8 kilomètres de développement, au barrage-closé de Saint-Valéry. Mais, aussitôt libre, la *Somme* regagnait le Crotoy. On résolut de la conduire plus loin; à gauche, une digue de 336 mètres, prolongée par une chaussée de balage dépassant 3200 mètres, et une jetée basse se poussée jusqu'à la pointe du Bourdel; à droite, une digue



Moulin.

ARRASVILLE : MAISON DE FRANÇOIS 1<sup>er</sup>.



ARRASVILLE : MAISON DE FRANÇOIS 1<sup>er</sup>.



insubmersible, de 1 000 mètres, et une prolonge en moellons dépassant 2 000 mètres, retiennent la Sonce dans un chenal artificiel. Le chenal d'accès à la mer se divise généralement en deux bras, à la pointe du *Hurdel*; c'est la passe de l'ouest que suivent de préférence les navires de commerce.

Les ports de la Somme, Abbeville, Saint-Vaast, malades de travaux coûteux pour les sauver de la ruine, en maintenant leurs communications avec la mer, n'ont pas cessé de décliner. Longtemps la *Somme* fut la meilleure voie d'accès au cœur des pays du nord : c'était le débouché de Paris vers la mer, l'axe d'une économie rigoureuse, un centre d'approvisionnement international. *Abbeville*, qui visitait la mer, envoyait ses pilleurs jusqu'en Norvège, armait des banques de combat, construisait de gros bâtiments ; naviguer en Méditerranée et dation des draps à façon. **Abbeville** 20372 habitants, ce Bar en chef, Moud, Genes, les châteaux. Dehors de la mer, *Abbeville* a tout perdu, ce n'est avec des plans presque d'arts encore plus sensible ; c'est un

travaille villageois. **Saint-Vaast** 3523 habitants, était le principal port de pénétration de la *Somme*, débouché des industries d'Amiens et des céréales de la plaine picarde; d'ans ses entrepôts pénétraient, à destination de l'arrière-pays, les savons de Marseille, les vins de Bord aux, les beurres de Normandie, les laines d'Espagne et les poissons de Hollande; le plomb, l'étain, les charbons anglais; c'était le centre d'approvisionnement de Paris. Le trafic s'est détourné vers des ports plus accessibles. La côte picarde, désormais à peu près fermée aux navires, vit de la mode qui pousse chaque année les amateurs de grand air et de bains de mer sur ses rivages. Ses colonies étrangères se fondent à l'écart des anciens villages.



US LABOR DUNS LA PLAINE FICARDL

les cultures, les maisons se dispersent le long des fossés, des digues, des chemins, abritées de haies touffues et entourées de filets d'eau vive.

## EXPLOITATION DU SOL

A l'égal des *Bosch* bretons, en bordure de la mer, les plateaux fertiles de la région prelaient du dit et conquies par l'homme. De vastes **forêts** couvraient, à l'origine, la majeure partie de ce vaste territoire : les peuples gaulois s'y étaient établis dans des clairières pratiquées par eux et consacrées à la culture. De la mer à l'Oise, au sud de la Somme, quelques lambeaux forestiers subsistent encore : massifs du *Ecos d'Arques*, de *Loyes*; la forêt de *Bagues* est devenue un herbager; le bois de *Thelle* revêt dans les qualifications qui le rappellent. Au delà de l'Oise, le rempart forestier qui touchait aux confins des *Prêtres* est relié à la Thiérache se surélevait par des groupes importants : forêts de *Montcaumon*, de *Elle-Adam*, de *Chantilly*, de *Hette*, de *Heu*, de *Villiers-Catberts*, de *Compiègne*, de *Laque*, de *Coucy*, de *Saint-Gobin*, de *Barreirese*, la *Carce* en était le cœur. Au nord-est, entre les Atrébates et les Nerviens, la forêt *Charbonnière* formait un rempart

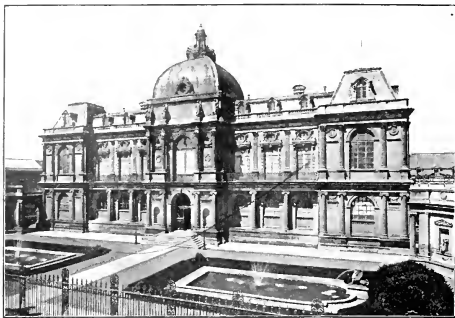


(\*)  $\mu \in M$ .  $\mathbf{1} \leq \mu \leq \omega$ .


$$\|f\|_{\infty} = \max_{1 \leq i \leq n} |f(x_i)|, \quad \|f\|_1 = \sum_{i=1}^n |f(x_i)| \Delta x_i$$

inapaisable à la population des hommes, véritable boncher qui longtemps sauva les populations gallo-romaines de l'invasion germanique; il n'en reste à peu près rien. Enfin, une immense barrière d'arbres couvrait le sol, de l'Arre à Ypres, et s'avancait jusqu'aux environs d'Arras. Les lambeaux qui persistent dans les bois de Guais, Boulogne, Croix, Hesdin, Vimeux, permettent de reconstituer par la pensée ce vaste enveloppement forestier.

**Défrichements.** — Les grands courriers du défrichement furent, au x<sup>e</sup> siècle, les moines *benédictons*. Partout à la fois, les abbayes élargissent leurs solitudes; les forêts les plus denses sont entamées, transformées en champs de culture, peuplés de colons; l'immense forêt *Charbonnière* se disloque, celle de *Cuise* s'éclaircit. Les conquêtes de la culture, aux x<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles, furent immenses; les moines des abbayes de *Cîteaux*, de *Prémontré*, de *Cuise*, de *Saint-Lucien* de Beauvais sont intimement liés à cette œuvre colonisatrice. Partout la charrue gagne sur le bois. Au xiv<sup>e</sup> siècle, presque toute la *Picardie* est en culture. De nos jours encore, les derniers bouquets de bois succombent devant l'in-



CL. ND.

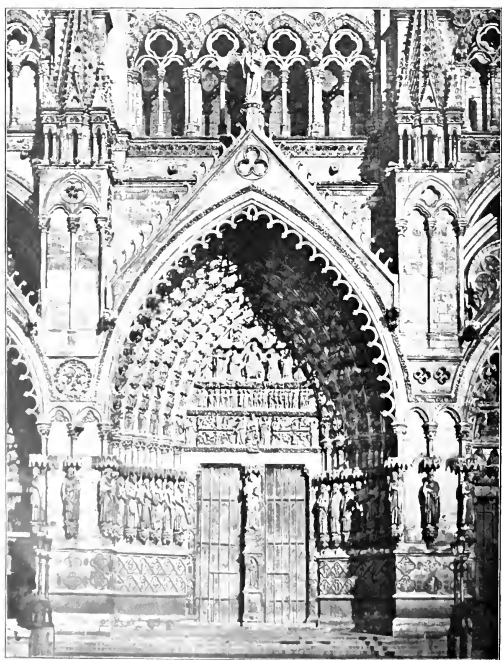
AMIENS : MUSÉE DE PICARDIE.

qu'à la Somme; tantôt en vergers clos, tantôt en allées le long des labours, il donne l'impression d'une forêt dans certains cantons.

**L'industrie** des pays du nord est née du sol. Les bêtes à laine qui parcouraient les prairies et les terres vagues des Bas-Champs fournissent les éléments nécessaires à l'établissement des premiers tissages; aussi bien les laines anglaises qui approvisionnaient les métiers de Flandre, Ypres, Gand, Bruges, Valenciennes, allaient-elles

jusqu'à Saint-Omer, Arras, Amiens, Abbeville, Beauvais. La main-d'œuvre était abondante dans le pays, et les eaux de ses rivières, le Thérain et surtout la Somme, en perdant de leur crudité par la lenteur de leur cours, se prêtaient admirablement au lavage des laines et à la teinture des étoffes.

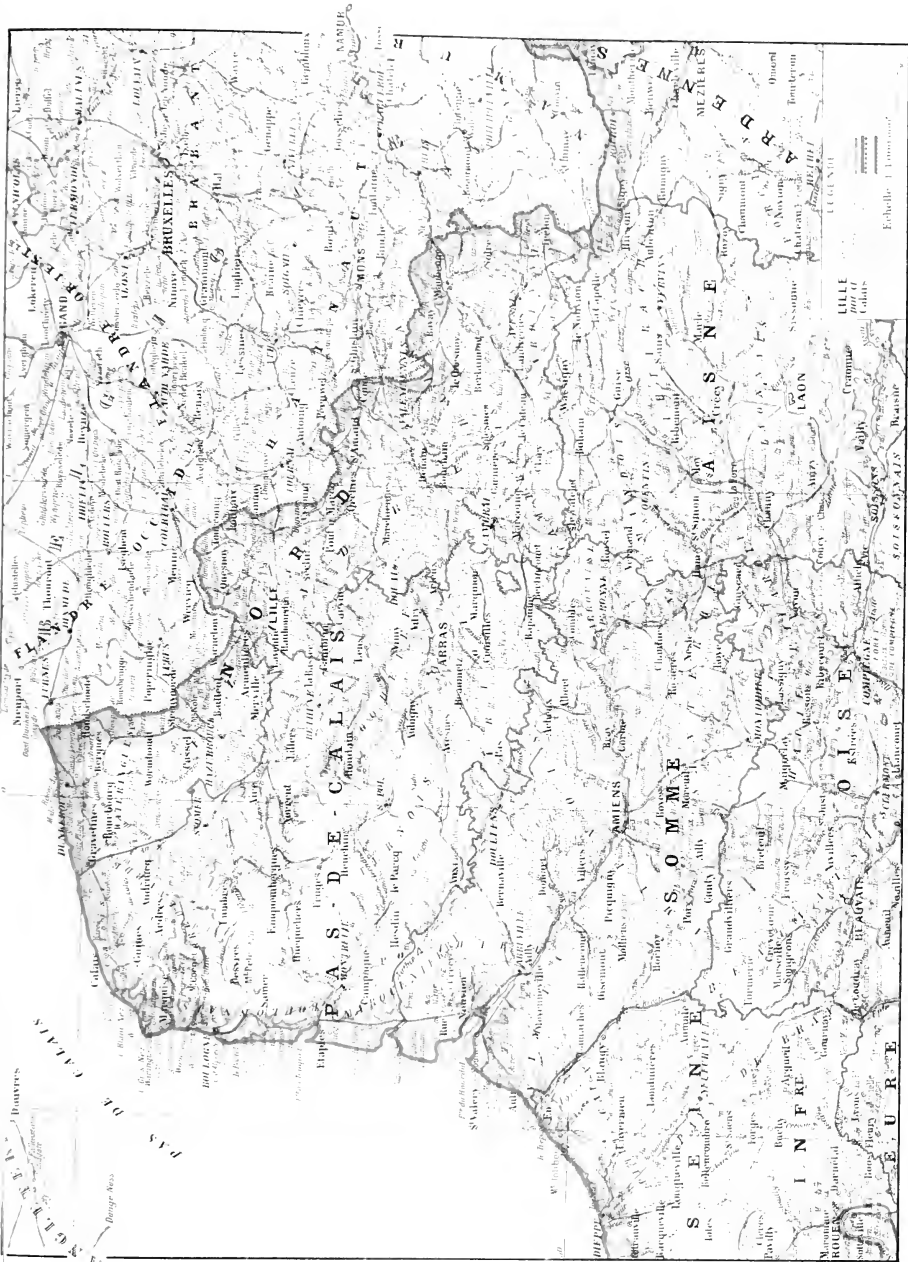
A *Beauvais*, les ateliers de foulons et de teinturiers se pressaient sur les bords du Thérain et de ses canaux d'irrigation. *Amiens* fut, au xiv<sup>e</sup> siècle, la vraie patrie des *teinturiers*; après les draps et les serges, les velours de coton et ceux d'Irèche, les tissus de Roubaix et de Reims passaient par ses ateliers pour y recevoir l'impression et l'appari. Entre la double concurrence de Paris et des Flandres, *Amiens* et *Saint-Quentin*, bien placés au carrefour des routes de l'intérieur, sont parvenus à maintenir, en partie du moins, leur activité industrielle. Autour de ces deux villes gravite une énorme réserve de main-d'œuvre rurale. Peu à peu les producteurs se sont groupés. Quand les travaux des champs, labours, semailles, moissons, récolte de la betterave, ne les retiennent plus au dehors, le métier les reprend. Et cela dure encore; cet éparpillement des métiers



CL. ND.

CATHÉDRALE D'AMIENS : LE PORCHE CENTRAL.

Le Haut-Beauvais, les *Bas-Champs* demandent moins à la terre qu'au bétail. Dans ces pays trop défrichés, on le *mouton* ne trouve plus le long; parcourent qu'il préfère, on l'élève, toute de place, à l'étable; l'engraissement à air libre n'existe plus que dans les pressoirs de la









dégagea les abords; les maisons du parvis, reconstruites dans le goût des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, furent mises en harmonie avec la cathédrale.

C'est la plus vaste des basiliques flamandes; elle couvre une superficie de 7.700 mètres carrés. Longueur maximale, hors d'œuvre: 145 mètres; largeur du transept, hors d'œuvre: 70 mètres; celle de la grande nef: 116,60, pour une hauteur de 129,30, du pape à la clef des grandes voûtes; hauteur, du pape au faite du grand comble: 56 mètres et, du sol au coup de la flèche: 112,70. La beauté de l'édifice vient de ses heureuses proportions; tout y est calculé avec une logique rigoureuse: la décoration très soignée et la statuaire, au lieu de s'isoler, concourent à l'effet général. La cathédrale d'Amiens procède de Reims, mais la part des murs pleins est encore réduite; la voûte s'élève plus haut, sur des piles de plus en plus effilées. Il semble que l'on ne puisse mieux faire: la nef d'Amiens, avec son envolée superlée, est un chef-d'œuvre qui servit de modèle à plus d'une basilique d'Europe et du monde, mais ne sera jamais dépassé.

Elle comporte trois étages: rez-de-chaussée de gros piliers cylindriques, flanqués chacun de quatre colonnes engagées, pour en masquer l'épaisseur; au-dessus d'une délicate guirlande de feuillages continue, un triforium de deux grandes baies pour chaque travée, plein sur la nef, ajouré dans le chœur; enfin de grandes fenêtres élancées, aux lincaements de pierre si beaux qu'on les dit de main impériale. Les chapelles rayonnantes du chœur sont des merveilles d'élégance et de goût, dans leur simplicité. Le dallage de la nef, des bas-côtés et du transept a été entièrement renouvelé 1894-1897.

L'abbaye d'Anchin, fondée en 1793, fut rebâtie; elle les résente, en plusieurs endroits, l'histoire de tout Frémin, premier évêque d'Amiens. Ses deux grilles en fer 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> et deux qui servent les entrées latérales sont l'œuvre du XVIII<sup>e</sup> siècle; on les attribue au serrurier de robe, Jean-Baptiste-eyren, dit Vivarais, le père-auteur, en l'absence d'après, lors de la main-d'œuvre.

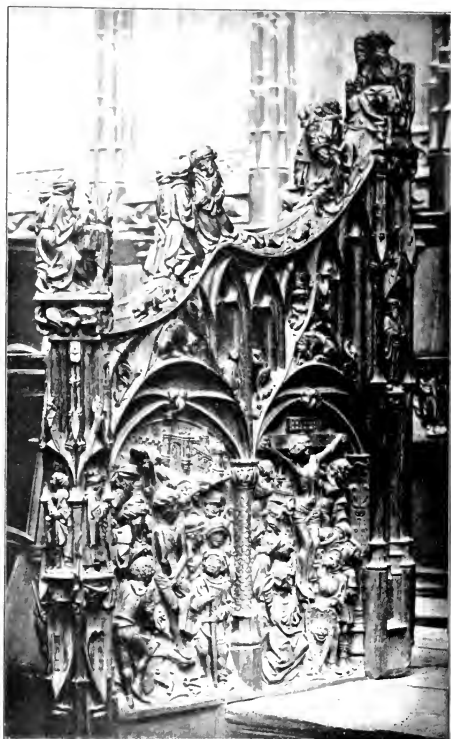


Photo de M. Camille

CATHÉDRALE D'AMIENS : UNE GRILLE DES STALLS.

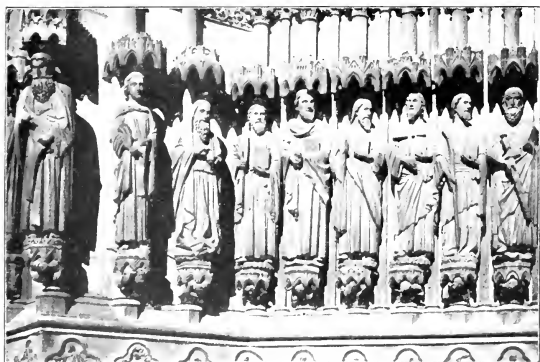


Photo de M. Camille

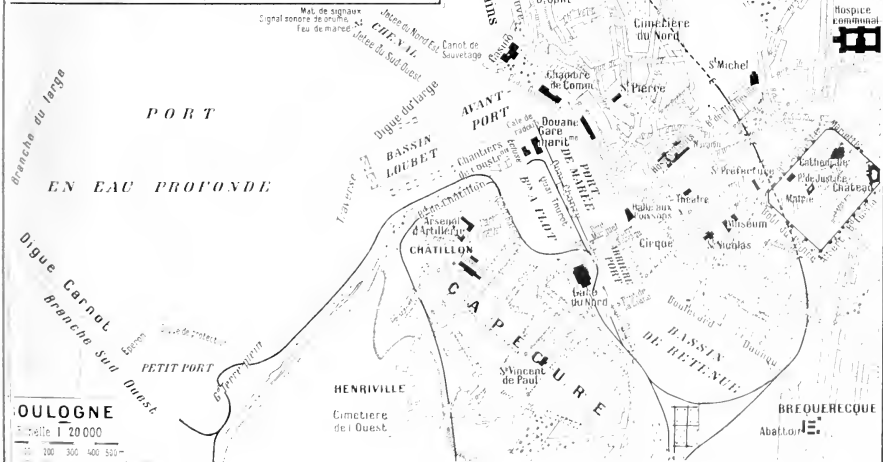
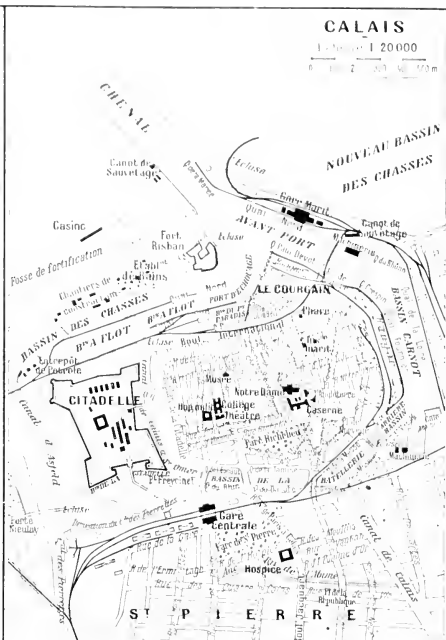
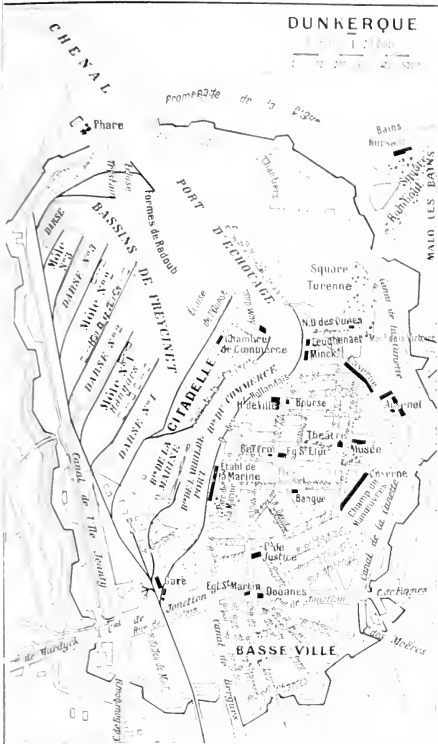
CATHÉDRALE D'AMIENS : ORNEMENT DE LA PORTE GÉNÉRALE.

de la même époque. En arrière s'élevaient, dans une immense gloire de images et de rayons, des chérubins roses et poudrés. Tout cela est disparu, mais moins que les autels à colonnades, dissimulés, et, heureusement, un peu perdus dans la vaste étendue de la cathédrale. Que dire des *stalles* du chœur, ce prodigieux assemblage de dais et de pinacles, de personnages, d'animaux, de feuillages où tous les règnes de la nature se meuvent, sans se confondre, dans une incomparable mêlée de vie? Qui donc a prétendu de nos jours faire de l'art nouveau, en appelant la plante et la fleur au secours de l'imagination des artistes? Mais l'effacement de la vigne et du lierre, l'acanthe et le lis, l'écail sauvage et la renouée, la passionnaire et l'antéisme, le chœur frisé, le houblon, l'osier, etc., tout cela vit dans les *stalles* d'Amiens; c'est le triomphe de la *plante stylisée*. Le nombre des figures est invraisemblable: depuis la création du monde, l'histoire du Nouveau Testament s'y déroule. Et l'on ne parle pas des appuie-mains, des culs-de-lampe où retombent les nervures de la petite voûte formant le dais des *stalles*. Les bouquets feuillus, les figures gracieuses ou grotesques, les sujets légendaires, les personnages satiriques, religieux ou profanes, sont jetés dans la décoration générale avec une profusion inouïe. Il n'y a plus que cent dix *stalles*; on en comptait cent vingt autrefois. Les deux premières, de chaque côté de l'entrée du chœur, servaient, l'une à l'évêque officiant, l'autre à l'évêque réservé au roi: leur ornementation est d'une grande richesse. Ce merveilleux travail était terminé en 1519. De sa *entrée* du moyen âge, la cathédrale n'a conservé que des fragments. Le *trésor*, qui était fort riche, s'est volatilisé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les quelques objets anciens que possède la cathédrale proviennent de dons récents, comme la chaise de saint Frémin, œuvre du XIV<sup>e</sup> siècle, donnée en 1840 par le duc de Norfolk.

Cinq portes principales donnent entrée à la cathédrale: porte de *Saint-Frémin* le Confesseur, au croisillon nord; porte de









bouloonnais. Ce petit pays possède, au sud, une montagne, le *mont Lambert*; le mont *Pele* lui sert de vedette sur l'horizon des Basses-Flandres; vers le nord, c'est la falaise du *Grès-Ne*, projection extrême de l'axe de l'Artois, à 50 mètres au-dessus du flot. Dans la charmante vallée de la *Deule*, à son débouché dans la mer, Boulogne s'élève, depuis une très longue suite de siècles.

La terre fortifiée qui porte la ville historique servait d'arsenal à la nation maritime des *Morins*; on l'appelait *Boulogne*. Si près de la mer, exposée à la première main aux incursions des pirates du Nord, elle ne fut souvent à se défendre. C'est la tête de front de l'occupation romaine des Gaules, contre la Grande-Bretagne. De la part de l'empereur Claude, en 43, pour conquérir en partie l'île britannique. Le commandant de la flotte romaine de la Manche résidait à *Boulogne*. Sous Constantin, *Boulogne*, en qualité de cité, possédait un évêque; mais ce siège épiscopal fut de courte durée; rétabli par l'empereur, il fut de nouveau supprimé en 1790. Le comte de *Boulton*, neveu de celui qui fut le duc de Bourgogne, Louis XVI, et son frère, l'Anglais, neveu, prit *Boulogne*; Henri VIII l'emporta par l'édouard. Les habitants, expulsés en masse, furent ramenés par les Anglais; mais la peste les décima; bientôt *Boulogne* nous venait à son tour. C'est de *Boulogne* que *Napoléon*, reprenant la tradition romaine, se préparait, en 1803, à travers la puis-sonne anglaise; une armée ombreuse campait dans le voisinage, aux ordres du maréchal Soult. La nuit, pour échapper à cette menace, l'Anglais se couvrait l'Europe centrale (1803). Auterlotte se rendit à ses intrigues et à ses efforts de ses allies de Russie et d'Autriche. Trois fois *Napoléon* vint au camp de *Boulogne*, pour se préparer; il distribua les croix de la Légion d'honneur le 10 août 1803, enflammant l'ardeur de ses troupes. La colonne de la grande armée, dressée sur la falaise voisine, recevait ces souvenirs. Mais l'ennemi, complice des Anglais de Trafalgar, nous barrait la route. Nous n'eûmes plus de flotte; il fallut lever le camp de Boulogne. De laque sur l'île, le 6 août 1803, le prince Louis-Napoléon, depuis Napoléon III, fut à *Boulogne*, sa seconde tentative pour renverser le gouvernement de Louis-Philippe.

Au-dessus de la ville moderne de 128 habitants, l'arsenal de *Boulogne*, fortifiée, au XVI<sup>e</sup> siècle, par le comte Philippe Hurpel, reste encore son profil. Les murs, flanqués de demi-tours, les échaux et d'un chemin, quatre portes, porte des boulevards, cette porte des boulevards, le Palais de justice, l'Hôtel de ville, le *Buffet*, dans la rue d'Amont, le bâtiment qui accueillait la puissante armée de *Walter*; enfin, au nord, en 1804, la forteresse *Nécessaire*, de grec-romain de grande forme, construit de 1827 à 1860, illustre l'explorateur *A. Morel*. Une dans une rue voisine, des boulevards en laissant la ville; c'est la *maison de la rue*, le square d'Alsace-Rozer et l'ancien rap-



BOULOGNE-SUR-MER : DÉPART DU RAIFAF DE FOLKESTONE.

Phot. de M. Mes.

elle que cet aéronaute, s'étant élevé d'ici, le 13 juin 1783, pour tenter la traversée de la Manche en ballon, leur fragile esquif prit feu à 400 mètres en l'air et les précipita sur le sol.

*Boulogne* vit de sa plage de sable fin établie devant le Casino; de la pêche et du port, aménagé dans l'ébrassement de la *Lune*. Deux étées ouvrent le chenal d'accès, du côté de la mer, avec une profondeur de 13<sup>m</sup>, 40 en vives eaux d'équinoxe, 14 mètres par morte eau. La jetée occidentale, longue de 150 mètres, défend l'entrée contre les alluvions charriées par le courant littoral; l'autre, celle de l'est, longue de 519 mètres, est à la contre-voie. La perche du lareng, du ma-

quereau et de la morue occupe ici près de 5000 marins. Apres les soixante d'ateliers de salaisons faisant vivre de 4000 à 5000 employés, des chantiers de construction, des bonderies, des filatures de lin, de chanvre, de jute, des fabriques de plumes métalliques et de ciment, etc.; voilà qui révèle une singulière activité.

Le cap *Grès-Ne*, qui est du voisinage de *Boulogne*, regarde de près la côte anglaise; les deux rivages, autrichiens, se tenaient, ne formant qu'une terre; l'isthme s'est brisé, livrant carrière aux eaux de la mer du Nord, par le détroit du Pas de Calais, dans la Manche et l'Atlantique. Mais les fèves de la desserte sont loyales; des deux parts, même formation crayeuse, mures comme les, même orientation du relief. La région du Weald, en Angleterre, est le prolongement des collines de l'Artois; la même mer qui déposait la craie en France la déposait chez nos voisins; les mêmes sédiments ont comblé le bassin de Paris et celui de Londres. La Manche n'est qu'un ancien val effondré dont l'écou, appuyé sur l'air le transversal du Pas de Calais, romait à la naissance d'une dépression opposée qui s'inclinait vers la mer du Nord. Edouard le duc de saint de partage, la d'écou de



BOULOGNE-SUR-MER : CATHÉDRALE, LE VIEUX CHATEAU.



passé à Bergues, pénètre en Belgique, qu'on appelle Furnes, se perd à Nieuport.

Des plages basses et monotones, à la merci des incursions marines, s'étendaient autrefois le long de la mer du Nord, de Calais aux bouches de l'Escaut : *Bergues, Bruges* en étaient les points d'arrêt, du côté de la terre. Le vaste territoire compris autour d'elles sur les eaux est désigné sous le nom de **Wateringues**, parce qu'on l'a desséché au moyen de rigoles d'évacuation, *watering uids*, en flamand, appuyées sur le tronc de l'E et des canaux. Les **Wateringues** commencent en aval de Saint-Omer, le long du canal de Neufosse. Au loin la terre émerge, découpée à l'infini par les fosses de drainage; des barrages, de petites écluses montent les moulins du réseau serré des canaux. Le long des berges, souvent plantées de saules, glissent les barques, seul moyen de transport de ce pays semi-aquatique. Au large et surgissant des *bars*, prairies basses recouvertes de nappes stagnantes ou coupées de tourbières, se levait l'abbaye de *Châtreaux, Ghistelles* et **Saint-Omer** sont les deux pôles de ce singulier pays. L'évêché de *Saint-Omer*, créé en 1559 par Philippe II, à la place de celui de Thierouanne, a cessé d'exister depuis 1801. Pour *Thierouanne*, humble village de la Lys, qui fut capitale des *Méruis* et siège d'un vaste diocèse, ce n'est plus qu'une église. *Saint-Omer*, 20 470 habitants, n'a point éprouvé pareille infortune; mais de sa collégiale de *Saint-Bertin*, il reste à peine une tour intacte, quelques arcades, une belle rose au portail, assez pour faire regretter l'irréparable. L'église *Notre-Dame*, une des plus intéressantes de l'Artois; le Palais de justice, ancien palais épiscopal érigé par Mansart; le musée archéologique ne sont pas d'une cité banale. **Bergues**, encore une ville de flamand, place de guerre fortifiée par Vauban, disputée cent fois et restant haut, quand même, sous le nord du xvi<sup>e</sup> siècle, le plus beau de la Flandre française. Dans ces étendues plates de la plaine du Nord, où les villes n'avaient pour se défendre aucun relief capable d'offrir un refuge immédiat en cas d'alerte, il fallait voir venir de loin, surveiller l'horizon de la mer et de la terre. Le beffroi était un vigileant sans lequel on ne pouvait vivre, le symbole aimé de la cité patrice que fut, au moyen âge, la cité flamande 1786 habitants.

**Dunkerque** 38 830 habitants, s'est fait face dans un delta où convergent les canaux de Bergues, de Mardyk et de Furnes, au rendez-vous commun du port. La statue de Jean Bart, coulé en bronze, par David d'Angers, s'élève au om de la ville. Les Anglais n'eurent pas de peine à émettre que l'entreprise osaise; aussi *Dunkerque* ne en est-elle tière.

Cette place, jadis aux ombes de Flandre, puis aux Espagnols, gardait le rebouché de la mer du Nord sur la Manche. Gonde envoya aux Espagnols, à l'éclat, deux ans plus tard, *Turenne* la reprendit et Gonde, ligue avec don Juan d'Autriche contre Louis XIV. Les deux illustres adversaires en vinrent à ex moins sur les *Dunes* usines, et Gonde il l'exot prévu, du reste, fut du 1608, *Dunkerque*



Étude de M. Mév.

LA COTE AU CAP GRIS-NEZ.

nous revenait. Vauban la fortifia. Fierma d'une citadelle. Mais le traité d'Utrecht 1713, devint la destruction de son enceinte fortifiée et le comblement du port. Ceci était fait de *Dunkerque*, Retenue par Louis XV, l'Angleterre, acharnée à sa ruine, n'eut de repos qu'après avoir obtenu par la paix d'Aix-la-Chapelle, et fut confirmée au traité de Paris 1763, le demantèlement de la place.

Le *Beffroi* de *Dunkerque* n'est qu'une tour d'emprunt, clocher disjoint de *Saint-Eloi*, bel édifice à cinq nefs, de style ogival, œuvre du xiv<sup>e</sup> siècle, dont plusieurs travées ont été abattues pour livrer passage à la rue de l'Église. Du haut de son Beffroi, haut de 90 mètres, la ville paraît tout à clair; à l'ouest, au delà de *Saint-Jean-Baptiste* et du pôle de la Marine, l'appareil compliqué du port, le long du quai des *Hollandais*, en bordure du bassin du Commerce, le va-et-vient des bateaux; l'île de la ville, magnifique construction moderne, dans le style de la Renaissance; le *Musée*, halle aux poissons, d'un mouvement si pittoresque; en haut, vers le nord, la chapelle de *Notre-Dames-des-Dunes* (xv<sup>e</sup> siècle), qui donna son nom à la ville



BEFFROI DE BERGUES.



Ferme à Besignuel.

FERME À BESIGNUEL, PRÈS DE BOULOGNE-SUR-MER.



égales; le *Beffroi* et le *Palais de justice*, le Musée font encore à la vieille cité d'académie et de magistrature un honorable cortège.

*Fort de Scarpe*, en aval de Douai, marque la dramatisation de la rivière : son cours principal rencontre *Mouchin* et laisse à gauche la forêt de ce nom, à droite, celles de Vicogne et de Baismes. Ensuite comme un dédale de ruisseaux et de rigoles qui sillonnent la région septentrionale du bassin houiller de Valenciennes, la *Scarpe* se dégage enfin, au-dessous de *Saint-Amand*, et rejoint l'Escaut, à 1 kilomètre en aval de Montagne, au pied du petit massif qui porte le fort de Maudre. Ce fort et le *Fort de Flines* permettent de régler, en cas de guerre, les inondations protectrices de la Scarpe et de l'Escaut. La *Scarpe* est navigable depuis Arras. Cours total : près de 101 kilomètres.

La *Sensée*, issue d'un sol crayeux, coule au nord à 2 kilomètres nord de Bagnone. *Haucourt* et ses sources constantes arquent sa venue au nord, à 20 kilomètres de l'ancien point d'origine. La *Sensée* gagne le nord et s'allarde dans la basse et humide plaine de Flandre. Sur 10 kilomètres, entre Echuse et Fichain, trois passages seulement permettent de traverser la rivière : à gas de guerre, les défilés pouvant éléver le plan d'eau à 2 mètres, cette plaine paraît infranchissable. Après avoir alimenté le *Canal de la Sensée*, la rivière se perd dans l'Escaut, rive gauche, sous les murs de Bouchain. Cours : près de 60 kilomètres.

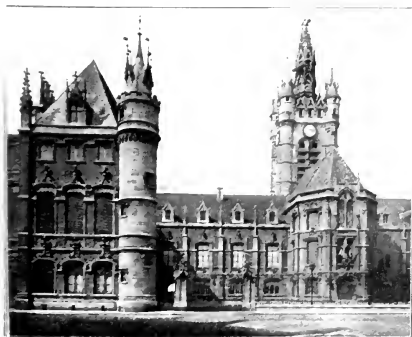
## Pas-de-Calais.

Superficie : 660 600 hectares. Cadastre : 75 000. Service géographique de l'armée : population : 1 065 133 habitants. Chef-lieu : Arras. Sous-préfectures : Saint-omer, Boulogne, Bethune, Montreuil, Saint-Pol. — 46 cantons, 904 communes; 10 corps d'armée. LILLE. Cour d'appel de Douai. Académie de Lille. Evêché d'Amiens suffragant de Cambrai.

Il y a deux villes dans Arras : 26 080 habitants : la vieille cité gallo-romaine des



ARRAS. — PLACE ET HÔTEL DE VILLE.



HÔTEL DE VILLE DE DOUAI.

*Atreux*, à depuis ville épiscopale, assise sur le plateau de *Roubaix*, au nord de la vallée du Crinchon; la ville neuve, qui se groupa autour de la puissante abbaye de *Saint-Waast*, fondée sur la rive droite de la Scarpe par le roi Thierry. Dans cette ville, Int Sigme, en 1335, le traité de paix qui reconstruisit Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et Charles VII.

En se groupant autour de l'abbaye, puis de l'Hôtel de ville, la vie laissa le quartier de Baudouin dans l'isolement au 14<sup>e</sup> siècle; la Préfecture et son parc y remplacèrent l'ancienne résidence de l'évêque, héritière elle-même du prétoire romain. Dans l'abbaye de *Saint-Waast*, fondée en 687 par saint Aubert et reconstruite au 15<sup>e</sup> siècle, la Bibliothèque, le Musée, les archives départementales sont à l'aise. L'Hôtel de ville, du 14<sup>e</sup> siècle, est le joyau d'Arras; l'antichambre d'Int Jacques Cœur; des arcades ogivales surmontées de riches fenêtres, sous une haute toiture à lucarnes, lui font une noble parure. Au beffroi, que surmonte une touronne d'un échappe au lion portant drapau, les vieilles cloches; celles du cimetière et du guet. Non moins évocatrices, à l'Hotel de ville, lorsque, entrées sous arcades, se présentent de style flamand, sous les toiles ornées et les vitraux en mosaïque, la foule de cultivateurs et de marchands, se presse, aux étages de marché d'Arras, au moyen âge, dut à l'industrie du tissage une noblesse universelle. Mais, trop proche des Flandres, l'industrie civile ne put tenir tête à une au si redoutable concurrence. La *dentelle*, au 15<sup>e</sup> siècle et





cardement terrible, monument commémoratif. Il ne reste à peu près rien des temples. La cité natale de Watteau et de Goussier possède une école des Beaux Arts, un musée riche en tableaux et en tapisseries de haute hain, l'église *Saint-Gregory*, avec sa tour cylindrique et gracieuse; *X tre-Hain*, bâtie dans le style du xvi<sup>e</sup> siècle et à l'époque en 1863, sous des dômes dignes l'intérêt. *Musée l'Idée* de la, construit au début du xix<sup>e</sup> siècle, dans le style de la Renaissance flamande, l'emporte sur tout le reste. Il n'y a plus de théâtre. Il s'est effondré en 1833, du haut de ses 85 mètres, hauts fourneaux, forges et aciéries. L'industrie dentellière, jadis florissante, a disparu.

**Condé-sur-Escaut**, où conflue la *Hayne*, fut le poste d'avant-garde le Valenciennes, en aval d'Anzin, sur le front d'un labyrinthe de canaux. Condé est à 6 kilomètres de la frontière belge. Mortagne, où flue la *Scarpe*, n'en est plus éloigné que de 1 kilom. 1<sup>er</sup>, 2<sup>es</sup>, 3<sup>es</sup> 100 kilomètres de cours français, l'*Esent* ntre en Belgique, par 16 mètres environ d'altitude. C'est dire combien son cours est lent et se prête à un mouvement de la batellerie.

En Belgique, l'Escaut descend lentement ses eaux limoneuses par journal, Anderdonk, Gand, où le rejoint la Les, rivière de Contrai, le Menin, d'Armentières et d'Aire, rivière française aussi, par son cours supérieur, jusqu'à l'flux duquel le fleuve à la marée attend, à Gand, plus d'un mille et son amplitude dépasse 4 heures. Contournant le pays de Waes, l'Escaut atteint Anvers, où il forme un large estuaire sillonné par les navires de deux mondes, et gagne la Hollande, où il se divise en deux véritables bras de mer : un, l'Escaut occidental ou *Huul*, vers la Zélande continentale et le de Walheren, Flessingue ; l'autre, *Escaut oriental*, *Oosterschelde*, 430 kilomètres, en 8 courbant le canal des forêts. Leuve est navigable à partir de Middelburg, où le canal de Saint-pierre lie ses relations avec la mer et l'Oise. A Gand, commence la navigation maritime.

## Nord.

Le réseau de Lille fut modeste :  
un simple bourgade encoir, au x<sup>e</sup> siècle,  
dans une ile qu'enveloppent  
les bras de la Deule, a situation entre  
la Scarpe et la Searpe, sur le front de  
la mer, en fait la position d'avant-  
garde des comtes de Flandre sur la  
frontiere française. Ils y avaient un



HÔTEL DE VILLE DE VALENCIENNES.

château fort, dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par la basilique de Notre-Dame de la Treille; ce fut, entre eux et leurs puissants voisins du sud, un sujet d'éternelles convulsions et de querelles sans fin. *Lille* devint ties de Bourgeois, Philippe le Bon résida volontiers dans cette ville; son activité croissante et sa richesse en faisaient la rivale heureuse de ses grandes seigneurs de Flandre. La domination espagnole n'arrêta pas son essor. Louis XIV prit Lille aux Espagnols, l'État; de moins en moins, la ville est fran-

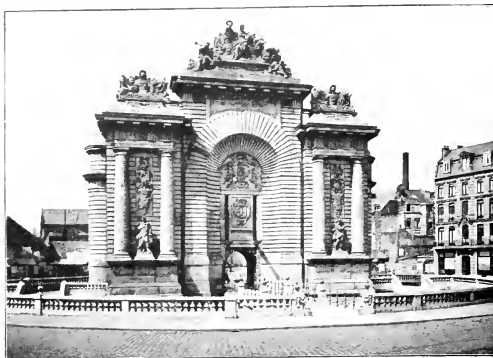


SAINT-OMER, ANGLAISE EGLISE, SAINT-BERTIN.

Par son extension continue, Lille (217 807 habitants) forme désormais deux groupements compacts : l'ancienne ville, où s'échelonnent, de Saint-Maurice à la Madeleine, le *Bourgeois*, *Notre-Dame-de-la-Treille*, au cœur de la bourgeoisie féodale l'ancien Hôtel des monnaies et le Palais de justice, le Conservatoire de musique et les Archives, l'ancien *Notre-Dame-de-la-Treille*, si jamais elle se termine, sera l'un des plus beaux édifices du Nord, *Saint-Maurice*, arrivée du x<sup>e</sup> siècle, restaurée au xiv<sup>e</sup>, porches en bois de grande hauteur, portées sur des stèles colonnes, sa tour élancée, ses vitraux, ses statues précieuses, méritent mieux qu'un regard, de l'ancienne ville à la nouvelle, l'Hôtel de cette last étape; il le rappelle, depuis 1874, l'ancien hôtel de *Blom*, bâti ou reconstruit, au x<sup>e</sup> siècle, par Philippe le Bel. L'autre aile vitale, le *bourgeois de la Lyauté*, soude les deux groupements inséparables de Lille, sur cet axe tendu, de la gare marchande

LA ROUBAISIENNE, la place de la République. Soulevons à l'air de la place Roubaix, que domine la statue équestre du général Faidherbe, par Montigny. Ici s'élevait le beau monument de la *Piété* et le *Palais des Beaux-Arts*, aujourd'hui détruit. C'est l'un des plus beaux et des plus riches musées de France : musée de céramique où les faïences et porcelaines de Lille courent avec celles de Delft, de Strasbourg, de Limoges et du Japon ; musée de la sculpture, peuplé de chefs-d'œuvre ; musée de peinture, avec des œuvres de Watteau et de Raphaël ; musée de dessins de Raffet et de Michel-Ange.

Voici les parages du Musée, *Faculté des sciences*, de médecine, de droit, Institut Pasteur, écoles des arts et métiers. A l'opposé de ce quartier, vont aux études, et sur le pavé extrême du boulevard de la Liberté, la *citadelle de Vauban*, véritable petite cité militaire, surgit d'une couronne de jardins ; à ses pieds, l'esplanade, plantée de tilleuls, suit le canal de la Houle. Dans le voisinage, le palais *Banquet*, pour les expositions et la belle construction en gothique flamand de l'Université libre. L'enceinte fortifiée serait d'un médiocre secours, bien que débordant largement la *porte de Paris* ; mais des forts puissants et de nombreuses batteries de l'entendent au loin les abords de la place. La population de Lille, la fertilité de son territoire, les canaux et les voies ferrées qui s'y croisent lui donnent une importance de premier ordre. L'industrie, source de sa richesse, y fait merveille : filatures, fabriques de toiles et de linge de fil, fils de lin, fils à coudre, fils pour les papiers, fils à dentelles. Les filatures et retorderies de fil de coton emploient 100 000 ouvriers et, avec la filature de lin et d'étoiles, produisent une centaine de millions. A côté de ces grands établissements, la mécanique est reine, des ateliers de ferronnerie,



LILLE : PORTE DE PARIS.

G. NO.

en 1800, que 8 000 habitants ; ils sont aujourd'hui 122 723. Mais Roubaix n'est qu'un chef-lieu de canton, le premier de tous à coup sûr : il n'y a même aucun chef-lieu d'arrondissement qui l'égalé. Petit bourg ignoré au x<sup>e</sup> siècle, devenu au x<sup>e</sup> siècle par une industrie embryonnaire, la ville naissante eut à se défendre contre le voisinage absorbant de Lille, sa puissante voisine. La laine est l'élément principal de l'industrie roubaisienne. D'autres matières textiles sont aussi employées, pures ou habilement mélangées : la soie, la shagpie, le coton, le lin, le jute. Etoffes brochées, cravattes, damassés, satins de Chine, draperies, cachemires, lainages, tissus pour vêtement et ameublement, tapis, etc., sortent de ses ateliers. Une école des arts industriels, sorte d'université des tissus, à la fois artistique, industrielle et commerciale, prépare à l'activité roubaisienne des tisseurs habiles, des dessinateurs avisés, des teinturiers ingénieux.

Né d'hier à la grande vie industrielle, Roubaix offre encore l'affligeant contraste de la vie précaire à côté de l'extrême richesse : ici, conduisant au magnifique parc Barbiéux, les opulentes constructions de l'avenue de Paris ; là, des ruelles sombres ou de longues rues morues que bordent les usines, avec d'innombrables estaminets où se débilit la bière aigre et l'alcool frelaté. Près du tiers de la population est belge d'origine. **Tourcoing** (82 644 habitants) se lie à Roubaix, on y file le coton et la laine importée d'Australie et d'Argentine. Des industries annexes au tissage, des fonderies de cuivre et de fer, des fabriques de rhicorce, de chocolat, de boîtes d'emballage, de coffres-forts, etc., complètent l'inventaire de sa vie industrielle. L'église *Saint-Christophe*, de style ogival ; le palais du Commerce, de style flamand ; l'hôtel de ville, Renaissance, sont des édifices récents.



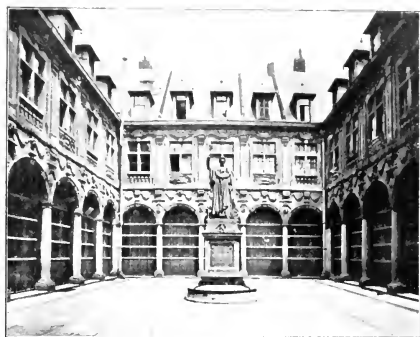
G. NO.

LILLE : PALAIS ROUBAIX.



CL. ND.

LILLE : PALAIS DES BEAUX-ARTS.



CL. ND.

LILLE : COUR DE LA BOURSE.

**Personnages historiques.** — *Alain de Lille* et *Gautier de Lille* ou Châtillon ; le premier, alchimiste ; l'autre, poète, <sup>xiii</sup> siècle ; *Baudouin IX* (1171-1206), comte de Hainaut et de Flandre, empereur d'Orient après la prise de Constantinople, en 1204, sous le nom de Baudouin I<sup>er</sup>, est au siège d'Andrinople et mis à la torture par Jeanne, roi des Bulgares, au <sup>xiii</sup> siècle, *Vilard de Honneur*, voyageur, archilivreur, et *Rupele Candiano*, ouvrier de la région de Cambrai, auquel on doit l'invention (s. toutes appelées latines) ; *Jeanne de Flandre*, femme de Jean IV, comte de Hainaut, prétendant au duché de Bretagne, assiégée dans Hainaut, 1342-43, elle combattit avec l'appui des Anglais contre Jeanne de Penthièvre, nièce de Charles de Blois ; *Jehan Froissart*, chroniqueur, né à Valenciennes (1333, mort vers 1400) ; le chroniqueur *Enguerrand de Monstrelet*, né en andre vers 1390, mort en 1453 ; sa « Chronique » continue celle de Froissart, 1400 à 1455 ; *Philippe de Comines*, né en 1455 d'une riche famille d'Ypres, écrivain et historien ; il servit successivement Charles le Téméraire, puis XI, Charles VIII, Louis XII, mort à Paris en 1511 ; au <sup>xvi</sup> siècle, les maîtres *Jean Bellegambe* de Douai, *Jean Gosuac* de Maudenge ; les sculpteurs *Jean de Boulogne* et *Georges Monneret* de Lille ; *Nic. Trouart*, né à qui, missionnaire jésuite en Chine (1577-1628) ; *Jean Barl*, intrepide marin, né à Dunkerque (1631-1702), le plus terrible ennemi des Anglais pendant la guerre de course ; *J.-B. Monnoyer*, peintre et graveur (1633-1699) ;

*Joseph-François*, marquis Duplex, glorieux fondateur de l'Inde française (1697-1763) ; *Ch.-Mer. de Cabonne*, homme d'État, né à Douai (1755-1802) ; *Ch.-François Impey*, dit *Bunouy*, 1739-1823, né à Cambrai, vainqueur de Valmy et de Jemmapes, conquérant de la Belgique en 1792 ; *J.-L. Watteau* (1684-1721), né à Valenciennes, l'un des plus gracieux peintres de genre du <sup>xviii</sup> siècle ; *J.-B. Desnoy*, 1714-1791, neveu de Goyan, né à Dunkerque ; *Ch.-Jos. Pinckaers* (1736-1799), imprimeur libéral, né à Lille, son fils, *Ch.-Louis Fleury Pinckaers* (1790-1835), auteur et éditeur distingué ; *Dominique-Bene Vandamme*, général français, né à Cassel (1771-1830) ; le maréchal *Joseph Mortier*, duc de Trévise, né à Gâteau-Cambresis (1768-1835) ; *Mme Marceline-Joséphine Desbordes-Valmore* (1786-1859), née à Douai ; *P. Gratry* (1805-1872), né à Lille, restaurateur de l'Ordre des Oratoriens ; *Félicien-Joseph Citiquet de Sauley*, archéologue et numismate (1807-1880) ; *Henri-Alex. Wallon*, historien et homme politique (1812-1903), né à Valenciennes ; les peintres, nés à Lille, *J.-B.-Joseph Wicar* (1762-1835), fils d'un charpentier ; *L.-César-Joseph Ducreux* (1806-1836), élève de Walther, qui, ne sans bras, se servit de ses pieds pour peindre ; les sculpteurs *J.-B. Coepoix* (1827-1875) et *Phil. Henri Lemaire* (1798-1880), nés à Valenciennes ; le général *Louis-Esprit Faidherbe*, né à Lille (1818-1889), vainqueur de Bapaume (10 janvier 1871) ; *Gustave Naudal* (1820-1893), chansonnier populaire, né à Roubaix.

## MASSIFS ANCIENS DE L'EST

### ARDENNE ET MEUSE

DANS le prolongement des épaisseurs crétacées et tertiaires de Flandre, les vallées du Brabant laissent paraître un fond de couches primaires qui ont été redressées. Celles-ci se manifestent, entre Charleroi et Namur, par la crête déconvenue boisée *Marquise*, plus loin par le *Contrex*, masse de schistes et de grès riches de sédiments carbonifères, dont les plissements, ayant eu leurs axes rasés, forment un plateau boisé, rude d'aspect et de climat. On y trouve l'*Ardenne*, région monotone de plateaux, au sol fait schiste décomposé, infertile et souvent tourbeux, que tranchent sillons profonds les vallées de la Meuse et de la Semois. On y trouve quelque variété : la *Famenne*, aux côtes arides, dont les laves tendres sont traversées de bandes marmorisées, dans l'une desquelles la *Lesne* a creusé la célèbre grotte de *Hou* ; au sud et à l'est, les *Fagnes* (terrains fangeux), terrasses uniformes tachetées de bruyères et de taillis malins, entrecoupés de marécages peu à peu transformés en tourbières. Ces terres, compactes et mal venues, ne sont le moins particulièrement de *rières*, sur le plateau de l'ouest de Charleroi, le commencement proprement la région ardennaise, pour s'étendre jusqu'aux laves de l'Eifel. Cette monotonie et froide contrée, dont l'altitude moyenne, plus proche de 500 mètres que de 300, atteint jusqu'à 700 mètres, mesure 220 kilomètres de long sur 10 à 50 de



CL. ND.

PELLE, A. NELLECHATEAU.

large. Elle fut autrefois couverte d'une forêt presque ininterrompue qui constituait un obstacle infranchissable de l'Esca à la Meuse, à la Moselle et au Rhin. Le gros massif forestier couvrait l'intervalle de la Meuse à la Moselle. Une terreur mystérieuse planait sur l'*Ardenne*, c'est-à-dire la *profonde* ; des monstres la hantaient. Depuis longtemps, la bache y a pratiqué de vastes éclaircies où végètent des populations claires.

Les plateaux froids et désolés des *Vannes-Fagnes* et du *Hain-Venn* couvrent à la partie la plus sauvage de l'Eifel ou Eifel noieuz. L'*Eifel*, d'origine



applies de sa fille, il n'eut point de douleur. Sa veuve, Isabelle Bonnet, continua d'habiter la maison. Mais, en 1438, cédant aux instances des habitants d'Orléans, elle consentit à venir habiter cette ville, avec son fils Pierre d'Arc, terre du Lys. Après le départ d'Isabelle, sa mère pour Orléans, la maison de Dommy revint au cast. Jean d'Arc, qui, avant le départ de Vanouleurs, remonta au royaume du roi et vint habiter son village natal vers 1468. Claude Arc, Claude du Lys, fut de la maison de son père Jean, et fut entermé, au-dessus de la porte, les ornements que nous voyons aujourd'hui. Pendant un siècle et quart, la maison de Dommy fut retenue par la postérité de Jacques d'Arc. Puis elle échut à ses collatéraux qui la vendirent, en 1586, à Louise, comtesse de Lu, dont les héritiers la cédèrent, à leur tour, le 15 juin 1700, à un Gerardin, Nicolas Gérardin, qui l'habitait en 1818, étant un vieux chat; après quatorze ans de service, ses blessures l'obligèrent à se retirer. Assez mal pourvu de biens, et chargé d'une nombreuse famille, il fut contraint de mettre en vente son petit domaine. Un noble prussien, un lord anglais, qui offrirent de l'acheter, furent écartés. Le Conseil général des Vosges, présidé par le duc de Saxe, décida d'acquiescer la maison de Nicolas à son gendre, et celui-ci consentit la vente pour une somme de 2300 francs, à la condition d'en rester gardien toute sa vie. Il mourut à Dommy le 10 octobre 1829.



MAISON DE JEANNE D'ARC, A DOMMY.

fut longtemps, au point de vue religieux, qu'une annexe de l'église, à 500 mètres, où se trouvait l'église principale, celle de Dommy, à l'opposé des trois autres; mais la porte d'entrée était placée à une distance, et l'entrée se trouvait au point de vue sous la tour qui surmontait le maître-autel. Encore que rebâtie, manifestement, l'édifice a conservé ses constructions anciennes. Il est à peu près hors de doute que la cuve baptismale, de caractère roman, qui s'y trouve, servait au baptême de la fille de Jacques d'Arc et d'Isabelle Bonnet.

Dommy ne fut pas, comme on l'imagine, un trou perdu, isolé du reste du monde. La grande voie romaine de Langres à Verdun par Neufchâteau, Vaucouleurs, y passait, en suivant la rive gauche de la Meuse, au bas du château de Botchevaux et du Bois-Chenay. Le village, dans la partie où se trouvait la maison de Jacques d'Arc et l'église, en prenant la direction de Neufchâteau, dépendait de la prévôté de Gondreville en Barrois, qui était de la mouvance de Lorraine, mais dont le roi de France était seigneur, depuis l'hommage consenti par le comte de Bar au roi Philippe le Bel, en 1301. Jeanne était donc une Lorraine et Barroisienne, mais sujette du roi de France, Charles VII.

Au pied du Bois-Chenay où Jeanne venait faire paître ses bêtes, la Meuse offre son ruban d'argent, tantôt luisante et claire, tantôt à demi voilée sous la frange légère des saules et des peupliers. Aux



JEANNE D'ARC, PAR P. DE BOIS.

classée comme monument historique, appartenant au département des Vosges, qui l'entourait et loge à côté un gradin; une grille enveloppe la cour et les beaux arbres qui l'ombragent. On a délogé les allemands, mais les anciens murs sont restés debout, et c'est bien là le demi-pignon, au toit incliné de gauche à droite et percé d'ouvertures dans le style du XV<sup>e</sup> siècle, qui habite Jeanne et ses parents. Dans la cour, à l'endroit même où Jeanne, alors dans sa treizième année, entendit ses premières voix, un groupe monumental de Meuse représente la France blessée, débilitée et laissant égarer son drapeau.

Jeune brandit, tandis que sa quenouille tombe et qu'un arc se tache à la jupe de sa gardienne qu'il ne veut pas laisser partir. Une oïve en accolade trilobée, trois couronnes se dressent au-dessus de la porte; celui de France en tête; à droite, le couronnes du Lys, et d'azur à l'épée haute d'argent, avec gardes et supports d'une couronne royale, et au-dessus de deux fleurs de lys, de l'or. Le blason fut donné par Charles VII à la famille d'Arc, et les descendants prirent le nom de du Lys. Jeanne d'Arc ne le prit jamais. Le sommet de l'ogive est décoré des attributs du Travail et de la culture, de la charrue et de la faucille, avec cette inscription: « Vive le Travail »; car la famille d'Arc appartenait à cette famille des cultivateurs qui honorent et font honorer le travail de la terre, qui se développent les corps robustes et les âmes viriles. L'église voisine est fort ancienne; un document de 1320 l'appelle « l'église de la Vierge », en fait mention, mais Dommy ne



PORTE DE LA MAISON DE JEANNE D'ARC.





Phot. de M. Robuchon.

LA MEUSE, AU PONT DE DOMREMY.

ss. Trois-Évêchés, Henri II les réunit à la couronne, en 1552. *Verdun* a soutenu un siège glorieux en 1870. Depuis que la France a été privée de sa frontière naturelle des Vosges, la place de *Verdun* est l'une de nos sentinelles avancées : Metz n'est qu'à 53 kilomètres environ. Toutes les hauteurs voisines sont couronnées d'ouvrages fortifiés : l'ensemble des forts, batteries, ouvrages de première et de seconde ligne compose un camp retranché dont le périmètre embrasse plus de 43 kilomètres. Le long des *côtes de Meuse*, une ligne de forts barre l'espace compris entre Verdun, sur la Meuse, et Toul, sur la Moselle.

Chemin faisant, la *Meuse* a capté, en aval d'Enville (célèbres carrières et de Commercy, la *Martoupe* sous Saint-Mihiel, le *ca de l'ère* à Maizy, puis celui de *Donpierre*. A Verdun commence la navigation officielle, peu importante depuis que le canal de l'Est a remplacé la rivière. Charny, Dun, Stenay où finit la *Wespe*, Pontilly et la *Wanne* animent ses bords; Monzon, Remilly la conduisent jusqu'à la rencontre du *Chiers*, important affluent de droite, venu par Longwy et Montmédy. **Longwy**, dont la forte position fut occupée même avant les Romains, est français depuis le traité de Nimègue 1678 : il fut alors doté d'une citadelle à la Vauban. Assiégée, bombardée et prise par les Prussiens en 1792, reprise après Valmy, reprise en 1815 malgré une énergique défense, elle investie et canonnée, à moitié détruite et réduite à capituler en 1870, la place cardée de ce passé belliqueux une assez libre allure, et sa colline qui surplombe de 120 mètres le cours de la rivière, et son *Longwy-le-Haut*, place de guerre avec ses deux portes de

France et sa place d'Armes, *Longwy-le-Bas*, ville industrielle, s'étale en amphithéâtre sur la rive droite du *Chiers*. **Montmédy** comprend au strict six groupes urbains. L'un, *Montmédy-le-Haut*, où se pressent, sur un rocher escarpé, l'Hôtel de ville et les casernes, l'autre, *Montmédy-le-Bas*, où se concentre toute l'animation, sur un terrain libre d'entraves, chef du passage entre Meuse et Moselle, au détour de l'Argonne, la place, isolée après le désastre de Sedan, bombardée à mort, fut réduite à capituler 12 septembre.

Dans un cercle de deux, **Sedan** 1936 habite. S'attache à la rive droite de la *Meuse*, au sommet d'un méandre que des rivières,

A la fin du x<sup>e</sup> siècle, Robert de la Marek, maître de *Sedan*, était aussi duc de Baillon. Son héri- tière, Charlotte de la Marek, avait pour mari le duc de la Tour d'Auvergne, petit-cousin du prince de la Tour d'Auvergne et duc de la Tour d'Auvergne. Son frère aîné, Maurice de la Tour d'Auvergne, acheta l'indulgence de ses intrigues, en cédant à Louis XIII sa principauté 1612.

*Sedan* s'enrichit, au x<sup>e</sup> siècle, par la fabrication des draps; de larges places, de belles rues bordées de grands logis du x<sup>e</sup> et du x<sup>e</sup> siècle revêtent une ancienne prospérité, le piton fin le drame qui, le 1<sup>er</sup> septembre 1870, à quatre heures du matin, par l'héroïque résistance de *Bazilles*, aboutit, malgré les charges héroïques du général Marguerite sur le plateau d'illy, à l'entourlement des 100000 hommes de Mac Mahon par les lignes du prince royal de Prusse et du prince de Saxe, comprenant en tout 240000 hommes. La lutte étant sans issue, il fallut se résigner à capituler 2 septembre. Dans cette même région de l'Argonne, **Rocroi** 2256 habitants, vit la glorieuse victoire du duc d'Enghien, depuis le *grand Condé*, sur les Espagnols 1643.

Le fort d'Hervan et ses deux batteries; *Borot*, sur son plateau, en lisière, de l'Oise à la Meuse; le fort de *Charlemont*, en grand- gué au-dessus de Givet; celui des *Ayelles*, à 3 kilomètres de *Mézières*, place aujourd'hui déclassée; enfin, la ville haute de *Montmédy*, la place de *Longwy* et ses deux ouvrages détachés sur la traversée du *Chiers*; ces postes fortifiés, posés sur le front méridional de l'Argonne entre Sambre et Moselle, constituent un service d'éclairage plutôt qu'une véritable ligne de défense. Il serait téméraire de trop compter, pour la sauvegarde de notre frontière du nord-est, sur la neutralité belge et l'opacité du plateau ardennais, encore moins sur les forêts qui fournissent un abri sûr pour couvrir la marche de l'ennemi.

**Mézières** est au cœur d'un bassin où la *Meuse*, après avoir reçu la *Bot* et la *Vence*, au détour de l'Argonne, hésite et multiplie ses méandres, avant d'orienter sa course vers le nord. Il fut un temps



VERDUN : PORTE DE LA CHAUSSÉE.



VAUXOTTIERS : FORT DE FRANCE.

on les vult. La Meuse s'étendait en une vaste Aisne et par là gagnait la Seine. C'est le chemin le plus grand aujourd'hui car les crêtes des Ardennes, les rochers crayeux d'Argonne, ne la seule au nord de la Meuse, ont subi pour lui barrière la plus forte. Seul une rivière d'apport, le ruisseau de la mer, gère de l'est de la lissure de Paris exprime l'entraînement des eaux vers le nord et le creusement de la fissure sinuée mène au cœur de l'Ardenne. Avant d'en franchir le seuil, dans cette plaine de *Mézières* qui fut un grand marais, la Meuse va et vient, rebrousse sur elle-même. Le cingle qu'elle décrit, de *Mézières* à *Charleville*, n'a pas moins de 8 kilomètres, pour un isthme de quelques centaines de mètres; presque aussitôt, à *Charleville*, nouveau méandre de 5 kilomètres, enveloppant le mont *Olympe*, pour un méandre de 500 mètres. Enfin la rivière se décide; les gorges schisteuses vont s'ouvrir. La Meuse, entre dans sa carrière héroïque.

Elle s'enfonce, et baigne d'une étroite bande de prairies entre deux versants abrupts et hautes rampes de raves, puis bien assombrée sous la roche schisteuse qui surplombe. Au seuil des dunes, voici *Namur*, ses ateliers de ferronnerie, ses armées, ses bandes de fer et de cuivre; la dentelure des **Quatre fils Aymon**; *Château-Repentir*, ruine féodale lissée sur un bloc de quartzite; *Laval-de-Montherme*, ses forges et ses fonderies; *Montherme*, sur un cycle de la Meuse, au débouché de la *Semois*, qui encaissent des sites forestiers et des lavins pittoresques; puis, *Lafont*, entre les sombres parcs des **Dames de Meuse**, ou **Rochers de Natfou**; c'est le passage le plus grandiose du cours de la rivière. Enfin, dans l'étrange entassement d'une boucle de 5 kilomètres au pied du *Malychiel*



Photo de M. A. Gellé

ROCHERS DES QUATRE FILS AYMON.

une large vallée, frôlant de sa rive gauche un promontoire escarpé que couronne la citadelle de *Charlemont*, du nom de Charles-Quint qui la fit bâtir, au XVI<sup>e</sup> siècle. Le grand *Givet* est de ce côté; le petit *Givet*, sur la rive droite, opposée, au débouché d'une rivinière ardennaise, la *Houille*, peuplée d'établissements industriels. *Givet* nous appartient depuis la paix de Nimègue, 1679. Louis XIV fit fortifier par Vauban cette position d'avant-garde; et si bien, qu'elle tint bon en 1815 contre les Prussiens qui ne purent s'en emparer de vive force. Cette ville, prédestinée aux rudes hasards de la guerre, a produit Méhul, auteur de délicates mélodies, 7 760 habitants.

Un peu au-dessous de *Givet*, la Meuse passe en Belgique, rallie en route la *Lesse* sinieuse, grotte de *Ilan*, arrose Dinant et rencontre la *Sambre* sous les hauteurs du château de *Namur*, *Huy*, où débouche la *Meuse*, l'industrielle *Semois*, *Égée*, la grande cité wallonne, au débouché du pittoresque sillon de *Vitthier*, escortant la rivière. Elle sépare le Limbourg belge du hollandais, passe à *Monstrecht*, et quitte le territoire belge en aval de *Marssegh*. Maas : Meuse, en hollandais, arrose *Bermonde*, *Roermond*, *Venlo*, un *Venlo*,

donne la main au *Wolff* ou *Rhin* de *Nimègue*, pour former l'île de *Bommel* et se confondre avec lui en amont de *Woudrichem*, enfin baigne le fond insulaire du *Biesboch*, que dégagent vers la mer le *Hollandsch Diep* et le *Haringhiet*. Mais la vraie Meuse suit une autre route : à *Dordrecht* elle se divise en deux bras : l'un, l'*Oude-Maas*, qui serpente à travers les îles zélandaises; l'autre qui, après avoir rallié le *Leek Lek*, bras septentrional du *Rhin*, baigne les quais de *Rotterdam*, passe en vue de *Schiedam* et gagne la mer, sous le nom de *Hetscheur Maas*.

Cours total : 950 kilomètres, dont 450 en France, 200 en Belgique, près de 300 en Hollande. Bassin total : 3 300 000 hectares; bassin français : 775 000 hectares. La Meuse roule 400 mètres cubes en portée ordinaire, à sa sortie de France, et sa largeur moyenne est alors de 100 mètres. A partir de *Troussay*, la *navigation* mentionnée se fait surtout par le canal de l'Est; dans le département des Ardennes, c'est la rivière, améliorée, qui sert aux transports. A *Pont-à-Bar*, débouche le canal des *Ardennes*, ouvert sur l'Aisne, vers *Rehuel* et *Bertry-au-Bac*.



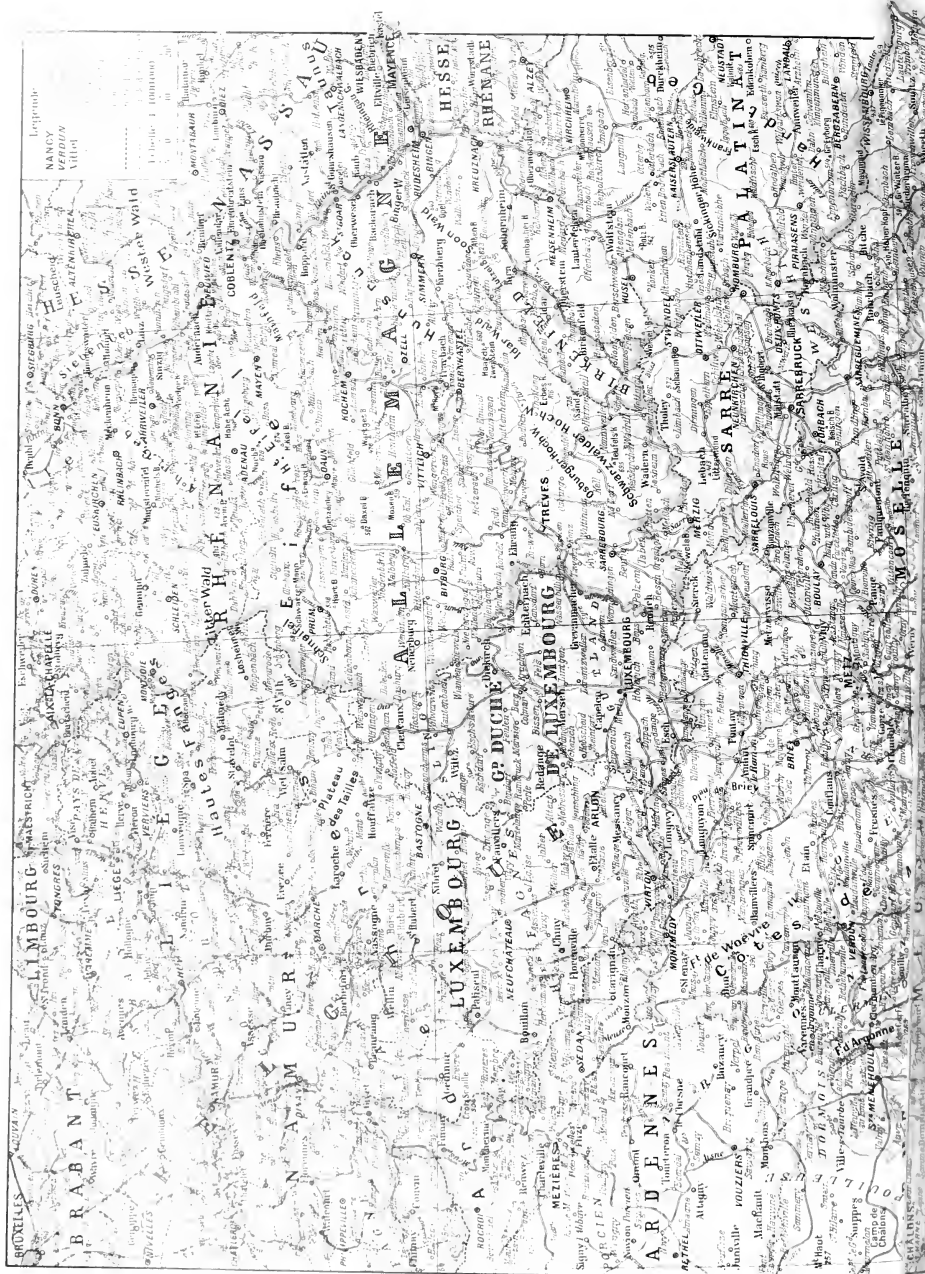
LA MEUSE ET LES DAMES DE MEUSE.

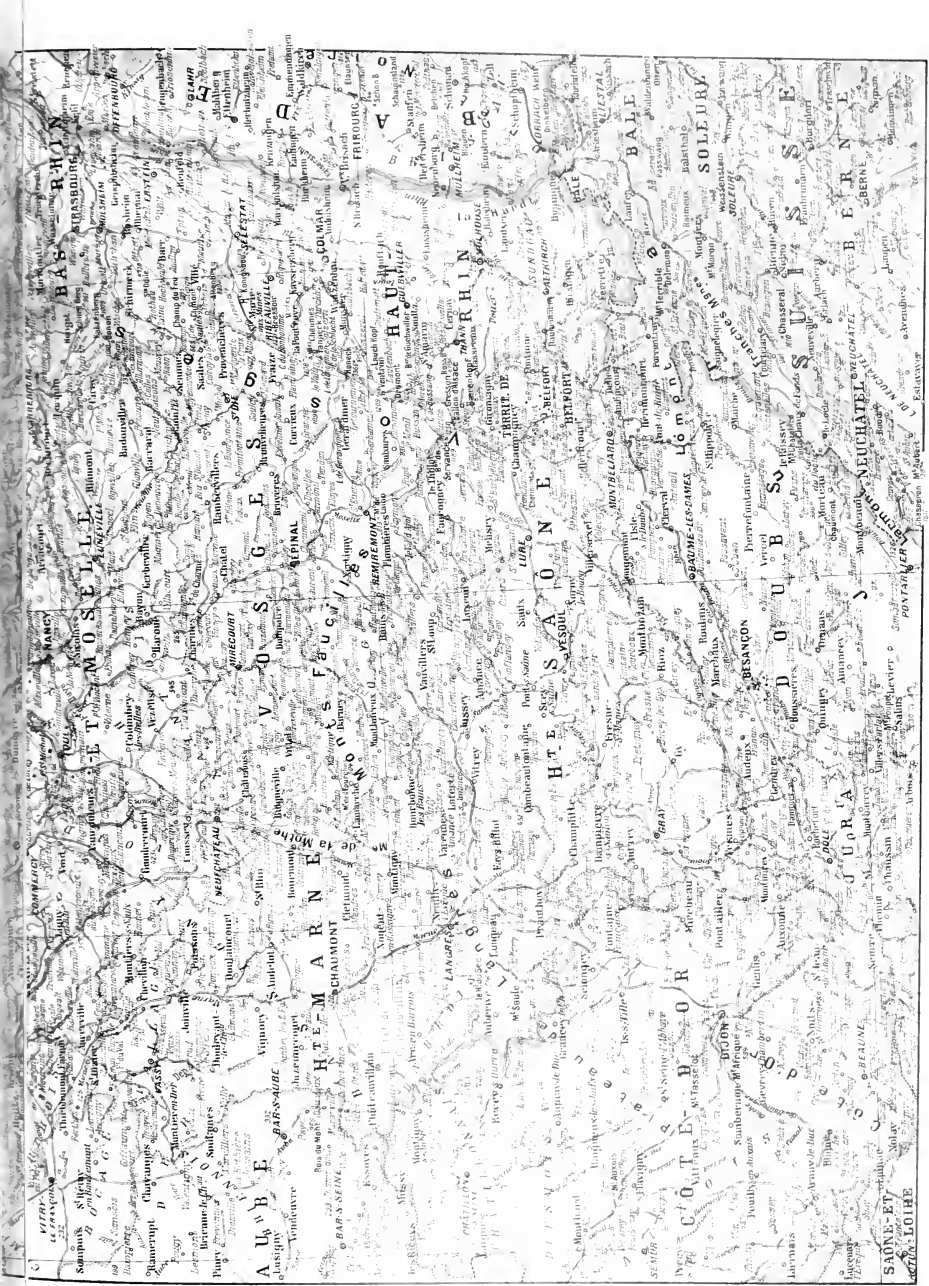
Gellé





# FRANCE DU NORD-EST









LA VALLEE DE LA MEUSE, A TOUL.

Photo de M. A. G. 12.

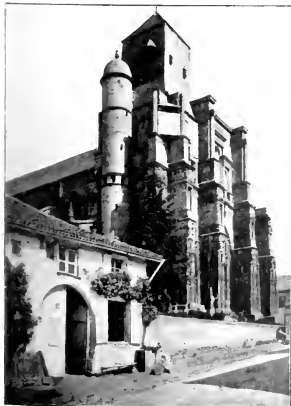
## DÉPARTEMENTS DES MASSIFS ANCIENS DE L'EST

## Meuse.

Superficie : 622 700 hectares. Cadastre : 623 900. Service géographique de l'armée. Population : 277 953 habitants. Chef-lieu : **Bar-le-Duc**. Sous-préfectures : **Montmédy**, **Verdun**, **Commercy**. — 28 cantons, 586 communes ; 6<sup>e</sup> corps d'armée. Carquois-sur-Main ; Cour d'appel et Académie de Nancy. Evêché de Verdun suffragant de Besançon.

**Bar-le-Duc** fut la capitale d'un petit Etat frontière qui commandait, au revers et à la pointe meridionale de l'Argonne, le chemin de ponde creuse

anciens édifices. L'église Saint-Pierre, à trois nefs, de style flamboyant, renferme l'étrange mausolée du prince d'Orange, René de Chalon, par le célèbre sculpteur Ligier Richier. Dans son hôtel Renaissance, le Musée, proche, voisine avec la rue évanescente des ducs de Bar. Du château qui défendait l'esplanade, il ne reste qu'un bâtiment sans intérêt, du xiv<sup>e</sup> siècle. Entre le château et Saint-Pierre, la *tour de l'Halloye*, du xiv<sup>e</sup> siècle, a été fort romanesque. Le maréchal Oudinot est une gloire de *Bar* : un monument lui est consacré sur la place Regnier, où s'élève la Préfecture, le Théâtre et la Poste. A mesure que s'éloignent les sources et les contrantes de la frontière voisine, la vie urbaine est descendue à mi-côte, puis sur les deux rives de l'Ornain, entre le petit canal des Limes et celui de la Marne au Blain, tandis que la vieille cité ducale se morfond sur son tertre. Plusieurs ponts traversent l'Ornain : l'un d'eux conduit à Notre-Dame, édifiée à quatre nefs, fière, par l'âge, de l'église Saint-Pierre, mais que défigurent une façade et une tour du xviii<sup>e</sup> siècle. *Bar-le-Duc* offre aux regards des confitures défilées, inépuisables fontaines, constructions mécaniques, tissages, ateliers de peinture sur verre. Bien qu'à l'ouest, éloignée vers l'est, la vallée de l'Ornain,



par la Meuse, du plateau de Langres à l'Ardenne. Cette place, occupée sur l'Ornain, offrait de la Meuse, tenant le chef des passages, de cette rivière à La Moelle, entre Châlons et Nancy, la Champagne et la Lorraine, aux- des ducs Philippe le Bel, assurant il le savez-mieux de tout le pays, dit *Barrois*. *Montmédy* s'élève sur le versant méridional de la Meuse.

Le chef-lieu, *Bar-le-Duc* 17 968 habitants, s'élève, depuis son histoire, l'ère d'avant-garde, la ville ville, au centre, sur le plateau, ses plus



BAR-LE-DUC. ALLAN-PONT.

Photo de M. A. G. 13.



## LES VOSGES

### NOTIONS GÉNÉRALES



Ch. BOUILLON.

UNE ALSACIENNE.

**Aspect.** — Vues du Rhin, les Vosges semblent un mur épais dont la crête, légèrement festonnée, barre l'horizon. Avec la chaîne parallèle de la Forêt Noire, qui leur fait face, de l'autre côté du Rhin, on dirait les doubles assises d'une voûte gigantesque qui se serait effondrée. Les géologues ont formulé cette hypothèse, comme étant l'expression d'un fait évident.

Le talus des Vosges n'est pas infranchissable, comme l'aurait rempart des Pyrénées centrales, ou découpé d'arêtes élevées, comme les Alpes. Ici la soudure des massifs est complète, mais leur peu d'élévation relative permet d'en gravir assez facilement les sommets, par le sillon des torrents. L'es-

calade est plus dure du côté du Rhin, sur le versant alsacien. Au contraire, la pente sur l'autre versant est douce; elle s'allonge, déroulant ses lacets par une suite de croupes échelonnées, jusqu'au plateau de Lorraine, dont les Vosges semblent être ainsi le mur de soutènement.

Les plus hautes cimes des Vosges ne sont pas distribuées le long de la chaîne principale; elles se groupent à la racine méridionale pour l'étayer; *ballons d'Alsace* et de *Servance*, *Rosberg*. Le sommet culminant, *Grand Ballon* ou *ballon de Garbiller*, est même détaché un peu à l'écart, sur la droite, comme un puissant contrefort de l'escarpement alsacien sur la plaine rhénane. On a voulu voir dans la forme arrondie des *ballons* l'explication du nom qu'ils portent. Mais l'aspect d'une montagne varie suivant le point d'où on l'examine; tel sommet qui paraît arrondi, vu de Lorraine, est au contraire abrupt du côté opposé; visible ou non, errant au delà. D'ailleurs, beaucoup des prétendus dômes vosgiens ne sont rien moins qu'arrondis. Le *ballon d'Alsace*, par exemple, se termine par un plateau et tombe à pic sur la vallée des Charbonniers; la tête du *Grand Ballon* présente l'aspect d'une cime à double bosse; le versant du *ballon de Servance* surplombe au-dessus de la Moselle. Que de montagnes désignées sous le nom de *ballon* ou *Belchen*, dans le dialecte alsacien, présentent des formes tourmentées et des escarpements très raides! D'autres, au contraire, comme le *Rothenbach* et le *Holneck*, qui ont absolument la forme d'un dôme, n'en portent pas le nom. Il faut donc admettre que *ballon* signifie autre chose qu'une forme arrondie. « *Belchen, ballon ou ballun*, avec les altérations diverses françaises ou allemandes, sont en réalité les formes différentes d'un même nom, suivant toute apparence, dérivé d'une racine commune. Les populations de langue française appellent *ballon* les montagnes nommées *Belch* dans les dialectes allemands. Au dire des archéologues, ces montagnes sont des sommets consacrés autrefois au culte de *Bel* ou de *Belen*, le dieu-Soleil des Celtes. De nombreux mo-



SOMMET DU BALLON D'ALSACE.

numents consistant en inscriptions, en autels, en pierres levées, rendent ou doivent rendre témoignage de ce culte disparu. » (Ch. GARD.)

### STRUCTURE DES VOSGES

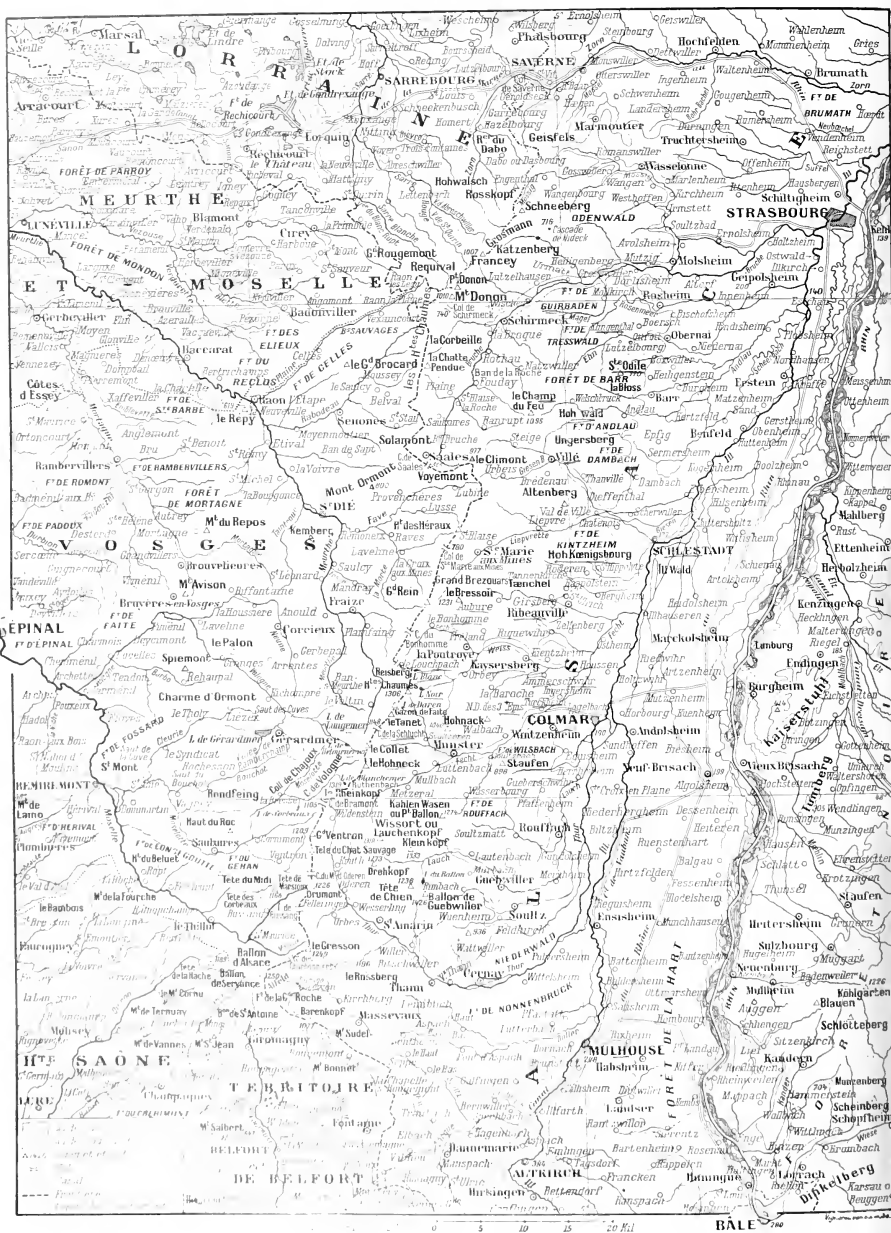
Les géologues distinguent dans la masse du soulèvement vosgien deux formations essentielles; *Vosges cristallines*, correspondant aux Hautes et Moyennes Vosges des géographes, jusqu'au parallèle de Rosheim au Donon; *Vosges gréseuses* ou Basses-Vosges, ajustées à la pointe des précédentes, de manière à les envelopper complètement d'un versant à l'autre, en formant un second massif, non moins étendu que le premier.

Les *Vosges cristallines* constituent le massif ancien de la chaîne, noyau résistant, sur les flancs duquel se sont formées, par étages successifs, des formations plus récentes qui forment, à l'est et au sud, une série de collines étagées. Les *Vosges cristallines* s'aminçissent en cheminant vers le nord; leur plus grande largeur s'étend de Thann à Remiremont. Elles ne sont point d'ailleurs uniformes; c'est une vraie mosaïque où domine la teinte rose des roches granitiques anciennes; *granite ordinaire, granodiorite, syénite amphibolite, peridotite*, masses auxquelles on peut joindre les roches feuilletées cristallines, *soures du granite, gneiss et mica-schistes*. Une large bande de *carbonifère* enveloppe, au sud, le soulèvement



Photo A. G. Lutz.

COLLINES SOUVAZIENNES : GILBSBERG ET LES RUINES DE SON CHÂTEAU.







ÉTANG DE BANAU.



LES BORDS DE LA SIMOUZE.

des Hautes-Vosges, du versant du Rhin à celui du Rhône, et forme le fond des vallées vosgiennes, de celle de Munster à celle du Breuchin, au niveau de Luxeuil. Le *carbonifère* se retrouve encore à la pointe septentrionale des *Vosges cristallines*, vers Villé, en gisements accompagnés du dévonien fossilifère. En maints endroits, le *carbonifère* est troncé de roches éruptives qui ont été l'objet d'exploitations actives en mines de fer, de cuivre, de plomb argentifère. De belles séries de minerais recueillies dans les musées d'Alsace, les noms même de Sainte-Marie-aux-Mines, Sainte-Croix-aux-Mines, le Creux, le *Stahlberg*, et autres désignations si communes, dans la région de Giromagny, Masevaux, Gérardmer, etc., rappellent de fructueuses entreprises, aujourd'hui en partie abandonnées. C'est encore dans l'atrait des roches cristallines et sur les lignes de fracture dues au contact des roches anciennes avec les formations secondaires que se font pour les eaux minérales.

**Eaux minérales.** — Les minerais de fer, la houille et le sel en Lorraine, le pétrole et l'asphalte en Alsace, la houille du bassin de la Sarre alimentent de nombreuses exploitations métallurgiques. Il y aurait eu, d'après la tradition, production d'eaux minérales en Alsace. Il en reste une douzaine peut-être, la plupart salines et ferrugineuses, quelques-unes alcalines ; mais aucune n'est thermale. Parmi les sources salines, on cite au premier rang : *Nied-chaum*, *Rubeménil*, *Baldern*, *Saultz-les-Bains*, *Saultz-sous-Forêts*, *Sierck*, près Thionville, sources salées de *Sulzbach*, *Saultzbaeh*, *Saultzwiller*, en Haute-Alsace, qui fournit une eau de table fort agréable.

En Lorraine, *Bossing*, outre ses eaux minérales froides, essentiellement reconstituantes, grâce à l'arséniate de fer et au manganèse, offre à ses hôtes l'air pur des hauteurs et les émanations balsamiques de ses forêts de pins. Attachés à la déclivité des monts, *Plombières-les-Bains*, *Bourbonne* et *Luxeuil*, forment un groupe, géologiquement homogène, de sources chaudes issues de même origine granitique. *Plombières*, dans un étroit valon, au climat tempéré et salubre, occupe un rang d'hôte par ses 27 sources donnant en 24 heures 750000 litres d'eaux minérales thermales : 20 à 71° ; sulfatées silicatées, sodiques et arsenicales. Avant les Romains, les Celtes y venaient chercher la guérison de l'intestin, du rhumatisme et des affections gynécologiques, de la névrose et des dermatoses irritables. *Bains Balaenun-bain* possède 11 sources principales d'eaux sulfatées sodiques faibles, avec trace d'arsenic, produisant 350 litres à la minute, avec une température de 28° à 34° ; c'est *Plombières* en réduction. A *Bourbonne*, les Romains avaient des Thermes somptueux, des temples, dont témoignent les fûts de colonnes, les chapiteaux, les débris de marbre et de porphyre, les monnaies, les ex-voto recueillis

sur place. Louis XIV y fit construire un vaste hôpital, car les eaux chaudes chlorurées, bromo-iodurées, lithinées, y sont d'une grande efficacité pour la guérison des blessures et le relèvement des organismes déprimés. *Luxeuil*, voir p. 248, dans le cadre de son ancienne cité adossée, offre aux baigneurs 18 sources chlorurées sodiques et ferromanganésiennes, les salines ayant une température de 30° à 32°, les ferrugineuses de 20° à 25°. Avant saint Colomban *vi siècle*, avant les Romains, les Celtes y fréquentaient.

Un troisième groupe d'eaux minérales froides alcalines s'est formé aux approches des *Vosges* ; celui de *Contrevauxville*, *Vittel*, *Marégnay*, *Doblenheim*, *Contrevauxville*, à l'origine du ruisseau du *Vail*, sa source du Pavillon, celles du Prince, du Quai, de la Souveraine, riches en *lithine*, la première surtout. D'une vingtaine de sources, *Vittel* n'en exploite que quatre, mais elles sont souveraines contre la goutte, la gravelle, les coliques hépatiques, les congestions du foie. Les eaux de *Marégnay* sont sulfatées calciques, froides, lithinées, contre les affections goutteuses, les coliques hépatiques, le diabète, l'alluménurie ; celles de *Doblenheim*, plus riches en sulfure que *Barèges* et *Eaux-Bonnes*, agissent contre les catarrhes des voies respiratoires, les maladies de la peau, la chlorose.

Les *Vosges gréseuses*, montées à la pointe des *Vosges cristallines* et excoarçées par l'érosion, s'étendent, du parallèle de *Mohémont-Darion* à la vallée de la *Lanter*, largement étalées sur le versant boréal et s'abaissant à l'est par gradins à peine sensibles, pour se fondre dans la plaine rhénane. Sur deux points seulement, les roches cristallines émergent de leur manteau de grès, au *Forêtthal*,



VUE GÉNÉRALE DE PLOMBIÈRES.





PERSPECTIVE DES TACS DE RETOURNEMENT DE LA LONGEMÈRE.

G. AND

tombe jusqu'à 500 mètres de profondeur. Avec le soulèvement voisin du *ballon de Sciermes*, entièrement français, le *ballon d'Alsace* constitue un groupe hydrographique important et commande les routes de communication d'un pays à l'autre.

De là descendait la *Doller*, affluent de l'Elle; le ruisseau de *Saint-Nicolas*, la *Mohlbach*, la *Saracense*, rivière de *Belval*, et, sur la gauche, la *Lesaine*, qui par le fossé de l'*Albine* va grossir le *Doubs*; puis le *Bahin* et l'*Oignon*, le *Breuchan*, nourriciers de la *Saône*; enfin, à la base septentrionale du ballon, le sillon de la *Piedle*, torrent de la Moselle naissante, et la profonde coupure de la vallée des *Charlammours*, ouverte de la Moselle à la *Doller*.

Le *Hohneck* 1366 mètres est le sommet culminant des *hautes Vosges* françaises. Bien que ce massif de granite soit moins élevé que le *Grand Ballon*, il doit à sa position centrale sur la chaîne un rôle important; c'est un nœud hydrographique de premier ordre et la clef du principal passage des Vosges, la *Schlucht*. Ses flancs ne sont point découverts, mais présentent une masse arrondie, sur l'un et l'autre versant, un falaise facilement par le sentier frontière qui s'ajuste au col de la *Schlucht*, à travers des bois de hêtres; la cime est garnie, sans aucun bouquet. Mais, tandis que, sur la pente loraine, vers le sud-ouest, le petit lac de *Blanchemer* abrite ses eaux diaphanes dans une coupe verdoyante, entre les escarpements du *Hohneck* et du *Montalbéty*, se creusent à l'est la gorge de *Frankenthal* et le cirque alpestre de *Waterspél*.

Le *Hohneck* est le *Saint-Gos-*

thard des Vosges; il donne, d'une part, les sources de la *Mourthe*, de la *Vologne* et de la *Moselle*; ruisseaux nourriciers de la *Moselle*; de l'autre côté, les torrents de la *Thur* et de la *Ficht*. Ce dernier ontre avec la *Vologne*, par le col de la *Schlucht*, entre le *Hohneck* et le *Tanet*, la grande route d'*Epinal* *Gérardmer* à *Monster* *Culmar*. Mais la montée diffère sur chaque versant. Du côté lorain la pente douce,

amène, suivant les cascades, sont des *Cures* et les ruines de la *Vologne* bavarde, gravit les rebords élevés du lac de *Longemer* sous un dôme de sapins gigantesques qui montent, de la nappe miroitante.

Le col de la *Schlucht* est à 1150 mètres d'altitude et à 216 mètres, en contrebas du *Hohneck*, c'est la frontière; des poteaux à l'angle noir l'indiquent sur la route. On compte 13 kilomètres jusqu'à, depuis *Gérardmer*, et 17 kil. 3, dans l'autre direction, jusqu'à *Monster*.

Mais l'altitude de *Monster* étant inférieure à celle de *Gérardmer*, la route tombe en moyenne de 33 millimètres par mètre sur le versant alsacien, tandis qu'elle s'élève de 32 millimètres seulement du côté de la Lorraine. La route alsacienne de la *Schlucht* est donc plus escarpée, du col on aperçoit *Monster*, par un temps clair.

Le col de la *Schlucht* est le passage central des Vosges; les autres se distribuent au nord et au sud en deux groupes. Au sud, les chemins qui relient le val de la *Thur*, venant de la *Moselle* et de la *Moselle* par les cols de *Banant*, d'*Ellen* et de *Banang*. Une voie ferrée remonte la vallée de la



G. AND

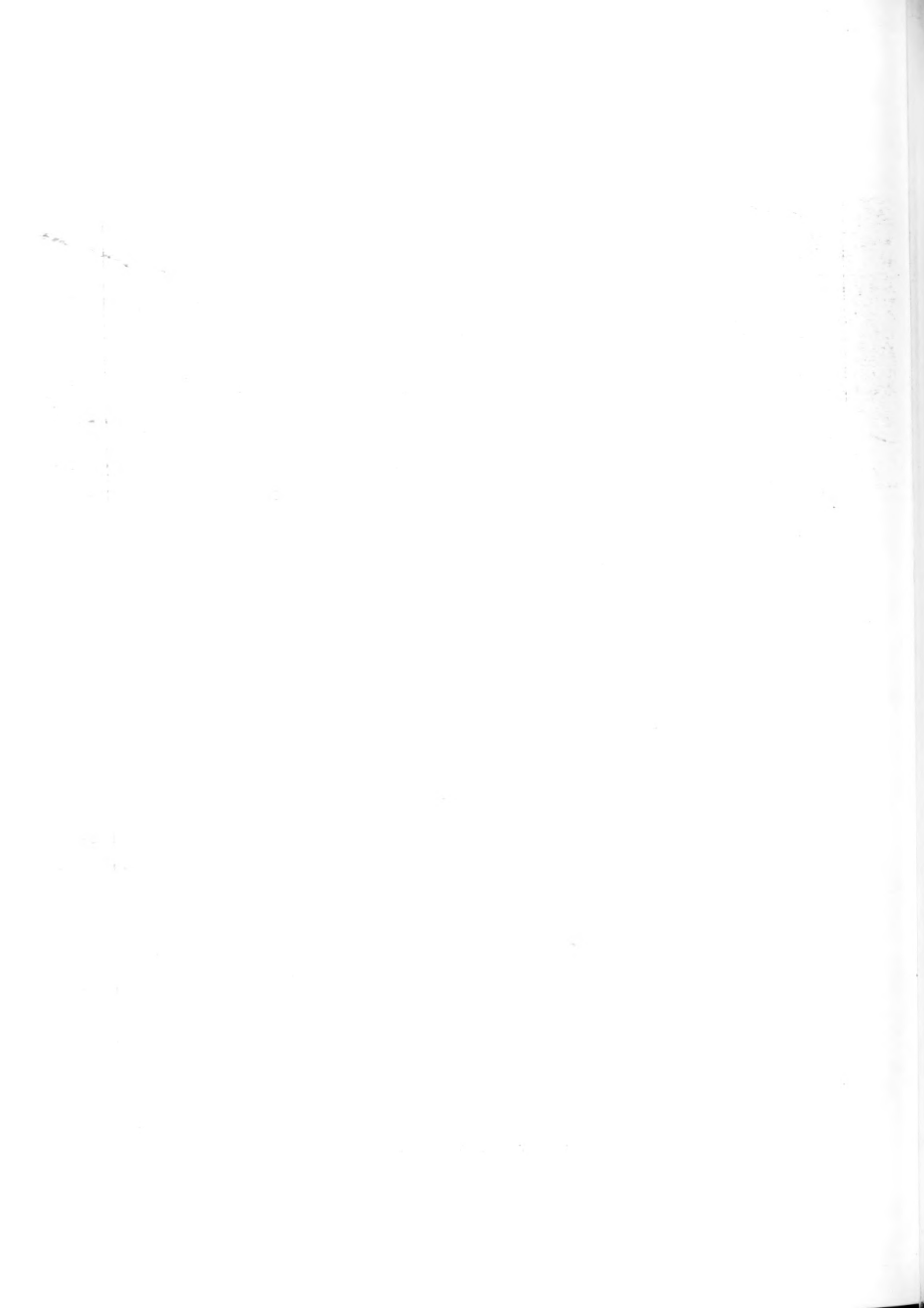
CASCADE DE LA LONGEMÈRE.





Forêt de St. Jov.

FORÊT DES VOSGES.







CHALET DES VOSGES. — A. KNOLLER.

C'est là tout, comme on le voit, les sommets des Vosges que la nature a garni de la fée, au-dessus de leurs forêts : le *ballon d'Alsace*, le *Hohentwiel*, le *Donon*, dominant ainsi de leur tête cimenée une chaîne de bois épais. Le long de la chaîne se succèdent ainsi les vallées, les champs élevés et découverts qui forment de bons pâturages, à l'exception de 60. Tout dans les forêts qui couvrent les pentes se trouvent se former par des buissons de hêtres nains, de hêtres nains, la plus chétive. Ces buissons sont généralement défrayés, et on les utilise au nord-est par le vent du sud-ouest, de manière à ne pas perdre d'arbres les parties supérieures des montagnes. Les buissons sont donc le plus, le dépérissent des montagnes, et on les utilise au nord-est par le vent du sud-ouest, de manière à ne pas perdre d'arbres les parties supérieures des montagnes. Les buissons sont donc le plus, le dépérissent des montagnes, et on les utilise au nord-est par le vent du sud-ouest, de manière à ne pas perdre d'arbres les parties supérieures des montagnes.

Le fromage est fabriqué dans les chalets, et il est de deux sortes : *cas* et *mozzarella* ; chaque *mozzarella* lait descendre journellement produit de la veille ; mais les grandes exploitations conservent leurs fromages, dans des caves aménagées sur place. Il se fait un grand commerce de fromages : à elle seule la vallée de *Monster*, qui fabrique les plus réputés, peut en fournir 170 000 kilogrammes.



CL. BRETHERTON.

VENDANGES À RIGUEWIHR.

*La Pontonne, La Baroche, Guebwiller, Saint-Amarin, Kirchberg* vallée de *Masevaux* et plusieurs Sociétés, celle de *Lucelle* en Sundgau, les sociétés *laitières* de *Mulhouse*, de *Colmar*,... pratiquent cette fructueuse industrie. Sur le versant lorrain des Vosges, la *Bresse*, *Corinmont*, *Remiremont*, *Saint-Dié*, surtout *Gérardmer*, *Gérardmer* produisent des fromages renommés. « Sans Nancy et Gérardmer, que serait la Lorraine? »

## CLIMAT

La température moyenne des montagnes, à l'altitude de 1 200 mètres, varie entre 5 et 4 degrés centigrades ; on peut habiter toute l'année l'hôtel-chalet de la *Schlieth*. Les *Vosges*, en effet, bien que sommées pendant l'hiver à un froid très vif, n'ont pas de neiges perpétuelles, à l'exception toutefois de certains cirques abrités qui la conservent d'octobre à juin. Au printemps, les précipitations sont abondantes et les orages, fréquents durant l'été, provoquent une chute de température très sensible. Ces écarts de la chaleur au froid caractérisent la plaine d'Alsace, dont le climat est essentiellement continental ; on cite certains jours où le thermomètre a varié de 15 ou même 20 degrés, à la suite d'un orage, dans une seule journée. Mais l'automne des montagnes est souvent admirable ; maintes fois, les bergers des hauts sommets ont pu voir sur les deux versants de la chaîne des brumes épaisses étendre leurs flancs humides et froids sur la basse plaine d'Alsace ou le plateau de Lorraine, tandis qu'ils baignaient eux-mêmes dans un air pur et limpide sous un soleil radieux.

A mesure que l'on s'élève dans les Vosges, la température diminue d'un degré environ, pour 150 à 200 mètres d'altitude croissante. Mais cette diminution n'est pas égale pour toutes les saisons. Plus la haute montagne, exposée sans abri aux ardeurs du soleil, a été chauffée durant le jour, plus l'air des basses régions s'élève rapidement le long des versants ; au



CL. BRETHERTON.





A. B. M. 1911-1912

## L'INTÉRIEUR ALSACIEN.

contraire, la montagne, refroidie par l'effet du rayonnement nocturne, laisse tomber sur les vallées des nappes d'air frais. Il se produit ainsi, de la montagne à la plaine, comme une marée montante et descendante de brises tièdes ou fraîches qui modifient sensiblement la température des vallées et des sommets.

Les températures moyennes observées donnent, d'après G. Bleicher les Vosges, Baillières, pour le versant alsacien, à :

	Altitude	Hiver	Printemps	Été	Automne	Année
Strasbourg . . .	115 m.	1°3	10°	18°2	10°	9°8
Colmar . . . . .	200 m.	2°6	10°1	19°2	10°3	10°6
Wesseling . . .	137 m.	0°2	8°3	17°7	6°6	8°4

pour le versant forain :

	Altitude	Hiver	Printemps	Été	Automne	Année
Épinal . . . . .	338 m.	1°6	9°6	17°6	10°	9°7
Saint-Dié . . .	343 m.	3°6	10°	19°	9°4	10°3
Nancy . . . . .	217 m.	1°3	9°	17°7	9°4	9°4

La pluie recueillie en année moyenne sur la région des Vosges donne : 672<sup>mm</sup> à Strasbourg, 179<sup>mm</sup> à Colmar, 1 208<sup>mm</sup> à Wesseling, 950<sup>mm</sup> à Épinal, 1 060<sup>mm</sup> à Saint-Dié, 786<sup>mm</sup> à Nancy. Tandis que les pluies d'été l'emportent dans la plaine d'Alsace, les montagnes ont surtout des pluies d'hiver et de printemps. Les chutes abondantes de neiges hivernales aggravent encore l'excès de l'eau dans les parties supérieures de la chaîne, comme à la Schlucht, par exemple, où l'on a vu tomber 2 mètres de neige en 48 heures. D'un versant des montagnes à l'autre, le climat d'Alsace est plus sec et plus froid; celui de Lorraine, moins excessif, plus humide. Cela vient de ce que, sous l'impulsion des vents dominants de l'ouest, les nuages, gravissant le versant forain, déposent en majeure partie leur humidité au contact de la chaîne et n'arrivent qu'appauvris sur les collines sous-vosgiennes d'Alsace et la plaine du Rhin.

Il faut cependant s'éloigner des Vosges pour trouver, en Lorraine, les arbres fruitiers et la vigne qui prospèrent jusqu'à 400 mètres d'altitude dans les vallons alsaciens. On chercherait en vain à Gérardmer les raisins qui mûrissent à Thionville, Bagny-sur-Meuse, Toul, Reims. Les vignobles alsaciens tiennent un bon rang : leurs produits sont plus secs, plus chauds que ceux du Rhin; les vins vigoureux d'Alsace l'emportent sur ceux du Palatinat.

## LES EAUX

## VERSANT ALSACIEN

Les cours d'eau alsaciens des grandes Vosges présentent une ordonnance remarquable. Aux deux extrémités de la chaîne, les courbes opposées de la Thur et de la Reuche, unies en leur sommet par la crête des montagnes, développent un grand arc de cercle dont la corde de base est tracée par l'Elbe, fossé de drainage transversal du versant alsacien. Dans l'intervalle, deux groupes, formés par la Ficht et la Weis, la Lepprette et le Gieuv, combinés deux à deux, débouchent des montagnes, l'un à la hauteur de Colmar, l'autre

vers la Saône, et vont au service commun. Sur les flancs de ce vaste arc de cercle, la Thur, à gauche, est dominée extérieurement par la courbe de la Doller, venue du ballon d'Alsace et dirigée par les pentes du Ballon-lept sur la plaine alsacienne; de l'autre côté de la Reuche et à l'extrémité des moyennes Vosges, l'ancien sillon de la Zorn creuse à Savigne le fossé terminal de la chaîne.

Même analogie dans le développement et la vie de ces vallées. Leurs torrents naissent à la racine d'anciens glaciers dont les moraines frontales superposent, en travers de l'axe, des terrasses étagées par gradins vers la plaine; ou bien les eaux emprisonnées dans des cirques forment de petits lacs de montagne réguliers des torrents, à la fonte des neiges, et réservoirs d'eau naturels, pendant l'été. Ainsi le poli lac de Savigne, dans la haute vallée de la Doller; celui du Grand Ballon, qui s'écoule par le Seebach dans la Lauch, affluent de la Thur.



A. B. M. 1911-1912

## PÊCHES À BUSWILLER.



A. B. M. 1911-1912

## PÊCHES À BUSWILLER.



CHATEAU DE LAVAL, A SAINT-AMANT.



SACRÉ DE LA GUYE, PRÈS REMIREMONT.

Plus haut encore, et tapé sous les chaumes, à l'abri de la crête, le lac de *Duval* envoie son tribut à la *Fecht*; dans le voisinage, les lacs d'*Orbey*, le *Ner* et le *Blanc*, s'écoulent par la *Weiss*, rivière sœur de la *Fecht*. Compagnes aux lacs du versant occidental, ces deux ne possèdent pas un caractère agreste et sauvage. Dans une cuvette de grès et d'argile comme à l'emporte-pièce au flanc de la montagne, le lac *Noir* s'écoule sans des escarpements abrupts que couronnent, à droite de hauts massifs de sapins, à gauche des blocs arides semés de petits champs buissons. La cascade qui tombe de 20 mètres au bout du lac se dépose lentement une plage de sable stratifié sous les blocs. On peut, suivant des yeux la chute d'eau, remonter jusqu'à la crête en gradins, jusqu'aux neiges qui persistent encore en septembre de juillet, à 200 ou 300 mètres plus haut. En dépit de son nom, le lac *Noir* est parfaitement limpide et transparent, et, malgré la chaleur, encastré entre ses hautes parois, fait l'effet d'un miroir d'eau jusqu'à 2 mètres de hauteur.

Le lac *Noir* est à 280 mètres d'altitude, le lac *Blanc* à 1054 mètres; près de *Blanc-Redon*, qui est son émissaire, celui-ci rallie les eaux du lac *Noir* et de la source de *Orbey* le torrent de la *Wol*, tributaire de la *Fecht*. Au pied, de sortie de chaque lac, une moraine frontale, celle du lac d'un ancien glacier, faite de cailloux et de blocs tourmentés par le feu, offre un tourbillon compact et solide sur lequel

on a eu l'idée de construire une digue pour contenir le trop-plein des réservoirs. Ces barrages s'élèvent à 6 mètres pour le lac *Blanc*, 11 mètres pour le lac *Noir*, au-dessus du niveau moyen. Du côté du lac, un parapet protège l'ouvrage contre l'effort des vagues. Grâce à ces barrages, le danger et les ravages des inondations sont à peu près écartés, et lorsque les ardeurs de la canicule dévorent la plaine, buvant l'eau des rivières, une réserve de 3 millions de mètres cubes assure aux prairies une irrigation salutaire et le mouvement aux usines qui vivent de la marche du torrent. L'heureux succès des barrages d'*Orbey* a provoqué de divers côtés la construction de retenues semblables dans les vallées de *Münster* (la

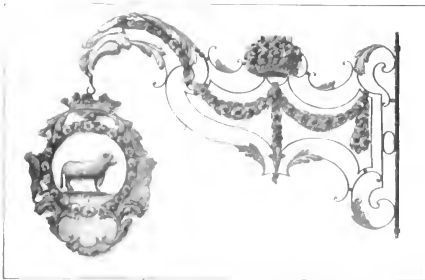
*Fecht*, et de *Saint-Amarin* (la *Thur*, de *Guebwiller* (la *Lauch*, de *Mosserotte* (la *Boller*). Et ce n'est pas l'un des moindres traits pittoresques des vallées vosgiennes que cette activité du torrent traité de celui de l'industrie humaine; le roulement des eaux à côté de celui des machines.

La vie industrielle est intense dans les vallées de la *Thur*, de la *Lauch*, de la *Fecht*, de la *Laprette*, de la *Bruche*; mais celle de la *Thur*, comme un rayon écarté de la grande cité voisine, Mulhouse, est particulièrement remarquable. *Thann* et ses fabriques de produits chimiques, intimement liées au développement de l'industrie textile, *Mulawersbach* et ses filatures de laine, *Saint-Amarin*, *Wessling*, *Kröhl*, qui travaillent le coton (filature, tissage, blanchiment, impression) et jusqu'à *Waldenstein*, au cœur même des montagnes, marquent les étapes industrielles de la vallée. Au-delà, des cols de *Bramont*, d'*Oberer* et de *Bussang*, *Wessling* domine le centre de la région, du haut de sa moraine transversale, dicée de blocs, de galets schisteux et de fragments divers entassés en terrasse au front d'un ancien glacier. L'énorme barrage est coupé en deux par le torrent, les moraines frontales, analogues à celle de *Wessling*, se rencontrent dans les *Vosges* (à 680 mètres, dans la vallée de la *Fecht* à 430 mètres, *Kirchberg*, dans celle de la *Boller*; à 450 mètres *Girumay*, dans celle de la *Sarreguise*, où les corps de polissoir du glacier sont particulièrement intéressants à observer; enfin à 420 mètres *Lompet*, dans la vallée de la *Moselle*). D'après Ch. Girard.

## VERSANT LORRAIN

La *Moselle*. Née par 725 mètres d'altitude, à proximité du col de *Bussang*, la *Moselle*, source d'un humble ruisseau moins abondant et plus court que le torrent du *Petit Gazon*, dévale du *Devant*, qu'elle rencontre au début de sa carrière, se dirige au sud-ouest, par *Bussang*, vers *Saint-Maurice*, comme si elle devait aller par là vers l'Oignon et descendre avec lui vers la Saône. Sous l'éperon du Ballon de Servance qui lui barre l'horizon du sud, elle se redresse vers l'ouest-nord-ouest, va, vient, glisse sur les sables détrempés accumulés dans sa vallée, écumine sur les gros blocs morainiques poussés par les anciens glaciers, frémit sur les rapides, bondit en cascades, gronde dans les défilés, charme de son frain muette les clairières de gazon et d'ailée de ses clairons les rochers endormis des grandes sapinières. La vie court avec elle, de serries en filatures et en tissages, échelonnées sur ses bords.

La haute *Moselle* baigne Fresse, le Thillot, happe le *Ménil* dans les prés de Ramonchamp, se contracte devant la Roche, aux Maix, en



LA MOSELLE, VERSANT LORRAIN.



LE LAC DE LONGEMER AU DE LA ROUTE DE LA SURELLE.

C. S. D.

aval de Rupt, et recueille, un peu au-dessus et non loin de *Reimereumont*, la *Moselotte*, ou *petite Moselle*, qui, venue de plus loin (35 kilomètres contre 40) et émissaire du *Hohneck* (1366 mètres), sommet culminant des *Vosges Françaises* depuis l'annexion, ne le cède guère à sa rivale pour l'abondance des eaux, l'étendue de son bassin et le pittoresque de ses rives. Nourrie de plusieurs sources, dont l'une, la plus belle, se nomme la *fontaine de la Duchesse*, la *Moselotte* se forme de deux petits torrents : la *Moselotte des Frépières* ou *déjà le trop-plein du lac de Blancheval* et du *lac du Carboin*, et le *Chapour*. Elle traverse Cornimont et, décrivant une courbe parallèle à celle de la haute Moselle, gazonne, par Saulxures, Vagny, où conflue le *Bouchol*, célèbre par sa cascade, prend, à Saint-Amand, le *rupt de Cleurix*, non moins fameux par sa chute du *Saut de la Vierge*, *Moselotte* et *Moselle*, les deux sœurs, se rencontrent par environ 385 mètres d'altitude.

**Reimereumont** (1090 habitants), qui est proche, rappelle saint Romaric, disciple de saint Colomban, qui, au *xvi<sup>e</sup> siècle*, fonda, sur une colline, le *Saint-Mont ou mont de Reimere*. Romaricmont Reimereumont, deux monastères, dont l'un, fixe plus tard près de la Moselle, fut cet illustre Chapitre de dames chanoinesses dont l'abbesse, investie d'une véritable puissance souveraine, ne relevait que du pape au spirituel et de l'empereur d'Allemagne pour le temporel. Elle était élue par le chapitre, composé de cinquante religieuses de la plus haute noblesse. A leur avènement, les durs de Lorraine, comtes de *Reimereumont*, venaient en cette ville et Lys n'ont serment de maintenir les privilèges du Chapitre et des habitants.

L'ancien *palais abbatial*, rebâti au *xviii<sup>e</sup> siècle*, loge le Tribunal et la Mairie. L'église, de style *moine*, appartient surtout au *xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles*. C'est dans le val de *Reimereumont* que s'ouvre la prise d'eau du long canal de 33 kilomètres, chargé d'alimenter le réservoir de *Bonzey*, dont les 7 millions de mètres cubes, destinés aux écluses du canal de l'Est, remplissent tout à coup, en avril 1895, l'épaisse digue qui les retenait et fondirent en débordant, balayant, dans la débâcle, les villages des rives de l'*Arceuse*, puis les vus de la Moselle jusqu'au-delà de Châtenoy.

An *Longuet*, une sorte de digue gigantesque, faite de gros blocs de sable, de graviers provenant de la vallée supérieure, chassés de Bussang, syénites du Ballon d'Alsace, barre en demi-cercle, par une suite de monticules revêtus de hautes herbes, la route de la *Moselle*. C'est la moraine frontale de l'ancien glacier de la *Moselle* qui, après guait, sur la crête des Vosges, le Drumont et le Hohneck, cet obstacle franchi, la *Moselle*, déjà belle rivière, baigne Elgersheim, prend la

*Valogne*, bondit au *saut de Bœuf*, sur un barrage de grès vosgien, visite Arches et Archettes où débouchent trois torrents, côtoie la forêt d'Épinal, et devient flottable et même navigable, par l'accession du canal de l'Est, qui la suit, du *pont de la Vierge*, en amont de cette ville, à *Épinal*, 107 kilomètres ; un canal, dit *branche d'Épinal*, unit la rivière au canal principal.

Avant pris le *Darbois*, en amont de Châtel, l'*Arceuse* en aval, entre des coteaux fertiles plantés de vignes, la *Moselle* baigne *Charmes*, reçoit à droite l'*Esrain*, à gauche le *Madon*, à Pont-Saint-Vincent, se contracte entre les forêts de la Haye et de Bois-Évêque et fournit au bief de Pagny les eaux nécessaires à l'alimentation du canal de l'Est et de celui de la Marne au Rhin, issu du vallon de

*L'Ingrossin*, qui débouche à Pont. Par là, au col dit du *val de l'Arc*, s'engouffrent, à l'ouest, vers la confluence de la Meuse, la *Moselle*, dont on a retrouvé, au-delà de Pagny, les alluvions, sables, pierres et rocs d'origine vosgienne. C'est que toute issue lui était interdite à l'est par le barrage de *Lœre-dans*. Refluant sous l'obstacle, les eaux de la rivière s'épanchaient en un lac qui submergait la plaine de Pont et trouvaient son dégagement, soit à l'ouest, par la



PONT-A-MOUSSON.



BORDS DU LAC DE RETOURNEMER.

et No.

pression de la Meuse; soit au nord par-dessus des plateaux pentus, dans la grande nappe étendue sur toute la partie méridionale de la Woëvre, jusqu'au bonnet des côtes de Meuse; soit enfin, au sud, par le col du Mauvais-Lieu, dans la vallée inférieure de la Meurthe où l'on retrouve les matériaux transportés, par la Moselle, jusqu'aux portes de Nancy et de Lunéville.

Tout commande la pointe du triangle dessiné par la Moselle, le Pont-Saint-Vincent à Frouard. Dans cet intervalle, le Trevaux lui arrive à Laveline; à 2 kilomètres en aval de Frouard, 1 kilomètre en amont de Castines, la Meurthe, son principal affluent. Après Castines, Dieulouard, belles sources, Pont-à-Mousson à l'arrivée de l'Esch, Arnaville où paraît le Mad ou Rupt de Mad. Enfin, la Moselle nous emporte, après avoir parcouru 240 kilomètres, depuis sa source jusqu'à l'embouchure. Elle en fait 60 en Lorraine, emboîtée, par Metz, son affluent, et toute, la Seille, naguère si fièrement française; à gauche, l'Orne, la Vaire, emissaires de ruisseaux francs, et d'innombrables sources. Après Dieulouard et Stenay, la Moselle se perd dans le même flux.

Le cours de la Moselle, coulant de 1500 mètres de Laveline à 200 mètres de Stenay, dont les ondes se perdent dans le chaos de l'Alsace.

Le cours de la Moselle se perd dans le chaos de l'Alsace. Le cours de la Moselle se perd dans le chaos de l'Alsace. Le cours de la Moselle se perd dans le chaos de l'Alsace.

Le cours de la Moselle se perd dans le chaos de l'Alsace. Le cours de la Moselle se perd dans le chaos de l'Alsace. Le cours de la Moselle se perd dans le chaos de l'Alsace.

#### Affluents de la Moselle

C'est en amont de la Moselle, par les hauts de la Moselle, que l'on trouve les sources de la Moselle, qui se perdent dans le chaos de l'Alsace.

claire et plus limpide, et plonge plus loin pour s'alimenter dans le cristal du Longemer. Encore assoupie sous les buées opalines où transparent à peine les rayons du soleil matinal et d'où montent à l'environ les silhouettes des pins, la nappe du Longemer offre l'un des paysages les plus reposants et les plus gracieux des Vosges. On le voit bien, près de la roche du Diable, du belvédère de roches en surplomb que côtoie la route montant au col de la Schlucht.

Le Retournermer et le Longemer, miroirs sertis d'émeraude, couvrent, à 780 mètres et à 755 mètres d'altitude, le premier déjà bien amoindri, 8 hectares avec 10 mètres de plus grande profondeur, le second 75 hectares pour 35 mètres de creux extrême, 1800 mètres de long et de 300 à 500 mètres de large. A côté, le lac

de Gérardmer et ses 122 hectares de superficie, 13 à 40 mètres de profondeur, paraît une mer en miniature, prisonnière des montagnes, le Léman des Vosges. La Volagne, autrefois, après le bond du Salet des Caves, traversait le grand lac pour enliser la vallée du Tholy et gagner la Moselotte, au-dessus de Remiremont. Une barrière morainique laissée par le retrait des glaciers à l'ère méridionale du Gérardmer, n'ayant pu être forcée par les eaux, celles-ci, refluant à contresens, ont dû chercher une issue au nord, par la coulée de la Jamagne, et la Volagne, refoulée hors de sa route naturelle, s'est ouverte un passage dans le granite d'une sombre gorge, d'où elle débouche par la vallée de Granges. Le ru des Voids, puis le Nain, dont les eaux nourrissent jadis un crustacé, la « mulette algonée », d'où l'on tirait d'assez belles perles, viennent rejoindre la Volagne. Alors, elle se coule à angle droit, au regard de Brûyères, prend par Laval, reçoit à Dorcelles le Barba, connu pour la chute de l'un de ses torrents nourriciers, la Cascade du Tréboin, au Salet du Salet, enfin rencontre la Moselle à Jarmenil, presque à mi-chemin de Remiremont à



et No.



PANORAMA DE LA VALLEE DE L'AV. DE GERARDMER.

Épinal. Cours : un peu plus de 50 kilomètres. Jamais rivière plus claire et plus gazonnante ne fut aussi complètement accaparée par l'industrie : son cours découpé, heurté et tapageur, mont, des aciéries, des papeteries, des filatures, des fonderies. Souillée par les déchets des usines, poussée d'un barrage à l'autre, la *Vologne* ne peut être ni navigable, ni flottable.

La *Meurthe*, par sa double prise d'eau, *grande Meurthe* ou *Meurthe du Valin* et *petite Meurthe* ou *Meurthe de Clefou*, puise à peu de distance des sources de la Vologne. Couleurs limpides, bouillonnements, cascades et rapides de scierie en scierie, à travers les hautes sapinières et les débris de la montagne : tel est le régime ordinaire des torrents vosgiens. Passé *Frasse*, les deux *Meurthes*, unies en un seul cours d'eau, l'une après 20 kilomètres environ, la seconde après 15 kilomètres, forment une fraîche et gracieuse rivière qui se déroule par Saulcy, prend la *Force* en amont de Saint-Dié, où elle reçoit les eaux torrentielles de la *Giontte de Balbach*, souvent teintées par le grès rouge. De la source à Saint-Dié, la coulée de la *Meurthe* était autrefois désignée sous le nom de *Val de Galder*. A Saint-Dié, lui arrive le *Rabodon*; la *Plaine*, à Raon-

l'Étape; elle frôle la colline de *Boccard*, enfin débouche dans la plaine, entre les deux pylônes rocheux de la *Côte du Beaugard* 443 mètres et de la *Côte de Bépy* 614 mètres.

**Saint-Dié** 23 008 habitants, sur les bords de la *Meurthe*, dans un riant bossein qu'environnent des collines revêtues de forêts, est une jolie ville, fort active, dont l'origine remonte à un monastère fondé, au vi<sup>e</sup> siècle, par saint Bénédicte, bien-nommé saint

Dié, dont la communauté, érigée à la fin du vi<sup>e</sup> siècle en collégiale ou Chapitre de chanoines, fut une véritable puissance, jusqu'à la création d'un Conseil de ville, en 1628, et celle d'un évêché, en 1777. Supprimé par la Révolution, le siège épiscopal de *Saint-Dié* a été rétabli en 1817. La cathédrale, romane par sa nef, ogivale par le chœur et les bas-côtés, et son cloître aux charmantes arcades; la petite église ou Notre-Dame, joliment édifée remaniée au xiv<sup>e</sup> siècle, sont des legs du passé. Musée intéressant; bibliothèque provenant du fonds de l'abbaye d'*Étal*; monument de Jules Ferry.

*Ruon-l'Étape*, rive droite de la *Meurthe*, relié à son faubourg, *Nouvionville*, rive gauche, rappelle une ancienne étape de la rivière, où l'on s'arrêtait pour solder un piège. *Boccard* est célèbre par sa *castellane*, fondée au xiv<sup>e</sup> siècle par M. de Montmorency-Laval, évêque de Metz.

La *Meurthe*, désormais coulant en plaine ouverte, atteint *Lunéville*, où, de gauche de la *Vezouse*, prend à gauche le *Marbais*, à droite le *Saône*, dont la coulée conduit le canal de la *Merne au Rhin*; enfin, après avoir séparé Saint-Nicolas-du-Port de *Varangeville*, atteint *Nancy*, capitale de la Lorraine, et rencontre la *Moselle* à 2 kilomètres

au-delà de *Fremard*, après un cours de 170 kilomètres, avec un débet de 20 mètres cubes en eaux ordinaires, 3 à l'étiage, 600 en crue et 8 mètres de largeur moyenne. La *Meurthe* est flottable du confluent de la *Fave* à *Malzeville* 127 kilomètres, et l'on y flotte beaucoup; navigable, de *Malzeville* à *Fouhonnelle* 12 kilomètres, et l'on n'y navigue guère. La rivière donne la vie à de nombreux établissements industriels.

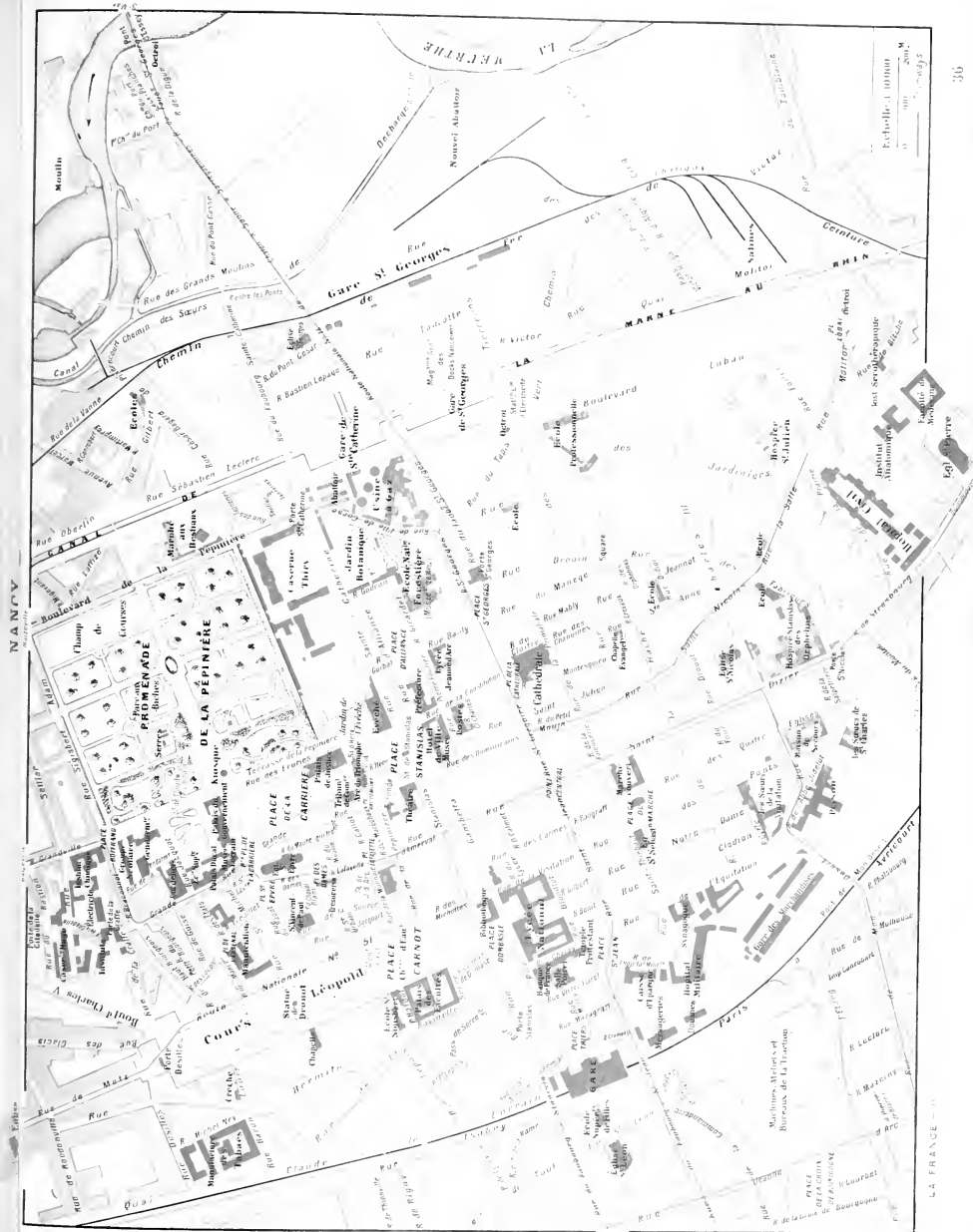


CASCADRE DU TENDON.



COURS DE LA MEURTHE EN BASSE-LOIRE.









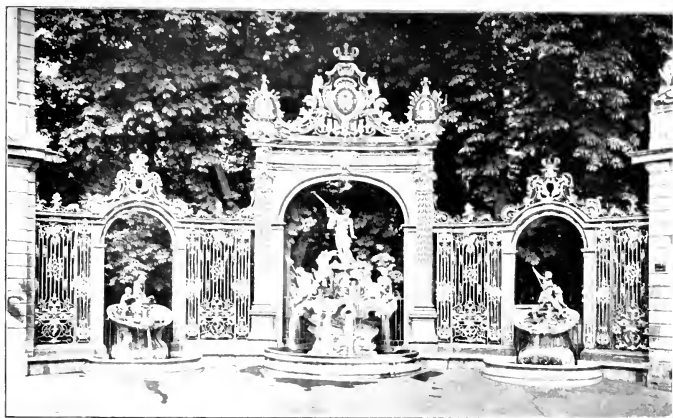
Gérad d'Alsace (1015), dont la famille conserva la souveraineté, sept siècles durant. Puis la maison d'Anjou, par le mariage de René I<sup>er</sup> avec Isabelle. S'y établit et régna, de 1431 à 1473. Alors un nouveau mariage confond les droits de cette maison avec ceux de la famille de Lorraine, la branche cadette issue des anciens ducs. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les ducs de Lorraine, plus préoccupés de guerre, de chasse et de chevalerie que de l'administration de leurs domaines, vivaient à l'abri de leurs châteaux forts. Dans le morcellement de leur Etat, où de nombreux fiefs rivaux s'élevaient, comme ceux des évêques de Metz, Toul, Verdun, ils montraient une préférence marquée pour leur château de Nancy. Vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, ils s'établirent à Nancy, pauvre village ignoré qui, par la résidence des ducs, allait devenir capitale. Peu à peu le groupement forme autour du château ducal s'étendit; avec la sécurité, des bourgs, des villes, jusqu'alors trop clairsemées, peuplèrent la campagne.

Les ducs de Lorraine eurent à se défendre contre leurs puissants voisins du Barrois et de Bourgogne. Les comtes, puis ducs de Bar, bien que liés aux empereurs par la tradition féodale, eurent nécessaire à leur sécurité de rendre hommage au roi de France, pour une partie de leurs Etats, désignée sous le nom de *Barrois mouvant* (1302). Plus tard, le *Barrois ducal* ou *non mouvant*, et nul passe, du cardinal Louis de Bar à René d'Anjou et par celui-ci à la Lorraine (1491), le *Barrois mouvant*, à son tour, fut donné aux ducs de Lorraine par le traité de Cateau-Cambrésis qui le prit à la France, en 1559.

L'un des plus puissants souverains d'Europe par la possession de la Bourgogne proprement dite et des Pays-Bas, Charles le Téméraire, voyait avec chagrin ces deux tronçons de ses Etats séparés par le duché de Lorraine. Il rêvait d'être roi, par la suppression de cet intervalle indolent; mais, ainsi se trouvant reconstituée une partie de l'ancien royaume de Lotharinge, Nancy, occupée une première fois, fut rendue à son duc, sous Charles le Téméraire, que son emportement inconsidéré avait jeté contre les Suisses, alliés du duc de Lorraine, cherchant une revanche à ses défaites de *Grausson* et *Morat*; il mit encore une fois le siège devant Nancy. René II le défait complètement aux approches de cette ville, et le duc de Bourgogne, enclavé dans un marais, eut la tête fendue (1477).

Les ducs de Lorraine vécurent en paix jusqu'en 1552. La conquête des Trois-Évêchés, par Henri II, les mit aux prises avec leurs voisins de l'ouest, les rois de France. La Lorraine nous tenait de trop près, pour qu'elle nous fût indifférente. Henri III épousa une princesse de la famille ducal; Henri IV donna sa sœur au duc Henri II. Puis, Louis XIII occupa le territoire lorrain, en demandant les places fortes. Louis XIV insista près du duc Charles IV pour que ce prince sans postérité léguât ses Etats à la France; la Lorraine, devenue alliée de l'Allemagne, fut occupée une seconde fois par les troupes françaises (1670), quoiqu'ayant bientôt le traité de Ryswick (1697). Enfin le traité de Vienne (1735) donna le dernier duc héréditaire François II à céder, en échange du grand-duché de Toscane, la Lorraine à Stanislas, roi de trône de Pologne, beau-père de Louis XV, à la condition que cette province devint française, à la mort du nouveau titulaire. En 1766, la Lorraine passa à la France; ses coutumes sont respectées; on transfère à Nancy l'université créée en 1562, à Pont-à-Mousson; l'ancienne capitale de la Lorraine, devenue chef-lieu de province, est dotée d'un Parlement. Louis XVI obtient de Rome la création des deux évêchés de Nancy et de Saint-Dié (1777).

La Révolution fit de la Lorraine quatre départements: Meurthe, Moselle, Meuse, Vosges. En 1814, le département de la Moselle est privé, par le second traité de Paris, des villes et cantons de Sarrebruck, Sarrebourg, Bolling, Armeval. Un second démembrement, bien plus douloureux, s'accomplit en 1871; nous perdions les deux tiers de la Moselle, deux arrondissements de la Meurthe, un canton et demi des Vosges. De ce qui restait, on fit Meurthe-et-Moselle, Metz, Saint-Avold, Dieuze et Château-Salins sont restés



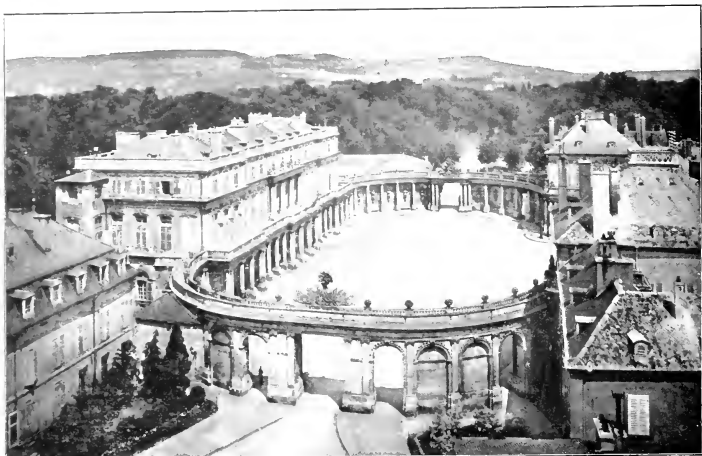
NANCY : LA FONTAINE DE NEPTUNE.

à l'Allemagne, bien que le français fût parlé dans ces villes à l'exclusion de l'allemand, et ailleurs, d'un usage prépondérant, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle.

Plus d'une capitale envierait à Nancy la noble et gracieuse ordonnance du champ clos monumental dont cette ville fut dotée de 1752 à 1757, par le duc de Lorraine et de Bar, Stanislas, roi de trône de Pologne, beau-père de Louis XV, qui avait épousé sa fille Marie Leszcinska. L'architecte du grand œuvre fut un Nancéen, Emmanuel Hérault, la statue de Stanislas, par laquelle s'élève au centre de la place qui porte son nom, celle-ci forme un quadrilatère à pans coupés, long de 106 mètres, large de 121<sup>m</sup>, 11, entouré de pavillons uniformes, sur les deux ailes de l'Hôtel de ville, qui en oue le fond et dans lequel s'abrite le *Musée de peinture et de sculpture*, Jean Leimour, le grand ferronnier nancéen, qui ouvra ses balcons et sa magnifique tampe d'escalier, croix, pour les quatre pans coupés de la place, d'admirables grilles en fer forgé, rehaussées d'or, d'un goût exquis; celles des angles nord-est et nord-ouest encadrent deux fontaines monumentales, l'une dite



NANCY : ARC DE TRIOMPHE.



CLND

NANCY : PLACE DE LA CARRIÈRE.

L'Amphithéâtre et l'autre de Neptune, dont les statues en plomb, œuvre de Barthélemy Garibal et de Gyllé, se détachent sur de belles masses de verdure.

Les plus beaux monuments de Nancy, sans parler de la Préfecture, forment un pétalement de l'Hotel de ville, gravitent sur les deux cotés de la place Stanislas : à droite, l'Evêché; à gauche, le Théâtre; au fond, l'Arche de triomphe, dont les portiques, ornés de bas-reliefs en plâtre, se ouvrent sur la longue esplanade plantée de la *Corbière*, comme une terre inculte et marécageuse, où se dressaient jadis les *Colonnades* des armées et les établissements de la cour de Lorraine.

En 1678, l'Arche de triomphe, sous l'Arc de triomphe, la statue de Louis XIV, et la statue de Louis XV, se dressaient sur de belles masses de verdure. Les plus beaux monuments de Nancy, sans parler de la Préfecture, forment un pétalement de l'Hotel de ville, gravitent sur les deux cotés de la place Stanislas : à droite, l'Evêché; à gauche, le Théâtre; au fond, l'Arche de triomphe, dont les portiques, ornés de bas-reliefs en plâtre, se ouvrent sur la longue esplanade plantée de la *Corbière*, comme une terre inculte et marécageuse, où se dressaient jadis les *Colonnades* des armées et les établissements de la cour de Lorraine.

En 1678, l'Arche de triomphe, sous l'Arc de triomphe, la statue de Louis XIV, et la statue de Louis XV, se dressaient sur de belles masses de verdure. Les plus beaux monuments de Nancy, sans parler de la Préfecture, forment un pétalement de l'Hotel de ville, gravitent sur les deux cotés de la place Stanislas : à droite, l'Evêché; à gauche, le Théâtre; au fond, l'Arche de triomphe, dont les portiques, ornés de bas-reliefs en plâtre, se ouvrent sur la longue esplanade plantée de la *Corbière*, comme une terre inculte et marécageuse, où se dressaient jadis les *Colonnades* des armées et les établissements de la cour de Lorraine.

sur la porte de la *Croffe*, dont les hautes tours, élevées dans la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, rompaient la continuité des remparts et précèdent la porte de la *Citadelle* (1326), ornée de bas-reliefs que surmonte la statue de Charles III, le renouvateur de Nancy. Le *Palais ducal*, qui occupait le cœur de la ville, commencé au xvi<sup>e</sup> siècle, achevé au xvi<sup>e</sup> et souvent modifié, n'a conservé, depuis le violent incendie qui l'a fait le consumer, dans la nuit du 16 au 17 juillet 1871, qu'une aile en façade sur la Grande Rue. Sa double entrée de la grande et petite porterie, que surmonte la statue équestre du duc Antoine, dans un charmant décor ogival que flanquent des balcons découpés à jour; la jolie galerie voûtée donnant sur les massifs d'un

petit square intérieur; le *Musée Lorrain*, réuni au premier étage, avec ses belles tapisseries dites de Charles le Téméraire, ses vitrines remplies d'objets d'art, des tableaux, des estampes, des faïences, des médailles, des sceaux, des gravures (pompe funèbre de Charles III, évoquant sous les yeux la vie de l'ancienne Lorraine et le souvenir de ses ducs).

La ville ducale ou ville vieille, réservée dans la ceinture de ses remparts, aujourd'hui remplacés au nord-est par la promenade de la *Pépière*, au sud-ouest par le long cours *Léopold*, entre la porte Desilles et le monument Carnot, à des longtempes débordé la grande rue Stanislas et la rue Sainte-Catherine, tendues sur son front, et sondées au centre à la place Stanislas. Alors, s'étale la marée montante du *XIX<sup>e</sup> siècle* moderne, coupé de rues à angle droit, sur l'axe longitudinal de la rue Saint-Dizier. L'intersection des rues Saint-Jean et Saint-Georges, avec cette longue artère, marque le point central du mouvement.

Sur le front nord occidental de la ville neuve, en liaison avec le cours Léopold, bordure de la cité primitive, le palais de l'Université (construit de 1638 à 1870, s'élève sur la place



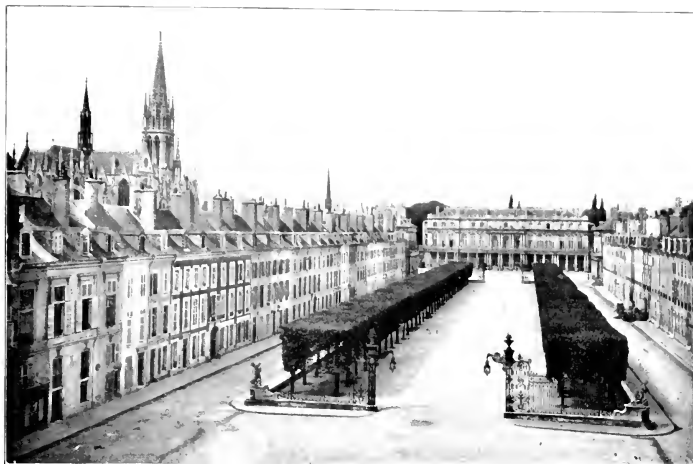
CLND DE LA CROFFE.

Garnot; la *Bibliothèque*, place Mathieu-de-Dombasle; rue Gambetta, le *Lycée Drouot*, dont une partie occupe l'ancien couvent des Minimes cloître et de la Visitation; chapelle; la *Banque de France*; la *salle Paret*, pour concerts et expositions; la *gare*, place Thiers. Au delà de la voie ferrée; le faubourg Saint-Jean avec l'église *Saint-Léon* (1800-1877), dans le style ogival des *xiii<sup>e</sup>* et *xiv<sup>e</sup>* siècles; la rue *Jeanne d'Arc*, bas-fond de l'ancien marécage on fut trouvé le corps de Charles le Téméraire, au lendemain de la bataille de Nancy 5 janvier 1477; l'église de *Bourgonne*, qui surmonte une croix lorraine à double croisillon; enfin la *tour de la Commanderie*, tournelle du *xii<sup>e</sup>* siècle, le plus ancien monument de Nancy, jadis à la commanderie des Templiers dite *Saint-Jean du Vieil Aître*, au voisinage de laquelle fut trouvé, en 1895, un cimetière mérovingien.

Au front nord oriental de la ville neuve se rattachent : l'*École forestière* et son riche musée forestier; le *Jardin botanique*, monument du Dr Crovaux, explorateur; la *place d'Alliance*, encadrée d'arbres et de beaux hôtels, ornée, au centre, d'une fontaine monumentale érigée par Stanislas, en mémoire du traité d'alliance conclu 1<sup>er</sup> mai 1736 entre Louis XV et l'impératrice Marie-Thérèse.

Au sud de l'Élald de ville : la *Cathédrale* et ses deux tours décorées de pilastres et de balustrades, construite en 1703 par Hardouin Mansard et Germain Boffrand, à l'imitation de l'église romaine de Saint-André du Val. L'intérieur, un peu froid, ne manque pas de majesté et d'une certaine richesse. La maison de *Jean Lottin*, ornée par lui de balcons en fer forgé; celle où naquit le général *Drouot*; celle du miniaturiste *Isabey*; la porte *Saint-Nicolas*, édifiée par Charles III, au début du *xviii<sup>e</sup>* siècle; l'église *Saint-Nicolas*, de style Renaissance 1875-1881; l'immense hôpital civil; l'église *Saint-Pierre* 1883, en style ogival de *Bourgonne*, élevée par Stanislas 1738-1741, sur l'emplacement d'une ancienne chapelle qu'ériga le duc René II, pour commémorer sa victoire de Nancy, complétée, à l'extrémité de la rue de Strasbourg, faubourg Saint-Pierre, l'inventaire de ce qui reste de la ville neuve le *Nancy* un intérêt d'art.

L'afflux des immigrants



NANCY : PALAIS DU GOUVERNEMENT.

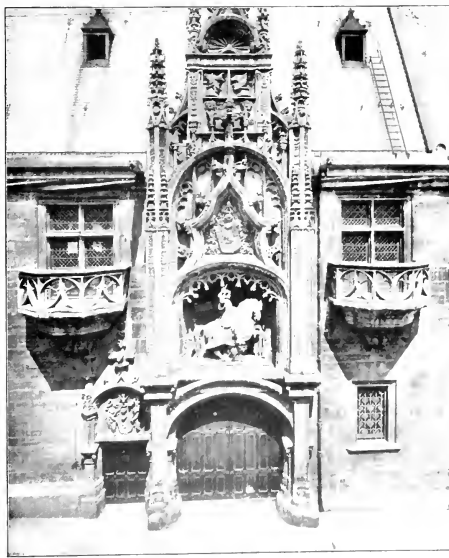
d'Alsace-Lorraine huyant l'annexion a, en peu de temps, doublé la population de *Nancy*; elle est aujourd'hui de 119.550 habitants, de plus en plus, les faubourgs s'étendent au loin le cercle de l'activité urbaine; Malzeville, Maxéville, Champigneulle... Partout l'industrie a pris un magnifique essor.

**Industrie de Meurthe-et-Moselle.** Le fer est l'une des richesses du sol lorrain. L'Allemagne ayant pris, en 1871, la meilleure et la plus grande partie (3.000 hectares) de ses terrains métallifères, on a dû se constituer en terre française le domaine perdu. Les mines de fer ardillonne de Meurthe-et-Moselle Nancy, Champigneulle et Longwy, se sont alors richement, par leur teneur en phosphore; à la production des *puddles* de montage, grâce au procédé Bessemer, on en fait des *acières* excellents. Meurthe-et-Moselle entre pour les deux tiers dans la production totale de la fonte en France 17.

L'arrondissement de *Rocry*, le duché de Luxembourg et les ardenneuses de Thionville et de Metz forment un champ minier de 200.000 hectares, d'un sol fertile, et reculent, d'après des calculs récents, à milliards de tonnes, dont *Meurthe-et-Moselle* possède le quart près les deux tiers. De nombreuses usines, 56 grands fourneaux, y produisent leur aliment *Georgy, Durboulet, Pont-à-Mousson, Nancy, Lunéville*.

La production du sel, en Lorraine, se peut dire le motif du progrès, cette industrie prospère depuis un temps mérovingien.

Mais c'est fin du *xviii<sup>e</sup>* siècle et du *xix<sup>e</sup>* siècle, pendant que l'on creuse les mines de Meurthe-et-Moselle, on peut dire le motif du progrès, cette industrie prospère depuis un temps mérovingien.



NANCY : PORTE DE SAINT-NICOLAS.



*Henri Gécotte*, né à Veho, près de Lunéville (17 oct. 1811), député aux États généraux, évêque constitutionnel de Blois; le baron *Louis*, financier, né à Toul (17 oct. 1814); le sculpteur *Calixte*, né à Nancy (17 oct. 1814); *Auguste Benoit*, baron *Baron*, général du génie, né à Lunéville (17 oct. 1818); *Jean-Baptiste Aubert*, portraitiste (17 oct. 1833); *Laurent*, marquis de *Monten-Saint-Omer*, maréchal de France, né à Toul (17 oct. 1810); *Michel Durso*, duc de *Froid*, général de division, diplomate, grand-maître du palais impérial, né à Pont-à-Mousson (17 oct. 1814); *Armand*, comte *Drouot*, né à Nancy (17 oct. 1817), fils d'un boulanger, général d'artillerie, aide de camp de l'empereur, héros de Wagram, Leipzig, Waterloo, surnommé le « Sage de la grande armée »; l'agronome *Malthieu de Dombasle*, né à Nancy (17 oct. 1814); *Charles-Ambroise Renier*, duc de *Missia*, fils d'un moulinier de Blamont, avocat, député aux États généraux, membre du Conseil des Anciens, grand juge ou ministre de la Justice en 1802; *Jean-Louis Le Roy*, général de brigade, dessinateur et humoriste, né à Nancy (18 oct. 1817); *Eugène Schneider* (18 oct. 1817), restaurateur du Grésouil; *Henri d'Arbois de Jubainville*, l'un des maîtres de la science celtique, né à Nancy (18 oct. 1819).

## Vosges.

Superficie : 586 384 hectares. Cadastre. Population : 433 914 habitants. Chef-lieu **Épinal**. Sous-préfectures : **Mirecourt**, **Neufchâteau**, **Saint-Dié**, **Remiremont**. — 29 cantons. 530 communes; 7 corps d'armée. Bes-voies. Cour d'appel et Académie de NANCY. Evêché de SAINT-DIÉ, suffragant de Besançon.

Le département des Vosges tend la main, de la Meurthe-et-Moselle à la Meuse, de la Schlucht à Neufchâteau-Domremy. Au contact des montagnes et de la plaine, et à peu près au centre de l'écrêtement, *Épinal* en est la citadelle; des forts hisses sur les premiers contreforts des Vosges et les talus d'approche des Fancelles en assurent la défense; le plus élevé couronne le ballon de Servance, à 1 210 mètres d'altitude. De là jusqu'à Belfort, des forts d'arrêt commandent



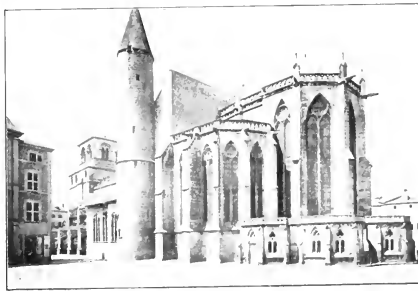
L'AV. DE LA MAIN.

les issues du haut pays et se rattachent à celui de *Gironcourt*, qui est à l'avant-garde des Vosges sur Belfort, la troncée de Vaden et la plaine de la Saône.

**Épinal** 39 042 habitants, dont l'origine remonte à une église fondée, en 1080, par Thierry V<sup>e</sup>, évêque de Metz, apôtre, durant le x<sup>e</sup> siècle, aux ducs de Lorraine. Assignée à diverses reprises au xiv<sup>e</sup> siècle, la place vit, en 1670, le maréchal de Créquy ruiner ses fortifications et détruire son château. Elle devint française avec la *Lorraine*; son chapitre de Domes nobles était célèbre. La guerre de 1870-1871, en lui amenant un afflux d'émigrants qui bravaient la domination prussienne, a plus que doublé sa population et, du même coup, donné un bel élan à son activité. L'industrie *colonnaire* y fait vivre de nombreuses usines. C'est une vieille cité très moderne; la Moselle s'y divise en deux bras. Elle circonscrite par le cours de la rivière et le bras canalisé dit des Grands-Moulins renferme la « Petite ville »; là se trouvent la Bourse et le Tribunal de commerce; à la proue d'amont de l'épave insulaire, la *Bibliothèque* et le *Musée*, l'une provenant surtout des fonds des abbayes de Senones et d'Éthal, riche de manuscrits et logée dans une curieuse reconstitution de maison romaine; l'autre comprenant, avec ses collections archéologiques (groupe équestre de Portieux, bas-relief du Danon, d'intéressantes galeries de moulages et de tableaux. Trois ponts relient la Petite ville à la grande, échelonnée sur la rive droite jusqu'aux versants qui portent les débris méconnaissables de l'ancien château, dans le cadre du parc Doublat, aux magnifiques ombrages, l'église *Saint-Gierre*, fondée au x<sup>e</sup> siècle,



VALLÉE DE LA ZOLL, PRÈS DE SAINT-DIÉ.



ÉGLISE SAINT-MAURICE, À ÉPINAL.

Cl, C, B,



SIDI-BOU-MÉDINE, PRÈS DE FLEMENÇ.

(120).

## APPENDICE

### Précis de l'Algérie et des Départements algériens.

#### NOTIONS GÉNÉRALES

**L** Algérie prolonge la France sur l'autre rive de la Méditerranée. Si l'étude de son territoire appartient en principe à celle du continent africain, cette côte, sœur de la Provence, arrosée de notre sang, transformée par le labeur français, nous est attachée par des liens si étroits qu'une description de la France appellât, au moins, un exposé succinct de la vie, des aspects, des ressources et des institutions d'un pays dont nous avons fait comme une partie intégrante de la mère patrie.

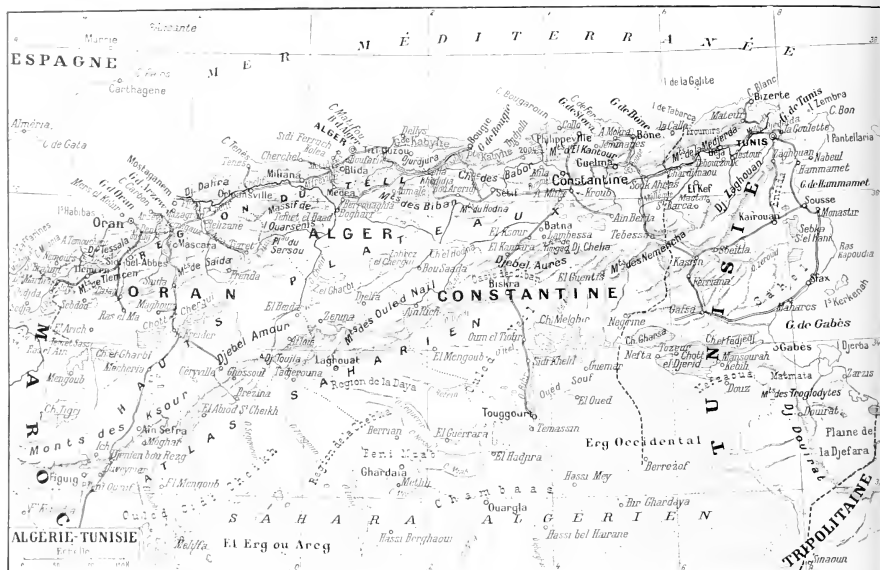
Cette longue suite de hauts reliefs qui s'enroule au front plongeant de l'Afrique du Nord dans les flots de la Méditerranée, et dont les principaux sommets passeront, aux yeux de la fable antique, pour soutenir la voûte du ciel, l'Atlas, allongé obliquement du cap Noua au cap Bon, forme une chaîne dont les plis, le plus souvent parallèles, encore que fragmentés et distincts, n'offrent nulle part de rupture véritable. La région dont la chaîne de l'Atlas est l'ossature offre donc une remarquable unité. Le Maroc à l'ouest, l'Algérie au centre, la Tunisie à l'est se la partagent.

Ce que l'Algérie en a retenu comprend essentiellement : les gradins étagés du Tell, de la plaine littorale à la vaste esplanade des Hauts Plateaux, que contre-bute, au sud, les massifs sahariens.

La côte d'Algérie, dont le Tell forme le rebord méridional, massive, peu découpée, battue des vents du nord, n'offre à la navigation que peu d'abris naturels. On a dû y suppléer à grands frais par des ports artificiels. Les meilleurs sont, à l'ouest : à défaut de *Nemours*, trop ouvert aux vents du large, la rade abritée par l'îlot de Rachgoun, où la Compagnie de Mokta-el-Hadid a construit le port de Mersa-Sidi-Ahmed à *Bou-Saf*, pour l'exportation des minerais de fer de la région ; entre le cap *Falcon* et la pointe de l'Égaille, le port d'*Oran*, au fond de la magnifique rade de *Mers-el-Kébir*, l'une des plus sûres du littoral algérien ; l'excellent mouillage d'*Arzew*, sous le promontoire du cap *Ferrat*, le meilleur abri naturel de l'Algérie occidentale, récemment aménagé ; sur la côte droite et abrupte que forme le massif côtier du *Djebel*, le refuge artificiel de *Tenez*, à 4800 mètres de la ville, abrité de l'est, mais exposé aux violences du nord et de l'ouest ; de même *Cherchell*, l'antique *Cesara*, capitale de Julia II, qui en fit une ville grecque, riche en beaux édifices, et dont le port exigé est très sûr ; le magnifique port d'*Alger*, bien protégé des tempêtes du nord-ouest par les collines du *Sahel*, de tendu par des jetées au nord et au sud, mais dont la barre, la grande et étroite entre la pointe *Préville* et le cap *Matifou*, s'agite encore sous la houle du nord-est ; au front de l'escarpement de la grande Kabylie, l'escalade de *Dellys*, exposée à l'est ; *Bonap*, au sortir de la vallée de la *Soummam*, dans le plus beau golfe du monde : 18020 habitants ; bassin récent de 28 hectares, pour à plus que vingtuple depuis trente ans ; au delà d'une côte inhospitalière qui pointe au cap *Bouquigne*, le port de *Philippeville* : 25 590 habitants ; au débouché d'un rayon sur le golfe de *Stora* ; enfin à l'abri de la chaîne littorale de l'*Eblough*, dans une situation admirable, le bon port de *Bône* : 10188 habitants ; un semblaient les phosphates de *El-Bessa*, les minerais de fer de *Matenani*, les bois de l'*Eblough*, les chevaux et les bêtes à cornes du pays d'élevage qui s'étend entre



Photo. de M. Bourgeois.  
INDIGÈNE DE BISKRA.



ALGÉRIE-TUNISIE.

l'Inelma et Souk-Ahras, les vins et les céréales de la vallée de la Seyboun. Au delà de l'ancien *Hippone*, la *Colte* est un port assez médiocre où, dès le *xv<sup>e</sup> siècle*, une Compagnie marseillaise eut un comptoir pour la pêche du corail; cette industrie, qui faisait la prospérité de la *Colte*, est tombée depuis peu à 526 habitants.

### RELIEF

**Le Tell.** — La région du *Tell* algérien, mélange de terres cultivables, en latin *tellus*, de vallées plus ou moins bien arrosées et de croupes en partie boisées, s'étend à la frontière du Maroc, avec les monts de *Tlemcen*, dont les faibles ondulances enveloppent cette ville assise au pied de leurs escarpements, entre le double sillon de la *Tafna* et de son affluent l'*Isser*. La situation de *Tlemcen* est magnifique. Son horizon, d'abord un campromain, que l'on appelle *Panorama*, pour les vergers qui l'entourent, fut capitale d'un petit Etat des emirs, de race berbère, étaient vassaux des Omeyyades d'Espagne. Le *Tlemcen* actuel, 38 336 habitants, date de la fin du *xv<sup>e</sup> siècle*. Ses monuments d'époque arabe, la population indigène, les environs peuplés d'ouvriers centres de l'industrie, de nombreux font de cette ville l'une des plus intéressantes d'Algérie. A l'est de *Tlemcen*, *Ouedjda*, avec ses troupes, et d'un côté le Maroc, de l'autre les plus loins, l'océan *l'Atlantique*, au sud de la *Tafna*, fut l'un des plus importants centres gagnés par le mar. *El Boudjed* avec 12 000 hommes, sur 40 000 Marocains, qui commandait le fort d'Alger du Maroc, *Abd-el-Kader*, pour le mar. *El Boudjed*, au sud de *Tlemcen*, qui longeait au sud ceux de *Draïa* et de *El* prolonge, les monts des *Bent-El-Gharra*.

au versant desquels s'attache *Mascara* (23 000 habitants), le massif de l'*Ouarsenis*, découpé à l'est et au nord par l'entourlement du Chéif, au sud par un affluent de cette rivière, à l'ouest par l'*Oued Miza*, de la région du *Tiaret*, forme un imposant massif montagneux qui domine de 800 mètres environ son pied principal. Vous direz, à voir l'arête abrupte de la *Sra-Sidi-Abd-el-Kader*, crête de 8 kilomètres, à une altitude moyenne de 1 700 mètres, la nef d'une cathédrale cyclopéenne, dont le *Kef-Sidi-Amar*, qui culmine à 1 995 mètres, et le *Belkheret*, moins massifs mais plus dentelés, seraient les clochers gigantesques. Une ceinture de chênes verts et de cèdres enveloppe les pentes de l'*Ouarsenis*, dénudé et rocheux dans sa partie supérieure. *Teniet-el-Had*, à 1 660 mètres d'altitude, au passage le plus fréquent du massif, entre de hauts sommets couverts de neige une partie de l'année, possède une magnifique futaie de cèdres, la plus belle d'Algérie, dont les fûts prodigieux, pouvant s'élever à 30 mètres de haut sur 9 mètres de circonférence, occupent, entre 1 300 et 2 000 mètres d'altitude, environ 930 hectares.

Le massif *Kabyle* ou grande *Kabylie*, soulevé par un isthme étroit au nord du *Djurdjura*, mais isolé de tous côtés, sans présenter des sommets exceptionnels, offre une association compacte de crêtes séparées par des ravins profonds, dont les eaux torrentielles roulent en convergent vers le fossé commun du *Schott* qui les jette à la mer. Isolés sur leurs terrasses et les versants de leurs montagnes, comme sur autant de citadelles défendues par des fossés naturels, les groupes *kabyles*, hâtiens directs des vieux *Kunides* de *Mastissa* et de *Inzudja* qu'une invasion ne put assujettir, ont conservé jusqu'à nous une langue à part, mais distincte des langues semitiques, une législation coutumière souvent opposée aux prescriptions du Coran, des usages traditionnels qui, en



Photo de M. Tlemcen.



dépôt de la pratique islamique, laissent à la femme, épouse unique (la polygamie n'étant qu'une exception), des droits et une liberté inconnus de ses sœurs d'Orient, bien que la réputation fréquente rende sa situation encore précaire. Divisés en petits groupes indépendants, presque toujours en guerre, les *Kabyles*, soucieux avant tout de liberté, n'ont jamais forme de confédération générale. Chaque village a sa vie propre, son assemblée, la *djemaa*, composée de notables, qui gouverne et administre par un *amine*, son mandataire. Mais ces groupes fermés, si restreints qu'ils soient, n'échappent pas aux divisions de partis ou *cofs*, qui se disputent le pouvoir. Le *cof* est un trait essentiel de la race berbère. Si la paix française a mis fin aux futilités réglées dont il fut trop souvent la cause, son esprit subsiste dans les terribles *vendettas* qu'entretient le sang répandu, de famille à famille. Attaché à sa terre, à son indépendance et à ce qu'il croit son honneur plus qu'à la vie, le Kabyle est naturellement guerrier; il nous fallut trois campagnes (1852-1854-1857) et trois divisions pour l'amener à composition. Encore cette soumission n'était-elle qu'apparente : en 1871, les *Kabyles* se soulevèrent en masse; on n'arrêta leur marche sur Alger qu'à l'entrée de la Mitidja. *Tizi-Ouzou* (30 838 habitants) est la métropole du massif. Le *Kabyle* est, au demeurant, un jardinier et un arboriculteur émigré; le frene par son feuillage, le chêne à glands doux, la vigne, le caroubier, l'olivier et le figier pourvoient à son alimentation et à celle des bestiaux. La propriété est morcelée au delà de l'imaginable; les villages s'égrenent le long des pentes en rangs serrés. Le *Kabyle* est, avant tout, un travailleur, épris à l'excès d'égalité; si l'existence de son domaine restreint outre mesure le produit de son labeur, il émigre, fait les travaux agricoles dans la plaine de la *Mitidja*, pioche



GORGES DE L'OUED-EL-ABID, AURES.

Phot. de M. FÉRON.

laises à pic de 1 500 à 1 800 mètres, si rapprochées parfois que le soleil pénètre à peine, vers midi, la profondeur du ravin. La route d'Alger à Sétif, Constantine, traverse par de semblables défilés la chaîne des *Bibans*, double du Djurdjura et des *Babors*, sur le front intérieur des monts de *Hodna*, contreforts des Hauts Plateaux. A partir de Beni-Mansour, les défilés deviennent sauvages et lugubres, entre de sombres murailles noires, maigrements paillées de pins et de genévriers, le plus souvent semblables à des failles de bouillères; ce sont les *Portes de fer*, dont le passage fut éprouvé dans la pénétration de l'Algérie. Des *Babors* à la khroumitte, les monts d'El *Kimbou* s'allongent en regard de la côte qu'occupe Philippeville. Enfin l'échine littorale de l'*Ebbouah*, qui pointe au cap de *Fer*, à l'est de cette ville et à l'ouest de Bône, constitue un massif isolé, d'origine volcanique, dominant la mer de plus de 1 000 mètres.

Les Hauts Plateaux se composent de plaines d'altitude différente, que leur étendue fait paraître unies comme un miroir, mais qui sont en réalité ondulées comme le fond d'une mer labourée par les

vagues; ils sont déchirés çà et là de ravines et creusés de cuvettes peu profondes, formant une série de bassins sans issue, des *chotts* où s'accumulent les eaux hivernales. La plus grande expansion des Plateaux avoisine le Maroc; là dort le *chott El Chergui*, à peu près à fond plat, longue de 150 kilomètres, large de 10 à 20, en partie occupée par des limons argileux, des tourterins mouvants, en bordure de vastes dunes salines qui miroitent au soleil. Le hamau

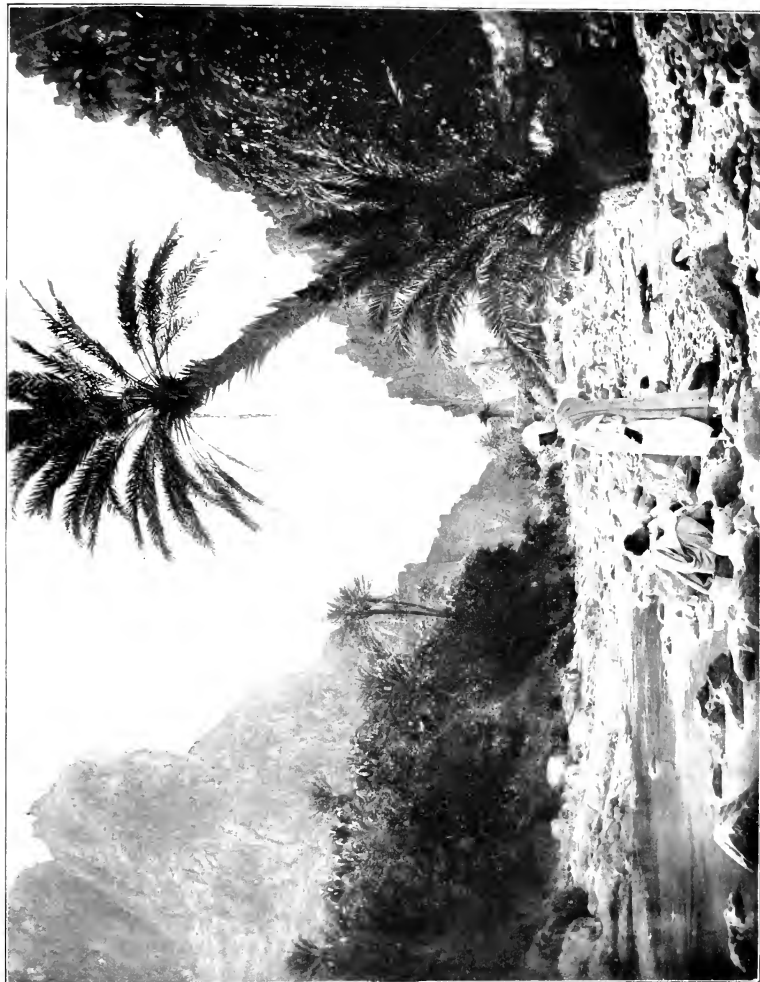


Phot. de M. FÉRON.



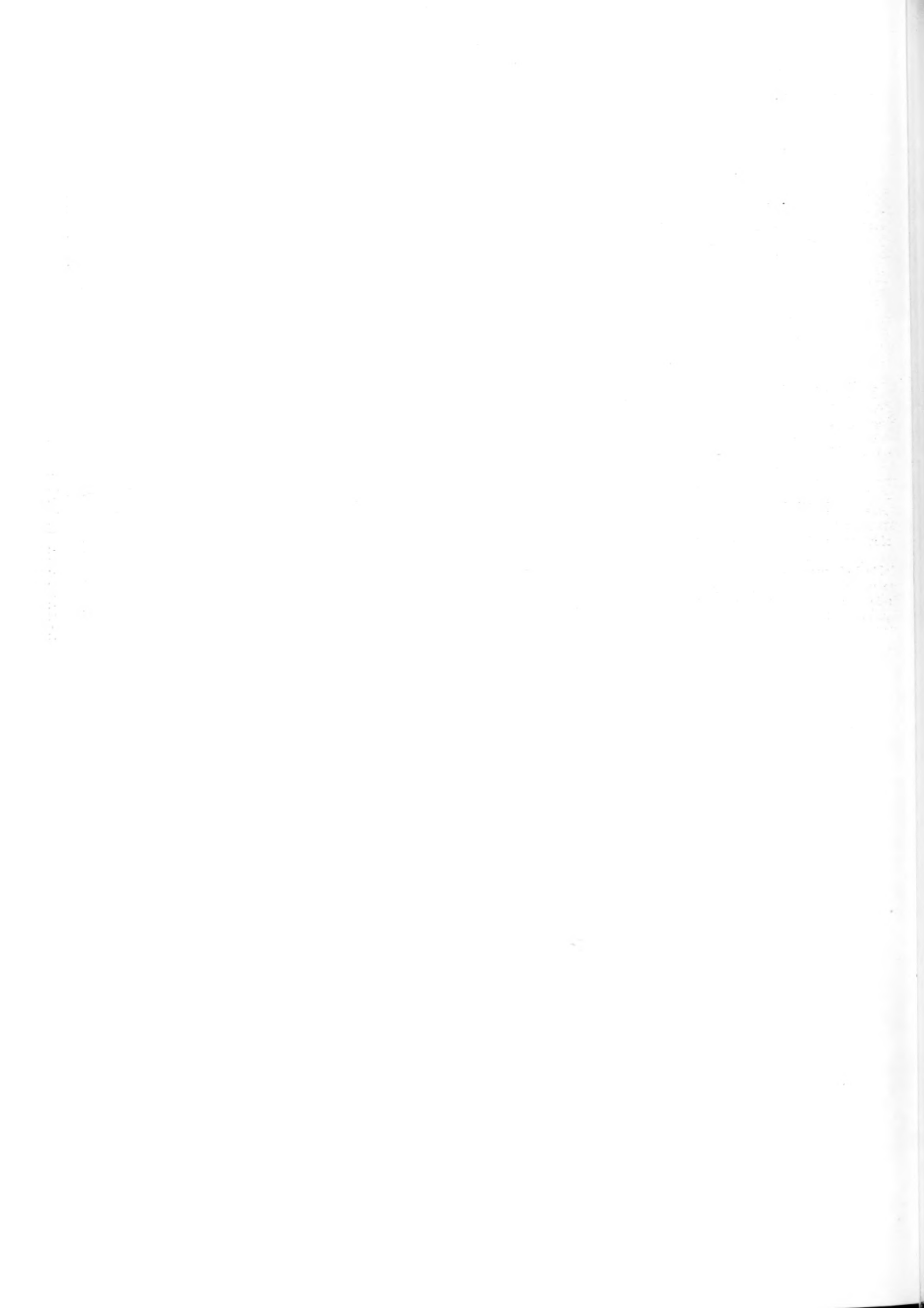
Phot. de M. FÉRON.





Phot. J. M. H. 1906

ALGERIE : GORGES D'EL-KANTARA (CÔTÉ SUD).





PRIÈRE COITURANT LE RAMADAN.

FIGURE 10. PRIÈRE.

de l'Aurès, la porte de sortie des plateaux et des montagnes sur le Sahara, dont Biskra occupe le seuil.

Biskra, plus au nord, à 1041 mètres d'altitude, dans une plaine bien arrosée, mais froide en hiver, brûlante en été, commande la route. Les Romains, avant nous 1844, y passèrent.

Ils s'étaient très fortement établis à Timagad, à Tebessa, à Lendjara, qui eut, au début du ne siècle, la III<sup>e</sup> légion Augusta, venue du camp de Tebessa. Des cités se formèrent à côté des camps; les ruines très importantes qui en restent, surtout à Timagad, donnent l'idée de leur grandeur passée. Aux environs de Tebessa (ancien Tégeste), les ruines antiques dans un périmètre fort étendu, les vestiges de villages, de fermes, de fabriques d'huile, car la culture de l'olivier faisait la richesse de ce plateau, aujourd'hui pays de céréales, témoignent d'une antique prospérité. Le pays est riche en mines, particulièrement en gisements de phosphates, dont les plus productifs sont ceux du Djebel-Kouit.

Néenne, à la retombée du relief des Néméncha, sur les sables sahariens, est une petite oasis, héritière du poste et de l'ancien camp romain *Ad Majores*, établi sous Trajan, à la suture des montagnes et du désert. C'est Biskra 10 016 habitants, ville bien pourvue et station d'hiver, qui commande présent l'horizon saharien; les villages indigènes de son oasis s'échelonnent, pendant 3 kilomètres, sur la rive droite de l'oued qui l'arrose, dans une forêt de 150 000 palmiers, couvrant une superficie de 1 300 hectares. Biskra est la capitale de la région des Zouara, zone de steppes parsemée d'oasis, à l'est et à l'ouest, au pied des contreforts de

l'Aurès et des monts du Zab; sans parler du demi-million de palmiers qui en font la richesse, de vastes étendues y sont cultivées en céréales, grâce aux irrigations. La route de Tougourt traverse de bout en bout l'oasis de Biskra, et cette ville est le chef-lieu du territoire militaire groupé en plein désert, le long de l'oued Elgharhar.

Le Sahara, en effet, ne manque pas d'eau ni de fleuves, mais, pour réchauffer la chaleur torride, les nappes se sont fait somptueux.

On les ramène à la surface par des puits et ceux-ci s'échelonnent le plus souvent dans le lit desséché des anciens cours d'eau, dont ils abouissent ainsi la route.

La région de Tougourt doit la vie aux forages artisens. Un grand fleuve, l'Elgharhar, grossi de l'oued *Mga*, qu'alimentent de nombreux affluents non encore disparus, descendant à travers cette région désertique de l'Oued-Rir, jusqu'à la dépression du chott *Melhar* ou *Melra*, afflue au pied de l'Atlas, et en liaison avec le chott *Gharra*, voisin de l'immense nappe du chott *El Djerid* que prolonge le chott *El Fedjedj*, presque en vue de la Méditerranée. On songeait à relier ces Méditerranées en miniature et à les vivifier par l'afflux des eaux marines, en creusant entre elles les seuils de séparation et l'isthme qui les distingue de la mer. Mais si le chott *Melra* est à 30 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, il n'en est point ainsi de ses voisins de l'est, l'Elgharhar, s'il venait à pousser au-delà encore prisonnier, à moult un affaissement de la région voisine. Dans ce creux du *Melra*, on dit le Saharait, de son nom encore *oued Dgha*, venu de l'oued de fort loin, bien au-delà de l'Algérie, on creuse le *Djebel Anouar*. Son cours force en bordure le pied de



MISABLE DES OUDER ELGHARHAR.



1. J. J. CONNOR, *ABSTRACT*.

L'Allosse charnue, ainsi qu'on devine de l'Amoré. Plus de 50 ans et près de 1 million de palmiers puisent la vie aux eaux souterraines de l'*Ughour-glor*, capées par les puits artésiens. C'est la foyou de l'*Oud-Rir*, pays de dattes délicieuses, que peuple une race d'excellents agriculteurs et d'habiles artisans, d'origine berbère, mêlée de sang noir.

Au sud, *Quar-gu* puise à la nappe artésienne de l'ouest. Mais la séve de ses 500 000 dattiers, Mais, faute d'écoulement,

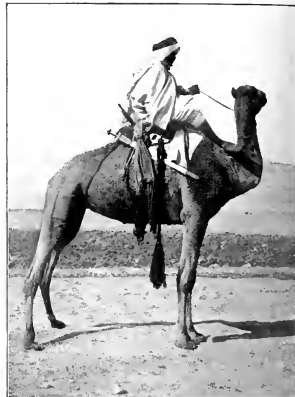
auxen de barages qui retiennent le trop-plein de leurs eaux, dans les cours supérieurs. Ainsi de la *Tafna*, qui draine les eaux de la frontière algéro-marocaine. Le *Sey* et l'*Ughra*, dont le communisme saine dans une région basse et marécageuse est la *Mezra*, ne valent que par les retenues qui en magasinent leurs eaux; sur le premier, le barrage des *Cherifs*; sur le second, celui de *Perrigaut*. Grande ville de 30000 habitants, *Sidi-bel-Abdès*, metropole de la région d'

cul, doit son développement rapide à un intense labeur agricole : culture du froment, de l'olivier, de la vigne, élevage.

Le **Chélif** est le fleuve caractéristique d'Algérie : venu de fort loin (650 kilomètres), il puise au seuil même des grands massifs sahariens de Djebel-Amour, traverse péniblement les Hauts Plateaux et ne prend d'importance qu'au moment où, contenant l'Ouarsenis, il se déverse à l'est dans une large plaine. C'est là que *Mellène* et *Ouarsenis* ont fait leur habitat. Ce dernier est particulièrement étendu : il passe de 25 à 200 mètres cubes à la seconde. Aussi en a-t-on capé l'excès, pour l'irrigation, en amont de Pontéba. Bien qu'un peu monotone, cette vallée n'est pas sans charme, lorsque le printemps la félicite,

tais en été, grâce à l'écran du *Dahra*, qui la soustrait aux influences marines et aux brises rafraîchissantes, c'est une véritable fournaise, et pis encore, au-dessus de *Bouharr*, qui garde le passage des *steppes* au Tell enfumé. Alors, la vallée du *Chelif* devient désolée, sans une culture, sans une herbe, sans un chardon, ni un ruisseau, asséchée en été et livrée jusqu'à la dernière goutte, creuse en hiver un lit bonasse, semblable à une tranchée vive, aux flans de lapinelle se suspendent de rares lauriers roses, poudoux et sales, qui mentent de soif, dans cette ornière cuisante. *Mozabghem* est une ville prospère de 20 300 habitants, un peu à l'ouest de l'embouchure du *Chelif*, *Mozabghem*, qui est du voisinage, rappelle l'époque de défense du capitaine Lelièvre qui, retranché avec 123 soldats dans un réduit en pierres sèches, tint tête, pendant quatre jours, aux 42 000 Arabes du khali-f d'Abd-el-Kader. 3 666, 1841.

A mesure que la montagne s'enfonce de plus près le littoral, les *amudi* qui en dévalent d'étage en étage, par une suite



CHAMBRA SUR SON MÉDAILLON.

## CLIMAT ET COURS D'EAU

Les extrêmes de température, dont s'accommode assez bien le zinnier, rayonnement intense pendant la nuit, chaleur torride pen-



1911 v. 1 (6) 101, INDIGL.

de gorges entaillées dans les arêtes transversales, prennent de plus en plus le caractère torrentiel. Ainsi la *Chiffa*, que l'on utilise pour les cultures de la Mitidja; l'*Issor* du Titeri qui, se bécotant au masif de Kabylie, l'enveloppe, d'ouest, par les gorges de Palestro; l'oued *Schama*, chemin de ronde oriental du pays kabyle; l'oued *Sannouna*, qui s'enroule au pied du Djurjura pour gagner la mer au-dessous de Bône; l'oued *El-Kébar*, prolongement de l'oued *Bou-Merzoug* et du fougueux *Rannet*, avec lequel il franchit les défilés de Babar, pour finir sur une côte déserte, à l'ouest du cap Bougaroun; enfin, après le *Souf*, ruisseau de Philippeville, la *Seybouse*, le seul oued d'Algérie qui ait de l'eau en toute saison, vraie rivière qui porte des barques jusqu'à 10 kilomètres de son embouchure. La *Medjerda* de Souk-Ahras, algérienne par sa source, est en majeure partie tunisienne.



Ph. de M. L. L. L.

ALGER : L'AMITIAUTÉ.

### PRODUCTIONS DU SOL

La flore algérienne est de caractère méditerranéen; l'olivier pousse à merveille sur la zone littorale. Dans la même région, les *lentiques*, *jujubiers*, *palmeaux nains*, mêlés de *cistes* et d'*asphodèles*, rappellent le maquis corse, sorte de brousse qui recouvre peu à peu devant les cultures. De belles forêts, peuplées de *chênes-lièges*, *chênes verts*, *êdres*, plus d'*Alep*, *Pinus*, s'étendent aux flancs des montagnes. Sur les hauts plateaux, le steppe et ses grandes étendues d'*alfa* ou de maigres plantes sauvages forment transition entre les cultures de la plaine tellienne et les palmeries des oasis sahariennes. Bien qu'exposés aux sécheresses, au manque d'eau, aux coups de vent brûlants du désert, la culture des céréales, *blé*, *orge*, *avoine*, *maïs*, *sorgho*, a fait par la colonisation des progrès considérables; les rendements, jadis très faibles avec les procédés primitifs du travail indigène, se sont merveilleusement accrus par l'importation des méthodes et de l'outillage agricole, propres à la culture intensive. *Boufrik*, à 37 kilomètres d'Alger, dans la plaine de la Mitidja, donne bien l'idée des progrès accomplis dans l'exploitation du sol: à côté des céréales, blé, orge, avoine, on y cultive la vigne sur des milliers d'hectares, l'orange, le mandarinier, les plantes à parfum, le *tabac*, les plantes fourragères (pépinières et distilleries importantes). La juxtaposition de la montagne et de la plaine permet de cultiver, à côté des plantes d'Afrique, les arbres fruitiers d'Europe: à *Médéa*, par exemple, dont les coteaux s'enroulent de vignobles jusqu'à 920 mètres d'altitude.

Peu de districts sont favorables à l'élevage des bêtes à cornes, dans un pays aussi malarieux que l'Algérie. On pratique pourtant l'élevage du cheval, du mu-

let, de l'âne, mais le mouton est la grande richesse pastorale du haut pays, de 8 à 9 millions de bêtes.

Les gîtes minéraliers de l'Algérie sont encore incomplètement exploités. On signale le minerai de fer en abondance: *Bou Sati*, proche de l'embouchure de la Tafna, est entièrement peuplé par les ouvriers de l'entreprise *Madinet Hadad* qui exploite les gîtes ferrugineux de la région; un pont à câbles récemment construit pour l'exportation du minerai. A signaler les riches gisements de *phosphate de chaux* du Hodna, dans les massifs voisins de *Bordj-bou-Ar-Rafel*, et ceux de la région de *Ti-beset*, où les carrières du djebel Koud produisent 250000 tonnes par an. Des *salins* et *thermales* salines, sulfatées calciques, analogues à celles du bassin de Contrexé-

ville, sourdent à *Hammam-Riche*; sur la route de Constantine à Gaplma, les superbes sources thermales de *Hammam-Melchaine* sont riches en carbonates de chaux et d'une température exceptionnellement élevée. L'Algérie étant surtout un pays agricole, la grande industrie proprement dite n'existe qu'à l'état rudimentaire et s'alimente des produits du sol: minoteries, huileries, distilleries, savonneries. L'art indigène produit des tapis, des burnous, des broderies de soie ou de fils d'or et d'argent sur cuir ou étoffe; des bijoux, des filigranes, des incrustations de coraux, des œuvres repoussées, des produits et métiers qui ne sont pas sans intérêt.

**Population.** Quatre millions 239 174 indigènes conduisent 746 510 Européens, dont 58 572 sont Français d'origine ou naturalisés, le reste étant surtout composé d'Espagnols, Italiens et Maltais. Pour les indigènes, le fond est de race *Berber*, les autres sont *Arabes*, ceux-ci, des intrus de la conquête, plus ou moins assimilés, nomades ou semi-nomades, habitant les steppes et la plaine, les premiers occupants du sol s'étant, depuis un temps immémorial, réfugiés dans les massifs montagneux ou les oasis du sud. Tous les indigènes sont musulmans; quelques-uns, comme les *Mozabites*, des dissidents, ou des intrus récents comme les *Semaisis*,



G. L.

PUITS D'IRRIGATION DANS LES ZIRABES.



G. L.

ENVIRONS DE FEMENS : CASCADE D'EL-GOURI.



CL. ND.

ALGER : VUE GÉNÉRALE PRISE DE L'AMIRAUTÉ.

adoption de la secte fondée par *Mohammed ben Aïssa-Sennusi*, qui, parti de *Matrouh*, environs d'Orléansville, s'est créé une sorte de fief dans les oasis du désert libyque, à *Koufra*, au sud de la Tripolitaine, et dans les oasis sahariennes, sur la piste des pèlerinages à La Mecque. Les convents, ou *zouans*, des *Sennusis* sont de véritables forteresses ; de là partent les prédications incendiaires chargées d'entretenir l'insoumission chez les indigènes la haine irréductible de l'infidèle.

Un *gouverneur général civil*, dépendant du ministre de l'Intérieur, gouverne et administre l'Algérie, à l'aide d'un secrétaire et d'un conseil. La loi du 19 décembre 1900 a doté l'Algérie proprement

dite, celle du nord, d'un budget spécial, celle du sud, d'un budget spécial, celle du sud, d'un budget spécial, celle du sud, d'un budget spécial. Elle a permis de contracter des emprunts pour les travaux d'utilité publique. Des députés et sénateurs représentent ses intérêts au Parlement de la métropole. L'Algérie, proprement dite, se divise en trois départements : *Alger*, *Oran*, *Constantine*, administrés comme chez nous par des préfets et sous-préfets. Tout autre est l'organisation des *Territoires* au sud qui, relevant directement du gouvernement général, sont divisés en *circles* administrés par le personnel militaire des *Alforts indigènes*. On dit d'Algérie, par là, les *communes algériennes*, les *communes de plein exercice*, assimilées aux nôtres, et les *communes indigènes*, qui, n'étant pas assimilées, ont une organisation particulière. Les *communes indigènes* sont administrées par des *tribunaux indigènes*. Les *communes algériennes* sont administrées par des *tribunaux algériens*. Les *communes indigènes* sont administrées par des *tribunaux indigènes*. Les *communes algériennes* sont administrées par des *tribunaux algériens*. Les *communes indigènes* sont administrées par des *tribunaux indigènes*.

## Alger.

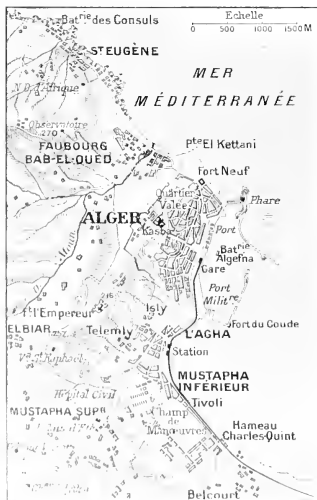
La population du département d'Alger, en 1906, était de 1.093.080 habitants, dont 1.000.000 à Alger. Sous-préfets : *Modéa*, *Miliana*, *Orléansville*, *Tizi-Ouzou*. Territoires civils : communes mixtes, 23 ; 19 corps d'armée, 100 d'appel. A. Ahmed Agoua, A. Ch. Agoua, d'Alger.

Ils venaient les *Berberes*, fondateurs d'Alger, qui, de temps immémorial, peuplaient l'Afrique du Nord ? Leur origine se perd dans le lointain des âges, comme celle des Basques. Leurs frères peut-être, qui se répandaient en face, dans la péninsule hispanique. Tant de peuples se sont succédés sur le littoral occidental du continent africain tourné vers le nord, qu'à peine peut-on deviner parmi les héritiers des premiers *Berberes* un type plus ou moins pur : les blonds y confondaient les bruns ; les uns sont de grande taille, les autres petits ; un certain nombre rappellent, par leurs épaules larges et les hanches étroites, les fellahs des bords du Nil. Les *Berberes* parlaient et leurs descendants parlent encore une langue apparentée aux idiomes de l'Égypte et de l'Assyrie ; leur alphabet, particulière-

ment, s'est conservé parmi les Touareg du désert. Les *Berberes* seraient-ils venus d'Orient par la voie que suivent encore de nos jours, mais à rebours, les pèlerins de La Mecque s'acheminant d'une oasis à l'autre jusqu'au grand carrefour du Nil, d'où plus tard les Arabes, conquérants de la *Berberie*, sont venus à leur tour ? Nos *Berberes* africains furent, dans leur ensemble, les *Africains*, puis les *Gétiens* de l'histoire.

Pour une telle race, Alger est de date relativement récente. *Icosium*, comme on l'appelait, ne fut qu'un groupement berbère sur un point de la côte, de défense facile. *Carthage*, au contraire, fondée par les Phéniciens, des le sixième siècle avant notre ère, était un lieu de puissance. Ce ne fut d'ailleurs qu'une cité de trafic, de caractère essentiellement maritime, dont les princes *berberes*, qui régnaient sur les tribus de l'intérieur, furent vassaux ou allies, sans être assujettis. Rome, en prenant pied sur la terre d'Afrique, après avoir abattu sa rivale, suivit d'abord la même politique : c'est, contrairement, qu'elle fit la guerre à *Carthage*. Son corps d'occupation, concentré autour de la III<sup>e</sup> légion *Africana*, dont le camp fut à Tchesa et Lambèse, ne dépassa pas, en comptant les auxiliaires, 25.000 hommes. Les cités indigènes s'administraient elles-mêmes par des magistrats élus. Mais, avec la paix et la civilisation, la richesse s'accrut ; l'Afrique devint vraiment le grenier de Rome.

Alger, des le premier temps, fut conquise à l'école chrétienne. C'est l'Église d'alors qui fournit à l'Église ses plus fameux apôtres : Tertullien, saint Cyprien, surtout saint *Augustin*, évêque d'Hippone (à 21 kilomètres de Bone), ancienne colonie phénicienne, cité prospère où il mourut



L'ALGER D'ALGER.





ALGER : PLACE DU GOUVERNEMENT.

C. N. D.

en 530, pendant que les Vandales l'assiégeaient. Une immense colonie barbare venait de fondre sur l'Europe avec la grande invasion de 406. La Gaule, l'Espagne, ruinées à la course, les hordes passent le détroit avec les *Vandales* et fondent sur l'Afrique. Ils ne font qu'y passer, *Justinien*, relevant les droits de l'empire romain sur l'Afrique, y reprend pied, avec *Helsaire* (533-534) et son successeur *Salomon*. Alors, le pays se couvre d'enceintes et de forteresses. *Tebessa*. Mais l'invasion du nord, à peine contenue ou chassée d'Afrique, une autre accourt d'Orient avec les *Arabes*. La première incursion arabe, après s'être heurtée à une assez vive résistance de la part des indigènes, s'imposait, à la fin du vi<sup>e</sup> siècle, avec *Ysmaïlisme*. Assaillis à la fois des conquérants, les *Berberes* y trouvaient, dans le lien des collectivités religieuses, la cohésion qui leur manquait. Alors les sectes formèrent de véritables États indigènes : ceux des *Amoravides*, nomades venus d'au delà des monts ; puis des *Almohades*, descendus des montagnes du Maroc.

Une seconde invasion, au xii<sup>e</sup> siècle, descendant sur l'Afrique une nuée d'*Trobes* faméliques : tout fut anéanti, le sol ramené au régime pastoral, la langue berbère et les traditions nationales refoulées dans les montagnes ou le désert. Des ruines de l'empire berbère *almohade* se dégagent trois royaumes arabes : celui des *Moumides* à Fez, des *Abd-el-Qaouliens* à Tlemcen, des *Bajades* à Tuni ; et c'est contre un prince de cette dernière dynastie que saint Louis dirigea la croisade où il mourut 1270. Luttres sans fin, revanche perpétuelle, insurrections sans cesse renaissantes, *razzias* et pillages, tel fut le régime de l'Afrique du Nord, du xii<sup>e</sup> siècle au xvi<sup>e</sup>. Alors, mettant à profit cette anarchie, les *Portugais*, puis les *Espagnols* s'imposent à la côte africaine jusqu'à Tripoli.

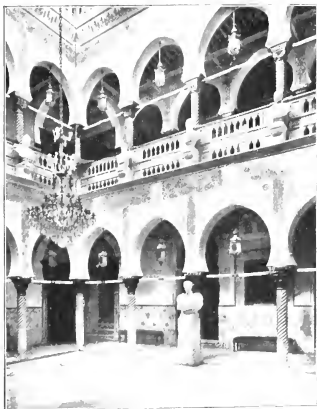
Mais bientôt des corsaires *tuuzes*, pirates de toute race, conduits par les frères *Barbarousse*, arrivent à la rescousse ; *Arandj*, l'aîné des deux frères, s'établit fortement dans *Alger*. El-Djezar et fut étrangler le dernier des chefs berbères. Les Espagnols campaient devant la place ; Pedro Navarro avait fait élever la une forteresse le *Peñon* sur le plus gros des îlots d'approche, *Arandj* ne parvint pas à reprendre le *Peñon*. Son frère et successeur, *Kheir-ed-Dine*, y retourna enfin, en 1529, rasa le fort et, des matériaux, fit une digue qui rattacha l'îlot à la côte ; ainsi fut crée le port, l'*Etat d'Alger*, sous la suzeraineté nominale de la Porte, était fondé,

Ce fut une république militaire de rapine, où *Toufik* ou corps de janissaires, dont le *dey* fut le chef nominal, se juxtaposait, à la corporation *taiffe* des patrons corsaires, les *reis*, pour l'exercice du pouvoir et le partage des prises. *Alger*, nid de pirates, fut, trois siècles durant, la terreur du monde civilisé. Ses corsaires écumaient la Méditerranée, touchant à l'improviste sur les côtes de Sicile, d'Italie, de Provence, d'Espagne.

Trois fois Louis XIV fit bombarder *Alger* : par Duquesne en 1662 et 1663, par d'Estrees en 1682. La France, de nos jours, en est venue à bout. Le duc de Huisseau ayant frappé notre consul local, une grande expédition fut décidée pour tirer vengeance de cet outrage. Le 14 juin 1830, la flotte française, commandée par l'amiral Duperré, débarqua les 37 000 hommes du général de Bourmont à *Sidi-Ferruch*, à l'est d'Alger ; le 19, débata des janissaires à *Stannich*. On tourna la place, en s'élevant sur les pentes du mont Bonzarès ; le Fort l'Empereur sauta : Huisseau capitula le 5 juillet ; le lendemain, nos troupes entraient dans la ville par la Porte-Neuve. Après *Alger*, nous avons dû conquérir l'Algérie pied à pied.

Notre plus terrible adversaire fut *Abd-el-Kader*, qui s'était imposé à toute la partie occidentale du pays : la prise de *Timgad*, sa place d'armes, par Rugeud et Lamourcier (1831) ; la capture de la smala par le duc d'Angoulême mai 1834. La victoire de Bugaud sur les bords de l'*Wishy* 14 août 1834 ; enfin, la reddition d'*Abd-el-Kader* à Lamourcier (31 septembre 1837) ; sont les premiers succès de cette lutte difficile. Longue temps, *Constantine* tombait en nos mains 1816, 1837. Enfin, la soumission de la *Kabylie*, en 1857, fit tomber les dernières résistances. La guerre franco-allemande fut le signal d'une insurrection en *Algérie*, surtout en pays kabyle, qui fut vite étouffée.

L'Alger moderne 462 326 habitants à plus qu'elle double en ces trente dernières années ; elle attendra bientôt 200 000 habitants, si l'on comprend dans l'agglomération urbaine, outre Mustapha, réuni depuis 1904, le faubourg Saint Eugène, son satellite du nord. Le port d'Alger, dont l'emplacement fut la chose créée par Kheir-ed-Dine au moyen d'une digue qui rattacha l'îlot du *Peñon* espagnol, maintenant l'*Amirante*, au rivage, fut une emprise de 90 hectares sur la mer, dont la défensive la pièce en courbant du nord,



PALAIS DU GOUVERNEMENT : COUR INTERIEURE.



ORAN : LE PORT ET LA MONTAGNE DE SANTA-CRUZ.

Avec 870 mètres et une étendue opposée, au sud, qui mesure 1350 mètres, le mouillage aux navires étrangers s'étendait au port d'Alger pour s'y ravitailler; il vient, de ce fait, au second rang des ports français. L'ancien port s'étendait au sud, le long de *Mustapha*, le port principal.

De la place de l'Amirauté, *Alger* offre aux yeux de l'arrivant le pittoresque amphithéâtre de ses maisons, hissées à l'envi les unes au-dessus des autres, jusqu'au sommet qui couronne la vieille fortresse de la Kasba. Des l'abord, on monte au boulevard de la République et à sa prolonge le boulevard Carnot, qui portent en terrasses une série de voûtes et d'arcades au-dessus des quais et du port, et sous lesquelles s'élevaient par centaines des magasins et les logements. Le boulevard de la République et la rue *Bab Azoun* descendent par des rampes le flanc de leurs arcades, du square de la République, où les premiers balancent leurs palmiers sur des massifs toujours verts, à l'avenue de la Kasba, où la place du Gouvernement, cœur de la ville nouvelle, vaste esplanade occupée sur trois côtés par des constructions de style moderne, au centre, de la statue équestre du duc d'Orléans, à Mustapha, où convergent les artères principales de la ville. Dans le

centre, au sud, se trouve le port, le long duquel s'étendent les quais et les docks.

Le port d'Alger est le plus important de l'Algérie. Il est le point de départ de toutes les lignes de navigation.

Le port d'Alger est le plus important de l'Algérie. Il est le point de départ de toutes les lignes de navigation.

Le port d'Alger est le plus important de l'Algérie. Il est le point de départ de toutes les lignes de navigation.

Le port d'Alger est le plus important de l'Algérie. Il est le point de départ de toutes les lignes de navigation.

Le port d'Alger est le plus important de l'Algérie. Il est le point de départ de toutes les lignes de navigation.

Le port d'Alger est le plus important de l'Algérie. Il est le point de départ de toutes les lignes de navigation.

Le port d'Alger est le plus important de l'Algérie. Il est le point de départ de toutes les lignes de navigation.



ORAN : LA MOSQUÉE DU PACHA.



O. N. D.

ORAN : LA MOSQUÉE DU PACHA.

veur, dans une maison mauresque de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, aménagée pour sa nouvelle destination. Tout près, la *cathédrale Saint-Philippe*, bâtie de 1845 à 1860, remplace la mosquée des Ketchaoua, dont les colonnes ornent l'intérieur du nouvel édifice; ses deux tours octogonales sur une base carrée apparentent l'ensemble aux créations de l'architecture mauresque. L'archevêque habitait, en face du palais du Gouvernement, une maison de ce style. L'édifice de la *Bibliothèque*, voisin de la place *Malakoff*, est l'ancienne demeure de Mustapha-pacha, l'une des plus caractéristiques du vieux *Alger*. Dans ce quartier, les *reus* opulents s'étaient fait construire de riches maisons à portée du Souk, et le dey lui-même y résidait, dans un palais dont l'ensemble était désigné sous le nom de *Djénina*. Pour échapper à la tyrannie des jaissaires, le dey *Ali-Khodja* laissa, en 1816, la *Djénina*, trop exposée, au centre de la ville, et se réfugiait, avec une garde de 2000 Kabyles, à la *Kasba*, ancienne forteresse berbère renouvelée par les Turcs et mise à l'abri d'un coup de main. C'est là qu'Al-Husseïn, successeur d'Ali-Khodja, consulta notre consul.

De l'une à l'autre résidence des anciens deys, de la *Djénina* à la *Kasba*, le quartier indigène du *vieux Alger* dévalait au flanc de la montagne et mêlé à plaisir, dans un enchevêtrement indescriptible, ses rues abruptes machevées, conduites en tous sens, ses ruelles silencieuses, ses detours obscurs, fréquemment voûtés, bordés de maisons sans fenêtre, d'échoppes misérables, de boutiques sombres où s'empilent au hasard toutes sortes de marchandises, comme si l'on avait peur de les montrer. La marée montante du quartier indigène vient mourir au pied de la Kasba, d'où se détachent de part et d'autre, dominant à l'ancienne ville une forme triangulaire : le boulevard *Volée* au nord, le boulevard *Gambetta* au sud, par une suite de paliers plantés et garnis de maisons qui descendent à la place de la *Luz*. De cette place, un nouvel escalier à double volée descend au *Grand-Théâtre*, à côté du Cercle militaire, installé dans une ancienne caserne de jaissaires.

Ici l'Alger moderne, rompant ses entraves, déborde l'ancienne ville au sud; de beaux édifices : le palais de Justice, l'église Saint-Augustin, la Préfecture, de style mauresque, l'hôtel des Postes, s'élèvent le long des voies nouvelles. Et la ville s'étend vers les coteaux de l'Agly et de Mustapha, dont les versants sont semés de villas, d'avenues ombragées et d'admirables jardins. Là s'essaiment sur les pentes, après le palais de l'Université, le palais d'été du gouverneur, au milieu d'un parc orné de plantes tropicales; le *Musée des antiquités préromaines, romaines et chrétiennes*, d'Algérie. Le bois de *Boulogne*, peu éloigné, offre aux promeneurs des beaux ombrages de ses 23 hectares plantés; en bas, dans l'attirance de la mer et à la place d'un ancien bas-fond desséché, le *Jardin d'essai* développe ses allées de platanes, de palmiers, de magnolias, de lauriers, de dracénas, de chamérops, ses

pépinières et ses oasis en miniature.

La rupture de l'enceinte qui emprisonnait le vieux *Alger* a produit aussi une expansion vers le nord. Par là monte, en vue de la mer, le boulevard Pierre et se dressent le Lycée, l'École ou *Medersa el-Taliba*, la Zaouia de *Sidi el-ber-Rahmân*, le *Jeûdia Maten*, et, conquis sur les escarpements des anciens remparts. Au nord encore, le faubourg *Bab el Oued*, occupé surtout par des Espagnols, s'ignore *Saint-Eugène* et Notre-Dame d'Afrique.

## Oran.

La population du département d'Oran atteint près de 1211300 habitants. Chef-lieu : **Oran**. Sous-préfectures : **Mascara, Tlemcen, Sidi-bel-Abbès, Mostaganem**. Territoire civil : 88 communes de plein exercice, 18 communes mixtes; 19<sup>e</sup> corps d'armée. Cour d'appel et Académie d'Alger. Diocèse d'Oran.

*Oran*, ville de 118023 habitants, dont près de la moitié Français, est d'her pour ainsi dire, bien que son origine remonte, d'après les auteurs arabes, au début du x<sup>e</sup> siècle. Mais c'était encore, en 1830, un groupe insignifiant d'à peine 4000 habitants. Depuis notre arrivée, le 3 janvier 1831, sur l'offre du bey Hassane, qui sollicite le protectorat français, *Oran* n'a cessé de se développer; c'est, après *Alger*, le centre commercial le plus animé d'Algérie, un port maritime important, de bon solé d'une région fertile et tête de ligne des voies de pénétration vers le Sud et le Maroc. L'ancienne ville se groupait le long du ravin de l'oued *Rebbi*, maintenant reconstruit et transformé en promenade boulevard Mahakoll.

Le *Château-Nouveau*, construit par les Espagnols, couvre de ses constructions l'éperon de terrain soulevé entre le ravin *Rouani* et celui de l'oued *Rebbi*; les gouvernements espagnols y installaient. Une agréable promenade, celle de *Lebon*, plantée de pins, de platanes, de bousset de palmiers, où, comme le dit le poète, l'air est bon. Le *Château-Nouveau*, construit par les Espagnols, couvre de ses constructions l'éperon de terrain soulevé entre le ravin *Rouani* et celui de l'oued *Rebbi*; les gouvernements espagnols y installaient.



Oran.

CONSTANTINE : QUARTIER DES TANNERS ET RAVIN DU RUMEL.

d'*Oran* (1812), dont on conserve l'ancienne demeure, comme une relique du passé. Au cœur de ce vieux quartier s'ouvrent la place *Kilber* et celle de la *République*. Le port est proche. Plus de 7000 navires y entrent annuellement; son trafic dépasse 1300000 tonnes. Un nouveau bassin de 20 hectares et un avant-port de 56 hectares sont en voie d'exécution. La gare maritime, amorcée au quai du Sud, se relie à la gare principale de la ville, au gare de *Korquail*, par un long détour qui enveloppe à l'est les nouveaux quartiers. Sur ce plan, en effet, dont l'altitude atteint de 80 à 100 mètres, la ville nouvelle a pris un prodigieux développement, dont le point de départ fut la place d'*Arenas*, au centre de laquelle s'élève la colonne commémorative du glorieux combat de *Sidi Rahmân*. Le Théâtre, l'Hôtel de ville, d'aspect monumental, le Cercle militaire, entouré de jardins, ont vu sur la place d'Armes. De là s'écartent deux autres maîtresses, peuplées de cafés, d'hôtels, de magasins bien achalandés; boulevard *Seyran*, qui conduit près de la nouvelle cathédrale; boulevard *Magenta*, au palais de Justice et à la gare centrale. De



GORGES DU RUMEL.

Oran.



Oran.

UNE RUE DU VIEUX CONSTANTINE.



CONSTANTINE : ANCIEN PALAIS D'AHMED-BEY.

spécimen particulièrement en formation. La belle rade de *Mers-el-Kébir*, au sud, ne tire pas des siltans de Tlemcen, du xii<sup>e</sup> au xvi<sup>e</sup> siècle, à l'ouest d'Alger, que ces siltans.

## Constantine.

Population du département de Constantine : 2 101 007 habitants environ. Chef-lieu : **Constantine**. Sous-préfectures : **Batna, Bône, Bougie, Guelma, Philippeville et Sétif**. Territoire civil : 73 communes de plein exercice et 34 communes mixtes ; 19 corps d'armée, 6 régiments et Académie d'ALGER. Diocèse de CONSTANTINE.

Le site de *C. pinguetum* est légendaire. Un plateau rocheux, taillé à pic, abrupt, escarpé, plonge en escarpements dans le ravin du *Baumel*, descendant d'un à l'autre, à l'encontre de la direction du torrent : à l'est, au nord, ou à Kaba-Serize à 790 mètres, au promontoire de Kaba-Kaba-Serize, mais les points sont inaccessibles, sauf

duc de Nemours, le général Trézel, le général Bulhières, le colonel Combe, le général Valée à la tête de l'artillerie, Rohault de Fleury avec le génie, parut devant *Constantine*, le 6 octobre 1837.

La ville était décidée à se défendre; d'immenses pavillons rouges flottaient dans les airs; du haut des terrasses, les femmes poussaient des cris aigus mêlés aux acclamations des défenseurs de la place. Une sentinelle, le *Condât*-*Y*, plateau situé au sud-ouest de la ville, permit d'en bien voir et d'en commander l'approche. Comme le général *Douarémont* y mettait pied à terre, il fut tué net 12 octobre, ainsi que le général *Péregreux*, qui l'accompagnait. Aussiôt, sous les ordres du général *Vieljeux*, qui prit le commandement, la ville fut canonée, la brèche ouverte, et le lendemain, l'armée, par un soleil radieux et sous une ardente fusillade, pénétra dans la ville. L'assaut, *Lamarcie* en tête, et pénétrant dans le quartier, *Lamarcie* à l'arrière, chaque maison défendue comme une citadelle. Equipe au désastre, *Aboud-Bey* tint campagne contre nous dans les monts accidentés de l'Aurès; mais, après onze ans, il se rendit; in fine à Alger juin 1888, et y mourut en août 1890 et ses cendres y reposent.

La ville moderne de *Constantine* (61 413 habitants, dont plus de 15 000 Français, 80 000 à 90 000 immigrés naturalisés et un peu plus de 28 000 indigènes musulmans a été tirée de son isolement par trois ponts jetés sur le *Rummel*; le pont en fer d'El-Kantara domine de 195 mètres les bouillonnements du torrent. Au sud-ouest, le plateau de *Condiat-Aly*, arasé, forme une plate-forme de terrains à bâtir. De là s'éloigne un beau vadien qui, enjambant par un arc de 70 mètres l'ouverture la pointe de Sidi-Rached, franchit le *Rummel* et se raccorde sur la rive droite à la route de Batna, qui aboutit à la gare. Une voie principale, la rue Nationale, conduit directement de la gare, par le pont d'El-Kantara, au cœur de la ville, place *Nemours*. De là rayonnent : au nord, la rue Garaman, avec la Cathédrale et l'ancien palais d'*Ahmed*, et la rue Damoury, qui conduit à la Kasba. Du côté de l'est, la Préfecture, l'Hôtel de ville et le Musée dominent le ravin frère de celui du *Rummel* et la route de *Philippeville*; au sud se groupent, avec la place Valée, le square de ce nom, où s'élève la statue du maréchal et, à peu de distance, le monument de Lamoricière. Les pentes qui descendent dans cette direction au promontoire de Sidi-Rached vont aboutir, sous le pont du Diable, au lit même du torrent. Un long chemin, tracé pour les touristes, serpente sur la rive droite et permet d'admirer le ravin profond du *Rummel* et sa sauvage grandeur, tandis qu'en face, les maisons du quartier indigène se heurtent et montent sur les deux axes de la rue Nationale. Ici ou là surgit une mosquée : la *Djama*

*Kebira, au Grande Mosquée*, voisine de la rue Nationale, aux six nefs soutenues par des colonnes disparates, souvent incalées, dont les arcades supportent un plafond toujours apparent. C'est le plus ancien édifice de ce genre à *Constantine*; il date de la première moitié du xiii<sup>e</sup> siècle. La cathédrale *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs* est une ancienne mosquée du xvi<sup>e</sup> siècle, salle carrée à sept nefs, voûte de petites coupes, agrandie et modifiée, mais dont on a eu le bon goût de conserver quelques beaux morceaux d'art décoratif. Dans la *Kebira*, où subsistent encore des ritournes romaines, legend des casernes, un hôpital, l'arsenal, la manutention : un monument y recouvre les restes des officiers et soldats tués pendant les deux sièges de 1836 et 1837.



1. 1015 01' 41.10 1015 01' 41.10 1015 01' 41.10



SOLDATS FRANÇAIS ET ALSACIENNES PENDANT LES FÊTES DE NOVEMBRE 1918, A STRASBOURG.

## L'ALSACE ET LA LORRAINE LIBÉRÉES

**L**e 10 mai 1871, le traité de Francfort arrachait à la France le département du Haut-Rhin, sauf Belfort, tout le département du Bas-Rhin, le département de la Moselle, à l'exception de l'arrondissement de Briey, une grande partie du département de la Meurthe (arrondissements de Sarrebourg, de Cléau-Salins). Ces régions, réunies sous l'administration allemande pour former le *Reichland* d'Alsace-Lorraine, ont été associées en fait par près d'un demi-siècle de vie commune sous la domination germanique et dans le sentiment du peuple français par un même douloureux souvenir. L'association est toute fortuite et officielle.

L'Alsace et la Lorraine, réunies seulement de 1871 à 1918 par une même solidarité morale en face de l'oppression allemande, réunies encore de 1918 à 1922 sous une administration supérieure commune, le Commissariat général d'Alsace-Lorraine, n'ont du qu'à la loi de 1870 de former, un demi-siècle durant, une unité morale administrative. En réalité, elles sont différentes par leur géographie, leur topographie, leur climat, leurs aptitudes naturelles, leur géographie humaine, l'origine et les traditions de leur population, les aspects de leur vie économique.

La Lorraine, l'Alsace, telles sont les deux individualités géographiques nettement distinctes. L'une est un pays de plateaux, plaines inclinées s'abaissant régulièrement depuis la crête des Vosges vers la pression de la Meuse, de la Moselle et de la Sarre, presque uniformes de structure et d'aspect. L'autre, plus hachurée parce que de géologie plus disparate, se compose d'une longue et étroite plaine bordant sur toute sa longueur un grand fleuve, le Rhin, mais aussi de collines s'élevant en éperons dans la plaine et de montagnes carpiées et sauvages, d'étroites vallées fertiles, à bon débouché vers la plaine, de plus en plus agées à mesure qu'elles se rapprochent de la montagne. L'une est simple, presque monotone, l'autre pittoresque et riche en contrastes.

Les mêmes oppositions se manifestent dans les aptitudes natu-

relles, le peuplement, la vie économique. La Lorraine est une terre rude et originellement pauvre, où les cultures maigres dominent et où, seul, le travail acharné des générations successives a pu faire pousser le froment; l'Alsace, un terroir favorisé de la nature où, sans qu'il en coûte un grand effort à la population, s'étalent sur le less fertile de beaux champs de blé. En Lorraine, pendant longtemps, de pauvres villages blottis entre les ondulations du terrain et, aujourd'hui encore, relativement peu de très grandes villes. En Alsace, de gros bourgs prospères, dont l'aspect seul éveille l'idée d'une vie facile et florissante et, aujourd'hui, quelques-unes des agglomérations les plus importantes de la France.

La Lorraine, favorisée par ses mines d'exploitation récente, est le domaine du charbon et du fer, l'un des plus puissants royaumes de l'industrie métallurgique; l'Alsace tire toujours ses principales ressources de l'exploitation agricole de son terroir. Blé, vin, industries alimentaires, tout en ayant pris au XIX<sup>e</sup> siècle, mais surtout par l'industrie textile, un immense essor industriel. Grave, sérieuse, réfléchie, volontiers taciturne, la population lorraine reflète, du reste, la tristesse du paysage; l'Alsacien est gai, expansif, porté à la plaisanterie.

Enfin, les destinées historiques des deux pays furent longtemps différentes. La Lorraine fut soumise à des ducs qui la gardèrent jusqu'en 1766, à l'exception du territoire de Metz, dès 1552 passé à la France avec les deux autres évêchés de Toul et de Verdun. L'Alsace apparut dès le moyen âge comme une agglomération de villes libres, chacune de ses cités est, comme les cités italiennes, une petite république où fleurissent les institutions communales, où se vivent les luttes civiles. Dès 1688, cependant, l'Alsace rentre dans l'unité française, alors que la Lorraine reste inféodée à l'Empire germanique plus d'un siècle encore.

Ces sont donc bien deux pays différents, aussi différents que, par exemple, la Flandre flamande et la Bourgogne, qu'à l'été solidaires le traité de 1419 ont.











LE LAC NOIR.

autrefois à toutes les chaînes de montagnes. De la crête principale se détachent des contreforts nombreux, dont la direction est perpendiculaire à celle de cette crête et que séparent des vallées orientées, comme les chaînes qu'elles séparent, de l'ouest à l'est ou plutôt du nord-ouest au sud-est, vallées toutes parcourues par des affluents du grand fleuve alsacien, l'Ill.

Entre la Thur et la Lauch s'étend un massif qui porte, à l'est de la *Tête de Chien* 1 236 mètres, le pic principal des Vosges, le ballon de Guebwiller ou grand Ballon. Moins bien situé que le Hohneck, dont la position centrale fait, malgré son altitude inférieure, la cime maîtresse des Vosges, le ballon de Guebwiller ne laisse pas que de présenter l'aspect le plus majestueux. Au milieu des nuages apparaît son dôme régulier, que les brouillards, qui soulevaient l'environnement, trisent de mille couleurs. Il se dresse à 1 200 mètres au-dessus de la plaine, vers laquelle il descend par gradins, formant à sa base une « pyramide triangulaire » dont une double arête antérieure atteint Guebwiller et Thann, tandis que la troisième se relie par le *Larchenlopf* à l'axe de la chaîne principale ». Son sommet apparaît arrondi, sans angle, sans pic aigü, sans arête dentelée, formant seulement une double bosse coupée par un large valloirment. Sur ses pentes s'étagent par zones régulières toutes les bandes du manteau bigarré des Vosges : cultures, taillis d'arbres fruitiers, sombres forêts, hauts pâturages, neige et glace, enfin, dans les creux restés à l'abri du soleil. L'aspect des points culminants, démodés et froids des débuts de l'automne, est alpestre. Du haut du Grand Ballon se déroule un des plus beaux panoramas de la France : d'abord apparaissent les cimes des Alpes au-dessus d'une bande de nuages singulièrement régulière. Au centre, une rangée de pics anguleux, vers le sud, très loin, le mont Blanc s'estompé dans les vapeurs. Au pied des Vosges, la plaine d'Alsace s'étale sans fin, toute diaprée de bois... au premier plan, le Rossienge et le liane régulière formée par sa chaîne vers la France, le ballon de Servance ; plus à droite, le Hohneck et le Schlucht ; enfin, le Donon, fièrement dressé.

Des contreforts, de forme et d'aspect analogues, mais de moins en moins élevés à mesure que l'on s'avance vers le nord, s'étendent entre les autres vallées.

Entre la Lauch et la Fecht, le Klempf, 1 433 mètres, qui descend en pentes adoucies vers Houllécht, entre la Fecht et la Weiss, le Schaelethal et le Hohneck, ont

combent au nord la profonde et sauvage vallée de Münter et descendent vers Turckheim, entre la Weiss et le Strimbach, entre l'Strimbach et la Lauchette, des lacs et des rivières, dont l'altitude descend au-dessous de 1 000 mètres.

Les vallées ont à intervalles réguliers, sechement, séparant les contreforts de la chaîne, offrant un contraste complet avec les massifs qu'elles encaissent. Au milieu de l'austerité sauvage des crêtes et des plateaux, elles apparaissent comme de riants oasis.

Ainsi que quelques-uns des sommets de la chaîne centrale ou des contreforts, leur topographie est nettement glaciaire. Jadis de vastes glaciers couvraient la plus grande partie des pentes de la montagne et de la plaine d'Alsace. Ils ont, en se retirant, avant de disparaître complètement, laissé leur empreinte dans les vallées : versants abrupts, semés de blocs erratiques, barrages morainiques, tels sont les traits les plus saillants de ces vallées, traits naturellement accentués surtout dans la partie supérieure.

La vallée de la Thur, dont, en amont de Saint-Amarin, les pentes autrefois rabotées par les glaciers deviennent démodées, est barrée au nord de Wesseling par une énorme moraine, « chaîne de blocs » de galets schisteux et de fragments divers entassés en terrasse au front de l'ancien glacier ».

Retenant les eaux de pluie et celles qui proviennent de la fonte des neiges, les moraines ont formé de hauts lacs, d'où sortent la plupart des rivières vosgiennes : lac de Sewen dans la haute vallée de la Doller ; lac du Grand Ballon qui s'écoule par le Seebach dans la Lauch, affluent de la Thur ; lac Blanc et lac Noir, qui s'écoulent par la Weiss.

Ces lacs ont été utilisés pour l'établissement de barrages, dont l'utilité est grande. Le uns ont servi à alimenter des canaux, d'autres





VUE DE THANN.

au-dessus l'exploitation aux prairies; les barrages s'élèvent ainsi à 6 mètres pour le lac Blanc, à 11 mètres pour le lac Noir.

Sur les pentes des collines, les champs dévalent la pente, buvant les eaux des torrents, une réserve de 3 millions de mètres cubes assure une irrigation salubre et le mouvement aux usines qui vivent de la vie du torrent. L'heureux succès des barrages d'Oley a provoqué de diverses côtes la construction de retenues semblables dans les vallées de Munster, Fecht, de Saint-Amarin, Thur, de Guebwiller, Lauch, de Massevaux, Bollig, etc.

Beaucoup semblables par les traits les plus généraux de leur topographie, les vallées vosgiennes sont cependant très variées d'aspect. Chacune, en son individualité assez nettement marquée. La vallée de la Doller, très large et très évasée et parsemée de fermes et de cultures s'étendantes dans la belle saison, offre, jusqu'à Massevaux, une belle cité qui fut le siège d'une des plus anciennes universités de France, est aujourd'hui un centre des plus importants pour l'industrie textile et fromagère. Les producteurs y sont groupés en une puissante association.

La vallée de la Thur, large et rive jusqu'à Saint-Amarin, présente un aspect très différent; au sud les champs dévalent la pente, buvant les eaux des torrents, une réserve de 3 millions de mètres cubes assure une irrigation salubre et le mouvement aux usines qui vivent de la vie du torrent. L'heureux succès des barrages d'Oley a provoqué de diverses côtes la construction de retenues semblables dans les vallées de Munster, Fecht, de Saint-Amarin, Thur, de Guebwiller, Lauch, de Massevaux, Bollig, etc.

La vallée de la Doller, très large et très évasée et parsemée de fermes et de cultures s'étendantes dans la belle saison, offre, jusqu'à Massevaux, une belle cité qui fut le siège d'une des plus anciennes universités de France, est aujourd'hui un centre des plus importants pour l'industrie textile et fromagère. Les producteurs y sont groupés en une puissante association.

La vallée de la Thur, large et rive jusqu'à Saint-Amarin, présente un aspect très différent; au sud les champs dévalent la pente, buvant les eaux des torrents, une réserve de 3 millions de mètres cubes assure une irrigation salubre et le mouvement aux usines qui vivent de la vie du torrent. L'heureux succès des barrages d'Oley a provoqué de diverses côtes la construction de retenues semblables dans les vallées de Munster, Fecht, de Saint-Amarin, Thur, de Guebwiller, Lauch, de Massevaux, Bollig, etc.

Beaucoup semblables par les traits les plus généraux de leur topographie, les vallées vosgiennes sont cependant très variées d'aspect. Chacune, en son individualité assez nettement marquée. La vallée de la Doller, très large et très évasée et parsemée de fermes et de cultures s'étendantes dans la belle saison, offre, jusqu'à Massevaux, une belle cité qui fut le siège d'une des plus anciennes universités de France, est aujourd'hui un centre des plus importants pour l'industrie textile et fromagère. Les producteurs y sont groupés en une puissante association.

La vallée de la Thur, large et rive jusqu'à Saint-Amarin, présente un aspect très différent; au sud les champs dévalent la pente, buvant les eaux des torrents, une réserve de 3 millions de mètres cubes assure une irrigation salubre et le mouvement aux usines qui vivent de la vie du torrent. L'heureux succès des barrages d'Oley a provoqué de diverses côtes la construction de retenues semblables dans les vallées de Munster, Fecht, de Saint-Amarin, Thur, de Guebwiller, Lauch, de Massevaux, Bollig, etc.

Jeusement marqué par le bourdon de Saint-Théobald, qui, enfoncé entier par le serviteur du saint, n'en put être arraché que lorsque le comte de Ferrette, suzerain du lieu, eut promis de construire une chapelle. Une fête commémorative aujourd'hui encore l'antique tradition.

De l'autre côté de la Thur se trouve la ville neuve, importante cité ouvrière et l'un des plus grands centres textiles de l'Alsace. Ces deux villes jumelles symbolisent à merveille l'Alsace d'aujourd'hui, où la vie la plus intensément moderne se déroule au milieu des souvenirs pittoresques du passé.

La vallée de la Lauch, assez large à son entrée, vers Guebwiller, se rétrécit à partir de Lauterbach pour être enserrée entre les cimes sauvages; sur la plus grande partie de son étendue, elle atteint à peine 500 mètres de largeur.

La vallée de la Fecht, l'une des plus importantes coupures des Vosges, s'étend sur une longueur de 26 kilomètres et sur une largeur qui, de Turckheim à Munster, atteint 2 kilomètres. Enclavée entre des pentes couvertes de vignobles, surtout sur le versant nord, elle est d'aspect pittoresque, poétique, et de vieilles légendes, celle d'Emma, la fille de Charlemagne, qui revient

parfois encore pleurer sur la mort du preux Roland, son fiancé, enveloppent ses nuits de mystère. A partir de Munster, sa pente devient très forte, et l'on aperçoit dressés au-dessus de la vallée, comme des murailles qui la surplombent à pic, les escarpements du Hohneck.

Sur les pentes de la vallée de Munster, s'étalent, au-dessous des champs de seigle et de pommes de terre, de beaux et abondants pâturages. Aussi la vallée de Munster est-elle l'un des centres les plus importants de l'industrie fromagère. A elle seule, elle peut fournir jusqu'à 170000 kilogrammes de fromage par an. Le groupement de ses producteurs en coopératives de production a contribué largement au développement de cette industrie.

La vallée de la Weiss est, elle, accidentée et étroite. Elle se termine par les paysages sévères du lac Blanc et du lac Noir. De beaux pâturages dominent la rive gauche de son affluent, la Béchine. La haute vallée de la Weiss a parmi les vallées alsaciennes son individualité, faite de la persistance de la langue romane, alors que partout ailleurs a prévalu l'idiome germanique. Oley, centre de cette région, est un important marché agricole, qui compte plus de 4000 habitants.

La vallée de la Liepierre est une longue et étroite coupure, qui trace une route naturelle entre Sélestat et le col de Sainte-Marie-aux-Mines et s'élève jusqu'à la crête du Brezonard. Elle a été au moyen âge et dans les temps modernes une limite politique et reste une frontière ethnique, religieuse et linguistique. Jadis, en effet, elle séparait l'Alsace de la Lorraine avec une telle netteté que la ville de Sainte-Marie-aux-Mines était partagée, par la rivière qui la traverse, entre les deux provinces. Aujourd'hui, la langue française et le catholicisme se sont maintenus au nord de Liepierre, tandis que la langue germanique et le protestantisme triomphent au sud.

La petite ville de Sainte-Marie-aux-Mines fut autrefois le centre d'exploitation d'importantes mines d'argent, dont les filons fournissaient jusqu'à un siècle des blocs énormes de métal presque pur on en trouva un de 1183 livres en 1581. Les coutumes pittoresques des mineurs groupés en corporations militaires, révélores d'énormes éblatants, commandés par leur capitaine, se sont longtemps maintenues. Aujourd'hui, l'exploitation des mines a disparu. L'industrie textile l'a remplacée; Sainte-Marie-aux-Mines tient, pour la fabrication des étoffes de couleur, le coton filé dans les autres régions vosgiennes. Elle fabrique des étoffes mélangées de soie, de laine et de coton. Située à mi-chemin entre Saint-Dié et Sélestat, sur la route reliant le col qui porte son nom, Sainte-Marie-aux-Mines est un centre de communication assez important.

\*\*\*

Au nord du Gresson et du val de Villé, la crête des Vosges s'élève considérablement. On ne trouve plus de hauteur qu'à peine 1200 mètres au lieu de 1100 mètres. Le Clumont (974 mètres), pyramide de granit de forme très régulière, s'élève aux sources du Gresson; le Champdu



VUE D'ENSEMBLE DE SAINTE-ODILE.

Phot. Hume

feu (dont le nom veut dire simplement « Champ du faîte ») est également l'un des massifs les plus réguliers des Vosges. Son plateau porphyrique, d'une altitude moyenne de 1 000 mètres et où un pointement atteint 1 095 mètres, est nettement limité par la Bruche et le Giessen.

De la crête principale se détachent aussi des contreforts, mais bien plus massifs et moins nettement délimités, car les vallées sont plus étroites qu'au sud de la Liepervette et pénètrent moins profondément la chaîne.

Ces contreforts sont très boisés, et le quadrilatère dessiné par la Liepervette, la Bruche et la plaine d'Alsace, n'est qu'un vaste plateau recouvert d'une nappe épaisse de forêts (forêts de Bannbach, d'Andlau, de Barr, de Tresswald, de Guirbaden, interrompues seulement dans les vallées où se retrouvent les pâturages. Sur l'un de ces contreforts, situé entre deux branches d'un affluent de l'Il, l'Andlau, se trouve l'un des sites les plus populaires d'Alsace : Sainte-Odile. Au milieu des bois de sapins noirs, d'une majesté impressionnante, de la forêt de Barr, qui furent, dès l'ère druidique, un lieu sacré, s'élève à 770 mètres d'altitude la montagne sainte qui est le cœur de l'Alsace. Écoutez l'un de ceux qui, dans le paysage symbolique, ont entendu avec le plus d'émotion passionnée battre ce cœur :

« Non, il n'est pas, en Alsace, un lieu semblable au mont Sainte-Odile. La nature lui a donné à la fois tout ce qu'elle a d'austérité et de splendeur. L'histoire l'a marqué de toutes ses empreintes ; Dieu lui a prodigué ce qu'il réserve aux terres prédestinées. O mont Sainte-Odile, que tu es beau, avec tes frères assises de roches nues, que tu es beau en ton verdoyant manteau de sapins aux plus audacieux ! Que tu es beau, quand le soleil de juillet l'inonde de ses rayons et dore l'opulente plaine de l'Alsace, qui s'étend devant toi, immense et dans toute sa gloire ! Que tu es beau encore quand l'orage s'approche, quand l'éclair sillonne la nue qui l'enveloppe, quand le tonnerre bondit de montagne en montagne ! O mont Sainte-Odile, que tu es imposant avec ton vieux mur, avec tes retraites où règne le silence, où régnent le mystère... ! » Nul des écrivains parmi ceux qui ont donné l'Alsace pour cadre à leurs récits qui soit resté insensible au charme de Sainte-Odile. Maurice Barrès, *Au service de l'Allemagne*, René Bazin, *Les Oubliés*, en ont l'un et l'autre fourni d'éloquentes descriptions.

Des routes partant de Rosheim et d'Obernai permettent d'atteindre Sainte-Odile, lieu de pèlerinage encore très fréquenté aux jours de la Pentecôte et de l'Assomption et où il n'est pas rare de voir réunis les pittoresques costumes de la vieille Alsace. La plus fréquentée de ces routes traverse les houblonniers de Rosheim et monte par Boersch, vieille cité féodale, qui, quasi morte dans ses remparts intacts, semble une Pompei médiévale, puis par les deux gros villages d'Ollrott et de Saint-Nabor, importants centres d'excursion, vers les grands sapins qui voilent le sanctuaire. Au sommet de la colline aplatie en un assez vaste plateau, se dresse, enserrant des dolmens préhistoriques, le *Mur païen*, reste de l'enceinte immense « d'un oppidum gaulois analogue à celui de Bado, du mont Beuvray, « Alsia et de tant d'autres qu'on a signalés dans toutes les par-ties de la Gaule... ».

C'est au milieu de ces murs cyclopéens que le duc Adalric s'était fait construire un château et qu'il aimait à résider, au centre de ses chasses, au cœur d'un pays dont la garde lui était confiée pour le protéger surtout contre les Alamans. C'est à côté de son château, sur un rocher à pic, qu'il concéda à sa fille le terrain nécessaire pour y construire un monastère <sup>1</sup>.

Fille du duc d'Alsace, Odile, aveugle de naissance, n'avait échappé que par miracle à la colère de son père qui, desirant un fils, voulait faire payer à l'enfant mal venue sa désillusion. Cachée par une fidèle servante au monastère de Baume-de-Dames, elle est rendue à la lumière par saint Erhard, rentre en grâce auprès de son père et se voue à la piété et aux aumônes. Elle échappe par la suite à un odieux mariage avec le duc des Alamans et, poursuivie par son père, se cache dans un rocher magique qui s'entr'ouvre à son appel. Convaincu, lorsqu'il a vu se produire devant lui le miracle, qu'il ne faut pas résister aux ordres divins, le duc Adalric renonce à forcer le sentiment de sa fille et l'autorise à entrer en religion. Il lui fait bâtir un couvent à l'ombre de son château fort. Telle est la légende qui, « enveloppée à travers les siècles, reste vénérée de tous les Alsaciens ».

\* \* \*

La vallée de la Bruche, qui commence au col de Saales pour ne se terminer qu'à Strasbourg et qui entaille les Vosges de Saales à Molsheim, est la plus importante des dépressions qui coupent la chaîne.

(1) WINTERER, *Histoire de sainte Odile*.1. BADELON, *« Elle dans l'Alsace »*.





RUINES DE SAINT-URBACH.

Photo A. G. L.

coupoles de nombreuses vallées et qui détachent au milieu des alluvions des caps rocheux, couverts d'une luxuriante végétation.

Ici, d'ailleurs, la variété de la topographie reflète celle du terrain. Déroites bandes de calcaires jurassiques s'appuient aux terrains granitiques de la chaîne principale, et c'est un mélange des roches que sont dus en partie le caractère pittoresque et la variété d'aspect de la région. Plus découpée que la région vosgienne proprement dite et fragmentée en collines assez basses, elle se distingue aussi de la montagne et de la plaine voisines par son climat plus doux. Dans la montagne, la température diminue avec l'altitude en général de 1 degré par 100 mètres, et, si la chaleur persiste sur les Hautes-Chaumes à la fin de l'automne, l'hiver est très rigoureux. Il en est de même dans la plaine, si aucun obstacle n'arrête les vents du nord. Au contraire, la zone des collines, où l'altitude reste faible et où cependant les haut-eurs dirigées de l'est à l'ouest opposent un obstacle aux vents froids, possède un climat plus doux.

Comme nous l'avons vu, le versant septentrional des collines tourné vers le midi est particulièrement bien exposé. D'autre part, la pluie, plus abondante que dans la plaine, est beaucoup moins forte que dans la montagne.

Toutes ces conditions se réunissent pour faire des collines sous-vosgiennes une région où possèdent la vigne et les arbres fruitiers.

La vigne est naturellement la production essentielle, puisqu'elle donne son nom à toute la région.

Composé de collines isolées dans la plaine, le vignoble ne forme pas une zone continue. Il n'y a pas un, mais plusieurs vignobles; chacun au débouché d'une vallée et chacun groupé autour d'une ville qui en forme le centre.

Au débouché de la vallée de la Thur, le vignoble de Thann tapisse les collines

qui en forment le versant septentrional. Des vignobles thannois qui, d'ailleurs reculent aujourd'hui devant le développement de l'industrie, sont un des vins les plus renommés d'Alsace, le *crus du pin*, particulièrement capiteux.

A l'entrée de la vallée de la Linc et non loin des murs du Grand Ballon, Guebwiller est le centre d'un autre vignoble qui, lui, produit un vin également renommé, le *crus du litzel*. Mais, autour de Guebwiller, comme autour de Thann et en général dans la haute Alsace, le vignoble diminue, et le vigneron comme nee décider sa place à l'avenir, l'ouvrier doit aujourd'hui son importance non pas tant à la vente des produits de son vignoble qu'au développement de l'industrie textile, qui a groupé 18000 habitants dans cette cité paisible.

Dans la vallée de la Lecht et sur les collines qui la dominent, particulièrement au nord, et séparant ses affluents, le vignoble s'est bien mieux conservé, quoique, là aussi, il soit en voie de recul.

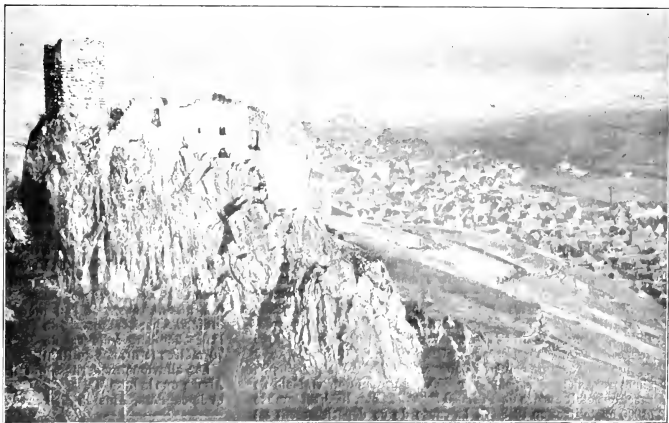
La banlieue de Colmar étale sur plus de 500 hectares un vignoble qui est l'un des plus riches d'Alsace et l'un des plus justement réputés.

Immédiatement à l'ouest de Colmar, la vigne apparaît, alternant d'abord régulièrement avec les champs de pommes de terre. Puis elle domine et règne bientôt seule sur les collines mamelonnées de 200 mètres d'altitude, qui forment comme un piédestal verdoyant à la montagne Vosaine.

Du sommet de la hauteur dite « Haut de Sigolsheim », on découvre tout le vignoble, très caractéristique avec ses échelles hautes de 3 mètres et ses treilles horizontales, dont la disposition ingénieuse permet à la grappe d'absorber tous les rayons du soleil (1).

Malgré cette cité apparait, ceinture de vignes: Turckheim, célèbre par les batailles qui livra Turenne au cours de l'immortelle

(1) Cf. ARNOUX DEHAUT, *Vignes en France*.



VIGNOBLES DE LA LORRAINE.

Photo A. G. L.



30 kilomètres de longueur à l'est de Mulhouse, en bordure du Rhin. Large quand le ruban de less est étroit, c'est-à-dire dans la haute et moyenne Alsace, la bande d'alluvions modernes s'amincit à mesure que la première s'élargit. Elle a 17 kilomètres de largeur en face de Mulhouse et de Sélestat, 11 kil., 5 seulement en face de Strasbourg. Moins élevée que la zone de less dépassant rarement 130 mètres, elle ne se tient guère à plus de 3 mètres au-dessus du niveau du fleuve.

Tandis que, dans la montagne, les rivières vont de l'est à l'est, elles prennent dans la plaine une direction sud-nord, coulant pendant la plus grande partie de leur cours parallèlement au Rhin et couvrant tout l'espace compris entre les Vosges et le grand fleuve d'un laeis fort compliqué. La grande artère de l'Alsace est l'Ill. Celle-ci prend sa source dans le Jura alsacien, près de la curieuse petite cité de Ferrette où, dans un vallon poétique, jaillit une « font » sortie des profondeurs jurassiques. Elle coule dans un val étroit jusqu'à Altkirch et adopte alors la direction du nord.

D'Ilfurth, où elle reçoit la Laine, issue comme elle du Jura, jusqu'à son confluent avec le Rhin en aval de Strasbourg, elle recueille toutes les rivières des hautes et des moyennes Vosges qui, toutes, après être descendues suivant la pente naturelle du terrain, c'est-à-dire de l'est à l'ouest, tourment vers le nord, lorsqu'elles arrivent dans la plaine, pour couler parallèlement à la rivière principale qu'elles ne rejoignent qu'après l'avoir longuement accompagnée.

La Iller, la Thur et ses affluents, la Laine, la Fecht, l'Andlau, la Bruche présentent toutes cette forme caractéristique. L'Ill elle-même, qui jadis se jetait dans le Rhin au sud de Strasbourg et dont l'extension des alluvions rhénanes vers l'ouest a sans cesse déplacé l'embouchure, coule pendant plus de 150 kilomètres parallèlement au Rhin. Son bassin s'étendant aujourd'hui sur 4584 kilomètres, elle draine la plus grande partie de l'Alsace; coulant dans des terrains assez inconsistants, elle se déplace fréquemment, dessine des méandres et jette sur la plaine tout un fillet de bras et de faux bras.

Rien de plus curieux que cette « Mésopotamie d'Alsace ».

C'est entre Ensisheim et Colmar, et surtout entre Sélestat et Strasbourg, que le laeis est le plus compliqué. Dans cette dernière section de son cours, surtout, l'Ill communique avec ses affluents par des canaux et les îles, longues et étroites, ainsi formées sont occupées par des rieds, prairies à moitié inondées.

L'Ill est une rivière fort irrégulière; le dialecte alsacien: *EH geht wa te welt* l'Ill va où elle veut exprime son caractère capricieux. Les variations de son débit sont considérables. Le rapport entre le volume de ses eaux à l'étiage et en période de crues est de 1:120. Elle a parfois des colères soudaines, et ses inondations furent souvent dangereuses.

Il semble d'ailleurs que, normalement, l'Ill soit moins alimentée par ses propres ressources ou les eaux de ses affluents vosgiens que par des dérivations du Rhin. Le canal d'Huningue à Mulhouse, le canal Vauban lui apportent, en effet, les eaux du grand fleuve.

Celui-ci forme la limite orientale de la France, de Huningue au confluent de la Lauter. A peine échappé des quais de Bâle, il entre en Alsace, rapide, impétueux et relativement resserré; la largeur le long ne dépasse pas 200 mètres. Mais, dans la plaine alsacienne, il s'élargit bien vite, lançant de part et d'autre des bras qui, comme ceux de l'Ill, encerment des îles et s'étalent sur une largeur qui, à l'essieu, dépasse 2 kil. 400. En face de Strasbourg, sa largeur moyenne est de 900 mètres. Alimenté par les glaciers suisses d'où sortent son cours supérieur et tous les affluents qu'il reçoit jusqu'à Bâle, le Rhin est un fleuve des plus abondants et qui ne connaît jamais les très basses eaux de l'Ill ou des torrents vosgiens. En période d'étiage (de novembre à mars), il ne descend jamais au-dessous de 1<sup>m</sup>.50 de profondeur, et son débit est toujours de 300 à 400 mètres cubes (étiage à Kehl). Mais, en moyenne, il est profond le 2<sup>m</sup>.50, roule 1000 mètres cubes, et ses crues en juin et juillet portent son débit jusqu'à 4500 mètres cubes. Il peut alors dépasser 3 kilomètres de largeur, et ses hautes eaux, si elles n'étaient contées par les digues, s'étendraient sur 5 ou 6 kilomètres.

Il faut, d'ailleurs, diviser le cours du Rhin dans la plaine alsacienne en deux parties distinctes, séparées par le confluent de l'Ill. En mont de Strasbourg, le Rhin est encore un torrent alpestre; sa pente étant assez forte, son cours est rapide, et il est difficilement navigable. On a, du reste, entrepris depuis de longues années des travaux de régularisation, qui ont en pour effet de couper les bras du fleuve et de faire disparaître quelques-uns des faux bras qui s'étendaient à l'ouest du lit principal. Mais la vitesse du fleuve est très grande (3 mètres de Bâle à Brisach). Au contraire, après



VIEILLE MAISON, A SAVERNY.

Strasbourg, le Rhin se calme. Sa vitesse n'est que de 1<sup>m</sup>.20 et même, en période de crues violentes, il ne s'étend jamais sur plus de 1700 mètres.

L'irrégularité du cours du Rhin, les bras nombreux qu'il étend dans la plaine et qui isolent des îles marécageuses, ses débordements qui ont souvent noyé les villages situés sur ses rives ont en pour conséquence d'éloigner du Rhin les agglomérations importantes.

Entre Bâle et le confluent de l'Ill, on ne trouve sur la rive gauche que de petits villages. Une seule localité, Huningue, fait figure de ville. Mais elle n'est en réalité qu'une forteresse, la vieille citadelle de Vauban, à l'abri de laquelle se sont blotties quelques maisons. Elle mérite cependant d'être signalée pour son établissement moderne de pisciculture, créé de 1832 à 1838 sur l'initiative de Napoléon III, et on les saumons et les truites vosgiennes loisonnent.

Malgré l'absence de grandes villes sur ses bords, le Rhin est cependant d'une capitale importance pour l'Alsace. Ne peut-on dire d'elle qu'elle est un don du Rhin? Et, d'autre part, le Rhin est la grande artère de l'Alsace et une grande voie internationale. C'est parallèlement à son cours que se sont établies toutes les routes qui traversent la plaine et qui, outre les sources de son sol, lui assurent une si large place dans la vie économique de l'Europe.

Le climat de la plaine d'Alsace est bien différent du climat des Vosges ou des collines vosgiennes. Il est continental. Abritée des vents d'ouest, à l'abri des adoucessements, par la barrière montagneuse des Vosges, elle est, au contraire, largement ouverte aux souffles du nord. Aussi les variations de température sont-elles très fortes. La moyenne de la température de Strasbourg est de + 9°;





au complet, avec leurs vergers, leurs granges, leurs étables, le bûcher, le poulailler, le pigeonnier au fond de la cour. Le logis lui-même, avec ses balcons et ses moulures, présente un aspect robuste et costé.

Presque toutes les villes sont situées sur l'artère centrale, l'El.

Altkirch 3473 habitants, établie sur la rivière au point où elle se dégage du Jurassien, au milieu d'une riante vallée égayée de moulins, est une cité pittoresque, aujourd'hui animée par l'industrie. Elle fabrique des poêles de ténacité, qui sont en usage dans toute l'Alsace, et file le coton.

Située à environ 20 kilomètres en aval, Mulhouse 118084 habitants, a dû à sa position au carrefour des routes qui rayonnent vers le Rhône, le Rhin, la Suisse et le Nord, une destination exceptionnelle.

Dépendant à l'origine des évêques de Strasbourg, puis des Habsbourg, elle conquiert au *xiv*<sup>e</sup> siècle son indépendance; elle est une des petites républiques dont la réunion constitue la *Décapole* alsacienne. Alors que l'Alsace entière revient à la France en 1648, elle conserve son indépendance jusqu'en 1796 et, au *xviii*<sup>e</sup> siècle, commence de se vouer à l'industrie.

Les belles indiennes qui furent à la mode à la veille de la Révolution sortent des fabriques de Mulhouse. Au début du *xix*<sup>e</sup> siècle, le machinisme fait son apparition; la vapeur est appliquée à l'industrie textile, et lorsque, en 1821, Charles X visite Mulhouse, il peut le saluer du glorieux titre de « capitale de l'industrie française ». Les industriels de Mulhouse sont loin de s'endormir sur leurs lauriers.

Leurs initiatives sont parmi les plus heureuses, les plus fécondes qui se soient produites au *xix*<sup>e</sup> siècle, dans le domaine économique et social. Dès 1823, ils fondent la *Société industrielle*, destinée à permettre aux fabricants mulhousiens, en améliorant les conditions de la fabrication et la qualité de leurs produits, de soutenir la concurrence de l'Angleterre. La Société crée des écoles de dessin, de filature, de tissage, de commerce, forme bientôt une véritable association dans le sens où l'entendait le *xviii*<sup>e</sup> siècle, qui encourage ses recherches scientifiques et les initiatives pour établir le mieux-être social. Grâce à elle, les loques ouvrières où, dans d'atroces



HOTEL DE VILLE DE MULHOUSE.

conditions d'hygiène, languissent les « Nègres blancs », s'évanouissent pour faire place à ces logis ouvriers édifiés sous les auspices de la Société mulhousienne où, dans des rues salubres et de polis jardins, les travailleurs purent pour la première fois le confort réservé jusqu'alors aux classes aisées. Généreuse par ses intentions, l'institution des lochs ouvriers n'a, d'ailleurs, pas donné tous les résultats qu'on était en droit d'en attendre. (1).

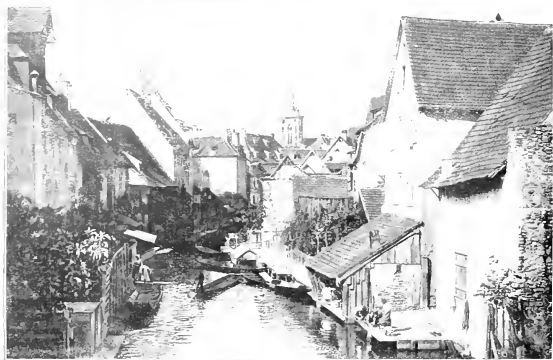
N'importe! un souffle généreux de solidarité a pénétré Mulhouse. Et ses œuvres d'assistance sociale, ses hôpitaux, le Musée, qui est l'une des créations les plus intéressantes de sa Société industrielle, sont des modèles, pour tous les sociologues, de pensée ou d'action.

Ils ont son hôtel de ville, qui date de la Renaissance, et ses deux

(1) ALPHONSE BOUILLON, *Le Travail en France*.



LA VILLE DE MULHOUSE, VUE GÉNÉRALE.



EN COIN DE LA LAUCH, A COLMAR.

neuf-Elise, Mulhouse ne peut s'enorgueillir d'aucun de ces grands cités du passé qui embellissent les autres cités, ici, le présent règne. Mulhouse est une grande ruche ouvrière, toute bourdonnante de l'activité industrielle. Ses filatures comptent parmi les plus importantes du monde et, rayonnant sur toutes les localités environnantes, font vivre des centaines de milliers d'ouvriers.

Lauch, Mulhouse et Colmar, peu d'importantes cités en dehors des vallées du vignoble, Ensisheim, centre de routes et de voies ferrées, est peut-être un gros bourg qu'une véritable ville, Neuf-Brisach, est une ville qui monte dans son enceinte octogonale constante par Vauban et, délaissant son rôle militaire, n'a aucune activité.

Colmar, située sur la Lauch, presque à son confluent avec l'Ill, et sur le Logelbach, petit canal qui réunit la Fecht à la Lauch, a été, elle aussi, une ville libre, abritée dans ses remparts contre les exactions féodales. Elle a aujourd'hui abattu sa vieille enceinte et, tandis que, sur la Lauch et le Logelbach, les vieux quartiers avec leurs maisons ventrues et leurs canaux, semblent d'antiques Venises, pratiquement toutes les maisons ont été détruites et de belles rues de larges places ont été de vastes perspectives.

Quelques-unes de ces maisons de la ville, les plus belles, les plus riches, les plus anciennes, ont été restaurées et la ville a retrouvé son aspect de ville d'art. Elle a une population de 40 000 habitants, elle est une ville industrielle, comptant des établissements de filature et de

avec sa gracieuse balustrade à jour autour du toit et sa rampe aux lourds balustres de pierre. Entre toutes, la maison Pfister, au coin de la rue des Marchands, est un beau spécimen des anciennes habitations bourgeoises. Artistiquement découpée, tourelles en encorbellement, galeries extérieures, escalier en saillie, « c'est un vrai musée dans la rue... ».

La perle des anciens monuments de Colmar est le cloître des Unterlinden, ancien couvent de dominicains, autour d'une cour intérieure aux délicates ogives trifolées. Dans la belle église conventuelle, un musée de peinture réserve aux connaisseurs la joie de tableaux provenant des maîtres : Holbein, Dürer, Schongauer. Celui-ci, l'un des plus remarquables et des plus puissants graveurs du XVI<sup>e</sup> siècle, est en effet une des gloires de Colmar, qui a aussi donné le jour à un grand artiste contemporain Bartholdi, le grand sculpteur du *Lion de Belfort* et de la *Liberté éclairant le monde*, qui a donné à sa ville natale les statues de Rapp et de l'amiral Bruat, ses glorieux compatriotes, et dont le musée fait une large place aux toiles du prestigieux coloriste haut-salsacien Henner.

Située au débouché des vallées de la Lauch, de la Thur, de la Fecht, au point de contact entre le vignoble et la plaine, centre de routes et de voies ferrées, Colmar est l'une des villes qui se sont le plus accrues depuis 1870. Elle avait moins de 20 000 habitants lors de sa séparation d'avec la France. Elle en compte aujourd'hui 41 000 et s'accroît en poussant ses quartiers nouveaux vers l'est, suivant un plan qui remonte au second Empire.

Sélestat, 20 512 habitants, la troisième des grandes villes alsaciennes que l'on rencontre lorsqu'on descend le cours de l'Ill, est située sur cette rivière, à 20 kilomètres environ en aval de Colmar. C'est une très ancienne ville : « les rois francs, puis Charlemagne, y résidèrent ». Ses antiques remparts, qui l'ont défendue en 1814

et 1815 et n'ont pas empêché les Allemands de la prendre en 1870, ont été abattus et remplacés par de larges avenues. Son aspect a perdu en pittoresque ; mais elle ne manque pas de souvenirs intéressants : la vieille porte de l'Horloge, avec son beffroi et ses peintures originales, l'église Sainte-Foi, celle de Saint-Georges, l'édifice de styles différents, du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle ; enfin, une bibliothèque municipale, fondée par le curé de Sélestat en 1662 et très riche en incunables. « Sélestat fut une ville intellectuelle, dont, à l'apogée de la Renaissance, l'école d'humanisme brilla d'un vif éclat ». Aujourd'hui, elle est surtout une cité industrielle, comptant des établissements de filature et de



MAISON DES TÊTES, A COLMAR.



RUE DE LA LAUCH, A COLMAR.



CHAIRE SCULPÉE DE L'ÉGLISE DE STRASBOURG.

1011



tissage et des usines presque uniques en leur genre, de toiles métalliques.

Les routes et voies ferrées qui de Sélestat gagnent Strasbourg traversent de plantureux pays, où deux petites villes seulement sont nées : Benfeld et Erstein. Elles sont presque uniquement des marchés agricoles, particulièrement pour le blé et le tabac dont, du reste, l'Alsace péritière, la dernière ayant établi cependant des filatures et des sucreries.

Au delà d'Erstein, apparaît le Kochersberg, le terroir le plus riche au milieu des riches terroirs d'Alsace, l'un des pays où la population est la plus dense, l'un de ceux où se sont le mieux conservés les pittoresques costumes et les antiques traditions.

Des champs fleuris du Kochersberg on aperçoit, lointainement, la flèche de la cathédrale de Strasbourg. Strasbourg! Ce nom seul, pour bien des gens, symbolise toute l'Alsace; l'Alsace avec ses merveilles architecturales et ses délices gastronomiques, avec les souvenirs glorieux de M. de Dietrich et de la *Marschallin* et ses défilés de l'Année terrible. Elle est, en effet, la cité la plus représentative d'Alsace, l'une de celles où se lit le mieux son histoire dans la pierre des hauts monuments ou le bois des maisons antiques, l'une de celles où le plus intimement se mêlent le présent et le passé.

L'ère celtique la vit naître. Elle devint importante à l'époque romaine, sous le nom d'*Argentoratum*, comme centre de routes, et par son développement industriel. A l'époque franque, elle est le siège d'un évêché.

C'est à Strasbourg que Louis le Germanique et Charles le Chauve scellèrent leur alliance par le serment lancœux qui reste le plus ancien monument linguistique de notre histoire. Longtemps la ville



VUE D'ENSEMBLE DU HOH-KÖNIGSBOURG.

fut gouvernée par ses évêques, dont le tier-château, établi sur la colline du Kochersberg, la dominait. Elle lutta pour obtenir ses franchises municipales et connut, au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle, une ère de prospérité troublée seulement par quelques guerres contre les seigneurs féodaux d'Alsace et par les luttes intestines entre la bourgeoisie et le peuple. C'est pendant cette période que s'éleva la cathédrale et qu'apparut Gutenberg, l'inventeur de l'imprimerie.

En 1681, l'armée de Louis XIV apparaissant sous les murs de la ville qui, malgré quelques vellétés de résistance de la part du peuple, ouvrait ses portes. Et le Grand Roi laissa frapper une médaille où il montrait la France fermée aux Germains (*clausa Germanis Gallia*). En 1870, elle subit un siège (23 août-27 septembre) et un terrible bombardement, qui ne respecta aucun de ses glorieux monuments.

La nuit du 24 août, à la musée de peinture qui renfermait de précieux toiles du Tintoret, de Jordaeus, de Philippe de Champaigne, la bibliothèque et ses milliers d'incunables, le Temple-Neuf, les plus belles maisons, des rues entières furent la proie de l'incendie et réduites en monceaux de ruines.

« Le lendemain, la cathédrale flamboyait, les vitraux en pièces, les statues mutilées; les obus éclataient sur l'hôpital civil, parmi les malades et les blessés à demi morts déjà... Quand les remparts ne furent plus qu'un amas informe, les rues encombrées de débris, de pontons noyés, de fer tordu, 500 maisons réduites en poudre... la population dévorée, 8 000 malheureux entièrement ruinés, il fallut se rendre! » Avant Louvain, Lille ou Gerbéviller, Strasbourg a été une ville martyre, et le souvenir de ses souffrances n'a fait pendant le demi-siècle où elle a été éloignée de la mère patrie que fortifier ses sentiments français.

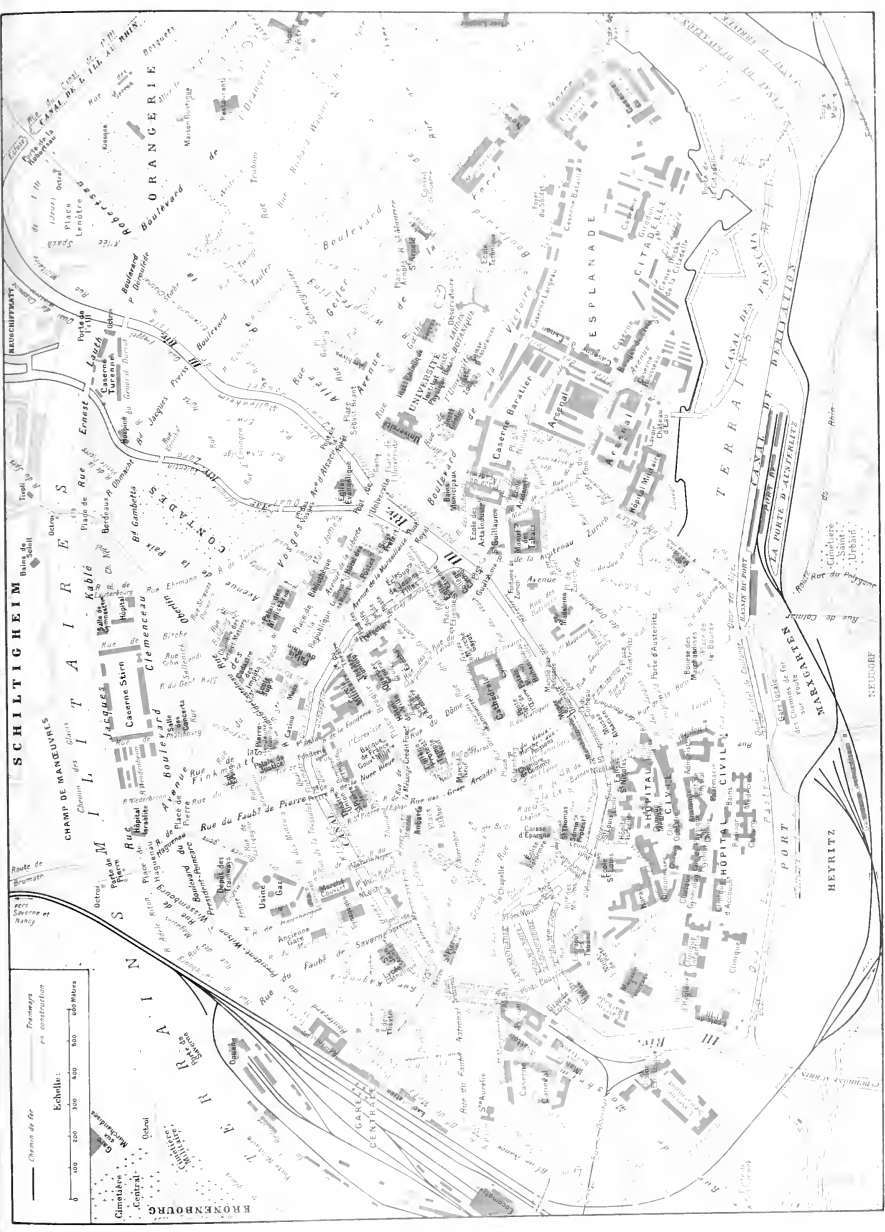
Si leur administration fut tyrannique, du moins les Allemands ont-ils fait de grands efforts pour développer et, à leur manière, embellir la ville. Contrairement à la loi qui veut que les villes se développent vers l'ouest et qui se vérifie pour d'autres villes d'Alsace — par exemple pour Colmar, c'est vers l'est que, pendant le demi-siècle où elle a été allemande, Strasbourg s'est étendue. L'ancienne cité est à cheval sur l'Ill, entre les deux bras du fleuve, près de la borne à l'est et à l'ouest. La nouvelle ville s'est établie entre l'Ill et le Rhin. Bondant de constructions et larges avenues, de somptueuses édifices s'y éleveront : Palais impérial, Palais de la délégation régionale, Université, Poste. Ce nouveau Strasbourg est somptueux et moderne.

Le vieille ville se serre autour de la cathédrale, qui porte à 152 mètres sa flèche de pierre comme un panache glorieux. Comme tous les grands édifices du moyen âge, elle a mis plusieurs siècles à s'élever, retracant le style roman et toutes les variétés du style gothique, jusqu'à nos jours. Le chœur et le transept sont romans. Au XII<sup>e</sup> siècle, Conrad de Hohenberg y ajouta une très belle nef et correspondance l'édifice dans le goût des édifices français. Un grand portail, l'œuvre de Steinbach, orne l'entrée à la façade. Après sa mort, la cathédrale fut l'œuvre, l'œuvre de ses enfants, Saline, sculpteur



FORTIFICATIONS DU HOH-KÖNIGSBOURG.

L. SILL, DE STRASBOURG.









LE PALAIS IMPÉRIAL, A STRASBOURG, AUTOUR DU PALAIS DE RHIN.

entrepôt des houilles de la Ruhr et des fers de la Lorraine, qui arrivent, celles-là par le Rhin, ceux-ci par le canal de la Moselle au Rhin.

Les produits sont ensuite distribués dans toute l'Alsace et en renvoie une partie vers la France.

Aujourd'hui, Strasbourg est un de nos grands centres industriels. Elle a été, dans le passé, une grande partie de sa renommée à ses spécialités alimentaires : la bière,

la choucroute et surtout le foie gras, qu'inventa au XVIII<sup>e</sup> siècle un gentilhomme du prince de Condé, gouverneur de la ville.

Aujourd'hui, à Strasbourg, on trouve, en toutes les formes de l'industrie, l'élevage moutonnier et le gavage des oies ; on y fabrique, d'ailleurs, des foies de canards, préparés pour le bon usage d'un commerce qui en fait un million par an.

A Strasbourg, aujourd'hui, on trouve, en plus, la grande industrie de la gourmandise ; elle y a fait la grande industrie des hauts fourneaux et des usines à vapeur.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

On y trouve, en plus, la grande industrie de la papeterie et des manufactures de draps. Elle y a fait aujourd'hui 171 000 mètres de draps.

de 1800 à 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.

En 1810, la population de Strasbourg était de 200 000 habitants.







ANCIEN PALAIS IMPÉRIAL, A STRASBOURG, AUJOURD'HUI PALAIS DU RHIN.

grand entrepôt des houilles de la Ruhr et des fers de la Lorraine, qui lui arrivent, celles-là par le Rhin, ceux-ci par le canal de la Marne au Rhin.

Elle les distribue ensuite dans toute l'Alsace et en renvoie une partie vers la France.

Enfin, Strasbourg est un de nos grands centres industriels. Elle a dû, dans le passé, une grande partie de sa renommée à ses spécialités alimentaires : la bière, la choucroute et surtout le pâté de foie gras, qui inventa au xvi<sup>e</sup> siècle un génial cuisinier du prince de Condé, gouverneur de la ville, et qui, universellement célèbre aujourd'hui, a répandu dans toutes les fermes de la basse Alsace l'élevage intensif et le gavage des oies ; les foies, dûment préparés, donnent lieu à un commerce de près de 1 million par an.

Strasbourg, aujourd'hui, n'est plus seulement la capitale de la gourmandise ; elle a vu naître la grande industrie : des hauts fourneaux et d'importantes aciéries s'y sont établis, ainsi que des usines de produits chimiques, des papeteries et des manufactures de draps. Elle compte aujourd'hui 171 000 habitants.

Au nord de Strasbourg, on ne trouve, sur l'emplacement de l'immense forêt aujourd'hui défrichée et dont l'immenses vestiges subsistent autour de Haguenau, que des villes de médiocre importance, Haguenau 18 870 habitants, bûche originellement dans une ile de la Moder et qui fut une ancienne résidence impériale, exploite ses bois et a ouvert des filatures.

Wissembourg, bien qu'elle

soit à l'extrême limite du territoire français, n'est pas une ville frontière, car elle n'est pas sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.

La ville de Bâle, sur le Rhin, est une ville frontière, car elle est sur la frontière.





presque pas représenté dans les campagnes. Mais il tenait dans des grandes villes une très forte minorité. En 1915, on comptait 8000 Allemands à Colmar, 16808 à Mulhouse, 60714 à Strasbourg, 100000 Alsaciens en un étaient allemands d'origine (1).

« Désunexée » et revenue à la France, l'Alsace tient une place plus grande que jamais dans notre vie. Elle est une des régions de France où la population est la plus dense et où elle s'accroît le plus rapidement, ce qui compense en partie l'insuffisance natalité des autres provinces.

Cette population est industrielle, laborieuse et, de plus, très instruite : 196 p. 100 des recensements alsaciens, constatent les statistiques, savent lire et écrire.

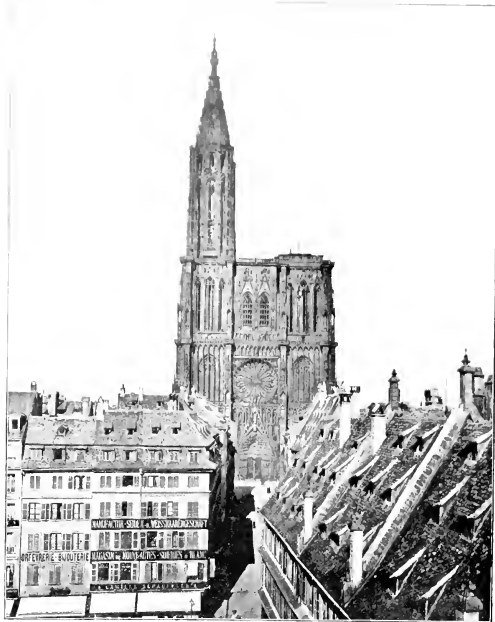
L'Alsace est une de nos plus riches terres agricoles, et sa vie industrielle est intense. Les ressources de son sous-sol sont des plus variées, et deux d'entre elles lui donnent une valeur exceptionnelle : le pétrole et la potasse. Le *strolch*, dont les gisements, situés entre la forêt de Haguenau et Wissembourg, n'ont été exploités sérieusement qu'au début du xix<sup>e</sup> siècle et ont, en 1917, fourni 120 000 tonnes; la potasse, dont le gisement est situé en haute Alsace dans la forêt de Nonnenbrunn, entre Mulhouse, Lornay, Guebwiller et Ensisheim. La production de la potasse était, avant la guerre, un quasi-monopole de l'Allemagne. Elle possédait les deux gisements potassiques les plus riches du monde : celui de Stassfurt-Saxe et celui de Nonnenbrunn.

La restitution de l'Alsace à la France fait passer entre ses mains le dernier de ces gisements.

Celui-ci, qui, sur une épaisseur de 200 à 300 mètres, contient en réserve 200 à 300 millions de tonnes d'une valeur de 4 milliards, peut être considéré comme l'un des gisements les plus riches du monde. Il s'est formé au fond les mers de l'époque tertiaire qui, en s'évaporant, laissent sur le sol d'épaisses couches de sel marin (chlorure de sodium, mélangé à du chlorure de potassium). Alors qu'à Stassfurt, ces sels contiennent une proportion assez forte de magnésie, ils se présentent, en Alsace, « dans un état remarquable de pureté ». Les couches salines s'étendent sur une superficie de 250 kilomètres carrés et une épaisseur de 200 à 300 mètres. 2. Elles sont les principales. L'importance économique de ces gisements est considérable. La potasse est aujourd'hui considérée comme un engrais de premier ordre et, dit un économiste, la possession du bassin alsacien fournit à la France le moyen de doubler sa production agricole. Malheureusement, ces gisements appartiennent présentement à des particuliers allemands.

D'autre part, l'Alsace est une des régions de la France où l'industrie est la plus intensément développée. La construction mécanique a fait, ces temps-ci, en haute et en basse Alsace, mais surtout en haute Alsace, de surprenants progrès.

En haute Alsace, Mulhouse, Thann, Guebwiller, en basse Alsace, les deux grands établissements de Strasbourg et de nombreux petits établissements occupant de cinquante à deux cents ouvriers se consacrent à la construction mécanique et envoient dans le monde



CATHÉDRALE DE STRASBOURG.

entier locomotives, wagons, pièces de pont, machines destinées à l'industrie textile.

Quant à celle-ci, elle n'a cessé de se développer depuis le jour où Charles X saluait en Mulhouse la capitale de l'industrie française : Mulhouse et ses environs méritent presque autant que Manchester le nom de « royaume du coton ». Actuellement, travail lent en Alsace-Lorraine 1 300 000 broches et 230 000 dans le reste de la France, et 40 000 méters (150 000 dans le reste de la France). L'Alsace, à elle seule, possède plus de machines à tisser que tout le reste de la France 160 au lieu de 130 et fournit presque autant de pièces de robe que la France entière (2).

(1) Statistiques dressées en 1914 par le Comité d'études relatives à l'Alsace-Lorraine.

(2) Cf. Molinier, *Potasse d'Alsace* - Larousse-Masson - de juin, 1919.

(3) Comité d'études économiques.



UN PAYSAN ALSACIEN ET SON COCHON.

Paul et sa femme, deux personnes directement ou indirectement mineures. Mais or, mais or, mais or, vers ses alliéens ou sous-alliéens. Mais or, mais or, mais or, sa structure est celle de toute la France du Nord-Est et, particulièrement, de la partie orientale de bassin de Paris.

Le Soudan est composé, presque exclusivement, de terrains de l'ère secondaire, dont les différents étages sont, comme en Chine, et dans l'ancienne Lorraine française, disposés en bandes parallèles, de plus en plus inclinées à mesure que l'on s'éloigne vers le Sud du littoral méditerranéen. La première bande, la plus ancienne, est constituée de grès, qui occupent les régions les plus orientales du pays, les bords du pays de Bitché et une partie des montagnes situées sur le Sud-est du pays de Saint-Ay-dé.

Les doléments se voient à l'époque trévisque, après baptême et surtout à l'époque romane et celle-ci s'étend dans toute la Lorraine.



Phot. Pilot

MEIZ : LA MOSELLE PRISE DU CÔTÉ DE LA PUCELLE.

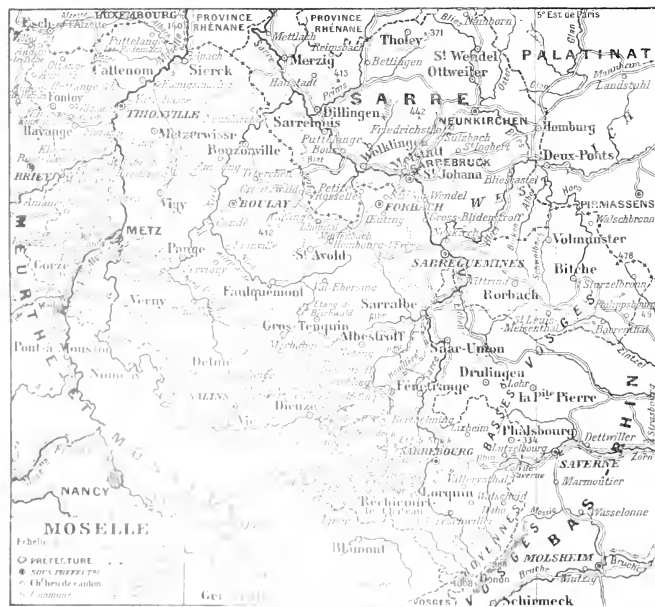
moyenne, du pays de Bitche aux abords de Metz (1), c'est-à-dire sur la majeure partie des bassins de la Sarre et des deux Niers. Dans l'intervalle entre les deux Niers, apparaissent par places des calcaires dolomitiques : pays de Servigny, de Frécourt, de Dazoncourt). Mais la formation essentielle est celle du calcaire coquillier, mélange de marnes. C'est dans ses couches que se trouvent le gypse et le sel gemme, qui constituent une partie des richesses minérales de la

Lorraine. Au delà de la Nied française, apparaissent les formations jurassiques. Plus à l'ouest, entre la Nied et la Moselle et s'étendant sur une longueur de plus de 10 kilomètres, une largeur de 10 à 15 kilomètres, les marnes et les argiles qui forment l'étage inférieur du jurassique lias. A l'ouest, au delà de la Moselle et se prolongant dans le département de Meurthe-et-Moselle, les calcaires oolithiques, dont les côtes surplombent à l'est la Moselle, à l'ouest les étendues de la Woivre.

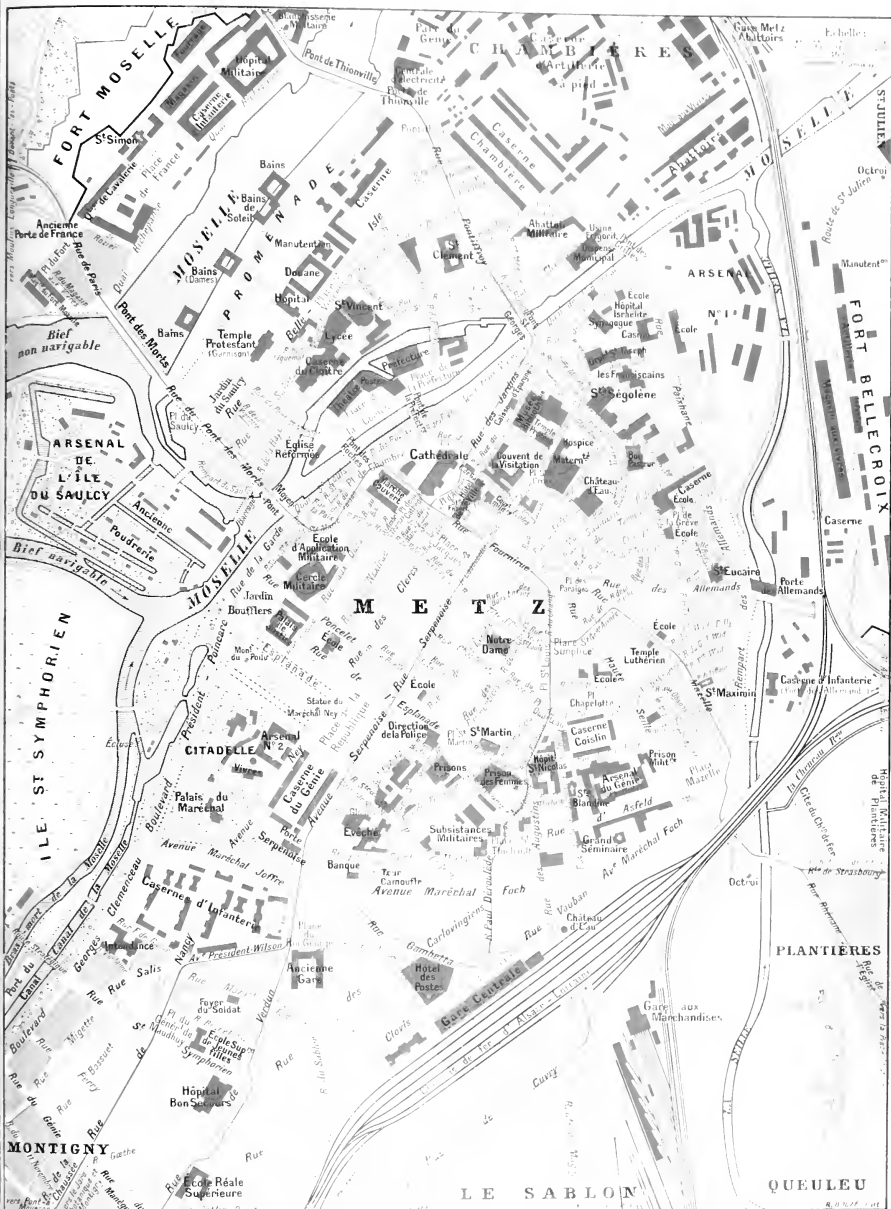
La topographie correspond assez bien à la géologie. Et l'on distingue en Lorraine plusieurs régions d'aspect fort différent.

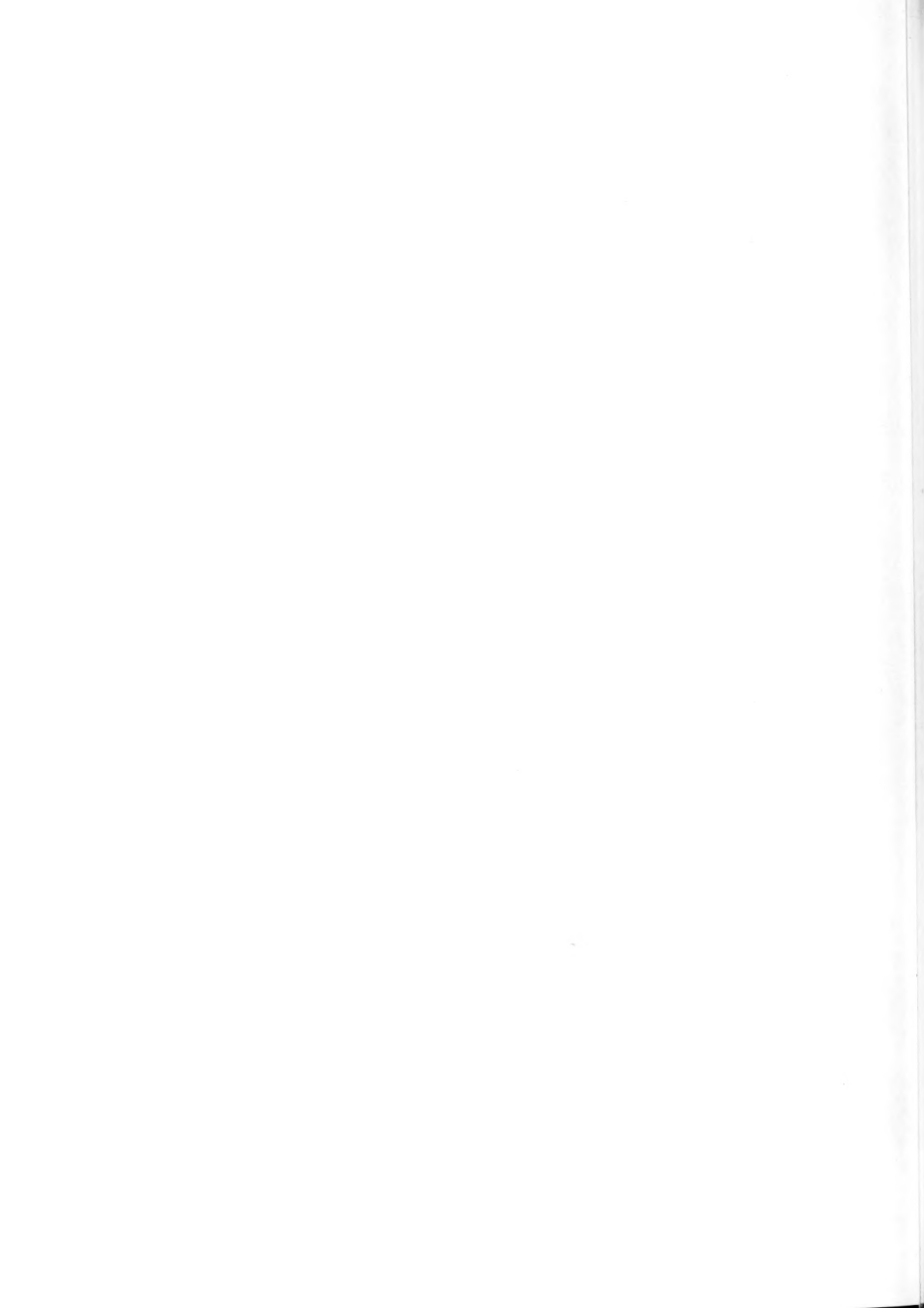
Le pays de Bitch, composé des terrains les plus anciens, est encore la *montagne*. Montagne modeste, il est vrai, puisque nulle part elle ne dépasse 500 mètres, le point culminant (534 mètres) étant situé à la frontière bavarroise. La *montagne* de Muhlbühl forêt de Bärenthal atteint seulement 554 mètres, celle de Philippsbourg 486 mètres; le *Hohe Kopf*, situé immédiatement au sud de Bitch, 438 mètres.

Cependant, le pays a bien l'aspect d'un pays de montagne, avec ses rochers de grès qui se découpent en escarpements abrupts, ses vallées profondes, mystérieuses, sauvages encore, où bruis-



# METZ







sont les sources, ses rivières rapides qui descendent des murailles rocheuses par de courtes et étroites entailles. La région de Bîche ou des petites Vosges est l'une des plus pittoresques de la Lorraine, l'une des moins connues, d'ailleurs, les communications étant assez difficiles. Elle est cependant la porte de l'Alsace, Lutzelbourg, Phalsbourg, situées dans la partie méridionale, au voisinage du col de Saverne, tiennent les routes qui mènent vers cette province. Elles ont d'ailleurs peu de vie. *Phalsbourg*, qui subit un siège en 1870, est restée la forteresse de Vanban, avec son étroite enceinte et ses rues régulières. Seule, l'industrie de la bonneterie lui donne aujourd'hui quelque activité.

La capitale de la région, Bîche, est également une toute petite cité. « Isolée au faite des Vosges, sur un tertre qui surplombe le vallon de la Zorn, mais que dominent les mamelons boisés du voisinage, elle est une ville morte, embellie par la magnifique souvenir de sa résistance victorieuse aux Allemands (6 août 1870-27 mars 1871) ».



PONT DE LA PIGELETTE, A METZ.

Cependant, au sein des vallées mystérieuses du pays de Bîche, l'industrie s'est glissée. Dès le *xiv<sup>e</sup>* siècle, s'élevaient dans des carrières d'humides calcaires qui, mainte fois reconstruites, agrandies au *xviii<sup>e</sup>* siècle, celle de Munsthal devint en 1767 verrerie royale, sont l'origine des puissants établissements d'aujourd'hui. Les usines de Munsthal et de Zoetzenbrück sont à l'actuellement les plus importantes cristalleries du monde. Elles ont industrialisé l'art des cristaux gravés, mais envoient aussi en France et en Allemagne des vases de cristal coloré, où vit le même sens artistique que dans les œuvres des verriers de Nancy et de Baccarat.

Dans la même région s'est établie, non loin de Plombières, une vaste entreprise métallurgique, spécialisée dans la fabrication des bandages de roues pour locomotives.

Le pays de Bîche est, d'ailleurs, peu peuplé. La population reste toujours au-dessous de 500 habitants par kilomètre carré.

Les pays traversés par la Sarre et par l'Albe, où l'on trouve un caire caillouteux mélangé de marnes, ont vu de grandes vallées ondules amplies, séparées par des pics de granit. La Sarre, son affluent de gauche, l'Albe, et son affluent de droite, la Moselle, dans de verdoyantes vallées, larges et peu profondes.

Le long des rivières, s'étendent d'innombrables prairies, qui sont le développement de la région de beaux pâturages et de riches forêts.



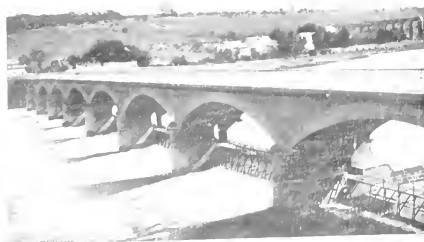
LE DÔME.

CATHÉDRALE DE METZ.

plantureux dit la tranquille prospérité, les beaux et polis paysages tranquilles; gracieuses collines de modeste altitude aucune ne dépasse 300 mètres, d'où l'on embrasse cependant de vastes panoramas.

Venue du mont Donon, où elle se forme par la confluence de la Sarre Blanche et de la Sarre Rouge, qui coulent près de Loupigny, la Sarre passe à Sarrebourg, vieille cité où se trouvent encore de nombreux monuments du moyen âge, puis recueille les eaux des vastes étangs qui s'étendent le long de l'ancienne frontière française et, jusqu'à sa rencontre avec l'Albe, n'arrose que de petits centres; Fénétrange, near la grande Sarre Union, où s'est récemment installée l'industrie des chapoux de paille.

Elle fait un double coude avant d'être rejointe par le canal des Houillères, puis par l'Albe. Non loin du confluent, dans l'immense prairie qui s'étend sur la rive droite de la Sarre, jaillit l'une des sources



LE DÔME.

LE DÔME DE METZ, VUE D'EN HAUT.







Ph. Pottier.

METZ. LA MOSELLE. PRISE DU PONT NOIRVAUX.

monumentaux, l'absence de demeures, l'absence d'ornements, l'absence d'industrie, la France lorraine est solide et un peu terne, mais gauchement, dans ses lignes.

En 1913, la Lorraine est une des plus riches régions de France. En 1913, elle produisait à elle seule 22 millions d'unités de charbon, production qui pourrait d'ailleurs être doublée, en utilisant, par suite des procédés modernes, les mines qui ne produisent que 10 à 15 % de leur capacité.

La Lorraine est une province industrielle et commerciale. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe.

La Lorraine est une province industrielle et commerciale. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe.

La Lorraine est une province industrielle et commerciale. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe.

La Lorraine est une province industrielle et commerciale. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe.

La Lorraine est une province industrielle et commerciale. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe.

La Lorraine est une province industrielle et commerciale. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe. Elle est la région la plus riche de France, la région la plus riche de l'Europe.

L'élevage du bétail, l'exploitation des forêts viennent s'y ajouter, et un peu d'industrie se développe. Distroff possède des fours à chaux dont les produits alimentent la Lorraine, le Luxembourg et jusqu'aux Pays-Bas.

Mais aucune grande ville encore ; ni Bouzonville, ni Boulay, situées l'une et l'autre sur la rive droite de la Nied, ne sont autre chose que des villages pourvus d'une importance artificielle. Boulay, chef-lieu de cercle sous la domination germanique, est resté sous-préfecture.

Le petit canton situé entre la Sarre et la Rosselle, qui s'enfonce comme un coin dans la Prusse rhénane, tranche par son aspect et son mode d'activité sur le plateau lorrain.

C'est un pays accidenté, où les rivières découpent dans les plateaux des vallons verdoyants, où la forêt couvre les pentes des collines, la forêt de Forbach, où partent les sources jaillissent. On y trouve de grandes ressources minières : le bassin houiller de la Sarre se prolonge sur le territoire lorrain. Aussi l'industrie a pu s'établir. Les établissements de Stiring-Wendel furent un grand centre métallurgique jusqu'au moment où l'industrie du fer émigra vers l'ouest, à la rencontre des minerais. Du moins, l'exploitation de la houille subsiste, produisant annuellement 3 539 000 tonnes.

Cité ouvrière peu pittoresque par elle-même, mais dans un joli cadre de collines, Forbach 11 000 habitants possède d'importantes tanneries et des fabriques de carton laqué qui envoient par le monde articles de bureaux, jouets, accessoires pour la photographie et d'artistiques imitations des laques chinoises.

Sarregrèbe, qui, avec ses 15 310 habitants, est aujourd'hui la deuxième cité de la Lorraine, distribue par le canal des houillères le charbon de la Sarre ; elle est célèbre par ses fabriques de peluche qui trouvent également dans la partie méridionale du canton de Forbach, à Puttelange, et surtout par sa faïencerie établie depuis 1785.

Grâce à ce développement industriel, la région est très peuplée.

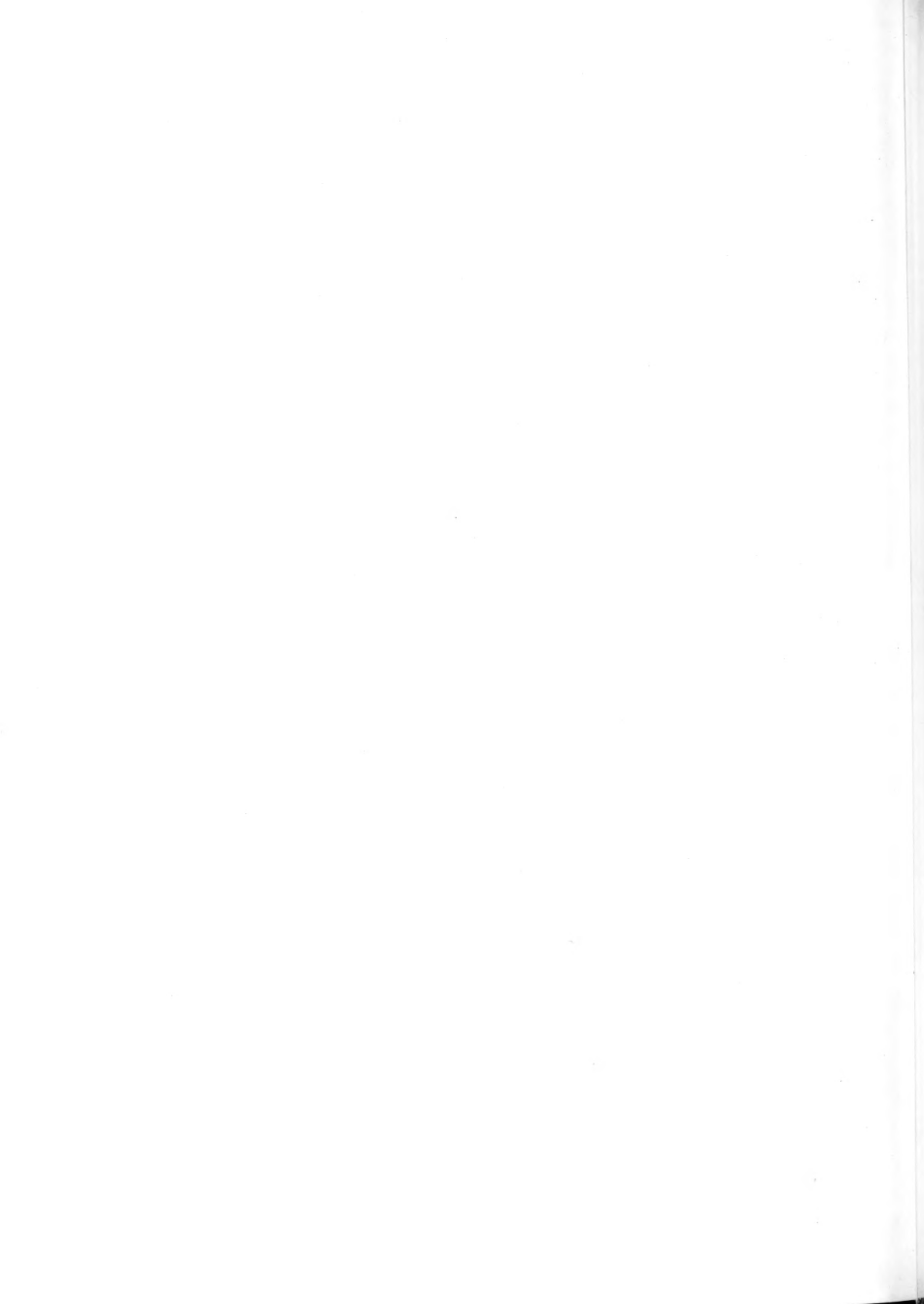


Phot. Pottier.

LA PORTE DES ALLEMANDS, A METZ.



PANORAMA DE METZ, PRIS DE FORT SAINT-QUENTIN.



Elle vient immédiatement pour la densité de la population. Avec 200 habitants au kilomètre carré, après la région industrielle de la Moselle.

Au lieu de diminuer comme sur le plateau Lorrain, la population s'accroît rapidement dans les cantons de Forbach, de Saint-Avold et de Sarreguemines.

\*\*\*

Le pays Messin constitue la partie la plus occidentale de la Lorraine et forme une bande longue et étroite, 40 à 50 kilomètres de longueur, 10 à 15 kilomètres de largeur, parallèle à la frontière du département de Meurthe-et-Moselle. Prolongement de la zone basique qui commence au plateau de Langres, il est formé en majeure partie de marnes. Sur la rive de la Moselle, apparaissent les calcaires oolithiques.

C'est une région de « collines peu élevées, aux contours mous et arrondis, coupées par des vallées peu profondes et évasees <sup>2</sup> ». Le paysage est uni, les horizons plats, quoique assez gracieux. Aux abords du fleuve, le paysage s'anime; les collines se découpent plus hardiment sur le ciel. De Metz, on découvre tout un panorama de hauteurs verdoyantes, qui n'est pas sans analogie avec les paysages qui se déroulent sur la Seine immédiatement en aval de Paris; c'est un des pays les plus gracieux qui soient.

Les côtes de Moselle ne dépassent guère le plateau. Rarement elles atteignent 400 mètres.

La Moselle, qui fait l'unité de cette région, y parcourt, de Noviant à Sierck, 80 kilomètres.

Née au ballon d'Alsace, et coulant d'abord sur les pentes des Vosges, puis sur la douce dénivelité du plateau Lorrain, elle a bien déjà, lorsqu'elle franchit l'ancienne frontière en aval de Pagny-sur-Moselle, le tribut des Vosges. Moselotte, Volange, Meurthe. Elle est alors un beau fleuve, au cours paisible, serpentant au milieu de grasses prairies.

De la frontière de Meurthe-et-Moselle à Metz, elle parcourt une large vallée bordée de gracieuses collines, arrosant au passage Noviant et Ars, puis arrive à Metz. Là elle rallie la Sautelle, qui, formée par la réunion d'une infinité de bras, les principaux venant de l'étang de Lindre et de la région de Biondort, serpente longuement dans le pays des étangs et se termine dans la ville même par un bras aujourd'hui comble.

Elle couvrait presque en ligne droite jusqu'à Thionville, recouvrant l'Orne à mi-chemin, entre les deux grandes côtes formées, puis fait un coude et, de nouveau, des meandres, pour, après avoir régulièrement franchi, après Sierck, la frontière de Prusse rhénane. Dans cette partie de son cours, la Moselle présente tous les caractères d'un fleuve de plaine. Sa pente est faible, puisqu'elle ne descend que de 30 mètres Noviant 180 mètres, Metz 175 mètres, Thionville 135 mètres, et elle est en général très calme; son débit moyen, de 80 à 85 mètres cubes, n'est pas suffisant pour assurer la navigation toute saison, et elle est doublée par un canal latéral.

Comme Strasbourg est le cœur de l'Alsace, Metz, dont pendant cinquante années le nom a été associé dans toutes les mémoires françaises à celui de la métropole de l'Est, est le cœur de la Lorraine. Si son nom est aussi riche de symboles historiques et d'émotions patriotiques, elle est bien loin, cependant, d'être

aussi importante. Avec l'aire au moyen âge, quelque temps fièvre de ses passions, mais toujours en lutte contre l'Europe, elle s'est éteinte, et son nom n'a été relevé qu'en avril 1552, date où Henri II, comme l'a constaté tout d'un coup et d'une façon signifiante avec les princes allemands, contre l'opposition de l'Empire, elle resta trois cents ans française et fut le cœur de la vie sociale, se mêla intimement à la vie de la France, et qu'elle eut de nombreux grands hommes de guerre, comme le maréchal Fédet et des hommes politiques comme Rostker, des savants comme Baudouin et Fauriol, des artistes comme le peintre Verrier, Marcel et Ambroise Thomas, des littérateurs comme La crotte et M<sup>lle</sup> Anadine Lavin.

Comme ces vieux arbres où les lignes concentriques montrent la croissance, la ville de Metz offre au touriste toute son histoire en un espace restreint. Entre la cathédrale et la Moselle et sur les bords de la rivière, s'étendent les vieux quartiers, avec leurs rues étroites et les vieilles maisons de bois qui descendent du fleuve dont les séparé un quai étroit, avec sa pittoresque rue des Tanneries, puis canal. Entre la cathédrale et l'esplanade, c'est un autre Metz, le Metz français du xix<sup>e</sup> siècle, embelli par les intendants comme à la même époque Nancy ou Bordeaux.

Le théâtre, la préfecture, de riches hôtels, bordant des rues animées et de belles places, datent de cette époque.

Même sous la domination germanique, la place d'Armes, la rue Serpenoise, celle-ci bordée par les plus belles boutiques et animée d'une foule élégante, conservaient un aspect très français. La cathédrale, avec sa nef immense, sa voûte haute de 43 mètres, les escaliers défilés de ses tours, donne la ville ancienne et la ville moderne. Sans avoir la majesté de la cathédrale de Strasbourg et bien qu'élevée par un portail moderne, elle est, elle aussi, l'une des grandes œuvres du moyen âge.

Enfin, au-delà de l'esplanade et jusqu'à la gare, s'étend la nouvelle ville, bâtie après 1870 par les Allemands; des rues droites et larges, de très belles avenues plantées d'arbres, mais bordées d'édifices massifs aux façades brillant de couleurs violentes et disparates; la gare, forteresse féodale de grès vert; la poste, mosquée ou hamman par ses colonnades et ses plafonds où brillent l'or et l'argent, sont des spécimens caractéristiques des conceptions architecturales de l'Allemagne moderne.

Metz n'est pas une grande cité industrielle comme Strasbourg. Cependant, sa position au centre d'un riche terroir en a fait le principal marché agricole de la Lorraine occidentale. Elle centralise le commerce des vins de la Moselle, le vignoble s'étend de la frontière à Sierck, celui des fruits, qu'elle expédie sous forme de confitures



1) Tous les cantons situés sur ce plateau, à l'exception de ceux de Dieuze et de Grottenquin, accusent depuis 1871, une diminution ou restent stationnaires.

2) Jacquart. Description du développement de la Moselle.





Le passé : *Ugrane*, *Herai*, les Romains et les Barbares ; Corse mo-  
chole. Pre et Genes, les *Tipuoli*, champions de l'indépendance,  
*Simbionewo*, *Stanniero*, l'empereur P., *Pascal Pash*, *Bonaparte*,  
63



Pages

Pages

<b>FAUNE :</b> Mammifères : chamois, bouquetin, ours brun, lynx, hermine, marmotte, campagnol. Oiseaux : aigle royal, milan, grand-du, coq de bruyère, chouard, bergamontier, corbeau, le Jean-le-Blanc, le milan, le faucon. Sur les lacs : cornouan, cygne, mouettes, grêbe. Poissons : truite, brochet, ombre-chevalier, perche, lotte, alose. Insectes et mollusques : coquilles, papillons. 163
<b>POPULATIONS PRIMITIVES :</b> archéologiques ; villages lacustres ; âge du bronze, âge du fer, <i>Oppida</i> du Chablais et du Saleve ; découvertes de <i>Saint-Véran</i> ; les <i>Gaulois-Allobroges</i> . 166
<b>CLIMAT des Alpes :</b> la montagne, laboratoire de nuages, brouillard. Pluies au mont Blanc, à Lyon, Genève, Grenoble, Gap, Briançon, au Ventoux. Vents : le fohn, effondrements de montagnes, avalanches de neige et de poudre ; les orages. Neiges : au <i>Grand-Saint-Bernard</i> , au Grimsel, au <i>Petit-Saint-Bernard</i> . Températures : à Nice, Grenoble, Gap, Chamonix, Briançon, au Ventoux, au mont Blanc, à Annecy. 168

## Départements des Alpes et du Rhône.

<b>HAUTE-SAVOIE :</b> précis administratif. Origines de la Savoie : les <i>Allobroges</i> , la province <i>Vénnoise</i> . <i>Colinus et Auguste</i> . Ruine de l'empire d'Occident ; le Christianisme. <b>Premier royaume Burgonde :</b> Gondobaud, Clotilde, Clovis. Pépin et Charlemagne à travers les Alpes ; la <i>Lotharinge</i> . <b>Deuxième royaume Burgonde :</b> <i>Boson</i> . <i>Bayonne d'Arles</i> , morcellement féodal. Combe de Maurienne ou de Savoie, vers le mont Cenis, par la vallée de l'Arc. 172
<b>Comtes et Ducs de Savoie :</b> Humbert aux blanches mains, marquis en Italie. Turin. Rivalité entre Savoie et Dauphiné ; les <i>Anacéte</i> ; le pape Félix V ; <i>Anacéte</i> , résidence des comtes du <i>Genevois</i> . <b>Ducs de Savoie :</b> la Réforme à Genève, le Valais. Rivalité de la France et de la Savoie ; les Dauphins du <i>Viennois</i> ; le <i>Brignonnais</i> . François I <sup>er</sup> à <i>Morignas</i> ; <i>Emmanuel-Philibert</i> : traité de <i>Cateau-Cambrésis</i> . 175
<b>Annecy :</b> Jardin des Plantes, Hôtel de ville, Cathédrale. <i>Saint-François de Sales</i> ; vieilles rues, palais de l'île, château ; port du lac. Personnages historiques. 177
<b>SAVOIE :</b> précis administratif. Les <i>ducs de Savoie</i> au delà des Alpes : Charles-Emmanuel I <sup>er</sup> , Henri IV et <i>Lesdiguières</i> ; politique de <i>Richelieu</i> ; Victor-Amédée I <sup>er</sup> . 180
<b>Ducs de Savoie, rois de Sicile, puis de Sardaigne et d'Italie.</b> <i>Victor-Amédée II et Catinat</i> ; guerre de la succession d'Espagne ; la Feuillade et le prince Eugène ; Charles-Emmanuel III. <i>La Révolution en Savoie</i> ; Charles-Emmanuel IV en Sardaigne ; Victor-Emmanuel I <sup>er</sup> rendu au Piémont. <i>Victor-Emmanuel II</i> ; <i>Magenta</i> , <i>Solférino</i> , traité de <i>Villafraanca</i> ; la Savoie et Nice à la France. 181

<b>Chambéry :</b> monument du Centenaire, fontaine des Éléphants, les <i>Arènes</i> de <i>Musière</i> , rue de <i>Bozognes</i> , <i>château</i> , la <i>Sainte-Chapelle</i> , la <i>Cathédrale</i> , les <i>Charmettes</i> . Personnages historiques. 182
<b>ISÈRE :</b> précis administratif. Ancien <i>Dauphiné</i> , le <i>Briançonnais</i> ; cession du <i>Dauphiné</i> à la France ; Louis XI, <i>dauphin</i> ; Henri IV et <i>Lesdiguières</i> ; cession de <i>Barcelonnette</i> ; États de <i>Viaille</i> . 184
<b>Grenoble :</b> le <i>Hôtel</i> , ceinture de montagnes. <i>La ville moderne</i> : cours <i>Saint-André</i> , square <i>Victor-Hugo</i> , place <i>Grenette</i> ; la <i>Cathédrale</i> , crypte de <i>Saint-Laurent</i> , église <i>Saint-André</i> ; <i>Palais de justice</i> , Hôtel de ville, l'Université, Musée-bibliothèque, <i>Industrie dauphinoise</i> . <i>Eaux minérales</i> : <i>Uriage</i> , <i>Allard</i> , <i>Val</i> , la <i>Motte</i> . Sociétés savantes ; tourisme. Personnages historiques. 187
<b>DROME :</b> précis administratif. Le <i>Valentinois</i> , <i>Bomparte</i> . <i>La ville</i> : esplanade <i>Championnet</i> , parc <i>Jouvet</i> , maison des <i>Téles</i> ; <i>Cathédrale</i> , le <i>Pendentif</i> . <i>Valence</i> , porte du <i>Percors</i> ; <i>Mont-en-Royans</i> . Personnages historiques. 194
<b>HAUTES-ALPES :</b> précis administratif. <i>Château-Dauphin</i> , <i>Château-Queyras</i> ; mont <i>Cenis</i> et Genève, <i>Phalès de la Tour du Pin</i> . Gap ; <i>Embrun</i> . Personnages historiques. 196
<b>BASSES-ALPES :</b> précis administratif. <i>Barcelonnette</i> , <i>Digne</i> ; <i>Cathédrale</i> ; <i>Castellane</i> , le <i>Verdon</i> . Personnages historiques. 198
<b>VAUCLUSE :</b> précis administratif. <i>La Provence</i> : les <i>Barbares</i> , <i>Christianisme</i> , <i>Bayonne de Bourgoigne</i> ; la <i>Provence</i> au moyen âge ; le <i>Comtat Venaissin</i> . <i>Guillaume I<sup>er</sup></i> comte de <i>Provence</i> ; <i>Raymond-Berenger</i> , comte de <i>Barcelonne</i> , <i>Charles</i> , puis <i>Henri d'Arjo</i> . <i>Ar</i> , <i>Avignon</i> : les papes, le palais ; la <i>Révolution</i> ; restauration du palais. <i>Notre-Dame-des-Dons</i> . <i>La ville moderne</i> : place de l' <i>Hôtel-de-Ville</i> , monument du Centenaire, Théâtre, <i>Saint-Agnès</i> , <i>Saint-Victor</i> , <i>maison Colbert</i> , les remparts, pont <i>Saint-Benoît</i> ; <i>Ville-neuve</i> , fort <i>Saint-André</i> . Personnages historiques. 200
<b>RHÔNE :</b> précis administratif : origines de <i>Lyon</i> . <i>Phéniciens</i> et <i>Grecs</i> , colonie <i>lyonnaise</i> ; séjour d' <i>Auguste</i> . <i>Fourvières</i> ; <i>Claude</i> et l'anté des <i>Gaulois</i> , <i>forum de Trajan</i> ; le <i>Trion</i> , <i>septième Siècle</i> ; <i>Saint-Pothin</i> , martyre de <i>sainte Blainne</i> . Basilique actuelle de <i>Fourvières</i> ; <i>Cathédrale Saint-Jean</i> , la <i>Munecierie</i> ; Palais de justice, le vieux <i>Lyon</i> ; la <i>Croix-Rousse</i> : les tisseurs. Industrie de la soie. <i>Place des Terrenes</i> , palais des Arts, Hôtel de ville, Grand Théâtre, les ponts ; église <i>Saint-Nizier</i> , la Bourse et le palais du Commerce, place <i>Bellevue</i> ; <i>Saint-Martin d'Étiage</i> . La <i>Révolution</i> à <i>Lyon</i> . Gare de <i>Perrache</i> . <i>La ville ouvrière</i> : porte de la <i>Tête-d'Or</i> ; Préfecture. <i>Industrie lyonnaise</i> ; camp retranché de <i>Lyon</i> . Les environs : <i>île Barbe</i> , <i>Charbonnières</i> . Personnages historiques. 208

## CHAÎNE DU JURA. — LA SAÔNE

### Le Jura.

#### ÉTUDE DU MASSIF

Montagnes de <b>plissement</b> : le croissant jurassien. <b>Structure du Jura :</b> le <i>jurassien</i> , le <i>crétacé</i> ; crêles, valls, cluses, combes. <b>Chaînes et sommets :</b> <i>Jura méridional</i> , mont du Chat et <i>Grand Colombier</i> ; <i>Jura central</i> ; le <i>Becard</i> , crête de la Neige, la <i>Dôle</i> , mont <i>Tendre</i> ; brèches de la <i>Faucille</i> , de <i>Saint-Cergues</i> , des <i>Hépiaux</i> . Dent de l' <i>Écluse</i> , le <i>Noirmont</i> ; crêt de <i>Tavers</i> , l' <i>Orbe</i> . l' <i>Avenue</i> ; le <i>Cham-mont</i> , le <i>Chasseral</i> , les <i>Franches-Montagnes</i> . Plateaux de <i>Chom-pagnole</i> (forêts), de <i>Nozeroy</i> (épisettes) ; mont <i>Poupet</i> , plateau d' <i>Ornans</i> la <i>Loue</i> , le <i>Dessoubre</i> . <i>Jura oriental</i> : mont <i>Terrable</i> , la <i>Birse</i> . Caractère général : <i>belvédère de la Dôle</i> , vers le mont <i>Blanc</i> . Forêts de sapins, pâturages fruitières. <i>Simploncel</i> . 219
--

#### LES EAUX

<b>LAIN ; le Hérisson</b> , lac de <i>Boutin</i> , lac d' <i>Illy</i> , chutes du <i>Hérisson</i> ; lacs de <i>Chamblay</i> , de <i>Chablais</i> . Le <i>Droucanton</i> , les deux lacs de <i>Chauxvau</i> ; l' <i>Ar</i> au sud de la <i>Suisse</i> . La <i>Bienne</i> , <i>Mozè</i> ; l' <i>Écluse</i> , le <i>Turon</i> à <i>Saint-Claude</i> , l' <i>Écluse</i> , l' <i>Ar</i> à <i>Antrea</i> . <i>Mozè</i> et <i>Saint-Claude</i> , capitales industrielles de la <i>Bienne</i> . Le lac de <i>Nantua</i> , l' <i>Alboreine</i> , le <i>Valromey</i> , le <i>Bugey</i> ; <i>Belley</i> . La <i>Val-serine</i> ; pays de <i>Gex</i> . 224
<b>Le DOUBS :</b> sa source, le lac de <i>Saint-Pont</i> ; <i>Pontarlier</i> . Le <i>Drégon</i> ; bassins du lac de <i>Chaillexon</i> , sont du <i>Doubs</i> ; écus du <i>Doubs</i> , <i>Saint-Hippolyte</i> ; le <i>Dessoubre</i> , cirque de <i>Consolation</i> . Le <i>Doubs</i> heurte le <i>Mont</i> : <i>Pont-de-Roide</i> , <i>Montbéliard</i> , l' <i>Isle-sur-Doubs</i> , <i>Chirval</i> ; <i>Baume-les-Dames</i> , <i>Arcier</i> ; source de la <i>Moutière</i> . Le <i>Doubs</i> à <i>Besançon</i> , <i>Dôle</i> , <i>Poligny</i> . La <i>Loue</i> (ornans) ; source du <i>Lion</i> , <i>Salins</i> ; la <i>Cuisance</i> , <i>Arbois</i> . 229

### La Saône.

Les <b>Faucilles</b> : l' <i>Armanche</i> , la <i>Vingeanne</i> , la <i>Lanterne</i> , l' <i>Auxgonne</i> , <i>Plombières</i> et <i>Val d'Ajot</i> ; l' <i>Ognon</i> , la <i>font de Lure</i> , le <i>Rubin</i> , <i>Villers-sous</i> , <i>Gray</i> . La <i>Tille</i> , Canal de <i>Bourgoigne</i> , <i>Saint-Jean-de-Losne</i> ; la <i>Dhène</i> , canal du Centre. <i>Chalon</i> : plaine de la <i>Bresse</i> ; la <i>Saône</i> , <i>Baume des Messieurs</i> , source du <i>Dord</i> ; la <i>Cluse</i> , <i>Industrie</i> de la <i>Dombe</i> ; les <i>cluses</i> . La <i>Grosne</i> , rivière de <i>Cluny</i> ; <i>Taureau</i> , <i>Macon</i> , <i>Villefranche</i> , <i>Bragny</i> , <i>Aven</i> , <i>Tévenay</i> . Le mont d' <i>Or</i> , l' <i>île Barbe</i> , <i>Fourvières</i> ; confluent de la <i>Saône</i> et du <i>Rhône</i> . 232
---

## Départements du Jura et de la Saône.

<b>AIN :</b> précis administratif. <i>Nantua</i> , <i>Bourg</i> , <i>Muscie</i> , église <i>Notre-Dame</i> . <i>Brou</i> . Personnages historiques. 239
<b>JURA :</b> précis administratif. L'œuvre de la plaine : <i>Arbois</i> , <i>Salins</i> ; plateaux : forêts, pâturages. <i>Lons-le-Saunier</i> . Personnages historiques. 241
<b>DOUBS :</b> précis administratif. Cites lacustres de <i>Châlain</i> et de <i>Châleiron</i> . <i>Fontenay</i> , les <i>Burgondes</i> . La <i>Franche-Comté germanique</i> ; <i>Frédéric Barbarousse</i> , la <i>Franche-Comté franco-bourguignonne</i> ; abbayes de <i>Luxeuil</i> , de <i>Baume-les-Messieurs</i> . <i>Maximilien d'Autriche</i> , Louis XI, Charles VIII. <i>Franche-Comté autrichienne et espagnole</i> : Charles-Quint, Philippe II. <i>Franche-Comté française</i> : intendance de M. de <i>Lamoignon</i> . <i>Besançon</i> . <i>Monuments antiques</i> : promenade de <i>Chamars</i> , arènes, pont de <i>Batton</i> , <i>Pont-Neuf</i> , square archéologique, <i>Monuments religieux</i> : <i>Cathédrale</i> , <i>Monte-mais</i> ciels ; Hôtel de ville, Palais de justice, hôtels particuliers, fontaines, code d' <i>Arbois</i> . Musée. <i>Cathédrale</i> , pont <i>Rivolt</i> , la défense ; le vin ; les excursions. Personnages historiques. 252
<b>HAUTE-SAÔNE :</b> précis administratif. <i>Faillies</i> , ravin et entonnoir ; <i>Villers-sous</i> , <i>Gray</i> , <i>Vesoul</i> . <i>Lure</i> , <i>Luxeuil</i> : abbaye <i>Saint-Pierre</i> , Hôtel de ville. Personnages historiques. 258

	Pages
<b>SAONE-ET-LOIRE :</b> précis administratif. Vue d'ensemble. Mâcon : Saint-Pierre, statue de <i>Lamarini</i> ; roche de <i>Solutré</i> . Chalon : cathédrale Saint-Vincent. Le Creusot, la cristallerie, l'usine. Briarac, le mont <i>Beuvray</i> ; les Éduens. Divitac, <i>Alésia</i> ; mont <i>Auxois</i> , Gésar et <i>Vercingétorix</i> . Autun : porte <i>Saint-André</i> , porte d'Arcon, ruines du théâtre, temple de Janus; le Christianisme, <i>Saint-Symphorien</i> . Musée lapidaire; la cathédrale Saint-Lazare, fontaine d'ant-Ladre. Personnages historiques. . . . .	249
<b>COTE D'OR :</b> précis administratif. Mont Afrique et cours d'eau dérivés du sent de la Côte d'Or; canaux de Bourgogne et du Centre. Les <i>Burgondes</i> à Spire, Worms; en Lyonnaise; la <i>Bourgogne</i> Commenée. Rois <i>burgondes</i> : Gondolaud, Sigismund et Clodovair. Rois et ducs de Bourgogne : <i>hénériciens</i> : Branchant, saint Léger. Ducs de <i>Bourgogne</i> : <i>hénériciens</i> : Charles le Chauve, les Normands. Bosson de Provence; Richard, son frère, cerné les parages, il est fait duc. . . . .	254

## BASSIN DE PARIS

Anrdes et cuvettes concentriques du bassin de Paris . . . . .	263
---	-----

### La Seine.

*Paris*, foyer d'appel de ce bassin, au point de concentration de la Seine, de la Marne et de l'Oise, l'Île de France, la faiblesse l'œuvre. Le fleuve : ses origines; la *Seine* de Châtillon, *Burguesse*, *Troies*, Rouilly, Nogent-sur-Seine, le Parclet, *Montereau*, *Étigny* et *peut-être* de *Fontainebleau*; Corbeil, forêt de Senart, Ville neuve Saint-Germain, Charenton. . . . .

La SEINE DANS PARIS : îles, défilé et élargissement, échelles hydrométriques. Crues : terrains <i>permeables</i> et <i>imperméables</i> du bassin; rivières <i>turbulentes</i> ; Yonne, Marne supérieure, Aubre; portes et pannes. Canal parisien. Navigation en Seine, embouche de la Marne, l'axe et le chenal. Port de Paris, canaux de l'Oise, de Saint-Denis, de Saint-Martin. Transports : les <i>quatre</i> traverses de Paris en bateau. <i>Voies des entrées</i> . Paris, camp retranché. . . . .	270
--	-----

La SEINE, DE PARIS À ROUEN : <i>Sources</i> , <i>Saint-Denis</i> , <i>Saint-Denis</i> : son église. <i>Saint Germain</i> : châtelet et terrasse. <i>France</i> le et le Châtelet neuf; la <i>Porte</i> , <i>Paris</i> , <i>Monte</i> , <i>Notre-Dame</i> , <i>Lesny</i> , <i>La Roche</i> , <i>Bayon</i> , <i>Yonne</i> , <i>Gallien</i> , <i>les Andelys</i> , <i>Château-Gaillard</i> , <i>Port de l'Arche</i> , <i>Liberté</i> . Port de Rouen. . . . .	275
--	-----

La SEINE, DE ROUEN À LA MER : forêts de Bouvray, de la Londe, de Roumare; <i>Étigny</i> : de Bouvray, <i>Monte</i> , <i>Notre-Dame</i> , <i>Lesny</i> , <i>La Roche</i> , <i>Bayon</i> , <i>Yonne</i> , <i>Gallien</i> , <i>les Andelys</i> , <i>Château-Gaillard</i> , <i>Port de l'Arche</i> , <i>Liberté</i> . Port de Rouen. . . . .	275
La SEINE, DE ROUEN À LA MER : forêts de Bouvray, de la Londe, de Roumare; <i>Étigny</i> : de Bouvray, <i>Monte</i> , <i>Notre-Dame</i> , <i>Lesny</i> , <i>La Roche</i> , <i>Bayon</i> , <i>Yonne</i> , <i>Gallien</i> , <i>les Andelys</i> , <i>Château-Gaillard</i> , <i>Port de l'Arche</i> , <i>Liberté</i> . Port de Rouen. . . . .	275

AFFLUENTS DE LA SEINE, à droite : LAUBE : Châteauneuf et <i>Saint-Benoît</i> ; La Roche, <i>Beaune</i> , <i>Nogent</i> . . . . .	283
--	-----

La MARNE : sources. Langres, les remparts, la Cathédrale; <i>Étigny</i> , <i>France</i> le et le Champagne; la plaine, la Vesle, la <i>Seine</i> , marais de Saint-Denis, <i>Châteauneuf</i> , <i>Monte</i> , <i>Notre-Dame</i> , <i>Lesny</i> , <i>La Roche</i> , <i>Bayon</i> , <i>Yonne</i> , <i>Gallien</i> , <i>les Andelys</i> , <i>Château-Gaillard</i> , <i>Port de l'Arche</i> , <i>Liberté</i> . Port de Rouen. . . . .	283
---	-----

Grand Intérieur de la Marne : <i>Château-Thierry</i> , le Petit <i>Mont</i> , <i>Origny</i> , <i>Monte</i> , <i>Notre-Dame</i> , <i>Lesny</i> , <i>La Roche</i> , <i>Bayon</i> , <i>Yonne</i> , <i>Gallien</i> , <i>les Andelys</i> , <i>Château-Gaillard</i> , <i>Port de l'Arche</i> , <i>Liberté</i> . Port de Rouen. . . . .	289
--	-----

LAISNE : la <i>Seine</i> , <i>Argonne</i> : forêts et défilés, <i>France</i> le et le Champagne; la plaine, la Vesle, la <i>Seine</i> , marais de Saint-Denis, <i>Châteauneuf</i> , <i>Monte</i> , <i>Notre-Dame</i> , <i>Lesny</i> , <i>La Roche</i> , <i>Bayon</i> , <i>Yonne</i> , <i>Gallien</i> , <i>les Andelys</i> , <i>Château-Gaillard</i> , <i>Port de l'Arche</i> , <i>Liberté</i> . Port de Rouen. . . . .	294
--	-----

Le MOYEN : <i>France</i> le et le Champagne; la plaine, la Vesle, la <i>Seine</i> , marais de Saint-Denis, <i>Châteauneuf</i> , <i>Monte</i> , <i>Notre-Dame</i> , <i>Lesny</i> , <i>La Roche</i> , <i>Bayon</i> , <i>Yonne</i> , <i>Gallien</i> , <i>les Andelys</i> , <i>Château-Gaillard</i> , <i>Port de l'Arche</i> , <i>Liberté</i> . Port de Rouen. . . . .	294
--	-----

AFFLUENTS DE LA SEINE, à gauche : YONNE : <i>Château-Thierry</i> , <i>France</i> le et le Champagne; la plaine, la Vesle, la <i>Seine</i> , marais de Saint-Denis, <i>Châteauneuf</i> , <i>Monte</i> , <i>Notre-Dame</i> , <i>Lesny</i> , <i>La Roche</i> , <i>Bayon</i> , <i>Yonne</i> , <i>Gallien</i> , <i>les Andelys</i> , <i>Château-Gaillard</i> , <i>Port de l'Arche</i> , <i>Liberté</i> . Port de Rouen. . . . .	294
--	-----

Le LOING : <i>France</i> le et le Champagne; la plaine, la Vesle, la <i>Seine</i> , marais de Saint-Denis, <i>Châteauneuf</i> , <i>Monte</i> , <i>Notre-Dame</i> , <i>Lesny</i> , <i>La Roche</i> , <i>Bayon</i> , <i>Yonne</i> , <i>Gallien</i> , <i>les Andelys</i> , <i>Château-Gaillard</i> , <i>Port de l'Arche</i> , <i>Liberté</i> . Port de Rouen. . . . .	294
--	-----

Ducs capétiens, la Comté mise à part. Ducs de la maison de Valois : <i>Philippe le Hardi</i> ; <i>Jean sans Peur</i> et Louis d'Orléans, <i>Bourguignons</i> et <i>Armagnacs</i> ; <i>Montereau</i> ; <i>Philippe le Bon</i> livre la France à Henri V d'Angleterre, par le honteux traité de Troyes (1420); le dauphin Charles, plus tard <i>Charles VII</i> , relégué au sud de la Loire; <i>Jeanne d'Arc</i> délivre Orléans, assiégé par les Anglais; <i>Charles VII</i> et Louis XI à Paris; les <i>Bourguignons</i> à Nesle et à Beauvais; <i>Jeanne d'Arc</i> ; occupation de Nancy; le duc de Bourgogne battu par les Suisses à Grandson et à Morat; Dijon à la France. . . . .	256
Dijon : porte <i>Gaillaume</i> , tour de Bar, salle des États, Hôtel de ville, musées; <i>Saint-Etienne</i> , le <i>calvaire</i> romain; <i>Saint-Michel</i> , <i>Notre-Dame</i> , hôtel de <i>Vogue</i> ; Palais de justice; église <i>Saint-Jean</i> , <i>Saint-Bénigne</i> . <i>Chartreuse de Champmol</i> . L'Archevêque, Hôpital général; place du 30-October; statues de <i>Carnot</i> et de <i>saint Bernard</i> ; place et square <i>Darcy</i> ; le Parc <i>Vignoble bourguignon</i> , <i>Beaune</i> . Personnages historiques. . . . .	258

LEURE : la <i>Vaise</i> , aqueduc de <i>Maintenon</i> ; <i>Rambouillet</i> , <i>Dreux</i> ; Hôtel de ville, chapelle d'Orléans; <i>Anet</i> , <i>Ivry</i> . L'Îton : <i>derivation</i> , <i>perles</i> , <i>fontaines</i> ; <i>Louviers</i> . Île de <i>Grâce</i> . La <i>Charentonne</i> de Bernay, Beaumont-le-Roger. . . . .	302
---	-----

### CÔTE NORMANDE OCCIDENTALE

ENTRE SEINE ET ORNE : <i>Estuaire</i> de la Seine, <i>Criquebeuf</i> , <i>Trouville</i> , <i>Deauville</i> . La <i>Touques</i> ; <i>Lisieux</i> ; la <i>Dives</i> ; <i>Deauville</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Falaise</i> . . . . .	305
---	-----

L'ORNE : <i>Sées</i> ; <i>Caen</i> , canal de <i>Caen à la mer</i> , <i>Orbec</i> , <i>St-James</i> . . . . .	306
---	-----

Basse-Normandie : le sol, pays d'Argy; <i>Vire</i> , <i>Lisieux</i> , <i>Pont-l'Évêque</i> ; <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> . . . . .	307
--	-----

DE L'ORNE AU COTENTIN : <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> . . . . .	309
---	-----

PRESCOTTE DU COTENTIN : <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> , <i>Caudebec</i> . . . . .	310
---	-----

### CÔTE NORMANDE SEPTENTRIONALE

Pays de CAUX : le pays, les vallées, les fermes. La Côte, les falaises, les gorges. Les ports : <i>Étretat</i> , <i>Yvetot</i> , <i>Épauville</i> , <i>Saint-Vallery-en-Caux</i> , <i>Dieppe</i> , les marais; <i>Arques</i> , le <i>Treport</i> ; la <i>Bresle</i> , <i>Fu</i> , <i>Mers</i> . . . . .	315
---	-----

### Départements du Bassin de Paris.

YONNE : précis administratif. Cours d'eau, vignobles, forêt d'Orléans, la <i>Seine</i> , la <i>Seine</i> , la <i>Seine</i> , la <i>Seine</i> , la <i>Seine</i> , la <i>Seine</i> , la <i>Seine</i> , la <i>Seine</i> , la <i>Seine</i> , la <i>Seine</i> . . . . .	319
--	-----

AUBE : précis administratif. La cille des <i>Tricasses</i> ; <i>saint Loup</i> , évêque de Troyes, la <i>Feodatie</i> , les <i>Normands</i> ; les <i>comtes de Troyes</i> et de <i>Champagne</i> , <i>foires</i> de Troyes, canaux, activité industrielle. Troyes au XII <sup>e</sup> siècle; la <i>Cathédrale</i> , ses vicissitudes, <i>saint Urbain</i> . Troyes pendant la <i>guerre de Cent ans</i> , retour de prospérité; école de <i>peinture sur verre</i> ; architecture; la <i>Marcelle</i> , <i>saint Nicolas</i> , <i>saint Victor</i> , <i>saint Pantaléon</i> , <i>saint Jean</i> . L'air troyen. La <i>Reforme</i> , <i>hôtels particuliers</i> , la <i>ville de Troyes</i> , Hôtel de ville, <i>hôtels particuliers</i> , rues originales; <i>Industrie troyenne</i> . Personnages historiques. . . . .	321
--	-----

HAUTE-MARNE : précis administratif. Le plateau de Langres et le bas pays du <i>Bossigny</i> , la cité des <i>Lingons</i> , occupation romaine, <i>Épône</i> et <i>Sabinus</i> ; les <i>Alamans</i> de <i>Grosus</i> , <i>Vevey</i> , <i>saint Dizier</i> ; les <i>Normands</i> ; familles d' <i>Amboise</i> et de <i>Lorraine</i> ; <i>Joignyville</i> , <i>le duc de Guise</i> ; le cardinal de Bourbon proclame roi à <i>Champa</i> ; les <i>Allies</i> en 1814. <i>Chaumont</i> ; tour <i>Montfaucon</i> , <i>saint Jean-Baptiste</i> ; promenade du <i>Boulingrin</i> . Personnages historiques. . . . .	326
--	-----

MARNE : précis administratif. Châlons-sur-Marne : promenade du <i>Jard</i> , cathédrale <i>Saint-Etienne</i> , <i>Notre-Dame</i> , Hôtel de ville, <i>Notre-Dame-de-l'Épine</i> . REIMS : la cité des <i>Rèmes</i> , les <i>Romains</i> , les <i>Francs</i> , <i>saint Remi</i> . Cathédrale de <i>Reims</i> ; façade occidentale, <i>galerie</i> de l' <i>Épître</i> , les <i>tours</i> , les <i>contreforts</i> , <i>l'abside</i> , <i>galerie</i> et <i>travée</i> ; l'intérieur, <i>l'apothéose</i> , le <i>trésor</i> . <i>Saint-Remi</i> ; <i>église</i> de <i>saint Remi</i> . Les <i>foires de Champagne</i> , <i>industrie de Reims</i> , au moyen âge. La <i>ville</i> ; <i>vieux logis</i> , <i>maison des musiciens</i> , porte du <i>Chapitre</i> , Hôtel de ville, Palais de justice, <i>Théâtre</i> , <i>Hôpital</i> , Hôtel-Dieu; la <i>place Royale</i> , <i>place Drouot</i> ; <i>Ermenonville</i> ; <i>promenades</i> ; <i>industrie</i> . Personnages historiques. . . . .	327
--	-----

<b>EINE-ET-MARNE</b> : précis administratif. La Brie, Provas, Melun, Meaux ; cathédrale Saint-Etienne, Rosnet. Personnages historiques . . . . .	334
<b>ISNE</b> : précis administratif. Laon dans la dépendance de Reims ; les princes carolingiens à Laon, Position stratégique de la ville, Citadelle et cathédrale, ancien palais épiscopal, Palais de justice, Hôtel de ville. Personnages historiques . . . . .	335
<b>ISE</b> : précis administratif. L'Oise, grande route de Cologne à Paris ; les Francs, Nogon, Compiègne, Seuil-Ville de Beauvais ; la cathédrale, Saint-Etienne ; ancien palais épiscopal, Palais de justice ; manufacture de tapisseries. Personnages historiques . . . . .	337
<b>DÉPARTEMENT DE LA SEINE. PARIS, la Capitale</b> : l'Élysée, le Palais-Bourbon, le Luxembourg, palais et jardin ; avenue de l'Observatoire, fontaine de Médicis ; Palais-Royal ; palais de la Légion d'honneur. Ministères : ministère de l'Intérieur, préfet de police et garde républicaine. Ministère de la Marine. Place de la Concorde, Champs-Élysées ; Arc de triomphe et Arc du Carrousel, Jardins des Tuileries . . . . .	339
Ministères des Affaires étrangères ; de la Guerre ; École polytechnique, École militaire, Hôtel des Invalides et Musée de l'Armée, Ministères des Colonies, du Travail, de l'Agriculture, des Travaux publics, du Commerce et de l'Industrie ; École coloniale, Chambre et Bourse du commerce, École centrale des arts et manufactures, Saint-Martin-des-Champs, Hôtel des postes, Ministère des Finances ; la Banque de France, la Bourse, la Monnaie, Ministère de la Justice ; colonne Vendôme . . . . .	343
<b>la Cité</b> : Palais de justice, la Conciergerie, la Sainte-Chapelle ; le Châtelet, tour Saint-Jacques. Origines ; Lutèce, le Palais des Thermes, Saint-Marcel, Clovis, abbaye de Sainte-Geneviève . . . . .	347
<b>Notre-Dame</b> : construction ; l'œuvre des <i>xv<sup>e</sup></i> et <i>xviii<sup>e</sup></i> siècles, de la Révolution ; restauration. Autres édifices religieux de Paris : Saint-Pierre de Montmartre, basilique du Sacre-Cœur, le Panthéon, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Julien-le-Pauvre, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Séverin, Saint-Eustache, le Val-de-Grâce, la Sorbonne, Saint-Sulpice, Saint-Roch, la Madeleine, Notre-Dame-de-Lorette, Sainte-Clotilde, la Trinité, Saint-Augustin, Saint-François-Xavier, Notre-Dame-des-Champs . . . . .	350
Ministère de l'Instruction publique. La rive gauche, Robert de Sorbon et Richelieu. La Sorbonne ; Collège de France, Muséum, École normale supérieure, École des langues orientales, Corps savants ; Institut ; Observatoire ; Archives nationales, Musée Carnavalet, Bibliothèque nationale, Bibliothèque de l'Arsenal, Institut catholique, Institut Pasteur . . . . .	353
<b>sous-secrétariat des Beaux-Arts</b> : le Louvre, historique de la construction ; le Musée, Musées du Luxembourg et de Clugny, Musées ; Galleries, Guimet, Cernuschi ; les Gobelins, École des Beaux-Arts, Conservatoire de Musique. Théâtres : les <i>Académies</i> anciennes, le Théâtre-Français, l'Opéra, l'Opéra-Comique, Comédies, grands cercles, la presse . . . . .	356
<b>VILLE de Paris</b> . Étienne Marcel, nouveau Hôtel de Ville ; régime municipal. Approvisionnement : la Villette, Halles centrales, marchés. Service des eaux : la Dhuis, la Fenne, l'Arce ; reser-	

voirs ; canaux de l'Ourocq, de Saint-Denis, de Saint-Martin, <i>Egouts</i> , <i>culambes</i> et <i>cintecelles</i> ; chapelle expiatoire, la Morgue. Les places, les grands boulevards, portes-Saint-Denis et Saint-Martin, le Métropolitain. Les ponts, les parcs ; Batteux-Chamouille, Montsouris, Monceau, Trocadéro, Bois de Boulogne, Jardin d'acclimatation ; la tour Eiffel. Population. Personnages historiques . . . . .	361
<b>SEINE-ET-OISE</b> : précis administratif, vue d'ensemble. Versailles ; la Révolution, les États généraux ; Louis-Philippe ; Assemblée de Versailles. Le palais, le parc, les Grandes Eaux ; les Trinités. Ville de Versailles. Personnages historiques . . . . .	368
<b>EURE-ET-LOIR</b> : précis administratif. Les Carnelles, le comte de Chartres, Ville de Chartres ; vieilles rues, place des Halles, bords de l'Eure et pont Guillaume. Églises Saint-Pierre et Saint-Vincent. La Cathédrale : traditions qui s'y rattachent, la construction ; la Révolution ; état actuel ; les clochers, la statue, les portails, l'intérieur, les vitraux, la crypte. Personnages historiques . . . . .	371
<b>EURE</b> : précis administratif. Comte d'Evreux, Charles le Mauvais, l'ennemi, bataille d'Ivry. Evreux : la Cathédrale, le palais épiscopal, le hédrai, les promenades. Personnages historiques . . . . .	375
<b>ORNE</b> : précis administratif. Les Comtes d'Alençon, leur ancien château ; l'Hôtel de ville ; Notre-Dame et son porche triangulaire ; Halles, école dentellière. Personnages historiques . . . . .	377
<b>CALVADOS</b> : précis administratif. Origines de Caen, Guillaume le Conquérant ; ancien château, abbaye Saint-Etienne (abbaye aux Hommes), la Trinité abbaye aux Dames. Caen, pendant la guerre de Cent ans. Édifices des <i>xv<sup>e</sup></i> et <i>xvi<sup>e</sup></i> siècles ; églises Saint-Pierre, Saint-Jean et Saint-Sauveur. Hôtels particuliers, maisons seigneuriales, Hôtel de ville, Musées, Université, bibliothèques, collections, Sociétés savantes. Personnages historiques . . . . .	378
<b>MANCHE</b> : précis administratif. Comte d'Evreux, Charles le Mauvais, MONT-SAINT-MICHEL, son isolement ; la marée, digues, pontons, rivières, côtières. Construction de l'abbaye, la Merveille (salle des Chevaliers, salle des Hôtes, choir). Les rois de France, les Anglais, Duc Guise, le Châtelet ; Louis XI et l'Ordre de Saint-Maur, la Révolution ; l'abbaye prison d'État, dégâts et réparations. Arrivée au Mont ; route et tranway, porte du Roi, vieille rue et « hostelleries » ; Église de l'abbaye, la crypte, le promenoir ; Tumbelaine. Vue d'ensemble. Personnages historiques . . . . .	381
<b>SEINE-INFÉRIEURE</b> : précis administratif. Le sol ; Haute et Basse Normandie ; campagne de Caen, le Bessin, le climat, pays d'Arg, Les Normands, Rollon, traité de Saint-Clément-sur-Epte, Guillaume le Batard, conquérant de l'Angleterre, ses fils et les rois de France ; guerre de Cent ans, Charles V, Charles VI, Charles VII et Jeanne d'Arc. Cathédrale de Rouen, la façade occidentale, les tours, façades de la Calende et des Libraires, tombeau des cardinaux d'Anjou et celui de Louis de Brézé ; les stalles, Église Saint-Martin et Saint-Ouen, le Palais de justice, Hôtel de Beauvergne, le Palais de la Ville, la grosse Halle, le vieux Marché, tour Jeanne-d'Arc, Fontaines, puits ; Musée-Bibliothèque, la ceramique, Activité industrielle, Basilique de Bon-Secours. Personnages historiques . . . . .	385

## PLAINE DU NORD

## Région de la Somme.

## Côtes Boulonnaises et Flamande.

Limites et aspects de la plaine du Nord. La Somme, sa source, Saint-Quentin, Amiens, Péronne, les églises ; Jumièges et ses canaux, les Hautillonnages, la tourbe. La côte ; d'obris des falaises normandes, les guérets à la pointe du Bourlet ; invasion des sables, grèves de Saint-Valéry au Crotoy. Fixation des dunes, drainage des marais ; le Morquenterre, Les naires de la Somme. Ports de la Somme : Abbeville, Saint-Valéry, Etaples, les Bas-Champs, culture et élevage . . . . .	389
<b>EXPLOITATION DU SOL</b> : anciennes forêts de la plaine picarde, défrichements par les moines bénédictins, grandes abbayes, centres de colonisation ; les céréales, la betterave, le tabac. L'industrie : tissages à Beausart, Amiens, Saint-Quentin ; arts des varies de fabrication, industrie du Tulle . . . . .	393
<b>SOMME</b> : précis administratif. Amiens : la presse, activité industrielle au moyen âge, tisseurs, foulons, teinturiers ; les canaux, le hédrai. L'Hôtel de ville, Musée de Picardie, église Saint-Rémy, promenade de la Boite, faubourgs industriels, transformation de l'industrie amiennoise. Cathédrale, sa construction, dimensions, la nef, le triforium, clôture du chœur, stalles, les portes, les tours. Personnages historiques . . . . .	394

Boulogne, Ses origines, Napoléon, la vieille ville, son château, le hédrai, église Notre-Dame, la plage et le Casino, le port, Capteurs, Azet, ouverture du pas de Calais, Vaucouss, Amblesme, Wissant, Sangatte ; tunnel sous la Manche. Calais : Édouard III, Français de Guise, Hôtel de ville, hédrai, la ville neuve, <i>Guédelles</i> ; les Watlingiens, Saint-Omer, Bequers, Dunkerque ; l'Église, Hôtel de Beauvergne, le Palais de la Ville, la grosse Halle, le vieux Marché, tour Jeanne-d'Arc, Fontaines, puits ; Musée-Bibliothèque, la ceramique, Activité industrielle, Basilique de Bon-Secours. Personnages historiques . . . . .	398
1. Yser, Cassel ; la Lys, Lez, Arras, Arras, la Deule, la Scarpe, Marchiennes ; la Sensée. Rapprochement . . . . .	399
<b>PAS-DE-CALAIS</b> : précis administratif. Arras : la vieille ville, Saint-Waast ; Hôtel de ville, industrie. Personnages historiques . . . . .	404
1. Escout, Cambrai, Bouchain, Beaulieu, Anzin, Valenciennes, Gande-sur-Escaut, L'Escaut en Belgique et en Hollande . . . . .	404
<b>NORD</b> : précis administratif. Lille ; origines ; Notre-Dame de la Toille, Saint-Maurice, Hôtel de ville, Préfecture, palais des Beaux-Arts, hôtel de Roubaix ; cité-état, porte de Paris, L'industrie ; l'Église, Roubaix, son industrie, École des arts industriels, Tourcoing ; palais du Commerce, Hôtel de ville. Personnages historiques . . . . .	405



# CARTES ET PLANS

## CARTES EN COULEURS

	Après la page
Passages des Alpes . . . . .	66
Massif du Mont-Blanc . . . . .	86
Frontière du Nord-Est . . . . .	112
Région des Alpes (carte double) . . . . .	172
Carte géologique du Bassin de Paris . . . . .	262
La Basse-Seine et Le Havre . . . . .	280
Région de la Seine et de la Loire moyenne d <sup>ble</sup> . . . . .	318
Nord de la France . . . . .	394
France du Nord-Est (carte double) . . . . .	412

## CARTES EN NOIR

	Pages
Corse . . . . .	58
Chaîne du Jura . . . . .	218
Principaux crus de Bourgogne . . . . .	262
Vosges cristallines : Sommets et Passages . . . . .	416
L'Algérie . . . . .	436
Expansion d'Alger . . . . .	442

## PLANS EN COULEURS

	Après la page
Toulon, Cannes, Nice . . . . .	6
Marseille . . . . .	50
Lyon . . . . .	208
Reims . . . . .	326
Paris . . . . .	338
Rouen . . . . .	381
Plans de Boulogne, Calais, Dunkerque . . . . .	398
Nancy . . . . .	428

## PLANS EN NOIR

	Pages
Camp retranché de Lyon . . . . .	218
Siège d'Alise . . . . .	252
Camp retranché de Paris . . . . .	276
Camp retranché de Langres . . . . .	286
Cherbourg et ses environs . . . . .	313
Camp retranché de Belfort . . . . .	434

# HORS-TEXTE

	Après la page
Pins de l'île Sainte-Marguerite . . . . .	26
Menton : vue prise de la jetée . . . . .	30
Le rocher de Monaco vu entre les oliviers . . . . .	42
Tour-Ronde (Massif du Mont-Blanc) . . . . .	74
La Meije et le village de la Grave . . . . .	100
Beaufort-sur-Doron Savoie . . . . .	132
Vallée de la Romanche . . . . .	192
Chutes du Hérisson . . . . .	224
Le chœur et les tombeaux de l'église de Brou . . . . .	240
Vallée du Dessoubre, à Consolation . . . . .	246

	Après la page
Ruines de l'abbaye de Jumièges . . . . .	282
Semur et les bords de l'Armançon . . . . .	298
La cathédrale de Reims ensemble . . . . .	330
Paris : le pont Alexandre III . . . . .	360
Église de Louviers . . . . .	376
Paysage dans la vallée de la Gance. — Mont- Saint-Michel : la salle des chevaliers . . . . .	382
Étapes : départ des pêcheurs . . . . .	388
Forêt des Vosges . . . . .	420
Algérie : gorges d'El-Kautara côte sud . . . . .	438



[illegible]



[illegible]

Beaufort-sur-Doron (Sa.  
v.), II, 132.  
Beaugency (Loire), I, 67.  
Beaugency (Rhône), I, 238.  
Beaumont (Aisne), II, 29.  
Beaumont-sur-Bordogne (Ch.  
re), I, 93, 143.  
Beaumont-Sous-Intenac (H.  
), II, 296.  
Beaumont-Fontaine-de-Il (H.  
), II, 165.  
Beaumont-la-Chartre (Sarthe),  
I, 198.  
Beaumont-le-Roger (Eure),  
I, 305.  
Beaumont-Condé (H.), I, 261.  
Beaumont-Maine-et-Loire, I,  
210.  
Beaumont-Gironde, I, 236.  
Beaumont-Vieux (H.), I, 237.  
Beaumont-sur-Mer (Vendée), I,  
214.  
*Beck* (Aube), I, 420.  
Beck (H.), II, 435.  
Beck (H.), II, 436.  
Beck (H.), I, 437.  
*Beck* (H.), I, 438.  
Beck (H.), I, 439.  
Beck (H.), I, 440.  
Beck (H.), I, 441.  
Beck (H.), I, 442.  
Beck (H.), I, 443.  
Beck (H.), I, 444.  
Beck (H.), I, 445.  
Beck (H.), I, 446.  
Beck (H.), I, 447.  
Beck (H.), I, 448.  
Beck (H.), I, 449.  
Beck (H.), I, 450.  
Beck (H.), I, 451.  
Beck (H.), I, 452.  
Beck (H.), I, 453.  
Beck (H.), I, 454.  
Beck (H.), I, 455.  
Beck (H.), I, 456.  
Beck (H.), I, 457.  
Beck (H.), I, 458.  
Beck (H.), I, 459.  
Beck (H.), I, 460.  
Beck (H.), I, 461.  
Beck (H.), I, 462.  
Beck (H.), I, 463.  
Beck (H.), I, 464.  
Beck (H.), I, 465.  
Beck (H.), I, 466.  
Beck (H.), I, 467.  
Beck (H.), I, 468.  
Beck (H.), I, 469.  
Beck (H.), I, 470.  
Beck (H.), I, 471.  
Beck (H.), I, 472.  
Beck (H.), I, 473.  
Beck (H.), I, 474.  
Beck (H.), I, 475.  
Beck (H.), I, 476.  
Beck (H.), I, 477.  
Beck (H.), I, 478.  
Beck (H.), I, 479.  
Beck (H.), I, 480.  
Beck (H.), I, 481.  
Beck (H.), I, 482.  
Beck (H.), I, 483.  
Beck (H.), I, 484.  
Beck (H.), I, 485.  
Beck (H.), I, 486.  
Beck (H.), I, 487.  
Beck (H.), I, 488.  
Beck (H.), I, 489.  
Beck (H.), I, 490.  
Beck (H.), I, 491.  
Beck (H.), I, 492.  
Beck (H.), I, 493.  
Beck (H.), I, 494.  
Beck (H.), I, 495.  
Beck (H.), I, 496.  
Beck (H.), I, 497.  
Beck (H.), I, 498.  
Beck (H.), I, 499.  
Beck (H.), I, 500.  
Beck (H.), I, 501.  
Beck (H.), I, 502.  
Beck (H.), I, 503.  
Beck (H.), I, 504.  
Beck (H.), I, 505.  
Beck (H.), I, 506.  
Beck (H.), I, 507.  
Beck (H.), I, 508.  
Beck (H.), I, 509.  
Beck (H.), I, 510.  
Beck (H.), I, 511.  
Beck (H.), I, 512.  
Beck (H.), I, 513.  
Beck (H.), I, 514.  
Beck (H.), I, 515.  
Beck (H.), I, 516.  
Beck (H.), I, 517.  
Beck (H.), I, 518.  
Beck (H.), I, 519.  
Beck (H.), I, 520.  
Beck (H.), I, 521.  
Beck (H.), I, 522.  
Beck (H.), I, 523.  
Beck (H.), I, 524.  
Beck (H.), I, 525.  
Beck (H.), I, 526.  
Beck (H.), I, 527.  
Beck (H.), I, 528.  
Beck (H.), I, 529.  
Beck (H.), I, 530.  
Beck (H.), I, 531.  
Beck (H.), I, 532.  
Beck (H.), I, 533.  
Beck (H.), I, 534.  
Beck (H.), I, 535.  
Beck (H.), I, 536.  
Beck (H.), I, 537.  
Beck (H.), I, 538.  
Beck (H.), I, 539.  
Beck (H.), I, 540.  
Beck (H.), I, 541.  
Beck (H.), I, 542.  
Beck (H.), I, 543.  
Beck (H.), I, 544.  
Beck (H.), I, 545.  
Beck (H.), I, 546.  
Beck (H.), I, 547.  
Beck (H.), I, 548.  
Beck (H.), I, 549.  
Beck (H.), I, 550.  
Beck (H.), I, 551.  
Beck (H.), I, 552.  
Beck (H.), I, 553.  
Beck (H.), I, 554.  
Beck (H.), I, 555.  
Beck (H.), I, 556.  
Beck (H.), I, 557.  
Beck (H.), I, 558.  
Beck (H.), I, 559.  
Beck (H.), I, 560.  
Beck (H.), I, 561.  
Beck (H.), I, 562.  
Beck (H.), I, 563.  
Beck (H.), I, 564.  
Beck (H.), I, 565.  
Beck (H.), I, 566.  
Beck (H.), I, 567.  
Beck (H.), I, 568.  
Beck (H.), I, 569.  
Beck (H.), I, 570.  
Beck (H.), I, 571.  
Beck (H.), I, 572.  
Beck (H.), I, 573.  
Beck (H.), I, 574.  
Beck (H.), I, 575.  
Beck (H.), I, 576.  
Beck (H.), I, 577.  
Beck (H.), I, 578.  
Beck (H.), I, 579.  
Beck (H.), I, 580.  
Beck (H.), I, 581.  
Beck (H.), I, 582.  
Beck (H.), I, 583.  
Beck (H.), I, 584.  
Beck (H.), I, 585.  
Beck (H.), I, 586.  
Beck (H.), I, 587.  
Beck (H.), I, 588.  
Beck (H.), I, 589.  
Beck (H.), I, 590.  
Beck (H.), I, 591.  
Beck (H.), I, 592.  
Beck (H.), I, 593.  
Beck (H.), I, 594.  
Beck (H.), I, 595.  
Beck (H.), I, 596.  
Beck (H.), I, 597.  
Beck (H.), I, 598.  
Beck (H.), I, 599.  
Beck (H.), I, 600.  
Beck (H.), I, 601.  
Beck (H.), I, 602.  
Beck (H.), I, 603.  
Beck (H.), I, 604.  
Beck (H.), I, 605.  
Beck (H.), I, 606.  
Beck (H.), I, 607.  
Beck (H.), I, 608.  
Beck (H.), I, 609.  
Beck (H.), I, 610.  
Beck (H.), I, 611.  
Beck (H.), I, 612.  
Beck (H.), I, 613.  
Beck (H.), I, 614.  
Beck (H.), I, 615.  
Beck (H.), I, 616.  
Beck (H.), I, 617.  
Beck (H.), I, 618.  
Beck (H.), I, 619.  
Beck (H.), I, 620.  
Beck (H.), I, 621.  
Beck (H.), I, 622.  
Beck (H.), I, 623.  
Beck (H.), I, 624.  
Beck (H.), I, 625.  
Beck (H.), I, 626.  
Beck (H.), I, 627.  
Beck (H.), I, 628.  
Beck (H.), I, 629.  
Beck (H.), I, 630.  
Beck (H.), I, 631.  
Beck (H.), I, 632.  
Beck (H.), I, 633.  
Beck (H.), I, 634.  
Beck (H.), I, 635.  
Beck (H.), I, 636.  
Beck (H.), I, 637.  
Beck (H.), I, 638.  
Beck (H.), I, 639.  
Beck (H.), I, 640.  
Beck (H.), I, 641.  
Beck (H.), I, 642.  
Beck (H.), I, 643.  
Beck (H.), I, 644.  
Beck (H.), I, 645.  
Beck (H.), I, 646.  
Beck (H.), I, 647.  
Beck (H.), I, 648.  
Beck (H.), I, 649.  
Beck (H.), I, 650.  
Beck (H.), I, 651.  
Beck (H.), I, 652.  
Beck (H.), I, 653.  
Beck (H.), I, 654.  
Beck (H.), I, 655.  
Beck (H.), I, 656.  
Beck (H.), I, 657.  
Beck (H.), I, 658.  
Beck (H.), I, 659.  
Beck (H.), I, 660.  
Beck (H.), I, 661.  
Beck (H.), I, 662.  
Beck (H.), I, 663.  
Beck (H.), I, 664.  
Beck (H.), I, 665.  
Beck (H.), I, 666.  
Beck (H.), I, 667.  
Beck (H.), I, 668.  
Beck (H.), I, 669.  
Beck (H.), I, 670.  
Beck (H.), I, 671.  
Beck (H.), I, 672.  
Beck (H.), I, 673.  
Beck (H.), I, 674.  
Beck (H.), I, 675.  
Beck (H.), I, 676.  
Beck (H.), I, 677.  
Beck (H.), I, 678.  
Beck (H.), I, 679.  
Beck (H.), I, 680.  
Beck (H.), I, 681.  
Beck (H.), I, 682.  
Beck (H.), I, 683.  
Beck (H.), I, 684.  
Beck (H.), I, 685.  
Beck (H.), I, 686.  
Beck (H.), I, 687.  
Beck (H.), I, 688.  
Beck (H.), I, 689.  
Beck (H.), I, 690.  
Beck (H.), I, 691.  
Beck (H.), I, 692.  
Beck (H.), I, 693.  
Beck (H.), I, 694.  
Beck (H.), I, 695.  
Beck (H.), I, 696.  
Beck (H.), I, 697.  
Beck (H.), I, 698.  
Beck (H.), I, 699.  
Beck (H.), I, 700.  
Beck (H.), I, 701.  
Beck (H.), I, 702.  
Beck (H.), I, 703.  
Beck (H.), I, 704.  
Beck (H.), I,

[illegible][illegible]

Berton (pertuis), I, 211  
Bertou (long temp de mer), I, 437  
Besançon (le), II, 419  
Bezeaux (les), II, 247  
Bezoutiers (de l'aguel), II, 418  
Bibard (le), I, 160  
**Bibranc**, Hantes Alpes, II, 182-183, 184, 185  
Bidarraux (le), II, 186  
Bigault, la, I, 185  
Bigues (les), Hautes Saones, II, 192-193  
Bin la, II, 134  
Birreine (le Chateau Aub), II, 246  
Birreine (la Vieille Aub), II, 246  
Bizeux la Grande, I, 25, 56, 75  
Bizy-Meurthe et Moselle, II, 196  
Blagues War, II, 45  
Bligny Suisse, II, 105  
Blois (Maison-Lorette), I, 196  
Blondie, H<sup>e</sup> Lot-et-Garonne, I, 56, 106  
Blondie, eglise de, I, 55  
Blouze-Chateau de, I, 132  
Blossaire, I, 201  
Boisy-Corren, I, 93  
Boisy-lez-Bay, II, 99  
Bokane (forté de), II, 282  
Bon Ann, II, 250, 238-241  
**Brou** (interieur de l'église), II, 240  
Bourgeois (clercure-inférieure), I, 230  
Broutillat (mont au glacier du), II, 56, 90  
Brucel-la, II, 418, 490, 423  
Brudon (le), II, 145  
Brun cap, II, 16  
Buccapant-Tarn-et-Garonne, I, 33, 36  
Buzen-bâto du Var, II, 257  
Buck les, II, 133  
Buget la, I, 258  
Buzet (le), II, 224  
Buzet-sur-Bazergue, II, 209  
Buzet (château basaltique du), I, 361, 362  
Bussang Vosges, II, 417, 425  
Buswiller-sûr-Saône, II, 419  
Butte, I, 250  
Buxières Alsace cour de ferme à, II, 423  
Buxwiller-puits, I, 423  
Byzance Indre, I, 423  
Cagnac-Haute, II, 297  
Caillac (le), II, 306  
Caillac la, II, 21  
Calberets Lot, I, 37  
Calcaï, I, 328  
Calcaï Calvados, II, 375, 377-378, 379  
Cagnes Alpes-Maritimes, II, 38, 46  
**Cahors** Lot, I, 363, 375, 316-319  
Cahors pont Valentin, I, 37  
Cahus (le) Haut, II, 252  
Caillassons la, I, 252, 252  
Calet Lot, I, 36  
Calet Lot, I, 36  
Calme la, I, 163  
Calme la, I, 163  
Calme la, I, 64  
Calme de Font-Mont, II, 4  
Calme de, II, 118  
Calme de, II, 118  
Calme de, II, 118  
Calme de, II, 118  
Calme de, II, 118  
CALVADOS depart. du, II, 375  
Calvaire du nord, II, 369  
Calvaire du sud, II, 369  
Calvaire du sud, II, 369  
Calvaire du sud, II, 369  
Calvaire du sud, II, 369  
Camargue la, I, 174  
Camargue, en, I, 373-374  
Cambou Basses Pyrénées, I, 379  
Cambou Nord, II, 404-404  
Cambou de, II, 402  
Canavies Pyrénées-Orientales, I, 446  
Canave, I, 146  
Canave la, I, 146  
Canave la, I, 146  
Canaves Indre-et-Vienne, I, 146, 172  
Canaves Indre-et-Vienne, I, 146  
Canave la, I, 146  
Canaves Alpes-Maritimes, II, 24, 25, 23, 26





[illegible]

fieur (Ardennes), II, 412.  
 aigne (Orne), II, 304.  
 aigne (la), II, 765.  
 aigne (fort de), II, 393.  
 aign (fontaine de), II, 139.  
 aign (la), I, 157.  
 amalou (Hérault), I, 357.  
 amastre (Ardèche), I, 365.  
 amaille (Côtes-du-Nord), I, 169.  
 amaille (étang de), Mayenne, I, 161.  
 amaise (Constantine), II, 439.  
 amousses (grotes de), Corrèze, I, 32.  
 amoy, I, 345.  
 amoy-Neuf (réservoir du), Aude, I, 25, 350.  
 auy (la), II, 147.  
 auy (la), II, 145.  
 auget (montagne), II, 128.  
 auget (craie), II, 71.  
 auget (le), II, 230.  
 auget (sources du), II, 229.  
 andereau (Finistère), I, 155.  
 andes, I, 185.  
 andes (le), I, 232, 322, 323.  
 andes (départ des), I, 223.  
 andevance (Finistère), I, 155.  
 andreies (Nord), II, 408.  
 angais (Indre-et-Loire), I, 72.  
 angais (le), I, 216.  
 angais (Hocet-Vienne), I, 162.  
 angette (la), II, 221, 224.  
 angres Haute-Marne, II, 328, 337, 338.  
 angres (Catalans), II, 307.  
 anmon (Côtes-du-Nord), I, 153, 186, 545.  
 ans (la), I, 253.  
 ans (mont de), II, 94.  
 ansebourg (Savoie), II, 75, 93, 136, 72.  
 anse-Villard Savoye, II, 126.  
 anse (la), II, 235.  
 anse (les) Alpes-Maritimes, II, 235.  
 anseur (tande de), Morbihan, I, 164.  
 ason (Aisne), II, 336, 335.  
 asse (la) Allier, I, 65, 191.  
 asse (le), II, 420.  
 arbonst (vallée de), I, 271.  
 areche (col de), II, 88.  
 ardeches (Ardèche), I, 263, 382, 383.  
 areche (la), II, 145.  
 a Roche-Redonne (Côtes-du-Nord), I, 150.  
 arquebrou Cantal, I, 40, 40.  
 arque-Torac château de, I, 162.  
 arons (Basses-Pyrénées), I, 562.  
 asse(château de), Mayenne, I, 192.  
 asse (les) Aude, (château de), I, 135.  
 a Tremouille Vienne, I, 50.  
 asse (signal des), I, 3.  
 asse (la), II, 420, 422.  
 asse (le), II, 420.  
 asse (plains des) Côtes-du-Nord, II, 251.  
 asse (col du), II, 74, 75, 113, 75, 143.  
 asse (la), II, 427.  
 asse (le), II, 415.  
 asse (le), II, 139.  
 asse (Mayenne), I, 192, 207, 191, 192, 192.  
 asse (le) Alpes-Maritimes, II, 24.  
 asse de-Cere (Cantal), I, 40.  
 asse (Ardennes), II, 412.  
 asse (étang de) Bouches-de-Rhône, II, 2.  
 asse (le) Cher, I, 195, 196.  
 asse (Tarn), I, 35, 312.  
 asse (mont) Ariège, I, 269, 272.  
 asse (le), II, 2.  
 asse (Ain), II, 115.  
 asse (le) Loire, I, 60, 61, 61.  
 asse (le), I, 215.  
 asse (le), I, 74, 216.  
 asse (le), II, 59, 123.  
 asse (pente), II, 66.  
 asse (Gers), I, 320.  
 asse (le) plateau, II, 222.

[illegible][illegible][illegible][illegible]

304

**MORRIS** (1997) *Journal of Fish Biology* 50, 281.

[illegible]

*Chrysom* (I, II, 138.  
*Chrysom* (massif de I), II, 97, 97

*Ouvèze* (l'), II, 127, 128.  
*Ouyssse* (l'), I, 42, 43.

- [illegible]



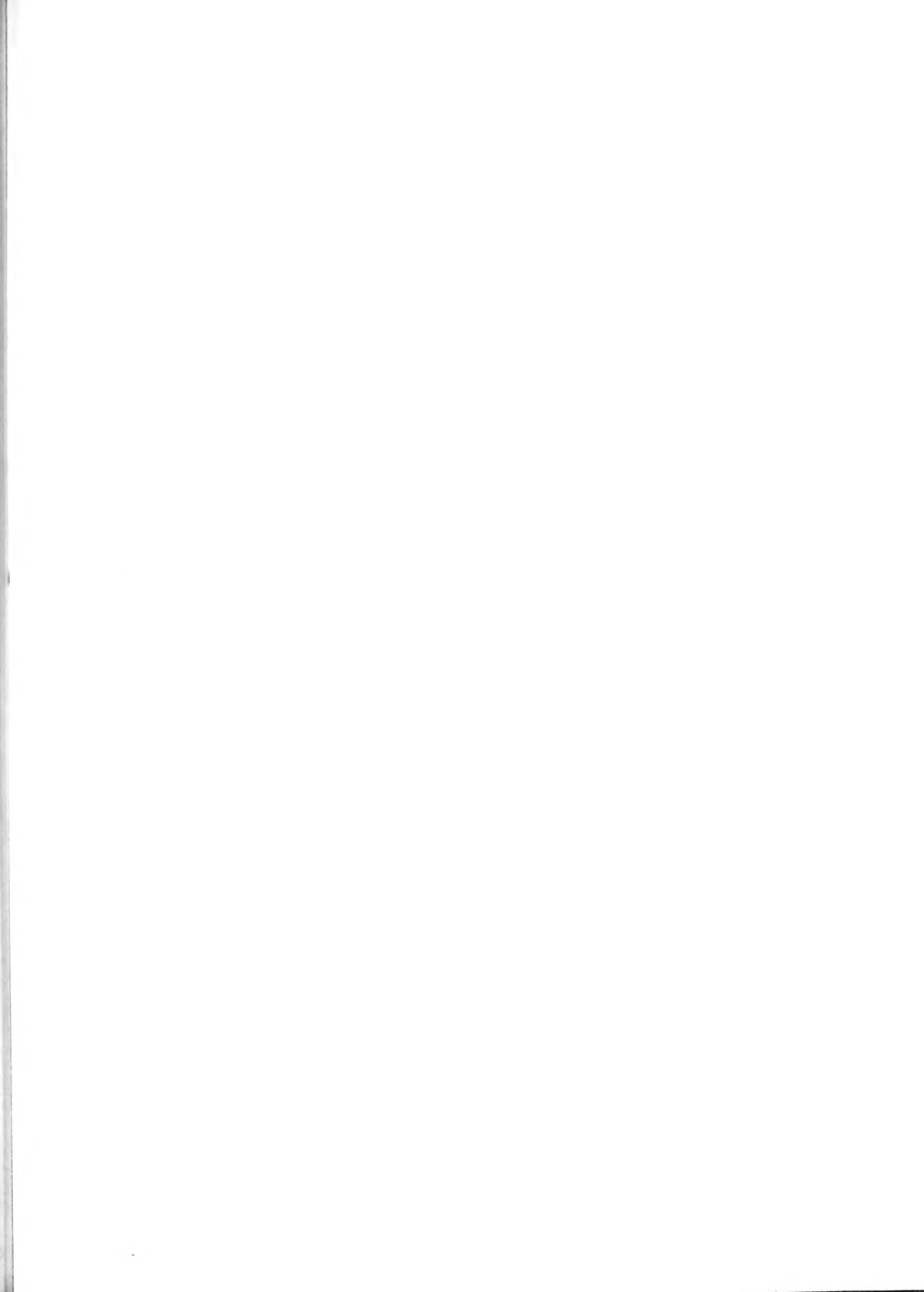














DC  
17  
J67  
t.2

Jousset, Paul  
La France

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---



